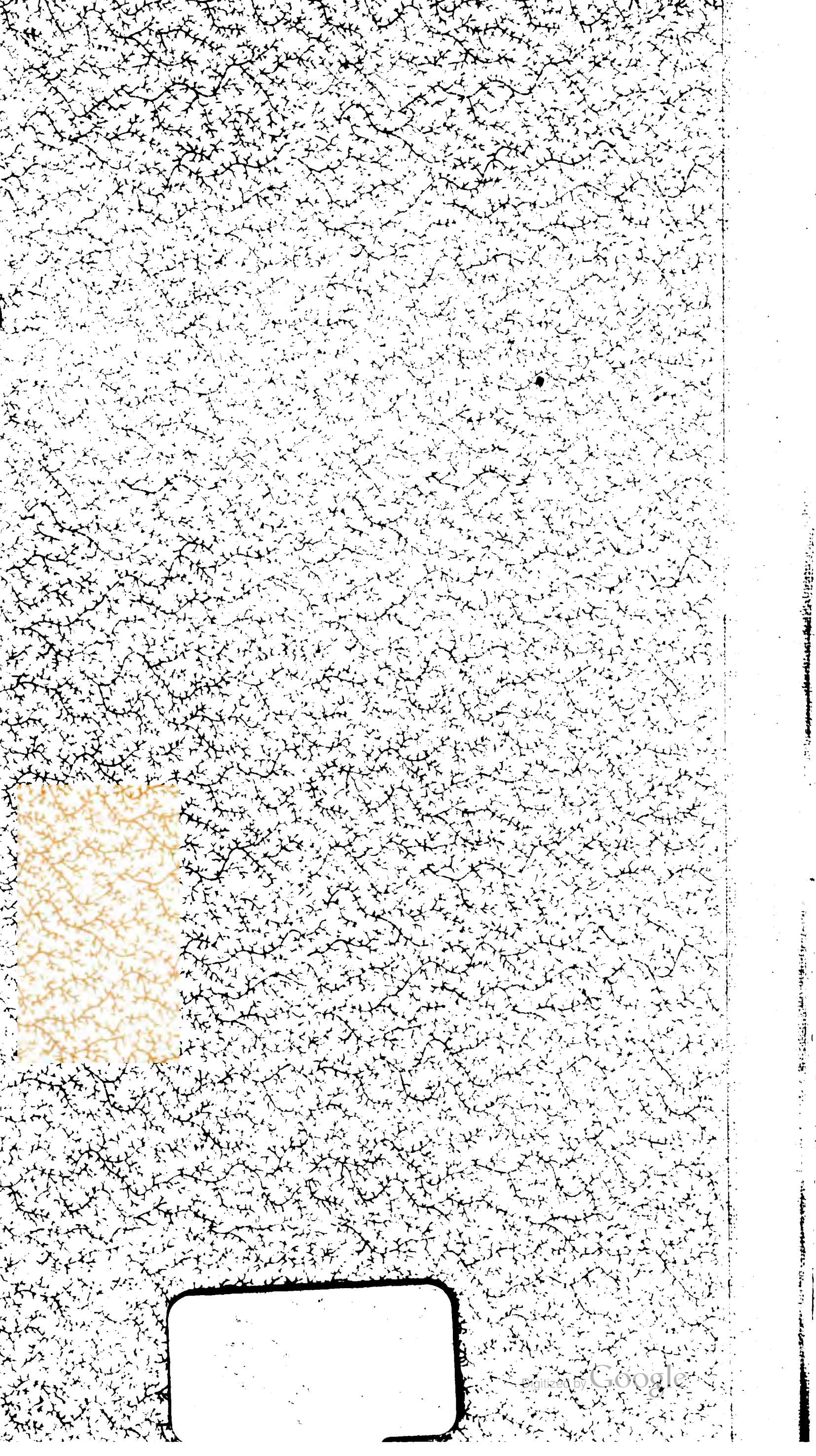


BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES,

ANTIQUITÉS, PHILOLOGIE.

TOME IV.

LISTE
DE MM. LES COLLABORATEURS
DE LA VIIe. SECTION
DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE (1).

Rédacteurs principaux : MM. CHAMPOLLION-FIGEAC et CHAMPOLLION JEUNE.

PHILOLOGIE comparative (*Vergleichende Sprachkunde* ou *Linguistik* des Allemands), et ETHNOLOGIE (*Volkerkunde* des Allemands). — *Collab. :* MM. Agoub, Barbié du Boccage (B. DU B.), Berr, Bianchi, Coquebert de Montbret (C. M.), Depping, Dugas Montbel, Garcin de Tassy, de Golbéry, Hase, A. Jaubert, Klaproth, Landresse, Letronne, Abel Rémusat, Saint-Martin.

HISTOIRE, MYTHOLOGIE. — *Collab. :* MM. Berthevin, Choppin, Depping (D. G.), Gence, l'abbé Gley, de Golbéry, Jomard (J.), Klaproth, Letronne, Aimé Martin, Métral, A. Pellat, Abel Rémusat, Saint-Martin.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE. — *Collab. :* MM. Barbié du Boccage (B. DU B.), Depping, Dubois, de Golbéry, Jomard (J.), Cte. de Laborde, Letronne, Mionnet, Reinaud, Saint-Martin.

---

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année est de 30 fr. pour 12 numéros, composés de 10 feuilles d'impression chacun.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES,

ANTIQUITÉS, PHILOLOGIE.

SEPTIÈME SECTION

DU

BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES

ET DE L'INDUSTRIE,

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. LE B^ON^. DE FÉRUSSAC,

OFFICIER SUPÉRIEUR AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR,
CHEVALIER DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Au bureau du Bulletin, rue de l'Abbaye, n°. 3;
Chez MM. Dufour et d'Ocagne, quai Voltaire, n°. 13; et même maison de commerce, à Amsterdam;
Chez MM. Treuttel et Würtz, rue de Bourbon, n°. 17; et même maison de commerce, à Strasbourg, rue des Serruriers; à Londres, 30, Soho-Square;
Et chez MM. Dondey-Dupré, père et fils, rne Saint-Louis, au Marais, n°. 46; et rue de Richelieu, n°. 67.

1825.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES,

ANTIQUITÉS, PHILOLOGIE.

PHILOLOGIE, LINGUISTIQUE, ETHNOGRAPHIE.

1. **Bhagavad Guita, id est ΘΕΣΠΕΣΙΟΝ ΜΕΛΟΣ**, *sive almi Krishnæ et Arjunæ Colloquium de rebus divinis, Bharateæ episodium; textum recensuit, adnotationes criticas et interpretationem latinam adjecit Augustus Guilelmus a* Schlegel, in Acad. Borussicâ Rhenanâ prof.; typis regiis, MDCCCXXIII, xxvj et 189 p. in-8.

Le *Bahgavad-Guîtâ* n'est qu'un épisode du *Mahâbhârata*, grand poëme épique dans lequel sont décrites les aventures et les guerres des Kourous et des Pândous, deux branches collatérales d'une même famille, descendue en ligne droite, au second degré, de Vitchitravirga, leur ancêtre commun, par leurs pères respectifs Dhritarâchra et Pandou, et devenues ennemies irréconciliables par l'ambition de Douryodana, le chef des Kourous, qui, à force d'intrigues et d'artifices, fit bannir d'Haslinapoura, alors capitale de l'Indoustan, les Pandous par leur propre oncle Dhritarâchra qui, privé de la vue et peu capable de régner, se laissait gouverner par son fils; de là une foule d'aventures auxquelles donne lieu leur exil, et qui fournissent au poëte la matière d'un grand nombre d'épisodes dont quelques-uns présentent un grand intérêt, et entre autres celui de *Nola*, que nous a fait connaître M. Bopp, dans lequel cet habile professeur a fait preuve d'un véritable talent.

C'est en 1785 que le célèbre Wilkins fit connaître, le premier, en Europe, cet ouvrage remarquable, par l'excellente tra-

duction anglaise qu'il en donna à cette époque. Peu de temps après, M. Parraud la reproduisit en français, mais défigurée par une foule de contre-sens. Cependant, le texte même de l'ouvrage n'a été publié que depuis quelques années à Calcutta, et malgré les soins apportés par le *Pandit* chargé d'en surveiller l'impression, il s'y est glissé un grand nombre de fautes; fautes, au reste, que la plus légère confrontation avec de bons manuscrits, fait aisément reconnaître, et qu'ainsi il est facile de corriger; aussi ces fautes ont-elles disparu dans la nouvelle publication du texte, fort soignée, donné sur la fin de l'année dernière, par M. de Schlégel, et que ce savant a accompagnée d'une traduction latine, aussi élégante qu'ont pu le lui permettre les entraves qu'il s'est données de se tenir le plus près possible du texte; et de remarques dont la plupart se distinguent par une sagacité peu commune. Cependant si, dans son interprétation nouvelle, l'habile professeur a heureusement corrigé M. Wilkins en quelques endroits, il nous semble que dans d'autres c'est à tort qu'il s'éloigne du sens adopté par ce grand indianiste; et si une étude approfondie et soutenue de cet ouvrage, nécessitée par l'explication que nous en avons faite il y a déjà plusieurs années, à notre cours, nous donne quelque droit d'émettre un jugement sur cette matière, nous nous hasarderons à proposer à M. de Schlégel nos doutes sur la manière dont il a entendu quelques passages, en nous bornant à un petit nombre d'observations; un plus grand détail devenant superflu après la critique étendue qu'un de nos élèves les plus distingués, M. Langlois, a fait paraître de ce travail dans le *Journal asiatique*. (M. de Chézy, auteur de l'article, signale ici plusieurs passages traduits fautivement, et continue ainsi): Un peu moins d'impatience de sa part et quelques légères études de plus les lui eussent fait éviter, du moins, si nous en jugeons par la sagacité qu'il a déployée dans l'interprétation de certains passages fort difficiles, et qui n'avaient pas été entendus par le célèbre Wilkins, à l'époque reculée où ce patriarche des indianistes a fait jouir le monde savant d'un ouvrage qui a passé alors, et qui passera à jamais, pour un des phénomènes littéraires les plus dignes d'admiration.

Nous pouvons donc espérer que M. de Schlégel s'acquittera plus heureusement encore de la nouvelle tâche qu'il s'est imposée; nous voulons parler du texte complet du Râmâyana, et

d'une traduction latine de ce poëme, accompagnée de notes, tant historiques que géographiques, critiques et philologiques; et sa gloire en sera d'autant plus grande que, pour conduire à fin une semblable entreprise, en Europe surtout, il ne serait pas trop des dix têtes de Râvana. (*Journal des savans*, janv. 1825, p. 37.)

2. JOSEPH UND SULEICHA; HISTORISCH-ROMANTISCHES GEDICHT. Joseph et Souleïcha, poëme persan de MEVLANA ABDOURZAHMAN DCHAMI; avec une traduction allemande et des notes, par Vinc. DE ROSENSCHWEIG, in-f°. Vienne; 1824; Schmid.

Le poëte persan qui a chanté l'aventure de Joseph et de l'épouse de Putiphar, avait soixante-dix ans quand il fit ce poëme, qui néanmoins annonce une imagination très-vive. M. de Rosenschweig en donne le texte corrigé sur les manuscrits qu'il a examinés pendant son séjour en Orient; il y a joint une traduction et des notes philologiques et historiques.

3. FUNKELNDE WANDELSTERNE ZUM LOBE DES BESTEN DER GESCHÖPFE. Étoiles brillantes, présentées à l'honneur de la meilleure des créatures; poëme arabe du scheik EBOU ABDOULLAH MOHAMMED, etc., dit Bussiri, avec une traduction et des notes par Vinc. DE ROSENSCHWEIG, in-f°. Vienne; 1824, Schmed.

L'éloge poétique du grand prophète, composé par le scheik Ébou Abdoullah Mohammed, est très-connu dans l'Orient; on en grave très-fréquemment des passages sur les tombeaux des musulmans. Il se compose de 172 distiques, qui tous renferment dans la rime finale la lettre *M*, initiale du mot Mahomet. M. de Rosenschweig a traduit ce poëme en prose, et y a joint, comme pour l'ouvrage précédent, des notes instructives. Les deux ouvrages sortent de l'imprimerie orientale qui a fourni plusieurs ouvrages en hébreu, ainsi que les grammaires arabe et syriaque, la chrestomathie arabe du professeur Oberleitner, et la grammaire slave de l'abbé Dobrowsky. D.

4. DICTIONNAIRE PERSAN. — M. de Hammer, de Vienne, a reçu un dictionnaire persan et une grammaire de la même langue, dont l'auteur est le sultan d'Aud. Cet ouvrage, imprimé sous le titre des Sept Océans, consiste en 7 vol. in-folio, de 15 pouces de hauteur, sur 11 pouces de largeur. Le sultan a donné plusieurs exemplaires de son livre à la compagnie des

Indes orientales. M. de Hammer, qui se propose de donner une notice détaillée sur ce dictionnaire, assure que depuis Abulfeda, souverain de Hama, mort vers 1331 de l'ère vulgaire, jamais émir, sultan, schah au padischah, n'a rendu un si important service à la science que le sultan d'Aud, grammairien et lexicographe du plus grand mérite. La bibliothèque de Berlin et celles des universités de Prusse ont également reçu en présent des exemplaires de ce dictionnaire. (*Rev. bibl. des Pays-Bas*, 15 juin 1825, p. 240.)

5. De interpretibus et explanatoribus Euclidis arabicis, Schediasma historicum; auctore J. C. Gartz, philos. doct. 42 p. in-4. Halæ ad Salam; 1823; Anton.

« Il est fort à regretter que parmi ceux qui savent l'arabe, personne n'ait le goût des mathématiques, et que parmi ceux qui possèdent les mathématiques, personne n'ait le goût de la littérature arabe (1). » En effet, à l'exception d'un petit nombre, les personnes qui jusqu'ici se sont occupées de la langue arabe, ont été étrangéres aux sciences exactes. Aussi les meilleurs livres de mathématiques écrits en cet idiome reposent inconnus dans les rayons des bibliothèques ; et cependant le cercle des sciences mathématiques ne pourrait que s'étendre si nous connaissions tout ce que les Arabes ont écrit sur cette matière. Le D[r]. Gartz se propose de remplir le vide qu'ont laissé sur ce point les recherches de l'érudition, et de consacrer plusieurs opuscules à l'histoire des mathématiques chez les Arabes. Cette première dissertation a pour objet, ainsi que le titre l'annonce, de faire connaître les traducteurs et les commentateurs arabes d'Euclide. Après avoir indiqué la division des mathématiques, chez les Orientaux, en géométrie, arithmétique, musique et astronomie, l'auteur expose en peu de mots ce que les Arabes nous ont transmis sur Euclide et sur ses ouvrages; puis il s'étend sur ses traducteurs et ses commentateurs et sur leurs travaux, en ayant soin d'indiquer les bibliothèques d'Europe où ils se trouvent, et les sources où il a puisé. Il a recueilli à ce sujet les données éparses çà et là sur ces ouvrages et sur leurs auteurs pour 34 ecrivains différens. On lira avec intérêt l'opuscule du D[r]. Gartz. Il est écrit

(1) Epigraphe de l'ouvrage, tirée de Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. 1, p. 388, nouv. édit.

avec clarté et méthode ; et nous ne saurions trop engager l'auteur à donner suite à ses travaux, et à remplir les lacunes que les orientalistes ont laissées dans la partie de l'histoire des sciences exactes chez les Arabes. G. T.

6. Écritures hiéroglyphiques. (*Extrait d'une lettre de Rome en date du* 8 *jui* 825.)

Au nombre des ornemens qui doivent décorer la Villa Medici, lors de la fête que prépare l'ambassadeur de France, à l'occasion du sacre de son souverain, on remarque un obélisque de la hauteur de près de 40 pieds. Les inscriptions que porte ce monument sont de la composition de M. Champollion jeune ; et c'est bien la première fois que le nom et l'éloge d'un roi de France se trouvent célébrés dans la langue des anciens Égyptiens. On distribuera, le 12 de ce mois, jour de la solennité, la traduction et l'empreinte lithographiée des hiéroghyphes. M. Champollion s'occupe en ce moment de traduire plus exactement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent les hiéroglyphes inscrits sur les obélisques de la ville de Rome ; et il se propose d'en publier une véritable version. Tout le monde applaudit ici à ses travaux et à ses découvertes ; et les savans les plus distingués de cette capitale, au nombre desquels on remarque monsignor Mai, assistent aux lectures qu'il donne à ce sujet devant une assemblée choisie, chez M. le comte de Funchal, ambassadeur de Portugal. D'autres savans romains, à la tête desquels se trouve l'abbé Lanci, se préparent, de leur côté, à combattre en partie la doctrine philologique de M. Champollion. Par contre, le marquis de Melchiori va faire insérer dans l'*Antologia*, journal qui paraît à Florence, une notice apologétique de ce système, revue par M. Champollion lui-même, et destinée à en favoriser la propagation dans tout le reste de l'Italie. (*Allgem. Zeitung. Augsbourg*, 21 juin.)

Note du Rédacteur. La brochure de M. l'abbé Lanci a paru à Rome ; elle traite deux points principaux, 1°. l'alphabet de M. Champollion, que M. Lanci veut rectifier à sa manière, quand tous les monumens le confirment, M. Lanci voulant trop soumettre les méthodes égyptiennes aux méthodes arabe et hébraïque ; 2°. l'utilité des découvertes de M. Champollion relativement à la chronologie sacrée, M. Lanci les considérant comme contraires au système biblique. M. Champollion a ré-

pondu au premier point dans sa *Lettre à M****, où il relève les erreurs capitales de l'abbé Lanci. Quant au second point, on peut s'en rapporter aux paroles de Sa Sainteté elle-même, qui a bien voulu dire à M. Champollion qu'elle considérait ses découvertes comme un très-grand service rendu à la religion. Dès que les brochures publiées à Rome nous seront parvenues, nous en rendrons un compte plus détaillé.

7. Harpocrationis Lexicon cum annotationibus interpretum, lectionibusque libri m.-s. Vratislaviensis; 2 vol. in-8°., Prix, 20 fr. Lipsiæ.

Les principales éditions du lexique de ce rhéteur sont celle de Philippe de Maussac, publiée à Paris en 1614, et celles qui ont été données à Leyde en 1683 et 1696, l'une par Blancard, l'autre par Gronove. Ce dernier avait rétabli l'ordre du manuscrit troublé par Blancard, qui voulait que ce lexique concordât avec l'alphabet grec dont il s'écarte parfois un peu. Cette édition de Gronove était de plus enrichie des notes de Henri de Valois, qui se trouvent aussi dans celle-ci. Il ne faut pas croire qu'elle n'est que la réimpression des précédentes, ni restreindre ses avantages à un format plus commode; car, outre la collation d'un manuscrit de Breslau qu'on nous donne ici, il y a beaucoup de mérite dans la disposition générale et dans le choix des morceaux qui composent ces deux volumes : seulement on regrette de n'y pas voir les variantes du manuscrit de Darmstad, que l'on a imprimées dans les *Acta Philos. Monac.*, to. III, pag. 235-270. Pour former un ensemble complet de ce que la critique a de matériaux sur Harpocration, il faudrait avoir les leçons de l'Epitome Palatina dont le professeur Bekker fait mention dans ses notes sur Démosthène; Dobrée parle aussi de deux manuscrits de Cambridge. On voit qu'il reste encore quelque chose à faire aux éditeurs futurs; en attendant qu'ils se présentent, jetons un coup d'œil sur les volumes que nous possédons. On lit d'abord la savante préface de Gronove, puis celle de Maussac, puis les variantes de Breslau; le texte tient 186 pages; il est suivi de l'*Index servato literarum ordine*. Les notes de Gronove qui, dans l'édition hollandaise, sont au bas du texte, occupent les pages 203 à 297, et sont pourvues d'un index particulier. Enfin on trouve la dissertation sur Socrate par Henri Étienne, et l'*Index scriptorum* tel qu'il est dans l'édition de Blancard. Le

deuxième volume commence par une dissertation critique sur Philippe de Maussac; elle est suivie de ses notes qui tiennent 185 pages; celles de Henri de Valois en remplissent 267 autres. Après cela on lit des notes sur les notes, par Prousteau, et une dédicace de Gronove au comte d'Avaux. Les notes ont aussi leur *index rerum et verborum*. Enfin, il y a des *addenda* de Maussac *ex appendice ad Plutarchum de fluminibus*. Les éditions d'Harpocration étaient fort chères, et l'éditeur a bien mérité des savans qui désirent acquérir ce lexique. P. DE GOLBÉRY.

8. TRAITÉ INÉDIT DE GENNADIUS.

Le conseiller d'état Thorlacius a publié, pour le dernier anniversaire de la naissance du roi de Danemark, une brochure contenant un traité grec inédit sur la providence et le destin, par Gennadius, premier patriarche de Constantinople après la prise de la ville par les Turcs. Cet écrivain ecclésiastique s'appelait d'abord George Scholarius, vivait à la cour impériale et avait une charge de juge en chef; il accompagna l'empereur Jean Paléologue au concile de Florence; mais, désapprouvant le projet de l'union des églises latine et grecque, il écrivit contre cette démarche, et ne pouvant l'empêcher, il se retira dans un couvent aux environs de Constantinople, où il prédisait la chute de la capitale. Le sultan Mahomet, sachant que ce moine jouissait d'une grande autorité auprès des Grecs, le força d'accepter le patriarcat; mais, quelque temps après, Gennadius se retira de nouveau dans le couvent, où il écrivit entre autres traités celui de la Providence, que Thorlacius publie maintenant sur la copie de deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi à Paris. Cette copie faisait partie des manuscrits que feu le conseiller de conférences Moldenhaver a donnés à la bibliothèque royale de Copenhague. *Danske literatur tidende*, 1825, n°. 7.

9. TIB. HEMSTERHUSII ANIMADVERSUM IN LUCIANUM APPENDIX ex Schedis Mss. in bibl. Lugd. Bat. servatis, collegit, disposuit et edidit, JACOB. GEEL, in-4°. de 66 p. 1825.

Hemsterhuis était, comme tout le monde sait, une des colonnes de l'érudition hollandaise, et M. Geel s'écrie avec raison: *Quid autem huic eximio viro unquàm excidit vel excidere potuit quin eruditione ac suavitate delectaret vel omninò novitate lectorem alliceret?* M. Geel a bien raison de s'exprimer avec cet enthou-

siasme, lui qui vient de retrouver les papiers de cet illustre savant, que généralement on croyait perdus. Cette découverte nous promet de bonnes remarques sur Pollux, sur Aristophane, sur Lucien, etc. Aujourd'hui on ne donne encore que ce qui regarde Lucien. L'éditeur a coordonné les fragmens épars dans les cahiers de Hemsterhuis avec les remarques marginales tracées de la main de cet érudit sur son Lucien; il y a joint des extraits de lettres inédites, et dans tout ceci, M. Geel a eu quelques lacunes à remplir, quelques citations à compléter et à rectifier, et même des passages d'auteurs à ajouter aux exemples invoqués par Hemsterhuis; mais au milieu du texte de son auteur, tout ce qui est de lui est distingué par des parenthèses ou crochets. Pour ne rien reproduire de ce que le public possède déjà, l'éditeur a soigneusement comparé les manuscrits avec les ouvrages imprimés. La disposition de ce supplément est tout-à-fait conforme à la grande édition de Reiz, et pour le format, et pour le papier, et pour les caractères. Les notes sont marquées au coin du génie de Hemsterhuis : c'est la même science du grec, c'est la même sagacité, la même précision que dans les autres écrits qui lui ont assuré parmi les philologues un rang si distingué. On voit partout que ce critique possédait entièrement ses auteurs, même ceux qui sont le moins lus. Les passages éclaircis par cette nouvelle publication sont très-nombreux et touchent des points d'histoire et de grammaire très-importans. Au surplus, il ne s'agit pas du seul Lucien, les remarques s'étendent à beaucoup d'autres auteurs, selon que le sujet donne lieu de discuter leur texte. C'est donc une chose importante que l'impression de ces observations inédites, et M. Geel sans doute ne s'arrêtera pas là.

P. de Golbéry.

10. Discours d'introduction au Cours de littérature grecque moderne, prononcé à l'Athénée de Paris, le 9 fév. 1825, par G. A. de Mano.

Dans ce discours, l'auteur plaide éloquemment la cause des lettres et de sa patrie; il ne pouvait donc manquer d'intéresser vive- l'auditoire devant lequel il parlait. Il nous paraît s'être élevé à la hauteur d'un sujet qui est encore loin d'être épuisé. M. Mano annonce un ouvrage où figureront successivement les successeurs peu connus de ces illustres et antiques écrivains qui n'ont point eu de modèles et n'ont laissé aux générations futures que

l'espoir de les imiter. L'auteur divisera en trois parties son *Cours de littérature grecque moderne*. La première sera consacrée à prouver l'affinité de la langue d'aujourd'hui avec celle du siècle de Périclès. Dans la seconde il traitera de la prononciation, sur laquelle chaque nation s'est fait un système particulier. Il pense que la prononciation actuelle est la même que celle des premiers temps du christianisme. La troisième partie de ce cours embrassera la littérature grecque moderne en général, et dans toutes ses vicissitudes. Nous souhaitons bien sincèrement un heureux succès à l'ouvrage de M. Mano, et nous l'exhortons, dans sa comparaison du grec ancien avec le grec moderne, à éviter tout parallèle entre les auteurs.

11. Prolusiones et opuscula academica argumenti maximè philologici, scripsit M. Bergerus Thorlacius; vol. 4 et 5. Hafniæ, 1821, 2 vol. in-8.

Le Bulletin a déjà fait connaître quelques-uns des opuscules qui composent la collection des *Prolusiones* du savant Thorlacius. Nous allons indiquer sommairement les autres. Le premier morceau, tome IV, est une dissertation sur un manuscrit de l'université de Copenhague, qui contient le traité d'Aristote περὶ παραδόξων ἀκουσμάτων, et qui n'a été consulté par aucun éditeur. L'auteur le compare avec l'édition de ce même traité, publiée par Jos. Beckmann à Gottingue, et il en publie toutes les variantes, qui remplissent douze pages. La seconde dissertation traite des vers *homoeteleuti* ou finissant de même, *rimés* à proprement parler, chez les Grecs et les Latins. L'auteur ne doute pas que ceux de ce genre qui se rencontrent dans les poëtes, dans Homère même, n'y soient placés à dessein. Il en trouve aussi un exemple dans la XIe. idylle de Théocrite, dont les vers 22 et 23 finissent l'un par ἔχῃ με et l'autre par ἀνῇ με, et ces deux finales sont précédées l'une et l'autre du mot ὕπνος. Pope cite aussi des vers latins à rimes croisées, et M. Thorlacius conclut de ses recherches que les vers de ce genre furent, non pas inconnus aux anciens poëtes, mais peu goûtés par eux. Il s'occupe ensuite de Marcellus Sidités, médecin et poëte du second siècle de l'ère chrétienne, dont Suidas a parlé, et après l'histoire de sa vie, il donne celle de ses ouvrages selon les anciens. Cet écrivain grec traita des médicamens que l'on peut tirer des poissons, et les fragmens de ses ouvrages ont été publiés par

divers critiques. C'est le même Marcellus Sulitès dont Visconti a fait connaître et interprété les deux inscriptions grecques dites *Triopée* du musée Borgia, et M. Thorlacius n'hésite pas d'attribuer au même écrivain ces inscriptions et le poëme sur la médecine tirée des poissons. Ces inscriptions d'ailleurs avaient été connues de Casaubon. Dans le mémoire suivant, M. Thorlacius traite du mythe de Pégase, comme mêlé à celui des muses, et il cherche, d'après les monumens, quelles furent, à des époques diverses, les formes de cet être fantastique dont on retrouve la forme sur les médailles de Corinthe et dans une foule de pierres gravées plus ou moins célèbres. Une inscription latine, remarquable par ses singularités d'orthographe, occupe ensuite notre érudit. Cette inscription est ainsi conçue : IN HIS PRÆDIIS INSULA SERTORIANA BOLO ESSE AVR. CYRIACETIS FILIÆ MEÆ CINACVLA N. VI TABERNAS N. XI ET REPOSSONE SYBISCALIRE FELICITER. M. Thorlacius l'interprète ainsi : *Volo ut in insulâ ad ædificium pertinente, quod jam possidet Sertorius, filia mea Aurelia Cyriacetis servata sibi habeat VI cœnacula, XI tabernas et loculamenta insulæ subscalaria. Quod benè vertat !* Quelques discours latins, en prose ou en vers, et du même auteur, se trouvent aussi placés dans ces deux volumes, et le premier est terminé par des recherches sur l'histoire de Hawa, l'ancien roi de Norvège, et sur les livres sibyllins, dont l'auteur cherche à rétablir l'ordre primitif par l'ordre des faits, les considérant comme l'ouvrage d'écrivains chrétiens qui les ont successivement enrichis d'allusions aux circonstances de l'histoire du christianisme. Le second volume s'ouvre par une suite à cette même dissertation sur les livres sibyllins considérés comme exposant les doctrines des chrétiens, et l'on a vu, Bulletin du mois de novembre 1824, une analyse de ce travail. M. Thorlacius examine ensuite jusqu'à quel point Jean de Sarisbery, savant du douzième siècle, porta la connaissance de la littérature classique grecque et romaine, et il le considère comme un savant profond au milieu des disputeurs qui remplirent son époque. Il a laissé des ouvrages de philosophie, de logique et de grammaire, la vie de deux évêques, Thomas et Anselme, ses compatriotes, et une foule de lettres d'érudition. Il voyagea aussi en Italie et en France, entendit Abailard à Paris, en 1137, et retourna dans son pays dont il fut l'ornement. A l'histoire des hommes M. Thorlacius mêle aussi l'explication

de quelques monumens; le cinquième mémoire du second volume traite en effet de quelques pierres gravées que l'auteur désigne comme augurales et mystiques : ce sont celles qui représentent des oiseaux levant la tête vers le ciel et le bec ouvert. Il compare ensuite le traité de Sénèque *de Tranquillitate* avec celui de Plutarque περὶ εὐθυμίας, et fait remarquer ce que les deux ouvrages ont de semblable et de différent, et combien les idées du siècle de chacun des écrivains influèrent sur sa manière de considérer le même sujet. Ce parallèle ne manque pas d'un certain intérêt pour l'histoire des variations des opinions humaines. Vient ensuite une longue dissertation sur les poëmes mythico-historiques composant l'*Edda sæmundina*; l'auteur en donne la liste comparée, tirée de divers manuscrits; il ne doute pas qu'il ne faille les attribuer à divers auteurs et il indique le plan d'après lequel ces poëmes seront publiés par les soins de M. J.-Bülow de Sanderumgaard; cette édition sera terminée par un glossaire général auquel il est bien à désirer qu'on ajoute une grammaire. De l'Islande, le savant critique passe en Égypte pour y traiter des temples de Typhon et de leurs scènes symboliques dans leurs rapports avec les idées des Égyptiens sur l'état de l'âme après la mort. Il considère Typhon comme le génie du mal, le symbole de l'un des deux principes admis par toute l'antiquité, et c'est sur les gravures de la Description de l'Égypte qu'il fonde ses interprétations. Là-dessus, il donne un libre cours à ses spéculations : reste à savoir si l'ensemble des faits relatifs à la religion égyptienne les confirmera dans tous leurs points. Ce cinquième volume est terminé par l'interprétation d'une inscription grecque gravée sur une lame de plomb, que l'auteur considère comme un monument asiatique. Cette lame portait la figure d'un vainqueur à la course à pied, un ςαδιοδρόμος ὁπλίτας, et l'inscription ΟϹΟΝ ΙΚΟϹ ΠΟϹΙϹΟΦΟΥϹΟ ΘΗΟϹ ΘΗ qu'il restitue ainsi : ΟΣΟΝ ΝΙΚΟΣ ΠΟΣΙ ΣΟΦΟΥΣ Ο ΘΗΟΣΘΗΚΕ signifiant selon lui : Quantùm victoriæ pedum celeritate obtentæ, monumentum Sophus, ex Teo oriundus, sibi paravit.

Ces deux volumes offriront ainsi aux philologues une grande variété de sujets et des documens nouveaux dont la critique pourra tirer quelques avantages : on peut donc recommander ces nouvelles élucubrations du savant Thorlacius à leur attention et à leurs suffrages. C. F.

12. ANALOGIÆ LATINÆ, ou développement des analogies au moyen desquelles les parties de l'oraison, dans la langue latine, dérivent les unes des autres, auquel est annexé un vocabulaire établi d'après ces analogies, et adapté à l'usage des écoles particulières et publiques; par J. JONES. In-8°., pr. 3 s. 6 d., cart. Londres; 1825; Longmann et Comp.

13. L'ÉNÉIDE DE VIRGILE, traduction nouvelle avec le texte en regard; par J. N. M. DE GUERLE, publiée d'après les manuscrits autographes de l'auteur, et précédée d'une notice biographique et littéraire, par Ch. Heguin de GUERLE, prof. au collége de Louis-le-Grand. (*Prospectus.*) Paris; Delalain.

14. ESSAI D'UN NOUVEAU COMMENTAIRE SUR LES OEUVRES DE VIRGILE, par Mich. ARALDI. (*Mem. dell' Istit. del Regno lombardo-veneto*, tom. I; 1812 et 1813; p. 25.)

Dans ce premier volume de mémoires on ne trouve qu'un extrait de l'ouvrage de M. Araldi. Ses observations sur Virgile annoncent un homme de goût et une oreille exercée; mais je regrette qu'on ne nous ait pas fait connaître la dissertation qui les précède, « et dans laquelle, dit l'analyste, l'auteur examine » si le prix inestimable des vers de Virgile est plus l'effet de » l'inspiration que de l'étude. » Cette vue de l'esprit pouvait offrir des développemens plus curieux que les réflexions toujours un peu subtiles sur l'harmonie d'une langue que nous ne parlons plus. Quoi qu'il en soit, voici un exemple de la manière de M. Araldi. Après avoir cité ces trois vers des Géorgiques,

Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum,
Ter pater extructos disjecit fulmine montes,

il observe que les anciens critiques ont eu raison de remarquer la marche pesante des deux premiers vers, qui indique les efforts des géans, et la rapidité du troisième qui représente la facilité de Jupiter à détruire leurs travaux. Mais, ajoute M. Araldi, peut-être a-t-on oublié d'observer qu'il fallait plus d'efforts pour mettre l'Olympe sur Ossa, que celui-ci sur Pelion, ce que Virgile a probablement voulu faire sentir par le rapprochement heurté des mots *frondosum et involvere*. Cette critique me paraît minutieuse, et susceptible d'être contestée.

A la suite de ces considérations particulières, M. Araldi exa-

mine la relation qui existe entre la musique et la poésie, et soutient avec M. Juvenal Sacchi que les langues modernes ont une mesure aussi marquée que les langues grecque et latine. Je n'entrerai pas dans cette discussion, mais j'observerai que l'auteur me semble avoir confondu l'accent avec la mesure, ce qui, surtout dans la langue grecque, sont deux choses fort différentes.

Cet extrait se termine par quelques observations sur la rime dont M. Araldi se montre grand partisan. Il oppose aux détracteurs de la rime l'exemple du Dante, de Pétrarque, et du Tasse. C'est aussi la raison que donne Voltaire quand il se plaint de la rime dans son épître à Horace.

La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi-polis des Normands et des Goths;
Elle flatte l'oreille, et souvent la césure
Plaît, je ne sais comment, en rompant la mesure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé,
Corneille, Despréaux et Racine ont rimé.

15. Les Méthamorphoses d'Ovide, traduction nouvelle, avec le texte latin et les notes géographiques, historiques, mythologiques et littéraires, précédées d'une vie d'Ovide; par M. Villenave. 2e. édition. *Tome second.* In-12 de 17 f. 1/3. Paris; 1825; Fournier-Favreux.

16. Francisci Orioli, doct. phys. in archig. Bon., epistolæ in C. V. Catulum. In-8°.; Bononiæ; 1822; Nobili. (*Antol. Giorn.*, décembre 1824, p. 47.)

M. François Orioli, dont les travaux multipliés attestent le plus heureux emploi de son temps, a publié en 1822 des lettres sur Catule où l'on retrouve une grande érudition philologique et une connaissance profonde de la langue latine; il a fait d'heureuses corrections à l'auteur ancien : en voici une des plus importantes sur un des passages des noces de Thétis et de Pélée. (V. 23.)

Heroës salvete, Deûm genus, ô bona mater :
Vos ego sæpè meo, vos carmine compellabo.

M. Orioli, qui a trouvé que dans le premier vers la pensée était tronquée, l'a corrigé d'après un scholiaste anonyme du huitième livre de Virgile publié par M. May, et écrit ainsi :

Heroës salvete, Deûm genus, ô bona matrum
Progenies salvete iterùm, salvete Deûm gens,
Vos ego sæpè meo, vos carmine compellabo.

De cette manière l'invocation n'est adressée qu'aux héros seulement, et non à leur *bonne mère*, car on ne sait guère ce que c'est que cette *mère des héros*, et il n'est pas trop possible d'entendre par-là le navire Argo, comme le propose Muret.

17. Sur le Fluctus decumanus ou decimus des poètes latins, et sur la trichimia ou terza ondata des écrivains grecs; par Sim. Stratico. (*Memorie dell' istut. del Regno lombardo-veneto*, vol. I, 1812 et 1813, p. 245.)

M. Sim. Stratico a fait une fort bonne dissertation sur ces expressions latines *fluctus decumanus* ou *fluctus decimus*, employées pour exprimer une *grande vague*, *un flot impétueux*. Il observe d'abord que l'expression *fluctus decumanus* appartient aux prosateurs, et *fluctus decimus* aux poëtes; il en cite plusieurs exemples, mais s'étonne avec raison que ni Lucrèce ni Virgile n'aient employé cette tournure de phrase.

L'auteur du mémoire pense que le sens attribué à cet adjectif résulte de ce que certains noms de nombre pris d'une manière générale expriment la grandeur ou la quantité indéfinie. Les Latins donnèrent la même acception au mot *sexcenta*, les Grecs, au mot μύριος *dix mille*. Boccace a dit: « E questo non una volta il » mese, ma *mille* il giorno avvenirgli ». Il en est de même dans notre langue.

. . . . Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles *cent fois* et crier comme *quatre*?
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivi de plus de *mille*.

Après cela il n'était pas difficile de montrer l'analogie qui existe entre le *decumanus* ou *decimus fluctus* et le mot grec τρικυμία, le *troisième flot* pris aussi dans le sens de *flot impétueux*, *grande vague*. Il n'est pas douteux que l'origine de ces mots ne soit la même.

Je crois qu'il faut écrire *Tricymia* et non *Trichimia* ou *Trichymia*, comme M. Stratico. Cette orthographe pèche contre toutes les règles de l'étymologie.

18. Dissertatio critica de Ulpiani fragmentis; auct. A. Schilling. In-8°. 16 gr. Vratislaviæ; 1824; Max.

L'objet de cette dissertation est de prouver que les fragmens d'Ulpien appartiennent au *liber sing. regularum* du même auteur. (*Journ. gén. de lit. étr.*, sept. 1824, p. 266.)

19. **Athalarici edicta è Cassiodoro**, variis cum annotationibus; auct. Fr. **Manso**. In-8°. Vratislaviæ; 1824; Grass.

20. **De la prééminence des Manuscrits de la bibliothéque de Bamberg sur ceux de la bibliothéque royale de Paris et du Musée britannique**, par M. **Jaeck**.

« Tant que l'âge d'un manuscrit n'est pas évidemment prouvé par ses caractères, on ne doit faire aucun cas des dates vraisemblables de tel ou tel siècle. A mon départ pour la France et l'Angleterre, il ne m'était pas venu à l'idée que nous avions à Bamberg plusieurs manuscrits datés ou portant des marques incontestables de leur véritable ancienneté depuis le Xe. jusqu'au XIIIe. siècle : ce ne fut qu'après m'être convaincu de cette vérité pendant mon séjour à Paris, que j'y fis venir, pour en convaincre aussi les autres, ma collection de *fac simile* que, depuis plusieurs années, j'ai fait exécuter à mes frais par le géomètre Schmitt. Mes 28 alphabets comprenant toutes les formes depuis le VIIIe. jusqu'au XIIIe. siècle inclusivement, et qui sont tirés de sources encore existantes, ont d'autant plus excité l'étonnement, que l'on n'a plus sous les yeux toutes les sources où ont puisé les bénédictins de St.-Maur, ainsi que les Anglais Hickes, Castley et Astley, et que les miens sont très-différens des leurs et de ceux qu'a donnés le palæographe moderne Koch.

D'après le catalogue imprimé en 2 vol. (1739 — 1743) des manuscrits latins, voici ceux que la Bibliothéque de Paris possède avec des dates :

1) V^e^.	Siècle,	année	465 N°. 4568.
2) VI.	—	—	564 N°. 4568. A.
3) IX.	—	—	842 et 869. N°. 1152.—837. N°. 1866.
4) XII	—	—	1114. N°. 1813.
5) XIII.	—	—	1202. N°. 2406.— 1210. N°. 2455.
			1219. N°. 606. — 1241. N°. 2474.
			1253. N°. 5277. — 1272. N°. 8350.
			1300. N°. 346. A.

6) XIV et XVe. siècles. Ici il y en a non-seulement de presque toutes les années, mais il s'en trouve quelquefois 3 à 4 dans la même, tant sur papier que sur parchemin ; c'est ce qui a aussi lieu dans le Musée britannique de Londres, où l'on trouve très-peu de manuscrits datés des premiers siècles, tandis qu'au contraire on en voit beaucoup des deux derniers.

Je ferai voir dans un ouvrage intitulé, *Delectus speciminum manuscriptorum Bambergensium, à sæculo VIII usque ad XVI, cum alphabetis indè deductis tum majoribus, tum minoribus*, en quoi les manuscrits de Bamberg se distinguent avantageusement de ceux que possèdent ces deux établissemens. Jaek, bibliothéc. à Bamberg. (*Isis*, 1825, n°. 2.)

21. Faeroeiske quaeder om Sigurd Fofnersbane og hans aet. Chansons des îles Fœrœer sur Sigurd Fofnersbane, et sur sa race; recueillies et traduites en danois par H. C. Lyngbye; avec une introduction du prof. P. E. Müller; 592 pag. in-8. Randers; 1822.

Dans les îles Fœrœer s'est conservé un dialecte particulier de l'ancien scandinave, et dans ce dialecte le peuple conserve plus de 150 chansons qui se chantent pour la plupart sur des airs de danse, et servent en effet à accompagner celles des paysans. M. Lyngbye a recueilli onze de ces chansons; elles ont un caractère épique, et chantent Sigurd, héros célèbre dans tout le nord, et dans les romands allemands du moyen âge. Les insulaires des îles Færœer chantent ces poésies dans leurs réunions, et se les transmettent oralement de père en fils; il est probable qu'elles sont fort anciennes. Quoique le sujet ressemble à celui de divers passages de l'Edda, il ne paraît pourtant pas qu'elles soient imitées de l'islandais; du moins l'Edda n'a point cette forme de chanson sous laquelle le roman de Sigurd est présenté dans les chants fœrœériens; en Islande, en Norvège et en Dånemark, on n'a pas d'ailleurs la coutume d'accompagner la danse de vieilles chansons en petits vers tels que ceux de Fœrœer. Le style de ces poésies est simple et naïf; les images y sont moins hardies que dans les poésies islandaises; quelquefois on y trouve des comparaisons relatives à la nature locale de cet archipel; des yeux bleus y sont comparés avec le plumage des pigeons sauvages, qui sont de cette couleur aux Færœer. M. Lyngbye a fait de ces poésies épiques une traduction en vers, et il a expliqué dans les notes les termes qui pourraient être difficiles pour les Danois. Dans le supplément l'éditeur a inséré d'autres chansons qui n'ont pas de rapport à Sigurd, et un vieil air noté de ces îles. Il resterait maintenant à publier les autres chansons des Færœer, et peut-être aussi le vocabulaire fœrœérien faisant partie d'une description de cet archipel, composée vers 1782 par

M. Svaloe, et conservée en 7 vol. in-4°. parmi les manuscrits de la bibliothéque royale de Copenhague. D. D.

22. NARODNE SRPSKE PJESME SKUPIO, II NA SWIJET IZDAO, etc. Chansons nationales serviennes, recueillies et publiées par WUK STEPHANOWITCH KARADSHITCH. 3 vol. Leipzig; 1824; Breitkopf et Härtel.

Les Serviens ont une foule de chansons nationales qui n'avaient jamais été recueillies, et dont un grand nombre n'avait peut-être jamais été mis par écrit, lorsque le savant servien Wuk eut l'heureuse idée d'en faire un recueil, qu'il a porté en Allemagne et qui y a été publié. C'est une nouveauté intéressante, qui nous fait connaître la poésie d'un peuple dont la littérature, à la vérité peu riche, existait à l'insu de l'Europe. La première partie du recueil contient des centaines de petites pièces de vers, que l'auteur appelle chansons féminines, parce que les femmes en composent et chantent beaucoup dans leur ménage. Ces pièces sont faites sans art, la plupart en vers blancs, et peut-être improvisées; elles sont généralement médiocres sous le rapport de la poésie. Il y en a sur toutes sortes de sujets, sur l'amour, sur la moisson, sur les fêtes du pays; on y trouve même des chansons magiques pour obtenir de la pluie, que chantent les jeunes filles en parcourant les villages. Par-ci, par-là on trouve des pensées d'un naturel agréable ou des comparaisons originales ou singulières. Les deux autres parties contiennent les chansons héroïques qui abondent chez ce peuple belliqueux. Ce sont des vers monotones, où les mêmes épithètes et les mêmes formules reviennent sans cesse. Quelquefois les aventures qu'elles chantent ont de l'intérêt. Le héros favori des Serviens, Marko, fils d'un roi, y joue un grand rôle. Les batailles y sont peintes avec une sorte de prédilection, surtout celle de 1389 qui ôta l'indépendance à la Servie. D—G.

23. DIE KAISER CHRONIK. Chronique impériale. — Une souscription est ouverte pour la publication de cet ouvrage, l'un des plus grands, des plus anciens et des plus beaux poëmes de l'Allemagne; par MASSMANN, de Leipzig. L'ouvrage sera divisé en 2 vol. grand in-8°., ensemble de 24 feuilles d'impression, au moins. Le poëme renferme au delà de 17,500 vers. Le premier volume ne contiendra que le texte, et le second, les recherches historiques et philologiques et l'appendix; le tout publié

d'après divers manuscrits et documens authentiques. Le prix de la souscription ne doit point dépasser 6 florins. 1825.

24. Nouveau Dictionnaire Français-Hollandais; par Van Mock. (Par souscription, fl. 10. 18; sans souscription, fl. 13.) Zutphen; 1825; Thieme.

Cet ouvrage, le plus complet, au jugement des érudits, de tous ceux qui jusqu'ici ont paru dans ce pays-ci, se recommande encore, par la correction du texte, la beauté du papier et la modicité du prix. Il contient 1,390 pages, sans le titre, l'avant-propos et la liste des souscripteurs. Son format est celui de l'octavo le plus grand et le plus large. La contenance de chaque page est de 76 doubles lignes; et le nombre total des mots principaux, de 56,988; avec toutes les explications et les différentes acceptions possibles. (*Allgem. Konst en Letter-Bode*, 25 mars 1825, p. 191.)

25. Observations on some of the Dialects of the West of England. Sur quelques-uns des dialectes de la partie occidentale de l'Angleterre, particulièrement du Sommersetshire; avec un Dictionnaire des mots qui y sont en usage, quelques poëmes et autres morceaux de littérature; par James Jennings. In-8°. Prix, 7 sh. Londres; 1825; Baldwin, Cradock et Joy.

26. Dizionario etimologico-scientifico di voci che derivano dal Greco. Dictionnaire étymologico-scientifique des mots qui dérivent du grec; par Giulio Sandri. In-16. Il a déjà paru 7 vol. de cet ouvrage. Vérone, Société typogr.

27. Correspondance grammaticale, destinée à la solution des difficultés de notre langue, à l'examen des principaux ouvrages de grammaire, et à l'exposition d'une méthode pour l'enseignement de la langue française. (Ouvrage publié chaque trimestre) par A. Boniface, instituteur. Chaque cahier est de trois feuilles in-8°., petit-romain. Prix de la souscription annuelle : 8 francs pour Paris, et 9 francs pour les départemens. On souscrit à Paris, chez l'auteur, rue de Tournon, n°. 33; et chez Pillet aîné, rue Christine, n°. 5.

« Cet ouvrage, qui peut être considéré comme un supplément au *Manuel des Amateurs de la langue française*, dont l'auteur

vient de publier la seconde édition (1), présentera trois parties distinctes. La première contiendra des solutions sur les difficultés de la langue française; ce seront en général des réponses aux questions adressées par les souscripteurs. Les solutions seront appuyées de l'autorité des meilleurs écrivains et des grammairiens les plus recommandables; elles auront pour objet la prononciation, l'orthographe, la classification des mots, la syntaxe et la synonymie. La deuxième partie sera consacrée à l'examen des traités de grammaire. Il paraît beaucoup d'ouvrages sur la langue française; et les journalistes, s'ils en rendent compte, n'en font généralement qu'une analyse trop succincte, et ne peuvent alors qu'en donner une connaissance insuffisante; d'ailleurs sont-ce toujours les meilleurs qui obtiennent le plus de recommandation? Moins restreints dans notre rédaction, et plus accoutumés à juger de tels ouvrages, nous en ferons une critique impartiale, dont le résultat cependant aura toujours pour but l'instruction des souscripteurs; et, s'il y a lieu, nous en analyserons ce qui nous paraîtra le plus digne de remarque.

» Beaucoup d'instituteurs et de parens m'ayant témoigné le désir de connaître et de pratiquer la méthode que je suis dans mon INSTITUT D'ÉDUCATION pour l'enseignement des langues, et particulièrement de la langue française, j'ai cru devoir consacrer la troisième partie de ma correspondance à une exposition succincte de cette méthode; j'indiquerai la marche que j'ai adoptée pour instruire mes élèves, et je donnerai un *specimen* des exercices qui les fortifient dans la pratique des règles. J'exposerai aussi mes vues sur l'enseignement élémentaire de la langue latine, d'après les mêmes principes que je dois au vénérable Pestalozzi.

» Quelques-uns de mes anciens collaborateurs et plusieurs amis des enfans se joindront à moi pour la rédaction de cet ouvrage, qui ne pourra que s'améliorer d'après les besoins et les conseils des souscripteurs. Je ne crois pas inutile de faire observer que la *Correspondance grammaticale* n'est point, comme l'était mon *Manuel*, spécialement destinée aux grammairiens et aux littérateurs; c'est aux parens et aux instituteurs que je la dédie, l'objet de toutes mes pensées étant aujourd'hui l'instruction et le bonheur de l'enfance. » A. BONIFACE.

(1) Chez Pillet aîné, imprimeur-libraire, rue Christine, n. 5.

MYTHOLOGIE.

28. Fêtes d'avril et de mai.

Les Romains célébraient les Hilaries, à l'équinoxe du printemps, en l'honneur de la mère des dieux. Cette fête durait plusieurs jours, avec beaucoup de pompe et de réjouissances; elle commençait le huitième jour avant les calendes d'avril, ou le 25 de mars. On promenait en procession la statue de Cybèle, et, dans la multitude qui l'accompagnait, chacun prenait le rang, le caractère, l'habillement que lui inspirait sa fantaisie; c'était une véritable mascarade de l'enjouement et de la folie : au fait, c'était la terre, sous le nom de Cybèle, qui recevait les adorations au commencement de cette saison génératrice, lorsqu'elle reçoit les rayons vivifians du soleil, si favorables à la production des fleurs et des fruits. Comparons cette fête avec celle du houli que les Hindous célèbrent à la même époque de l'année. Les poëtes romains donnent constamment au printemps l'épithète de pourpré, par allusion aux fleurs que la nature, dans son épanouissement joyeux, répand avec autant de variété que de profusion. Les Hindous retracent la même idée par la poudre pourprée (abir et dhouligoutchhaka), qu'ils se jettent les uns sur les autres avec les plus vives démonstrations de joie. Dans ces jours de fête, leur culte s'adresse à la terre, et au feu, cette chaleur, vivifiante qui, dans cet heureux temps de l'année, pénètre toute la nature. La licence des chansons et des danses, à cette époque, fut destinée à exprimer les effets de cette chaleur sur tous les êtres.

Les Hindous ont aussi leurs processions masquées, dans lesquelles on représente les dieux et les déesses, les reines et les rois; et les cérémonies se terminent en brûlant l'effigie de l'an écoulé, et en saluant le renouvellement de la nature.

Les Gopas et autres Hindous qui entretiennent des troupeaux de bêtes à cornes, soit pour leur usage, soit pour en trafiquer, célèbrent annuellement la fête de Bhovani vers la fin d'avril ou le commencement de mai. En 1785, la fête coïncidait avec le 1er. de mai, jour qui, en Europe, est consacré à la plantation du mai et à quelques autres cérémonies considérées comme des restes conservés d'anciennes superstitions qui paraissent appartenir également à l'Europe et à l'Asie.

Bhovani a encore une autre fête, mais qui n'est particulière à aucune classe distincte des Hindous ; elle est constamment célébrée le 9 du mois de *baisach*, qui ne correspond pas toujours avec notre 1er. de mai. Cette fête est une des plus anciennes de l'Inde.

Pendant la fête du houli, lorsque la joie et les plaisirs règnent parmi tous les Hindous, un des amusemens les plus communs est de donner à faire des courses dont le résultat est une attrape pour la dupe, un vrai poisson d'avril, qui excite le rire et les plaisanteries de tous les assistans. Le houli tombe toujours en mars, et le dernier jour est celui de la plus grande festivité. Tous les Hindous qui, dans ce moment, se trouvent à *Djagannath*, ont droit à certaines distinctions auxquelles ils attachent la plus haute importance. L'origine du houli se perd dans la plus haute antiquité.

Si les rites de la fête du jour de mai offrent quelques rapports entre la religion ancienne de l'Europe et celle des Hindous du temps actuel, la coutume de faire des fols d'avril, le 1er. de ce mois, présente quelques traces du houli. Je n'ai jamais pu rien apprendre de l'origine de cette coutume européenne ; mais elle est certainement très-ancienne et se conserve encore aujourd'hui même dans les grandes villes, quoiqu'elle y soit moins en faveur que dans les campagnes. On pousse, dans l'Inde, la chose si loin, qu'on envoie des lettres de rendez-vous aux personnes qu'on sait positivement devoir être absentes de leur maison à l'heure fixée; et les rires sont toujours proportionnés aux embarras dans lesquels on a jeté le fol d'avril.

Le houli, appelé *holaca* et *phalgoutsava*, est la fête du printemps, le *nearous* des Persans, les *hilariæ* des Romains, etc., etc. *Manadetsava*, un des noms sanscrits de cette fête, signifie littéralement fête du printemps, fête de l'amour.

Dans la fête du houli on représente *Krishna* jouant des instrumens et dansant avec les Ollis au nombre de neuf. Les Ollis ou Hotilis sont des espèces d'anges femelles dont le *Korana* fait ses houris. A l'équinoxe du printemps, les Ollis chantent les louanges de Krishna, chef du chœur des neuf Ollis, vainqueur du grand serpent, etc. Ici on reconnaît aisément le type d'Apollon, chef des neuf Muses, etc.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

29. **Description de l'Égypte**, ou recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française. 2e. édit., 154e. à 155e. livr. en un seul cahier in-folio de 10 pl. Prix, 10 fr. Paris; Panckoucke.

30. **Iconographia greca.** Iconographie grecque de Ennio Quirino Visconti; traduite par le Dr. Gio. Labus. En deux éditions en italien et en français. In-8. Prix, lir. 4, et in-4. lir. 8; XIIe. livr. Milan. On souscrit, pour l'édition italienne, à la société typographique des classiques italiens, et, pour l'édition française, chez Giégler.

31. **Description et explication d'un Vase grec antique** qui se trouve dans le muséum du monastère Grégorien de Saint-Martin en Sicile; par l'abbé Niccolo Maggiore. (*Giorn. di scienze, letterat. ed arti*, no. 8, 1823, p. 257.)

Ce vase sicilien, fond argile et à figures noires, a 1 palme 11 onces de hauteur. Les sujets qu'il représente ne sont pas communs sur les monumens de ce genre. Le sujet principal montre Hercule tenant dans ses mains un sanglier vivant, qu'il semble lancer sur un homme à moitié caché dans un grand vase de bronze; un guerrier armé suit ce héros, et Pallas, protectrice des travaux d'Hercule, est présente à la scène. On y reconnait ce héros apportant le sanglier d'Érimante vivant à Eurystée, roi de Mycène, caché dans sa cuve de bronze, où il se réfugiait lorsqu'il redoutait la présence du fils d'Alcmène. La scène peinte sur le côté opposé se compose de trois figures : une jeune femme, enveloppée dans un large peplum, est en présence d'un guerrier armé de deux lances et d'un bouclier; un autre personnage portant un arc et un casque terminé en cône recourbé, prend part à l'action; c'est, selon l'abbé Niccolo Maggiore, le roi d'Arcadie Aleus ayant découvert la faute de sa fille Augè, devenue mère par Hercule. Le roi, qui savait par l'oracle que ses fils seraient tués par un fils de cette fille, l'avait consacrée au service de Minerve; mais, dit le savant abbé, comme rien ne résiste à l'amour, la jeune Augè céda à Hercule qui, cherchant fortune par le monde, avait passé quelques jours chez le roi Aleus. La pose contrite et hu-

miliée de la jeune femme, la fureur du guerrier et l'air soumis de son suivant, qui est un esclave, justifient l'explication de ce sujet, proposée par l'archæologue dont nous analysons le mémoire. Nous regrettons que les dessins du vase manquent un peu de correction, ou plutôt de fidélité, car on ne reconnait dans la gravure ombrée aucune des traces du style habituel de ces peintures antiques. C. F.

32. Inscription romaine de Kherson. — Une feuille russe publie une inscription trouvée il y a quelques mois dans les ruines de l'antique Kherson; sur une pierre sépulcrale de marbre on lit l'épitaphe suivante :

D. M.
AVR. SALVIANVS.
TVB. LEG. XI. CL.
QVI MILITAVIT.
ANNOS XIIII. VI.
.XIT ANNOS XXXVI.

On voit que c'est l'épitaphe d'un trompette de la 11e. légion, cantonnée en Mysie. On trouve peu d'inscriptions de ce genre; Muratori n'en cite pas une seule. Gaspard Bartholin dit que chaque détachement de cavalerie, appelé *Turma*, et composé d'environ trente hommes, avait au moins un trompette. A chaque légion était joint un petit corps de cavalerie; ainsi une légion de 3000 hommes d'infanterie avait ordinairement 300 cavaliers. Certaines légions ont eu jusqu'à 6,200 hommes. Cette inscription a été déposée au musée de la mer Noire, à Nicolaïeff. (*Le Globe*, 30 avril 1825.)

33. Voyage (*historique et archæologique*) par le Volga a Casan et aux ruines de la ville des Bolgares, en 1823. (*Mém. patriot.* de Pétersbourg, ou *Otietschesvennia Zapisski*, janvier 1824, pag. 1, et avril, pag. 3.)

Aucune ville de Russie ne saurait, dit l'auteur, présenter plus d'alimens à la curiosité du voyageur que la ville de Casan; aucune autre ne pourrait exciter des souvenirs plus précieux pour la gloire des Russes. Sous le rapport même du site, de la magnificence des édifices, de la régularité des rues, de la variété des établissemens tant publics que particuliers, Casan doit passer pour la première ville du gouvernement de la Russie; elle offre pour ainsi dire l'aspect d'une capitale.

Du belvédère de l'hôtel destiné pour la réunion de la société la noblesse, l'on aperçoit comme dans un fond très-resserré Casan avec tous ses faubourgs et les villages dépendans. Vous voyez cette ville entourée au couchant par une vaste prairie, la petite rivière Hchka et le majestueux Volga; au nord, par la Casanka, des pins et un grand nombre d'habitations; à l'est et au sud par des montagnes peu élevées, des ravins, des champs et des forêts clair-semées. Une partie de la ville est située sur le penchant d'une montagne assez haute, et l'autre dans la plaine au pied de cette montagne. La ville a la figure d'un polygone irrégulier embrassant 14 verstes de circonférence, 2 ½ de largeur et 4 verstes 30 sagènes de largeur depuis le pont de Casan jusqu'à la porte d'Orenburg.

Voulez-vous en connaître d'une manière plus précise les charmans environs? —Voici le *Mont-Ousslone* qui s'élève sur la rive opposée du Volga, vis-à-vis de Bakald, avec son riche village; ici l'*amirauté* avec ses flèches et ses vastes magasins; au delà, derrière les arbres, s'élèvent les tours gothiques et majestueuses du célèbre monastère d'*Ozilandef;* la pittoresque Kazanka qui, serpentant autour parmi des arbrisseaux, va baigner ensuite le village d'Yagodnoïé avec ses immenses établissemens; plus loin la *Poudrière* qui ressemble à un village chinois; plus à droite encore deux rues, la Grifka et la Kôzias, et sous l'ombrage d'un bouquet de sapins le couvent de Kizitchesk, entouré d'une sombre forêt. Au sud, vous apercevez des sites non moins enchanteurs. Le lac *Kaban* qui sépare la rue *Soukonnaïa* de la Tatankaïa; de vastes savonneries; la nouvelle rue Tatare avec ses mosquées à perte de vue: à gauche de cette dernière une plaine étendue baignée par un autre Kaban, et bornée au sud-est par un horizon parsemé d'habitations, et enfin par le magnifique monastère de Volressensky, le palais archiépiscopal.

Plus d'une fois, dit l'auteur, l'histoire de Karamsin en main, j'allai admirer ce panorama et vérifier comme sur une carte les hauts faits qui se sont passés lors de la prise de Casan par Ivan IV; et en voyant devant moi le *champ des Tsars*, celui d'Arsk, les portes Prolomnaïa, Boukal, de Tumen et Mousalrif, les tentes des Tatars, le minaret de Sumbekà, les ruines du palais d'Édigée, les Tchérémisses, les Mordviens, il me semblait assister à la chute du menaçant empire de Bati, qui pendant plus de 300 ans avait rempli de terreur la Russie et l'Europe.

En 1441, la nouvelle Casan (1), riche de sa population et florissante par son commerce avec l'Orient qui y versait d'abondantes richesses, se rendit tout-à-fait indépendante de la Horde d'Or, et devint par là même la plus dangereuse voisine de la Russie. Les Casanais faisaient souvent des excursions sur le territoire russe, brûlant les villages, profanant les autels, emmenant en captivité les femmes et les enfans; plus d'une fois les caravanes moscovites avaient été pillées par ces hordes cruelles, et les négocians russes, domiciliés à Casan, massacrés de la manière la plus barbare, au mépris des traités les plus sacrés et du droit des gens. Les princes de Moscou avaient déjà, mais toujours en vain, marché contre les séditieux Casanais : ils s'abandonnaient sans cesse à de nouvelles cruautés.

Enfin en 1510, le prévoyant Ivan IV, afin de réunir Casan aux rives du Volga et d'anéantir ce foyer de rébellion et de perfidie, alla lui-même à la tête de son armée y mettre le siège : pendant trois mois il menaça les murs de la ville; mais une suite de désastres et de non-succès le forcèrent de regagner Moscou..... Les Casanais redoublèrent d'orgueil, ils crurent qu'ils avaient pour long-temps mis les Russes dans l'impossibilité de lutter avec eux; mais le jeune Tsar ne dormait point, et dès l'année suivante il était de nouveau sous les murs de Casan avec une armée bien plus nombreuse et bien mieux approvisionnée.

L'immense Volga fut couvert d'une innombrable quantité de barques expédiées par le tzar de Moscou avec de l'artillerie sous le commandement du vieux Morozof, également illustre comme ambassadeur et comme guerrier. Le côté de la plaine fut occupé par de nombreuses troupes du Tsar Blanc; et 150 milleRusses à genoux jurèrent à Dieu et à leur Tsar de prendre la ville rebelle ou de mourir jusqu'au dernier. Derrière d'épaisses murailles de pierre, un rempart en chêne et des fossés profonds, 30,000 Casanais désespérés et 2,700 Nogais brûlant de se venger et de se baigner dans le sang des Moscovites.... Nous renvoyons, dit l'auteur, au 8ᵉ. vol. de l'histoire de M. Karamsin pour

(1) L'ancienne Casan fut fondée par Bât, sur les ruines du royaume des Bulgares, vers la moitié du XIIIᵉ siècle, sur les rives de la Kasanka, à 20 verstes de l'endroit où elle se jette dans le Volga, c'est-à-dire, 12 verstes plus bas qu'aujourd'hui. Elle fut détruite vers l'an 1395 par le grand prince Waslik Demitriévitch.

les circonstances de ce siège important; nous nous transportons de suite au moment où le voiévode Vorvtinsky envoie demander au grand prince ce qu'il veut que l'on fasse des Casanais vaincus, de leur Tsar, de ses trésors.—Allons remercier le Très-Haut, répond Jean, puis il ordonna de chanter un *Te Deum*; et lui-même, la croix en main, il pose à la porte des Tsars, la première pierre du premier temple chrétien (1). Ce fut là qu'Édiger, Tsar de Casan, fléchit le genou devant le monarque moscovite, et que les Russes remercièrent leur souverain de les avoir délivrés du joug odieux des Tatars. Arrivés au palais, les boyards, les voiévodes, offrent de nouvelles actions de grâce au vainqueur; et celui-ci embrasse de nouveau ses compagnons d'armes, abandonne tous les trésors de Casan à sa valeureuse armée, et ne réserve pour lui qu'Édiger et sa couronne royale : *Ma seule ambition*, dit-il, *c'est le repos et la gloire de la Russie*. Jean s'empresse ensuite de visiter les blessés, rassemble autour de lui ses guerriers, et prononce ce discours : « Fils chéris de la patrie, » qui reposez au champ d'honneur, déjà vous brillez dans les » célestes demeures au rang des plus illustres martyrs de la foi » chrétienne. Cette récompense vous a été accordée par Dieu » lui-même; notre devoir à nous, c'est de vous célébrer dans les » siècles des siècles, et d'inscrire vos noms sur une liste sacrée » qui sera conservée à perpétuité dans l'église cathédrale des » Apôtres. »

Nul doute que ce vœu solennel n'ait reçu son entière exécution du vivant de Jean le Terrible; mais l'accomplissement en fut négligé lors des révolutions qui affligèrent depuis l'empire russe. Mais sous le règne d'Alexandre qui a fait revivre les exploits de Minino et de Pojanki, un homme s'est trouvé qui a satisfait à cette dette de la patrie. En 1811, Ambroise, archiman-

(1) D'après les témoignages les plus anciens, il est évident que Casan était alors défendue par un profond fossé et entourée d'une double muraille faite de grosses poutres de chêne, remplie intérieurement de 4 sagènes en largeur de sable et de pierre. Cette muraille supportait 12 tours avec leurs portes et leurs bastions. La porte du côté du Boulak s'appelait *De Nogaïs*; celle de Crimée était plus à gauche; celle *d'Arsk* dans le champ d'Arsk; celles de Tumène et d'Atakalof, à la porte de Moscou. Il faut supposer que le Kremlin de pierre existait alors sous la même forme qu'il a aujourd'hui; et que la tour de Mouralet était où est maintenant la porte de Taïnitsk.

drite du monastère de Zilantif, ayant trouvé dans les archives de ce couvent le décret du tsar Jean Wassiliévitch qui prescrivait de chanter des litanies sur le lieu où se trouvaient enterrés les guerriers russes, demanda à l'évêque diocésain la permission d'élever à cet endroit une colonne revêtue d'une inscription convenable, et d'y faire célébrer l'office divin tous les ans le jour de l'anniversaire de la prise de Casan. Il offrait à cette occasion un don de 5000 roubles qui formait tout son avoir.

Ce projet patriotique étant parvenu à la connaissance de l'empereur Alexandre, S. M. confiá à l'architecte Alfériеf le soin de refaire le plan du monument, et en même temps elle ordonna qu'une souscription serait ouverte à cet effet. En peu de temps on eut réalisé une somme de 160,640 roubles. A l'aide de ces secours, le respectable archimandrite parvint à surmonter tous les obstacles qui se présentèrent à lui, et il a maintenant terminé son entreprise. Le 30 août 1823, anniversaire de l'empereur, le monument a été consacré par le vénérable Ambroise, archevêque de Casan et de Simbirk, en présence d'une foule considérable de spectateurs.

Le monument a la forme d'une pyramide haute de 10 sagènes, et de même largeur à sa base quadrangulaire. De chaque côté elle est ornée d'un beau portique à deux colonnes d'ordre dorique, et au sommet brille une croix dorée sur laquelle est représenté l'œil de la providence. La pyramide, de même que les portiques, sont extérieurement plaqués d'une pierre blanche, ce qui donne à cet édifice un aspect vraiment majestueux. La construction en a été confiée et fait le plus grand honneur au talent de M. Schmit, architecte du gouvernement. L'intérieur consiste en une grande rotonde éclairée par des fenêtres demi-circulaires pratiquées au-dessus des portiques. Dans les angles provenant de l'arrondissement intérieur du monument, on voit de jolies cellules, l'une pour le gardien, la seconde sert de sacristie, la troisième est réservée pour l'archimandrite, et dans la quatrième on a construit un escalier qui conduit dans un caveau voûté creusé sous le maître-autel, et où sont conservés les ossemens sacrés des héros qui ont péri lors de la prise de Casan. C'est là que se célèbre l'office divin. Observons encore que de là on voit tout Casan, où plutôt le Kremlin de Casan, sous l'aspect le plus pittoresque et baigné par les flots de la limpide Casanka ; et le monument, qui s'élève seul au milieu d'une plaine immense, rappelle facilement à une

imagination exaltée les pyramides d'Égypte disséminées dans les vastes déserts de l'Afrique. (*La suite au prochain cahier.*)

34. Représentation d'un Drame de Térence en langue latine. Extrait d'une lettre adressée par le rédacteur à Penza, en date du 4 janvier 1824. (*Mem. patriot.*, janv. 1824, p. 140.)

Il faut mettre au nombre des nouvelles les plus intéressantes pour le public même de St.-Pétersbourg, la représentation en langue originale de l'Andrienne de Térence. Cette pièce a été donnée le 26 décembre dernier, par les élèves de l'académie impériale de chirurgie, afin sans doute de les perfectionner dans l'élocution latine, car il est reconnu depuis long-temps que tel est le meilleur moyen pour apprendre les langues mortes et vivantes. J'ajouterai même pour ma part que ces représentations données plus fréquemment nous familiariseraient davantage avec la langue des Horace, des Cicéron, des Tacite. Je n'établirai point de jugement particulier sur le jeu et la prononciation de MM. les acteurs; mais, s'il faut s'en rapporter à l'opinion des véritables connaisseurs et amis de la littérature classique, je puis vous assurer que l'attente du public a parfaitement été satisfaite sous tous les rapports.

Avant la pièce un des élèves récita en latin un prologue analogue à la circonstance, et la comédie elle-même fut réduite à trois actes; on avait eu soin d'élaguer tout ce qui pouvait effaroucher la délicatesse d'un public scrupuleux, tout ce qui aurait contrarié les mœurs du jour, tout ce qui aurait offert un double sens scandaleux pour la jeunesse, entre autres la scène de la sage-femme.

La garde-robe du grand théâtre impérial a fourni aux acteurs de superbes costumes grecs, et l'orchestre très-nombreux et très-harmonieux n'était composé que des seuls élèves de l'Académie.

35. Antiquités. — La Porte d'or à Wladimir sur la Kliazma. (*Même journal*, juillet 1824, pag. 1.)

En entrant à Wladimir par la porte de Moscou, on aperçoit à l'extrémité de la rue Dvoranskaïa (de la noblesse), la porte d'or qui s'élève sur le milieu d'un rempart en terre qui bornait l'ancienne ville. On ne pouvait y entrer que par-là seulement, car le rempart aboutissait aux deux côtés de la porte. Sans doute, si l'on en juge par le goût actuel et la pompe de l'architecture moderne en Russie, cette porte ne saurait arrêter le voyageur par sa masse ni par sa magnificence; mais elle n'en doit pas moins

attirer l'attention de tous les Russes, comme monument de la gloire et de la splendeur de Wladimir. Toute personne un peu familiarisée avec l'ancienne architecture russe s'apercevra au premier coup d'œil que cette porte a subi de grands changemens. Il y a même des vieillards qui affirment qu'avant l'incendie du 28 juillet 1778, elle était beaucoup plus élevée, et que la flèche était ornée d'une vaste boule. Son abaissement provient naturellement de l'action du temps qui agit plus puissamment sur les édifices mal assis sur leurs bases; mais le principal changement consiste dans la construction de quatre tours gothiques aux deux côtés, bâties par l'impératrice Catherine II, qui donna ordre aux autorités locales de veiller sévèrement à ce que ce précieux édifice fût préservé de la ruine qui le menaçait. La porte d'or existe depuis environ 660 ans. Elle a été commencée en 1158 et terminée en 1164, sous le règne de l'ancien Salomon de la Russie, le sage André Yourièvitch Bogolubsky, premier prince de Wladimir. Elle a 15 sagènes de haut, sans compter la croix. On ne saurait déterminer le motif qui a fait élever ce monument, dont l'architecture paraît être la même que celle de la porte d'or de Kief; mais il est à présumer qu'André en ordonna la construction pour rendre grâces à Dieu d'avoir triomphé de l'anarchie dans ses États, et d'avoir victorieusement combattu le système des apanages.

36. Varsovie. — Musée. Le baron de Kobylinsky, président de la commission du palatinat de Plock, a offert au musée de cette capitale 145 pièces de monnaie ancienne, trouvées dans le village de Irgebunim, non loin de Plock. Ces monnaies datent du commencement du XIe. siècle et appartiennent à différens pays, principalement à l'Allemagne et à l'Angleterre. Il serait difficile d'expliquer comment les pièces anglaises ont pu s'introduire dans des temps aussi reculés. (*Rev. Encycl.*, avril 1825.)

37. Notice sur les antiquités de Jellinge en Jutland; par MM. Finn Magnusen et Thomsen. (*Antiquar. Ann.*, Copenhague, 1823, t. 4, cah. 1.)

Jellingè, village du canton de Ribe en Jutland, était la résidence des premiers rois de la monarchie danoise; le roi Gorm-le-Vieux et la reine Thyra y ont été ensevelis au Xe. siècle, sous deux tombelles que l'on voit encore des deux côtés de l'église du village. La tombelle de Thyra a été fouillée, il y a quelque temps,

en présence d'une commission de la société des antiquaires de Copenhague. On y a trouvé une chambre sépulcrale carrée tout en planches et recouverte de poutres. De grosses pierres entouraient cette chambre. Les auteurs de la notice citent plusieurs exemples de chambres semblables trouvées dans diverses contrées du Nord. On a trouvé de plus un gobelet en argent et divers petits effets. Outre les deux tombelles, Jellinge a deux pierres avec des inscriptions runiques; on les a déposées dans le cimetière du village. L'une porte des mots islandais signifiant : *Haraldus rex jussit parare tumulum huncce post Gormum patrem suum et post Thyram matrem suam. Iste Haraldus qui juravit vicit Daniam totam et Norvegiam*, etc. L'autre pierre fait également mention du roi Gorm et de la tombelle érigée à la reine Thyra; enfin une troisième pierre runique, conservée dans la contrée, contient le nom de celui qui a été chargé des travaux du monument. D—G.

38. Beschrijving van Nederlansche historie-Pænningen, etc. Description de médailles historiques néerlandaises, pour faire suite à l'ouvrage de M. Gérard van Loon. Publié par la deuxième classe de l'institut royal des Pays-Bas. IIe. cah. avec pl. Prix, 14 fl. Amsterdam; 1824; Pieper et Ipenbuur.

39. Fouilles. — Il a été fait, dans l'île de Havee, située dans le Sund, sur l'ancien emplacement de l'observatoire de Tycho-Brahé des fouilles ayant pour but d'exhumer des objets d'antiquités que l'on espérait y trouver. Déjà on a découvert un édifice tout entier, dont les différentes parties se trouvent aujourd'hui à ciel ouvert. (*Gaz. de Copenh.*, 1824, oct. 19; *Hertha*, vol. 1, cah. 1, 1825, p. 71.)

40. Collection d'objets d'arts. — Il va être formé à l'université de Giessen une galerie d'antiques; cet établissement a pour objet de favoriser l'étude de l'archæologie. Le ministère a alloué une certaine somme pour l'achat des modèles en fonte d'anciens monumens. La collection sera placée dans une salle disposée à cet effet dans le local de l'université. Le prof. Adrian est chargé de la surveillance de l'établissement ainsi que des acquisitions à faire. (*Wöchentl. Kunst.-Nachr.*, 8 janv. 1825.)

41. Ouverture du musée de Gotha. — A l'occasion de la fête du duc Frédéric IV, le nouveau muséum de Gotha fut ouvert pour la première fois; les deux tours du château y ont été

incorporées. La bibliothèque occupe la chambre et le salon du duc Ernest II, ainsi qu'une des tours; elle consiste en 150,000 volumes: le cabinet des médailles se trouve dans la même tour. L'autre tour réunit le cabinet de Chine, les plâtres d'antiques et la galerie de peinture; 800 tableaux sont déjà en place; d'autres, au nombre de 400, sont rassemblés dans un autre local. Tous ceux qui se trouvaient dispersés dans les châteaux de plaisance du duc en font partie. Le conseiller de cour Kühner est nommé directeur de l'établissement. Le cabinet des raretés est dans un troisième local; il se compose de la collection Seezen et du cabinet des Indes orientales, formé par le baron Anthing. Le conseiller privé von Schlotheim a la surveillance de ce dernier. (*Wöchentl. Kunst Nachr.*, Bamberg, 1 janv. 1825.)

42. Tombeaux du Chateau d'Hastings. — Des ouvriers employés à des excavations dans l'intérieur de l'ancien château de Hastings découvrirent dernièrement dans une salle voûtée, trois tombeaux antiques en pierre. L'un de ces tombeaux, de sept pieds de longueur, était recouvert d'une pierre plate. On y trouva un squelette humain de la stature d'environ six pieds, et en apparence bien conservé; mais, exposées au grand air, les côtes tombèrent en poudre. Les os de la jambe, du bras, de la cuisse, quelques vertèbres, les mâchoires, les dents, etc., étaient sains et intacts. On ne put découvrir de quel sexe était cet individu. Une autre tombe, de la longueur d'environ 4 pieds, et placé près de ce tombeau, contenait évidemment la dépouille d'un enfant. Le troisième tombeau, de 7 pieds, ne sera ouvert qu'à l'arrivée prochaine du comte de Chichester. Les ouvriers continuent leurs fouilles. On croit qu'ils sont sur le point de pénétrer dans un autre local qui, à en juger par la forme du passage qui y conduit doit avoir été une chapelle. Le château de Hastings occupait anciennement six acres de terrain. Le comte de Chichester se propose d'enclore ce domaine et d'y établir un concierge. On a découvert aussi parmi les ruines une petite monnaie d'argent du règne de la reine Marie, portant la date de 1557, et la moitié d'un éperon de forme antique, l'un et l'autre très-corrodés. (*Weekly Register*, 29 août 1824.)

43. Rome. — Acquisitions faites par la Bibliothèque et le Musée du Vatican.

Le pape Léon XII a beaucoup enrichi cette bibliothèque par

l'achat de celle du chevalier Cicognara; elle a porté également une attention sérieuse au *musée des antiquités du Vatican*, qui se trouve maintenant augmenté de plusieurs statues de la plus grande beauté et du plus haut intérêt. Le Vatican sera, en outre, enrichi de la superbe collection de Vejenti et de feu la duchesse de Chablais. (*Revue encyclop.*, avril 1825.)

44. Lettres de M. F. Rever a MM. les membres de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de l'Eure, 1°. relativement aux médailles de Ste.-Croix-sur-Aziers; 2°. sur un météore lumineux observé dans l'arrondissement de Pont-Audemer, le 10 décembre dernier. In-8°. d'une feuille 1/4. Évreux, Ancelle.

45. Catalogue des Antiquités, Armures, Armes, Drapeaux et Guidons; Sculptures en bronze, en ivoire, en marbre et en albâtre; Tableaux, émaux et vitraux peints, qui composaient la collection de feu M. le Baron Percy; par L.-J.-J.- Dubois. In-8°., Paris, 1825, Tilliard.

La collection du baron Percy était connue comme l'une des plus curieuses dans son genre; la variété des armes de toute espèce et de toutes les époques lui avait acquis une célébrité méritée. On trouve dans le catalogue que nous annonçons et qui a été rédigé à l'occasion de la vente qu'on a faite de ce cabinet, toute l'exactitude et cette connaissance approfondie des arts anciens et modernes qui distinguent les travaux du même genre publiés par M. Dubois. Les savans et les amateurs connaissent la scrupuleuse fidélité de sa description, et la sûreté de son goût dans l'appréciation d'un objet d'art. C'est un grand avantage pour les possesseurs de collections comme pour les amateurs qui veulent en former une. C. F.

46. Leben und Kunst der alten. Sur l'art des anciens; par Fr. Jacobs; in-8°. tome I, partie 1 et 2. 3 rxd. 12 gr. Gotha, 1824, Ettinger.

L'auteur divise son ouvrage en douze parties qui traitent des sujets suivans: Poésies sur les dieux, leurs attributions et leur culte. — Sur les héros de la fable et leurs actions. — Sur les poëtes de l'antiquité. — Sur les philosophes, les grammairiens, les médecins, les astrologues, etc. — Poésies érotiques. — Élégies, épigrammes, etc. Cette anthologie est regardée comme

une des meillèures que possèdent les Allemands. (*Journ. gén. de la Litt. étr.*, sept. 1824, page 270.)

47. NICKLAUS MANUEL'S TODTENTANZ. La Danse des Morts; tableau peint à Berne par Nicolas Manuel vers l'année 1520, lithographié d'après les dessins de W. Stettler; recueil de 25 lithographies et de 4 f^es^. de texte, in-f°. obl. Berne, 1825. Inst. lithogr. de Haag et comp.

Nicolas Manuel, surnommé l'Allemand, né en 1484 et mort en 1530, était peintre et poëte celèbre; les Italiens l'ont nommé *Emmanuele Tedesco.* Le tableau était peint à fresque sur un mur du couvent des Dominicains, qui fut démoli en 1560; les connaisseurs lui donnent la préférence sur celui que Holbein a peint à Bâle. (*Journ. génér. de la Litt. étr.*, fév. 1825, p. 54.)

48. DISSERTATION SUR UN TABLEAU QU'ON DIT REPRÉSENTER LA BATAILLE DE FORMIGNY; par Mr DELAUNEY; in-8. RÉPONSE A LA DISSERTATION DE M. DELAUNEY; par M. ED. LAMBERT; in-8. de 23 p.

Un ancien tableau conservé aujourd'hui dans une des salles de la sous-préfecture de Bayeux, est le sujet de ces deux dissertations. Dans un mémoire relatif à la bataille de Formigny, livrée contre les Anglais le 15 avril 1450, M. Lambert a annoncé que ce tableau en était la représentation. M. Delauney n'y reconnaît, au contraire, ni les localités, ni les costumes, ni les armés de l'époque, ni aucune des circonstances racontées par les historiens de ce siècle. M. Lambert soutient ses opinions par des objections contre celles de M. Delauney; et il résulte assez clairement de cette polémique, que si le tableau de Bayeux représente en effet cette action mémorable, ayant été peint long-temps après son époque, le peintre a sacrifié la fidélité topographique à l'effet qu'il voulait opérer par son ouvrage, et qu'il a été infidèle à la loi des costumes, ayant substitué à ceux du quinzième siècle, ceux des temps où il composa son tableau. A. R.

49. ÉNUMÉRATION DES SITES, des Villes et Monumens anciens du Kentucky. (*Ancient annals of Kentucky*, etc., par C. S. RAFFINESQUE. *Appendix.*) (Voy. *Bull.*, VIIIe. section, t. III, n°. 403.) Suite et fin de la Notice.

6—8 (1). *Caroline septentrionale.* — Quelques retranchemens

(1) Le premier chiffre indique le nombre des Sites, et le second celui des Monumens.

près de Saraw. Des villes sur la rivière Holston. Sur les bords de l'Énoe on trouva, en labourant, un pilier de pierre octogone et un morceau circulaire d'airain, avec deux inscriptions en caractères inconnus, et dans le comté de Rowan deux murs souterrains en *pierre de fer*, supposée, par erreur, être du basalte.

72—150. *Ohio.* — Cet état contient, comme celui de Kentucky, nombre de beaux monumens, dont une partie seulement a été décrite; j'en ai examiné beaucoup qui ne le sont pas; plusieurs sont à peine connus.

Cincinnati. — Une grande ville, des cirques, des retranchemens, etc.

Paint-Creek. — Trois villes ceintes de murs en pierre. Retranchemens, téocallis, etc.

A l'embouchure du Scioto. — Une ville, des dromus, des retranchemens, etc.

Circleville. — Un beau cirque et un retranchement.

Près de Chillicothe. — Cinq villes avec temples, avenues, etc.

Comté de Belmont. — Un retranchement de 16 pieds où l'on a trouvé du fer et de l'argent.

Sur le lac Érié. — Comté d'Ashtabula. Plusieurs villes avec retranchemens, etc.

Sur le petit Miami. — Plusieurs villes, forts en pierre, temples en pierre, etc. On y a trouvé une pièce de monnaie avec des caractères persans.

A Marietta. — Une ville, des retranchemens, etc. On y a trouvé une coupe d'argent.

Près de Newark. — Deux villes avec avenues, fosses, retranchemens, etc.

Dans le comté de Perry. — Une ville avec un retranchement en pierre.

Embouchure du Big-Miami. — Un fort en pierre. Une ville avec des fosses rondes, un retranchement et un fossé. Un téocalli de forme elliptique de 550 pieds de développement sur 25 de hauteur.

Embouchure de la Maumee. — Une ville et un fort.

Sur la Twin-Creek. — Deux téocallis elliptiques. Nombre d'autres monumens près de Granville, Franklington, Worthington, New-Athens, Gallipolis, etc.

15—28. *A Panis*, comté du Haut-Missouri. — Plusieurs villes fortifiées sur le Missouri, à l'embouchure de l'Osage,

Chayenne et Laplate, de même que sur les rivières Zauzas, Laplate, Yellow Stone, Jacques, etc. Sur la Petit-Ark Creek, deux emplacemens de forme carrée de 1200 pieds. Une grande fosse de 200 pieds de longueur sur 130 de largeur et 30 de profondeur, près de la Panis, etc.

15—32. *Pensylvanie.* — La plupart de ces sites et monumens se trouvent à l'ouest. Près de Pittsburgh, retranchemens et forts. Près de Meadville, sept emplacemens de forme circulaire; retranchemens, etc. Plusieurs villes et forts sur la Monongahela. Rochers sculptés. Sur l'Alleghany, quelques villes, etc. Une ville située sur une colline près de la rivière la Tyoga, avec un cirque, etc.

1—5. *Caroline du sud.* — Près de Cambden, dans le Wateree, plusieurs monumens; un téocalli de 20 pieds de hauteur; un mur ou parapet de trois milles de longueur, supposé à tort avoir été bâti par *Soto*, qui jamais ne fut dans ce district.

44—74. *Tennessee.* — Cet état était anciennement réuni au Kentucky; ses monumens sont très-importans pour notre histoire.

A l'embranchement méridional de la rivière la Forcadeer, plusieurs villes, téocallis, retranchemens. La plus belle des pyramides des États-Unis se trouve en cet endroit : elle a 150 pieds de hauteur, 1200 pieds de largeur à sa base, et 120 à son sommet; elle est parfaitement carrée. Elle fut découverte en 1822.

Sur la rivière de Duck. — Un fort en pierre.

Près de Clarksville, sur le Cumberland. — Une ville et plusieurs téocallis. — Près de Palmyra, et sur la même rivière, une autre ville dans laquelle on a trouvé des bustes.

Près de Nashville, sur la même rivière. — Plusieurs villes, téocallis, statues, etc.

Sur le Canyfork de Tennesee. Un cirque où fut trouvé le vase triple.

Près de Pulaski. — Un mur souterrain en briques.

Près de Carthage. — Un fort, des tombeaux.

Sur la rivière de Big Harpeth. — Plusieurs retranchemens, dont un de 40 pieds de hauteur. Une roche perpendiculaire de 70 pieds de hauteur, sur l'une des faces de laquelle se trouvent peints en jaune un soleil et une lune.

Sur un rocher vertical de 100 pieds d'élévation au-dessus du niveau de l'eau — des peintures et des lettres.

Dans le comté de Warren. — Une ville avec des momies, etc.

Près de Brastown, sur la Tennessee. — La *Montagne enchantée* avec des sculptures représentant des hommes et des animaux.

3—3. *Dans le Texas.* — A la source de la rivière la Sabine, un téocalli elliptique de 6 pieds de hauteur. Un retranchement sur la rivière la Trinity, etc.

1—1. *Vermont.* — Aux rapides de Bellow, sur le Connecticut, des rochers sculptés.

32—172. *Virginie.* — Principalement sur l'Ohio, le Kenhoway et le Holston.

Près d'Abington. — Un cirque et un retranchement.

Sur la rivière la Clinch. — Une ville de construction plus récente, entourée d'un fossé. L.

Sur l'Ohio. — Des rochers peints près de l'embouchure de King's Creek et ornés de figures et de lettres. Tout près de là, des retranchemens. Des villes près de Belleville, des rapides de Letart, de Parkersburgh, de Parks Bottom, de Gallipolis, etc.

Sur le Kenhawany. — 105 temples, villes, retranchemens et de forme circulaire. L'un de ces derniers à 40 pieds de hauteur sur 420 de circonférence.

A Big Grave Creek. — Plusieurs retranchemens. Le plus grand se compose d'une pyramide de forme conique de 70 pieds de hauteur, sur 540 pieds de circonférence à sa base, et 180 à son sommet, entourée d'un fossé.

A Little Grave Creek. — Plusieurs retranchemens, le plus grand est semblable à celui de *Big Grave*, excepté la hauteur qui n'est que de 75 pieds.

A Burning Springs. — Des hiéroglyphes sculptés sur les rochers. Plusieurs retranchemens, etc. Sur le Guyandot et la rivière l'Elk. A Shenandoah, Monongahela, Fluvana, Rivanna, etc. L.

Le nombre actuel des anciens siéges de population, ou sites déjà reconnus par moi, dans l'Amérique septentrionale, s'élève donc à 541, dont 393 se trouvent hors du Kentucky, et 148 dans l'intérieur de cet état; et le nombre des anciens monumens trouvés dans ces sites, est de 1830 dont 505 dans le Kentucky, et 1325 hors de cet état.

Si, par mes recherches pendant 4 années, j'ai pu ainsi ajouter à la connaissance du nombre des sites et des monumens anciens existans dans le seul état de Kentucky, et cela dans la propor-

tion de 25 à 148 sites, et de 100 à 505 monumens, il est probable que si les autres états apportent autant de zèle et de discernement dans cette opération, en ce qui les concerne, ce nombre se trouvera plus que doublé, car je ne doute nullement qu'il n'existe encore 1000 sites et 4000 monumens dans le territoire des États-Unis, non compris le Mexique, indépendamment des petits terriers et de ceux qui ont été détruits.

RAFINESQUE.

HISTOIRE.

50. **TRATADO COMPLETO DE COSMOGRAPHIA HISTORICA, PHYSICA E COMMERCIAL, ANTIGA E MODERNA, offerecido à S. M. F. O SENHOR D. JOAO VI; par E. P. C. CASADO GIRALDES. Vol. 1; prix, 20 fr. Paris, 1825, Fantin.**

Nous reviendrons sur ce premier volume d'un ouvrage qui doit en avoir six.

51. **MOEURS, INSTITUTIONS ET CÉRÉMONIES DES PEUPLES DE L'INDE; par M. l'abbé J. A. DUBOIS, ci-devant missionnaire dans le Méissour; des sociétés asiatiques de Londres et Paris, et de la société littéraire de Madras. 2 vol. in-8°. Impr. royale; Paris; 1825; Merlin.**

Voici la relation d'un vénérable ecclésiastique français qui a vécu plus de trente années consécutives au milieu de toutes les castes de l'Inde. Poussé dans les contrées asiatiques par la ferveur de son zèle religieux, et par les dangers dont le menaçaient les malheurs qui accablaient alors son pays, bien préparé d'ailleurs par toutes les études qui pouvaient rendre ses observations plus fructueuses, M. l'abbé Dubois s'élança sans méfiance dans un monde inconnu, et son caractère humain et tolérant excita bientôt la confiance des naturels; se gardant soigneusement d'une sévérité exclusive, moyen infaillible pour ne rien apprendre et pour ne rien enseigner, il adopta de prime abord leur manière de vivre et de se vêtir; il étudia leurs habitudes, leurs règles de vie et de conversations, afin de s'y conformer; enfin il ne témoigna aucune répugnance pour la plupart de leurs préjugés : une telle circonspection, qui est de la véritable sagesse, réussit avec les peuples comme avec les individus. M. l'abbé Dubois se mêla aux hommes de toutes les tribus qui habitent les provinces

au sud de Krichna ; il vécut dans leur intimité, obtint leur estime et leur respect, et l'ouvrage que nous annonçons est le fruit de tant de peines, de dangers, et de la plus consciencieuse persévérance à observer un pays où tout est original, mais semblable depuis bien des siècles.

Ce tableau varié des mœurs, des institutions et des usages des peuples de l'Inde, est divisé en trois parties principales. La première est relative à l'état général de la société, à ses castes et leurs diversités, leurs croyances et leurs préjugés. La seconde partie est comme une histoire du Brahmanisme, considéré dans les quatre conditions des Brahmes, leurs mœurs, leurs pratiques religieuses, leurs fonctions et leur influence. Le système religieux et le culte des Indiens est le sujet de la troisième partie.

Quant aux castes, on doit croire que dans un pays où le principe de la division des hommes est une règle fondamentale de l'état social, et là où cette division existe de toute antiquité, le temps et des caprices puissans ont dû multiplier ces distributions déjà fort singulières, et pousser cet art jusqu'aux plus singuliers raffinemens; aussi les divisions et les subdivisions des castes sont-elles très-nombreuses; il y en a de particulières à certains pays; chacune a quelque usage et des signes extérieurs qui la distinguent de toutes les autres; des guerres sanglantes sont quelquefois entreprises pour défendre d'absurdes prérogatives, et plus d'une fois les tribus *de la Main droite* ont repoussé par des combats cruels les prétentions des tribus *de la Main gauche*. Un savetier qui était de la main gauche, s'était avisé de porter à son turban des fleurs rouges qui sont un privilège des parias de la main droite: les partisans opposés allaient s'égorger, quand les principaux du pays réussirent à les séparer : l'adresse et les ménagemens furent les seuls moyens qu'on employa. Que pouvait la raison sur des préjugés inflexibles ?

Cependant la division par castes paraît à notre historien le chef-d'œuvre de la législation indienne, et la véritable source de tous les progrès des peuples de l'Inde dans les connaissances humaines; en un mot, leur véritable préservatif contre les invasions de la barbarie. Il fonde cette opinion sur le caractère et l'état physique et moral de ces peuples; et l'on conçoit en effet que là où des circonstances impérieuses, provenant de l'état naturel des choses, s'opposent à ce que des vérités salutaires ou des opinions du moins raisonnables, pénètrent généralement

dans les masses d'une grande population, surtout lorsqu'une inertie native en est le principal caractère, la sagesse du législateur qui peut les dominer par ses lumières, divise ces masses selon la valeur intellectuelle de chacune, et leur imposant des devoirs analogues, des opinions ou des préjugés conformes à leur faiblesse, atteigne ainsi partout jusqu'à l'individu. En lui créant certains intérêts vrais ou faux, mais qu'il peut comprendre, il lui donne l'existence sociale, et lui assigne ainsi une place dans l'universalité que ce législateur s'est proposé d'organiser. Mais le mal commence dans l'obligation qui enchaîne l'individu à cette place marquée par une inhumaine prévoyance. Homère, né paria, aurait été forcé d'être de la *Main gauche* ou de la *Main droite*, et serait resté paria. L'indolence caractéristique des Indiens, qui fait le succès de cette police générale des tribus, est-elle donc incorrigible, et d'autres intérêts, ou plutôt quelques intérêts réels, ne pourraient-ils pas leur inculquer d'autres besoins, et ceux-ci les rendre à la vie d'homme, et les soustraire à l'injuste opprobre et à tous les mépris, condition perpétuelle et conséquence, dirai-je prévue, de cette législation qui distribue symétriquement et pour toujours l'honneur et la honte aux générations futures? Si l'inventeur de ce mécanisme social fut un Indien, pourquoi n'en surgirait-il pas un autre, du troupeau même des parias, doué d'autant de *génie* et d'un peu plus d'humanité? En remontant à la source, on découvrirait là l'intérêt habile à prévenir toutes les rivalités. Quoi qu'il en soit, il faut lire l'ouvrage de M. l'abbé Dubois, pour connaître l'état et l'origine de ces castes diverses, et la condition misérable de quelques-unes.

Au-dessus de toutes planent les Brahmes, corporation théocratique, dont l'origine est enveloppée de fables, et la plus accréditée est celle qui les fait naître de la tête de *Brahma*, dont ils tirent leur nom. Comme ses premiers nés, ils se sont réservé ce titre, quoique par leur naissance ils ne soient que de simples *Soudras*, et qu'un *Soudra* n'entre dans la tribu dominante que par le *triple cordon* qui est la récompense de longues épreuves. On voit là une aptitude native aux fonctions du brahmanisme pour une caste seule, et l'élévation de l'individu dépendante du jugement de sa corporation. Leurs sept pères sont dans les sept étoiles de la grande ourse. Ceci regarde les Brahmes des pays méridionaux, c'est-à-dire les plus anciens, car dans les contrées qui sont au nord-est du Bengale, on ne con-

naissait ni Brahmes ni castes, il y a quatre ou cinq cents ans, selon l'assertion de M. l'abbé Dubois; et quant à l'origine des sept chefs de cette caste, le respectable écrivain n'est pas éloigné de la rapporter aux sept enfans de Japhet, plutôt qu'à Sem, comme d'autres l'ont pensé en désignant sous le nom de *Sémitiques* des langues qui seraient au contraire *Japhétiques*; M. l'abbé Dubois rapportant à la longue chaîne du Caucase ces deux fameuses montagnes, le *Grand M érou* et le *Mont Maistra*, si souvent nommées dans les livres liturgiques et les cérémonies des Brahmes.

La religion primitive des Brahmes paraît à notre voyageur avoir été presque entièrement dénaturée par leurs successeurs. L'unité de Dieu et le culte exclusif qu'on lui doit se trouvent dans tous leurs livres, quand l'idolâtrie est dans toutes leurs pratiques. On y parle en effet de « Dieu, auteur et principe » de toutes choses; éternel, immatériel, présent partout, » indépendant, infiniment heureux, exempt de peines et de » soucis; la vérité pure, la source de toute justice; celui qui » gouverne tout, qui dispose de tout, qui règle tout; infiniment » éclairé, parfaitement sage; sans forme, sans figure, sans étendue, sans nature, sans nom, sans caste, sans parenté; d'une » pureté qui exclut toute passion, toute inclination, toute composition. » Tel est *Parabrahma*, l'être suprême, dans les livres des Brahmes; et le néophyte, dans la cérémonie de sa réception, entend de la bouche de son père, ces paroles mystérieuses : « Souviens-toi, mon fils, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, maître souverain et principe de toutes choses; que tout Brahme » doit l'adorer en pureté, mais sache aussi que c'est un mystère » qui ne doit jamais être révélé au stupide vulgaire; si tu le » faisais, il t'arriverait de grands malheurs; » et ils laissent au stupide vulgaire l'absurde adoration d'une multitude d'êtres dégoûtans ou méprisables.

De ces absurdités naquirent deux croyances nouvelles, le *Trimourty* et le *Bouddhisme :* telle est l'opinion de notre historien, et il accorde une égale antiquité à ces deux croyances. Elles se partagent inégalement la moitié de la race humaine; et les *Djeinas*, qui se prétendent les seuls et primitifs dépositaires des bonnes traditions, condamnent à la fois les Brahmes, le Trimourty et Bouddha, et ils portent aux premiers surtout une haine qui n'en est pas moins ardente, quoiqu'elle dure depuis deux

ou trois mille ans; et, comme on doit s'y attendre, ces deux sectes se maudissent mutuellement dans leurs prières : ce sont des hommes, cela explique tout. D'autres sectes existent encore parmi les Brahmes anciens, celles de Vichnou, de Sira, etc., et c'est encore leur haine mutuelle qui est leur principale occupation.

Les *Gourous* ou *prêtres indiens* sont, selon les livres religieux, et non pas selon leur conduite réelle, des hommes à qui la pratique de toutes les vertus est familière, sans péché, de vrais sages, qui ont fait tous les pèlerinages, toutes les ablutions dans tous les fleuves sacrés, et qui sont versés dans toutes les sciences; ils ont la police de toute la caste; ils jugent, punissent, excluent et réhabilitent; leur bénédiction remet tous les péchés, et leur malédiction est suivie d'effets redoutables; elle peut tuer un homme ou le changer en pierre; aussi le respect qu'on leur rend est-il porté jusqu'à l'extravagance. Le prince ou le roi va se prosterner chaque jour aux pieds de son gourou, et la hiérarchie les divise en haut et bas clergé. Les *Pourohitas*, ou prêtres officians dans les cérémonies publiques, ont le privilège de l'almanach indien, qui, comme tant d'autres dont on ne saurait se passer, dit la marche des corps célestes, le quantième des mois, le jour de la semaine, les éclipses, annonce les jours heureux ou malheureux, et prédit l'avenir à tout le monde, la paix ou la guerre, et si les pous et les sauterelles seront bien méchans cette année.

Pour ces ordres divers de pontifes, les obligations sont diverses aussi. Des livres sacrés ont réglé l'emploi de tous leurs momens, et les lois inévitables de la nature les exposent à des souillures dont ils doivent souvent se purifier. Il est vrai qu'il y a aussi dans l'Inde des *philosophes* qui se moquent de ces obligations, qui tournent en ridicule ceux qui les remplissent avec un rigorisme qu'ils ne croient qu'apparent, et qui ont même écrit sur ce sujet avec une indépendance qui approche de la satire et du sarcasme. Les livres de ces frondeurs, selon notre historien qui en a vu quelques-uns, ne manquent ni d'esprit, ni de discernement; l'un d'eux est même l'ouvrage d'un malheureux paria; mais les Brahmes pourchassent ces écrits antireligieux, et damnent leurs auteurs; les plus anciens ont disparu par leurs soins attentifs, et ils fulminent chaque jour contre ceux des temps modernes.

Les *quatre conditions* de ces Brahmes sont le sujet de la seconde partie de l'ouvrage qui nous fournit cet extrait, et tout ce qui touche à cette caste puissante y est exposé très-au long et avec une précision dans les détails qu'on chercherait vainement ailleurs que dans les livres indiens mêmes. L'Europe n'a connu jusqu'ici que des faits isolés recueillis à la dérobée : M. l'abbé Dubois nous révèle tout, parce qu'il a tout pu voir et bien voir. Les quatre états successifs d'un Brahme sont, 1°. garçon, 2°. marié, 3°. en retraite dans les forêts avec sa femme, 4°. solitaire et séparé entièrement du monde. Il faut lire dans l'ouvrage même les détails de l'éducation d'un brahme, des règles qu'il doit suivre dans toutes les situations de sa vie, des droits qu'il acquiert successivement, des priviléges qui lui sont conférés, tels que de faire travailler certains ouvriers gratuitement, l'exemption des impôts les plus onéreux; enfin le texte même des *règlemens* que le brahme marié doit suivre tous les jours dans les actions même les plus ordinaires de la vie, et les plus nécessaires, selon le rituel intitulé *Nattii-Carma.*

Mais comparant ce qu'ordonnent les livres avec ce que font les brahmes, M. l'abbé Dubois les juge bien différens de ce qu'ils doivent être; il ne leur accorde qu'un peu de tolérance, qui provient moins de leurs lumières, que du peu de respect qu'ils portent intérieurement à leurs croyances, et toute leur vie n'est du reste que dissimulation, incontinence, vice et corruptions. Et comme c'est en eux que résident les connaissances et la domination, c'est dans la section de son ouvrage où se trouve leur histoire, que M. l'abbé Dubois a compris ce qui se rapporte aux mœurs et aux usages de la population en général. C'est là qu'on trouvera une foule d'observations curieuses qui intéressent à la fois l'état si divers de l'espèce humaine dans des climats opposés, et l'effet des institutions variées qui la régissent.

Par exemple, selon l'opinion de plusieurs économistes, le nombre desfilles est supérieur à celui des garçons dans les pays chauds; M. l'abbé Dubois croit que cette opinion est sans fondement; et d'après les registres des baptêmes qu'il a faits, et ne perdant pas de vue ce moyen d'observation, il est constant que sur six mille enfans, le nombre de ceux d'un sexe ne dépasse pas de deux cents celui de l'autre. Il appuie encore sa conclusion sur ce que les brahmes n'ayant qu'une femme légitime, il ne reste presque jamais dans leur caste de filles à marier, même

quoique difformes quelquefois. On peut objecter que les veuves ne se remarient jamais, tandis que les veufs se remarient ordinairement : mais les filles s'unissent à l'âge de sept ans à des garçons qui en ont au moins seize, et la loi de la mortalité démontre que plus de filles parviennent à leur septième année que de garçons n'atteignent à la seizième ; on doit donc admettre une proportion très-approximativement égale dans les naissances des deux sexes en ce pays. On y rencontre, du reste, peu de boiteux ou de bossus, mais beaucoup d'aveugles, ce qui paraît provenir de l'impossibilité où sont les pauvres de couvrir leur tête. Les *Nyctalopes*, distingués par une peau et des cheveux très-blancs, se rencontrent quelquefois ; mais ils sont un objet d'horreur ; leurs parens même les abandonnent, et, privés de sépulture, ils sont jetés à la voirie. On refuse aussi la sépulture aux Indiens qui meurent de la petite vérole, et en général de quelque maladie cutanée.

L'éducation des femmes est exposée très au long dans le chapitre XVIe. et les deux suivans. L'obligation pour les veuves de se brûler vivantes dans le bûcher de leur mari défunt s'affaiblit plus particulièrement dans le midi que dans le nord, et sa pratique est en général assez rare ; l'auteur n'estime pas à plus de trente par an le nombre de ces veuves résignées, dans la présidence de Madras, qui compte trente millions d'habitans.

L'état des sciences et des lettres chez les Indiens, leurs systèmes philosophiques, leur chronologie, leur poésie, leurs écritures sont le sujet des chapitres suivans ; enfin, les funérailles des brahmes, leurs pénitences et leurs purifications terminent cette seconde section.

La troisième traite spécialement de la religion des Indiens, et de tout ce qui s'y rapporte ; son origine et les cérémonies du culte ; la métempsycose et sa comparaison avec celle des Grecs ; les fêtes civiles et militaires ; l'ordre des sacrifices ; les temples, pagodes et pyramides ; leur architecture ; les danseuses et les musiciens attachés à leur service ; enfin, ordre, nombre et hiérarchie des divinités adorées de mille manières diverses : tels sont les sujets intéressans que nous aurions encore à faire connaître en substance. Mais les notions sur ces matières sont déjà répandues dans d'autres ouvrages. Toutefois il est juste d'observer qu'elles ne le sont nulle part plus complètement ; et sous ce rapport important le livre de M. Dubois sera consulté avec fruit par les sa-

vans et les publicistes, comme par les gens du monde. Ce qu'il ajoute, en terminant, sur l'administration de la justice et sur le système militaire des Indiens, offrira encore des faits nouveaux ou mal connus jusqu'ici; et quant à l'état actuel de l'Inde, en général, nous ne devons pas cacher aux lecteurs de ce journal l'opinion personnelle de M. l'abbé Dubois. Nous allons l'écouter lui-même : « Le pouvoir européen maintenant établi dans l'Inde » n'est, à proprement parler, étayé ni sur la force physique, ni » sur l'ascendant moral; c'est une espèce de vaste machine com- » pliquée, mue par des ressorts qui y sont adaptés avec indus- » trie..... S'il est possible que la condition des Indiens soit amé- » liorée, c'est à la réforme récemment opérée dans leur régime » politique qu'ils devront ce résultat désirable.... Mais, j'ose le » prédire, vainement on tentera de porter la condition sociale » des Indiens à un degré d'amélioration considérable. Leur ca- » ractère, leurs principes, leurs mœurs, un attachement sans » bornes et inaltérable à leurs antiques usages, y opposeront sans » cesse des obstacles invincibles.... Toute réforme évidemment » utile à leur bien-être est repoussée par eux obstinément, pour » peu qu'elle porte atteinte ou à leur manière de vivre, ou au » plus absurde de leurs préjugés, ou à la plus puérile de leurs » routines.... On a dit qu'un pouvoir colossal dont la base ne » repose ni sur l'appareil de la force, ni sur l'affection et l'estime » des peuples, doit tôt ou tard s'écrouler sous son propre poids. » Je suis loin de partager cette opinion.... L'inconvénient le plus » à craindre, selon moi, c'est l'exiguïté des richesses du pays; » c'est la misère et la nonchalance de ses habitans. Un gouver- » nement à qui son intérêt bien entendu conseille de n'être ni » injuste ni oppresseur trouvera-t-il long-temps dans l'empire » immense qu'il a fondé les ressources suffisantes pour faire face » aux frais dispendieux de son administration? Dieu seul, au » reste, connaît la destinée future des États. » Tel est le résultat des longues observations de notre auteur sur l'état moral des peuples indous; pour eux toute *perfectibilité* semble tarie dans sa source; mais est-ce bien un état naturel irrémédiable, ou bien la conséquence des institutions qui, pour ainsi dire, traquent chaque individu à sa venue dans le monde, et le clouent à perpétuité dans le grand casier de la population indienne? A-t-on essayé ce que pourrait sur leur inertie actuelle une émulation légale qui, à certaines conditions, permettrait à des mérites de-

terminés d'arriver dans les castes supérieures? Mais que servirait aujourd'hui au paria de vouloir acquérir des lumières ou des richesses? la loi l'a frappé d'incapacité, et il reste paria. L'exemple déjà cité de celui qui s'est moqué des brahmes dans un livre satirique, condamne hautement cette loi: le frondeur des brahmes serait peut-être devenu l'honneur de sa caste; mais celui à qui la loi prohibe tout mouvement ne peut pas désirer d'avoir des jambes; il maudit, s'il le peut, celui qui a fait cette loi.

C'est ainsi que l'abondance des renseignemens recueillis et publiés par M. l'abbé Dubois fait connaître à fond l'état réel de ces contrées sur lesquelles on a tant écrit, et l'ouvrage qui est le sujet de cette analyse, pour venir le dernier, n'arrive pas trop tard; c'est comme une encyclopédie indienne, où la naïveté de la narration colore agréablement cet intéressant tableau des origines et des mœurs actuelles d'un peuple célèbre dès la primitive antiquité. On comprendra donc alors tout l'empressement que montra le gouvernement de la compagnie anglaise pour obtenir la communication des documens recueillis par le missionnaire français. Elle en fit l'acquisition, la considérant comme un recueil très-important de faits authentiques, qui devait lui servir à régler sa conduite à l'égard des naturels du pays. L'ouvrage fut imprimé en anglais et parut en 1816; c'est ce même ouvrage que le modeste auteur publie aujourd'hui en français, mais augmenté de toutes les observations nouvelles que son séjour prolongé au milieu des peuplades qu'il a étudiées, lui a permis de recueillir. On peut donc se dispenser de recommander ces deux volumes à l'attention du monde savant (son sujet l'excitera au plus haut degré) et à sa confiance: elle est commandée par les vertus, le courage, la candeur et l'honorable caractère de l'historien. J. J. Champollion-Figeac.

52. Antichita greche. Antiquités grecques; ou tableau des coutumes, des usages et des institutions de la Grèce; traduit de l'anglais du Dr. John Robinson, par le P. D. Gaetan Maria Monforte. In-8°. Vol. II, III. Naples, 1823. (*Bibl. ital.*, Milan, sept. 1824, p. 405.)

Le second volume de cet ouvrage dont la Bibliothèque italienne a déjà rendu compte, contient trois livres sur les antiquités grecques, le premier traite de la religion des Grecs, le se-

cond des fêtes de la Grèce, le troisième de l'art militaire chez les Grecs mêmes. Le troisième volume renferme dans un seul livre la vie privée de ce peuple dont le premier chapitre commence par les funérailles et se continue sur un sujet si lugubre, jusqu'au 9e., où l'on traite du mariage pour s'occuper dans les derniers chapitres de la naissance et de l'éducation. Il existe dans cette traduction des négligences de langue, de fréquentes erreurs de typographie; elle ne donne d'autres explications des textes grecs sinon de mettre des lettres latines à la place des lettres grecques, ce qui est absolument substituer l'inconnu à l'inconnu. On aurait désiré une version de ce texte en latin ou bien en italien. A. M.

53. Arminius. — Conjectures sur le véritable emplacement où Arminius défit les légions de Varus. — M. W. Muller, ingén.-major au service de Hanovre, a indiqué avec beaucoup de précision, au moyen d'une carte spéciale de la principauté de Lippe, et des environs de Hameln, de Herford, de Hoxter, de Lipp-Spring, de Pyrmont, etc., le véritable site où eut lieu cet important évènement. In-4°. 2 feuilles avec carte. Hanovre, 1824.

54. Annales islamiques. Il vient de paraître chez Gyldendal, libraire à Copenhague, un ouvrage ayant pour titre : Annales islamismi, sive tabulæ synchronistico-chronologicæ chaliforum et regum orientis et occidentis, accedente historiâ Turcarum, Karamanorum, Selgiukidarum Asiæ minoris, Akkuviali et Karakuviali, Gladeritarum, Ramadhanitarum, Derbenditarum, Safiorum Persiæ, Uzbeci et Jeschbeci khan. E codd. mss. Arabicis bibl. Regiæ Havn. composuit, latinè vertit, edidit Rasmussen, prof. LL. OO.

55. Ueber den Islamismus, das Turkenthum, dann die Sache der Griechen, und Europens Plichten dabei. Sur l'islamisme et l'empire turc, et considérations sur les affaires de la Grèce, et sur les devoirs de l'Europe à cet égard; par le conseiller d'état Hazzi. In-12, XII, 212. Munich; 1822; Fleischmann.

Il est bien naturel que l'Europe, pleine des souvenirs de l'ancienne Grèce, voie avec plaisir les descendans des anciens Hellènes secouer le joug qui pèse sur eux. Mais ce sentiment qu'on ne saurait blâmer, ne doit pas nous rendre injustes envers

le peuple franc et belliqueux qui se rendit maître de la Grèce il y a près de 5 siècles. Ouvrons les écrits des voyageurs, ils déposent tous en faveur des bonnes qualités des Ottomans, et ce peuple n'est point ce que nous répètent chaque jour des gens qui ne le connaissent pas.

L'ouvrage dont le titre précède tombe, comme tous ceux du même genre, dans cette exagération d'expressions qui remplace ordinairement les preuves. On pourra s'en faire une idée par la phrase suivante prise au hasard dans la préface : « Quel est celui qui, dans le miroir que lui présentent le présent et le passé, n'acquerra pas la pleine conviction que, aussi long-temps qu'une domination turque exercera ses ravages dans l'Europe, cette contrée languira dans une maladie dangereuse, que dis-je ! mortelle, et qu'elle trouvera seulement une guérison prompte, une santé parfaite et un plein élan quand cette Porte nommée *sublime* sera renversée dans les décombres. »

Du reste cet ouvrage n'est pas dénué d'intérêt, et ce qui doit inspirer de la confiance au lecteur, c'est que l'auteur a voyagé en Turquie et a pu prendre des informations sur les lieux. Nous devons ajouter qu'il avait été employé auprès de l'armée française en l'an IX, comme commissaire des routes et qu'il y fut de la plus grande utilité.

L'ouvrage est divisé en 8 chapitres. Le 1er. traite du kalifat; le 2e. de l'empire turc ou de la Porte ottomane ; le 3e. des temps modernes, ou des motifs qu'ont les Grecs de secouer le joug turc ; le 4e. de la nécessité inévitable de mettre fin à la puissance turque en Europe ; le 5e. des devoirs que l'humanité prescrit à ce sujet ; le 6e. des devoirs de la sainte alliance à cet égard ; le 7e. expose que la sûreté des états européens, celle de leur civilisation et l'affermissement de leur prospérité exigent le renversement de la puissance ottomane ; le 8. donne les résultats ou le résumé de l'ouvrage. G. T.

55. Chronique de Nestor d'après la plus ancienne copie de Laurent Mnykh, publiée par le prof. Timkowsky, et imprimée aux frais de la Société de l'histoire et des antiquités russes, Moscou, 1824. (*Archives du nord, Siéverni Arkhif*, juillet 1824, p. 65.)

Dès l'année 1767, l'immortel Schlözer commença à parler aux Russes de l'indispensable besoin qu'ils avaient d'une édition cri-

tique de leurs annales, et lui-même il leur donna l'exemple en publiant la Chronique de Nicon; mais à cette époque Schlözer ne fut pas écouté.

Il attendit trente-cinq ans, et ne répondit à toutes les contradictions, et même à toutes les injures de ses ennemis que par la brillante exécution de son projet. Le monde savant vit avec étonnement les annales russes disposées dans un ordre nouveau éclairé par la critique.

En dédiant son important ouvrage à l'empereur Alexandre Schlözer mérita l'attention particulière du monarque, et ce fut à cette occasion que S. M. fonda à Moscou *la Société de l'histoire et des antiquités russes.*

Nous ignorons les causes qui ont pu engager la société à suivre dans ses investigations un autre plan que celui de Schlözer; ce qu'il y a de certain c'est qu'elle ne s'est exclusivement occupée que d'une édition de la très-ancienne copie de la chronique de Nestor connue sous le nom de copie de Pouchkin ou de Laurent. Cependant ses efforts ont été assez infructueux, et en 1811 il n'avait encore paru que *dix feuilles* de cet intéressant monument historique. A cette époque, et par des causes également ignorées du public, ces dix feuilles disparurent, et l'impression recommença sous l'inspection du prof. Timkowsky.

Le respectable éditeur fit également fort peu de cas du plan proposé par Schlözer, et publia pourtant la copie de Pouchkin avec un zèle tout particulier et la plus scrupuleuse exactitude, ne se permettant de corriger que les erreurs reconnues pour telles d'après les chroniques de Königsberg, le Voskressensky et le Nicon.

La campagne de 1812 ayant mis un terme à l'impression, le prof. Timkowsky étant mort, 30 feuilles imprimées de la copie de Pouchkin furent et demeurent jusqu'à présent le seul témoignage des travaux de la Société des annales russes, qui a ordonné la publication de ces 30 feuilles échappées à l'incendie de Moscou. Quoique le public ait lieu de regretter que ce travail n'ait pas été achevé, on ne peut s'empêcher de la remercier de ses efforts, et d'espérer que le président de la société ne négligera rien pour la terminer; il serait même à désirer qu'elle suivît le plan de Schlözer, et que, annonçant au public des chroniques partielles, elle fît paraître un corps d'histoire de Russie, entreprise presque impossible pour un seul homme.

57. Le Palais de Catherinenhof (1), à une demi-lieue de Saint-Pétersbourg. (*Mémoires patriotiques. Otietsch. Zapiski*, juillet 1824, p. 109)

Ce palais fut fondé en 1711 par Pierre le Grand à l'occasion de l'heureuse issue de la guerre contre la Suède; c'est aussi à compter de cette époque que date la promenade qui a lieu tous les ans en cet endroit. L'empereur fit présent de ce château à son épouse Catherine, et lui donna en son honneur le nom de Catherinenhof.

Ce palais est en bois, mais beaucoup plus vaste aujourd'hui qu'il ne l'était sous Pierre le Grand; on y compte vingt et une chambres dans les deux étages. Celui d'en bas est remarquable en ce que l'ameublement y est encore tel que dans le principe, et que tout y répond à la simplicité des goûts du Tsar. Les appartemens supérieurs sont décorés d'ornemens chinois et autres empruntés au garde-meuble de la cour.

On conserve dans une des armoires l'habit de parade du Tsar; il est bleu et la broderie en or est magnifique; on présume qu'elle est l'ouvrage de Catherine Ire. On voit dans la chambre à coucher le lit du vainqueur de Pultava. Il est en bois de sapin très-dur et dépouillé de toute espèce d'ornemens. Plusieurs prétendent que ce lit a été fait par l'empereur lui-même; on y trouve aussi quelques tasses et autres vases de porcelaine chinoise. On remarque dans la salle à manger une table ronde appelée table du banquet, sur laquelle sont peintes des manières d'arabesques. On aime à se rappeler que Pierre et Catherine conversaient à cette table avec les Dolgorouki et les Mentchikof.

Le cabinet à cheminée terminait le premier étage du palais. C'est là qu'il donnait audience et qu'il recevait la liste des vais-

---

(1) Le comte Miloradovitch, gouverneur militaire de St.-Pétersbourg, avait tâché, tout en lui conservant son air d'antiquité, de donner une nouvelle existence à ce palais qu'il serait au reste plus convenable d'appeler maison de plaisance. Une promenade magnifique, ornée d'élégans édifices et de kiosques à la chinoise; une bibliothèque choisie, un restaurant, des jeux et des divertissemens de toute espèce, devaient y attirer en foule les habitans de la capitale pendant la belle saison. L'inondation du mois de novembre dernier a malheureusement exercé les plus grands ravages sur le bord de la mer où le palais de Katherinenhof est situé, de sorte qu'il est à présumer que cette maison aura entièrement été couverte par les eaux.

seaux qui sortaient du port de Cronstadt. Sur la cheminée se trouve une grande boussole avec un indicateur des vents : c'est celui dont le Tsar se servait.

Aux panneaux du cabinet du coin, au second étage, sont suspendues dans des cadres noirs, cinq planches en cuivre représentant cinq des actions les plus mémorables du Tsar : 1°. la prise de Schlüsselbourg ; 2°. la fondation de Pétersbourg ; 3°. la conquête de Narva ; 4°. la bataille de Kalisch ; 5°. la reddition des Suédois à Pérévolotchna, avec l'inscription *Lœvenhaupt*, 1709.

A l'autre angle de l'étage supérieur se trouve une chambre richement ornée où l'on conserve une tabatière de bois, sortie des mains de Pierre lui-même, avec l'inscription suivante : « travaillé et donné par Sa Majesté elle-même à Joseph Boton, lieutenant de la flotte. » On y remarque surtout une magnifique pendule anglaise à musique, dont on peut voir toute l'organisation à la faveur d'un verre, et sur le balancier de laquelle est peint le portrait en miniature du Tsar, à l'âge de vingt-quatre ans. Cette pendule, ouvrage de Henri Thornton, joue douze airs différens qui sont tous indiqués sur un cercle en acier. On peut supposer que c'est un présent fait à Pierre Ier. lors de son voyage à Londres en 1698.

Ce château renferme en outre une bibliothèque de plus de cent volumes, tous concernant les faits et gestes du régénérateur de la Russie. Voici la liste de ces livres, dont nous croyons utile de faire connaître les titres, la plupart étant peu connus hors de la Russie.

1°. Le livre de Marsof, 1766. St.-Pétersbourg, 2e. édition ; la première est de 1713.

2°. Règlement militaire. St.-Pétersbourg, 1799, 4e. édition.

3°. Oukases de Pierre Ier. depuis 1714 jusqu'à 1725.

4°. Règlement général, 3e. édition, 1735.

5°. Règlement ecclésiastique. Moscou, 1802 (1re. édit., 1721.)

6°. Règlement de l'amirauté. St.-Pétersbourg, 1795, 6e. édit.

7°. Tableau hiérarchique des rangs et grades.

8°. Lettres et oukases de Pierre au vice-amiral Navum Siniawin, 1786, édit. in-4°.

9°. Lettres de Pierre à Schérémétief, 1774, in-folio.

10°. Lettres de Pierre à son frère le Tsar Jean Alexéiévitch et au patriarche Adrien. St.-Pétersbourg, 1788.

11°. Lettres du comte Schérémétief à Pierre I[er].; 4 vol. in-8°., 1779.

12°. Droit de la volonté monarchique, 1727.

13°. Opinions sur les causes légitimes qui forcèrent Pierre le Grand de commencer la guerre contre Charles XII; par Schafirof, 1722. St.-Pétersbourg.

14°. Évènemens mémorables depuis la naissance jusqu'à la mort de Pierre; par Guirakof.

15°. Anecdotes curieuses et intéressantes sur Pierre le Grand; par Stæhlin, 1787. St.-Pétersbourg.

16°. Journal de Pierre I[er]. depuis 1698 jusqu'à la conclusion de la paix de Neuschlott, 1770—1772, imprimé d'après le manuscrit qui se trouve au cabinet des archives.

17°. Esprit de Pierre le Grand; par Bélirief.

18°. Faits et gestes de Pierre-le-Grand avec un supplément; par Golikof. 30 vol., 1788—1797.

19°. Faits et gestes des généraux de Pierre le Grand. 2 vol., par Bantisch-Kamensky.

20°. Vie de Pierre le Grand; par Halem. 3 vol., 1812—1813.

21°. Exposé complet des actions de Pierre le Grand; par Feodor Tonmoncky, 1788; St.-Pétersbourg.

22°. Vie de Pierre-le-Grand, traduite du grec; par Katifor. Venise, 1788.

23°. Récit abrégé des actions de Pierre I[er].; par Krekschin, 1808, 4°. édition.

24°. Sur la naissance et l'éducation de Pierre le Grand; par Vorobleísky.

25°. Recueil de mémoires sur Pierre-le-Grand, 10 vol.; par Toumansky, 1787—1798.

26°. Parallèle de Pierre le Grand avec Charles-Quint, 1809; traduit de l'allemand.

27°. *Id.*, avec Constantin le Grand; par Golokof. Moscou, 1810.

28°. Panégyrique de Pierre le Grand; par Lomonossof. Saint-Pétersbourg, 1755.

29°. *Id.*; par Zoubtchaninof, 1812.

30°. Sur le commerce du temps de Pierre le Grand, par Mchoulkof. 21 vol. 1781—1788. Moscou.

31°. Campagne du boyard et voiévode Schein contre Azof. St.-Pétersbourg, 1773.

32°. Récit de la mort de Pierre le Grand ; par Trokoporitch ; édit. de 1819.

33°. Liste des généraux qui ont commandé les armées russes depuis Pierre Ier. jusqu'à Catherine II, 1809.

34°. Anecdotes sur Pierre le Grand ; 2 vol., 1820.

35°. *Id.*; par Stæhlin, 1801 ; 3e. édition.

36°. *Id.*; par Golikof. Moscou, 1798.

37°. Histoire de Pierre le Grand depuis sa naissance jusqu'à la bataille de Pultava ; par Prokopovitch, 1788.

38°. Première révolte des Strélitz ; par Soumarokof, 1768.

39°. Mémoires sur Pierre le Grand pendant les années 1703, 1705 et 1706 (1774).

40°. Actions mémorables de Pierre le Grand sur la Dvina ; Moscou ; 1783 ; par Novikof.

Quelques-uns de ces livres ont été publiés sous les auspices de Pierre Ier. lui-même. J.

58. Extrait d'une lettre du prince Alex. Kozlowsky au Rédacteur des *Mémoires patriotiques*. (*Mém. patriot.* de St.-Pétersbourg, janv. 1824, p. 108.)

« En 1608, les Polonais ayant rompu la trève qui avait été conclue, ravagèrent plusieurs villes russes, et entre autres le colonel Lissowsky, dont le corps avait dévasté Souldar et Schonïa, prit d'assaut la ville de Kineschma, le 26 mai, veille de l'Ascension. Rien n'échappa à la fureur de nos ennemis, qui égorgèrent tout sans distinction d'âge ni de sexe. Dès que les Polonais se furent retirés, le peu d'habitans qui n'avaient pas succombé enterrèrent avec honneur les corps de leurs malheureux concitoyens, et firent ériger sur le lieu même de leur sépulture une chapelle en pierre en mémoire de ce terrible évènement.

Les habitans de la ville de Kineschma et des villages environnans ne manquent pas, jusqu'à présent, de rendre tous les ans un hommage solennel à ces infortunées victimes. Le mercredi qui précède le jour de l'Ascension, tout le peuple précédé du clergé se précipite en foule à la chapelle dont je viens de parler, et intercède pour le repos de l'âme des héros morts pour la patrie. »

59. **Acte signé du Tsar Féodor Alexéiévitch** (1). (*Archives du Nord. Sieverni Archif*, août 1824, p. 97.)

Nous, par la grâce de dieu, grand tsar et grand prince Féodor Alexéiévitch, autocrate de la Grande et de la Petite Russie, ainsi que de la Russie Blanche;

En raison des grands et fréquens services rendus à nous et au Tsar notre père, par le casanais Mikiphoro Alexéif, fils de Trétiakof, autorisons ledit Mikiforo à exercer le commerce dans tous les pays de notre domination, et ordonnons à nos boyards et autres officiers à lui donner le titre de négociant (gost) dans tous les actes qui pourraient être dressés à cette occasion; lui permettons en outre de se transporter avec ses marchandises dans les états circonvoisins avec lequels nous entretenons des relations de paix et d'amitié; lui, ses enfans ou ses commissionnaires jouiront également des droits de se faire transporter en traineaux ou chariots ou bateaux, sans aucune espèce de rétribution; il est enjoint de les laisser librement passer lors des voyages qu'ils exécutent dans toutes les villes de la Sibérie, sur la Léna, à Casan, à Astracan. Tout individu qui se rendrait coupable de quelques vexations à leur égard sera disgracié par nous, et tenu de payer 50 roubles à lui Mikiphoro et 20 à chacun de ses enfans. Donné dans notre ville capitale de Moscou, le 15 septembre de l'année 7190 de la création du monde.

Signé Féodor Alexéiévitch. — Contresigné Ivachker Grigorief.

60. **De la forme du Serment en Russie**, depuis les temps du paganisme jusqu'au règne de Pierre le Grand; par M. Féodorof. (*Mém. patriotiques. Otietsch. zap.*, mars 1824, p. 387.)

Avant l'introduction du christianisme en Russie, la cérémonie du serment portait le nom de *Róta*. Lors de la conclusion de la paix entre Igor et les Grecs, cette cérémonie consista en ce que les Russes déposèrent leurs armes, leur bouclier et leur or aux pieds de leurs idoles. Les habitans du Nord avaient la même

(1) Il existe en général fort peu d'actes imprimés de ce tsar. Celui ci est curieux en ce qu'il est une espèce de privilège, et qu'il présente quelques détails sur l'état du commerce à cette époque, ainsi que sur les obligations dont il affranchit Tritiakof. Il a été communiqué de Perme à M. Berg.

vénération pour l'or que pour leurs armes; ainsi tel était le serment des Slaves: *Si je transgresse ma parole, que mon visage devienne jaune comme cet or.* Chacun jure ordinairement par ce qu'il a de plus cher. Le serment actuel du sauvage Toungouz est ainsi conçu: *Si je manque à ma promesse, puisse le bonheur m'abandonner à la chasse et à la pêche!* On voit par le traité d'Oleg, que devant les tribunaux le demandeur ne pouvait pas jurer; que ce droit était exclusivement réservé au défendeur, et que chacun pouvait prêter serment selon sa religion; les épreuves de l'eau et du feu étaient également pratiquées comme dans tout le reste de l'Europe; cet usage nous était venu de la Scandinavie. Dans les affaires graves le serment était souvent remplacé par le duel, et cette coutume fut observée non-seulement avant l'introduction de la religion chrétienne, mais dans les temps mêmes de la chevalerie. Ceux qui se réconciliaient sur le champ de bataille étaient tenus de payer une amende au profit des officiers du prince et des juges. Cependant, dès que les Russes eurent embrassé le christianisme, on commença à jurer *par la croix*; le mot *Rôta* tomba en désuétude, et l'on ne prêta plus serment qu'en *baisant le saint crucifix*. Se parjurer se rendait par cette expression, *baiser la croix de travers*. Quoique jusqu'au règne de Pierre le Grand, le serment n'ait pas eu de forme bien stable, il est cependant facile de voir par les chroniques, que celui qui jurait appelait sur lui, en cas de parjure, la malédiction de Dieu, de la sainte-vierge et de tous les saints. A l'avènement d'un souverain au trône, grands et petits prêtaient tous le même serment; il y avait seulement une formalité additionnelle pour les officiers de la cour du prince et les fonctionnaires publics.

Les boyards et membres du conseil. Je jure de ne rien faire de mon propre chef, de toujours consulter mon souverain, et de ne rien communiquer à personne des secrets du Conseil ni de ceux des boyards.

Les trésoriers et secrétaires. Je m'engage à n'exercer aucune malversation en administrant les deniers publics, et je promets, au contraire, de gérer avec la plus stricte probité.

Les sécretaires d'état; je jure en baisant le saint crucifix de ne dévoiler le secret de l'état ni aux Russes ni aux étrangers, et de gouverner selon la justice.

Les officiers de la table. Je promets, au nom de la sainte croix,

de ne mêler quoi que ce soit de pernicieux dans le boire et le manger du prince.

Les chambellans. Je ne mettrai rien de dangereux, aucune herbe, aucune racine vénéneuse, soit dans les habits, soit dans le lit ou les oreillers du grand prince.

Les écuyers. Je jure de ne tromper en rien le grand prince, de n'employer aucune pratique de magie en soignant les chevaux, de n'ensorceler ni leur crinière, ni leur queue, ni la bride, ni la selle, non plus que les traîneaux et autres équipages. Je promets en outre de ne glisser aucune espèce de racine dans les tapis.

On ne pouvait prêter serment qu'avant le dîner; le soir il était défendu de baiser le saint crucifix, et l'on ne pouvait le baiser plus de trois fois dans telle affaire que ce fût.

Lorsque, sur la réquisition d'un étranger, un Russe ne voulait pas jurer, on tirait au sort, et le plus heureux, après avoir baisé la croix, avait le droit de prendre ce qui lui appartenait.

Nous trouvons dans les archives de l'État un serment particulier pour les Tatars et les Ostiaks, institué sous le règne de Vassili Schonisky. Il était enjoint d'observer la cérémonie suivante lorsque les Mahométans et les païens étaient admis à prêter serment : on tenait suspendus au-dessus de leurs têtes des sabres nus, puis, après la lecture de l'engagement qu'ils devaient contracter, on leur présentait un morceau de pain à la pointe d'un couteau, ensuite de quoi ils étaient traités au nom et aux frais du tsar. *Ils promettaient de servir jusqu'à la mort, d'après leur religion et leur serment, et ils ajoutaient : et si je ne sers pas mon souverain et grand prince Vassili Schonisky ainsi qu'il est écrit ici, que le glaive de feu du Très-Haut soit suspendu sur moi, que le pain et le sel du tsar m'empoisonnent, et que ma tête soit détachée de mon corps par le sabre que je vois ici levé sur moi.*

Pierre le Grand introduisit une nouvelle forme de serment, usitée jusqu'à présent; ce n'est, au reste, qu'une cérémonie imitée des anciens usages; elle n'en diffère qu'en ce que le serment est conçu plus brièvement.

61. Paix de 30 ans conclue entre la Russie et la Porte Ottomane le $\frac{3}{13}$ juillet 1700, à Constantinople. (*Pétersb. Zeitschr.*, janv. 1823, p. 3.)

C'est le texte même du traité qui n'est pas susceptible d'analyse.

62. ANECDOTES CHOISIES DE PIERRE LE GRAND, traduites du russe par le Prince Parfenij ENGALITSCHEW. In-8., p. 112. Pr. 3 roub. Pétersbourg, 1823; imprimerie du département de l'instruction publique; Saint-Florent et Hauer. — L'ouvrage entier contient 44 anecdotes de la vie de Pierre le Grand.

63. HUNGARÆ GENTIS AVITUM COGNOMEN, origo genuina, sedesque priscæ, ducentibus græcis scriptoribus coævis detectæ a Greg. DANKOVSKY, lit. græc. prof. Posonii; 1825; Landes.

64. CHRONIQUE DANOISE. — Le professeur Molbech s'occupe d'une édition de la *Chronique danoise rimée*, monument remarquable du temps, et d'un grand prix pour ce qui regarde la langue; en outre il se propose de publier, 1o. un VOCABULAIRE danois complet, qui présentera la langue danoise comme on la parle et l'écrit maintenant, montrera aussi par des définitions et des exemples les usages et les différentes significations de chaque mot. Cet ouvrage, d'environ 500 pages, paraîtra encore cette année aux dépens de la librairie de Gyldendal, et ne sera nullement rendu superflu par le dictionnaire de l'académie des sciences; 2°. VOCABULAIRE des dialectes et provincialismes du Danemark. Ce livre sera d'une très-grande utilité. Les mots et les expressions qui ne sont pas communs à tout le pays, qui ont été exclus de la langue cultivée, et qui ne sont en usage qu'en des lieux particuliers, sont très-importans à l'égard de l'étymologie et de l'histoire de la langue; 3°. un GLOSSAIRE DANOIS, ou recueil de mots anciens et tombés en désuétude. C'est pour ce but que M. Molbech a parcouru tous les manuscrits et livres danois d'une époque antérieure au 16e. siècle, toutes les anciennes lois, ordonnances et diplômes. Par ces recherches M. Molbech a trouvé 3000 mots anciens; mais il a déclaré qu'il lui reste encore beaucoup à faire avant qu'il puisse prétendre à les avoir tous recueillis. (*Messager français du Nord*, 1825, no. 3, p. 36.)

65. STORIA D'OLANDA E DEI PAESI-BASSI. Histoire de la Hollande et des Pays-Bas depuis le temps de Jules-César jusqu'à l'avènement au trône du roi Guillaume-Frédéric, aujourd'hui régnant; par l'abbé Léonardo SANVITALI, en continuation de l'abrégé de l'histoire universelle du comte de Ségur. Vol. 3, in-18, avec 9 tableaux. Prix, l. 6. Milan; 1824.

66. Annali d'Italia. Annales d'Italie, depuis l'année 1750; par A. Coppi; tom. I, depuis 1750 jusqu'en 1796; in-8°. Rome, 1824; Romanis.

L'auteur s'occupe peu des évènemens particuliers de l'Italie dans les périodes qu'il parcourt; il embrasse l'état politique de toute l'Europe, les différens des cabinets et les traités conclus dans lesquels l'Italie n'a pris aucune part. Il parle de la guerre de l'indépendance d'Amérique, de celle entre l'Espagne et l'Angleterre, entre le Portugal et l'Espagne, des affaires de la Corse, du démembrement de la Pologne, des traités contractés par l'Autriche et la Prusse, des armes françaises unies aux armes espagnoles contre l'Angleterre. Ainsi les évènemens concernant l'Italie, les vicissitudes de ses divers états, ses progrès dans la civilisation et les sciences et les lettres, la mort de plusieurs princes et de personnages illustres et considérables, ont été souvent passés sous silence. L'auteur se montre surtout contraire aux réformes religieuses faites par l'empereur Joseph II, et dans la Toscane par le grand-duc Léopold.

L'auteur croit trouver la cause de la révolution française dans les ouvrages des écrivains dont les uns sont tombés dans l'oubli, et les autres sont restés comme étant des modèles de goût et les meilleures sources du droit public. Dans cette partie de son ouvrage, il ne nous entretient pas mieux de l'Italie. On observe seulement que s'il a bien tracé le portrait de l'homme extraordinaire qui a changé la face politique de ce pays, il ne connaît pas suffisamment le caractère de sa nation, quand il lui attribue un amour de nouveauté et de changement qui n'existe pas chez elle.

On remarque néanmoins que, dans divers passages de ces annales, l'auteur fait preuve d'une impartialité peu commune, ou tout au moins de celle dont il a pu faire usage dans le pays où son livre a été composé; son style n'a pas toujours la correction convenable, il n'est pas exempt de néologisme; on ne peut cependant pas dire qu'il manque de la facilité ni de cette clarté qui rendent la lecture agréable; quelques évènemens y sont même racontés avec élégance.

67. Le duc de Guise a Naples, ou Mémoires sur les Révolutions de ce royaume en 1647 et 1648. In-8. de 20 f. ½. Paris; 1825; Ladvocat.

68. Storia di Milano. Histoire de Milan, par le comte Pietro Verri. Tom. II. In-8. pp. 303. Lir. 4. 15. Ital. Milan; 1824; Destefanis.

69. Acta ecclesiæ mediolanensis a S. Carolo Borromeo cardinali archiepiscopo, ejusque successoribus condita, et temporum serie ad hanc usquè ætatem relata.

Cette édit. d'un ancien ouvrage paraîtra par mois et par cahiers chacun de 20 feuilles d'impression in-folio : 80 cah. divisés en 4 vol. composeront tout l'ouvrage, qui sera imprimé sur beau papier et en caractères neufs. Le prix est fixé à raison de 14 cent. d'Autr. par feuille d'impr., payables à la réception de chaque cahier. Les exemplaires sur papier vélin coûteront le double.

70. Histoire d'Italie. Sir Richard Colt Hoare Bart. a fait don dernièrement au muséum britannique de son magnifique recueil de livres sur l'histoire et la topographie de l'Italie, formé dans l'intervalle des années 1785 à 1791, pendant deux voyages successifs faits dans ce pays. Cette collection se compose de 1733 ouvrages, classés suivant l'ancienne circonscription de l'Italie, savoir : Histoire générale de l'Italie, ville de Rome, etc. États ecclésiastiques, Piémont, Savoie, Sardaigne, Lombardie, Milanais, Mantoue, Parme, Plaisance, etc. États vénitiens, république de Gênes, république de St.-Marin, république de Lucques; Étrurie et Toscane; royaume de Naples; île de Sicile; montagnes de l'Etna et du Vésuve. Trois donations de la plus haute importance ont eu lieu depuis en faveur du muséum britannique, savoir : une collection de tableaux d'un grand prix, par sir George Beaumont; une collection de monnaies, de médailles, de bronzes, de pierres précieuses et de dessins, de la valeur de plus de cinquante mille livres sterling, par M. R. P. Knight; et enfin la bibliothèque entière d'ouvrages sur l'histoire de l'Italie, celle dont il s'agit ici, par sir Richard Hoare. (*Lond. liter. Gaz.*, 12 fév. 1825.)

71. Résumé de l'histoire de Portugal depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'en 1823; par A. Rabbe, avec une introduction, par R. J. Chatelain. In-18 de 13 feuilles $\frac{1}{3}$. Paris; 1824; Lecointe et Durey.

72. Résumé de l'histoire de France jusqu'a nos jours, suivi de principes et moralités politiques applicables à l'histoire; par Félix Bodin. Édit. revue. In-18. de 8 feuilles $\frac{4}{9}$, y compris une pl. Paris; 1824; Lecointe et Durey.

73. Mémoires inédits du P. Gamache. — Lorsque Henriette de France, fille d'Henri IV, fut donnée en mariage à Charles Ier., roi d'Angleterre, le cardinal de Richelieu plaça auprès d'elle le P. Cyprien Gamache, avec le titre de confesseur. On avait ignoré jusqu'à ce jour que le P. Cyprien eût écrit des mémoires de tout ce qui se passa en Angleterre à cette époque mémorable. Ce sont ces mémoires autographes qui viennent, dit-on, d'être retrouvés; ils renferment des détails précieux sur l'horrible révolution qui conduisit Charles Ier. à l'échafaud, et sur les derniers momens de cet infortuné monarque. Cette relation, adressée au cardinal de Richelieu, ne peut manquer d'exciter le plus vif intérêt. Le propriétaire consentirait à s'en défaire, et il a déposé le manuscrit chez M. Tastu, imprimeur, rue de Vaugirard, n°. 36, à qui l'on peut s'adresser. (*Journal des Débats*, 26 mai 1825.)

74. Collection des mémoires relatifs a l'Histoire de France, depuis la fondation de la monarchie française jusqu'au 13e. siècle, avec une introduction, des supplémens, des notices et des notes; par M. Guizot. IXe. livr. 2 vol. in-8., ensemble de 54 f. $\frac{1}{2}$. Prix, 12 fr.; pap. vélin, 24 fr. Paris; 1825; Brière.

75. Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France, par le rév. Th. Frognall Dibdin; traduit de l'anglais, avec des notes, par MM. Théod. Licquet, bibliothécaire de la ville de Rouen, Ch. Botta et G. A. Crapelet, imprimeur. 4 vol. in-8., avec fig. et fac-similé, gravés par Thompson. Le 1er. vol. de cet ouvrage a paru et on souscrit chez Renouard, libraire. Prix, 48 fr.

76. Taefeelen van de staatsomwenteling in Frankrijk, inhoudende de belangrijkste gebeurtenissen, etc. Tableau de la révolution française, comprenant les évènemens les plus importans qui se sont passés depuis le commencement de la monarchie. 1er. vol. 1re. part. In-8. Zalt-Bommel; 1824; Noman.

77. Mémoires pour servir a l'Histoire de France sous le gouvernement de Napoléon Buonaparte, et pendant l'absence de la maison de Bourbon. Contenant des anecdotes parti-

culières sur les principaux personnages de ce temps; par J. B. Salgues. 8 vol. in-8. Dentu.

Cet ouvrage est proposé par souscription; prix, 60 fr.—72 fr. L'éditeur dit, dans son prospectus: MM. le comte de Las-Cases, les généraux de Montholon et Gourgaud devaient un hommage à l'homme qui les avait comblés de ses faveurs; ils le lui ont rendu, et personne ne songera à les en blâmer; mais l'histoire ne vit point de sentimens; elle est impassible et froide comme la glace dans laquelle se réfléchissent les évènemens. *Les Souvenirs de Sainte-Hélène* ne sont donc pas des monumens historiques; ce caractère était réservé aux mémoires dont il s'agit ici; les faits qui restent à raconter sont les plus curieux et les plus importans du règne de Napoléon. On connaît l'opinion et le style de M. Salgues; l'éditeur assure que cet écrivain s'exprime avec une rare indépendance. (*Journ. génér. de la Litt. française*, mars 1825, p. 75.)

78. Coup d'oeil sur l'Expédition de Napoléon Bonaparte en Russie. Fragment. (*Istoritcheskoï*, *Statistitkcheskoï*, *Geographitcheskoï journal*, Journal Hist., Statist. et Géogr. de Moscou, janvier et février 1824.)

Napoléon, dont toutes les idées tendaient à établir la monarchie universelle, avait résolu d'anéantir la Russie, comme la dernière barrière qui s'offrît à son ambition; c'est pourquoi il l'avait pour ainsi dire environnée de ses alliés, et lui préparait la guerre au sein de la paix. Dès-lors l'attention générale se porta sur Alexandre Ier.; car tout annonçait une lutte d'autant plus importante, qu'elle devait décider du sort des rois et des peuples. L'Europe connaissait la puissance de la Russie, la sagesse et la fermeté du caractère du monarque qui la gouvernait, mais elle connaissait également les forces dévastatrices de Napoléon, ainsi que les moyens immenses dont il pouvait disposer. D'après cela, les esprits s'abandonnaient aux plus sombres réflexions, et, sous l'apparence du calme, ils étaient tous dévorés d'inquiétude. Enfin l'époque mystérieuse s'écoula, et tout à coup des millions de soldats agitèrent leurs masses. Napoléon entreprit contre la Russie une expédition qui eût frappé d'étonnement Bâtou et Mamaï, et dont l'Europe n'avait pas vu d'exemple depuis les Xerxès et les Attila. Soutenu par vingt alliés et à la tête de 580,000 hom-

mes (1) et d'une innombrable artillerie, il passe le Niémen sans aucune déclaration de guerre, dans l'intention d'anéantir la Russie entraînée, disait-il, à sa perte, par un sort inévitable. L'armée russe destinée à faire face à ces masses s'élevait à peine à 200,000 hommes; mais l'amour éprouvé des Russes pour leur patrie, leur inviolable attachement au trône, l'esprit religieux qui les anime en toutes circonstances, le dessein si sagement combiné de se retirer dans l'intérieur de l'empire, sous l'égide de Barklai de Tolli, le Fabius de notre patrie, et de l'illustre Bagration; enfin la fermeté d'âme d'Alexandre, et son inébranlable résolution de ne point déposer les armes, tant qu'il resterait un seul ennemi sur le sol de la patrie, tout devait présager à Napoléon que la Russie serait le tombeau de ses légions. Cependant, tandis que les Autrichiens, commandés par Schwartzemberg, agissaient en Volhynie, et que les Prussiens faisaient le siége de Riga, Napoléon s'était emparé de Wilna, et, après de nombreux combats avec l'arrière-garde russe, il avait déjà passé les gouvernemens de Minsk, de Vitepsk et de Mohilef; il avait traversé le Dniéper et s'était montré devant Smolensk. Ce fut dans un de ces combats, à Kliastitsi, que périt Koulnief, le Décius de la Russie. Les armées russes, dans leur retraite, se réunirent également à Smolensk, et le commandement en fut confié à Barklai de Tolli. Les généraux Raïewiky, Niévérowsky, Konovnitzin, Dokhtourof, et bien d'autres encore, se montrèrent les dignes rivaux des héros spartiates, en luttant avec peu de forces contre les innombrables bataillons de l'ennemi. Enfin une bataille générale et sanglante fut livrée sous les murs de Smolensk : 110,000 Russes résistèrent à 205,000 Français; en deux jour 14,000 périrent; mais notre perte fut également sensible : 7,000 braves restèrent sur le champ de bataille, et de plus Smolensk fut réduite en cendres et ruinée de fond en comble. L'ar-

---

(1) Cette armée de Napoléon, l'élite de l'Europe, était composée de Français, Italiens, Suisses, Belges, Autrichiens, Hongrois, Bavarois, Wurtembergeois, Saxons, Westphaliens, des peuples de la confédération du Rhin, de Prussiens, Polonais, Illyriens, Portugais, de prisonniers espagnols et de mamelucks. Les troupes autrichiennes devaient former l'aile droite dans les gouvernemens S. O. de la Russie, et les Prussiens l'aile gauche en Courlande. Il ne manquait dans cette armée, dit Heeren, qu'un Démarate, mais le nouveau Xerxès n'eût point suivi ses conseils.

mée russe se retira sur le chemin de Moscou, et à travers mille obstacles, ayant sans cesse l'ennemi à combattre, elle gagna Dorohouge; enfin, protégée par son arrière-garde, elle se retira derrière Viasma.

A cette époque, le commandement en chef de l'armée fut confié au prince Koutouzof. Un dévouement sans bornes pour son souverain et pour sa patrie, cette profondeur, cette pénétration qui n'appartiennent qu'à un capitaine habile et expérimenté, de l'intrépidité et de la présence d'esprit dans les plus grands dangers, le don précieux de deviner tous les projets et les plans de l'ennemi pour les déjouer et les annihiler, telles sont les principales qualités qui caractérisaient ce grand homme. Cependant, tandis que l'arrière-garde russe, sous les ordres du général Konovnitsin, repoussait courageusement les avant-gardes ennemies, le général en chef ayant rassemblé 108,000 hommes, se fortifia près du bourg de Borodino, dans l'intention d'y livrer un combat général. L'armée ennemie, qui s'élevait à 180,000 hommes, s'avança pareillement dans cette direction, et là, dans les plaines de Borodino, s'engagea la plus sanglante des batailles : deux mille bouches à feu faisaient au loin trembler la terre, des fleuves de feu semblaient serpenter dans les airs, le carnage dura tout le jour, et, à la fin de l'affaire, l'ennemi n'avait rien gagné; on peut même dire qu'il y perdit beaucoup, puisqu'il eut tout le temps d'éprouver en cette occasion le caractère et le courage des Russes, ainsi que l'esprit qui les animait. La patrie eut à regretter 10,000 braves qui succombèrent dans cette funeste journée, et 14,000 blessés; mais la perte la plus sensible fut celle de Bagration. Ce nouvel Épaminondas, l'honneur et la gloire de la Russie, terrible à Napoléon lui-même, fut blessé mortellement, et termina bientôt après une vie qu'il avait illustrée par les hauts-faits les plus brillans. L'ennemi perdit 40,000 hommes, au nombre desquels tant d'officiers supérieurs, que la bataille de Borodino fut appelée la bataille des généraux.

Le commandant en chef, qui calculait tous les évènemens, crut nécessaire de se retirer et de laisser entrer l'ennemi dans Moscou, d'où il avait eu soin de faire sortir la plus grande partie des habitans. Lui-même il disposa ses troupes sur les chemins de Toula, d'Orel et de Kalouga, et s'approcha de la route de Mojaïsk, pour mieux agir sur les derrières de l'ennemi. Napoléon fit son entrée dans Moscou : il était loin de prévoir que cette cité étan-

drait ses bras sur ses épaules, et que le Kremlin, ce lieu sacré pour les Russes, où il avait établi son séjour, serait le terme de ses campagnes et le tombeau de sa grandeur. Les légions de Napoléon se précipitèrent avec avidité dans Moscou : là, selon les paroles de leur chef, elles devaient s'enrichir et trouver le repos et l'abondance après toutes leurs fatigues ; mais à peine ont-elles mis le pied dans cette capitale de l'empire, que tout à coup des torrens de flamme l'environnent de tous côtés, et que cette ville immense est convertie en une nuée de feu. Jusqu'ici l'incendie de Moscou est encore une énigme ; mais quel honneur pour les Russes, si ce sont eux qui l'ont allumé! Moscou succomba, comme une grande victime : la guerre nationale, allumée dans le gouvernement de Smolensk, était dans toute sa force.

Pendant que toutes les provinces de la Russie se levaient en masse, et que l'armée russe grossissait de jour en jour, un nouvel orage se formait sur les bords de l'Oural et du Don, et dans les contrées inhospitalières de la Sibérie : les Cosaques, les Bachkirs et les Kalmoucks sortent de leurs déserts et se montrent à la tête de l'armée russe.

De l'autre côté du théâtre de la guerre, des évènemens non moins importans, non moins heureux, décidèrent du sort des Russes. Le comte Wittgenstein, le héros de cette époque, et dont le bouillant enthousiasme rappelle les temps de la chevalerie, couvrait Pétersbourg, et arrêtait l'impétuosité du maréchal Oudinot. L'armée russe du Danube, qui venait de forcer les Turcs à signer la paix, rentra en Russie sous le commandement de l'amiral Tchitchagof, et obligea les Autrichiens à se retirer. Alors les généraux russes et toutes les divisions reçurent l'ordre de mettre à exécution le plan tracé par l'empereur Alexandre lui-même.

Le général en chef, promu à la dignité de feld-maréchal, qui s'était fortifié à Taroutino pour organiser son armée, reçut l'ordre de commencer les hostilités. En conséquence, il résolut d'attaquer le corps du roi de Naples, qui se trouvait dans le voisinage. Les généraux Beningsen, Milloradovitch, Orlof-Denissof, Ouvarof, Dokhtourof, remportèrent une victoire complète à Taroutino. Cette journée fut la dernière du brave et valeureux Baggavout.

Cette bataille inspira de l'effroi à celui qui voulait asservir l'Europe, et le força à douter de ses forces et de la fortune, qui

n'avait cessé de lui sourire jusqu'alors. Ses espérances frustrées, le manque de vivres, la défaite continuelle de ses légions dans les environs de Moscou et les gouvernemens environnans, la famine et les maladies, qui chaque jour lui enlevaient une quantité de soldats, tout le fit songer à la retraite. Il fait sauter les murailles du Kremlin et quitte Moscou, dans l'intention de se porter sur les provinces méridionales de la Russie, mais le pénétrant feld-maréchal prit des mesures pour déjouer ce projet. Après avoir assuré la défense de Toula, de Kalouga et d'Orel, il donna ordre au général Dokhtourof de prendre position aux environs de Malo-Yaroslavetz. Un combat des plus opiniâtres s'engage : les troupes de Napoléon s'y défendent en désespérééș; mais les Russes, soutenus par le corps de l'intrépide général Raïewsky, défont complètement l'ennemi et le forcent à se retirer par le chemin qu'il avait dévasté lui-même en marchant sur Moscou. Cette victoire était décisive et pouvait servir comme de présage à la perte de Napoléon. Si l'ennemi eût été victorieux, il aurait pu facilement pénétrer dans le midi de la Russie, ce qui aurait entraîné les suites les plus funestes pour nous. Le feld-maréchal se porta sur Viasma, le général Miloradovitch marcha entre la grande-armée et le chemin de Mojaïsk, et les intrépides partisans russes Davoouidof, Seslavin, Figner, le prince Koudachef, et l'ange exterminateur des ennemis de la Russie, le terrible Platof, ne laissaient aucun relâche à l'ennemi. Platof bat les Français au monastère de Kolotsky; Miloradovitch à Viasma, Orlof-Denissof partout où il les rencontre. Platof remporte une victoire décisive sur le vice-roi d'Italie, dont le corps s'avançait de Dorogobouge sur Doukhovstchin. Sur ces entrefaites, le comte de Wittgenstein, à la tête de la milice de St.-Pétersbourg, emporte Polotsk d'assaut, poursuit l'ennemi et le bat à Tchaschniky. De la sorte, presque toute la Russie Blanche et le gouvernement de Minsk se trouvèrent délivrés de la présence de l'ennemi, ce qui donna lieu à l'armée de la Dwina, commandée par Wittgenstein, de se réunir à celle de Volhynie, qui se trouvait sous les ordres de Tchitchagof.

Le principal corps de l'armée française entra dans Smolensk, où il mit tout à feu et à sang. L'armée russe s'arrêta à Krasnoi, où se livra encore une bataille des plus terribles. Le maréchal Davoust fut complètement battu; il perdit un nombre infini de monde, 70 canons et son bâton de maréchal. Le ma-

réchal Ney, qui était sorti de Smolensk, fut également défait par le général Miloradovitch, et ne repassa le Dnieper qu'avec fort peu de troupes. En mémoire des hauts faits d'armes accomplis dans le gouvernement de Smolensk, l'empereur conféra au feld-maréchal le titre de prince de Smolensk.

L'armée ennemie, poursuivie, harcelée et continuellement battue par les généraux Platof, Yermolof, Volkonsky et Koutouzoff, arrive enfin dans l'état le plus déplorable au bord de la Bérézina. Le passage de cette rivière fut l'évènement le plus funeste pour Napoléon. A la nouvelle du désastre de son maître, Macdonald, qui se tenait avec son corps aux environs de Riga, opère également sa retraite en laissant au pouvoir des Russes un grand nombre d'hommes et de bouches à feu. Les troupes prussiennes commandées par le général York le quittèrent en attendant des ordres ultérieurs de leur roi. Le 17 décembre, toutes les villes russes étaient affranchies de la présence des Français. Bientôt après les troupes russes passèrent le Niémen, et parurent sur les bords de la Vistule. A la voix du monarque russe, le même sentiment s'empara de tous les cœurs; il semblait que les croisades eussent recommencé en Europe : tous n'avaient qu'une pensée, qu'un désir, celui d'exterminer l'ennemi commun, et de rétablir l'indépendance générale. Le roi de Prusse réunit ses bataillons aux troupes russes. L'Angleterre s'engagea à fournir des subsides pécuniaires aux alliés.

A cette époque le feld-maréchal prince Koutouzof mourut, et le commandement général des troupes fut confié au général Barklai de Tolli : les Russes parurent bientôt sur les bords de l'Oder et de l'Elbe. Malgré tout, les mesures que prenait Napoléon indiquaient trop qu'il n'avait aucune envie de renoncer à ses ambitieuses prétentions. L'Allemagne devint le théâtre des hostilités. Les Russes et les Prussiens s'emparent de Dresde, et s'avancent jusqu'à Lutzen, où se livra une sanglante bataille, en présence de l'empereur Alexandre et du roi de Prusse. Napoléon lui-même commandait son armée : les alliés emportèrent la position; cependant, par prudence et non par crainte, ils jugèrent à propos de se retirer en bon ordre dans la Silésie. Napoléon les poursuivit jusqu'à Bautzen. Mais il fut arrêté par Barklai de Tolli et Blucher. Le sort des villes de l'Allemagne fut réellement déplorable à cette époque.

Les choses étaient dan cet état, lorsque l'attention générale

se porta sur l'Autriche. Cette puissance armait avec la plus grande activité, et cependant elle restait toujours dans l'inaction. Enfin l'empereur François, retenu sans doute par des liens de famille, proposa sa médiation pour conclure une paix générale. En conséquence, un armistice fut proclamé, et des ministres plénipotentiaires se réunirent à Prague pour entamer les négociations. On fit des propositions à Napoléon. Sa réponse outrageante pour la dignité des monarques fit fermer le congrès, et l'empereur François, immolant ses sentimens de père au bonheur général, se joignit aux alliés et déclara la guerre à la France.

Les souverains coalisés s'unirent intimement, et ce ne fut pas la politique, mais l'amitié qui présida à cette réunion. Barklai de Tolli, Schwartzenberg et Blücher, n'ayant plus qu'une seule âme, agissaient d'après le même plan.

Après un armistice de deux mois, la guerre se ralluma avec plus de force que jamais. La moitié de l'Europe marcha contre l'autre, et depuis l'établissement des troupes régulières, jamais encore on n'avait vu autant de soldats réunis : d'un côté, c'était la Russie, l'Autriche, la Prusse, la Suède et l'Angleterre; de l'autre, la France, l'Italie et les alliés de Napoléon, le Danemark, la Saxe et les membres de la confédération du Rhin, que la crainte retenait dans son parti. Bientôt on vit une nouvelle preuve de la faveur toute particulière du ciel envers la Russie : son empereur demeura sain et sauf au moment où le général Moreau venait d'être mortellement blessé par un boulet français. Les alliés se retirèrent. Napoléon, afin de porter un coup funeste à l'Autriche, détacha 30,000 h. sur la Bohême, sous les ordres du général Vandamme. 8000 soldats de la garde impériale russe rencontrèrent le corps ennemi, et nouveaux Spartiates, ils acquierent à Kulm la même gloire que ceux-ci aux Thermopyles : commandés par leur Léonidas, le comte Osterman-Tolstoï, soutenus par le prudent et intrépide général Dibitch, ils résistent courageusement à toutes les attaques de l'ennemi, et sauvent de la sorte l'honneur de toute l'Europe. Enfin, les troupes russes et autrichiennes, arrivées à temps, battent les Français; et les Prussiens, sous les ordres du général Kleist, achèvent leur défaite à Nollendorf, où Vandamme lui-même est fait prisonnier.— Sur ces entrefaites Blücher avait battu Macdonald à Katsbach; le prince héréditaire de Suède venait de remporter une victoire sur Oudinot à Gross-Behren, et soutenu

par le général prussien Bulow, il avait complètement défait Ney à Dennevitz. Les combats se succédaient avec tant de rapidité, que leur énumération occuperait trop de place dans l'histoire de cette guerre. A la même époque, la guerre exerçait également ses ravages dans la péninsule au-delà des Pyrénées.

La sagesse et l'expérience présidèrent à toutes les démarches des alliés. Napoléon voulait-il engager un combat, ils l'évitaient; avait-il l'intention d'éviter une bataille, ils le forçaient à la livrer; par ce moyen, leurs troupes se trouvèrent bientôt en état d'agir sur les derrières de l'ennemi : le brave Tchernichef, à la tête des intrépides Cosaques, chassa le roi de Westphalie de Cassel, et déclara son royaume anéanti. Ce fut alors que les rois de Bavière et de Wurtemberg, de même que le grand-duc de Bade, se détachèrent de Napoléon pour se réunir aux alliés. Entraîné par ces circonstances, Napoléon sortit de Dresde, emmenant avec lui le roi de Saxe. A la tête de ses meilleurs généraux et de 170,000 hommes, il s'avança sur Leipzig, dans l'intention de donner une bataille décisive. Elle dura trois jours de suite avec le plus cruel acharnement, car du gain ou de la perte dépendait le sort de l'Europe : la devise des deux armées semblait être tout ou rien. Cette bataille est appelée à juste titre la *bataille des nations*; car, sur un espace d'un mille carré, 500,000 soldats combattaient avec fureur, et les échos répétaient au loin les explosions de 2000 bouches à feu. La victoire, long-temps incertaine, se décida enfin en faveur des alliés. La perte de Napoléon fut immense, elle s'éleva à 60,000 hommes tant tués que blessés, déserteurs ou faits prisonniers; le roi de Saxe, 20 généraux, une énorme quantité de canons, de caissons et de drapeaux, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Napoléon opéra sa retraite vers le Rhin, où il fut encore battu à Hanau par les troupes austro-bavaroises, sous les ordres du général Wrede. Hambourg, Magdebourg, Erfurth et Wurtzbourg, seulement, se trouvaient encore sous la domination de Napoléon.

D'un autre côté, la Hollande se déclara indépendante; Amsterdam donne le signal d'une révolte générale contre l'ennemi commun : elle brise le joug de Napoléon et reconnaît la puissance de Guillaume, prince d'Orange. Pendant que cette autre partie de l'empire de Napoléon se détachait de lui, la guerre se poursuivait en Italie avec des chances égales, et Murat, ne se fiant plus à la fortune de son beau-frère, songeait même à l'a-

bandonner pour passer du côté des alliés. La puissance des Français, si long-temps incertaine en Espagne, venait enfin de disparaître entièrement. Le généralissime des troupes anglaises triomphait partout; enfin, la fameuse bataille de Vittoria devint le garant de la liberté et de l'indépendance de toute la péninsule. Le roi d'Espagne, Joseph, frère de Napoléon, et les généraux français Jourdan et Soult, furent obligés de regagner la France avec les débris de leurs troupes.

Cependant la France demeurait encore intacte au milieu des décombres de la monarchie universelle. L'Europe entière demandait ce qu'allaient faire les alliés, parvenus aux bords du Rhin. Cette énigme fut bientôt résolue. Les trois souverains coalisés publièrent une proclamation dans laquelle ils déclarèrent que ce n'était point à la France qu'ils faisaient la guerre, mais à Napoléon seul, dont la trop grande puissance portait ombrage à toute l'Europe et était préjudiciable à la France elle-même; qu'ils étaient prêts à faire la paix avec l'empereur des Français, s'il voulait assurer le repos et l'indépendance de l'Europe; que non moins jaloux du bonheur de la France que du leur propre, ils consentaient à ce qu'elle eût pour limites le Rhin, les Pyrénées et les Alpes; mais que les monarques alliés ne déposeraient les armes qu'après avoir donné à l'Europe une paix fondée sur l'équilibre politique et l'indépendance de l'Europe, etc. L'occident qui, jusqu'alors, n'avait lu que les orgueilleuses et offensantes proclamations de Napoléon, resta frappé d'étonnement en entendant des monarques victorieux parler le langage de la modération et de la grandeur d'âme. Napoléon, mécontent de ces propositions, tarda trop d'y répondre, et dès-lors il fut reconnu que le sort de l'Europe ne pouvait être décidé que dans Paris même.—Le sort en fut donc jeté, et les troupes alliées commencèrent à passer le Rhin dans différentes directions et à marcher sur Brienne. Cette ville, berceau de la grandeur et de la gloire militaire de Napoléon, devint le théâtre de sa chute et confirma le néant des promesses qu'il avait faites : il fut complètement battu à Larotière, et cependant ce fut après le gain de cette bataille que, d'après la médiation de l'empereur François, on entama des négociations de paix à Châtillon. Cette circonstance avait bien lieu d'étonner l'Europe. Ses craintes furent bientôt dissipées. Napoléon se montra si exigeant que les monarques n'auraient pu condescendre à ce qu'il demandait,

sans compromettre leur dignité. En conséquence, le congrès de Châtillon fut dissous, et tous demeurèrent bien convaincus que les armes seules pouvaient mettre à la raison cet aveugle ambitieux. La Russie, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre conclurent la plus étroite alliance : on sait quelle en fut la suite.

79. Liste nominative de tous les auteurs profanes Russes depuis Rurik jusqu'à nos jours. Tiré des nouveautés littéraires, n°. 20, de l'Invalide russe. (*S.-Petersb. Zeitschr.*, décembre 1823, pag. 288.)

Cette liste comprend 369 écrivains, dont 1 appartient au 11e. siècle, 3 au 12e., 1 au 13e., 4 au 16e., 12 au 17e et 348 au 18e. On y remarque les noms de Pierre Ier. et de Catherine II.

A. P.

80. Notice sur un Caporal russe devenu Toptschi-Baschi du Kan de Bucharie (*Mém. patriot.*, *Otiétchestvennïa zapisski*, sept. 1821, *S.-Pét. Zeitschr.*, sept. 1823, p. 337.)

Ce caporal russe, devenu Topschi-Baschi, se nomme Andrei Rodikow. Il faisait partie de la garnison d'Orenbourg, et il fut pris, il y a 40 ans, près de cette ville par les Kirguis, qui le gardèrent long-temps dans leur steppe et le vendirent ensuite dans la Bucharie. Le kan l'employa dans sa campagne contre les Perses, et lui confia son artillerie. Depuis ce temps-là Rodikow commande tous les canonniers buchariens. Il a fait partie des expéditions contre les Afghans et les Chiwintzes. La dignité de Topschi-Baschi rend Rodikow citoyen de Buchara; il reçoit un traitement, et est reçu à la cour du kan. Malgré la liberté et la considération dont il jouit dans la Bucharie, et malgré ses 70 ans, Rodikow désirerait revoir encore sa patrie.

81. Éphémérides historiques et politiques du Règne de Louis XVIII, depuis la restauration; par Cyprien Desmarais. 1 vol. in-8°. de XLVIII et 367 p. sur pap. fin sat., et orné d'une grav. dessinée et grav. par Couché fils, d'après la coupole de Ste.-Geneviève, peinte par le baron Gros. Prix, 7 fr. Paris; 1825; Maurice.

Ces éphémérides sont précédées, 1°. d'une introduction; 2°. de fragmens politiques sur le règne de Louis xviii; 3°. d'un Précis chronologique des évènemens du règne de ce monarque depuis son avènement au trône jusqu'à l'époque de la restauration.

Cette dernière partie a très-peu de développement et ne comprend qu'environ cinq pages. Elles commencent au 12 mars 1814, et offrent, à partir de cette époque et pour chaque jour du mois, le tableau des principaux évènemens qui ont signalé le règne de Louis XVIII jusqu'au 16 septembre, jour de sa mort. Une table analytique des matières par ordre alphabétique très-détaillée, et indispensable dans un ouvrage de cette nature, termine ces éphémérides dont l'utilité ne peut manquer d'être appréciée par toutes les classes de lecteurs.

82. Louis XVIII : sa vie, ses derniers momens et sa mort; par M. E. M. de S. H. In-8°. de 214 p. Paris; 1825; Peytieux.

L'auteur après un court avant-propos donne un précis succinct, en 54 pages, de la vie du Monarque dont la France déplore la perte récente. Ses derniers momens et sa mort sont suivis du détail de ses funérailles. Un recueil intéressant d'anecdotes relatives à Louis XVIII, une suite de ses lettres, et enfin un choix de ses poésies déjà connues ou encore inédites, terminent ce petit ouvrage.

83. Du sacre des rois de France, de son origine et de la sainte ampoule, suivi du détail des cérémonies usitées au couronnement de nos rois dans l'église métropolitaine de Reims; par Félix Lacointe; in-8°. de 10 f. 1/4. Prix, 5 fr. Paris. Ballard.

84. Cérémonial du Sacre et du Couronnement des rois et reines de France, précédé d'un discours préliminaire démontrant l'ancienneté et les motifs de cet acte de religion, et le majestueux appareil avec lequel il est célébré; suivi de la traduction de toutes les prières de cette auguste cérémonie, et d'une table chronologique et historique des sacres et des couronnemens des rois de France, de la 2e. et de la 3e. races; par M. A. de M. 2e édit. in-8°. de 235 p. Paris; 1825; Dentu.

L'auteur s'est fixé pour la description sur le cérémonial observé aux sacres de Louis xv et de Louis xvi.

85. Sur l'origine des peuples de l'Armorique et du pays de Galles; par P. F. M. Ursin. In-8°. d'une feuille ½. Nantes; 1825; Mellinet-Malassis.

86. Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises et les départemens adjacens, ou collection de 72 grav. représentant les sites, les monumens et les établissemens les plus re-

marquables du pays des Basques, de la Navarre, du Béarn, du Bigorre, du Comminges, du Comté de Foix et du Roussillon, avec un texte explicatif; par Melling, peintre paysagiste de la chambre et du cabinet de S. M., auteur du Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore, etc., etc., etc. (Prospectus.) 12 livraisons, de 6 grav. chacune et du prix de 25 fr. y compris le texte.

M. Melling, avantageusement connu par son grand ouvrage sur Constantinople, fait observer avec raison qu'à l'exception de quelques parties des Pyrénées, l'ensemble des sites et monumens des pays des Basques, de la Navarre, du Béarn, du Bigorre, du Roussillon et du pays de Foix n'a point été décrit. L'auteur a lui-même dessiné ces objets.

86. Notices historiques et statistiques sur le Dauphiné, formant aujourd'hui les trois départemens de l'Isère, de la Drôme et des Hautes-Alpes. Prospectus et plan de l'ouvrage; in-8°. Paris; 1825; Lebel.

Ce prospectus très-remarquable par la généralité des vues et la manière dont le sujet de l'ouvrage annoncé y est considéré, promet de bonnes recherches sur une région de la France dont de grands souvenirs ont illustré le nom; et nous savons qu'une réunion de savans et de gens de lettres nés dans cette contrée, ou qui l'habitent, doivent concourir à l'exécution de ces *notices* qui seront une statistique complète de ces trois départemens. Le Chef d'une famille très-distinguée par des services publics de tous les genres, dirigera l'entreprise que son zèle éclairé veut consacrer à la gloire et au bien de son pays : tel est le but unique qu'on s'est proposé dans l'exécution de cet ouvrage qui se composera de 4 vol. in-8°. C. F.

88. Mémoires pour servir a l'histoire de la ville de Lyon pendant la révolution; par M. l'abbé Aimé Guillon de Montléon. Tom. 2, in-8°. de 28 f. et demie, plus 2 pl. Prix, 6 fr. Paris; 1824; Baudoin frères.

89. Résumé de l'histoire des États-Unis d'Amérique, par C. O. Barbarouse, avocat; 2e. éd. in-18 de 10 f. $\frac{1}{18}$. Prix, 2 fr. 50 c. Paris; Lecointe et Durey.

MÉLANGES.

90. **Société royale des Antiquaires de France.** *Séance du 29 juin* 1824. — M. Bottin entretient la société d'une excursion archéologique qu'il vient de faire dans les montagnes des Vosges, et promet un compte plus détaillé sur des monumens qu'il a visités dans les départemens de la Meuse, de la Meurthe, des Vosges, du Bas-Rhin, de la Haute-Marne, et sur l'état où en sont les recherches des antiquaires dans ces contrées, état qui en général est satisfaisant. M. le prof. Schweighäuser de Strasbourg adresse un mémoire intitulé : *Description de l'enceinte antique, construite en quartiers de rochers liés par des tenons en bois, qui environne la partie supérieure de la montagne de Sainte-Odile et des montagnes adjacentes dans le département du Bas-Rhin.* M. Goubeau de la Bilennerie, de Marennes, envoie la parabole de l'enfant prodigue traduite en patois saintongeois, par un vieillard du pays, et des observations du même sur ce patois. M. Goubeau parle, dans sa lettre, d'une église des environs de Saintes, sur le portail de laquelle on remarque un zodiaque, et promet une notice prochaine sur le seul monument druidique qu'on ait remarqué dans l'arrondissement de Marennes. — M. Leglay de Cambrai fait hommage de la notice qu'il vient de publier sur *Hermoniacum*, station romaine qu'il place entre Cambrai et Bavay. Il y a joint la parabole de l'enfant prodigue qu'il a lui-même traduite en patois cambrésien. — La société de Cambrai fait hommage d'un exemplaire du volume de ses Mémoires publiés en 1823. On présente 4 nouveaux cahiers sur les antiquités de Lyon et de ses environs. La séance est terminée par la lecture d'une dissertation critique de M. Jorand, sur un bas-relief qui existe dans la ville de Clermont en Auvergne.

9 *juillet.* — M. Magon de la Lande adresse un mémoire sur la position du *Gennabum* des anciens, qu'il place à Gien, département du Loiret. M. de la Doucette présente ses deux notices sur le mont Seleucus et le mont Viso, qu'il vient de faire réimprimer à la suite d'un ouvrage sur ses troubadours. M. Jouannet, de Bordeaux, envoie sa notice sur des armes antiques en silex et en bronze trouvées dans les départemens de la Dordogne et de la Gironde.

19 *juillet.* — M. Dulaure communique une note indicative de

plusieurs monumens druidiques qui ont été observés dans quelques départemens de la France, par M. Pastureau-Devaux, et remet, de la part de M. Tailhan, la nomenclature de 40 médailles romaines en argent, trouvées en 1824, dans les décombres d'un ancien château sur les bords de la Fioule, arrondissement de Riom. M. Delapilaye promet de nombreux dessins de monumens druidiques, romains et du moyen âge. MM. Marquis, prof. d'hist. natur. à Rouen; Van Alpen, président du consistoire de Stolberg en Prusse; et Servois, vicaire général à Cambrai, sont élus correspondans. M. Depping termine la séance par la lecture de son mémoire sur les Caboursins (banquiers du moyen âge.)

29 *juillet.* — Le baron de Gaujal, premier président de la cour royale de Limoges, fait hommage à la Société du premier vol. de ses Essais sur le Rouergue. On présente une planche lithographiée d'inscriptions sur poterie trouvées dans les ruines de *Durovaria*, en Angleterre, que publie M. Artis, antiquaire anglais.

9 *août.* — M. d'Herbès, d'Ay, envoie une notice sur la procession de la *grande Roroye* ou *Rueroye*, qui a eu lieu à Ay jusqu'en 1789. On annonce l'organisation de la Société des Antiquaires de Normandie. M. Boileau de Maulaville lit une notice sur le château de Creil sur Oise, et M. Teissier, sous-préfet à Thionville, adresse une notice imprimée sur une mosaïque découverte à Audun, dans le département de la Moselle. M. Drojat, avocat à Paris, est nommé membre de la Société, et M. de Abbate, corresp. étranger.

Une lettre de M. Traullé, de Sedan, rend un compte sommaire de deux découvertes d'antiquités qui ont été faites récemment dans le département des Ardennes, l'une au village de Chechery, près d'une chaussée romaine; la deuxième à Hierge, sur la rive gauche de la Meuse, par les soins du baron Desprès. Le baron de Reiffenberg envoie, de sa résidence à Bruxelles, des tomes I, II et III des *Mémoires de Jean Duclerc*, imprimés sur les manuscrits du Roi.

9 *septembre.* — M. Bottin signale à la Société l'existence, dans le département du Nord, d'un médailler très-riche, appartenant à M. Barbier Leroux, et communique le dessin de deux vases antiques en verre qui ont été trouvés à Bavai.

91. La Société royale d'Arras propose pour prix à décerner en 1825 les sujets suivans :

Histoire. — La nécessité de l'étude approfondie de l'histoire, pour des hommes appelés à faire partie du pouvoir dans un gouvernement représentatif, étant reconnue, tracer la meilleure méthode à suivre pour faire de cette étude une partie essentielle de l'enseignement complet des hautes écoles.

La société demande à ceux qui traiteront ce sujet, un aperçu des qualités, des talens et des circonstances de position à désirer chez les historiens qu'il faudrait mettre de préférence entre les mains des jeunes gens. Prix, une médaille d'or de la valeur de 300 francs.

Éloge historique. — Éloge historique de M. Dumont de Courset, né à Boulogne, auteur du *Botaniste cultivateur*, membre honoraire de la société, mort à Courset en 1824. Prix, une médaille d'or de la valeur de 300 fr.

92. Suède. — Parmi les questions que l'Académie des belles-lettres de Stockholm vient de proposer pour le prix relatif aux antiquités, nous avons remarqué les deux suivantes :

1°. Quelle influence les Normands ont-ils exercée sur l'ancienne littérature du nord de la France, et quels rapports ont pu exister entre cette littérature et celle de l'Islande ? 2°. Quelle part la Suède a-t-elle prise aux croisades, et jusqu'à quel point ce pays a-t-il éprouvé l'influence que ces expéditions ont eue sur les mœurs et la civilisation des autres nations européennes? (*Le Globe*, 11 juin 1825.)

93. Société des sciences de Munich. — Dans la séance publique de la classe de philologie et d'histoire, du 11 décembre 1824, le lieutenant Schmeller parla sur les documens les plus anciens de la langue allemande, et sur leur signification dans l'état actuel de cette langue. — Ensuite le conseiller Von Baader lut une notice sur un nouvel ouvrage ayant pour titre : « Description d'un Voyage à la Terre promise, en Palestine; par Bernhard Walther Von Walterswyl ». — Enfin, M. Von Streber fit lecture d'un Mémoire sur quelques médailles dont le cabinet des antiques s'était enrichi depuis peu.

Dans la séance du 30, M. Docen, bibliothécaire central, donna communication de nouvelles annonces touchant son « Dic-

» tionnaire des racines primitives de la langue allemande, comme
» appendix à l'usage de ceux qui se livrent à l'étude de cette
» langue. » (*Leipz. Lit. Zeit.*, 26 fév. 1825, pag. 396.)

94. Société des antiquaires de Londres. — *Séance du 14 avril* 1825.—M. Ellis communique par une lettre, un document officiel adressé par Rob. Croney au duc de Norfolk; ce document concerne l'état financier de l'Irlande et la situation des divers chef irlandais relativement à l'Angleterre, sous le règne de Henri VIII, vers l'an 1537.—23 *avril.* Renouvellement du bureau et du conseil de lit.; le comte d'Aberdeen, président; MM. Ellis, Amyot, Carlisle, Taylor-Combe, Hallam, W. Hamilton, le duc de Somerset, etc., membres du conseil.

95. Sujet du prix proposé par l'Académie royale d'Irlande. — Un prix de 30 guinées, au plus, pour le meilleur essai sur « l'*Origine et les progrès de l'Architecture gothique, en se reportant à l'Histoire ancienne et à l'état actuel des restes d'un semblable genre d'architecture existant en Irlande.* »

96. Nouvelle Biographie classique, contenant, jusqu'à l'année 1823, la liste des principaux personnages de tous les pays, ainsi que leurs actions et leurs ouvrages les plus remarquables. Deux parties in-16 ensemble de 20 f. imprimées sur deux colonnes. Prix, 7 fr. Paris; 1825; F. Didot.

L'auteur a voulu publier un Dictionnaire dans le genre de celui d'Étienne Jones, qui, en Angleterre, a un grand succès, quoiqu'il ne contienne que 2,000 mots. La nouvelle Biographie en contient plus de 7,000, d'après l'avertissement placé en tête de la première partie. Mais ces articles, nécessairement fort courts, ne sauraient donner une idée suffisante des divers personnages qui ont mérité d'y trouver place, et ne peuvent offrir que le plus essentiel, l'époque où ils vécurent, la date de leur mort, et ce qui a plus particulièrement rendu leur mémoire recommandable. Les célébrités vivantes n'en font point partie.

Entre autres observations critiques qu'on peut faire à l'auteur, nous dirons qu'il est impossible de donner à l'article Fréret une idée plus fausse des travaux de ce savant justement célèbre. On peut voir à ce sujet la *Vie de Fréret*, en tête du 1er. vol. de ses œuvres complètes, publiées par M. Champollion Figeac. (*Suprà*, tome III, n°. 587.) F.

97. Galerie française, ou collection de Portraits des hommes et des femmes qui ont illustré la France dans les 16e., 17e. et 18e. siècles; par une société d'hommes de lettres et d'artistes. Tom. 3, 14e. liv., in-4. de 6 f. ½, plus trois portraits. Prix, 10 fr. Paris; 1825; rue de l'Arbre-Sec, n°. 22.

98. Notice manuscrite du comte A. W. Ssuworow, sur ses services militaires et sur l'origine de sa famille. (*S.-Pet. Zeitsch.*, déc. 1823, p. 257.)

Toutes les biographies de Ssuworow, publiées jusqu'à ce jour, sont plus ou moins inexactes. L'histoire de ce célèbre général attend encore non-seulement un écrivain, mais encore des matériaux. Les éditeurs de la gazette de Saint-Pétersbourg offrent au public un document essentiel en imprimant textuellement cette notice d'après une copie conservée par le comte D. J. Chwostow, parent du général. Dans cet écrit, daté du 28 octobre 1790, Ssuworow expose les services de ses ancêtres et les siens propres; ces renseignemens lui avaient été demandés par la chancellerie héraldique lorsqu'il fut nommé comte de l'empire russe, sous le titre de *comte Ssuworow Rümnikskoi*. Ces mémoires de sa vie militaire sont très-circonstanciés, quoiqu'ils soient renfermés en 30 p. in-8. C. A. P.

99. Le roi Théodore de Corse; par K. A. Varnhagen von Ense. (*Biographische Denkmale*, Berlin, 1824.)

C'est une biographie très-étendue et écrite avec intérêt, du fameux baron de Neuhoff, qui, pendant quelque temps, régna sur la Corse. Le biographe ne paraît pas avoir eu de mémoires inédits, mais il a tiré bon parti de ceux qui ont été publiés.

100. Notice sur la vie et les ouvrages d'Olivier Goldsmith; par M. Albert de Montemont. In-8.

Goldsmith occupe un rang distingué parmi les poëtes, les romanciers, les historiens et les moralistes; outre ces droits déjà suffisans à l'intérêt du lecteur, il peut encore, à d'autres titres, exciter sa curiosité par les aventures dont sa carrière fut semée. Né en Irlande, où deux villages se disputent son berceau, il se sentit de bonne heure des dispositions pour une vie errante, et parcourut une partie de l'Europe continentale. Pendant le cours de ses voyages, souvent réduit à la dernière misère, et obligé de chercher dans une musique grossière, ou plu-

tôt dans la commisération publique, des moyens d'existence, il essuya toutes les mortifications inséparables de l'état de détresse où l'avaient mis son insouciance et sa prodigalité. Enfin il retourna en Angleterre où il vécut de ses travaux littéraires, et y mourut à l'âge de quarante-cinq ans. M. Albert de Montemont donne, dans la brochure que nous annonçons, une notice piquante et instructive.

101. Biographitheskoié nokhvalnoïi slovo gospogé Stael-Holstein. Éloge biographique de madame de Staël Holstein; par Pet. G. B. E. in-8. de 48 p. St.-Pétersbourg; 1822; impr. du sénat.

102. Famiglie celebri italiane. Familles célèbres italiennes; par le comte Pompeo Litta; in-8. avec pl., livr. XIII. 6 lire. Ferrario; Milan; 1824.

Cette livraison contient les familles Bonacossi de Mantoue, Cavalcabò de Crémone, et Valori de Forence.

103. Essai historique sur la vie et les campagnes du bailli du Suffren; par M. Hennequin, éditeur de l'esprit de l'Encyclopédie, etc., in-8. de 16 f., plus un portrait et un *fac simile*. Paris; 1824; Peyticux.

104. Vignobles en Égypte.—L'édition d'Horace nouvellement bliée a donné lieu à une discussion récente sur les vins d'Égypte. Le *Journal des Débats* a donné place à cette polémique (n^os^. des 26 juin, 2 et 6 juillet 1825.) M. Z. ne veut pas que le *vinum mareoticum*, dans la 37e. ode du 1er. livre, vînt des environs du lac Maréotis en Égypte, mais bien d'un canton de l'Épire, qui se nommait *Maréotis*. M. Malte-Brun croit devoir contredire ce jugement, et il examine en critique les deux passages où Hérodote dit, 1°. qu'il n'y a pas de vignes en Égypte; 2°. que le peuple boit de la bière, mais que les prêtres recevaient une ration de vin chaque jour. Il ajoute que M. Champollion le jeune a reconnu sur les monumens égyptiens, des offrandes faites aux dieux, de deux flacons blancs qui sont peints en rouge jusqu'au bas du col, ce qui indique une liqueur de cette couleur; et le mot égyptien erp, qui signifie *vin*, écrit à côté des flacons, lève toute incertitude sur la matière de l'offrande. Strabon a vu des vignes en Égypte dans les environs d'Alexandrie, qu'il indique comme le sol où croissait le vin *maréotique*. Il en a vu aussi dans d'autres cantons de l'Égypte, et il distingue bien leurs qualités

diverses. Pline et Athénée en parlent non moins pertinemment; Horace a donc pu entendre par *Vinum mareoticum* ce vin du territoire de Maréotis, près d'Alexandrie en Égypte. Lucain va même jusqu'à une distinction importante en critique, car il ne veut pas que l'on confonde le vin *maréotique* avec le vin exquis qui venait de *Méroé*. Il ne peut rester de doutes sur la conséquence de cette lettre de M. Malte-Brun, savoir, que sous les rois grecs et romains, l'Égypte avait des vignes et faisait du vin de plusieurs qualités; mais, avant les rois grecs, en était-il de même, et Hérodote, qui voyait alors l'Égypte, a-t-il dit vrai en prétendant qu'il n'y en avait pas? La note suivante d'un des collaborateurs du Bulletin va résoudre cette intéressante difficulté.

» Les lecteurs du *Journal des Débats* ont vu avec intérêt la discussion piquante qui s'y est élevée au sujet du vin maréotique d'Égypte. M. Malte-Brun a fort bien prouvé l'existence du vin dans l'ancienne Égypte, et la faiblesse des objections qu'on oppose à ce fait. Il aurait pu ajouter un argument décisif, ce sont les peintures des antiques hypogées de la Thébaïde, parmi lesquelles on a découvert, il y a vingt-cinq ans, la vendange et la fabrication du vin, représentées dans le plus grand détail, ainsi que des vases transparens laissant voir cette liqueur, de manière à ne laisser aucun doute sur l'usage du vin chez les Égyptiens (1). On a trouvé aussi dans les ruines des villes, des amphores brisées, et au fond le résidu même du vin, où le tartre s'était conservé. Ces faits constans rapprochés du passage d'Hérodote, qui attribue à chacun des deux mille gardes du roi quatre arystères de vin par jour, ne permettaient plus aucune incertitude sur les vignobles de l'Égypte; aussi M. Costaz, dans son intéressant mémoire sur les *Grottes* d'Eléthyia, ne s'est pas arrêté à l'autre passage d'Hérodote sur l'usage de la bière en Égypte (2), et il n'a pas même cru nécessaire de combattre les conséquences qu'on en avait tirées. (*Descript. de l'Égypte, ant., mém.*, t. Ier., p. 61 (1re. édition), et t. VI, p. 112 (2e. édition), ainsi que la pl. 68 du 1er. vol. de l'atlas.)

C'est ainsi que des voyageurs attentifs peuvent éclaircir par

(1) Le même fait a été observé dans les peintures de Thèbes (*Description des hypogées*, chap. IX, p. 335, 1re. édit., et tome 3, p. 63, 2e. édit.), ainsi que la planche 45 du 2e volume de l'atlas.

(2) « Comme ils n'ont pas de vignes dans leur pays, ils boivent de la bière. »

une seule observation, les nuages que l'érudition la plus profonde ne peut pas toujours dissiper, surtout quand les auteurs sont en contradiction, et que le même écrivain se contredit ouvertement, comme en ce cas Hérodote. Cependant, avant la découverte des voyageurs français, on aurait dû peut-être observer que l'historien qui refuse aux Égyptiens la vigne dans le chapitre 77 de son second livre, accorde une portion de vin *de vigne* aux prêtres d'Égypte dans le chap. 37, et 4 mesures de vin aux guerriers dans le chap. 168; ce qui annonce qu'il avait interprété d'abord dans un certain sens ce qu'on lui disait de l'usage de la bière, qu'il en avait conclu l'absence des vignes et du vin; et que plus tard, mieux instruit, il abandonna son explication, mais qu'il négligea de l'effacer.

Quant à la nature même du sol et du climat d'Égypte, rien ne s'oppose certainement à ce que la vigne y prospère et à ce qu'on y fabrique du vin. Les chimistes de l'expédition française (il suffira de nommer Berthollet) s'occupaient des moyens d'introduire une bonne méthode de vinification. Ils connaissaient les vignobles et le mauvais vin de Fidimine, village chrétien de la province du Fayoum (dans la haute Égypte); ils savaient que le raisin y était d'une fort bonne qualité et supérieur au raisin d'Alexandrie, le même sans doute que celui dont on faisait ce fameux vin maréotique, et qui est bien connu sur nos tables; on se proposait enfin d'en faire du vin pour l'usage de l'armée, ce qui n'aurait pas été très-difficile. J'ai remarqué que le sol était un peu sablonneux dans les environs de Fidimine, et le terroir de l'ancienne Marea est de même nature.

Cette considération achève de faire évanouir les incertitudes. On ne plantait pas de vignes dans le terrain limoneux, dans l'*Égypte proprement dite* (ainsi que les savans en ont déjà fait la remarque); mais sur la lisière du désert, un peu au-dessus du niveau de l'inondation. Cette culture n'était pas bornée au nome maréotique ni au nome arsinoïte, puisque la même qualité de terre se rencontre partout sur les confins de la vallée du Nil; puisqu'à Éléthyia, dans une catacombe très-peu importante, on s'amusait à peindre la récolte du raisin et la fabrication du vin, à l'imitation, sans doute, de ce qui se passait dans le voisinage. Ainsi, sans parler des vins d'Anthylla et de Coptos, voilà des vignobles en Égypte sous le 31e. parallèle, sous le 29e. et sous le 25e., et de quoi fournir à la consommation annuelle des gardes des Pharaons (environ 730,000 pintes), plus le vin con-

sommé par les prêtres. Si nous avions pu, au reste, douter de l'existence des vignes dans l'antique Égypte, il suffisait de lire ce passage des *Nombres* : « Pourquoi nous avoir fait sortir de l'É» gypte, et nous avoir amenés dans ce lieu ingrat, qui ne produit » ni figuiers, ni vignes, ni grenadiers...? (Chap. 20. Vers. 5) ». L'Égypte était si peu dépourvue de la vigne, qu'un auteur très-ancien va jusqu'à dire que la vigne fût découverte auprès de Plinthine; et même, selon Diodore de Sicile, c'est Osiris, le Bacchus égyptien, qui découvrit la vigne à Nysa, et enseigna aux hommes l'art d'en extraire le vin. Si l'on place Nysa en Arabie, c'est qu'il est sans doute question du pays qui sépare le Nil du golfe Arabique, vaste espace appelé souvent *Arabie* par les auteurs, et rempli de vallons propres à cette culture.

Quant au vin de *Méroé*, qui paraît attesté par des autorités graves, son existence est sans doute plus authentique que celle de ce merveilleux vin d'Éthiopie, qui étonna Sémiramis et non sans sujet; car il remplissait, dit-on, un lac de 160 pieds de tour, et quiconque en avait bu s'accusait à l'instant de ses fautes, même oubliées depuis long-temps. Quelle que soit, au reste, la qualité des vins d'Égypte et celle des vins d'Éthiopie, je suis très-disposé à conclure, comme M. Malte-Brun, que ceux de France n'ont rien à leur envier. » JOMARD.

105. NÉCROLOGIE—Martin-Jean de Bast, chanoine honoraire de St.-Bavon à Gand, est mort le 11 avril 1825 dans cette ville où il était né en 1753. Il s'est occupé d'antiquités une grande partie de sa vie, et possédait un des beaux cabinets de médailles et d'antiques qu'il y eût dans les Pays-Bas. Il est auteur du *Recueil d'antiquités romaines et gauloises trouvées dans la Flandre proprement dite*, 1801, in-8°., dont il donna sept ans après une édition in-4°. bien plus considérable, avec 300 fig. Il le fit suivre de deux supplémens, l'un en 1809 et l'autre en 1813; ce dernier comprend la description des anciennes villes de Bavai et Famars. Outre ce grand ouvrage il a publié des *Recherches historiques et littéraires sur la langue celtique, gauloise, tudesque*, 1825, 2 vol. in-8°. Il était membre de l'Institut royal des Pays-Bas, et de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles. (*Alg. Konst en Letterbode*, 1826. n°. 16.)

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES,

ANTIQUITÉS, PHILOLOGIE.

PHILOLOGIE, LINGUISTIQUE, ETHNOGRAPHIE.

106. Essai sur la philosophie des Hindous; par H. T. Colebrooke. (*Transact. of the royal Asiatic society of London*, v. 1, Mémoires, n°s. 2 et 7.)

La société Asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, honorée de la protection du roi d'Angleterre, et du titre de *royale*, compte parmi ses membres, au nombre d'environ 500, les personnages les plus distingués des trois royaumes dans l'Etat et dans les lettres. Émule de la société Asiatique de Paris, elle a le même but, celui de répandre le goût des lettres orientales, d'en favoriser l'étude, de s'occuper, en un mot, des sciences, de la littérature et des arts de l'Asie. A l'imitation de la société Asiatique de Calcutta, elle publie les travaux de ses membres sous le titre de *Transactions* ou Mémoires. La première partie du premier volume a paru récemment, et la seconde ne tardera pas à voir le jour. Notre savant collaborateur, M. Klaproth, a déjà donné dans le Bulletin, 1824, II, p. 357, une courte analyse des travaux contenus dans la première partie; mais comme il n'a fait qu'indiquer les mémoires 2e. et 7e. qui traitent de la *philosophie des Hindous*, nous croyons devoir revenir sur ces deux dissertations, tant à cause des matières qui y sont traitées, que parce qu'on les doit à l'illustre et savant directeur de la société Asiatique de Londres, au célèbre H. T. Colebrooke.

Les Hindous ont plusieurs anciens systèmes de philosophie, dont les uns sont orthodoxes, c'est-à-dire conformes à la doctrine des

Védas, et les autres hétérodoxes. Les premiers sont au nombre de six. Les deux *Mimansas*, l'un nommé *Purva*, et fondé par Jaïmini, qui enseigne l'art de raisonner appliqué à l'interprétation des Védas; l'autre nommé *Uttara* ou *Vedanta*, et attribué à *Vyasa*, qui déduit des écritures saintes des Indiens une psychologie raffinée dont le dernier terme est la négation du monde matériel; le *Nyaya*, attribué à *Gotama*, qui a beaucoup de rapport à la dialectique de l'école d'Aristote; le *Vaichechika*, dont l'auteur, nommé *Canada*, a, comme Démocrite, soutenu la doctrine des atomes; enfin les deux *Sankhya*, dont l'un est généralement désigné sous ce titre et attribué à *Kapila*, et l'autre, sous celui d'*Yoga*, reconnaît *Patanjali* pour fondateur. Ces deux derniers systèmes sont l'objet du premier mémoire de M. Colebrooke. Quoique reconnus comme orthodoxes, ils ne laissent pas de s'écarter en quelques points des la doctrine des Védas, et de présenter des traits d'analogie avec les opinions métaphysiques des sectes hétérodoxes de Jaïna et de Bouddha.

Nous ne dirons rien sur le personnage mystérieux fondateur de la première de ces écoles; nous n'essaierons point d'écarter les nuages allégoriques qui enveloppent ce sage comme tous les saints personnages et tous les héros de l'Inde ancienne.

Le meilleur texte du *Sankhia* est un court traité en vers, composé seulement de 72 stances, mais qui a été développé dans une foule de commentaires. M. Colebrooke en a consulté plusieurs, et c'est d'après les textes et les commentaires qu'il a exécuté son travail.

Quant à la seconde branche de cette doctrine philosophique, nommée *Yoga*, elle est divisée en quatre chapitres : le premier traite de la contemplation, le deuxième des moyens d'y parvenir, le troisième de l'exercice du pouvoir transcendant, le quatrième de l'abstraction ou de l'isolement spirituel. Il y a aussi une troisième école nommée *Pauranica Sankhya*, conforme en plusieurs points avec celle de *Kapila*, et en d'autres avec celle de *Patanjali*; elle considère l'univers comme une simple illusion.

La secte de Patanjali est nommée *déiste* et celle de Kapila *athée*; mais il est essentiel de faire observer que ce dernier mot ne doit pas être pris à la lettre. Il signifie seulement que les sectateurs de Kapila ne reconnaissent pas Dieu de la même manière que ceux de Patanjali, c'est-à-dire qu'ils n'admettent pas les religions extérieures annoncées par les prophètes, mais seulement

celle du cœur, celle de l'amour. Ce système est le même que celui des théosophes ou sofis musulmans, dont la doctrine peut se réduire à ces mots de saint Paul, Rom. XI, 36. « Tout est de lui (Dieu), tout est par lui, et tout est en lui. » Il suffit de lire, dans l'excellente dissertation de M. Colebrooke, l'article de l'*Ayen Akbery* sur cette doctrine, etc., pour se convaincre de la vérité de ce que j'avance. Soyons convaincus aussi que la base de tout système religieux est la croyance en Dieu et en la vie future, et nous apercevrons facilement dans toutes les religions ces deux dogmes fondamentaux, sous quelques expressions qu'ils se cachent.

La philosophie *Sankhya* enseigne que l'homme est un agent libre qui est récompensé ou puni selon ses bonnes ou ses mauvaises actions; elle indique la distinction exacte du monde extérieur et de l'intérieur, de la vérité et du mensonge, de la réalité et de ce qui est fantastique, de l'esprit et de la matière. Elle démontre que les êtres qui tombent sous les sens sont matériels et périssables, et que ceux qui leur sont inaccessibles sont immatériels et impérissables; elle développe enfin comment on peut se séparer pour ainsi dire de la matière et s'unir à l'essence divine. La doctrine de Patanjali, conforme en bien des points avec la précédente, a principalement pour objet l'exposition de certaines pratiques superstitieuses, auxquelles elle attribue un grand pouvoir. Elle apprend, par exemple, la manière de retenir son haleine, ce qui donne la faculté de connaître les pensées les plus cachées, et rend le corps si léger qu'il peut traverser l'air et marcher sur l'eau, etc., etc. Du reste la croyance en la magie n'est pas particulière à cette secte, elle est répandue chez tous les Hindous. Un *yogui* qui s'imagine avoir les facultés dont nous venons de parler, est considéré par le vulgaire comme sorcier, et il est ainsi représenté dans les drames et les contes populaires.

Il serait difficile de suivre M. Colebrooke dans les détails qu'il donne au sujet de ces deux sectes *Sankhya*. Celle de *Patanjali* s'occupe plus d'exercices pieux et d'abstraction mentale propres à subjuguer le corps et l'esprit, celle de Kapila d'investigations de principes et de raisonnemens; la première est plus mystique, la seconde plus philosophique.

La seconde dissertation de M. Colebrooke roule sur la philosophie dialectique de *Gotama*, nommée *Nyaga*, et sur celle de

Canada appelée *Vaïchéchika*. La première traite des objets métaphysico-logiques; la seconde des physiques. Ces deux doctrines peuvent se considérer comme deux parties d'un même système; mais comme elles diffèrent dans certains points, elles ont donné naissance à des écoles différentes.

Le texte de Gotama est une collection d'aphorismes succincts en 5 livres ou lectures, chacun divisé en deux leçons diurnes. Celui de Canada est compris en 10 lectures, divisé aussi en deux lectures journalières. L'ordre observé par ces deux sages, en exposant leurs systèmes, est l'énonciation, la définition et l'investigation. Pareillement les maîtres de la philosophie donnent d'abord les termes de la science, puis les définitions, et passent ensuite à l'examen des sujets ainsi indiqués.

L'école du *Nyaga* admet un Dieu incorporel qui n'a point été engendré, et qui n'engendre point, libre de tous les défauts appartenans à la nature humaine; créateur de l'univers, éternel, sans commencement ni fin, etc.; elle admet la révélation, elle croit que Dieu est la cause efficiente de tout, que les actions de l'homme sont bonnes ou mauvaises; qu'il y a un paradis et un enfer.

Gotama énumère 16 sujets ou prédicamens : l'évidence, l'objet de l'évidence, le doute, le motif, la preuve, la vérité démontrée, l'argument régulier ou syllogisme, la réduction à l'absurdité, ou l'argument dont la conclusion est inadmissible; la détermination, la thèse ou la recherche, la controverse, l'objection, le sophisme, l'altération, la réponse futile, la réfutation ou la défaite.

Il y a quatre sortes d'évidences, la perception, l'induction, la comparaison et la confirmation.

Les objets ou les matières de l'évidence sont au nombre de 12: l'âme, le corps, les sens extérieurs, les objets des sens (et c'est ici que l'on peut placer les catégories du Canada dont nous allons parler), l'intellect, l'esprit, l'activité, la faute, la transmigration, la conséquence des actions, la peine ou le mal physique, et enfin la délivrance.

La vérité démontrée est de quatre espèces : universellement reconnue, partiellement, hypothétiquement, argumentativement ou *è concessu*.

Canada n'admet que 6 catégories : la substance, la qualité, l'action, la communauté, la particularité et l'aggrégation ou la

relation intime. Quelques auteurs en ajoutent néanmoins un septième, la privation ou la négation.

Les substances spécifiées par *Canada* sont : la terre, l'eau, la lumière, l'air, l'éther, le temps, l'espace, l'âme, l'esprit. Les substances *matérielles* sont considérées par ce philosophe comme premièrement des atomes et secondairement des aggrégations. Selon lui les atomes sont éternels : il explique leur existence et leur aggrégation.

Les qualités sont au nombre de 24 : la couleur, la saveur, l'odeur, le toucher, le nombre, la quantité, l'individualité, la conjonction, la disjonction, la priorité, la postériorité, la pesanteur, la fluidité, la viscosité, le son, l'intelligence, le plaisir, la peine, le désir, l'aversion, la volonté, la vertu, le vice, enfin la faculté qui est de 3 sortes, la vélocité, l'élasticité et l'imagination.

Voilà en peu de mots l'exposition des deux systèmes philosophiques développés dans la dernière dissertation de l'illustre orientaliste anglais. Il est bien à désirer que dans des mémoires subséquents le même savant examine les deux autres systèmes philosophiques orthodoxes des Hindous et les trois qu'ils considèrent comme hétérodoxes. G. T.

107. Écritures égyptiennes. Lettre de M. Champollion le jeune à M. Z***. Rome, le 15 juin 1825.

Monsieur, l'intérêt avec lequel vous avez suivi l'exposition et les développemens de ma théorie des écritures égyptiennes, vous fait naturellement désirer de connaître jusqu'à quel point mes principes fondamentaux doivent être modifiés par les observations que vient de publier M. Lanci dans une dissertation sur un bas-relief égyptien; ce monument lui sert en effet de prétexte pour énoncer ses opinions particulières sur les résultats de mes travaux. Je m'empresserai de vous satisfaire, et je dirai que la forme et le fond de cet écrit m'ont d'abord causé quelque surprise : mais en y pensant davantage, je crois être parvenu à reconnaître le but que ce savant s'est réellement proposé en traitant une matière tout-à-fait étrangère à ses études habituelles, but qui n'est nullement de présenter d'une manière sérieuse ses observations critiques sur mon alphabet hiéroglyphique. L'écrit de M. Lanci n'est, ce me semble, qu'un cadre ingénieux dans lequel son spirituel auteur a voulu adroitement renfermer des con-

seils qui intéressent bien moins la science que moi-même. Témoin des bontés dont je suis honoré par tout ce que Rome renferme de personnes distinguées par leur rang aussi-bien que par leurs lumières, n'ignorant pas combien j'ai dû être flatté des suffrages hautement prononcés des savans dont l'Europe est habituée à respecter les jugemens, M. Lanci a pu craindre que la vanité et l'orgueil, passions auxquelles les gens de lettres cèdent tout aussi volontiers que les gens du monde, ne s'emparassent de mon cœur et ne missent un terme trop prématuré à mes études, en me persuadant que j'avais déjà assez fait pour acquérir un peu de ce rénom qui, comme le dit si bien mon mentor bénévole, n'est autre chose

. . . . che un fiato
Di vento, ch'or vien quinci, ed or vien quindi.

On ne peut donc être plus aimable que M. Lanci, et je dois être reconnaissant de ce qu'il s'expose, pour mon seul intérêt, à passer pour un détracteur des travaux des autres auprès des personnes qui liront son livre sans connaître la louable intention qui lui a mis la plume à la main. Ce savant débute par montrer combien il est facile d'écrire sur les antiquités égyptiennes et même de dire du *neuf* sur cette branche naissante de l'archéologie, sans même en connaître les premiers élémens. Ainsi en décrivant le bas-relief de Carpentras, déja si doctement expliqué par notre illustre Barthélemy, M. Lanci prend pour une flamme (p. 116) le bout des doigts de la défunte Thébé, que le *sculpteur phénicien*, conformément au style égyptien qu'il voulait imiter, a prolongés hors de mesure et recourbés à leur extrémité. M. Lanci en conclut fort agréablement que la jeune Thébé représentée sur ce bas-relief est une *vestale*, une vierge, enfin une femme qui n'est point mariée puisque *les mains lui brûlent*. Dans l'objet que toute personne familiarisée avec les sculptures égyptiennes sait bien n'être qu'un *fouet* placé symboliquement dans les mains d'Osiris, M. Lanci voit un *aspersoir*, et cette raillerie est d'autant plus fine que l'auteur peut facilement se donner le plaisir de voir sur le premier papyrus venu, des bœufs labourant ou foulant le grain, des chevaux, et même des ânes, dont la marche est accélérée à coups d'*aspersoir*. Parmi le nombre infini de méprises *simulées* de ce genre, sans parler d'une *tête d'homme* prise pour une *tête de chien*, des déesses Isis et Nephtys méta-

morphosées en deux servantes portant des provisions de bouche à la défunte (p. 89), vous remarquerez, Monsieur, les dieux *Horus* et *Anubis* placés auprès du lit funèbre de Thébé, changés malicieusement en deux *embaumeurs* qui se sont affublés d'un capuchon et ont couvert leurs figures d'un masque d'*épervier*, et de *chacal*, par un sentiment délicat de pudeur dans les fonctions que leur ministère les oblige de remplir; car, comme le fait observer très-sensément M. Lanci, *aprire il corpo di una vergine denudata a fronte scoperta non è modestia* (pag. 47).

On voit évidemment que, saisissant de droit la plume ironique avec laquelle Pope écrivait jadis les dissertations de Martinus Scriblérus, pour se moquer des auteurs qui mettent leurs idées à la place des faits, et entassent des niaiseries en croyant faire de l'érudition, M. Lanci a voulu prouver jusques à quel point il était facile aussi de se tromper sur la nature des objets, même le plus matériellement exprimés dans les sculptures égyptiennes; car il sait aussi bien que moi, par exemple, que dans le bas-relief sculpté dans une catacombe voisine des Pyramides (et non, comme il le croit, entre les pates du grand Sphynx de Gizèh), le personnage levant d'un bras vigoureux un véritable bâton sur les épaules d'un serviteur coupable, n'est certes rien moins qu'un *administrateur* (*amministratore generale*, pag. 17), et que le *pâtre* placé en tête d'un escadron de chèvres et poussant devant lui des vaches et des veaux, n'est pas non plus, comme il veut bien le dire, un sous-administrateur (*sotto amministratore*, pag. 18), par cela seul qu'il tient aussi un bâton, ce qui prouverait, si M. Lanci parlait sérieusement, qu'il s'est formé des idées bien singulières sur le principe fondamental de la science administrative.

Mais bientôt, pour attaquer plus directement le mal dans sa racine, il cherche à me prémunir contre la *turba degli adulatori* (pag. 23), en se jetant de propos délibéré dans l'extrême contraire. Il affirme donc que c'est le docteur Young qui a fait la découverte des signes hiéroglyphiques représentant des sons, et que tout mon système des écritures égyptiennes n'est qu'un pur développement de ce qu'a trouvé le savant Anglais (pag. 19 et 20); lequel sera, je crois, étonné tout le premier des libérales concessions de M. Lanci; le ton d'assurance de ce dernier étant fait pour tromper le lecteur bénévole qui n'aurait pas le mot de

l'énigme. Il se hâte aussi de proclamer la légitimité des prétentions d'un autre savant à la découverte des signes numériques dans les écritures égyptiennes, hiératique et démotique. Me voilà donc, Monsieur, dépouillé, par décision suprême, de tout droit de propriété sur la découverte de l'alphabet et du système hiéroglyphique; l'Europe savante s'est trompée en voulant bien m'en faire honneur, et il suffira sans doute de la simple assertion contraire de M. Lanci pour détruire les faits et redresser à cet égard l'opinion générale.

Toutefois, voulant bien me considérer encore comme une espèce d'*usufruitier titulaire* de l'Alphabet hiéroglyphique, mon sévère correcteur me propose magistralement une grande réforme à opérer, vu que, selon lui, je n'ai pas très-exactement déterminé le son représenté par quelques caractères hiéroglyphiques.

M. Lanci, qui sait l'hébreu et ne sait pas l'égyptien, est malgré cela bien certain que les Égyptiens possédèrent, sans exception aucune, dans leur langue tous les sons qui se trouvaient dans celle des Hébreux; et il déclare, en conséquence, que mon alphabet hiéroglyphique ne vaut rien, puisqu'on n'y trouve point de signes égyptiens équivalens aux lettres *din*, *koph*, et *zain*, de l'alphabet hébreu.

Mais on s'aperçoit bien vite que M. Lanci prétend encore s'amuser en énonçant une telle opinion; car il la déduit du principe suivant, savoir: *que le principal guide à suivre pour fixer le son et la valeur des signes phonétiques égyptiens, c'est* MOÏSE.

Certes! on ne s'attendait guère
A voir *Moïse* en cette affaire.

Et c'est en effet une méthode toute nouvelle pour déterminer l'orthographe et le son des mots propres à une langue, que d'aller les étudier dans les mots de cette même langue cités par hasard dans les livres d'un peuple qui en parle une autre radicalement différente; c'est tout juste vouloir apprendre l'orthographe et la prononciation française par les mots français cités tant bien que mal dans les livres anglais. Le législateur des Hébreux savait certainement l'orthographe égyptienne; mais en insérant dans ses livres des noms propres et des mots égyptiens, il les transcrivit, sans aucun doute, non pas tels qu'ils sortaient des bouches égyptiennes, mais plutôt comme les Hébreux, pour lesquels il écrivait,

avaient l'habitude de les prononcer. Ainsi donc le simple bon sens dit assez que si Moïse, écrivant en lettres hébraïques les mots égyptiens *Pharaon* (1), Râmses (2), Pânéach (3) et Potiphrâ, a employé un A extrêmement guttural (le Aïn des langues sémitiques), il ne s'ensuit point pour cela que les Égyptiens connussent réellement cette voyelle, ou cette *consonne* comme veut l'appeler M. Lanci. Les noms propres des rois égyptiens *Schéschonk* et *Osorchon*, écrits dans les livres hébreux, le premier par un *Koph*, et le second par un *Zain*, ne sauraient prouver non plus que les anciens Égyptiens eussent en réalité parmi leurs signes de son, des caractères répondant exactement à ces deux lettres hébraïques. Je prie du reste M. Lanci de nous expliquer, en passant, puisque les mots égyptiens sont à son avis si fidèlement orthographiés dans les textes hébreux, comment il se fait que dans ces deux noms royaux qu'il cite pour établir son opinion, on trouve précisément la preuve du contraire, puisque la transcription hébraïque omet la voyelle initiale du dernier (*Osorchon*), et dans tous deux la consonne N qu'on trouve constamment exprimée dans toutes les inscriptions hiéroglyphiques relatives à ces princes. Quant à moi, je dirai simplement que j'ai cru devoir coordonner mon alphabet hiéroglyphique (4) non avec l'alphabet hébreu, mais avec l'alphabet copte, c'est-à-dire avec celui que les Égyptiens devenus chrétiens adoptèrent en abandonnant l'écriture hiéroglyphique. Il est évident qu'on peut changer de religion sans pour cela changer de langue :

---

(1) M. Lanci ajoute que ce mot signifie, *celui qui appartient au soleil*, et il a cru inutile d'avertir que c'est de moi qu'il tient cette interprétation tout-à-fait nouvelle.

(2) Ce nom propre signifie *engendré par le soleil*, selon M. Lanci. Je lui cède tous mes droits à cette interprétation, n'étant nullement disposé à la défendre si on l'attaque.

(3) Notre savant réformateur produit ce mot barbare d'après la ponctuation ordinaire des textes hébreux ; *ponctuation* qu'il a la bonté de croire authentique et certaine ; mais je dois l'avertir que Moïse en traçant les lettres *Phé*, *Ain*, *Noun* et *Het*, a voulu transcrire le mot égyptien *Phanala* (siècle), et n'a pu songer au prétendu mot égyptien *Phanèk* (interprète) cité par M. Lanci (page 29), puisque ce mot n'est point copte ; il a été inventé, comme tant d'autres, par Kircher, pour corroborer ses hypothèses ; mais notre critique ne s'étant point occupé de la langue copte, n'est pas obligé de savoir tout cela.

(4) Je dis *mon* par habitude, j'en demande pardon à M. Lanci.

aussi les Égyptiens se hâtèrent-ils de faire en leur langue maternelle une traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament, écrite avec le nouvel alphabet; et comme celui des Grecs qu'ils adoptaient ne contenait point de caractères répondant exactement à certains sons propres à leur langue et inconnus à celle des Grecs, ils ajoutèrent à l'alphabet de ces derniers plusieurs anciens caractères égyptiens exprimant ces mêmes sons. Il est incontestable que si les sons des lettres *Ain* et *Koph* avaient existé dans la langue égyptienne, les Coptes eussent conservé aussi les caractères qui les exprimaient; or ces signes n'existent pas dans l'alphabet copte, donc ils n'existaient pas non plus dans l'ancien alphabet égyptien (1). M. Lanci eût donc pu se dispenser de faire une énorme dépense d'érudition pour ne mettre en avant qu'une idée tout-à-fait paradoxale.

Mais je m'aperçois, Monsieur, que je réponds gravement à un écrit dans lequel son auteur n'a prétendu, sans doute, rien avancer de sérieux. N'est-ce pas en effet une pure plaisanterie, et même d'assez bon goût, que de voir un érudit, qui ne s'est jamais occupé d'antiquités égyptiennes, adressant une allocution semi-poétique à un confrère qui n'a fait autre chose de sa vie: indiquant à ses recherches une *via rettissima* (page 37), dans laquelle il déclare toutefois ne vouloir pas s'engager lui-même, s'avouant naïvement qu'il a renversé d'un seul mot toute mon orthographe égyptienne, ce fruit de mes longs travaux, et s'apitoyant enfin d'avance sur les grandes fatigues qui m'attendent, lorsque je mettrai mon esprit *à la torture* pour me conformer à la savante réforme qu'il daigne me proposer? Il sait trop bien d'avance que je n'en ferai rien.

Cependant je dois le remercier de nouveau du soin qu'il se donne de prévenir en moi tout accès de vanité (maladie dont il ne me semblait pas avoir encore éprouvé de symptôme) en cherchant à me persuader que mes travaux n'ont absolument produit aucun résultat pour la science.

J'avouerai donc que la détermination précise des époques de construction pour tous les grands monumens de l'Égypte, que

(1) Quoique le zêta qui répond au *zain* hébreu existe dans l'alphabet copte, cela ne prouve pas qu'il existât dans les alphabets égyptiens, car il n'est employé dans les livres coptes qu'à la seule transcription de mots purement grecs introduits dans la langue égyptienne.

treize siècles entiers des annales de cette contrée célèbre déjà rendus à la certitude historique, que la lumière jetée dans le chaos jusques-ici inextricable de sa mythologie, j'avouerai, dis-je, que tout cela n'est qu'une pure illusion, une vaine apparence. Mes idées sur le système hiéroglyphique ne conduisent à rien, et la preuve directe en est que M. Lanci, *comme il l'avoue lui-même, n'a absolument rien compris aux quatre ou cinq hiéroglyphes* gravés sur le bas-relief qu'il a voulu *illustrer* (page 45). Il ne sait point traduire cette petite inscription, il ne se doute pas même qu'elle est incomplète, donc mon système sur les hiéroglyphiques ne conduit à rien....... *belle conclusion*, *et digne de l'exorde !*

Ne vous étonnez donc pas, Monsieur, si, après un tel effort de logique, M. Lanci, me regardant comme entièrement terrassé, se croit en droit de gourmander du haut de sa toute-science l'*ignaro volgo di nostro secolo* (p. 46) qui applaudit avec ardeur à toute annonce d'une nouvelle découverte; il reproche au public lettré d'avoir donné quelque attention aux travaux sur les manuscrits *palimpsestes* qui, en effet, ne nous ont rendu que quelques rapsodies insignifiantes, telles, par exemple, que *le traité de la république de Cicéron*, et les *lettres familières de Fronton* et des *empereurs Antonin*, *Marc-Aurèle* et *Lucius Verus*. Il sourit enfin de pitié en voyant le *vulgaire ignorant* parler aussi d'hiéroglyphes et donner quelque importance aux études égyptiennes.

Des esprits mal faits pourraient attribuer cet épanchement de bile à tout autre intérêt qu'à celui de la science; mais on se tromperait en supposant qu'il se mêle quelque petit grain de jalousie dans cette belle péroraison. M. Lanci possède, n'en doutons pas, dans ses portefeuilles des travaux dont la publication fera promptement oublier tout ce que monsignor Maï a pu découvrir des chefs-d'œuvre de l'antiquité classique ; les savans oublieront mon système et détourneront leurs yeux des *vieilleries pharaoniques* pour jouir paisiblement des lumières nouvelles que M. Lanci va répandre sur toutes les matières dont il daignera s'occuper. Captivant à lui seul l'attention du monde savant, et laissant le vulgaire imbécille remuer la poussière des monumens romains, grecs et égyptiens, il pourra s'écrier alors avec Mahomet,

Le temps de l'Arabie est à la fin venu !

Et ce temps approche, Monsieur, si nous en croyons ses prédictions. Il déclare usurpée la place que le public éclairé assigne unanimement aux beaux travaux de M. Mai, et qu'il accorde au peu que j'ai pu faire moi-même.

Empruntant la terrible et solennelle voix du Dante, et voulant bien se servir de précurseur à lui-même, il s'écrie d'un ton fatidique:

. . . forse è nato
Chi l'uno et l'altro caccerà dal nido.

Et ce sinistre présage, qui ne serait qu'un bon augure selon l'excellent cœur de l'auteur, est la conclusion de notre arrêt définitif, *buon augurio.* L'épée de Damoclès est suspendue sur nos têtes, et cette épée à double tranchant......c'est M. Lanci.

Au reste il est parfaitement le maître de déprécier, s'il le peut, tous les résultats de mes études; mais je dois lui dire qu'il a dépassé les limites extrêmes de la critique littéraire pour se ranger sur la ligne des calomniateurs, en insinuant avec malignité que les résultats de mon système, en supposant qu'il fût vrai, tendraient à contredire l'histoire, telle que les livres sacrés nous la présentent. Je déclare ici cette accusation de M. Lanci entièrement fausse, et il est juste que tout l'odieux en retombe sur lui seul, puisque je le défie de trouver dans aucun de mes ouvrages un seul mot qui puisse motiver une telle assertion, aussi perfide que méprisable. — Recevez, monsieur, etc. Rome, le 15 juin 1825. J. F. Champollion le jeune.

(Extrait des *Memorie Romane d'antichita e delle arti*, vol. 1.)

108. Tausend und eine Nacht, arabisch. Mille et une Nuits, texte arabe, d'après un manuscrit de Tunis, avec l'explication des mots qui manquent dans les dictionnaires; publié par le Dr. Max. Habicht. Cah. 1, 84 p. in-12. Prix de chaque cah. 18 gros. Breslau, 1824.

Outre le texte arabe imprimé d'après un manuscrit qui paraît assez correct et complet, l'auteur donne les variantes d'un manuscrit de Berlin. Ce cahier 1 s'étend jusqu'à la 11e. nuit.

109. Bibliothéque du Sérail. — Sur un article relatif à cet objet, inséré dans le *Bulletin universel de M. de Férussac*, mars 1825, n°. 235.

Quand nous lûmes l'article dont il s'agit, ayant l'avantage de posséder cette en ville le prince Costantino Carazza, fils

de l'hospodar de Valachie, dont il est ici question, nous nous adressâmes à Son Excellence en la priant de nous donner des éclaircissemens ultérieurs sur l'objet de cet article. Ce prince eut la bonté d'accueillir notre demande, et, pour y satisfaire, il écrivit à son illustre père qui, au bout de quelque temps, lui adressa la notice suivante :

« Après avoir lu attentivement l'article intitulé *Bibliothèque du Sérail*, je crois devoir, par les observations suivantes, rétablir la vérité des faits qui s'y trouvent inexactement énoncés.

» D'abord on a cru assez généralement, et cela avec un certain degré de certitude, que le sultan Mustapha, dont on a parlé ici, avait été en effet empoisonné avant son avènement au trône des Ottomans, et que la dose de poison, trop faible pour lui donner sur-le-champ la mort, avait pourtant été assez forte pour affecter essentiellement son économie animale. Il est de même incontestable que Scarlat, c'est-à-dire Carlo Carazza, jouissait alors de toute la faveur du sultan; qu'il était le médecin de confiance de sa hautesse, et que pendant plusieurs années il consacra tous ses soins à la guérison de ce prince. Mais son âge très-avancé ne permettant pas à *Carlo Carazza* d'être auprès de son auguste malade aussi assidu que l'eût exigé une infirmité de cette nature, il demanda et obtint du sultan la permission de se faire remplacer auprès de lui, dans ses fonctions médicales, par son fils Giorgio, jeune homme plein de zèle, de connaissances et de talent, qui, depuis peu, se trouvait de retour de la Hollande où il avait fait ses études en médecine. Le jeune docteur, continuant le traitement commencé par son père, eut le bonheur de rendre la santé au sultan, qui, en récompense d'un aussi éminent service, le nomma grand interprète de la Sublime-Porte, emploi d'une haute importance, dans l'exercice duquel il mourut au moment où il allait être élevé au trône de Valachie. Mais le grand-seigneur, ne croyant pas s'être suffisamment acquitté envers la famille Carazza, accorda au vieux Carlo, père du défunt, la place vacante de grand interprète, et lui conféra, en outre, le titre de prince de Valachie, le dispensant, vu son grand âge, qui était plus que centenaire, de remplir les fonctions attachées à cette dignité. Les deux Carazza mentionnés ci-dessus sont effectivement, l'un l'aïeul, l'autre le père du prince Giovanni Carazza, ex-hospodar de Valachie.

» Que Carlo et Giorgio Carazza aient voulu profiter de la ma-

ladie du sultan pour en obtenir la permission de pénétrer dans la bibliothèque du sérail, c'est un conte inventé à plaisir, suivant l'usage, par quelque voyageur, et qui ne contient pas l'ombre de vérité. Nul chrétien, que je sache, n'a jamais pu pénétrer dans cette bibliothèque, et tout ce que des auteurs, plus ou moins dignes de foi, ont raconté à ce sujet, doit être relégué dans le catalogue des mille et une anecdotes qui, chaque jour, se forgent et se débitent sur un pays si peu connu des Européens.

» A Constantinople, les personnes le plus au courant de tout ce qui concerne l'intérieur du sérail croient communément que sa bibliothèque ne se compose que d'un petit nombre de livres ascétiques en grec, latin, ou en arabe, ainsi que de quelques ouvrages anciens, écrits en latin, sur la médecine, et qu'elle ne contient aucun ouvrage classique. Cette opinion est fondée sur la remarque qui a été faite que les livres donnés en présent, à diverses époques, par différens sultans, étaient tous de l'un ou de l'autre de ces genres. Le sultan Sélim donna au patriarche de Jérusalem une Bible et un Psautier en arabe. Il fit de semblables présens, et toujours en ouvrages ascétiques, à certains ambassadeurs ou ministres des puissances européennes. Il faut toutefois en excepter le général Sébastiani qui, ayant obtenu la permission de faire des recherches dans la bibliothèque du sérail, reçut en don une géographie de Ptolémée parfaitement conservée, et contenant une carte dessinée, et un manuscrit de l'ancien et du nouveau Testament sur parchemin, lequel, suivant une inscription qu'il contient, date du règne de l'empereur Marciano (1).

» Le sultan Mustapha, dont il est parlé ci-dessus, avait fait acheter deux caisses de livres français. Avant sa mort, il recommanda à son fils, depuis sultan Sélim, de les faire traduire en turc, l'assurant que la simple lecture de ces ouvrages lui enseignerait l'art de gouverner les hommes!!! On sait que parmi ces livres il s'en trouvait un ayant pour titre : *De la science du gouvernement, et de l'art des fortifications*, *par Vauban*. Ce dernier seul fut traduit en turc.

» Voilà tout ce dont je puis attester la vérité, en ce qui concerne la bibliothèque du sérail. On doit, je le répète, se défier de

(1) On dit que ce beau manuscrit de Ptolémée a passé en Angleterre. (N. du R.)

toutes les choses merveilleuses que débitent sur cet objet, comme sur tant d'autres, des voyageurs crédules qui, ne connaissant point la langue locale, et ne s'arrêtant que quelques jours dans un pays où tout est nouveau pour eux, se voient réduits à répéter toutes les balivernes qu'on leur raconte. » *Bollet. univers. di Scienze , Lettere, Arti e Politica, di Bologna*, 8 juillet 1825, p. 26.)

110. Avvertimenti intorno al Matrimonio, tratti da Plutarco. Torino, Stamp. reale, 1824, in-8.

Ces conseils sont au nombre de 12, extraits du sage Plutarque par M. Frédéric Sclopis, et adressés au comte Louis Massimino, des marquis de Ceva, à l'occasion de son mariage avec Mme. Gabrielle des comtes de Sigala. On sait qu'en Italie le mariage des personnes considérables est célébré par la publication de pièces analogues.

111. Théatre des Grecs. — La gazette littéraire de Halle contient, dans son numéro 86 du mois de janvier, une discussion littéraire sur la première représentation de l'Antigone de Sophocle. M. Seidler, par des raisons déjà développées dans l'édition que Hermann a publiée de cette tragédie, veut fixer cette première représentation à la première année de la 85e. olympiade, tandis que M. Bœckh persiste à rapporter ce fait à la 3e. de la 84e. Les raisons de M. Seidler étaient au nombre de trois : 1°. le poète a dû obtenir le commandement peu après ce succès, et lorsque tous les esprits étaient encore frappés d'admiration pour lui : or il est démontré que ce fut pendant la seconde campagne contre Samos, qui précisément doit se rapporter à la première année de la 85e. olympiade sous l'archonte Morychide. Diodore est dans une erreur manifeste quand il attribue les deux campagnes à la même année, et il n'a pas réfléchi que le siège de Samos, qui a terminé la guerre, a seul duré neuf mois, et qu'il est impossible de relater dans les trois autres mois tout le reste des opérations qui furent de plus retardées par des négociations, ainsi que nous le dit formellement Plutarque. 2°. L'auteur anonyme de la vie de Sophocle le fait nommer au commandement sept ans avant la guerre du Péloponèse; 3°. une scholie manuscrite sur le v. 283 des Guèpes d'Aristophane, dit formellement que les évènemens de Samos eurent lieu sous l'archonte Timoclès et sous son successeur Morychide. A tout cela M. Bœckh

oppose d'abord le témoignage de Diodore : selon lui, Sophocle donna son Antigone sous l'archonte Diphile ; il nie l'impossibilité de réunir dans trois mois tous les événemens qui paraissent à M. Seidler, exiger un temps si long ; il fait valoir le témoignage des auteurs qui disent que les faits se succédèrent rapidement. M. Bœckh répond à la seconde raison par un argument tiré de la manière de compter les archontes ; il veut qu'on y comprenne le premier, Morychide, et le dernier qui gouvernait déjà depuis 10 mois quand commença la guerre du Péloponèse, et il en conclut qu'on ne peut pas se servir d'une indication aussi peu exacte. Quant au témoignage du scholiaste sur la durée de la guerre de Samos, M. Bœckh justifie Diodore en disant que l'entrée en charge des archontes se faisant en été au milieu de l'année, cet auteur aura rapporté à un seul ce qui s'est passé sous l'administration de deux. M. Bœckh admet, contre l'opinion de Dodwell et de Corsini, que long-temps avant la 87e. olympiade, le mois d'hecatombæon était celui de l'entrée en charge des archontes. Thucydide place la guerre de Samos à la sixième année après la trève de trente ans conclue à la suite des affaires d'Eubée. Il s'agit de trouver dans quel mois elle le fut, c'est ce que l'on ne peut faire qu'en fixant le commencement de la guerre du Péloponèse ; les uns disent que la trève fut rompue la 15e. année au 10e. mois ; M. Bœckh, au contraire, dit que ce fut le 4e. mois de cette quinzième année. Étant ainsi remonté d'autant par ce moyen, ce savant met la guerre de Samos à l'automne de la 4e. année de la 84e. olympiade. M. Seidler répond en cherchant à déterminer l'époque précise du siège de Potidée, qui donna lieu à la guerre de Péloponèse, et qui fut suivi de l'assemblée des alliés à Lacédémone. Or Thucydide dit positivement que cette assemblée eut lieu la 14e. année après la trève d'Eubée, d'où il suit que cette trève n'a pu être conclue avant le 5e. mois de l'année 3e. de l'olympiade 83, et que M. Bœckh se serait trompé en la reportant au 4e. mois. Il est même convenable de concéder un espace de temps quelconque au delà du point qu'on ne peut dépasser : donc la guerre de Samos n'aura eu lieu, au plus tôt, qu'au 6e. mois olympique de la 4e. année de l'olympiade 84. M. Seidler cherche à prouver aussi que sur la propre indication de M. Bœckh, en ce qui concerne les célébrations des jeux lénéens, et sur une assertion du scholiaste d'Aristophane, on arriverait aux mêmes résultats. M. Bœckh met la première campagne de Périclès contre

Samos au commencement de l'hiver, et la seconde à la fin de l'hiver ou au commencement du printemps qui appartient encore à la même année : ainsi il faudrait, la guerre n'ayant pu commencer que, au plus tôt, dans le 6e. mois, qu'on resserrât dans l'espace de 3 mois toute la première guerre entre Samos et Milet, et les négociations d'Athènes en faveur des Milésiens vaincus, et la première campagne de Périclès, et le retour de ce héros après la prise de Samos, et la reprise de Samos, et la délivrance des ôtages Samiens emmenés à Lemnos, et la seconde apparition de Périclès devant Samos avec 70 vaisseaux, etc., etc. M. Seidler attaque deux argumens de M. Bœckh, dont l'un consiste à dire que les retards éprouvés par la flotte phénicienne conviennent à l'hiver, et l'autre que, pendant un repas, il est question de feu, ce qui suppose tout au moins les gelées du printemps. Il réfute ensuite M. Bœckh sur l'interprétation d'un passage de Strabon et d'un autre de Diodore, interprétation selon laquelle ces mots, οἱ δὲ πάλιν περικλέα προχειρισάμενοι στρατηγόν, n'indiqueraient pas une seconde élection de Périclès. M. Seidler combat aussi les conséquences tirées par son adversaire, de ce que l'on se sert quelquefois du mot εὐθὺς ou d'autres semblables pour marquer la rapidité des évènemens; puis il se tourne vers un autre champion, M. Süvern, qui, en lui concédant tout ceci, prétend que dans tous les cas la nomination de Sophocle n'aurait pu avoir lieu qu'après la représentation d'Antigone; d'où il suit que cette représentation appartiendrait à l'an 4 de l'olympiade 85e.; d'ailleurs, ajoute-t-il, les nominations se faisaient à la fin de l'année attique, et l'entrée en charge avait lieu au commencement dans l'*hécatombæon* : d'après cela, il est impossible que Sophocle ait exercé le commandement dans l'année même où fut représentée Antigone. M. Bœckh, en approuvant cet argument, y ajoute que les comices se tenaient sans doute dans les trois derniers mois de l'année; que l'Antigone vraisemblablement ne fut représentée qu'aux grandes fêtes de Bacchus, dans le mois d'Elaphébolion, et qu'ainsi son élection *pour l'année suivante* aura eu lieu immédiatement après. M. Bœckh en conclut que si la seconde expédition de Samos a eu lieu en l'an 1 de la 85e. olympiade, l'Antigone aura été représentée la 4e. de la 84e.; que si, au contraire, ainsi qu'il le croit, la seconde expédition appartient à cette dernière, il faudra remonter pour la représentation à la 3e. année de la 84e.

G. Tome IV.

Pour répondre à cette objection, M. Seidler nie que les archontes et les stratèges soient entrés en charge en même temps. Il n'y a pas d'exemple, dit-il, d'un peuple chez lequel les chefs militaires auraient pris le commandement en été, dans le temps des opérations, qui auraient été interrompues d'une manière fâcheuse pour le bien public. Il pense que, vu les préparatifs de la guerre, il fallait au moins reporter à l'hiver l'entrée en charge des stratèges. Chaque fois que Thucydide et Xénophon parlent d'un chef qui prend le commandement en été, le fait est rapporté comme sortant de la règle commune; au contraire, quand les choses suivent leur cours ordinaires c'est toujours en hiver que se fait la mutation. Il y a lieu de croire, d'après plusieurs autorités, que l'élection avait lieu dans la même saison. Ici nous regrettons sincèrement de ne pouvoir entrer dans les doctes détails fournis par M. Seidler, qui explique les mots ἐπὶ δὲ ςρατηγαι relatifs à Périclès (Thucyd. II, 59), et φεύγοντα relatifs à Alcibiade (Xénoph. I, 410), d'une manière fort remarquable Quant à ce que dit M. Bœckh, que l'Antigone a dû être jouée aux grandes fêtes de Bacchus, parce qu'il n'y a pas d'exemples de première représentation aux autres grandes fêtes du mois de posseideon, M. Seidler le réfute par un passage d'Élien, duquel il résulte que Socrate n'allait au théâtre que quand Euripide donnait une pièce nouvelle, et que dans ce cas il allait pour l'entendre au Pirée; et c'est précisément là que se célébraient les fêtes appelées κατ' αγρούς: d'ailleurs Antigone aurait pu aussi être représentée aux Lénéennes. Enfin, quand même M. Bœckh aurait démontré et l'entrée en charge des stratèges en été, et l'impossibilité de représenter Antigone ailleurs qu'aux grandes fêtes, s'ensuivra-t-il que Sophocle n'ait pu être élu à une place devenue vacante? Nous renvoyons à cette savante dissertation elle-même: elle occupe dans la gazette de Halle 8 pages à deux colonnes serrées: c'est presque un ouvrage entier, et nous souhaitons qu'il soit imprimé de manière a en faire jouir le public. Le morceau est terminé par l'examen d'une leçon du biographe de Sophocle; il faut lire dans ce poète selon deux manuscrits, ἐν τῷ πρὸς Αναίαν πολέμῳ, selon deux autres ἐν τῳ προς Ἀνανίουσ πολέμῳ, et M. Seidler propose au lieu de cela ἐν τῳ πρὸσ Σαμίους; convenant toutefois que M. Süvern, qui lit Αναίους, a pour cette correction d'excellentes raisons qui sont exposées à la fin de cette dissertation dont nous avons malgré nous affaibli les détails. DE GOLBÉRY

112. **Anthologia græca**, sive collectio Epigrammatum ex Anthologiâ Græcâ Palatinâ; in usum scholarum curavit M. A. Weichert, XVI et 312. p, pr., 21 gr. Mesenæ, 1823, Gœdsch.

Ce choix de poëmes de l'Anthologie est basé sur le texte de Jacobs. L'auteur a de même divisé son ouvrage en douze livres, en omettant les fragmens de Théognis, mais en y ajoutant un nombre considérable d'épigrammes qui ne sont pas comprises dans la traduction de Jacobs. Le texte est enrichi des notes dues à M. Wander, honorablement connu par ses *Adversaria in Sophoclis Philoctetum.* (*Leip. lit. Zeit.*, 1825.)

113. **Maps and plans illustrative of Herodotus.** Cartes et Plans tirés principalement de d'Anville, Rennel, Anacharsis, et Gail. Prix, 10 sh. 6 d. — **Maps and plans illustrative of Thucydides**, d'après les mêmes. Prix, 10 s. 6 d., Oxford, J. Vincent, et Wittaker, à Londres.

114. **Observations philologiques sur la description de statues attribuées a Callistrate**; par Jacopo Morelli. (*Mem. dell' Imp. Regio Istit. del regno Lomb. Veneto.* Vol. II, 1814 et 1815, pag. 17. Part. 11).

M. Jacopo Morelli, dans ce mémoire, s'attache à justifier Callistrate, et pense que les jugemens sévères (1) qu'on a portés sur ses quatorze descriptions de statues (2) tiennent à ce que son texte était chargé de fautes. Aidé d'un manuscrit du quatorzième siècle qui se trouvait à la bibliothéque de Venise, M. Morelli rétablit en effet plusieurs passages d'une manière très-satisfaisante; j'en rapporterai quelques-uns pour mettre le lecteur à même d'apprécier l'importance de ce travail. L'édition de 1719, qui se trouve à la suite des œuvres de Philostrate, en parlant d'une statue d'Orphée, s'exprime ainsi καὶ πέπλος κατὰ νώτου ἄφετος εἰς σφυρὰ κατῄει (3). On lit dans le manuscrit: καὶ πέπλος, ἄνετος κατὰ νώτου εἰς σφυρὸν κατῄει. D'après le sens de la première phrase, Orphée aurait été enveloppé d'un manteau (pèple) qui

(1) Winkelmann, dans la préface de son *Histoire de l'art chez les anciens*, le traite de misérable sophiste.

(2) Quelques critiques ne lui en attribuent que treize; mais c'est à tort que dans la Biographie universelle on en cite seize.

(3) VII, p. 898.

le couvrait tout entier jusqu'aux deux pieds, tandis que, selon la phrase des manuscrits, le pèple serait attaché négligemment et descendrait jusque sur une cheville seulement, ce qui, sans aucun doute, donne beaucoup plus de grâce à la draperie.

Dans la description d'un Amour, par Praxitèle, l'édition porte ἀκίνητος δὲ οὗτος ὁ εὔφημος, ἔδοξεν ἂν σοι κινήσεως μετέχειν (1), ce qu'Olearius traduit ainsi : *immotumque pulchrum illum motûs participem crederes esse.* Heyne avait déjà soupçonné ces mots : οὗτος ὁ εὔφημος (2). Voici la leçon du manuscrit : ἀκίνητος δὲ ὢν οὗτος ὁ ἔφηβος, ἔδοξεν ἂ. σ. κ. μ. ; ce qui présente un sens très-clair, *et quoique le jeune Amour fût immobile, on eût dit qu'il était en mouvement* (mot à mot, *qu'il participait du mouvement.*)

Je ne ferai plus qu'une citation qui justifie une conjecture de M. Boissonade. Dans la description de la statue d'un Indien ivre, Callistrate dit que l'artiste, n'ayant pu donner aux joues la couleur rouge, il avait indiqué cet état d'ivresse par toute l'habitude du corps; ἐκ δὲ τοῦ σχήματος κατήγορει τοῦ πάθους (3) M. Boissonade corrige τὸ πάθος (4), leçon du manuscrit, et sans contredit celle qu'on doit préférer. Cet habile philologue, à l'occasion du verbe κατηγόρω (*accuser*) observe très-bien qu'en terme de peinture nous avons conservé la même acception à ce verbe, quand nous disons *accuser le nu* (5), ou bien *accuser les os, les muscles sous la peau* (6).

Les matériaux rassemblés par l'abbé Morelli peuvent être fort utiles à quiconque voudra donner une nouvelle édition de Callistrate, dont, au reste, Heyne faisait assez de cas pour dire de lui qu'*il entendait bien la grâce et les ornemens du style, et qu'il décrivait les statues avec sagacité* (7). M. Boissonade le caractérise de *très-élégant sophiste* (8). D. M.

---

(1) XI, p. 904.
(2) Opuscul. academ., t. V, p 216, not. O.
(3) IV, p. 895.
(4) Philostr., p. 487 : *num hoc sensu*, dit-il, *malo accusativum rei quàm genitivum.*
(5) Loc. cit.
(6) Dict. de l'Acad. au mot *accuser.*
(7) Opuscul. academ., t. V, p. 199.
(8) Loc. cit.

115. Collezione di tutti i Classici latini. Collection de tous les classiques latins, avec notes et commentaires; publiée par Guiseppe Pomba. Imprim. libr. à Turin. Annonce des 36 premiers tomes.

La collection entière se composera de 100 volumes au moins. Prix de chaque vol., 25 cent. par feuille d'impression de 16 p. Les cartes topographiques et géographiques se paieront séparément.

Il paraîtra au moins un vol. par mois, sans interruption, jusqu'au complément de la livraison.

La collection se tire à 1000 exemplaires; lorsqu'il n'en restera plus que 200 disponibles, le prix de chaque tome sera indistinctement de 10 lir.

Celui de la totalité des 36 volumes annoncés s'élève à lir. 326 14 c.

116. Œuvres complètes de M. T. Cicéron, traduites en français avec le texte en regard, édition publiée par Jos. Vict. Leclerc, anc. prof. de rhétor. au collège royal de Charlemagne, etc. Tom. Ier., in-8°. de 33 f., plus un portrait. Prix, 7 fr. Paris, Lefebvre.

Dans l'ordre de publication ce volume est le trentième et dernier de l'édition; il contient, 1°. un discours préliminaire signé Jos. Vict. Leclerc; 2°. la vie de Cicéron, par Plutarque, traduction nouvelle avec des notes historiques et critiques, par le même, précédée d'un avis du traducteur; 3°. supplémens à l'histoire de la vie de Cicéron, comprenant sa vie politique et sa vie privée et littéraire; 4°. tableau chronologique de la vie et des ouvrages de Cicéron; 5°. notice bibliographique sur les éditions et sur les traductions françaises des œuvres de Cicéron, par C. Bréghot du Lut, et A. Péricaud membre de l'académie de Lyon: cette notice va de la page 417 à la page 472; 6°. additions au recueil des fragmens insérés tome XXIX, découverts depuis l'impression de ce XXIXe. volume; 7°. table générale du contenu de chacun des XXX volumes de l'édition.

117. Des raisonnemens du profess. Titze, tendant à prouver que l'Épitome de l'histoire romaine attribué à Florus est du siècle d'Auguste, et a été interpolé dans la suite. (*Jahrbüch. der Litteratur*, t. XXIV, Vienne, 1824, p. 169.)

Le professeur Titze, à Prague, a publié deux ouvrages où il expose son hypothèse nouvelle sur Florus. L'un est intitulé *De Epitome rer. roman. ætate probabilissimâ, vero auctore, operis antiqua forma*, Linz 1804 : l'autre, *Luc. Jul. Flori epitome rerum roman. opus elegantissimum ac utilissimum ævo Augusto vindicatum, et primitivæ formæ suæ redditum*, Prague, 1819. Selon M. Titze, l'auteur de l'Epitome est un écrivain du beau siècle de la latinité, son ouvrage est digne d'être comparé aux chefs-d'œuvre classiques de ce siècle; mais dans la suite quelque interpolateur hardi est venu défigurer ce chef-d'œuvre, et c'est dans cet état qu'il a été transmis à la postérité. M. Titze n'entreprend rien moins que de restituer la forme primitive du Florus; il retranche tout ce qui lui semble interpolation; des chapitres entiers tombent sous sa plume restaurante, et il en résulte un Florus mutilé, mais tout nouveau, qui, on peut le craindre, sera encore pire que le prétendu Florus interpolé. Ce qui conduit le téméraire M. Titze à entreprendre cette restauration qui met Florus en lambeaux, ce sont quelques passages dont le sens paraît faire supposer qu'ils ont été écrits vers le temps d'Auguste. Par exemple, en parlant de la Campanie, Florus cite parmi les villes de cette province Herculanum et Pompei; or ces deux villes furent ensevelies par l'éruption du Vésuve sous le règne de Titus; il faut donc que cette description de la Campanie ait été faite antérieurement. Ailleurs, en parlant de la défaite de Varus en Germanie, Florus dit que les barbares retiennent encore les enseignes et deux aigles enlevées aux Romains; or Tacite dit que, sous Tibère, les deux aigles furent restituées aux Romains; il faut donc que ce passage ait été écrit auparavant. M. Titze cite une foule d'autres passages qui lui paraissent contenir la preuve qu'ils ont été écrits sous le règne d'Auguste, et il en indique d'autres où il lui semble qu'il y a contradiction avec ce que l'auteur a dit ailleurs, et qu'il regarde comme évidemment interpolés. Les Annales littéraires de Vienne, en traitant l'auteur avec de grands ménagemens, réfutent une partie de ses raisonnemens et prononcent en termes très-modérés que M. Titze combat souvent des chimères. D—c.

118. De Tibulli vita et carminibus disseruit Ph. Am. de Golbery, 78 p. in-8°.

Ce morceau très-remarquable de critique et d'érudition sera en tête de l'édition de Tibulle soignée par M. de Golbery pour la collection des classiques latins. Nous aurons l'occasion d'y revenir quand le volume de Tibulle aura paru.

119. Codicis Theodosiani fragmenta inedita, ex codice palimpsesto bibliothecæ Taurinensis Athenæi in lucem protulit atque illustravit Amedeus Peyron, ling. orient. prof. Turin, 1824.

Cet ouvrage n'a été tiré à part qu'a un très-petit nombre d'exemplaires, et il est inséré dans le Recueil des Mémoires de l'Acad. de Turin.

120. Theodosiani codicis genuini fragmenta, ex membranis bibliothecæ Ambrosianæ Mediolanensis nunc primùm edidít W. Fr. Clossius. In 8o. cum fig. Tubingue, 1824, Osiander.

121. Caroli Boucheroni orationes habitæ in R. Taurinensi Athenæo; in-8°. Aug. Taurinorum; typ's Allianeis, 1824.

Ces deux discours ont été prononcés, l'un aux nones de novembre 1823, et l'autre à l'anniversaire de la naissance du roi Charles Félix, le 7 des ides d'avril de 1824. La latinité en est belle et on y trouve quelques allusions aux derniers évènemens politiques du Piémont. On y remarquera ce passage sur un fait trop rare pour n'être pas célébré par l'éloquence, celui de deux princes s'excitant mutuellement à prendre la couronne : *Pulcherrima illa duorum regum dimicatio, quâ utroque se nobilitavit, ille regnum libens deserendo, hic ultro delatum recusando.* L'orateur célèbre aussi très-dignement l'établissement du Musée royal égyptien de Turin, fruit à jamais glorieux de la munificence de S. M. le roi de Sardaigne. C. F.

122. Thèses soutenues a Upsal en 1824.

1°. *De indole poeseos hodiernæ.* — 2°. *De divisione jurium ex jure patrio et romano.* — 3°. *Carmen Mosis historico-propheticum Deuteronom. c.* XXXVII. *Suethice redditum et observationibus philologicis illustratum.* — 4°. *Cratini veteris comœdographi reliquiæ.* — 5°. *Liber Hyobi Suethice traditus.* — 6°. *Collectio monumentorum historiam suecanam illustrantium.* — 7°. *Scholia selecta in Esaiam.* — 8°. *Amatoria quædam Meleagri*

poemata sueth. reddita. — 9°. *Thucydidis* L. I, cap. II—XXIII. *sueth. versa notisque historicis illustrata.* — 10°. *De templo et paræciâ Haghyensi.* — 11°. *Prærogativarum, lege majorum, quas tempore unionis calmariensis ad se vindicarunt ordines populi suecani potiores, expositio.* — 12°. *De primâ notione Scandinaviæ in scriptis veterum diss.* — 13°. *Bion smyrneus bucolicus vates.* — 14°. *Sapphos, græcanicæ poetriæ quæ extant residua.* — 15°. *Græcorum poetarum in Anacreontem Tejum elogia.* — 16°. *Specimina versionis Corani.* — 17°. *De imperio Trapezuntino.* — 18°. *Origines linguæ latinæ orientales.* — 19°. *Vaticinia prophetæ Malachiæ lat. versa et notis criticis ac philologicis illustrata.* — 20°. *De personis in conjugatione græcâ.*

123. Teorica de' Sinonimi italiani. Théorie des synonymes italiens; par l'abbé Giov. Romani. Un vol. in-8°, lir. 4. Milan, 1825.

MYTHOLOGIE.

123. Dissertazione sopra il culto di Venere Ericina. — Dissertations sur le culte de Vénus Ericine; par Ambrogio Balbi, in-8°. Turin, 1824; Pomba.

Deux dissertations dans lesquelles l'auteur se propose de démontrer que le culte de Vénus Éricine fut établi par Éric, roi de Sicile, environ cinquante-cinq ans avant la destruction de Troie, et que les écrivains qui ont attribué son origine à Énée, lors de son arrivée supposée en Italie, ont été induits en erreur, se fondant sur l'autorité de Virgile qui, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, n'a pu suivre la vérité historique sans manquer à la poésie. (*Journ. gén. de Litt. étr.*, mars 1825, p. 79.)

125. Dell' origine de' Sacrifici; dissertazione del caval. Gius. de Cesare; 2ᵉ. édit.; in-12; prix, 2 lire. Filadelfia (en Calabre), 1819.

La première édition de cette dissertation (dont nous ignorons la date) étant entièrement épuisée, l'auteur l'a revue et reproduite sous cette nouvelle forme. Il se propose de prouver, 1°. que les hommes à l'état sauvage ne purent donner aux dieux qu'ils se firent, d'autres passions et d'autres besoins que ceux qu'ils éprouvaient eux-mêmes; 2°. que ces besoins n'étaient que la faim et l'amour; 3°. que les sacrifices n'avaient d'autre

motif que celui de donner à manger aux dieux; 4°. que les sacrifices sanglans précédèrent tous les autres, parce qu'il n'est pas vrai que l'homme ait été d'abord frugivore; 5°. qu'en conséquence de ce qu'il fut d'abord carnivore, *l'anthropophagie* dut être générale et aussi les *sacrifices humains*, les hommes ne pouvant avoir voulu offrir pour nourriture aux dieux que ce qu'ils mangeaient eux mêmes; 6°. que l'homme à l'état sauvage était donc très-féroce; 7°. que tous ces faits prouvent invinciblement les avantages de la civilisation, surtout lorsque plus de lumières auront extirpé jusqu'au dernier tous les vices qui naissent de l'égoïsme et de l'ignorance. On voit que jusque-là l'auteur ne considère que l'homme dans l'état sauvage, et ceci importe peu à l'histoire de la civilisation. Mais il nous paraît confondre ces deux états de choses qui n'ont rien de commun, le second métamorphosant l'homme en un être différent de ce qu'il était dans le premier. Cependant l'auteur ne s'abstient pas de répéter que tous les peuples anciens, constitués en société civile, pratiquèrent les sacrifices humains: mais on peut lui répondre; 1°. quant aux Égyptiens, que leurs monumens n'offrent aucune trace de cette barbarie, et l'on en aurait trouvé quelqu'une si cet usage avait été en vigueur chez un peuple dont les plus petits ustensiles comme les plus grands monuments nous sont parvenus. On a vu sur ces monumens des hommes de physionomie étrangère à l'Égypte, liés à des poteaux et sur lesquels on décoche des traits; ailleurs un héros égyptien tenant dans sa main gauche les cheveux réunis d'une foule d'hommes groupés et agenouillés devant lui, et qu'il va frapper avec une hache; et ce ne sont là que des commémoraisons de l'expulsion des Pasteurs qui avaient ravagé l'Égypte, et pas du tout des sacrifices humains. 2°. On pourrait présenter des observations analogues pour d'autres peuples civilisés auxquels on attribue avec aussi peu de fondement l'usage de ces sacrifices, et l'on doit remarquer à ce sujet que l'antiquité, peut-être plus religieuse que les nations modernes, et mêlant à ses affaires publiques plutôt les dieux que leurs ministres, n'agissait qu'au nom même de la divinité dans un acte suprême qui, dans les temps modernes, n'a pour motif que l'intérêt des hommes, je veux dire la peine de mort; car, dans l'antiquité, le coupable puni de mort mourait non comme coupable, mais comme une victime expiatoire d'un crime qui avait offensé les dieux. La loi des Douze Tables dit : Que celui qui

tue un homme devient *sacré*, *sacer esto*. Il y avait dans cette idée quelque chose de sublime, parce que la société manifestait un espèce de timeur religieuse, de scrupule très-moral dans l'usage du droit qu'elle s'attribuait d'ôter à un homme ce qu'il ne tenait que de Dieu, la vie; et quelque chose de très-humain, parce qu'il est moins affreux de mourir victime que coupable. Je ne sais, mais souvent on est tenté de préférer certaines pratiques de l'ancien monde à celles du nouveau, lorsqu'on pénètre le sens moral et profond d'institutions en apparence très-grossières, et les historiens n'ont vu quelquefois que ces apparences. Nous savons aujourd'hui que certains peuples anciens ont eu un peu plus que nous le temps de rêver sur l'homme et de l'étudier. Quelle que soit, si l'on veut, la supériorité de notre intelligence sur la leur, le temps qui fait l'expérience est bien quelque chose dans la question, et l'on peut demander depuis combien de siècles nous rêvons et nous étudions avec méthode? Ces réflexions nous viennent à propos du livre sur les sacrifices; nous y ramenons le lecteur qui y trouvera des discussions savantes et un résumé de ce qui a été écrit jusque là sur ce sujet curieux, et que l'auteur a considéré dans sa généralité. C. F.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

126. **Dissection d'une Momie du sexe féminin.** — Les résultats de cette opération faite par le Docteur Granville, à Londres, ont été mis sous les yeux de la Société royale. Le corps, après avoir été dégagé, au moyen de l'ébullition et des macérations, de la cire, de la myrrhe, de la gomme, de la résine, du bitume et du *tannin*, dont il était imprégné et auxquels il devait sa conservation, semblait, dans toutes ses parties, avoir subi une préparation d'embaumement toute récente; et bien que cette femme dût être décédée depuis environ 3000 ans, le Dr. Granville put préciser l'âge qu'elle avait alors, et reconnaître qu'elle avait eu des enfans, et qu'elle était morte d'une hydropisie d'ovaire (ovarian dropsy.) Il donna aussi les dimensions des diverses parties du corps, et, ce qui est vraiment extraordinaire, elles se trouvèrent être exactement les mêmes que celles de la Vénus de Médicis. (*Edimb. journ. of science*, juillet 1825, p. 15.)

127. Commentatio de numis Punicis, Auct. J. C. Lindberg; in-8. cum fig. Hafniæ, 1824; Schultze.

Specimen d'un grand ouvrage sur les monumens phéniciens, que l'auteur se propose de publier ; il est extrait des *Miscellanea havniensia* (mars 1825, p. 78.)

128. Di un quadrante unico ed inedito, etc. — Sur un *quadrans* unique et inédit qui se trouve au Musée de l'Université de Perouse; par Gio. Bat. Vermiglioli; in-8°. Perugia, 1825.

Le *quadrans* est une monnaie de la classe des *onciales*, et celui-ci est une médaille étrusque de grand bronze, portant d'un côté une tête de femme, et de l'autre une tête de bœuf de face, avec l'inscription HIR en lettres étrusques rétrogrades. Le savant auteur qui en donne la description, y lit le commencement du mot HIRETUM, nom d'une ville de la Sabine, écrit de même sur un marbre étrusque publié par Lanzi. Les habitans de cette ville seraient les Éreti dont Virgile a parlé. Les raisons que donne le professeur Vermiglioli pour cette attribution, paraissent très-satisfaisantes.

129. Corfou. — Temple antique. — Le *Sun* donne l'extrait suivant d'une lettre écrite de Zante, le 10 mai, par un architecte anglais, M. John Wrigt : « Durant mon séjour à Corfou, j'ai été fort utilement occupé à mesurer et à dessiner un temple antique de la plus grande beauté, qu'on vient de découvrir. On suppose qu'il était consacré à Neptune ou à Bacchus, et qu'il fut enseveli par un tremblement de terre il y a 2 ou 3000 ans. Il ne restait plus au-dessus du sol que le sommet d'une colonne qui servait de siège aux bergers. Le gouvernement ayant eu l'idée d'ordonner à quelques soldats de creuser dans cet endroit, on ne tarda pas à découvrir les ruines de ce beau temple. Il est d'ordre dorique; j'en ai dessiné les différentes parties, et tâché de rétablir l'ensemble. J'envoie ces dessins à Londres. Je me félicite d'être le premier architecte qui ait eu connaissance de cette découverte. » (*Moniteur univ.*, 21 juillet 1825.)

130. Bains de Pompéia. — On a découvert, dans les fouilles de Pompéia, des bains de la plus grande élégance; on y voit des salles entières avec des voûtes ornées de différentes manières, et un bain de marbre blanc pouvant contenir 20 individus. On

a trouvé dans une chambre deux sophas de bronze et un grand vase de même métal, et sous terre on a découvert 500 lampes. (*Monit. univ.*, 4 août 1825.)

131. De numo plumbeo Zenobiæ reginæ Orientis, et æneo Palmyreno; dissertation de M. Frédéric Münter, évêque de Séelande. (*Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, tome IX, p. 551 et suiv.)

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de Zénobie, reine de Palmyre, qui, après avoir sauvé l'Orient du joug des Perses, balança un moment la fortune de Rome. Mais on connaît beaucoup moins les monumens que cette illustre reine dut laisser après elle. A peine s'il existe quelques monnaies qui portent son nom; encore passent-elles pour fausses, ou du moins pour suspectes. M. Münter publie ici, pour la première fois, une pièce de plomb portant d'un côté le buste de Zénobie avec cette légende ZHNΩBIA CEBACTH, de l'autre le génie de Rome assise tenant une Victoire à la main avec cette légende, ετου SA. Comme ce plomb est plus léger que de coutume; que d'ailleurs le mot Zénobie est écrit avec un *oméga*, au lieu de l'*omicron* qui est l'orthographe ordinaire, il fallait d'abord montrer son authenticité. C'est ce qu'a fait M. Münter, en s'appuyant de quelques exemples analogues.

La date marquée sur ce monument prouve qu'il ne peut appartenir qu'à la première année du règne de Zénobie; ce qui le distingue des autres pièces de ce genre qui furent frappées quelques années après à Alexandrie, lorsque Zénobie eut conquis l'ancien empire des Pharaons. M. Münter a pris occasion de là de retracer le tableau de la numismatique de Zénobie, d'après les ouvrages d'Eckhel, Zoëga et Mionnet.

L'auteur passe ensuite à la description de deux autres pièces, dont la première porte sur la face la tête de Sérapis et de deux autres divinités, et sur le revers le mot ΠΑΛΜΥΡΑ, avec une victoire tenant une balance. La seconde représente d'un côté le haut d'un palmier, et de l'autre un casque. On ne peut qu'applaudir au zèle de M. Münter, et il serait à désirer que les antiquaires continuassent à recueillir les monumens de la ville de Palmyre; peut-être finira-t-on par éclaircir les obscurités qui ont enveloppé et qui enveloppent encore l'histoire de cette célèbre cité. R.

132. NUMI KUFICI, QUI IN IMPERATORIS AUG. MUSEO PETROPOLI SERVANTUR; recensuit C. M. FRAEHN. (*Mém. de l'Acad. impér. de Saint-Pétersbourg*, tom. IX, p. 563.) — NUMI KUFICI ANECDOTI EX VARIIS MUSEIS SELECTI ET ILLUSTRATI; par le même. (*Id.*, p. 587, avec 4 pl.)

Depuis long-temps M. Fraehn travaille à une description des médailles orientales du cabinet de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Avec les immenses richesses numismatiques que renferme cette collection, le travail de M. Fraehn ne peut être que fort intéressant. En attendant que ce travail soit mis au jour, M. Fraehn a cru devoir faire connaître quelques médailles éparses dans différens cabinets, et dont plusieurs seraient peut-être restées sans cela ignorées. Le Mémoire de M. Fraehn est divisé en deux parties: la première consiste dans une simple description des médailles orientales du cabinet particulier de l'empereur de Russie; la deuxième renferme de plus quelques discussions archæologiques et géographiques dont plusieurs ne manqueront pas d'intéresser les amateurs de ce genre d'antiquités. Nous citerons entre autres ce qui concerne la ville d'Abbassia, qu'on avait jusqu'ici placée dans le voisinage de Bagdad, et qui a dû se trouver en Afrique. On en peut dire autant de la ville d'Endesabé qu'on avait placée au sud de la mer Caspienne, et qui n'a pu être située que du côté de l'Oxus.

Le Mémoire de M. Fraehn est accompagné de quatre planches où l'on a représenté les médailles les plus importantes de l'ouvrage. Nous nous permettrons à cet égard un reproche contre l'auteur. Ici, comme dans quelques dissertations publiées précédemment, il s'est contenté le plus souvent de dessiner le mot ou les mots de la médaille sur lesquels il entre dans quelques explications, laissant tout le reste en blanc. Une telle manière de publier les monumens équivaut à une mutilation. Il en résulte qu'on n'a sous les yeux que ce qui a frappé l'auteur en particulier, ou que ce qu'il veut bien nous montrer. Si, lors de la renaissance des études de l'antiquité, on avait suivi une pareille marche, nul doute que la numismatique grecque et romaine ne fût restée dans l'enfance. Sans doute M. Fræhn finira par sentir lui-même les inconvéniens d'une telle méthode; sans doute, dans sa grande description du Musée oriental de l'Académie de Saint-Pétersbourg, il nous donnera les médailles entières sans retranchement, en un mot, telles qu'elles existent. R.

133. Tabula itineraria peutingeriana primùm æri incisa et édita à Francisco Christoph. de Scheib, MDCCCIII denuò cum codice Vindobonensi collata, emendata et nova Conradi Mannerti introductione instructa; studio et opera academiæ litteratorum Monacencis; MDCCCXXIV. In-fol., 63 p. et 12 pl. (Voy. *Bull. des scienc. géog.*, 1824, t. 2e., p.99.)

Au milieu du siècle dernier, M. de Scheib fit graver sur cuivre la table de Peutinger, et y joignit un docte commentaire; mais ce livre utile est devenu fort rare, quoiqu'en 1809 un dominicain l'ait fait réimprimer en Italie. On ne savait pas, d'un autre côté, ce qu'étaient devenus les cuivres de Scheib, et toute réimpression en était dès lors impossible. Toutefois ces cuivres avaient appartenu à l'académie palatine, dont le mobilier fut vendu à l'encan; si bien que les planches de la table de Peutinger tombèrent entre les mains d'un ignorant qui se disposait à les faire fondre comme vieux cuivre, lorsque l'académie de Munich, instruite de ce fait par un heureux hasard, se hâta de les acheter. Aussitôt il fut décidé qu'on publierait une nouvelle édition, mais que préalablement on ferait une exacte révision de ces cuivres en les comparant à l'original. Ce travail se trouva tout fait par les soins de feu le professeur Vadniki, qui l'avait envoyé à M. Schneider, et ce dernier s'empressa de le communiquer à l'académie de Munich. On ne se contenta point de ce premier pas, on eut l'attention de faire revoir encore les noms que Scheib avait donnés incorrects, et l'académie, possédant tout ce qui lui était nécessaire pour une bonne édition critique, chargea de la faire le célèbre géographe Mannert de Landshut. En voilà sans doute assez pour intéresser tout ce que l'Europe a de savans; et quelle édition jamais offrit plus de garanties que celle que nous annonçons? L'introduction traite des points suivans: 1°. Quels sont les auteurs de la carte de Peutinger et de l'itinéraire qui porte le nom d'Antonin? On cherche à démontrer que l'un et l'autre appartiennent à Auguste ou du moins à Agrippa. 2°. Dans quel temps la table primitive a-t-elle été tracée? 3°. L'exemplaire de Vienne est-il celui qui a été écrit au 3e. siècle, ou bien est-ce une copie faite dans le moyen âge? 4°. On fait voir que cette carte est copiée par un moine du 13e. siècle. 5°. Quelle méthode a été suivie dans la réduction et dans le tracé de l'original? 6°. Quelles sont les fautes qui se sont glissées daus ce travail, soit par le fait de ce moine, soit autrement? 7°. Histoire de la table

de Peutinger. 8°. De ce que Schieb avait fait pour elle. 9°. Appendice sur le géographe de Ravenne. Je ne sais si l'on trouvera que sur le premier point, M. Mannert ait apporté des raisons bien convaincantes. Il dispute beaucoup sur un passage de Ducuilius, auteur du 9e. siècle, qui, dans sa *Mensura provinciarum orbis terræ*, cite 12 vers écrits au temps de Théodose, et d'où l'on pourrait conclure qu'à la 18e. année de son règne, cet empereure a fait faire de nouvelles mesures itinéraires. M. Mannert pense que l'on comprend mal ce passage, et que par là il faut seulement entendre que Théodose a fait faire des anciennes cartes une révision et des copies. Il attribue la première *écriture* de la carte de Peutinger à Septime-Sévère et à Alexandre-Sévère, et la confection des cartes antérieures aux conceptions de Jules-César, d'Auguste et d'Agrippa, qui même les auraient fait rédiger et déposer dans les archives de l'empire. M. Mannert, dans son appendice sur le géographe de Ravenne, fait voir qu'il possédait de la Table un exemplaire bien supérieur à celui de Vienne. L'ouvrage de M, Mannert ne peut qu'ajouter à sa haute réputation : il a rendu aux sciences un véritable service en remettant dans le commerce une source de recherches qu'il était presque impossible de se procurer, et que l'on est heureux de pouvoir aujourd'hui acquérir à un prix modique, en profitant aussi des instructions de l'un des plus grands érudits de l'Allemagne.

P. DE GOLBÉRY.

134. VOYAGE (*historique et archæologique*) PAR LE WOLGA A CASAN et aux ruines de la ville des Bolgares, en 1823. (*Mém. patriot*, ou *Otietschesvennia Zapisski*, janv. 1824, p. 1, et avril, p. 3.) *Suite et fin* du n°. 32 du cahier de juillet du *Bulletin*.

A 12 verstes de Casan j'aperçus une tour blanche qui semblait s'élever sur une élévation bleuâtre. Voici la ville des Bolgares, me dit mon postillon en faisant partir ses chevaux au grand galop. Long-temps encore cette tour s'offrit à mes regards sous la forme d'une colonne placée au milieu d'une sombre forêt; mais à mesure que nous approchions, nous découvrîmes autour un vaste bourg bâti sur le penchant d'une montagne qui sans doute n'était autre chose que le rivage très-élevé du Volga, dont les eaux baignaient jadis cet endroit, et qui coule maintenant neuf verstes plus à l'occident. Si, d'un côté, les révolutions annuelles qu'éprouve ce fleuve, donnent de la vraisemblance à cette

supposition, de l'autre, on peut naturellement conclure que la capitale d'une nation riche et puissante, et dont le commerce était immense, ne pouvait être mieux située que sur les bords d'un fleuve navigable. On peut donc dire affirmativement que la position de la ville des Bolgares avec ses vastes mosquées et ses magnifiques minarets était la plus belle et la plus majestueuse que l'on pût trouver sur le pittoresque Volga.

Cette rive, qui ne le cède point en hauteur à celle où se trouve Nije-Gorod, l'emporte de beaucoup par la disposition graduelle de ses coteaux, qui maintenant sont couverts de jardins fruitiers et potagers.

Quoique la curiosité m'engageât avant tout à visiter l'église, dans l'espérance d'y trouver quelques monumens écrits, ou d'y puiser des instructions auprès du prêtre desservant, cependant, d'après le principe dont j'ai reconnu plus d'une fois la justesse, je montai d'abord sur la tour que j'avais vue de loin, afin de me familiariser avec les lieux que j'avais l'intention d'explorer; et quels sites s'offrirent devant mes yeux surtout du côté du midi et du couchant! Le Volga se développait devant moi sous tous ses aspects, tantôt en un canal rétréci et bleuâtre, tantôt sous la figure d'un petit lac de forme circulaire, tantôt enfin dans toute sa splendeur et sa majesté; un nombre infini de bourgs et de villages sont construits sur ses bords enchantés. La ville de Tétuchi et celle de Spask, à 35 verstes vis-à-vis, bornaient l'horizon de deux côtés; mais ce qui me parut le plus curieux, je dois l'avouer, et la plus douce récompense de la fatigue que j'avais éprouvée à monter sur la tour, ce fut la certitude de mes suppositions relativement au cours du Volga au pied de la ville des Bolgares. De là on découvre très-visiblement l'inclinaison de ce fleuve à dix verstes à droite, et un marécage noir couvert tantôt de broussailles, tantôt de petits lacs, indique parfaitement son ancien lit(1). En tournant mes regards vers le nord, j'aperçus comme sur un plan les cendres de l'ancienne ville des Bolgares. Un rempart de terre, entièrement détruit en certains endroits, et un fossé de trois sa-

(1) Les écrivains arabes confirment cette assertion : Tavarisch-Ouddavaïl, Raouz-Oul-Mikcharon et Ybn-el-Wardy, dont les ouvrages manuscrits se trouvent chez plusieurs Abouizes, à Casan et à Kasslimof. Selon le premier, le cours du Volga aurait changé 54 ans après la conquête de la ville des Bulgares par Timour.

gènes de profondeur, indiquent assez l'étendue de la ville, dont la forme était un ovale irrégulier, et qui avait 7 verstes de long et 4 de largeur. Peut-on contempler avec indifférence la tombe de l'immense capitale d'un peuple jadis célèbre et puissant ? Peut-on se refuser à des réflexions douloureuses en voyant les témoignages muets et misérables de son existence ? Quelques tours isolées, disséminées çà et là dans le désert parsemé d'arbrisseaux ; quelques murs tombant en ruine, de vastes bruyères, voilà tout ce qui reste de cette cité où s'élevaient jadis de majestueux palais, des harems riches et fastueux. Bientôt peut-être la charrue du laboureur effacera jusqu'à ces derniers vestiges, et le vent nocturne dissipera leur poussière. Essayons du moins de décrire avec exactitude ce que nous avons trouvé de conservé : nos lecteurs verront combien de changemens se sont opérés, combien même de ces ruines ont disparu depuis qu'elles furent visitées en 1768 par les académiciens Pallas et Ozérétskof.

Quoiqu'il soit bien pénible de monter sur la tour, il est incomparablement bien plus dangereux d'endescen dre, car non-seulement il manque un grand nombre de marches à l'escalier, mais la plus grande partie en est tellement pourie qu'ils fléchissent sous les pieds et peuvent s'enfoncer au premier pas imprudent que l'on ferait ; c'est à cela qu'il faut attribuer la douleur que les voyageurs ressentent ordinairement dans les genoux, et qui me tourmenta toute la nuit, bien que les Tatars la considèrent comme l'effet de leurs malédictions contre tous les Chrétiens qui osent souiller ce sanctuaire de leur présence impure ! La porte qui conduit dans la tour est située du côté du midi ; l'escalier est circulaire, fort étroit, et éclairé par plusieurs ouvertures quadrangulaires pratiquées dans le mur. Il a soixante-treize degrés. Presqu'au milieu de la muraille on remarque les traces d'une inscription arabe.

Cette tour, qui a douze sagènes et demie de hauteur, est une des ruines les plus intactes ; mais elle ne doit sa conservation ni à l'épaisseur singulière de ses murailles, ni à l'énormité des pierres brutes qui forment sa base, et unies entr'elles avec un art tout particulier ; c'est à la sollicitude de Pierre le Grand, dont l'amour pour les beaux-arts et le respect pour l'antiquité s'étendirent partout. Lors de sa visite aux ruines de la ville des Bolgares, pendant la campagne contre la Perse, il ordonna, entre autres dispositions utiles, que la partie supérieure de cette tour ou co-

lonne serait consolidée par deux cercles en fer. Dans la suite, M. Gourief, vice-gouverneur de Casan, la fit couvrir d'une toiture convenable.

Les traces d'un grand édifice carré qui se trouvait près de cette tour, donnent lieu de penser que c'était un minaret appartenant à la mosquée du sultan; car il n'est pas douteux qu'il existait jadis à cette place un château fortifié entouré d'épaisses murailles flanquées de tourelles dans tous les angles. Deux de ces tourelles sont assez intactes jusqu'à présent; l'une d'elles a été convertie en une église chrétienne sous l'invocation de St.-Nicolas Thaumaturge, et l'autre servait de cave au monastère; mais lorsque, par les soins du marchand Vikhlaïef, un nouveau temple en pierre eut été érigé en 1734, cette église fut entièrement abandonnée. Elle est de forme octogone, a 5 sagènes de long, autant de large et 3 et demi de haut, avec sa voûte, dans laquelle on voit deux petites fenêtres et une entrée du côté du midi. On peut supposer que les trois autres tours étaient de la même dimension, et qu'elles présentaient le même aspect. L'archæologue pourra se convaincre que le sultan ou le kan faisait sa résidence dans ce château, lorsqu'il verra les traces du palais dont l'immensité est attestée par les restes d'une base qui a quatre-vingts pieds de long, autant de large, et à tous les coins de laquelle se trouvaient des tours de différentes figures et de différentes grandeurs. Quelques degrés soutenus par des pierres de taille indiquent les larges escaliers qui servaient à entrer dans la principale tour.

Nous vîmes dans les fondemens de la nouvelle église plusieurs pierres funéraires chargées d'inscriptions, dont nous devons l'explication à la sollicitude de Pierre le Grand et à son amour pour les sciences; cependant, après la plus sévère investigation de toutes les ruines, il ne s'est trouvé que 49 inscriptions dont on ait pu découvrir le sens, et comme elles sont presque toutes arabo-tatares (1) et arméniennes, l'explication des premières (qui ont été traduites en russe par Youssoup Yjboulat), fut confiée au savant Akhoun-Kadyrmamèche Süngaleï, et celle des dernières à l'arménien Jvan Wassilief (2). Quoiqu'il n'y en eût dans tout ce nombre que trois arméniennes, il est pourtant à remar-

---

(1) Celles-ci sont en grande partie composées de lettres artistement taillées dans la pierre.

(2) En 1722.

quer que la plus curieuse de toutes soit écrite dans cette langue, car elle se rapporte à l'an 557 de l'hégire et à l'année 1260 ou environ de notre ère, époque où l'existence des Bolgares n'est encore mentionnée dans aucune chronique. La seconde inscription arménienne bien postérieure est remarquable par l'expression de *fameuse*, surnom qui fut donné à la ville des Bolgares (1).

Les inscriptions arabes, qui commencent à l'année 619 et se terminent à 742, se rapportent en grande partie aux évènemens de 623 (2). Leur style se ressent de l'enflure orientale, et partout on y voit cités des passages de l'Alcoran : sur la pierre qui couvrait le tombeau d'Abdoul (624) on lit ce qui suit : « La mort » ressemble à une coupe remplie d'un breuvage; tous les hommes » sans exception doivent la vider. »

Il est à observer que le style des inscriptions pour les femmes est encore plus boursoufflé, plus surchargé d'épitèhtes; par exemple :

1. « Dans cette demeure repose la très-chaste, très belle et très-pieuse princesse Safara, fille de Hissaïef, native de la province de Schamakhia. O Seigneur Dieu! accorde-lui un bonheur sans fin, remets-lui ses péchés, et sanctifie-la au jour terrible du jugement. »

2. « Ci gît la très-honorable, très-généreuse, très-belle, très-noble, très-immaculée, très-respectable, très-pure et très-croyante princesse Sara, fille d'Akhmet. »

Ces pierres sont de différentes grandeurs, et ont toutes, selon l'observation de Pallas, beaucoup d'analogie avec les tombeaux qu'on a trouvés à Kassimof (3).

Je trouvai dans l'église une antiquité fort curieuse, découverte depuis vingt-cinq ans dans les ruines de la ville des Bolgares : c'est une image en cuivre doré d'ancien travail grec. Ce morceau précieux demeura long-temps entre les mains d'un paysan, et devint l'objet de la vénération toute particulière des villages environnans, dont les habitans accouraient en foule pour l'adorer. Cette circonstance attira l'attention des autorités locales, qui ordonnèrent le transport de l'image dans l'église. Elle a environ un pied de diamètre, et représente dix saints : elle deviendra un

(1) Cette pierre est posée sur la tombe de l'Arménien Názar et de son épouse Marina.

(2) Au nombre de 22.

(3) *Voy*. Voyage de Pallas, t. I, p. 192.

bien plus grand objet de curiosité, si on la considère comme une probabilité de l'ancienne existence d'un monastère grec dans les murs d'une ville des Bolgares mahométans.

A gauche, à environ une verste de là, on voit les débris d'une autre tour semblable à la première : elle a, comme elle, 8 sagènes de circonférence, et n'en a plus que 3 et demie de hauteur (1). On y remarque aussi les bases d'une mosquée, qui ont la forme d'un carré irrégulier. Au midi et au couchant de ces édifices existent les restes de deux petites tentes. Les annalistes tatars rapportent que là reposaient les dépouilles mortelles de cinq Musulmans qui passaient pour de saints personnages, et les vrais croyans y viennent encore des pays les plus éloignés pour vénérer le tombeau de ces favoris du prophète; ils y passent même plusieurs jours de pèlerinage.

A en juger par les fossés qui désignent d'anciennes habitations, on peut conclure avec quelque vraisemblance que de là partait une rue qui traversait le milieu de la ville, et aboutissait à une grande plaine au milieu de laquelle était un immense édifice en pierre de taille, nommé par les habitans actuels *Palais noir* et *Chambre de Justice*. La première dénomination lui a sans doute été donnée à cause de l'aspect sombre et triste de ses murs, et l'autre vient sans doute d'une tradition historique; car, d'après sa disposition intérieure et extérieure, il est très-possible que cet édifice ait servi de lieu de réunion au divan et à d'autres tribunaux.

Il a quatre étages et est de forme quadrangulaire. Il a six sagènes environ de hauteur et quatre de largeur à sa base; il est recouvert en haut d'une coupole au milieu de laquelle on avait pratiqué une espèce d'œil de bœuf; les autres étages étaient séparés entre eux par des planchers de bois. L'étage inférieur occupe une surface presque cubique, et l'on y entre par une ouverture demi-circulaire ou un arc à moitié enfoncé dans la terre, au-dessus duquel était une pierre unie qui n'offre plus même aucune trace d'inscription. Il n'y avait à cet étage d'autre porte que cette ouverture, et l'on en peut inférer que c'était une prison. Il paraît que l'édifice se divisait au couchant en trois petits appartemens carrés, au midi en deux chambres un peu plus grandes, et

(1) Lors du séjour de Pallas dans ces ruines, elle avait encore 9 sagènes de hauteur, et les murs de la mosquée ainsi que des autres édifices s'élevaient encore à plus de deux sagènes.

à l'est et au nord il n'y avait qu'une longue salle de chaque côté. Le troisième étage n'est éclairé que par quatre fenêtres pratiquées au-dessus des portes du second étage, et ornées de corniches et d'un fronton. Le quatrième, qui est octogone, a le même nombre de fenêtres semblables. A cinquante pas au nord, on découvre les ruines d'une muraille qui entourait sans doute le palais.

Mais l'antiquaire considèrera avec plus d'intérêt encore les restes d'un grand édifice situé à 100 sagènes de là au midi, et que les habitans appellent le *Palais blanc*. Il a environ 12 sagènes de long, et 3 de haut sous la coupole, et il est du nombre de ceux qui ont le plus souffert des ravages du temps, depuis la visite de nos académiciens. Cependant, en entrant dans le premier corps de bâtiment, il est facile de se faire une idée de sa disposition primitive; mais il ne l'est pas autant de déterminer précisément dans quel but il fut élevé: si c'est un temple grec, une mosquée, ou même des bains, comme le supposent unanimement nos voyageurs et nos antiquaires, qui trouvent dans ces ruines des preuves incontestables de leur assertion.

Pallas, qui prend cet édifice pour une mosquée, en regarde les souterrains comme un caveau qui servait de sépulture, parce qu'il en trouva l'entrée sous la muraille du midi entièrement semblable à celle qui existe dans la mosquée de Kassimof, au cimetière du kan. Il le compare aux anciennes écoles qui se trouvent à Taschkent (1).

Le professeur Erdmann (2) s'efforce de prouver au contraire que ce n'était autre chose que *des bains*, et à l'appui de son opinion il assigne la découverte qu'il a faite de dix canaux, dont cinq vont du nord au midi, pareil nombre de l'ouest à l'est, et qui se coupent tous à angle droit. Chacun de ces canaux avait, selon lui, un pied et demi de large, deux et demi de profondeur, et se réunissaient tous dans un canal commun du côté du sud, où ils coulaient tous sous des voûtes. Cet archæologue a découvert en outre sur les murailles des signes non équivoques d'aqueducs, et, dans un coin du passage, les restes d'un tuyau de fer de deux ou trois pouces de diamètre. Indé-

---

(1) Voyage de Pallas, t. I, pag. 192.

(2) Beitrage zur Kenntniss des Innern von Russland, von D. I. F. Erdmann. Riga und Dorpat, 1821, t. I, p. 285.

pendamment de cela, il a trouvé dans le mur des deux chambres du coin au nord et au sud-est, sous les planchers, quatre grands sillons horizontaux dans lesquels étaient encore comme ensevelis des espèces de tuyaux à pompes; dans le mur occidental de la chambre du coin, au nord-ouest, des vestiges d'un robinet perpendiculaire; enfin dans le mur méridional de la chambre sud-est, la place d'un grand bassin.

Pour combattre la *première* supposition, on peut avancer que les Mahométans, qui détestent la forme de la croix, se seraient bien gardés de donner cette figure à un édifice destiné à devenir une mosquée, et qu'en outre on n'y découvre aucune trace des minarets qui accompagnent toujours les temples musulmans. Pour démentir *la seconde*, on pourrait montrer les pierres funéraires remarquées sur le plancher de la grande croix, et que les Mahométans n'auraient certainement pas laissées dans un bain. Quoique les différens objets d'église (1), notamment l'image dont j'ai parlé plus haut, trouvée près de ce monument, et surtout sa forme en croix, puissent faire naître l'idée qu'il existait en ce lieu une église grecque; un examen plus suivi de la croix elle-même suffirait pour repousser cette opinion. S'il m'est permis d'énoncer ma façon de penser, je dirai que cet édifice a eu plusieurs destinations selon les circonstances, ce qui aurait donné lieu à différens changemens dans les constructions et le genre même d'architecture. A en juger par les bâtisses primitives, je supposerais que ce monument ressemble aux pagodes indiennes décrites dans les ouvrages de Daniell et de Langlès, et qu'il aurait été construit à l'époque où les Bolgares suivaient encore le culte de Brama. L'analogie du style avec l'architecture indienne est sensible, non-seulement dans l'ensemble, mais dans les détails. Enfin, la solidité des murailles et des voûtes indique suffisamment qu'elles n'ont point été construites par les musulmans. L'existence des vastes souterrains le prouverait encore. D'après ce qui en reste, il est évident qu'ils ont été pratiqués afin qu'on y pût librement circuler; malheu-

(1) J'ai eu également le bonheur de faire ici l'acquisition d'une croix de travail grec, l'image dont j'ai déjà fait mention; on y voit la figure d'un chapelet en or. Cette croix a près de trois pouces et demi de long, sur un de large. Sans doute il y avait dans l'intérieur du bois ou des reliques.

reusement l'entrée en est trop ruinée pour qu'il soit possible de pénétrer dans l'intérieur de ces catacombes.

Dans la forêt qui se trouve à une verste et demie du centre de la ville, et sur le rempart même, on montre les ruines d'un édifice assez vaste que les gens du peuple appellent *le Palais grec* : mais ces débris se trouvent dans un tel état de délabrement, que l'archæologue ne saurait expliquer d'où a pu naître cette tradition.

Du côté du sud, à vingt sagènes du rempart, on remarque un carré de quarante sagènes entouré d'un ouvrage en terre. Cet endroit se nomme *la Petite Ville* (Mâli-Gorodok). Voilà tout ce qui reste de la grande et riche ville des Bolgares, où l'on voyait quarante-quatre ruines du temps de Pallas et d'Ozeretskof. Ses autres vestiges ne présentent plus maintenant qu'une quantité de trous et de fosses profondes, où l'on aperçoit encore les bases d'édifices en pierre, carrés en grande partie, et longs de trois à cinq sagènes.

Au printemps, lors de la fonte des neiges, et après chaque pluie, on trouve sur la surface du sol différens petits objets de métal, comme des colliers, des brasselets, des bagues, des boucles d'oreilles, de petites pierres de différentes couleurs et des monnaies (1). Il n'y a pas plus de deux ans qu'une paysanne trouva quelques lingots d'argent. Elle me dit qu'il y en avait deux qui avaient plus de quatre pouces de long et plus épais que le doigt du milieu, et conséquemment je reconnus que ce ne pouvait être des roubles d'argent, comme je l'avais d'abord supposé; c'était plus vraisemblablement de petits bâtons chinois d'un poids déterminé. Elle les avait vendus à des Tatars qui, visitant ces lieux en pèlerins, achètent en chemin tout ce qu'on leur apporte provenant des ruines de la ville des Bolgares; aussi tous les enfans et toutes les vieilles femmes des villages voisins n'ont d'autre occupation que ce genre d'industrie locale (2).

---

(1) J'ai acheté une cinquantaine de ces sortes d'objets pour la valeur de dix roubles.

(2) Plusieurs personnes bien dignes de foi m'ont assuré qu'on avait trouvé dans ces ruines deux idoles d'or, et qu'elles avaient longtemps appartenu à un amateur d'antiquités. L'une fut acquise par un seigneur russe qui visita Casan sous le règne de Paul Ier., et la seconde s'est perdue à la mort du propriétaire.

Depuis l'impératrice Catherine II, qui se rendit à Casan, en 1767, et à la ville des Bolgares, le grand chancelier comte Roumantzof a visité avec la plus grande attention ces lieux vraiment historiques. Indépendamment des académiciens Pallas et Ozéretskofsk, qui nous ont laissé des détails importans sur ces contrées, il faut encore compter MM. Fræhn, Erdmann et Fuchs, professeurs de l'université de Casan.

135. Urne ancienne trouvée auprès de Viczomierzitz en Moravie. (*Mittheilung. der Mährisch-Schlesischen Gesellschaft*, Brunn, 1824, n°. 35.)

Le musée de François, à Brunn, possède plusieurs antiquités romaines trouvées en Moravie, surtout des médailles; mais il n'avait pas encore d'urnes de cette contrée: celle qui a été découverte auprès d'un chemin public à Wiczomierzitz, cercle de Prerau, paraît être la première dont on ait même connaissance. Cependant on en a trouvé plusieurs dans la Silésie autrichienne, et dans la Silésie prussienne il en existe des dépôts considérables. Il est donc probable que le sol de la Moravie recèle aussi beaucoup d'urnes que le temps fera découvrir peu à peu. Celle qu'on a tirée de la terre à Wiczomierzitz contenait des ossemens à moitié brûlés, une épingle de 6 pouces de long en métal, et des fragmens d'un anneau également en métal. Les effets renfermés dans les urnes de Silésie sont ordinairement d'os ou de pierre. D—s.

136. Antiquités de la ville de Nyon en Suisse. — On sait que la petite ville de Nyon, canton de Vaud, à quatre lieues de Lausanne, est très-ancienne, et que les Romains y ont fondé une colonie sous le nom de *Colonia equestris*. On a trouvé dans l'intérieur et aux environs de cette ville un grand nombre de restes de monumens anciens, qui font présumer que beaucoup d'autres sont encore enfouis, que le hasard, ou des fouilles, si on en exécute, feront découvrir. Malheureusement la plupart de ces antiquités ont été détruites par des hommes ignorans, ou employées comme matériaux à d'autres usages. Plusieurs inscriptions n'ont été conservées que parce que des Génevois instruits les ont achetées et transportées dans leur ville. Depuis qu'il a été établi un musée dans le pays de Vaud, les nouvelles découvertes en ce genre sont surveillées avec beaucoup d'attention. Il n'y a pas long-temps que des enfans, s'amusant à fouiller la terre après une forte pluie, ont trouvé près de la

porte Saint-Martin, non loin de la promenade publique, une lampe antique, qu'un négociant, nommé Roch, a sur-le-champ achetée et remise au professeur Reynier. Cette lampe a environ un pied de haut; elle est de bronze et couverte de patine. Son ventre est rond, et son bec lui donne la forme d'une poire. L'ouverture est entourée de deux rangées de feuilles qui s'entrelacent. L'élégance et la simplicité de ce vase prouvent qu'il est du temps des premiers empereurs Romains. Au même endroit où cette lampe a été trouvée, on avait découvert, il y a quelque temps, un vase de bronze, mais qui a été détruit ou égaré. — Le canton de Vaud contient en général un trésor d'antiquités, très-légèrement couvertes de terre, et que l'on découvre presque journellement, sans que ceux qui les trouvent en connaissent l'importance. C'est ainsi que *Moudon* (le *Minidunum* des Romains), *Avenche* (l'ancienne *Aventicum*), *Aubonne* (l'ancienne *Alpona*), *Villeneuve* (l'ancien *Pennilocus*), *Aigle* (l'ancienne *Alea*), et *Orbe* (l'ancienne *Urba*), présentent un grand nombre d'objets qui pourraient jeter un grand jour sur l'histoire de l'ancienne Helvétie sous la domination des Romains. (*Journ. gén. de la litt. étr.*, janv. 1825, p. 31.)

137. Coddenham. — Antiquités romaines. — Quelques ouvriers étant employés à labourer dans un champ à Coddenham en Suffolk, sur les domaines de sir W. Middleton, découvrirent une boite de cuivre d'un diamètre de deux pouces et demi, mais très-défigurée par la rouille. Sur le couvercle de cette boîte est la tête d'un empereur romain, et au revers un groupe qu'on suppose représenter un général haranguant ses cohortes. Lorsqu'on trouva cette boite, elle était très-bien fermée, et en l'ouvrant, on y vit deux miroirs convexes de métal parfaitement bruni et de la grandeur d'une couronne de 5 shelings. Des médailles de différens empereurs ont été trouvées dans le voisinage, et il n'y a qu'un mois qu'on en a découvert beaucoup en argent et en cuivre tout près du champ de Coddenham; une d'elles porte la tête de *Vespasien*, et une autre celle de *Crispina Augusta*, très-bien conservées. D'après la ressemblance de la tête qui est sur la boite, avec celle de la médaille de Vespasien, il est probable que cette boite est de la même époque, et que c'était un *speculum* ou miroir de quelque matrone romaine. On a découvert aussi dans le même lieu deux urnes avec des os humains et

plusieurs fragmens de pareils vases funéraires. Il est certain qu'il y avait dans ces environs une station romaine, et puisque les Romains se fixaient toujours sur les lieux les plus élevés, les antiquaires sont d'avis que Bracon Hill, à Coddenham, était leur campement. Des restes d'une voie publique ont été découverts; elle passait par le champ de Coddenham et devait mener à l'ancien *Camulodunum* et à Bracon Hill, et de là à Tarsborough et Caister Norfolk. On n'a pas encore pu déterminer la direction de ce chemin; sir W. Middleton et plusieurs gentilshommes des environs ont formé le projet de faire tout ce qui sera en leur pouvoir pour éclaircir ce point d'antiquité. (*Gentl. Magaz.*, mars 1824.)

138. Antiquités romaines. — Dernièrement un mineur, en exploitant du silex près de Hollingbury Castle, emplacement d'un ancien camp situé au sommet d'une colline, entre Brighton et Stanmer, découvrit dans une petite excavation du roc calcaire, et presque à la superficie du sol, plusieurs antiquités fort remarquables. L'une d'elles consistait en un ornement d'airain, appelé *celt*, d'une forme à peu près circulaire, cannelé en spirale, et garni à ses extrémités de deux anneaux mobiles. Les autres objets se composaient de quatre armillæ ou bracelets de poignet d'un dessin et d'un goût particulier. Tous ces objets étaient d'une substance métallique qui, à en juger par l'aspect des parties d'où la patine verte dont ils étaient incrustés avait disparu, devait avoir eu primitivement un lustre assez semblable à celui de l'or bruni; évidemment d'origine romaine, ils auront été probablement enfouis sur ou près du lieu de la sépulture de celui à qui ils appartenaient. M. Mantell de Castle-Place, possesseur de ces restes curieux, se propose, dit-on, de les mettre sous les yeux de la Société des antiquités. Les mineurs ont découvert récemment, en outre, plusieurs urnes contenant des ossemens humains brûlés; mais nous ne pensons pas qu'elles offrissent des particularités d'un certain intérêt. (*Monthly Magaz.*, mars 1825, pag. 189).

139. Quelques remarques sur l'ancien usage des Voitures en Angleterre, et sur les manières de voyager de nos ancêtres; par M. Markland. (*Archæologia or miscellaneous tracts*, etc., vol. xx. Londres, 1823.)

Il serait difficile de dire quand et dans quel pays on s'est servi

pour la première fois de voitures ; d'ailleurs il y a une vingtaine d'espèces de voitures : il faut déterminer d'abord l'espèce dont on veut parler. En Angleterre on a voyagé long-temps en *litière équestre* (*horse litter*). La *rheda caballaria* sur laquelle fut transporté le corps de Guillaume le Roux, paraît pourtant avoir été une voiture, ou pour le moins une charrette. Le roi Jean fut porté *in lectica equestri.* Plus tard, les femmes montaient des palefrois ou allaient en chariots, mais il paraît que les litières étaient plus distinguées. Lorsque la reine Marguerite, fille de Henri VII, se rendit en Écosse, elle voyagea assise sur un *beau palefroi*, mais à l'entrée des bonnes villes, elle montait en litière; derrière cette litière venait un *char* richement orné et attelé de six chevaux, dans lequel étaient ses dames d'honneur. Cet usage paraît avoir duré quelques siècles. Sur une des planches de la traduction de Monstrelet par Johne, on voit la reine Éléonore d'Autriche, femme de François Ier., faire son entrée à Toulouse en une litière portée par deux chevaux, et surmontée d'un baldaquin; et en 1604, le duc de Florence fit présent à la reine d'Angleterre d'une litière, et au roi d'un *très-beau char.* Lorsque Marie de Médicis vint voir, en 1638, sa fille Henriette à Londres, elle voyagea depuis Harwich en carrosse; mais elle fit son entrée dans la capitale en une litière couverte d'étoffes brodées en or, et portée par deux mules. C'est sous le règne d'Élisabeth que les carrosses commencèrent à être en usage. Ce fut dans un carrosse que cette reine se rendit à Westminster pour le sacre. Ces carrosses étaient d'abord mal faits, et dans les rues alors très-mal pavées de Londres, ils secouaient terriblement les personnes qui s'en servaient. Dans les œuvres de Davenant imprimées en 1673, il y a un dialogue curieux entre un Parisien et un habitant de Londres au sujet des mœurs des deux villes; ce Parisien raille son compagnon sur la mauvaise construction des voitures anglaises, comme sur d'autres points. Plusieurs legs furent faits dans ce temps par des personnes riches pour le raccommodage des routes aux environs même de la capitale. M. Markland s'étend ensuite sur les voyages qu'on faisait dans ce temps, et insère plusieurs notes et mémoires des dépenses qu'on faisait sur les grandes routes. On voyageait à la fin du 17e. siècle à peu près trois fois moins vite qu'aujourd'hui. Il y a dans la dissertation de M. Markland beaucoup de citations curieuses, mais il y règne peu d'ordre.

D-G.

140. Aeltaste Denkmæler der Freimaurerei in Deutschland. — Monumens anciens, encore existans, de la Franc-maçonnerie en Allemagne. 3 feuilles lithographiées, dessinées sur les lieux; par Otto Gunther, architecte; avec texte in-fol., 1 rxth. 12 gr. Leipzig, 1824; Baumgärtner.

141. Réflexions sur le but et l'utilité des Recherches archæologiques; communiquées à la Société des antiquaires de la Normandie, par M. Deshayes; in-8°. Caen, 1825; Chalopin fils.

Le but principal de l'auteur de ce discours est d'engager les membres de cette Société à examiner avec une attention particulière les monumens qui sont l'ouvrage des Normands, et qui, pour l'objet que la Société se propose, doivent obtenir d'abord tout son intérêt. Il y a, en effet, bien des choses à apprendre encore sur cette partie de l'archæologie française, et il est à remarquer d'ailleurs que les monumens des peuples antérieurs sont fort rares dans la Normandie. L'auteur n'attache aucune espérance à la recherche et à l'étude des monumens gaulois; il les proscrit même en quelque sorte, comme des témoignages d'une barbarie que l'esprit humain n'a aucun intérêt à rappeler; mais il nous semble que l'auteur du discours adopte trop facilement ce que j'appellerai des *préjugés romains*, en parlant des *horribles mystères des Gaulois*, de leur *férocité*, de leurs *habitudes sanguinaires*, du *culte affreux qu'ils rendaient à des dieux malfaisans et cruels*. Il dit aussi que chez ce peuple l'*écriture était proscrite*; mais César dit que les Gaulois se servaient d'*un alphabet* qui ressemblait à celui des Grecs; il y avait peut-être aussi parmi eux quelques personnes qui connaissaient la langue latine, puisque César expédiant des ordres secrets à ses lieutenans, les écrivait, non pas en latin, mais en grec, dans le cas, dit-il, où ces ordres fussent interceptés. Enfin S. Jérôme donne une idée plus favorable des opinions religieuses des Druides, lorsqu'il leur attribue l'idée d'un Dieu unique et tout-puissant, et qu'il ajoute que la Gaule seule, parmi les nations contemporaines, n'avait pas de monstruosités dans sa religion. Mais ce n'est pas en passant qu'on peut examiner à fond de telles questions : nous désirons seulement que des préjugés irréfléchis ne se propagent pas à force de les répéter; c'est le moyen le plus sûr d'assurer à des recherches honorables par leur but tout ce qu'elles doivent produire d'intéressant par leurs résultats. C. F.

142. Histoire des antiquités de la ville de Nimes et de ses environs; par M. Ménard. Édit. augmentée du résultat des fouilles faites depuis 1821 jusqu'à ce jour et de tous les monumens récemment découverts, ornée de gravures de tous les monumens; in-8°. de 5 feuilles, plus les pl. Nimes; 1825; Aury.

143. Lettera di Constanzo Gazzera al conte Giuseppe Franchi di Pont, intarno alle opere di pittura e di scultura esposte nel palazzo della regia università l'estate del MDCCCXX. — Lettre de M. Constant Gazzera sur l'exposition des ouvrages de peinture et de sculpture, à Turin en 1820. Torino, Stamp. Reale, 1821, in-8°.

Ce volume contient de très-judicieuses observations sur l'état de la peinture en Italie et particulièrement dans le royaume de Sardaigne. Les artistes et les amateurs le consulteront avec fruit.

HISTOIRE.

144. La storia universale provata con Monumenti, e figurata con simboli degli antichi. L'histoire universelle prouvée par les monumens, et représentée par les symboles des anciens; par Francese Bianchini. (Proposée par souscription.)

La réimpression de cet ouvrage dont la première édition a paru en 1697, se fera sur papier vélin (de deux qualités différentes), et sera ornée de 70 gravures. Il en paraîtra tous les trois mois, à partir du mois de mars de la présente année, un cahier composé de 48 pages. Le premier cahier contiendra en outre un avant-propos, le portrait et la vie de l'auteur.

Prix de chaque cahier en papier vélin ordinaire, 3 lir. L'ouvrage entier se composera de 30 cahiers. On souscrit chez Gius. Battaglia, imprimeur et marchand d'estampes, à Venise.

145. Œuvres complètes de Fréret, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; mises dans un nouvel ordre, augmentées de plusieurs mémoires inédits, et accompagnées de notes et éclaircissemens historiques, par M. Champollion-Figeac, correspondant de la même académie, etc. Tome Ier. de 640 p. in-8. Paris; 1825; Firmin Didot.

Il est des hommes qui semblent n'être nés que pour leur gloire et celle de leurs compatriotes, et qui, insensibles à tout ce qui est communément l'objet de l'ambition humaine, ne voient dans leurs nobles travaux que le moyen d'arriver au but auquel doit tendre la nature essentiellement perfectible de nos facultés intellectuelles. Dans le petit nombre de ces hommes privilégiés dont les siècles sont avares, Fréret occupe une place éminente que le temps ne peut que lui confirmer de plus en plus.

L'histoire, cette branche si importante des connaissances humaines, n'est, pour la plupart de ceux qui la lisent, qu'un théâtre où chacun cherche des impressions vives, de douces émotions, où tous enfin veulent trouver des alimens à une vaine curiosité. Mais ce serait ravaler l'histoire au niveau d'une science accessoire et secondaire, et tomber dans une étrange erreur, de ne voir dans cette fille du temps, aussi vieille que la première génération de l'homme, que l'objet d'une frivole occupation de notre oisiveté. Personne n'a jamais, aussi bien que Fréret, senti l'esprit dans lequel l'histoire doit être étudiée; personne n'en a jamais scruté les profondeurs par d'aussi savantes investigations.

Il n'est point de matière si aride que son génie n'ait embrassée et traitée avec un talent tel qu'il doit faire le désespoir de ses successeurs. Mais il ne nous appartient pas de faire l'éloge d'un homme au-dessus de tout panégyrique, et dont la vie a été si convenablement écrite par M. Champollion-Figeac, nouvel éditeur de ses œuvres; cette notice historique est en tête du premier volume que nous annonçons. Tous ceux qui sentent le charme des études historiques sauront apprécier l'immense service que leur rend aujourd'hui M. Champollion, qui, en publiant les œuvres du créateur de la critique des faits et des monumens de l'histoire, acquiert des droits incontestables à leur reconnaissance.

L'éditeur, par les recherches les plus scrupuleuses et les plus suivies, est parvenu à rassembler tout ce qui est sorti de la plume de Fréret; pour y parvenir, il a compulsé les 29 volumes in-folio des procès-verbaux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; il a recueilli les titres et les dates de tous les mémoires qui attestent la fécondité de la longue carrière de cet académicien, et il y a connu de plus un grand nombre de particularités sur la personne et les écrits de Fréret; enfin M. Champollion a retrouvé et réuni des mémoires ignorés jusqu'ici, ou connus seulement par des extraits. M. Dacier, digne et vénérable dépositaire des

traditions d'un temps que nous ne craignons pas d'appeler l'âge d'or de l'académie, M. Dacier a pris part indirectement à cette précieuse publication, en communiquant à l'éditeur, son ami dévoué, plusieurs manuscrits qui n'ont pas encore vu le jour. Près du quart de cette édition sera donné pour la première fois au public; elle pourra donc être regardée comme réellement complète. M. Champollion a conçu l'heureuse idée de réunir en un seul volume tout ce qui est relatif à la même contrée ou à la même nation; l'ouvrage pourra ainsi être lu avec plus de fruit: c'est consulter à la fois l'intérêt de Fréret et celui du lecteur qui ne sera pas, comme dans les autres éditions, fatigué par de subites transitions entre des mémoires qui n'ont aucun rapport entre eux. Les grandes divisions adoptées par le nouvel éditeur sont : l'*Histoire générale*, l'*Histoire particulière de chaque peuple*, la *Philosophie* et les *Mélanges*.

Le premier volume qui vient de paraître renferme, outre la vie de l'auteur, dix mémoires (car Fréret n'avait point écrit de traités généraux) qui, sous le titre d'*observations*, de *réflexions*, etc., présentent des vues aussi lumineuses dans leurs principes que profondes dans leurs conséquences. Dans celui qui traite de l'*étude des histoires anciennes* et du *degré de certitude de leurs preuves*, Fréret s'élève également contre le dogmatisme outré qui, au mépris des lois éternelles de la physique, ajoute foi aux récits les plus absurdes et les plus mensongers, et contre le scepticisme absolu qui fait profession de douter de tout, et pour lequel il n'y a ni démonstration, ni évidence, et par conséquent point de certitude. En un mot, ce mémoire qui, par son sujet, devait naturellement précéder tous les autres (en effet il en est comme l'introduction), est un chef-d'œuvre de logique que devra lire et méditer quiconque voudra étudier l'histoire ancienne sans esprit de secte ou de système. Cette dernière remarque doit s'appliquer aussi au morceau suivant, intitulé : *Vues sur l'origine et le mélange des anciennes nations, et sur la manière d'en étudier l'histoire;* il fut rédigé par M. de Bougainville sur les manuscrits de Fréret, auquel il succédait en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie.

Mais c'est principalement dans ses *réflexions sur les prodiges rapportés par les anciens* que Fréret a dû s'aider d'un vaste savoir et de cet amour pour la vérité, dont tous ses écrits portent l'empreinte. Combien de faits consignés dans les ouvrages des

Grecs et des Romains ont été et sont encore regardés comme fabuleux, et ont besoin, pour être rendus à l'histoire, de tout le poids de l'observation de faits identiques! C'est ainsi que la légèreté avec laquelle on juge trop souvent les anciens, tend à détruire le témoignage des autorités les plus respectables.

Après ces réflexions vient un mémoire très-étendu sur les *mesures longues des anciens*. Cette matière, souvent traitée avant et après Fréret, est d'autant plus importante, que tant qu'elle ne sera pas connue à fond, l'histoire et la géographie ancienne seront, sur beaucoup de points, couvertes de ténèbres impénétrables. Fréret commence par démontrer la fausseté des évaluation proposées jusqu'à lui, et la nécessité d'une nouvelle détermination des anciennes mesures; il énumère ensuite et compare entre elles ces diverses mesures. Il établit les déterminations qu'il adopte sur l'examen de la grande pyramide d'Égypte et de la coudée égyptienne du Nilomètre et sur d'autres monumens; il reconnaît pour le pied romain douze mesures diverses, dont les extrêmes ne diffèrent que de deux lignes et demie. Après quelques considérations sur la mesure des anciennes coudées grecques, l'auteur établit les proportions existant entre chaque division des systèmes métriques usités chez les anciens. Enfin Fréret arrive à la partie la plus intéressante comme à la plus difficile de son mémoire, c'est-à-dire à l'application des principes qu'il a posés, à l'éclaircissement de plusieurs points de l'antiquité. C'est ce qui fait le sujet de la troisième section, où l'auteur s'efforce de déterminer la mesure de la terre d'après les auteurs anciens et modernes. Nous remarquons que Fréret y conseille l'étude de l'antiquité aux mathématiciens et aux astronomes, qui affectent un injuste mépris pour l'érudition et généralement pour tout ce qui n'est pas susceptible d'une démonstration géométrique. De là il passe à l'évaluation approximative de l'étendue de quelques villes anciennes, telles que Babylone, Athènes, Rome et Syracuse, comparées à nos grandes cités d'aujourd'hui. Ce mémoire se termine par des détails curieux sur les mesures des Arabes, consistant en huit espèces de coudées, dont la plus grande, appelée *hachémique* ou *persane*, paraît avoir été fixée par le calife Al-Mamoun, de la tribu *Hachem*, et comprend une longueur de 32 doigts ou 3550 dixièmes de ligne.

Mais quelle que soit l'étendue de savoir dont Fréret a fait preuve dans ce morceau, il a dû toutefois s'arrêter au point où

les monumens ont cessé de l'éclairer. Depuis sa mort, les mesures des anciens ont été l'objet des recherches de plusieurs savans et voyageurs, qui, en recueillant de nouvelles notions sur les distances géographiques, ont considérablement reculé les bornes de nos connaissances à cet égard. Ainsi les *éclaircissemens* que M. Champollion a placés à la suite du Mémoire, en sont le complément et un appendice essentiel, et servent à le mettre en rapport avec les progrès que M. Gosselin a fait faire à cette partie de la science archæologique.

Le cinquième Mémoire consiste dans des *remarques* sur le Canon astronomique qui se trouve dans les manuscrits de Théon d'Alexandrie, et qui contient, en années égyptiennes de l'ère de Nabonassar, la suite des rois de Babylone, de Perse et d'Égypte, et celle des empereurs romains. Dans ce Mémoire, qui est d'un haut intérêt, l'auteur réfute les opinions de Dodwel et de Desvignoles, qui prétendent que dans le Canon, les premières années des rois de Babylone, de Perse et d'Égypte, sont celles durant lesquelles ils étaient montés sur le trône.

L'éditeur donne ensuite une dissertation de Fréret sur la durée des générations dans les familles. Comme la chronologie des premiers âges historiques est presque entièrement fondée sur ce mode de supputation, les recherches qui y sont relatives doivent servir d'introduction à la connaissance de ces temps reculés et si peu connus. On sent que la détermination des durées chronologiques par les générations, ne peut être que conjecturale, et qu'il faut à cet égard se contenter d'approximations; mais on peut employer cette manière de compter, sans craindre de tomber dans des erreurs graves, en ayant égard toutefois au climat des contrées et aux mœurs des peuples pour la chronologie desquels cette méthode est la seule possible. M. Champollion développe cette idée dans une note fort judicieuse, où il appuie ses assertions par des faits incontestables.

Mais les opinions nouvelles d'un homme qui tient encore le sceptre de la géométrie et de la physique, du grand Newton enfin, offrirent à Fréret une lice où l'appelait son ardent amour pour la vérité, et dont il sortit avec les honneurs du triomphe. On conçoit que, dans cette lutte glorieuse, il eut besoin de tout le courage que donne à un adversaire la justice de sa cause, pour dénoncer au tribunal de la raison des paradoxes que le prestige d'un nom si digne d'ailleurs de toute sa célébrité, n'au-

nait pas manqué d'accréditer. Newton, après avoir enrichi le domaine des sciences exactes par les plus sublimes découvertes, chercha un délassement à ses profondes méditations, dans l'étude de ce que la science des temps offre de plus épineux et de plus compliqué : il composa un Essai de Chronologie générale, qui, se répandant avec rapidité, excita vivement la curiosité du monde savant. Fréret se crut en droit, comme il l'était en effet, de combattre le système de Newton avec tous les égards dus à son illustre auteur. Les procédés du critique, quelque louables qu'ils fussent, blessèrent néanmoins Newton qui, ayant une sorte de tendresse pour son ouvrage, se crut alors offensé, et eut la faiblesse de le témoigner ; cette singulière prédilection lui avait fait en quelque façon oublier la gloire immortelle de ses autres travaux. Entrons dans quelques détails.

Fréret s'applique à montrer que l'hypothèse de Newton, toute conjecturale, bouleverse les évènemens, confond les époques, plonge l'antiquité dans le chaos, et substitue un roman à l'histoire ; que l'auteur voulant abréger la chronologie, est en contradiction palpable avec les auteurs et les monumens.

La critique de Fréret n'est point, comme il est facile de s'en convaincre, de ces diatribes où l'on ne s'attache qu'à détruire, sans rien édifier ; ce sont, sous le nom d'*observations*, de savantes recherches qui embrassent à la fois la chronologie des plus anciens peuples connus, et la partie la plus curieuse de leurs antiquités, c'est-à-dire l'origine et la nature du polythéisme chez ces peuples fameux, dont les nombreuses colonies ont porté au loin les productions de leur génie.

Il ne suffisait pas d'avoir combattu les preuves morales et historiques du système de Newton, il fallait encore examiner les argumens que celui-ci tire de l'astronomie pour étayer ses hypothèses. Cette matière hérissée de difficultés, vu le peu de monumens qui nous en restent, exigeait une connaissance approfondie de l'astronomie ancienne ; et pour donner à tous les faits qu'il oppose aux assertions du chronologiste anglais, toute l'évidence dont ils sont susceptibles, Fréret se livre aux discussions les plus épineuses ; il décrit, il analyse, il compare les calendriers des différens âges, il fait observer la marche progressive des constellations, enfin il réduit à sa juste valeur le genre de preuves que peut fournir la précession des équinoxes. Les conséquences souvent nécessaires de tous ces faits ont une

simplicité que ne permettait guère d'espérer la sècheresse inséparable de cette matière; mais quelle que soit l'aridité que doit naturellement offrir cette partie du Mémoire de Fréret, on n'en doit pas moins admirer chez lui la courageuse persévérance qu'aucun obstacle n'a rebutée, et le rare talent avec lequel il a vaincu toutes les difficultés inhérentes à son sujet.

Le volume est terminé par deux dissertations, l'une sur les oracles rendus par les âmes des morts, l'autre sur les recueils de prédictions écrites, qui portaient le nom de Musée, de Bacis et de la Sibylle. Ces deux morceaux, où Fréret se montre, comme ailleurs, zélé investigateur de l'antiquité, contiennent une foule de vues neuves et philosophiques, quoique sur des matières déjà traitées avant lui par plusieurs écrivains; on y voit jusqu'où est allée, sous le rapport de la prophétisation, la superstitieuse crédulité des anciens. Aujourd'hui qu'on sait que les morts ne parlent pas, et qu'il ne fut jamais donné à aucun mortel de connaître l'avenir, on peut s'étonner que des peuples dont les monumens déposent si hautement en faveur de leur génie, aient méconnu à ce point les décrets immuables de la Providence. Mais quels qu'aient été les efforts des hommes et leur amour pour le merveilleux, jamais ils n'ont surpris cette même Providence en contradiction avec elle-même.

Nous finirons cet article en recommandant la lecture des ouvrages de Fréret à quiconque désire s'initier à la connaissance de l'antiquité, et s'appliquer à l'étude de l'histoire philosophique de ces peuples qui ont laissé des traces impérissables de leur passage sur la terre. En publiant les œuvres de Fréret, M. Champollion n'a eu d'autre but que celui de l'auteur lui-même en les composant. Il a voulu bien mériter de la science en en sondant les profondeurs; il a voulu de plus répandre parmi ses contemporains une instruction solide, qui, pour être cultivée par des hommes laborieux et d'un grand mérite, n'en est pas moins négligée bien injustement par ceux qui affectent de dédaigner ce qu'ils ignorent. Les notes en grand nombre dont l'éditeur a enrichi le texte sont d'un intérêt général, prouvent chez lui une grande étendue de savoir, et témoignent combien il était capable d'entreprendre une tâche aussi difficile, mais à laquelle l'avaient préparé de longues études analogues à celles de l'immortel Fréret.

Nous rendrons compte, à mesure qu'ils paraîtront, des autres

volumes de cette belle collection (elle en aura huit), bien digne de notre temps pour lequel Fréret semble avoir médité, dans sa solitude laborieuse, cette investigation générale des opinions, des croyances et des évènemens mémorables de l'antiquité. Il a toujours conçu l'histoire comme elle doit être conçue pour que son étude soit fructueuse; il n'y voyait que l'homme, ses progrès ou ses aberrations dans sa marche vers l'art social et la vérité.

E. C. D. A.

146. **Essai historique sur les Noms d'hommes, de peuples et de lieux, considérés principalement dans leurs rapports avec la civilisation; par Eusèbe Salverte; 2 vol. in-8°. Paris, 1824; Bossange.**

On connaît par le titre de cet ouvrage le but même que l'auteur s'est proposé : il s'agit moins en effet de l'étymologie des noms propres, prénoms et surnoms, de leur mode de transmission ou de leur diversité, que de découvrir les premières traces de cette institution sociale, de connaître ses divers modes à des époques diverses, enfin de savoir comment, dans son propre intérêt, la société, à mesure qu'elle eut en quelque sorte plus complètement pris possession des individus et des familles, elle les a signés et marqués pour en jouir comme elle l'entendait. Ainsi, plus la société a été impuissante, divisée, dispersée, moins elle est intervenue dans les dénominations; une famille appliquait un nom spécial à chacun de ses membres, en petit nombre, elle les distinguait très-bien entre eux; une autre famille en faisait autant, donnait quelquefois des noms semblables à quelques-uns des siens; mais il n'y avait pas d'inconvénient dans ces ressemblances; les deux familles n'avaient entre elles aucune relation, et habitaient des paturâges éloignés. La loi, d'ailleurs, demandait peu de choses à l'individu, elle ne le cherchait pas, n'avait pas d'intérêt à le connaître, et l'individu n'était pas signé en son nom. Le perfectionnement de l'état social a établi un état contraire à cet état primitif, et l'imposition des noms à l'individu, à la famille, à la tribu, à la nation, est une des plus grandes nécessités de ce perfectionnement. M. Salverte recherche avec soin, dans les auteurs et les monumens, l'origine de l'imposition des noms aux hommes, aux peuples et aux lieux; tout ce qui est connu dans un ordre de choses doit avoir un nom ou spécial ou générique, et l'on voit dans l'intéressant ouvrage que nous

annonçons, comment on a procédé dans ces nécessités diverses, chez les peuples de l'Orient et de l'Occident. Il expose, en effet, comment on fit chez les Hébreux, les Arabes, les Persans, les Égyptiens, dans l'Inde, à Carthage, chez les Celtes, les Romains et plusieurs anciens peuples du Nord. Les notions qu'il a réunies sur les usages de ces pays divers sont en général puisées en de bonnes sources et dans les documens les plus récens. On voit qu'à Rome chaque individu avait un prénom, un nom, un surnom; que la barbarie abolit cet usage, et qu'il fut remis en vigueur par les intérêts que créa en Europe sa nouvelle constitution politique. L'hérédité des fiefs, l'affranchissement des communes et les manumissions des particuliers, l'accroissement des richesses par le commerce et l'industrie, et la multiplication des propriétés, rendirent de plus en plus nécessaire le règlement de l'état des familles et de leurs membres, et l'on peut dire qu'aujourd'hui un homme, qui a tant de devoirs à remplir envers la loi, ne serait pas libre de ne pas prendre un nom. L'institution des noms est donc, comme M. Salverte l'a avancé, une action de la civilisation dépendante de son état plus ou moins avancé, et l'histoire de cette institution est un point important de celle des sociétés humaines. L'auteur l'a traitée après s'être entouré des lumières de ceux qui avaient écrit avant lui sur quelques parties de cet intéressant sujet; on y trouvera beaucoup d'observations ingénieuses et piquantes. Soutenu à une hauteur convenable, le sujet se montre toujours aux lecteurs sous des formes qui l'attachent, et la gravité des recherches grammaticales disparaît sous les formes toutes littéraires de l'ouvrage. Il est terminé par trois notes ou mémoires relatifs à l'authenticité du recueil historique d'Annius de Viterbe, à l'époque où vécut le fondateur du magisme, et aux Avatars de Wishnou, que l'auteur considère comme des tableaux astronomiques, ainsi que la Table Isiaque dont quelques figures ressemblent à plusieurs de celles qui sont sculptées sur le planisphère de Dendera. Ces notes se rapportent à des passages du texte de l'ouvrage; les opinions de l'auteur sur ces antiquités orientales pourraient être contredites, sans que son *Essai sur les noms* perdît rien de l'intérêt réel qu'il doit inspirer à ceux qui se plaisent à explorer sous toutes leurs faces les nombreux procédés de l'esprit humain s'avançant vers l'état social, et s'efforçant d'arriver au bonheur par la connaissance des choses. C. F.

147. **Histoire des Conspirations célèbres tant anciennes que modernes**; par J. H. F. Lamartelière. (Prospectus) in-8°. Paris 1825. L'auteur.

148. **Description de l'Égypte**, ou recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française. 2e. édit. publiée par Panckoucke, 156e. et 157e. livr. en un seul cahier in-folio. 10 pl. *Idem* (texte), tome XVI, état moderne. In-8°. 32 f. plus 8 tabl. imprimés et une pl. Paris; Panckoucke.

149. Fasti Hellenici. The civil and literary chronology of Greece, etc. Histoire civile et littéraire de la Grèce, depuis la 55e. jusqu'à la 124e. olympiade, par Fynes Clinton, In-4°. Oxford, 1824.

Le but de l'auteur est de présenter un tableau chronologique de tous les faits et évènemens de l'histoire ancienne de la Grèce, depuis le siècle de Pisistrate, jusqu'à l'avènement de Ptolomée Philadelphe.

150 Der heilige Johannes Chrysostomus und die Kirche, besonders des Orients, in dessen Zeitalter. Sur saint Jean Chrysostome et l'église, particulièrement celle d'Orient telle qu'elle était de son temps; par A. Neander. Vol. I, gr. in-8°. p. VI et 400. Pr. 1 rthlr. 20 gr. Berlin, 1821, Dummler. (*Jen. allg. Liter. Zeit.* nov., 1824, p. 157.)

Parmi les productions nombreuses de la nouvelle théologie littéraire, il y en a très-peu qui méritent d'être aussi honorablement distinguées que l'important ouvrage que nous annonçons. Le sujet si fécond en considérations religieuses et philosophiques qu'il a pour objet, y est représenté avec des développemens et sous des formes qui ne laissent que très-peu de chose à désirer à tous les lecteurs à qui rien de ce qui intéresse l'histoire de l'esprit humain n'est indifférent, à tous ceux qui se plaisent à considérer chacune de ses époques sous des points de vue propres non-seulement à répandre les plus vives lumières sur cette époque elle-même, mais aussi sur celles qui l'ont précédée ou suivie immédiatement; ceux enfin surtout qui, pour se former une idée nette et distincte de l'histoire de la civilisation moderne et de l'église chrétienne, attachent un vif intérêt à les étudier dans leur origine et dans leur existence primitive. En lisant l'ou-

vrage de M. Neander, ils feront de la manière la plus agréable la connaissance la plus intime avec un des plus grands hommes de cette église primitive ; ils apprendront à apprécier les sentimens d'une ferveur vive et éclairée, ainsi que les ombres et les difficultés que lui présentaient l'époque à laquelle il vivait, les circonstances au milieu desquelles il était obligé d'agir. Nous pouvons garantir une ample moisson d'instruction à ceux qui ne connaissent pas tous les faits curieux dont ce livre est rempli, et nous promettons aussi à ceux qui les connaissent un ample sujet de méditations intéressantes par les points de vue et les considérations variées dont ils sont accompagnés. Le plan de l'ouvrage est remarquable par sa simplicité. Le 1er. volume est divisé en deux chapitres dont l'un est consacré à l'éducation, aux premières études de Chrysostome jusqu'à son entrée dans ses fonctions épiscopales; l'autre à sa vie et à ses actions depuis cette époque jusqu'à la fin de sa carrière. Les récits contenus dans chaque chapitre sont suivis de notes plus ou moins développées selon l'importance du sujet, ainsi que d'un grand nombre de passages les plus remarquables de St. Jean Chrysostome, que l'auteur a soin de faire parler ainsi lui-même sur les époques les plus importantes de cette vie. L'auteur n'a pas négligé non plus de citer des passages de plusieurs écrivains ou pères de l'église contemporains des plus célèbres, et dont il pouvait être le plus intéressant de comparer l'influence et les productions aux siennes, tels que Libanius, St. Jérome, St. Augustin et quelques autres. Enfin ce qui donne surtout à l'ouvrage de M. Neander un caractère particulier, ce sont les considérations profondes et lumineuses sur l'état de l'ancienne église dans ses rapports avec l'église actuelle, et qui établissent entre les 4e. et 19e. siècles des parallèles remarquables. Un style plein de force et de clarté relève encore le mérite de ce livre substantiel et judicieux; ce n'est pas le premier ouvrage historique par lequel M. Neander s'est illustré; son histoire de l'empereur Julien est un monument de savoir et d'érudition. Son histoire des Gnostiques n'a pas eu moins de succès; elle serait d'un grand secours à ceux des concurrens pour cet important sujet de prix proposé par l'académie des Inscriptions et belles-lettres, et qui seraient à même de la consulter. Le docteur Neander est né de parens juifs; des raisons de famille lui ont fait de très-bonne heure embrasser la religion chrétienne, et une vocation naturelle l'a porté

ensuite à embrasser l'état ecclésiastique. Il y a dix-huit ans que l'auteur de cet article eut l'occasion de le voir à Gœttingue, et d'avoir avec cet élève, alors si jeune, de longues conversations, dans ce docte sanctuaire de l'étude et de l'érudition. Il a suivi depuis, avec un véritable intérêt, le docteur Neander dans ses glorieux succès et dans les nombreux témoignages qu'il a donnés de son noble caractère et de son dévouement à tout ce qui touche au bonheur et à la dignité de l'espèce humaine; c'est avec un véritable empressement qu'il lui exprime ici avec ses affectueux souvenirs, les sentimens du respect et de l'admiration les plus sincères. M. B.

151. Storia dei Tartari. — Histoire des Tatars; par M. Gius. Belloni; ouvrage publié par forme de continuation à l'Abrégé de l'histoire universelle de M. de Ségur, 7 vol. in-18; Milan, 1825.

Il a déjà paru deux vol. de cet ouvrage, avec 5 pl. historiques et une carte géogr. Prix, 4 l.

152. Tableau généalogique des LXXIII sectes de l'Islam; par M. J. de Hammer. (*Journ. asiatiq.*, juin et juillet 1825.)

Nous n'avions jusqu'à présent, sur les sectes et hérésies de l'*Islam*, qu'un très-petit nombre de renseignemens dont les meilleurs même étaient inexacts et fort incomplets : aujourd'hui cet objet se trouve traité à fond dans le commentaire de *Djordjani* sur le *Mewakif*, c'est-à-dire la métaphysique d'*Adhad-Eddin Al Idji*, ouvrage qui vient de sortir des presses de Constantinople (1).

C'est dans l'appendice de cet ouvrage que le savant rédacteur des *Mines de l'Orient* a puisé les documens qui ont paru nécessaires pour suppléer à l'insuffisance de nos connaissances à cet égard. Il résulte de son mémoire que les sectes de l'Islam sont au nombre de 73, désignées par cette tradition du prophète : *Mon peuple est divisé en 73 sectes, qui toutes sont condamnées au feu, excepté une, celle qui est suivie par moi et mes compagnons.*

Les hérésies islamitiques sont donc au nombre de 72, savoir : 8 principales dont dérivent les 64 autres. M. de H. donne les

(1) In-fol de 635 p., imprimé en 1824.

noms et fait connaître les dogmes théologiques et philosophiques de chacune de ces 72 sectes hérétiques, parmi lesquelles on remarque celle des *Ismaïliens*. Elle tire son origine d'une secte de mages fanatiques qui, voyant qu'ils ne pouvaient abattre l'Islam par la force des armes, concertèrent de le saper dans ses fondemens par le *système de l'exégèse du sens intérieur*. Ils enseignaient que Dieu n'est existant ni non existant, ni savant ni ignorant, ni puissant ni faible. Ils foulèrent aux pieds toutes les institutions religieuses, s'emparèrent des places fortes, se firent redouter des rois, publièrent enfin l'abolition de tous les commandemens, l'indifférence des actions, et vécurent sans chefs spirituels et sans liens d'aucune loi. Les sectes des *Sunnites* (les *Esséniens*) et des *Schiites* (les *Dissidens*) sont aussi très-remarquables, en ce qu'elles divisent encore aujourd'hui l'Asie en deux grandes branches religieuses. La 73°. secte de l'Islam est celle des *Nadjiyé* (*qui sauve*). Elle seule est exceptée de la sentence du feu, prononcée par le prophète contre les soixante-douze autres, parce que, suivant ses paroles citées plus haut, *ils* (les sectaires du *Nadjiyé*) *suivent ce que moi et mes compagnons suivons*. C. Landresse.

153. Examen critique des Histoires de Russie de M. de Karamsin; par M. Lélével. (*Archives du nord*, Siéverni Erkhif, août 1824, p. 132.)

De la civilisation chez les Slaves et les Varègues, et de l'établissement de ces derniers dans le pays des Slaves.

On pourrait comparer les Slaves et les Varègues aux Égyptiens et aux Grecs. Sans doute les Slaves de cette époque n'avaient point l'enthousiasme poétique qui donne de la tension aux forces intellectuelles et les met en activité; ils n'avaient pas non plus de poètes, peut-être parce que, paisibles comme ils l'étaient, la monotonie de leur existence ne leur fournissait aucun de ces objets qui servent à enflammer l'imagination; mais il ne s'ensuit pas pour cela que, dans l'antiquité, les Slaves aient été indifférens pour le beau; leurs chansons et leur goût exclusif pour la musique seraient, au contraire, des preuves de leur sensibilité. Dès le VII°. siècle ils étaient célèbres sous ce rapport chez les Grecs. Les Slaves n'avaient que fort peu de dieux; il fut même un temps où ils n'en eurent aucun. Ceci est confirmé par Photius, patriarche de Constantinople, qui dit que les Slaves n'é-

taient ni chrétiens ni athées. Il est vraisemblable que ce peuple n'adorait qu'un seul Dieu, comme l'affirma, quelques siècles avant Photius, le sénateur Procope. Ils croyaient à une vie future et à l'immortalité de l'âme. Leur existence était douce et paisible, et leur langue flexible et très-susceptible d'être représentée par l'écriture, ce qui est prouvé par la rapidité avec laquelle l'histoire sainte fut traduite en slavon. Aussitôt après l'invention de l'alphabet, ils se convertirent sans aucune répugnance au christianisme, et n'adoptèrent point les dieux de la Scandinavie, dont la variété, du reste, ne contribua pas peu à enrichir la langue et la poésie scandinave.

Quoique nous ayons peu de notions sur les anciennes divinités slaves, cependant il est certain que celles qui nous sont connues n'étaient que locales. Les rives de l'Oder, qui appartenaient aux Slaves, étaient le seul pays qui eût adopté une infinité de dieux, qui tous avaient de l'analogie avec ceux des Lithuaniens et ceux même des Scandinaves. Il paraît que ce polythéisme était une suite de la violente réaction des autres croyances païennes, lors de la lutte générale des idolâtres pour empêcher l'introduction du christianisme. Il est possible que la différence de religion entre les Slaves qui habitaient sur l'Oder, et leurs autres tribus, provînt aussi de l'influence des Scandinaves, ou du fruit de poésies qui ne nous sont point parvenues; mais je croirais plutôt qu'il faudrait en attribuer la cause aux grandes commotions produites par la religion, et qui ne se firent pas ressentir dans les autres pays appartenans aux Slaves. Les autres tribus slavonnes embrassèrent le christianisme sans beaucoup d'opposition; et il serait difficile de faire l'histoire de leur mythologie, parce qu'elle est à peu près nulle. Il n'en était pas de même chez les Varègues.

Les sombres souvenirs du passé avaient exilé des cœurs scandinaves tout sentiment de joie et de plaisir : ils firent entendre long-temps leurs chants mélancoliques au sein des contrées paisibles du nord et de ses neiges éternelles, jusqu'à ce que l'écho aux cent voix les eût répétés dans des climats plus fortunés. C'est avec ces tristes dispositions de l'âme que les Varègues abandonnèrent leur inaccessible patrie, animés du feu des héros, de l'enthousiasme poétique, et de cette soif des combats qu'enfante le fanatisme, rien ne devant leur résister. Aussi les Varègues ou Normands se répandirent-ils dans toute l'Europe, semblables à un

ruisseau qui, grossi par les torrens des montagnes, renverse tout ce qui s'oppose à sa course impétueuse. Mais lorsque le ruisseau fut rentré dans son lit, c'est-à-dire lorsque les Normands eurent assouvi leur désir de conquérir, la poésie des Scandinaves prit un nouvel essor et subit l'influence des nouvelles idées, des nouveaux sentimens que leur avaient inspirés et leurs exploits et leur conversion au christianisme. A l'époque où les Varègues commencèrent à s'établir dans le pays des Slaves, au Gardarike et dans les villes de l'Ukraine, leur poésie était encore au berceau; elle ne trouva des objets véritablement dignes d'elle que lorsqu'elle eut à chanter les hauts faits des héros et de nouvelles idées sur la religion; car les Scandinaves étaient continuellement en guerre avec des peuples nouvellement convertis, auxquels ils sont redevables de leur civilisation. Jusqu'alors ils n'avaient eu ni mythologie ni poésie. La civilisation chez les Scandinaves s'accrut en proportion de leurs fictions mythologiques. Sans cesse enflammés par de nouveaux faits d'armes, ils transportèrent leur monde héroïque de la terre dans le ciel, dans Walhalla, dans le séjour d'Odin; s'empressant toujours d'enrichir ce monde imaginaire de nouveaux êtres surnaturels. Peut-être certains mystères du paganisme révélés par la poésie influaient-ils sur ces fictions; quoi qu'il en soit, il paraît qu'à cette époque les Scandinaves n'avaient rien de positif à cet égard, car nous les voyons souvent hésiter entre le polythéisme et la croyance au seul dieu Alfadour, entre le culte d'un seul dieu et celui de leurs armes. N'est-il pas bizarre de voir les Suédois délibérer dans leur conseil national pour ériger un temple en l'honneur d'Erik, leur roi défunt, ou de Jésus-Christ, auquel ils donnent le nom d'étranger? Le nombre des dieux s'accrut en Suède en raison des triomphes des héros et de la reconnaissance du peuple; et il est notoire que les premiers prédicateurs chrétiens trouvèrent en Suède et en Danemark beaucoup moins de cérémonies païennes, de divinités, de temples, que ceux qui vinrent dans la suite. Les chrétiens eux-mêmes contribuèrent à perfectionner la mythologie scandinave, dans laquelle ils virent des idées suivies; et nous retrouvons cette mythologie perfectionnée dans l'Edda, qui est une œuvre du XI au XIIIe. siècle.

Une autre preuve que la poésie et la mythologie des Scandinaves furent une suite de leurs incursions et des impressions produites par leurs conquêtes, c'est l'état de nullité des premiers

colons de la Scandinavie Les Varègues ou Normands ne laissèrent aux peuples qu'ils soumirent à leurs armes aucune teinte de leur caractère, et ne leur communiquèrent aucune idée nouvelle. Anciennement les colonies grecques possédaient une force morale telle que, partout où elles s'établissaient, elles restaient grecques; tandis qu'au contraire les habitans de la Sicile, de la Scythie, de l'Asie-Mineure devinrent grecs en vivant avec les Grecs. En Égypte même, sous les Pharaons, les Grecs ne perdirent point leur caractère national, quoiqu'ils occupassent différens emplois publics et qu'ils jouissent du droit de citoyen. De notre temps encore, les colons européens opèrent le même changement chez les autres peuples, et conservent leurs traits distinctifs. Cette force n'existait pas chez les Scandinaves : ils portèrent bien leur peu de lumières dans les îles d'Islande et de Féroë qui leur appartenaient; mais dans les autres pays leurs colonies ne servirent exactement qu'à augmenter la population. Dans le Xe. siècle, la nombreuse colonie scandinave qui partit sous la conduite de Rollon aurait dû réveiller l'énergie française et embraser les esprits du feu de l'héroïsme. Cependant la poésie scandinave, qui alors avait atteint son plus haut degré de perfection, ne fit que peu d'impression sur les Français, quoi qu'elle eût donné lieu chez eux à la poésie épique et aux romans. Si donc, à cette époque, les Scandinaves manquaient de solidité dans les principes de la civilisation, s'ils ne purent réussir à nationaliser aucun peuple, à plus forte raison furent-ils moins en état de le faire dans les siècles précédens, lorsqu'ils s'emparèrent du pays des Slaves. Là, comme ailleurs, ils furent contraints de se plier à l'ordre de choses qu'ils trouvèrent établi. S'ils eussent possédé au IXe. siècle un grand nombre de fictions mythologiques et poétiques, bien certainement il en serait resté quelques vestiges parmi les Slaves; bien certainement Odin avec ses Valkires aurait brillé au même rang que Péroune, si leur poésie eût alors représenté ce paradis qui devait servir de séjour à tous les héros; mais il est probable que les Varègues se trouvaient au contraire au plus bas échelon de la civilisation, et que, doués d'une âme poétique, ils manquaient d'occasions et d'objets capables de les électriser. Il n'est donc pas étonnant que les Scandinaves n'aient pas encore contribué aux progrès de la culture des mœurs chez les Slaves. Ils fléchirent le genou devant Péroune; et, malgré leurs compatriotes plus éclairés qui

vinrent au Xe. siècle pour grossir leur colonie, ils ne purent rien opérer sur les Slaves plus solides dans leurs principes, et déjà convertis à la religion chrétienne. Je me suis étendu sur cet objet, parce qu'il peut servir à porter la lumière dans nombre de passages obscurs de notre histoire, et sur lequel l'historiographe de Russie n'a pas jeté un regard assez scrutateur. Quant à moi, mon opinion est que jamais les Varègues n'ont été plus avancés que les Slaves sous le rapport de la civilisation.

Les écrivains suédois et danois relatent quantité d'évènemens arrivés pendant le temps des excursions maritimes des Normands, et qui tous ont eu lieu sous Odin. Ces faits sont tirés des Sagas; mais presque tous les historiens, comme Dalin, Suhm et autres, ont, à l'exemple de Saxon le grammairien, surchargé leurs ouvrages de trop de circonstances oiseuses. Tous, s'appuyant de l'autorité des Sagas, dont nous avons parlé plus haut, font mention des anciennes expéditions des Scandinaves dans la Biarmie et dans le Gardarike (1). M. Loboïko, professeur de l'université de Wilna, a prouvé dans un article très-intéressant inséré dans un des cahiers du *Fils de la patrie*, en 1821, combien ces Sagas pouvaient étendre les connaissances historiques sur les Slaves. Plusieurs écrivains russes ont depuis long-temps reconnu cette vérité, et y ont puisé quantité de notions sur leur ancienne patrie aussi-bien que dans les auteurs scandinaves. M. de Karamsin a suivi en partie la même route; cependant ces trésors, qui peuvent tellement enrichir l'histoire de Russie, ne sont point épuisés jusqu'à présent, ou, pour mieux dire, n'ont été que fort peu exploités. L'honorable historiographe n'a puisé à cette source qu'avec beaucoup de prudence, et en cela on ne saurait le désapprouver, car il sera toujours temps d'y revenir lorsque les Suédois et les Danois auront jeté le jour d'une critique éclairée sur ces endroits encore obscurs de leurs annales. Plusieurs évènemens dont j'ai lu le récit dans d'autres chroniques ne coïncident pas avec ce qu'en disent les savans suédois et danois, qui ne prévoient pas encore un succès fort prochain. Pierre Érasme Müller a déjà commencé à tracer un sentier dans ce labyrinthe, mais il est encore resté loin du but. Le professeur Loboïko cite un passage de la saga manuscrite d'Eïmound, dans lequel il est dit

---

(1) Les travaux de Nyrup, de Rühs et autres n'en sont pas moins dignes d'éloges.

qu'en 770 Radbard, roi de Gardarike (1), épousa Abdoura, fille d'Ifvar Widfameï, roi de Séelande. Cet Ifvar Widfameï, l'un des Konungar (monarques) Suédois, était le héros de ce temps, c'est-à-dire le plus célèbre pirate, celui qui causa les plus grands ravages dans toute la Scandinavie, l'Angleterre et le Gardarike, où il fut tué par Radbard, roi de Holmgarden, ou noyé pendant l'expédition. Ce fait peut être rapporté de l'année 625 à l'année 800.

On ne saurait non plus déterminer exactement l'époque où commencèrent les premières excursions des Scandinaves dans les contrées environnantes; ce qui est certain, c'est que le goût de ces expéditions les domina surtout à dater de l'avènement au trône de Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne. Sous cet empereur même, ils s'étaient rendus célèbres par leurs pirateries, et bien antérieurement encore, dès le 8e. siècle, excités par la faim et la misère qu'ils éprouvaient dans leur pays, ils avaient inquiété les provinces maritimes de l'empire romain. Il est pourtant bon d'observer que l'Orient eut toujours beaucoup plus de charmes pour eux que l'Occident, et qu'ils y pénétraient avec plus de facilité.

Les Annales de St. Bertin, trop peu consultées jusqu'à présent, attestent ce fait. Il y est rapporté qu'en 839, des Russes parurent à Constantinople en qualité d'ambassadeurs ou plutôt de voyageurs. De la Suède pour arriver à cette capitale ils avaient traversé des pays affreux habités par des nations entièrement barbares, et témoignaient le désir de passer, pour rejoindre leur roi Hakon, par des contrées moins inhospitalières, c'est-à-dire celles des Francs. J'infère de ce passage extrait des susdites annales, 1°. que le nom des Russes était connu des Grecs dès l'année 839; 2°. qu'il l'était également dans les régions qu'ils avaient traversées; 3°. que ce voyage est du nombre des plus anciens qui aient été faits dans le pays des Slaves par les Russes et les Varègues, les difficultés qu'ils avaient éprouvées durant la route n'étant provenues que de ce qu'ils n'avaient pas rencontré leurs compatriotes qui les avaient précédés; 4°. que les Russes et les Varègues parurent chez les Slaves 23 avant l'arrivée de Rurik; enfin que l'invitation faite à ce prince et à ses deux frères n'était pas la première et unique apparition des Russes dans le pays des

(1) C'est le nom que les Scandinaves donnaient à l'ancienne Russie.

Slaves. Sans ces évènemens antérieurs, l'appel de Rurik n'aurait pu avoir lieu.

Les Sagas scandinaves font mention de leurs nombreuses et fréquentes expéditions sur les côtes orientales de la mer Baltique, sous Kounda, roi de Danemark, et Erik Edmunsen, roi d'Upsal, environ vers l'époque où Rurik fut appelé par les Slaves. Le résultat de ces incursions fut que les Scandinaves s'établirent dans les pays qu'ils avaient visités. Il est vraisemblable qu'une foule de colons accourus de différens côtés, et attirés par des motifs de commerce ou de curiosité, vinrent s'établir au milieu des Slaves; de même qu'après Rurik les Varègues prirent du service auprès d'Igor en 944, auprès de Vladimir en 977, auprès d'Yaroslaf en 1015 et 1019; de même que Ragonvald, ou quelqu'un de ses ancêtres, s'établit dans Polotik vers l'an 970; et qu'Ascold et Dir allèrent chercher aventure avec leurs gardes; de même que nombre d'yarls (gouverneurs de provinces) et de familles normandes des plus distinguées furent reçus parmi les Slaves; de même, avant Rurik, d'innombrables troupes de Varègues ou Russes parcouraient les vastes plaines du pays des Slaves. Aussi les Varègues-Russes parlaient-ils plusieurs langues, et en 866 leur nom était déjà connu des nations éloignées. Les Grecs les croyaient cruels, sans religion, sanguinaires, entreprenans et présomptueux, parce qu'après avoir soumis les peuples voisins ils avaient osé attaquer les frontières de l'empire romain; mais tout en les peignant sous des traits aussi défavorables, les Bysantins ne les ont jamais confondus avec les Slaves. Maintenant il reste à se demander comment il se fait qu'un peuple aussi barbare qu'il est ici représenté, ait été appelé par les Slaves? On ne peut y répondre que par les évènemens qui, 150 ans plus tard, se passèrent en Sicile et à Naples.

154. Norges Historie under Kong Harald Haarfager og hans mandlige descendenter. Histoire de Norvège sous le règne du roi Harald aux beaux cheveux, et de ses descendans mâles; par C. M. Falsen. 4 vol. in-8°. Christiania; 1823—24; Rehman.

Dans la préface, l'auteur nomme ses garans, ce sont Snorro, Torfæus, Suhm et Schœning; mais les trois derniers sont des auteurs modernes, il n'y a que Snorro qui soit une véritable source historique; aussi M. Falsen s'est souvent borné à le transcrire littéralement. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas pro-

fité de quelques recherches faites dans les derniers temps. Après une introduction qui a pour but de présenter un coup d'œil sur l'histoire ancienne, il commence son ouvrage par l'époque où la monarchie fut établie; le premier volume s'arrête à l'avènement de Magnus-le-Bon, le second à l'année 1177, le troisième à l'année 1240, et le quatrième à l'époque de la réunion de la Norvège à la Suède en 1319. L'auteur avait publié précédemment en danois une description géographique de la Norvège (*Geographisk beskrivelse over Kongeriget Norge*) et un aperçu sur l'histoire et la constitution primitive de ce pays, pour servir d'introduction à une histoire plus développée. Christiania, 1821.

155. Hildur; traits du caractère et des moeurs des anciens Normands, imité du danois. Copenhague, 1824; Bouvier.

156. De bellis Suantopolii, ducis Pomeranorum, adversus ordinem gestis Teutonicum liber; scripsit Th. L. Lucas. 8. pr. 8 gr.; Konigsberg, 1824; Bornträger.

Cette brochure est divisée en trois chap. Le premier, qui contient l'introduction, est intitulé : *Rationum quæ inter Pomeranos, Pruthenos, Polonos et ordinem Teutonicum sæculi decimi tertii principio intercedebant, describendarum primæ lineæ ducuntur*. Le second traite : *De primo Suantopolii bello cum Equitibus gesto anno* 1238, *secundo non anno* 1241, *sed anno* 1242—1243, *tertio* 1244—1245, *quarto* 1245—1246. Le troisième contient : *Bellum quintum anno* 1247, *sextum* 1248, *septimum* 1252—1253.

157. Pulaski vindicated from an unsupported Charge. Pulavski justifié d'une accusation mal fondée. 37 p. in-8° Baltimore, 1824.

En donnant dans le *Bulletin des sciences hist.*, avril 1825, l'analyse d'un mémoire de M[me]. de la Recke sur l'enlèvement de Stanislas, dernier roi de Pologne, nous avons fait mention du maréchal polonais Pulavski qui opéra cet enlèvement. Selon l'auteur du mémoire, il fut à la tête d'un complot de fanatiques qui ne trouvaient pas le roi assez catholique, et voulaient exclure les dissidens des droits qu'ils tenaient de Stanislas. Wraxall prétend que Pulaski voulait faire assassiner le roi par des motifs politiques. Cette assertion a été répétée dans plusieurs ouvrages américains; la brochure qui a paru l'année dernière à Baltimore

a pour but de présenter l'affaire sous un autre point de vue. D'après l'auteur anonyme qui paraît assez bien connaître une partie de la vie de Pulavski, ce maréchal était à la tête d'un parti patriote qui, voyant Stanislas entièrement soumis à l'influence de la Russie, résolut de l'y soustraire. A cet effet il avait été décidé d'enlever le prince et de le mettre à la tête d'une armée nationale, pour s'opposer ouvertement aux menées du cabinet de Pétersbourg. Ayant échoué dans ce projet, et ayant tout à craindre de la Russie, Pulavski chercha à susciter la Turquie contre cette puissance, puis il s'enfuit en Amérique où les colonies anglaises avaient commencé la lutte contre l'Angleterre. Pulavski fut avec Lafayette et d'autres officiers d'Europe à la suite de Washington le jour de la bataille de Brandywine, il y rendit un service important par une manœuvre habile; le congrès lui donna un commandement dans la cavalerie, puis il l'autorisa à lever un corps de lanciers et d'infanterie légère. Lorsque Lafayette fit, en 1824, son entrée à Baltimore, les troupes lui présentèrent le drapeau que Pulavski avait fait faire pour cette légion. Le général polonais se distingua encore dans d'autres affaires; mais en secondant la flotte française commandée par d'Estaing, dans l'attaque sur Savannah, il fut mortellement blessé; il mourut en mer. Le congrès ordonna l'érection d'un monument en son honneur; mais ce décret n'a point été exécuté.

D—G.

158. **Directorium diplomaticum**, ou extraits dans l'ordre chronologique de tous les documens relatifs à l'histoire de la Haute-Saxe; 2e. et 3e. cah. du II vol. in-4°. IV et 95—342 et 343—392. Rudolstadt.

Ces deux cah. comprennent les documens 232 — 489, l'histoire de la Haute-Saxe sous le règne de l'empereur Frédéric I, et les documens 490—548 sous le règne de Henri IV, l'un et l'autre expliqués par des extraits. Il y a parmi les pièces qui ont jusqu'à présent échappé aux explorations des historiens, quelques-unes qu'on rapporte in extensu, p. ex., nos. 273, 346, 386, 450, 463, 471, 479, 520. Une comparaison légère entre Schultes et Schötgen constate non-seulement la richesse de la collection, mais encore l'exactitude qu'on y a portée. Il est remarquable de trouver dans ces documens, vers la seconde moitié du 12e. siècle, une province de Misnie sous le nom de

Dalminze. On trouve parmi les notes des réflexions judicieuses, entre autres sur le Pleisnergau ou canton de Pleisen, sur les comtes de Sommersenburg, d'Orlamunde, de Gleisberg, etc. (*Leipz. Litt. Zeitung.* 1825, mai, p. 864.)

159. CALENDARIUM ECCLESIÆ GERMANICÆ. Calendrier de l'Église allemande de Cologne, au 9°. siècle; in-8°. de 32 p. Cologne; 1824.

Les calendriers et les martyrologes dans l'église latine correspondent à ce qu'on nomme ménologues dans l'église grecque. Ces monumens sont utiles pour connaître l'histoire des diocèses et de la discipline ecclésiastique. Les martyrologes d'Adon et de d'Usuard sont connus; beaucoup d'autres, ainsi que des calendriers, ont été publiés dans diverses collections érudites, par d'Acheri, Canisius, Launoy, etc. Hontheim, dans son *Prodrome* de l'histoire de Trèves, en a inséré cinq des 10e. et 11e. siècles. Un savant théologien catholique, professeur à l'université de Bonn, M. Scholz, a publié en 1823 deux ménologues grecs qu'il avait exhumés des manuscrits de la Bibliothèque du Roi à Paris, avec des observations sur l'avantage que l'on peut tirer de ces monumens pour répandre du jour sur la philologie sacrée. D'après ces considérations, on doit savoir gré à M. Binterim, docteur en théologie, et curé près Dusseldorf, d'avoir mis au jour le calendrier de l'Église de Cologne au 9e. siècle, auquel il a joint des observations intéressantes. (*Rev. encyclop.* mai, 1825, p. 463.)

160. UEBERBLICK VON NUERNBERGS AUFKOMMEN, BLÜTHE UND SINKEN. Coup d'œil sur l'origine, les beaux jours et la décadence de la ville de Nuremberg; par K. MANNERT; avec une vue de cette ville et une carte de son ancien territoire; in-8°. pp. 126. Pr., rel. 18 gr. Nurnb. 1824. Riegel et Wiesner.

161. NEDERLANDSCHE BEROERTEN ONDER FILIP II. Troubles des Pays-Bas; rédigés par Van der WYNCKT, et traduits en holland. avec les notes des deux édit. récentes de Bruxelles et du traducteur. T. 1 et 2, in-8°. Amsterdam, 1823—24. Sepp et fils.

Par ordre de Marie-Thérèse, un Flamand qui était à son service, Van der Vynckt, écrivit en français l'histoire des troubles des Pays-Bas. Cet ouvrage, rédigé conformément aux intentions de la cour, ne fut imprimé qu'à 5 ou 6 exemplaires, et était par

conséquent censé être encore manuscrit. Un ou deux de ces exemplaires étant tombés récemment entre les mains de deux savans de Brabant, MM. Tarte et de Reiffenberg, chacun d'eux a publié l'ouvrage avec des notes; on en a profité dans la traduction hollandaise. L'histoire écrite par Van der Vynckt laisse beaucoup à dire, et ne suffit point pour faire connaître toute la révolution remarquable qui affranchit les Pays-Bas du joug de l'Espagne; mais l'historien, étant favorisé par le gouvernement, a eu accès aux archives, et a pu tirer beaucoup de renseignemens des documens inédits; sous le rapport de la religion, on loue aussi l'impartialité de l'historien. L'ouvrage aura 3 volumes.

162. Codex diplomaticus Rheno-Mosellanus. Urkunden-Sammlung, etc. — Recueil de documens pour servir à l'histoire des pays situés sur le Rhin, la Moselle, l'Aar, etc. par W. Günther, in-8°. avec pl., to. II, 3 rxd. Chemnitz, 1824. Kretschmar.

Ce volume contient les documens du 13e. siècle, avec une carte et 71 empreintes de sceaux.

163. The history of England, during the middle age. Histoire d'Angleterre pendant le moyen âge; comprenant les règnes depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à l'avènement de Henri VIII, ainsi que l'histoire de la littérature, de la poesie, de la religion, des progrès de la réformation, et de la langue anglaise pendant ce période; par Sharon-Turner; en 5 vol. in-8°., pr., 3 l.; et en 3 vol. in-4°., pr. 6 liv.; 2e. édition. Londres, 1825. Longman et compe.

164. Mémoires de lord Clarendon, grand-chancelier d'Angleterre, sous le règne de Charles II; tom. 1er., in-8°. de 29 f. 3/4. Paris, 1824; Béchet aîné.

165. Mémoires de la Margrave d'Anspach, écrits par elle-même; traduits de l'anglais, par J. C. Parisot. (Prospectus). In-8°. 4 f. Paris, 1825; Bertrand.

166. Histoire de la révolution actuelle de la Grèce, son origine, ses progrès, et détails sur la religion, les mœurs et le caractère national des Grecs, par Edwards Blaquières; traduit de l'anglais par le Dr. Blaquières. In-8°.; Paris et Leipzig, 1825; Bossange père.

Une histoire contemporaine des évènemens qu'elle raconte,

surtout quand ces évènemens se prolongent, et que leur issue appartient encore à l'avenir, peut vieillir bien vite, et tel est le sort des ouvrages publiés sur l'état actuel de la Grèce. L'ouvrage de M. Blaquières s'arrête à la fin de la campagne de 1824; et depuis, que de combats, d'intrigues, de dissensions et de résultats divers! Une campagne nouvelle a succédé à la dernière; des fortunes diverses ont déjà éprouvé mille fois le courage héroïque des Hellènes, et leur sort ne paraît pas fixé; les peuples, attentifs, les secondent de leurs vœux et de leurs moyens; la poésie et l'éloquence excitent d'utiles adhésions, et les princes se taisent, renfermés dans un système de tolérance ou d'apparente indifférence, également favorable au Croissant et à la Croix. Le temps doit mûrir les résultats et les résolutions; en attendant, l'attention publique s'attache de plus en plus à l'histoire de la Grèce actuelle; le spectacle d'un peuple qui veut à tout prix reconquérir son indépendance sur la barbarie meurtrière, attire tous les regards, et l'ouvrage que nous annonçons a déjà aussi obtenu sa part d'intérêt et d'empressement général. L'histoire de la révolution grecque et de sa cause a été souvent écrite, et la relation de M. Pouqueville a pleinement satisfait toutes les curiosités. Ce que l'on cherchera dans celle de M. Blaquières, ce sera ce qu'il dit de plus que les autres écrivains, c'est-à-dire le conseil qu'il donne à l'Angleterre de prendre un parti décisif dans cette lutte où se trouvent engagés très-directement et sa politique et son commerce. M. Blaquières résume toutes ses vues en peu de mots: « Empêcher la dissolution totale de l'empire ottoman, et faciliter, dans l'Orient, la création d'une puissance forte et indépendante, tel doit être, dit-il, le double but de la politique anglaise. » En voilà, dans ces deux lignes, pour dix congrès, ou pour une autre guerre de trente ans. C. F.

167. Lambeth and the Vatican. Lambeth et le Vatican, ou Anecdotes sur l'église de Rome, les églises réformées et les plus fameuses sectes et les sectaires de la religion chrétienne dans tous les siècles, recueillies dans les bibliothèques publiques en Italie, en France et en Angleterre; par un membre de l'université d'Oxford; 3 vol. in-8°. avec un grand nombre de portraits des plus célèbres théologiens; 1 l. 1 sh. Londres, 1825, Knight et Lacy.

168 Francesco I in Trento nelle feste di natale. François I à Trente, aux fêtes de Pâques, en l'année 1822; in-f°. pp. 84. Trente, 1823, Monauni.

Cet ouvrage n'est qu'une simple relation du passage de l'empereur d'Autriche à Trente; elle est courte et présentée avec une forme dramatique.

169. Storia del lago di Como. Histoire du lac de Côme, et principalement de sa partie supérieure, dite *le tre Pieve*, en 12 liv.; par G. Rebuschini; 2 vol. in-12 avec une carte topographique. Prix 5 liv. 19 c. ital. 1822; Milan, Ferrario.

M. *Rebuschini*, natif *delle tre Pieve*, a composé l'histoire de son pays avec ordre et exactitude. Il l'a partagée en 12 livres. Dans le 1er., après avoir brièvement parlé de la topographie du lac de *Côme* et de ses environs, il passe à la description *delle tre Pieve*, donnant des détails satisfaisans sur tous les peuples qui ont habité et gouverné ce pays à différentes époques. Dans le 2e. il narre la conquête du royaume des Lombards par Charlemagne, et les guerres entre les Lombards et les Hongrois jusqu'à la formation des factions des *Guelphes* et des *Gibelins*. Les *Piévois* qui, d'après l'instigation du pape *Urbain*, avaient d'abord suivi le parti des *Guelphes*, se déclarent enfin pour les *Gibelins*. Le 3e. contient le récit des divisions et des guerres entre les Milanais et les Comasques. Les Piévois, conservant toujours leur indépendance, ne favorisèrent ni l'un ni l'autre parti, mais s'unirent ensuite avec les Comasques, et les Milanais furent complètement battus. Dans le 4e. livre, M. *Rabeschini* retrace le tableau de tous les malheurs arrivés à la république *delle tre Pieve* après la guerre de Côme. Frédéric *Barberousse* étant descendu en Italie, les Piévois firent alliance avec lui contre les Milanais; mais ayant été tyrannisés par *Amicon*, aide de camp de ce Frédéric, ils s'allièrent avec les Lombards et les Comasques contre l'empereur, et lorsque Frédéric eut été battu à *Legnano*, les Piévois s'emparèrent de ses bagages et de ses trésors, qui se rendaient en Allemagne par le lac de Côme. Henri, ayant succédé à Frédéric, accorda la république *delle tre Pieve* aux Comasques; cette décision cependant n'eut pas d'effet, car les Piévois conservèrent leur indépendance par leur courage. Le 5e. livre est relatif aux guerres les plus acharnées entre les *Guelphes* et les *Gibelins*. Les Piévois restèrent long-temps neutres; enfin ils se

déterminèrent à se soumettre à Philippe *Torriano;* mais ayant ensuite secoué le joug de *Torriano*, ils firent alliance avec *Otton Visconti*, et obtinrent de nouveau leur liberté, tournèrent leurs armes contre les *Gibelins* de la *Valteline*, en se déclarant contre les Milanais. Dans le 6e. livre, les Piévois assistés par les insulaires prennent possession de *Bellagio* contre les Comasques. La discorde s'étant mise parmi les Comasques à cause de l'élection de deux évêques, l'un élu par le pape, l'autre par le clergé de Côme, les Piévois se déclarèrent en faveur de *Valérien*, évêque élu par les Comasques, et se rendirent dans la *Valteline* pour le seconder. Dans le 7e. livre, l'auteur retrace l'histoire des discordes entre *Gravedona* et *Dongo*; les Piévois se mettent sous la protection de Jean Galeaz Visconti qui, peu-à-peu, se rendit tout-à-fait leur maître. Dans le 8e. livre, on trouve des détails sur la contagion qui envahit ce pays; les Piévois se battent en même temps contre les *Grisons*, et passent dans la Valteline pour soutenir les Français contre Louis le Maure. Dans le 9e. livre, on voit les Piévois se déclarer pour la faction des *Sforza*, et Jean Jacques *Trivulze* faisant restaurer et agrandir le château de *Musso* sur le lac de *Côme*, et y battant monnaie. Les descriptions des différentes batailles entre les factions des *Sforzes*, des *Medicis*, des *Matto* et les Français, sont écrites avec soin. Bientôt les *Sforzes*, aidés par les *Medicis*, brûlèrent la ville de *Torno*, et les Français perdent toutes leurs possessions en Italie. Dans le 10e. livre, Jean-Jacques de *Medicis* prend possession du château de *Musso*, et, ayant battu les *Grisons*, rend leur indépendance aux *Piévois*. Dans le 11e., les Piévois défendent leur liberté, malgré l'alliance de plusieurs puissances, contre l'empereur Charles V. Dans le 12e. et dernier livre, Jean-Jacques de *Medicis* occupe la Valteline et bat les Grisons qui, s'étant alliés avec le duc de Milan, renouvellent la guerre et forcent *Medicis* à se retirer dans les *tre Pieve*. Les Grisons l'y suivent, et, après avoir occupé *Sorico*, *Gravedono* et *Dongo*, assiègent le château de *Musso*, où ils sont battus et ensuite obligés d'abandonner les *tre Pieve*. Enfin après une longue guerre, le château de *Musso* est détruit, et les *tre Pieve* sont réunies aux domaines des ducs de Milan et gouvernées par un vicaire jusqu'au moment où Philippe II, roi d'Espagne, vendit ce pays au cardinal *Gallio*, qui le laissa comme fief aux ducs d'*Albito*. (*Bibl. ital.*, fév. 1824, p. 35.)

170. Vospominania ob Ispanii. Sotchinénié Fadéi Boulgarina. Souvenirs de l'Espagne, par Th. Bulgarin. In-12, pp. IV et 186. St.-Pétersbourg; 1823. N. Gretsch. (*St.-Petersb. Zeit Schr.*, 1823, p. 126.)

M. Bulgarin décrit d'un style très-animé ce qu'il a vu et entendu en Espagne. Son ouvrage se divise en 5 parties : 1°. Coup d'œil général sur l'Espagne (p. 1—16); 2°. évènemens politiques et militaires (p. 17—86); 3°. premier siège de Sarragosse (p. 86—127); 4°. second siège de Sarragosse (p. 128—161); 5°. faits généraux relatifs à l'Espagne.

171. Die Schicksale der alten und neuen Kortes von Spanien. Le sort des anciennes et des nouvelles Cortès en Espagne; par E. Munch. In-8°., t. 1; pr., 1 flor. 48 kr. Stuttgard, 1824; Metzler.

172. Collection des chroniques nationales françaises écrites en langue vulgaire, du XIIIe. au XVIe., siècle, avec notes et éclaircissemens; par J. A. Buchon.-Froissart, t. X.— Chronique de F. de Lalain par Chastellain. 2 vol. in-8°. formant la 6e. liv. du recueil. Paris; 1825; Verdière.

173. Istoria delle guerre civili di Francia. Histoire des guerres civiles de la France, par Henr. Cath. Davila; avec une notice historique sur l'auteur et sur sa famille; par Apost. Zeno. Milan, 1825. Ouvrage réimprimé par souscription, 6 vol. in-8°.; pr. 32 lir.

174. Histoire de René d'Anjou, roi de Naples, duc de Lorraine et comte de Provence; par M. le vicomte L. F. de Villeneuve-Bargemont; 3 vol. in-8°. ornés de portraits, de vues, de *fac-simile* et de musique. Paris, 1825; Blaise.

En publiant l'histoire de René d'Anjou, l'auteur, M. le vicomte F. de Villeneuve, a eu en vue de venger la mémoire d'un monarque éminemment bon, de le mettre en scène avec les hommes les plus célèbres du 15e. siècle, et aussi de retracer la politique, les évènemens et les mœurs d'une époque remarquable dans l'histoire de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. Cette tâche, quelque difficile qu'elle fût, n'a point découragé M. de Villeneuve, et le succès qui a couronné son entreprise semblerait démontrer qu'il a puisé dans sa qualité de Provençal toutes les ressources nécessaires pour célébrer dignement un prince dont le

souvenir est encore si cher aux habitans de la Provence. Nous allons parcourir avec l'auteur les principales époques de la carrière de René, et nous prouverons ensuite par des citations que l'aridité des dissertations historiques n'a exclu chez M. de Villeneuve ni la profondeur des pensées, ni l'élégance du style.

René, second fils de Louis II d'Anjou, cousin paternel de Charles VI, naît à Angers le 10 janvier 1408, quelques mois après l'assassinat du duc d'Orléans, et son berceau est entouré de funestes divisions qui ne pouvaient qu'avoir une fatale influence sur sa propre destinée.

Élevé par le cardinal duc de Bar, son grand-oncle maternel, il est bientôt adopté par lui, et ce généreux parent, en lui faisant épouser la fille aînée de Charles II, duc de Lorraine, parvient à réunir sur la tête de René les deux duchés de Bar et de Lorraine, au préjudice du comte de Vaudemont, neveu de Charles, qui se prétendait seul héritier légitime de son oncle.

Mais le comte de Vaudemont ayant su intéresser le duc de Bourgogne dans sa querelle, se déclare ouvertement, après la mort de Charles II, contre le nouveau duc de Lorraine; la fortune favorise sa cause, et il gagne la bataille de Bulgnéville, où René perd le chef de son armée, le brave Barbazan, et tombe lui-même au pouvoir du vainqueur.

Livré au duc de Bourgogne, René erre de prisons en prisons jusqu'en 1437, époque à laquelle il part pour aller prendre possession du trône de Naples auquel la reine Jeanne II l'avait appelé en mourant. Mais il trouva en Italie un autre compétiteur à combattre dans la personne d'Alphonse V, roi d'Aragon, et encore une fois exposé aux coups du sort qui ne cesse de le poursuivre, il est obligé d'abaisser son courage devant la politique astucieuse de son rival et la trahison des principaux seigneurs de son nouveau royaume.

Désabusé de l'éclat d'un trône qui l'aurait éloigné de la France, René abandonne l'Italie pour venir jouir de l'amour de ses sujets d'Anjou et de Provence; et si les infortunes de l'héroïque Marguerite d'Anjou, sa fille, doivent affliger un jour son âme royale, il trouvera des consolations dignes du cœur d'un père dans les succès de son fils Jean d'Anjou, en Espagne et en Italie, et dans les victoires que le duc de Lorraine, René II, son petit-fils, remportera sur Charles le Téméraire dont il doit consommer la ruine. Tout entier désormais aux soins qu'exigent

l'administration de ses États et le bonheur de ses peuples, René ne se délasse de ses travaux que par l'étude des beaux arts qu'il aima toute sa vie et qu'il cultiva même avec succès, par les relations qu'il entretenait avec les savans et les artistes, et par des fêtes religieuses ou militaires dont l'éclat convenait si bien aux mœurs pieuses et chevaleresques de cette époque.

Dans la description de toutes ces cérémonies, l'auteur fait preuve d'une érudition immense qui se communique également aux autres parties de l'ouvrage; c'est ainsi qu'en rétablissant plusieurs dates, et en rectifiant certaines données historiques, il parvient à disculper son héros de reproches un peu graves qui lui avaient été adressés par quelques historiens.

Toujours à la hauteur de son sujet, en retraçant les scènes tragiques qui ensanglantèrent les règnes de Charles VI, de Charles VII et de Louis XI, M. de Villeneuve ne reste point au-dessous de ses personnages, lorsqu'il raconte les prodiges et la mort de Jeanne d'Arc, la fortune et la chute de Marguerite d'Anjou, et les autres évènemens remarquables de la même époque, qui forment comme les épisodes de l'histoire de René.

Pour donner, ainsi que je l'ai promis, une idée du style de l'auteur et de la justesse de ses pensées, je me contenterai de citer ici quelques extraits du parallèle qu'il a établi entre René et Stanislas, princes que tant de motifs de conformité semblent rapprocher l'un de l'autre :

« On a souvent comparé René à quelques-uns de nos rois, dit » M. de Villeneuve, et ce parallèle n'a jamais été sans gloire pour » le comte de Provence; nous en hasarderons cependant encore » un nouveau qui présente des rapprochemens bien autrement » frappans, et qui avait néanmoins jusqu'ici échappé aux histo- » riens.

» Dire que le monarque auquel nous assimilons René est, » ainsi que lui, un des plus illustres aïeux de nos princes; qu'on » lui élève, comme on l'a fait à René, un monument de recon- » naissance au milieu de la Capitale de ses États, c'est nommer » Stanislas, dont le souvenir durera aussi éternellement dans le » paisible asile de sa vieillesse, que la mémoire du roi de Sicile » dans cette Provence qui reçut son dernier soupir. Ni René ni » Stanislas ne pouvaient prévoir le haut rang auquel ils seraient » appelés un jour. De même que René avait éte fait prisonnier à » Bulgnéville le 2 juillet 1431, Stanislas perdit sa liberté le 1er.

» mars 1713. L'histoire de ces princes nous présente aussi Sta-
» nilas s'échappant de Dantzic, et René fuyant de Naples après
» des expéditions désastreuses qui les privaient de la couronne.
» L'un et l'autre furent pareillement menacés d'être assassinés
» par des aventuriers. Doués d'une égale magnanimité, non-
» seulement ils laissèrent la vie à ces vils meurtriers, mais unis-
» sant la libéralité à la clémence, ils purent se dire : *On est as-*
» *sez vengé, quand on a le pouvoir de pardonner* (1).

» Si l'on examine le reste de la carrière des deux monarques,
» on sera frappé bien davantage des rapports qui existent entre
» eux.

» René est tour à tour appelé au trône et forcé d'en descendre;
» deux fois Stanislas saisit le sceptre qui lui est offert, et deux
» fois il lui est arraché violemment.

» René venait de perdre un royaume, lorsque sa fille fut
» placée sur le trône d'Angleterre; Stanislas ne conservait plus
» de roi que le titre, quand Marie Leckzinska montra ses mo-
» destes vertus au sein de l'empire des lis.

» Ainsi que Henri IV, Stanislas et René connurent les délicieux
» épanchemens d'une amitié désintéressée. Si le Béarnais écrivait à
» Crillon : *Je vous aime à tort et à travers*, René appelait *ses bons*
» *amis et ses compères* quelques hommes dont le dévouement lui
» était connu, et Stanislas, dans une foule de lettres originales
» que nous possédons, nomme son *chérissime* celui auquel elles
» sont adressées.

» On pouvait donc dire de ces souverains adorés ce que Pline
» ajoutait à l'éloge de Trajan (2): *Ils avaient des amis, parce qu'ils*
» *étaient eux-mêmes capables de l'être.*

» Stanislas le prouva à Charles XII qu'il n'abandonna jamais;
» René secourut de même Charles VII dans toutes ses guerres.

» D'après des rapprochemens aussi nombreux, on croira sans
» peine que la douleur dont la mort de René fut suivie, les tou-
» chans témoignages de l'amour des Provençaux, se retrouvèrent
» absolument les mêmes dans l'affliction qui brisa le cœur des
» Lorrains en perdant Stanislas.

» Enfin, pour achever ce tableau, la Provence et la Lorraine,
» réunies à la France après la mort de leur souverain, leur au-

(1) Stanislas, Maximes et Pensées détachées.
(2) *Amicos habebat, quia ipse amicus erat.*

» ront élevé, presqu'en même temps, une statue (1) au milieu » des Capitales où ils répandirent tant de bienfaits. »

A l'intérêt du sujet, au mérite du style et à l'exactitude des recherches historiques, l'ouvrage de M. de Villeneuve réunit encore d'autres conditions qui sont indispensables aujourd'hui pour assurer le succès d'un livre de ce genre; l'auteur s'est procuré et a joint à son travail le *fac-simile* de l'écriture de presque tous les personnages qui ont eu des relations avec Réné, et ceux des membres de la maison de Lorraine; mais il a oublié une chose essentielle pour lire et consulter avec fruit un ouvrage historique, je veux dire une bonne table des matières.

M. Blaise, libraire éditeur, n'a rien négligé pour que ce livre fût digne des beaux ouvrages dont il a déjà enrichi la bibliographie française. La lithographie a reproduit avec succès les portraits de Réné et de Jeanne de Laval, sa 2e. femme, d'après les originaux peints par René lui-même; les vues des principaux lieux témoins de la valeur ou de la captivité du bon roi; quelques-unes des peintures dont l'exécution avait charmé ses ennemis; le dessin de la statue élevée en son honneur dans la ville d'Aix; les airs et marches composées par lui, pour les fêtes qu'il avait instituées, etc., etc.

Enfin par une attention délicate et digne de René lui-même, l'auteur et l'éditeur ont voulu que l'ouvrage fût imprimé dans une ville de l'ancienne Lorraine, où tout est plein du souvenir de la maison d'Anjou; en s'acquittant de ce travail, M. Carez, imprimeur à Toul, a prouvé que les villes de province, même celles du second ordre, ne sont pas restées étrangères aux progrès que l'art de la typographie a faits en France depuis un quart de siècle. O. Blanchard-Boismarsas.

175. Lettres sur l'origine de la Chouannerie et sur les chouans du Bas-Maine; par J. Duchemin Dessepeaux; (prospectus.) In-8°. de ½ f. Paris; bureau du Mémorial catholique.

(1) La statue monumentale de René, exécutée en marbre par M. David, sculpteur angevin, ancien pensionnaire du Roi, a été inaugurée à Aix le 19 mai 1823 en présence de madame la Dauphine.

La statue de Stanislas sera érigée à Nancy, et exécutée au moyen d'une souscription ouverte dans les départemens de l'ancienne Lorraine.

176. MANUSCRIT DE MIL HUIT CENT TREIZE; contenant le précis des évènemens de cette année, pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon; par le baron FAIN, secrétaire du cabinet à cette époque. 2 vol. in-8°. Paris; Delaunay; 1824.

177. LETTERS FROM PARIS, ON THE CAUSES AND CONSEQUENCES OF THE FRENCH REVOLUTION. Lettres de Paris sur les causes et les conséquences de la révolution française; par W. C. SOMERVILLE. In-8. Baltimore; 1822; Coale.

Le *North american Review* rend compte de ces Lettres dans son n°. de juillet 1824; nous donnerons aussi à nos lecteurs une idée de la manière dont la révolution française est considérée par M. Somerville.

178. SUPPLÉMENT A LA PREMIÈRE ÉDITION DE L'HISTOIRE DE PARIS, par DULAURE. 2 part. in-8°. avec 36 grav. Paris, 1825; Guillaume. Prix, 30 fr.

179. ESSAIS HISTORIQUES SUR LE ROUERGUE; par M. le baron de GAUJAL; tome Ier.; in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr., port payé; Paris; 1824; Ygonette.

Nous sommes toujours heureux d'avoir à annoncer des recherches sur les provinces de la France; les lumières nouvelles répandues par un système plus généreux d'instruction publique, ont multiplié en France les observateurs instruits, et l'impulsion donnée aux recherches historiques et archæologiques par le gouvernement lui-même, en 1819, produira ses fruits, quoique des vues irréfléchies et des conseils intéressés aient réussi à la faire ralentir. L'ouvrage de M. de Gaujal a obtenu une des médailles décernées aux meilleurs mémoires envoyés au concours qui a été supprimé, et ce suffrage de l'Acad. des belles-lettres recommande suffisamment aux lecteurs instruits les Essais histor. sur le Rouergue, ou le départ. de l'Aveyron. Ils sont divisés en 5 parties. La 1re. donne une idée générale de l'histoire de cette contrée, et comme pièces justificatives, elle est suivie de la liste des souverains du Rouergue, ou plutôt des pouvoirs étrangers ou nationaux auxquels il a obéi depuis les Romains jusqu'à la réunion à la couronne en 1589; les comtes de Rouergue, ceux de Rhodes et les vicomtes de Millau sont placés sur une table synchronique avec les rois de France, et une autre liste présente la filiation de ces comtes et des autres seigneurs principaux du Rouergue. On y trouve aussi celle des évêques, des sénéchaux et des intendans, enfin la liste des dé-

putés aux états-généraux de France depuis 1484 jusqu'en 1789. La seconde partie est un précis chronologique des faits principaux de l'histoire du Rouergue depuis la conquête des Romains, l'an 121 avant J.-C., jusqu'à la révolution; mais cette partie toute historique s'arrête à l'année 1379 dans ce premier volume; la suite commencera le second, et sera suivie des trois autres parties qui contiendront des recherches spéciales sur quelques points de mythologie locale, d'archæologie gauloise ou romaine, les coutumes des principales villes, leurs privilèges, des notices sur les familles illustres, enfin la liste des ouvrages relatifs à cette province. On voit par là que l'auteur a embrassé la généralité de son sujet, et l'examen de son ouvrage prouve qu'il n'a négligé aucune recherche, aucun soin pour le traiter avec toutes les certitudes que l'on exige aujourd'hui d'un historien et d'un annaliste qui veut inspirer une entière confiance. Les matériaux sont nombreux, en effet, pour cette province: 1°. la collection de titres et chartes de Doat, à la Bibliothèque du Roi, formée en 1666, et dont 20 volumes in-folio concernent spécialement le Rouergue; 2o. l'histoire manuscrite du comté de Rhodez, par Antoine Bonal, né en 1548, et ce fut encore Doat qui fit faire la copie de cet ouvrage qui est à la bibliothèque du Roi; 3°. les archives du château de Pau, où sont les archives de Lectoure et de Najac, qui furent celles des comtes d'Armagnac et de la maison d'Albret. M. de Gaujal a tout consulté avec une attention religieuse; on ne s'étonnera donc pas que son ouvrage renferme tant de faits nouveaux, et laisse tant en arrière les *Memoires* sur le Rouergue publiés par l'abbé Bosc en 1797. Nous ne cesserons de répéter que la véritable histoire de France est encore dans les chartes et dans les diplômes, et quand on s'aperçoit que le goût des études diplomatiques s'éteint sensiblement chaque jour, on se demande avec un pénible empressement comment il se fait que les personnes qui font profession de chérir hautement les vieux souvenirs de la monarchie, celles mêmes qui sont chargées de les conserver, de les rattacher, pour la gloire de nos rois, aux souvenirs plus récens et aux illustrations nouvelles, afin de les confondre dans l'estime publique, délaissent sans pitié les vieux monumens de l'orgueil national, les abandonnent à l'ignorance paresseuse, et ne raniment point par quelques encouragemens le zèle du très-petit nombre de personnes qui seraient encore portées à s'ensevelir vivantes dans la poussière d'archives à de-

mi consumées par le temps, et à lui arracher les documens presque détruits de notre histoire nationale. Mais l'Angleterre, l'Espagne, toute l'Allemagne, l'Italie, et nouvellement encore la Russie, ont donné à la France d'inutiles exemples : nos archives périront sans retour. Heureux du moins si des hommes laborieux, surmontant tous les dégoûts, toutes les résistances, se vouent, comme M. de Gaujal, à des recherches qui nous conserveront les traits principaux des annales véridiques de la France.

C. F.

180. HISTOIRE DE L'INSURRECTION DE TUPAC-AMARU dans le Pérou, en 1780. Extrait de l'ouvrage du D[r]. FUNES. (*North Americ. Review*, n°. 47.)

En 1816 et 1817, le chanoine Grégoire Funes a publié à Buénos-Ayres un grand ouvrage historique sur ce pays : *Ensayo de la Historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman*, 3 vol. Nous n'avons pas eu occasion de voir cet ouvrage que les journaux américains signalent comme très-important ; mais le *North american Review* donne un extrait des trois premiers chapitres du livre III, qui traitent d'une insurrection remarquable dont on ne sait presque rien en Europe, parce que les Espagnols gardaient le secret des affaires de leurs colonies. Malgré une oppression de quelques siècles, les Péruviens restaient attachés à la race de leurs anciens Incas, et ne perdaient pas l'espoir de se soustraire un jour au joug espagnol, et de rétablir le trône de leurs anciens souverains. L'un des descendans des Incas, José-Gabriel Cander Canqui, homme d'un esprit élevé et entreprenant, résolut de délivrer sa patrie. Après avoir fait de vains efforts pour adoucir le malheureux sort des Indiens, il prit le nom du dernier inca son aïeul, Tupac-Amaru, et leva en 1780 l'étendard de la révolte non pas contre le roi d'Espagne, mais contre les fonctionnaires espagnols. Il érigea un tribunal, y cita un corrégidor cruel et rapace, et le fit pendre au nom du Roi ; puis il appela les Indiens sous ses drapeaux ; bientôt plusieurs provinces furent en insurrection complète. Les Espagnols se défendirent vaillamment ; mais dans plusieurs places où ils s'étaient fortifiés, ils succombèrent à la fureur des Péruviens. La guerre se fit de part et d'autre avec toute la cruauté qu'inspire le climat brûlant de ces contrées. Un Indien, boulanger de son métier, nommé Juan Apasa, se constitua chef indépendant à la Paz,

sous le nom de Tupa Cattari, et égorgea tous ceux qui portaient une chemise, c'est-à-dire tous les Européens qui tombaient en son pouvoir. Tupac Amaru ayant eu l'imprudence de livrer une bataille en pleine campagne à l'armée du vice-roi du Pérou, essuya une défaite, fut fait prisonnier et mis à mort avec tous les raffinemens de cruauté dont les Espagnols ne se sont rendus que trop souvent coupables dans le nouveau monde; sa famille subit le même sort; mais son beau-frère continua de guider les insurgés, et bientôt son neveu André Tupac Amaru, quoique n'étant âgé que de 17 ans, se rendit plus redoutable aux Espagnols que José Gabriel. Malheureusement pour lui les Péruviens étaient toujours ce peuple mou et faible que Pizarre avait vaincu; ils essuyèrent des défaites sanglantes; le vice-roi proclama un armistice dont la famille Tupac Amaru profita. Malgré les promesses de l'armistice, tous les chefs furent mis à mort. Les Péruviens se soumirent humblement au joug; aucun de leurs griefs ne fut redressé; toutes les vexations des Européens continuèrent, en sorte que les indigènes, loin de gagner à cette insurrection qui avait duré deux ans, eurent leurs familles massacrées, furent dépouillés de leurs armes, et réduits à une servitude pire que celle d'auparavant. D-G.

MÉLANGES.

181. LE MUSÉE NATIONAL DE HONGRIE proposa en 1818 les deux questions suivantes :

1. *Quis usus potest capi in linguâ hungaricâ recentissimorum in universali ab exteris celebribus eruditis in ordinem redactâ grammaticâ inventorum?*

2. *Habet-ne lingua hungarica tàm singulares dotes, quæ illi supra cæteras occidentalis Europæ linguas præcellentiam tribuant?*

Plusieurs Mémoires furent envoyés pour concourir; mais le comité ayant considéré que l'époque fixée pour la remise des Mémoires avait laissé trop peu de temps aux concurrens, a remis ce prix au 25 novembre 1825, époque à laquelle les réponses aux questions ci-dessus devront être parvenues au Musée, avec une devise et le nom cacheté. Le prix pour l'une ou l'autre de ces questions est de 100 florins, et les Mémoires doivent être écrits en langue hongroise.

182. Le Musée national de Hongrie propose les deux questions suivantes:

1. *Quæ nomina tribuebant veteres historiographi nationi hungaricæ? In quo historiographo invenitur antiquissimum vestigium cujusvis denominationis? Quàm procul procedunt in antiquitate turcicæ nationis eventus, et denominatio? Anne est sufficiens ratio credendi, quod ante Leonem sapientem Græcorum imperatorem Hungari non sint compellati Turcæ?*

2. *Quantum discrepabat in Europam advenientis hungaricæ nationis moralis et civilis cultura, aut barbaries, ab Europæ tunc temporis culturâ, aut barbarie?*

Le prix pour l'une ou l'autre de ces questions est de 250 flor. Les Mémoires doivent être écrits en langue hongroise, avec une devise et le nom cacheté, et envoyés avant le 15 novembre 1825.

181. *Société royale de littérature de Londres.* — Dans les séances ordinaires de cette Société, qui commencèrent en novembre dernier, il fut fait lecture de plusieurs Mémoires intéressans. M. G. Penn ouvrit la session par deux dissertations sur des sujets de littérature et de critique classique. La première contenait divers commentaires et des rectifications sur l'épître d'Horace à Torquatus; la seconde, intitulée *Carmen Brundusinum*, indiquait les raisons qui portaient l'auteur à donner ce titre à l'ode qui termine le premier livre, et se trouve isolée, sans date ni *argumentation*. Ces motifs sont fondés sur la probabilité morale que cette ode fut composée à l'occasion des fêtes qui, au rapport de Dion Cassius (lib. xlviij. C. 30), eurent lieu à Brundusium en l'année 714 de Rome, en réjouissance de la ratification du traité de paix conclu entre Octave et Antoine. (*New Monthly Magaz.*; avril 1825, p. 157.)

183. Collections of the Newhampshire historical Society. Recueil de la Société historique de Newhampshire. Ann. 1824, vol. I, 336 p. in-8°.; Concord, Moore.

Il s'est formé récemment aux États-Unis plusieurs *Sociétés historiques*, ayant pour but de recueillir et de publier d'anciens documens propres à éclaircir l'histoire du pays; la Société de Newhampshire a été instituée en 1823. Dans le premier volume de son recueil pour l'année 1824, elle a fait réimprimer l'histoire des guerres des Indiens, par Penhallow, qui est devenue très-

rare; les éditeurs y ont joint des notes. Parmi les autres morceaux on remarque une esquisse de l'histoire de la ville de Concord, et des lettres inédites relatives à l'histoire du New-Hampshire, par Belknap. D-G.

184. L'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres a tenu sa séance publique le vendredi 29 juillet 1825, sous la présidence de M. Raynouard.

L'Académie avait proposé pour sujet de l'un des prix qu'elle devait adjuger dans cette séance, de *rechercher l'origine et la nature du culte et des mystères de Mithra*; de *déterminer leurs rapports avec la doctrine de Zoroastre et les autres systèmes religieux répandus dans la Perse*; de *décrire les cérémonies et les emblèmes du culte*; de *faire connaître l'époque et les causes de son introduction et de son extension dans l'Empire romain*; d'*indiquer les changemens qu'il y a éprouvés en se combinant avec les opinions religieuses et philosophiques des Grecs et de Barbares*; *enfin*, *d'en tracer l'histoire aussi complètement qu'il serait possible*, *d'après les auteurs*, *les inscriptions et les monumens de l'art*.

Le prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de *quinze cents francs*, a été adjugé au Mémoire enregistré sous le nº. 2, et qui porte pour épigraphe : « *Cujusvis hominis est errare...* » Cicer. Tuscul. I cap. XVII. L'auteur est M. Félix Lajard, membre de l'Académie de Marseille, et de la Société impér. des naturalistes de Moscou.

L'Académie a jugé devoir citer honorablement le mémoire enregistré sous le nº. 1, et qui porte pour épigraphe ces mots tirés du Zend-Avesta, traduction française d'Anquetil-Duperron: « *Je fais Iseschné à Mithra.* »

L'Académie avait proposé pour sujet d'un autre prix qu'elle devait adjuger dans cette séance, de *comparer les doctrines des diverses sectes des Gnostiques et Ophites*, *en s'attachant spécialement à leurs caractères essentiels*; de *rechercher les origines de ces sectes*, et d'*en déterminer autant qu'on le pourra*, *la succession*; d'*examiner quelle influence elles ont pu exercer sur les autres sectes contemporaines*, *soit religieuses*, *soit philosophiques*. Aucun des mémoires envoyés au concours n'a paru à l'Académie réunir toutes les conditions nécessaires pour mériter le prix.

L'Académie aurait désiré que les auteurs de ces mémoires,

qui n'ont point assez développé les rapports des opinions des Gnostiques avec les doctrines orientales, eussent fait beaucoup plus d'usage du Zend-Avesta, des livres des Sabéens publiés par M. Norberg et remplis d'opinions qui se rattachent évidemment aux sectes gnostiques. Cette partie très-importante de la question est restée presque intacte.

L'Académie a néanmoins jugé digne d'une mention honorable le mémoire enregistré sous le n°. 3, qui porte pour épigraphe : Ω Τιμόθεε, τὴν παρακαταθήκην φύλαξον, ἐκτρεπόμενος τὰς βεβήλους κενοφωνίας, καὶ ἀντιθέσεις τῆς ψευδωνύμου γνώσεως. Saint Paul, in I Epistolâ ad Timotheum, cap. VI, v. XX; et le mémoire enregistré sous le n°. 2, ayant pour épigraphe : *Les opinions des Gnostiques n'étaient qu'un platonisme christianisé, comme le platonisme n'était lui-même que le magisme.* Abbé Foucher, Traité historique de la réligion des Perses.

L'Académie propose de nouveau le même sujet pour l'année 1826. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de *quinze cents francs.* Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1er. avril 1826.

L'Académie renouvelle l'annonce qu'elle fit l'année dernière du sujet du prix qu'elle adjugera dans la séance publique du mois de juillet 1826. Ce sujet consiste à *rechercher quels sont, en France, les provinces, villes, terres et châteaux dont Philippe-Auguste a fait l'acquisition, et comment il les a acquis, soit par voie de conquête, soit par achat ou échange; à déterminer entre ces domaines quels sont ceux dont il a disposé par donation, par vente ou par échange, et ceux qu'il a rètenus entre ses mains et réunis à la couronne.* Le prix sera une médaille d'or de la valeur de *quinze cents francs.* Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1er. avril 1826.

L'Académie propose pour sujet d'un autre prix qu'elle adjugera dans sa séance publique du mois de juillet 1827;

Rechercher quel fut l'état politique des cités grecques de l'Europe, des îles et de l'Asie-Mineure, depuis le commencement du deuxième siècle avant notre ère, jusqu'à l'établissement de l'empire de Constantinople.

Les concurrens devront recueillir dans les écrivains et dans les monumens de tout genre, tous les faits propres à faire connaître

soit l'administration intérieure de ces cités, soit leurs rapports entre elles et avec l'empire.

Le prix sera d'une médaille d'or de la valeur de *quinze cents francs.*

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1er. avril 1827.

3°. RAPPORT fait à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 22 juillet 1825, en exécution de la décision qu'elle a prise sur les moyens propres à continuer et encourager les recherches sur les antiquités de la France, par M. le baron WALCKENAER.

4°. NOTICE historique sur la vie et les ouvrages de M. Langlès, par M. DACIER, secrétaire perpétuel.

5°. MÉMOIRE sur le traité fait entre Philippe le Hardi et le roi de Tunis, pour l'évacuation du territoire de Tunis par les croisés, par M. le baron SILVESTRE DE SACY.

6°. NOTICE historique sur la vie et les ouvrages de M. Bernardi, par M. DACIER, secrétaire perpétuel.

L'heure avancée n'a pas permis de lire les deux pièces suivantes:

MÉMOIRE intitulé : *Plaute considéré comme historien des mœurs romaines*, par M. NAUDET. — MÉMOIRE sur la députation du philosophe Carnéade à Rome, par M. le vicomte LE PREVOST D'IRAY.

185. SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LA NORMANDIE.

Séance publique du 22 avril 1825. — M. de Magneville, président central, prononça un discours d'ouverture, dans lequel il s'attacha principalement à rappeler la gloire politique et littéraire des Normands. M. Pattu, secrétaire général, prit ensuite la parole; il retraça les nombreux avantages qui résultent de la création de la Société des antiquaires de la Normandie, et des recherches diverses auxquelles elle se livre constamment. M. de Caumont, secrétaire adjoint, fit ensuite l'analyse des travaux de la Société depuis le 24 janvier 1824, époque de son origine, jusqu'au 24 janvier 1825. On a été étonné du nombre considérable de mémoires qui ont été lus à la Société, dans le court espace d'un an (1). M. Aug. Le Prévost, de Rouen, membre

(1) Le volume, qui est sur le point de paraître, et qui ne renferme

de la Société des antiquaires de Londres et de la Société royale des antiquaires de France, lut ensuite une dissertation sur la véritable position du lieu cité sous le nom d'*Oscellus*, dans les écrits relatifs aux premières invasions des Normands. M. Dehayes, de Caen, lui succéda; il lut un discours sur le but et l'utilité des recherches archæologiques. La Société a accordé un crédit de 300 f. à MM. Le Prévost et Lambert, pour faire dessiner plusieurs monumens curieux des départemens de la Seine-Inférieure et de l'Eure, et pour faire relever des inscriptions fort anciennes qui sont sur le point de périr. Un crédit de 100 fr. a été alloué pour faire exécuter des fouilles à Bayeux, dans la rue St.-Laurent, afin de découvrir une salle des thermes antiques, dont on présume l'existence à cette place. Un crédit de 100 fr. a été accordé à M. de Caumont pour faire dessiner plusieurs abbayes du département de la Manche.

N. B. On annonce que le premier volume des mémoires de cette Société ne tardera pas à paraître à Caen, chez Mancel, et à Paris, chez Rainal, rue St.-André-des-Arts.

186. Notice sur la vie de Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie par M. Reinaud, employé au cabinet des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi. Paris, Dondey-Dupré.

Saladin est du petit nombre des souverains qui, après avoir long-temps fixé l'attention de leurs contemporains, occupent encore une grande place aux yeux de la postérité; peu de princes eurent plus d'influence sur leur siècle. Ce qui rendit surtout son règne intéressant, ce furent les guerres qu'il eut à soutenir avec les rois de l'Occident. Ses exploits forment une des époques les plus brillantes de l'histoire des croisades. On doit savoir gré à M. Reinaud d'avoir cherché à nous faire connaître son caractère, l'origine de sa fortune, sa politique et les principaux évènemens de sa vie. Personne n'était mieux que lui à portée de remplir une telle tâche, par ses connaissances dans les langues orientales et par sa position à la Bibliothèque du Roi; il ne tenait qu'à lui de mettre à contribution les auteurs arabes, la plupart contemporains, qui

---

que les travaux d'une année, a environ 800 pages de texte et un atlas de 25 pl. in-4. Le second volume, qui est sous presse, ne sera pas moins considérable.

ont le mieux dépeint Saladin. Aussi cette notice est-elle, pour la plus grande partie, un résumé du récit des auteurs orientaux, sans oublier la propre correspondance du sultan, particulièrement ses lettres au calife de Bagdad. Dire qu'on y trouve quelques erreurs réformées, quelques vérités mises au jour, ce n'est pas assez. Cette notice se recommande par la manière neuve dont on y a représenté le caractère et les circonstances de son élévation. Au reste, ce n'est ici que le prélude d'un travail plus important qui s'imprime en ce moment, et dans lequel M. Reinaud publie en français tout ce que les auteurs orientaux ont dit de curieux sur la longue époque des croisades. On a joint aux passages les plus importans le texte arabe. Ce travail a été fait originairement pour l'usage de M. Michaud; M. Michaud en a profité pour les derniers volumes de la première édition de son Histoire des Croisades et pour la réimpression de l'ouvrage entier, et maintenant il va paraître à part à la suite de cette même histoire.

187. Caroli Bucheroni de Josepho Vernazza Albens; Aug. Taurinorum, 1822, in-8°. C'est l'éloge historique du baron Vernazza, ancien directeur de la bibliothèque publique, et qui a laissé une réputation méritée par ses travaux et ses recherches sur l'antiquité et l'histoire littéraire. Le discours de M. Bucheron honore convenablement la mémoire de ce savant laborieux.

188. Delle imprese di Anna Perotta; Leggenda. Les entreprises d'Anne Perotta; Torino, 1824, in-8°.

L'héroïne de ce roman historique, c'est-à-dire où un fond de vérité est embelli par l'imagination des écrivains, est une Piémontaise née dans les environs de Turin, et qui, en venant au monde, fit entendre pour premier cri les mots français *à la guerre*. Cette circonstance singulière en annonce de plus merveilleuses encore, et les auteurs satisfont pleinement l'attente du lecteur.

189. Osservazioni bibliografiche letterarie, intorno ad un' operetta falsamente ascritta al Petrarca; del prof. Const. Gazzera; in-4°. Torino, Stamp. reale, 1823.

Ce mémoire inséré dans le t. 28 du recueil de l'académie royale de Turin, et lu en 1823, se compose de deux parties: la première est relative à l'opuscule faussement attribué à Pétrarque; et dans la seconde, à propos de cet opuscule qui est un livre im-

primé à Lyon dans le XVe. siècle, le savant auteur recherché à quelle époque l'imprimerie fut établie dans cette grande ville.

L'opuscule dont-il s'agit est intitulé : *Liber domini Francisci Petrarche panormitani oratoris celeberrimi de vitâ solitariâ*, 6 feuillets in-4°. sans chiffres, ni réclames, sans noms de lieu ni d'imprimeur et avec les signatures *aiij*. La qualification de *Panormitanus* (de Palerme) donnée à l'auteur, avertissait déjà que l'opuscule ne pouvait être de Pétrarque qui était toscan; Pétrarque a écrit un gros livre intitulé aussi *de vitâ solitariâ*; mais il n'est pas dialogué et l'opuscule de 6 feuillets a cette forme. La latinité de celui-ci est d'ailleurs bien éloignée de l'élégance de celle de Pétrarque : il faut donc lui chercher un autre auteur, et c'est ce qu'a fait avec succès l'ingénieux scrutateur des vieux livres et des vieux manuscrits, auteur du mémoire que nous analysons. Il résulte de ses recherches que l'opuscule attribué à Pétrarque, dans les éditions de ses ouvrages imprimés ou manuscrits, est au contraire d'un de ses amis, de ses deux compagnons de solitude à Arquà, celui dont il parle si honorablement dans quelques lettres, et qu'une vie inédite du chantre de Laure, manuscrit du XVe. siècle de la bibliothèque de l'université de Turin, désigne par *l'uomo gentile Padovano detto* Lombardo della Setica (Lombardus à Sirico ou Serico), et le mot *Padovano* explique la méprise de *Panormitanus*, qualification donnée à Pétrarque dans l'opuscule imprimé, le manuscrit ayant pu porter en abrégé PATNI, *Patavini* (de Padoue patrie de Lombardus à Serico) que l'éditeur a lu *Panormitani*. Ce point de critique est mis hors de doute par les soigneuses recherches de M. le professeur Gazzera; et une note écrite sur un *Canzoniere* manuscrit du XVe. siècle, relative aux derniers momens de Pétrarque, paraît être de la main même de Lombardo qui déclare avoir reçu le dernier soupir de son illustre maître l'an 1374, le mardi 18 juillet, à 5 heures de la nuit. On trouve aussi dans le testament de Pétrarque ce legs singulier fait au même Lombardo de Serigo; « *item lego ipsi Lumbardo scyphum meum* « *parvum rotundum, argenteum et auratum, cum quo bibat aquam* « *quam libenter bibit multo libentius quàm vinum.* » Il résulte donc de tout ceci que le Lumbardus est l'auteur du petit dialogue de *vitâ solitariâ*, et cette édition, qui doit en être la première, était inconnue des bibliographes, M. Baldelli ayant indiqué celle de 1581 comme la plus ancienne.

M. le professeur Gazzera s'occupe, dans la seconde partie de son mémoire, à fixer l'époque et le lieu d'impression de celle dont il s'agit ici et qui précéda toutes les autres. Il résulte des comparaisons qu'il fait de ce petit cahier avec d'autres livres du XVe. siècle, 1°. que cette impression n'a pas été faite en Italie, 2°. qu'elle a dû sortir des presses d'un imprimeur de Lyon, et de celui qui a donné le *Prudentius*, c'est-à-dire des presses de Pierre Mareschal et Barnabé Chaussard qui travaillaient en 1490, le *Prudentius* et le dialogue du *Lumbardo* portant au papier la marque d'une *roue dentée*, et les nombreuses éditions du XVe. siècle examinées par le savant académicien ne lui ayant montré cette roue dentée que dans des livres imprimés à Lyon. A ce sujet il cherche à connaître l'époque précise de l'établissement de l'imprimerie dans cette ville; Gabriel Naudé la fixait à 1478, le catalogue de de Boze à 1477, P. Marchand à 1474, mais l'abbé de St.-Léger s'arrêtait à l'année 1476. M. le professeur Gazzera a trouvé dans la bibliothèque de Turin, un livre intitulé : *Reverendissimi Lotharii dyaconi cardinalis sanctorum Sergi et Bacchi q' posteà Innocentius papa appellatus est Compendium breve feliciter incipit quinque continens libros*, etc. (nous remplissons les abréviations). Ce volume en cinq livres, avec une table particulière à chacun, a été mal *relié* dans le temps, de sorte que la subscription de l'imprimeur se trouve à la fin du premier, et on y lit : *Lugduni per magistrum Guillermum Regis hujus artis impressorie expertum, honorabilis viri Bartholomei Boyerii dictæ civitatis civis jussu et sumptibus impressus, anno verbi incarnati* M.CCCC.LXXIII *quintodecimo kal. octobris.* (Abréviations supprimées ; petit in-4°.; le 4e. livre manque dans l'exemplaire de Turin). Ainsi l'établissement de l'imprimerie à Lyon remonte à 1473; Guillaume Regis en fut le premier imprimeur, et non pas Barthélemi Boyer qui ne fit que les frais de l'édition. Ce résultat ne se trouve pas dans les bibliographies françaises, il n'était cependant pas inconnu; M. Van Praet, dont les connaissances égalent le zèle et l'aménité, l'avait annoncé à M. de La Serna qui l'a consigné p. 497 du supplément de son *dictionnaire*(1), et je crois avoir donné l'éveil aux bibliographes par mon catalogue des éditions du XVe. siècle de la Bibliothèque publique de Grenoble où se trouve un exemplaire complet du *Compen-*

(1) Voy. le Catalogue de l'abbé Rives, n°. 2384. C. M. P.

dium Lotharii, imprimé par Regis en 1473. J'annonçai ce fait curieux, en 1812, à feu Delandine qui l'a consigné dans un journal que M. Gazzera n'a pas pu connaître, mon catalogue étant encore manuscrit; l'observation du savant académicien de Turin ne perd donc rien pour cela de son mérite. Il examine à ce sujet les principaux livres imprimés à Lyon dans le XVe. siècle. Mon catalogue en indique trente-trois, de 1473 à 1499, et dans ce nombre se trouve un autre ouvrage du même *Lotharius* intitulé de *Vilitate conditionis humanæ*, qui paraît sorti des presses de Jean Treschel, 1489, et pour répondre à la politesse d'un savant Italien qui consacre ses veilles à l'illustration de la typographie française, j'indique ici une édition faite en Italie et que je n'ai retrouvée dans aucune bibliographie imprimée en France. C'est un calendrier intitulé : *Judicio dal mille* CCCC. LXXXV *fine al mille* CCCCC. *del excellentissimo astronomo Antonio Manilio; in Cesena per Paulo Guerino da Forlino e Jo. Jacobo di Benedeti da Bologna* M.CCCC.LXXXXV. *adi* XXVI *de martio :* petit cahier de 16 pages in-4°., à longues lignes, lettres gothiques, avec signatures. Cette rareté bibliographique existe aussi à la bibliothèque de Grenoble, et le nom de la ville de Césène manque dans les listes imprimées des villes où l'imprimerie fut établie au XVe. siècle (1). C'est ainsi qu'une bonne observation en fait naître plusieurs autres, et tel sera le résultat du nouveau mémoire dû au zèle et aux lumières de M. le professeur Gazzera, dont le Bulletin a fait connaître d'autres recherches d'une haute importance pour l'histoire, les arts et l'archæologie. C. F.

(1) On trouve aussi dans la même bibliothèque, au nombre de raretés, l'*editio princeps* de la *Danse macabre*, 1483, in-4., que j'ai fait connaître aux bibliographes, et six traités imprimés à Besançon en 1488, dont on ne cite que le *Roderici Sancii speculum humane vite, impressus Bisuncii, anno milesimo CCCC LXXXVIII*. Voilà cinq ouvrages de plus pour une seule ville, et cette indication intéressera particulièrement notre savant bibliographe M. Peignot.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES,

ANTIQUITÉS, PHILOLOGIE.

PHILOLOGIE, LINGUISTIQUE, ETHNOGRAPHIE.

190. TRIPARTITI, SEU DE ANALOGIA LINGUARUM libelli continuatio, I, II et III. Typis Hayculianis, divendente Car. BECK. 808 p., pet. in-fol. Vienne, 1821-1823. (*Jahrbücher der Literatur*, 1825, t. 29, p. 305.)

Par l'analogie des langues, l'auteur cherche à prouver qu'il n'y a eu qu'une seule langue primitive d'où les autres sont issues, comme les branches d'un arbre viennent toutes de la même tige. Au reste il y a peu de raisonnemens dans ce livre, dont le principal but est de faire voir les analogies des langues en les rapprochant les unes des autres. Les trois principales langues d'Europe, le Germanique, le Slave et le Gallois sont rangées dans autant de colonnes; les langues dérivées sont placées au-dessous des langues-mères. Dans une 4e. classe on a mis les autres langues de la terre, sans observer d'autre ordre que celui de l'alphabet. L'auteur divise encore les langues en 3 classes, savoir : 1°. *langues consonnelles*; 2°. *langues voyelles*, et 3°. *langues mêlées*. Les premières dominent dans l'Asie occidentale et une partie de l'Afrique; les 2es. en Chine et dans les îles de la mer du Sud, et les 3es. en Europe et en Amérique. Suivant l'auteur, il ne faut faire attention qu'aux consonnes pour trouver le mot primitif; la racine d'un mot est contenue le plus souvent dans les 3 premières lettres; par ex. *jug-on* (indien), joug, *jug-um* (latin), *joch* (allemand). Il n'y a pas grande ressemblance entre *jour* et le mot allemand *tag* qui signifie la même chose; cependant voici les diverses modifications qui

les rapprochent : français *jour*, italien *giorno*, latin *diurnus*, id. *dies*, letton *dien*, russe *denna*, tatar *teg*, germain *tag*.

Qui croirait que les sauvages des îles Sandwich, en appelant leur chien *lif*, emploient un mot dérivé de l'hébreu? Voici comment le mot s'est modifié dans diverses langues : hébreu *cheleb*, *heleb*, *oleb*, *elib*, *elif*, sandwich *lif*.

En prenant la racine *bor* (en allem. *bohren*) percer, l'auteur montre comment les divers peuples en ont fait un mot pour désigner une ouverture pour entrer quelque part. Allem., *pforte*; angl. *port*, holland. *poört*, suéd. *port*, russe *borota*, lat. *porta*, espagn., *porta*, gallois *porth*, breton *porz*, franç. *porte*, berbère *burt*, ind. *prota*, lappon *port*. Selon l'auteur, M. Noël, dans son Dictionnaire, donnerait une étymologie fausse, en prétendant que *porta* vient de porter, parce qu'on portait, dit-il, une charrue à l'endroit où l'on voulait pratiquer la porte d'une nouvelle ville. Il y a dans le même ouvrage plusieurs étymologies de cette espèce, ce qui engage le rédacteur des Annales littéraires de Vienne, à émettre le vœu que M. Noël supprime la partie étymologique de son Dictionnaire pour ne pas égarer la jeunesse au lieu de l'instruire. M. Planche, dans son Dictionnaire grec, dit-il, a souvent été aussi fautif que M. Noël; il en est de même de Schrévélius. C'est encore ainsi que l'abbé Sauvages, auteur du Dictionnaire languedocien, fait venir le mot de ce patois, *verma* chauffer, du latin *vermis* ver. On tombera souvent dans des fautes semblables tant qu'on n'envisagera pas l'ensemble des langues, et qu'on n'emploiera pas la méthode analytique et analogique; Radloff et Desbrosse ont tenté de l'essayer : et il y a plus de deux siècles que Scapula s'en est servi pour le grec. D.-G.

191. Vocabolario ebraico-italiano, ed italiano-ebraico, etc. Vocabulaire hébraïque-italien et italien-hébraïque, de Francesco Fontanella; in-8°. Venise, 1824, Molinari.

L'auteur s'est proposé de renfermer en peu de pages tout ce que nous ont transmis les livres saints jusqu'aux règnes de David et de Salomon. Il n'a cherché et n'a placé dans son Dictionnaire que les mots qui ont une origine incontestable, et il n'en a pas trouvé de tels dans les livres postérieurs, particulièrement dans ceux qui parurent après la captivité de Babylone. L'ouvrage de M. Fontanella, comme livre élémentaire, peut-être d'une grande

utilité à ceux qui cultivent ce genre d'études. (*Rev. Encycl.*, juill. 1825, p. 177.)

192. The holy Bible. La sainte Bible, contenant l'Ancien et le Nouveau Testaments, imprimée d'après l'édition in-folio d'Oxford, de 1769, avec les diverses leçons et les notes marginales consignées dans cette édition, par Benj. Blayney prof. roy. d'hébreu à Oxford. — Londres, 1825, Bagster.

L'ouvrage paraîtra par numéros et par semaine ou plus souvent. Chaque numéro sera composé de 6 feuilles d'impression sur beau papier. Le prix est de 1 sch. par numéro, par cah. de 6 feuill. ou 48 pag. L'ouvrage fera un vol. in-4°. dont le prix est, par approximation, évalué à 28 schel.

193. De rebus Ituræorum, etc. Recherches historiques sur les Ituréens, pour éclaircir le verset 1er. du ch. 3 de l'Évangile de saint Luc. Programme de Frédéric Münter, évêque de Sélande, etc.; in-4°. de 50 pag. Copenhague, 1824.

Cette publication contient deux parties distinctes : l'une rassemble tout ce que les historiens, les inscriptions, et les autres monumens fournissent de renseignemens curieux sur les Ituréens, l'autre est une biographie qui apprend aux Danois, et spécialement aux chrétiens réformés de l'Islande tout ce qui doit intéresser leur curiosité sur la famille, les études, les travaux et les services de leur nouveau prélat. (*Rev. Encycl.*, juill. 1825, p. 152.)

194. De epistolæ, quæ dicitur ad Hebræos indole maxime peculiari, librum composuit Trangott Aug. Seyffarth. gr. in-8°. 147 p. Leipz. 1821. Car. Henr. Reclam.

195. Entwurf der reinen Rhythmik. Sur les lois du Rhythme, par M. Lebrecht mim. d'Oring. in-4°, p. 61 avec une pl. Meissen, 1817. Gœdsche.

196. Chinese moral Maxims. Maximes de morale chinoise, texte chinois avec une traduction litterale et une traduction libre; par J.-F. Davis; 199 p. in-8°. Prix : 6 sch. Calcutta, Londres, Murray.

Ce petit recueil paraît avoir été fait à Macao pour les commençans; il renferme 200 sentences de morale en caractères

chinois, avec la prononciation et la signification en anglais; une version plus élégante donne le sens de ces sentences.

197. Élémens de la Grammaire japonaise par le P. Rodriguez; traduits du Portugais sur le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, et soigneusement collationnés avec la Grammaire publiée par le même auteur à Nagasaki en 1604, par M. C. Landresse, membre de la société Asiatique; précédés d'une explication des Syllabaires japonais, et de deux planches contenant les signes de ces syllabaires, par M. Abel Remusat. (Ouvrage publié par la société asiatique.) In-8. de 143 p. Paris, 1825; Dondey-Dupré.

Parmi les idiomes de l'Asie orientale, le japonais est encore un des moins connus. Personne, à l'exception de quelques missionnaires portugais de la fin du 16me. siècle, et du commencement du 17e., n'en a fait encore l'objet d'une étude régulière et approfondie. Plusieurs voyageurs hollandais ont passé pour être en état de lire les livres japonais; mais l'intelligence qu'ils en avaient acquise n'allait pas jusqu'à pouvoir se passer du secours des interprètes de Nagasaki. Les seuls ouvrages dont on ait jusqu'ici pu tirer quelque parti, sont ceux qui sont écrits en chinois. Tous les autres, où les écritures syllabiques des Japonais sont mises en usage, et où les mots de leur langue sont employés conformément aux règles particulières de leur grammaire, sont restés indéchiffrables, et l'on est demeuré privé de la connaissance de bien des faits curieux pour les sciences, les arts, l'histoire et la géographie. La société Asiatique, que cette lacune fâcheuse dans nos connaissances philologiques avait frappée dès l'origine, s'est déterminée, dans la première année de son institution, à y remédier par la publication d'une grammaire élémentaire, sur l'exactitude de laquelle les étudians pussent compter, et dont la brièveté fût propre à les encourager. L'effet contraire, produit par les grammaires japonaises qui ont été imprimées jusqu'à ce jour, peut être mis au nombre des causes qui ont retardé les progrès de cette branche de la littérature orientale.

Les pères Alvarez, Rodriguez et Collado ont composé des grammaires japonaises très-étendues, mais à une époque où l'enseignemen des langues étrangères était encore dans l'enfance Celle du P. Collado, la plus imparfaite de toutes, ayant été imprimée à Rome, est la seule qu'il soit possible de se procurer.

Les deux autres ont vu le jour au Japon même, et il n'en est venu en Europe qu'un très-petit nombre d'exemplaires.

Un extrait de la longue grammaire du P. Rodriguez, rédigé par l'auteur lui-même, après qu'il eut reconnu l'excessive prolixité de son premier ouvrage, a paru renfermé dans des limites plus appropriées aux besoins des commençans. C'est un manuscrit en portugais, sur papier de la Chine, de 96 feuillets in-4°, rédigé à Macao, en 1620, et qui était destiné à l'impression comme on l'apprend par les approbations des supérieurs qu avaient fait examiner l'ouvrage. Ce manuscrit, appartenant à la Bibliothèque du Roi, méritait de sortir de l'oubli où il était tombé : la Société Asiatique s'est déterminée à le faire traduire en français, et imprimer. M. Landresse, un de ses membres, déjà connu par d'heureux essais relatifs à la littérature chinoise, s'est chargé de ce travail fastidieux et difficile : il a surmonté les obstacles que lui opposaient l'écriture du manuscrit et le style barbare et souvent inintelligible du P. Rodriguez; et sa persévérance lui a fourni les moyens de corriger un bon nombre d'endroits où s'étaient glissées des fautes par la négligence du copiste ou de l'abréviateur.

On peut faire à l'abrégé dea grammaire de Rodriguez le même reproche qu'à la grammaire du même auteur, et aux deux autres traités du même genre qui ont été indiqués précédemment : le plan en est peu judicieux ; au lieu d'offrir une doctrine grammaticale fondée sur l'examen attentif des propriétés de la langue considérée dans les livres ou dans le langage vulgaire, tous ces ouvrages ne présentent qu'un système étranger, emprunté de celui des grammairiens latins de leur temps, où l'on a fait rentrer, d'une manière plus ou moins forcée, les formes spéciales de l'idiome japonais. Sous ce rapport, les élémens qu'on publie en ce moment laisseront désirer un autre traité rédigé d'après la méthode philosophique qui s'est introduite dans les langues étrangères, et véritablement conforme au génie particulier de la langue japonaise. Mais pour composer ce nouvel ouvrage, il faudra avoir acquis une connaissance approfondie de l'idiome des Japonais, et s'être familiarisé avec les monumens littéraires de cette nation singulière. Il est donc indispensable de s'aider des matériaux qui ont déjà été recueillis pour se mettre en état de corriger plus tard ce que ces mêmes matériaux ont de défectueux. C'est un peloton dont il faut détacher le premier fil, certain d'arriver ensuite à le débrouiller tout entier

L'on a supprimé certaines définitions surannées, certaines explications purement théoriques, qu'on n'ira jamais chercher dans un livre élémentaire.

La division en paragraphes courts et numérotés, propre à favoriser les citations et les renvois, est encore une amélioration du traducteur. On lui doit aussi quelques transpositions, dont l'objet a été de mettre un peu d'ordre dans l'exposition des notions grammaticales.

Un changement qu'il était indispensable d'y apporter, puisqu'on publiait l'ouvrage en français, a consisté dans la substitution de l'orthographe française à l'orthographe portugaise dans l'expression des mots japonais. Cette opération a été faite avec toutes les précautions possibles, d'après la connaissance qu'on avait des systèmes orthographiques des missionnaires portugais, et en en vérifiant les résultats, soit dans le dictionnaire du P. Collado, soit dans les ouvrages japonais originaux.

Les détails où le P. Rodriguez était entré sur les différentes écritures du Japon, contenaient beaucoup de choses obscures et inexactes, et d'ailleurs il ne s'était nullement occupé, non plus que les autres auteurs de grammaires japonaises, du soin de faire connaître les formes de ces écritures, et les règles qui sont relatives à la manière de les tracer et d'en combiner les élémens. Pour obvier à cet inconvénient, on a jugé à propos de remplacer cette partie de son travail, par une exposition où M. Abel Remusat a consigné le résultat de ses recherches particulières sur l'origine des Syllabaires japonais. On a joint les planches qui en contiennent le tableau, et sur lesquelles on verra, pour la première fois, la réunion complète de toutes les manières d'écrire qui sont en usage au Japon. Avec ces planches il sera toujours facile de reconnaître, dans les ouvrages japonais, les mots cités en lettres françaises, et, réciproquement, de transcrire les mots écrits avec les caractères originaux; car les Japonais, n'ayant que 47 syllabes primitives assujetties à un petit nombre de permutations régulières, c'est de toutes les langues, peut-être, celle à laquelle il est le plus facile d'adopter un mode de transcription uniforme et invariable. Une demi-heure d'étude suffit pour apprendre à lire le syllabaire *Kata-Kana*, et aussitôt qu'on en connaît les signes, on est en état d'écrire les mots dont on sait la prononciation, de manière à les rendre lisibles à un Japonais. Les autres écritures offrent plus de difficultés; mais ces diffi-

cultés tiennent aux licences calligraphiques, et non pas au système orthographique, qui est également simple et invariable dans les trois formes du syllabaire.

L'emploi d'une écriture syllabique dérivée de l'écriture figurative des Chinois, et l'usage qu'on fait de cette dernière en l'appliquant à une langue pour laquelle elle n'avait pas été formée, sont deux phénomènes capables d'intéresser les hommes qui font de l'étude des langues, un sujet de méditations philosophiques. La grammaire même offre plusieurs autres particularités non moins dignes de leur attention, et ce doit être, pour plusieurs personnes, un motif suffisant de prendre connaissance des principes d'un idiome véritablement singulier, surtout dans un moment où l'attention, qui s'est portée sur le système de l'écriture et de la grammaire des anciens Égyptiens, doit se fixer plus particulièrement sur les faits du même genre qu'il est possible de recueillir dans les langues asiatiques. Indépendamment de cet avantage, beaucoup de livres japonais sur des matières d'une haute importance, existent dans les collections publiques et particulières. A la vérité, il en est plusieurs qui sont composés en chinois, et dont on peut, dès à présent, apprécier le contenu; mais dans ces derniers mêmes il y a des parties écrites en japonais : ce sont les notes, les commentaires, les explications de toute espèce. Un certain nombre d'autres livres sont exclusivement rédigés en japonais, avec les caractères et les formes grammaticales particulières à cet idiome, et ceux-là sont restés jusqu'ici absolument inaccessibles aux recherches des savans. On doit donc désirer que les uns et les autres deviennent enfin l'objet d'un examen sérieux, et l'on a droit d'espérer que la publication de cette grammaire contribuera puissamment à introduire parmi nous cette nouvelle branche d'étude, et nous ouvrir ainsi une nouvelle source de lumières. L'un des premiers objets que la Société Asiatique ait eus en vue se trouvera ainsi rempli, et ce succès sera d'un heureux augure pour les autres travaux qu'elle a entrepris.

A. R.

198. NOTICE SUR LE DICTIONNAIRE ET LA GRAMMAIRE PERSANE PUBLIÉS PAR LES SOINS DU ROI D'OUDE.

Les Musulmans qui habitent les provinces soumises à la domination ou seulement tributaires de la compagnie anglaise des Indes orientales, attachent, comme on sait, une grande impor-

tance à l'étude de la langue persane, langue douce, harmonieuse, illustrée par les ouvrages d'un grand nombre d'écrivains classiques, et exclusivement employée à la rédaction des actes de chancellerie et des traités diplomatiques, dans la majeure partie de l'Indostan.

Pour parvenir à la connaissance de cette langue, il ne suffit pas de pouvoir se rendre un compte vague des principes élémentaires de l'art de la parler et du sens des mots les plus usuels, il faut encore avoir la facilité d'étudier dans un traité raisonné les règles de la grammaire et de la prosodie, et surtout être mis à portée de consulter un dictionnaire qui présente avec exactitude l'orthographe, la prononciation et le sens des expressions de toute nature qu'on peut rencontrer dans les bons auteurs. Tel est le but que paraissent s'être proposé les rédacteurs de l'ouvrage qui nous occupe et dont nous allons essayer de donner une idée sommaire. Cet ouvrage est intitulé : *Ferhenghi Refaat mussemmi heft colzoum*, c'est-à-dire, la Science de l'élévation nommée les *sept mers* (1).

Le premier volume se compose d'une préface contenant, 1°. des actions de grâces et des louanges du Tout-Puissant qui, suivant nos lexicographes, est adoré chez tous les peuples, bien que *sous des noms différens* ; 2°. l'énumération des qualités brillantes qui caractérisaient le prophète, et particulièrement l'éloge de son style éloquent; 3°. l'exposé des motifs pour lesquels ce dictionnaire a été composé, des sources où l'on a puisé, et des secours qu'on a trouvés dans l'appui et dans la protection du Prince dont il sera question ci-après.

A la suite de cette préface, viennent quatre chapitres et un paragraphe, contenant tous les mots qui commencent par l'une des cinq premières lettres de l'alphabet. Ces mots sont, pour le 1er. volume, au nombre de 5,800

Le 2e. volume en contient sous six lettres ou divisions, 4,108

Le 3e. sous cinq divisions. 4,148

Le 4e. sous sept divisions. 3,918

Le 5e. sous trois divisions 2,505

(1) Par le nom de mers les auteurs entendent les sept volumes grand in-folio dont se compose l'ouvrage entier ; les autres divisions et subdivisions sont désignées sous le nom de *fleuves*, de *rivières*, de *ruisseaux*, etc.

Le 6ᵉ, sous six divisions 2,233

Total des lettres ou des divisions comprises dans le dictionnaire. 32

Total des mots dont il offre l'explication 22,712

Le 7ᵉ. volume, divisé en six parties, renferme : 1°. un traité de grammaire; 2°. des fragmens en prose et en vers; 3°. des règles sur la prononciation et sur l'art de connaître la signification des mots; 4°. l'art de la composition aussi nommé la *Perfectión du langage persan;* 5°. l'explication de la prosodie, celle du rhythme, de la cadence, etc.

Pour donner une idée de la manière dont ce dictionnaire est composé, nous ferons remarquer que non-seulement les mots y sont rangés par ordre alphabétique, en commençant par la première lettre; mais encore que cet ordre est observé en sens inverse, c'est-à-dire, en admettant que le lecteur veuille chercher le mot par la lettre qui le termine.

Supposons, par exemple, que les rédacteurs du dictionnaire eussent voulu nous donner, d'après leur système, l'explication du mot français *acacia;* ils l'auraient rangé dans la classe de ceux qui commencent et qui finissent par un *a*. *Abandon* se trouverait au nombre de ceux qui commencent par un *a* et qui finissent par une *n*, et ainsi des autres.

La prononciation et la signification des mots sont expliquées, en persan, d'une manière en général claire et précise, soit au moyen de périphrases, soit au moyen d'équivalens puisés dans la langue arabe, ou, s'il faut en croire nos lexicographes, tirés des livres écrits en *zend* et *pazend*, c'est-à-dire en ancien persan. De temps en temps des citations en prose ou en vers éclaircissent le sens des expressions douteuses. Ce qui ajoute beaucoup de prix à ce dictionnaire, c'est qu'indépendamment des mots qu'on trouve ordinairement dans les ouvrages du même genre, on peut chercher dans celui-ci la désignation spécifique de diverses productions tirées des trois règnes de la nature, la véritable orthographe d'un grand nombre de noms propres d'hommes et de lieux, la situation de diverses contrées du globe et la description de ce qu'elles offrent de plus curieux; en sorte que cette partie de l'ouvrage forme une espèce de dictionnaire géographique qui peut être infiniment utile, surtout pour la connaissance des pays voisins de la ville où l'ouvrage fut composé.

Cette ville est celle de Luknow, située dans le pays de Oude, sur le Goomty, l'un des nombreux affluens qui se jettent dans le Gange. Voisin du Népâl, de Dehly, d'Agra et d'Allah-Abad, ce pays est un des plus fertiles de l'Inde; les jardins qui entourent Luknow sont tellement délicieux qu'à en croire l'auteur ou plutôt les auteurs de l'ouvrage qui nous occupe, « si le prophète Enoch » avait vu ces jardins, jamais il n'eût voulu retourner en paradis, » et sans doute il eût dit : *ceci vaut mieux.* »

Selon les mêmes auteurs, Constantinople, Cazbîn, Ispahan, n'offrent rien qui soit comparable à la résidence célèbre de Luknow, surtout depuis qu'elle obéit aux lois du prince actuellement régnant qui l'a dotée d'un grand nombre d'établissemens utiles, embellie d'une foule d'objets d'agrémens, et qui a réparé ses édifices anciens et modernes; prince dont l'équité, la sagesse, la bienfaisance et le savoir sont au-dessus de tout éloge.

On lit dans la préface dont nous avons sommairement extrait les détails qui précèdent, que le prince dont on vient de parler est monté sur le trône, le mardi 22 du mois de redgéb, l'an de l'hégire 1229, ce qui répond au 27 juin 1814. et qu'il s'appelle *sultan Aboul-Zafar Moezzedîn-Chah-Zeman Ghazy-Eddîn-Haïder.*

C'est sous sa direction et par ses ordres que le *Ferhengi-Refdat* a été imprimé.

A le considérer sous le rapport purement matériel, bien que les caractères arabes dont on s'est servi n'offrent pas à beaucoup près les formes élégantes qu'on remarque dans les beaux manuscrits persans, on peut dire que l'exécution typographique de cet ouvrage fait infiniment d'honneur à l'intelligence des ouvriers indiens qui en ont été chargés. Le texte en est pur et correct, et un errata, placé à la fin du volume, prouve que les fautes, en général peu importantes qu'on y rencontre, ont été relevées avec soin.

Il nous reste à dire un mot du degré d'intérêt que peut inspirer cet ouvrage, sous le rapport de sa rareté. On lit, en persan à la fin du dernier volume, que l'impression en a été terminée le jour de la fête (du sacrifice), c'est-à-dire, le 10e. de la lune de zou'l hadjéh 1237, ce qui correspond au vendredi 17 août 1821. Il est donc probable que le peu de temps écoulé depuis cette publication et la distance qui nous sépare de Luknow, ont empêché qu'il en parvînt jusqu'à ce jour plus de deux exemplaires en

France (1); et, en effet, il n'en existait aucun jusqu'à ce jour, soit dans la Bibliothèque du Roi, soit dans celle de feu M. Langlès, qui, comme on sait, était fort riche en ce genre.

D'après ces diverses considérations, nous ne craignons pas d'annoncer que le *Ferhenghi Refàat* est un ouvrage aussi curieux pour les amateurs de beaux livres qu'important pour les orientalistes. Ces derniers y remarqueront à la vérité quelques omissions essentielles, mais ils y trouveront, nous n'en doutons pas, un grand nombre d'éclaircissemens utiles et l'explication d'une quantité considérable de mots et de choses qu'ils chercheraient vainement ailleurs. AMÉDÉE JAUBERT.

199. ABUL ALDASI AMEDIS, TULONIDORUM PRIMITIVA ET RES GESTÆ; ex codicibus mss. bibliothecæ Lugduno-Batavæ editisque libris concinnavit, et auctorum testimonia adjecit Jacob ROORDA, Frisius. theol. et lit. hum. doctor; in 4°., pr. 6 fl. 50 c. Leyde; Luchtmans.

200. BIONIS ET MOSCHI QUÆ SUPERSUNT, græcè cum scholiis græcis textum ad optimas editiones et ad cod. ms. fidem quàm diligentissimè exprimi curavit, carminum argumenta indicavit, varias lectiones conjecturasque virorum doctorum subjunxit, indices locupletissimos adjecit J. Aug. JACOBS, phil. doct., etc. To. Ier., in-8°.; Hallæ; 1824.

Depuis quelques années ces deux poëtes obtiennent de fréquentes éditions; aussi le docteur Jacobs n'avait-il d'abord d'autre but que de reproduire pour une collection d'auteurs grecs le texte de Valkenaer corrigé par Schæfer, en y joignant quelques observations justificatives des changemens et les variantes les plus importantes; mais tout à coup vint l'*Apparatus criticus* que Gaisford a fait paraître sur les poëtes grecs, sans cependant en tirer aucun parti. Cela changea tout le plan de M. Jacobs, qui dès-lors résolut de disposer cet *Apparatus* d'une manière plus utile et plus concordante avec les anciens travaux de l'Allemagne sur Théocrite. Toutefois il est né de ce genre de critique un ensemble assez décousu; car, sans compter la préface qui contient de nombreuses additions, il y a des supplémens aux notes, et le lecteur est obligé, pour bien apprécier ce qu'on

(1) L'un de ces exemplaires est celui que nous avons été chargés de remettre à la Bibliothèque du Roi; l'autre appartient à M. le baron de Sacy.

a voulu lui dire sur un seul passage, d'ouvrir souvent son livre en trois ou quatre endroits différens. Dans le catalogue des éditions on voudrait aussi que les manuscrits cités le fussent, ou dans l'ordre chronologique ou dans l'ordre géographique des lieux où ils se trouvent. C'est fort bien fait d'indiquer à chaque édition ceux de ces manuscrits qui y ont été employés; mais de la sorte il n'est pas possible de se faire une idée générale de l'*Apparatus*. Il est plus fâcheux encore que M. Jacobs ait omis les discussions de ses devanciers, soit sur les conjectures relatives au texte, soit sur des points de grammaire, soit enfin sur les variantes. Ces dernières sont données ici avec une plus grande exactitude qu'on ne l'avait fait jusqu'à ce jour. M. Jacobs a fait un travail utile et estimable, et qu'une révision pourrait rendre excellent. Il est certes capable de satisfaire sur ce point les vrais savans, qui ne peuvent manquer de bien accueillir ce qu'il leur offrira quand il s'occupera d'eux uniquement; car pour cette fois il dit: « His et talibus rationibus adductus sum, ut Theocriteorum in usum scholarum edendorum consilium si non omninò abjicerem, ita tamen immutarem ut eadem opera viris etiam doctis probaretur, iisque utilitatem afferret qualemcumque. » Le second volume sera consacré à Bion. P. DE GOLBÉRY.

201. SUR UN DISCOURS GREC INÉDIT DU CARDINAL PIERRE BEMBO, adressé au gouvernement de Venise, et dans lequel il l'exhorte à encourager et à conserver l'étude des lettres grecques; par l'abbé Jaco. MORELLI. (*Mem. dell' imper. real. Institut. del reg. Lombardo-Veneto*, 2. vol., 1814-15, p. 251.)

Voici encore un travail de l'abbé Morelli sur un ouvrage inédit de Bembo. Il est question d'un discours composé en Grec et adressé au gouvernement de Venise pour l'engager à favoriser l'étude des lettres grecques. Ce discours, dont Montfaucon avait déjà donné le titre, a été retrouvé par M. Morelli dans la bibliothéque Ambrosienne de Milan. M. Morelli nous donne l'analyse du discours de Bembo; mais j'aurais désiré qu'il nous eût fait connaître quelques passages du discours même pour nous mettre dans le cas d'apprécier le style de Bembo dans une langue qui, de son temps, et dans le pays qu'il habitait, était cultivée avec un si grand soin. M. Morelli parle de l'académie Aldine établie à Venise en 1501, dont les fondateurs avaient réglé par une loi que dans toute les assemblées on ne parlerait que grec, et quiconque

contrevenait à cet article du règlement payait une amende qui se consommait en joyeux festins. Je ne doute pas que cette première habitude, cette familiarité de la langue grecque n'ait beaucoup contribué à l'exactitude de ces éditions aldines si fort estimées, et si dignes d'être recherchées pour la pureté de leur texte. D. M.

202. LACTANTII CARMEN DE PHOENICE; ad codices quosdam Mss. antea nondum collatos veteresque editiones recensuit, et cum lectionis varietate edidit Adolph. MARTINI. In-8°. de 10) p.; Lunébourg.

Ce petit poëme, l'un des meilleurs de son temps, a beaucoup de lecteurs, et on le réimprime souvent soit avec les œuvres de Lactance, soit dans les collections de poëtes. Toutefois il n'était pas inutile d'en faire l'objet d'un travail critique approfondi, car Darnsdorf lui-même, le dernier éditeur, s'est peu soucié de satisfaire à ce besoin. M. Martini a fait usage de sept manuscrits qui n'avaient pas encore été collationés. L'un est de Lunéburg et date de 1468; le second est de Munich; il y en a deux de Wolfenbuttel, un de Leipzig, un de Wittenberg, et enfin un de Dresde. En cela M. Martini a été secondé par plusieurs savans. Néanmoins le peu d'ancienneté de ces manuscrits ne promettait pas un grand secours en ce qui concerne les passages altérés, et en effet on n'a pu s'en aider pour les var. 126, 134, 147. Le plus grand usage qu'on en ait fait, et c'est toujours un grand mérite dans l'éditeur, c'est de réparer la négligence avec laquelle jusqu'ici on avait opéré les corrections qu'on aurait pu se procurer dans les copies connues. M. Martini a aussi banni du texte toutes les conjectures, n'exceptant de cette juste proscription que celles dont la justesse et la nécéssité étaient évidentes. Les prolégomènes qui traitent des sujets de critique sont particulièrement dignes d'éloge: il n'y a point de commentaire explicatif, mais on promet de le donner. On examine la question de savoir si Lactance est réellement l'auteur du poëme *de Phœnice*, et, après avoir passé en revue les argumens de ceux qui le lui enlèvent, on se déclare pour l'affirmative, en réfutant tout ce qu'il y a de contraire à cette opinion. Un catalogue des manuscrits, une liste des éditions suivent cette discussion. Les sections que l'auteur consacre au Phénix et sur le sens symbolique de cette fable, montrent jusqu'à quel point l'auteur est capable de traiter des sujets d'érudition, et font vivement désirer la prochaine publication

du commentaire qu'il promet. L'auteur malheureusement n'habite pas la ville où son livre a été imprimé; il est victime du grand nombre de fautes que son absence a laissé introduire dans cet excellent travail; car il n'y a rien de plus pénible que de se voir chargé ainsi de toute l'ignorance d'autrui, comme si l'on n'avait point assez de ses propres erreurs. (Cet article est extrait en grande partie des Annonces savantes de Göttingue.) P. DE GOLBÉRY.

203. LA PHARSALE DE LUCAIN, traduction de MARMONTEL; 2 vol. in-18°. Paris; 124; Sanson.

C'est une réimpression de l'ouvrage de l'académicien français sans le texte latin, et avec le supplément au 10ᵉ. livre tiré de César, Hirtius, Plutarque, Appien, Dion Cassius, Florus, etc. Cette addition conduit le récit jusqu'à la fin de la guerre civile.

204. APERÇU DE LA LITTÉRATURE LETTONIENNE; par M. SONNTAG, surintendant de l'église luthérienne de la Livonie, docteur en théologie, et traduit en français par le Procureur du gouvernement de la Courlande, conseiller d'état, SCHRÖTTER.

(Le directeur du *Bulletin* est redevable de cet intéressant morceau à M. le Dr. Koeler, secrét. perpétuel de la société de littérat. et des arts de Courlande. Le public lettré partagera toute la reconnaissance qu'inspire cette utile communication, dont on va lire l'extrait).

La culture de la langue lettonienne commença à se signaler dès que le pays embrassa la religion protestante.

En 1586 parut le premier ouvrage imprimé en langue lettonienne. Ce fut le catéchisme de Luther, imprimé à Königsberg en Prusse aux dépens de *Gotthard*, duc de Courlande; l'année d'ensuite un recueil de cantiques à l'usage du culte public, les épîtres et les évangiles du Nouveau Testament et l'histoire de la passion du Sauveur sortirent de la même presse en langue lettonienne; et une seconde édition de ces mêmes ouvrages augmentée de cantiques parut à Riga.

La Pologne, en soutenant que le privilège accordé aux Livoniens pour le libre exercice de la religion protestante n'avait été affecté qu'aux habitans originairement allemands, tâcha de tous ses moyens de conserver les paysans dans le culte de la religion catholique-romaine, ce qui donna lieu à une controverse parmi le clergé des deux religions, qui s'empressèrent de produire maints ouvrages sur la religion en langue du pays; mais ils se sont tellement perdus, qu'il est indécis s'il y en eut d'imprimés ou non.

La culture de la langue lettonienne, ainsi que celle de la langue esthonienne, prit un nouvel essor lorsque la domination suédoise se fut consolidée en Livonie. George Mancel, natif de Courlande, où il avait été curé, s'occupa depuis 1631 jusqu'en 1642 à rédiger de nouvelles éditions des livres sur le culte de la religion protestante, en corrigeant l'orthographe et la grammaire de la langue lettonienne, qui jusqu'alors avaient été également négligées. Il donna une traduction des Proverbes de Salomon, ainsi que de tout le livre de Jésus; fils de Sirach, et un premier essai d'un dictionnaire et d'une phraséologie lettoniens à l'usage des étrangers. En 1654 on fit paraître un recueil complet posthume de ses sermons : cet ouvrage, quoique portant toujours l'empreinte des préjugés du temps, a eu plusieurs éditions en 1675, 1699, 1746 et 1769; la sixième fut faite en 1823 à Mitau.

Dès lors on commença à établir les principes de la grammaire lettonienne; un nommé Fürecker essaya le premier d'en tracer les règles, mais ces essais ainsi qu'un dictionnaire de ce même auteur ne se sont conservés qu'en manuscrit. Un abrégé de grammaire d'un curé livonien (1) imprimé en 1614 ne se trouve, selon ce que l'on en sait, qu'à la bibliothéque de l'université d'Upsal. On n'a pas de notions plus solides sur un autre abrégé de grammaire imprimé en 1685, in-4°. (2) : cependant une petite grammaire du même auteur (*Adolphi*), de l'an 1685, et encore une autre d'un curé livonien (*Dressel*), de la même année, sont parvenues jusqu'à nous.

Vers l'an 1650 la littérature lettonienne fit de nouveaux progrès, lorsque le même Fürecker mit les anciens cantiques en vers lettoniens et lorsqu'en l'imitant on commença à composer des cantiques originaux. Cependant un curé courlandais (*Wischmann*) fit imprimer en 1697 les élémens de la poésie lettonienne. La traduction de la Bible (3) entreprise par le préposé de l'église de Marienbourg en Livonie, nommé Gluck, et revue et corrigée par le clergé courlandais et livonien, donna lieu à la rédaction d'un dictionnaire particulier ou plutôt d'une concordance lettonienne (4) qui cependant ne fut pas imprimée.

---

(1) *Rehehausen.*

(2) *Bibliothéque lettonienne*, par Baumann en manuscrit.

(3) Depuis 1685 jusqu'à 1689. Le Nouveau Testament parut en 1685, l'Ancien en 1689 à Riga, grand in-folio.

(4) *Histoire de la littérature lettonienne*, par Zimmermann, page 36.

Cette traduction généralement estimée, en péchant dans plusieurs endroits contre l'esprit de la langue nationale, réunit à tout son mérite pour les progrès de la littérature lettonienne, le défaut essentiel d'avoir nui, par la construction de ses phrases, aux vrais principes de l'idiome lettonien, en mêlant l'orientalisme de l'original aux germanismes du translateur luthérien.

Vers la fin du 17e. et au commencement du 18e. siècle parurent plusieurs nouveaux cantiques en langue lettonienne, qui furent chantés dans les églises durant le service, et recueillis ensuite dans les collections des cantiques destinés à l'usage du culte public. Un manuel de liturgie imprimé en Suède en langue allemande fut traduit en langue lettonienne et imprimé en 1708.

Les soins plus suivis que, vers le même temps, on commença à vouer aux écoles élémentaires de campagne, enrichirent la littérature lettonienne de nouveaux livres d'instruction en matières religieuses (1). Pour les livres de dévotion domestique on eut recours aux Allemands. Les cantiques lettoniens de Diez, qui sont de la même époque, se distinguent autant par leur facilité que par la pureté de la diction. A cette même époque appartiennent encore quelques ordonnances militaires imprimées l'an 1696, en langue lettonienne. Durant les premiers temps du XVIIIe. siècle on s'occupa principalement en Courlande à rédiger et à corriger les premières éditions de livres religieux. Un curé *Bankau* fit imprimer, en 1725, un Annuaire des prêches, qui par leur diction parfaitement adaptée à l'esprit de la langue et par leur brièveté, plurent tellement, que l'on en fit de nouvelles éditions à plusieurs reprises, et en dernier lieu encore, en 1797. On multiplia les éditions du catéchisme également dans l'une et l'autre province (2). Les traductions de la confession de la foi d'Augsbourg, de l'histoire ecclésiastique du Vieux et du Nouveau Testament, et une histoire de la réformation rédigée par *Blaufuss*, curé livonien, ne sont conservées qu'en manuscrits, et la littérature lettonienne n'aurait rien perdu si c'eût été

---

(1) Entre autres, de *Dressel* de l'année 1684 qui a eu plusieurs éditions, augmenté par *Gluck*, en 1700 et 1711. *Voy. Nov. lit. mar. Balt.*

(2) En Livonie, parut en 1724 une édition de *Mai*, en 1732 une autre de *Neuhausen*; n Courlande, 1752, de *Woelffer*.

le même cas d'un ouvrage imprimé en Livonie en 1764 et 1767 (1), qui est une collection de discours volumineux, dont la construction et les expressions ne sont nullement dans l'esprit de la langue lettonienne. Le Landrath, baron *Schoultz*, renommé pour sa sollicitude pour les droits de la nation lettonienne, fut le premier à rédiger en langue lettonienne un ouvrage politique qui fut imprimé en 1764, sous le titre : *Essai d'une constitution pour ses paysans*. Par la suite on imprima en Courlande un assez grand nombre d'instructions sur l'économie rurale (2), entre autres un premier essai pour instruire le peuple sur divers objets concernant la conservation de la santé, traduction d'un ouvrage hebdomadaire imprimé en Livonie, et ayant pour titre : *le Médecin*. Le rédacteur Lange composa un Dictionnaire allemand-lettonien et lettonien-allemand, le plus ample de tous ceux qui avaient paru jusqu'alors; nous possédons du même auteur un ouvrage pour servir à l'instruction dans les principes de la religion, ouvrage singulier. Un prédicateur de Riga, nommé *Ravensberg*, fit imprimer un supplément à l'histoire du catéchisme lettonien.

Stender s'étant occupé près de 40 ans de la culture de la langue lettonienne et de sa littérature, commença une nouvelle époque pour elles; on a de lui une grammaire et un petit dictionnaire de la langue lettonienne qui, ayant paru en 1761, furent réimprimés en 1783; un Dictionnaire complet lettonien-allemand et allemand-lettonien de 1789; des récits, tirés de l'Écriture sainte de 1756, réimprimés en 1790 sous un nouveau titre; deux ouvrages servant à l'instruction dans la religion, et trois recueils de cantiques imités de l'allemand. L'auteur a encore le mérite d'avoir composé une petite cosmologie populaire, imprimée en 1774; une collection d'histoires et de fables intéressantes imprimée en 1766, et plusieurs poésies lyriques et épigrammatiques imprimées en 1714 et 1789. — Il ne dédaigna pas de rédiger un abécédaire, imprimé l'an 1787, en y joignant des vignettes à la portée de ses lecteurs, tracées de sa propre main. L'exemple de *Stender* éveilla l'émulation : on fit en Courlande de nouveaux recueils de cantiques et de prières. En 1795 parut un nouveau manuel de liturgie, rédigé par *Schultz*, à

(1) L'auteur s'appelle *Lenz*.
(2) *Voy. Zimmermann*, page 131.

l'usage des communes lettoniennes limitrophes de la Courlande. Un recueil de discours, partie originaux, partie traduits de l'allemand par *Maezewsky*, imprimé en 1793, fut le premier ouvrage qui répandit parmi la nation lettonienne les principes moraux de la religion. Dans la Livonie, *Bergmann* publia, en 1795, un recueil complet de discours originaux en langue lettonienne, qui n'a d'autres défauts que de se rapprocher trop du style vulgaire; un autre recueil de discours parut en 1793, traduit de l'allemand par *Precht*, ainsi que plusieurs discours prononcés dans différentes occasions publiques. Un curé livonien, *Harder*, publia en 1790 d'intéressantes observations et des supplémens à la grammaire de *Stender;* un autre, *Bergmann*, écrivit un ouvrage qui eut pour but de donner au peuple des avis salutaires en l'amusant d'une lecture facile et intéressante, et qui, après avoir remporté le prix de la Société d'économie de S.-Pétersbourg, fut imprimé en 1791. Il parut aussi divers ouvrages d'agriculture. Une imitation de la comédie de Holberg, *le Paysan travesti*, insérée dans un recueil de lectures amusantes, par *Stender*, en 1790, fut la première pièce dramatique en langue lettonienne. Vers la fin de ce siècle il parut un ouvrage périodique lettonien, *Latwiska Gadda Grahmata*, aussi instructif qu'amusant. — Un autre moyen pour éclairer l'esprit de la nation, ce furent les almanachs. Les curés principalement s'efforcèrent à les augmenter d'articles intéressans et instructifs, et nommément l'un d'entre eux les imprima lui-même dans sa propre mprimerie. Les premiers almanachs parurent en Courlande; plus tard on en fit imprimer en Livonie.

La Livonie eut en 1804 le premier Code d'économie rurale et civile; son rédacteur, le préposé Harder, possédait la langue à fond; en 1819, époque de la liberté de la nation, elle eut un second code plus ample que le premier. En 1818, la nouvelle constitution pour la Courlande fut traduite en langue lettonienne par Voigt, Watson et Köhler, écrivains connus par leurs ouvrages populaires; plusieurs traités parurent en Courlande pour expliquer au peuple le sens et le but de la nouvelle constitution et donnèrent plus d'étendue à l'idiome et aux idées de la nation. En 1809, un membre du clergé courlandais donna au peuple un précis des ordonnances relatives à l'observation du culte public. En 1824 parut à Riga en lettonien le règlement d'une caisse d'épargne établie dans cette ville.

Les idées en objets moraux et religieux prirent un nouvel élan et firent des progrès pour des siècles; en 1806, la révision des anciens cantiques donna lieu à une discussion polémique dans laquelle la langue et le bon goût furent quelquefois négligés.

Dans le courant des 24 dernières années parurent quatorze ouvrages instructifs sur les principes de la religion, au nombre desquels il n'y eut que peu de nouvelles éditions d'anciens ouvrages, et trois seulement de la rédaction des curés livoniens. Plusieurs discours, séparément imprimés, se rapportent à des solennités instituées par le gouvernement; entr'autres un discours prononcé en 1810 à l'occasion du jubilé de l'incorporation de la province de Livonie à l'empire de Russie; deux discours prononcés en Livonie à la proclamation de la liberté des paysans; un discours prononcé en pareille occasion en Courlande, et un autre discours prononcé en 1805 pour recommander en Courlande la vaccine. Dans cette même vue parurent en 1804 et 1811 plusieurs pièces fugitives.

On essaya même de répandre quelques notions d'histoire universelle parmi les paysans autrefois serfs. Un curé courlandais, à l'occasion du jubilé de la réformation, donna en 1817 des notions sur la vie de Luther; deux autres donnèrent en 1812 un précis sur l'évacuation de la Russie par l'armée française et sur les reprises des villes de Lubeck et de Hambourg; en Livonie on inséra dans les almanachs de 1818 à 1821 un abrégé de l'histoire de cette province, mis à la portée du peuple.

M. Watson s'est chargé depuis 1822 de la rédaction d'une gazette lettonienne, qui offre une lecture à la fois intéressante et utile. D'autres auteurs écrivirent dans des intentions semblables; d'autres instruisirent le peuple dans le calcul et la calligraphie. Baumann mit au jour un essai pour perfectionner l'idiome lettonien, à l'effet de s'en servir dans des solennités. Le même auteur écrivit en 1823 un drame touchant, pris dans les mœurs des paysans. Une des productions les plus intéressantes fut le recueil des poésies originairement lettoniennes d'un paysan aveugle en Courlande, nommé Henri, ainsi que trois recueils de chants nationaux rédigés par deux prédicateurs livoniens, Bergmann et Wahr. On donna en 1809 une nouvelle édition, revue et augmentée, des observations et des supplémens de Harder à la grammaire de Stender. L'auteur de cet Essai, super-

intendant des églises en Livonie, s'est efforcé de se rendre utile à la littérature lettonienne par son *Essai d'une histoire des traductions de la Bible en langue livonienne et esthonienne*; et un Courlandais, ZIMMERMANN, rédigea en 1812 une histoire de la littérature lettonienne, qui, sans avoir épuisé son sujet, ne manque pourtant pas de mérite.

La plupart des ouvrages qui traitèrent de l'idiome lettonien et qui furent écrits dans cette langue, parurent à l'imprimerie de STEFFENHAGEN père et fils, à Mittau, qui ont bien mérité de la nation lettonienne par leur zèle et leur désintéressement.

Depuis 1814 il s'est formé en Courlande et en Livonie des sociétés pour la distribution de la Bible; elles se réunirent pour la rédaction du Nouveau Testament en langue lettonienne, qui fut imprimé l'an 1816, et quoiqu'elles ne jugeassent pas convenable de retoucher entièrement l'ancienne traduction, elles corrigèrent cependant cette ancienne traduction si opposée à la langue lettonienne, d'après le vrai génie de cet idiome. La beauté des caractères, l'exactitude du texte, le bas prix de cette édition et les soins avec lesquels le Nouveau Testament fut répandu gratuitement à un grand nombre d'exemplaires, excitèrent non-seulement une grande application à lire la sainte écriture, mais contribuèrent aussi tellement à l'envie d'apprendre à lire, que plusieurs contrées en offrent les succès les plus satisfaisans, qui augmenteront à mesure que ces sociétés, comme la Livonie du moins le prouve, ne se relâcheront pas dans leur tâche.

Dans le courant de l'année 1824 il s'est établi une société à Riga, avec l'intention de contribuer à la perfection de l'idiome lettonien; elle compte déjà 80 membres et se propose de faire imprimer ses œuvres, de manière que l'on est autorisé à concevoir les plus belles espérances pour les progrès de la nation lettonienne dans la culture et de son esprit et de son idiome.

N. B. MM. Steffenhagen à Mittau, dont il est question dans cet aperçu, ont fait imprimer un catalogue où se trouvent indiqués tous leurs livres lettoniens: nous en citerons quelques-uns, la plupart étant des ouvrages d'instruction élémentaire et de piété.

Baumann, (J. H.) Dernier entretien de Charles Jean avec ses parens et ses amis le jour de sa mort, 1823. (Pièce de théâtre pour les paysans.)

Bergersonn. Chansons de la récolte.

Elverfeld (H. G.). Livre de gaieté, 1804. Collection d'histoires, de fables, de petites pièces dramatiques et d'un poëme idyllique original intitulé BERTHUL ET MAJA. M. Elverfeld a, par ce poëme, introduit le premier l'antique hexamètre dans la poésie lettonienne.

Engelhardt. Commentaire explicatif des nouvelles lois pour en faciliter l'intelligence aux paysans de la Courlande.

Gergensohn. Histoires, fables, chansons et énigmes pour l'instruction et l'amusement des Lettoniens, 1823.

Id. Chansons et Poésies de Henri l'aveugle, seul auteur lettonien dont les ouvrages aient paru dans notre littérature lettonienne.

Id. Livre ou Code des lois données aux paysans courlandais.

Stender (G. H.). Tables et contes pour l'amusement et l'instruction des Lettoniens. Le charme des chansons, première et seconde parties. Stender (A. J.) Almanach de chansons, écrit pour l'amusement des femmes. Chansons, histoires en vers, fables pour l'amusement et l'embellissement de l'esprit.

Id. L'incendie et la destruction de la superbe ville de Moscou en l'automne de 1812, par un témoin oculaire.

Id. Retraite de l'armée française en 1812.

Id. Méthode pour apprendre la langue allemande, présent aux Lettoniens. Stobbe, Journal de 1797 et 1798.

205. DICTIONNAIRE ANGLAIS-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ANGLAIS. Abrégé de BOYER, augmenté, etc., par H. SALMON. 27e. édit., augmentée de plus de 5,000 mots, publiée par FAIN, revue et corrigée par M. STONE. 2 vol. in-8°., ensemble 95 feuilles $\frac{7}{8}$; prix, 18 fr. Paris; Tardieu-Denesle.

206. COLECCION DE LOS MAS CELEBRES ROMANCES ANTIGUOS ESPAÑOLES, HISTORICOS Y CABALLERESCOS. Recueil des plus célèbres romances anciennes espagnoles, historiques et chevaleresques; publié par G. B. DEPPING; nouvelle édition, corrigée par un Espagnol réfugié. 2 vol. in-12. Londres, 1825; Salva; Bossange et comp.

En 1817, M. Depping publia à Leipzig un recueil des anciennes romances espagnoles, après lequel il en a paru d'autres de ce genre, et qui a donné lieu à des traductions allemandes et françaises. On peut voir sur cette collection le *Journal des Savans*, *la Revue d'Édimbourg*, et d'autres journaux littéraires. M. Depping avait divisé les anciennes romances en quatre classes, savoir, ro-

mances historiques, chevaleresques, moresques, et mêlées; le texte était accompagné de notes et précédé d'une introduction historique en allemand. L'édition que vient de publier de ce recueil un Espagnol réfugié à Londres, et qui sort de l'imprimerie espagnole de Colero établie dans cette capitale, est plus correcte que l'édition de Leipzig; mais elle ne reproduit que 224 romances sur les 300 de l'édition originale. On y a supprimé les romances moresques et celles d'un genre mixte; elle ne donne pas non plus l'introduction historique, ni toutes les notes; mais en revanche l'éditeur espagnol en a ajouté d'autres qui lui ont paru nécessaires pour éclaircir le texte; au reste, l'impression de l'édition de Londres est très-soignée.

207. Nouvelle Grammaire française sur un plan très-méthodique, avec de nombreux exercices d'orthographie, de syntaxe et de ponctuation, tirés de nos meilleurs auteurs et distribués dans l'ordre des règles; par MM. Noel et Chapsal. 4e. édit., 12, 18 f.; 2 vol., 3 f. Paris, 1825; Maire-Nyon.

208. Lou Chalibary (le Charivari), poëme héroïco-burlesque, en trois chants, en patois agénois; par Jansemin, coiffeur; in-12, 3 fr. Agen, 1825; l'auteur.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

209. Notice sur une inscription grecque recueillie à Trébisonde, par M. le colonel Rottiers. (*Messager des Sc. et Arts*, pour le royaume des Pays-Bas, 2e. et 3e. livr., pag. 72, XIe. et XIIe. liv., pag. 454.)

Cette inscription est gravée au-dessus d'une porte antique qui conduit de la ville à la citadelle. Tournefort l'a vue et imprimée dans son *Voyage*, mais si incorrectement qu'on peut considérer comme une découverte la nouvelle copie qu'en donne M. Rottiers; la voici :

ΕΝ ΩΝΟΜΑΤΙ ΤΟΥ ΔΕCΠΟΤΟΥ ΗΜΩΝ ΙΗCΟΥ
ΧΡΙCΤΟΥ ΚΑΙ ΘΕΟΥ ΗΜΩΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ (sic) ΚΑΙCΑΡ
ΦΛΑΒΙΟC ΙΟΥCΤΙΝΙΑΝΟC ΑΛΑΜΑΝΙΚ C ΓΟΘΙΚΟC
ΦΡΑΓΚΙΚΟC ΓΕΡΜΑΝΙΚΟC ΑΝΤΙΚΟC ΠΑΡΘΙΚΟC
ΑΛΑΝΙΚΟC ΟΥΑΝΔΑΛΙΚΟC ΑΦΡΙΚΟC ΕΥCΕΒΗC
ΕΥΤΥΧΗC ΕΝΔΟΞΟC ΝΙΚΗΤΗΣ ΤΡΟΠΑΙΟΥΧΟC

ΑΕΙ CΕΒΑCΤΟC ΑΥΓΟΥCΤΟC ΑΝΕΝΕΥΕΝ
ΕΝ ΦΙΛΟΤΕΙΜΙΑ ΤΑ ΔΗΜΟCΙΑ ΚΤΙCΜΑΤΑ
ΤΗC ΠΟΛΕΩC CΠΟΥΔΗ ΚΑΙ ΕΠΙΜΕΛΕΙΑ ΕΙΡΗ-
ΝΑΙΟΥ ΤΟΥ ΘΕΟΦΙΛΕΟΤΑΤΟΥ ΕΠΙCΚΟΠΟΥ ΧΡ ΦΜΓ.

Au nom de notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ, l'empereur Cæsar Flavius Justinien l'allemanique, le gothique, le francique, le germanique, l'*antique*, le parthique, l'alanique, le vandalique, l'africain, le pieux, l'heureux, le glorieux, le victorieux, le triomphateur, toujours auguste, a restauré avec munificence les édifices publics de la ville, par les soins et sous l'inspection d'Irénée, très-pieux évêque, l'an de J. C. 543.

210. Sculptures grecques récemment importées en Belgique, etc. (*Messager des Sc. et Arts*, n°s. 9 et 10, 1824, p. 377.)

Ces morceaux de sculpture grecque recueillis à Athènes sont deux statues drapées sans tête ni pieds, et un cippe funéraire portant l'inscription suivante :

ΦΛΟΣ ΤΡΑΤΗ. ΦΙΛΩΝΟΣ
ΦΙΛΩΝ. ΚΑΛΛΙΠΠΟ.
ΑΙΞΩΝΕΥΣ.
ΕΝΘΑΔΕ. ΤΗΝ. ΠΑΣΗΣ. ΑΡΕΤΗΣ. ΕΠΙ. ΤΕΡΜΑ. ΜΟΛΟΣΑΝ.
ΦΑΝΑΓΟΡΑΝ. ΚΑΤΕΧΕΙ. ΦΕΡΣΕΦΟΝΗΣ. ΘΑΛΑΜΟΣ.
ΑΛΚΙΜΑΧΗ.
ΚΑΛΛΙΜΑΧΟΥ.
ΑΝΑΓΥΡΑΣΙΟ...

« Philostrate (fille) de Philon. Philon, fils de Calippe (du bourg) » d'Aixone. Ici, déjà parvenue au terme de la vie, la demeure » de Proserpine retient Phanagore, douée de tous les mérites » et de toutes les vertus. Alcimaque (fille) de Callimaque » (du bourg) d'Anagyrus. » L'auteur de la notice rapporte ce joli marbre à la première moitié du IVe. siècle avant l'ère chrétienne.

211. Antiquités romaines trouvées à Crupet, province de Namur. (*Messager des Sc. et arts*, juin 1823, p. 55.)

Le plus curieux des morceaux antiques découverts et qui sont des sépultures, est l'inscription Γ... ΙΟΥ ΜΑΞΙΜΟC ΚΑΙCΑΡ, gravée sur une pierre trouvée dans le tombeau d'un homme qui avait été inhumé avec un collier de grains d'émail, et un petit vase dont on ne dit pas la matière. Les lettres ont un pouce de

hauteur, et l'auteur de la notice rapproche l'inscription des légendes des médailles de l'empereur Maxime. Il ne paraît pas qu'il soit arrivé à des conclusions dont l'histoire puisse tirer quelque nouveau renseignement.

212. Traduction de deux Inscriptions trouvées dans la ville de Termini, par l'abbé Guis. Crispi, prof. de grec à l'univ. de Palerme. (*Giorn. di Scienze, Lett. ed Arti per la Sicilia*; juillet 1824, p. 82.)

Ces deux inscriptions funéraires n'offrent pas un grand intérêt historique. La forme des caractères est celle du bas-empire. La première, grecque, porte : ΜΑΞΙΜΟ ΔΙΔΥΜΟΥ. ΥΙΟϹ ΕΖΗϹΕΝ. ΕΤΗ. ΚΓ. Maximus, fils de Didyme, a vécu 23 ans. La seconde, latine, se lit : M. HORTES... PRIMVS VIX. AN... Marcus Hortensius Primus a vécu .... ans. L'auteur de la notice sur ces deux monumens conclut du mot *Primus* que M. Hortensius fut un des magistrats de Termini nommés *Quinqueprimi* ou *Decemprimi*; mais ce mot n'est très-vraisemblablement que le surnom d'Hortensius; on sait que les Romains prenaient sous cette acception les mots primus, secundus, tertius, etc. pour leurs enfans qui naissaient le premier, le second, le troisième, etc. L'étude des inscriptions romaines a établi ce principe sur de nombreux exemples.

213. Antiquités de Transylvanie.

On a récemment trouvé, pendant les travaux d'une nouvelle route conduite par la montagne de Fellek, près la ville de Clausenbourg, un fragment d'une table de cuivre qui date du temps des Romains, et qui, par sa forme courbée, paraît avoir été attachée à une colonne. Ce fragment a environ 9 pouces de hauteur. Les lettres de l'inscription qu'il porte sont bien formées, gravées et remplies d'argent. Voici les lettres de l'inscription tronquée :

VS. AEL
FORMIS
RATIOC
D. D. D.

Comme il n'y a presque pas de doute que la colonie romaine de Salinac était située au pied de la même montagne, près la rivière Aranyos et le bourg Thorda, où l'on exploite encore aujourd'hui du sel gemme, le fragment qu'on vient de trouver contri-

bue éminemment à confirmer qu'une colonie romaine était sur l'emplacement de la ville de Clausenburg, et qu'il y avait entre elle et la ville de Salinaç une route de communication passant par la montagne Fellek. On est d'autant plus autorisé à admettre cette hypothèse, qu'on a découvert, il y a quelques années, sur l'autre côté de ladite montagne, un espace considérable d'une route construite par les Romains.

(*Archiv. für Gesch. Stat. und. Kunst.* 1825, avril, p. 322.)

214. Inscription latine et grecque inédite. On a découvert il y a peu de temps à Lyon, à l'entrée de l'église de S.-Irénée, un cippe funéraire romain, sur lequel est gravée une inscription en l'honneur d'une *Lucretia Valeria*, et l'inscription latine est suivie de quatre lignes en grec. En voici la copie figurée qui nous a été envoyée par M. Artaud, correspondant de l'Institut et directeur du Musée, et dont le zèle pour la recherche et la conservation des monumens antiques n'a que trop peu d'imitateurs.

D. M.
LVCRETIÆ VALERIÆ
SEX AVIVS HERMEROS
CONIVGI SIBI MERIT
ET SIBI VIVVS POSVIT
ET SVB ASCIA DEDICA
VIT

Ο ΦΘΟΝΟϹ ΩϹ ΚΑΚΟΝ ΕϹΤΙΝ
ΕΧΙ ΓΑΡ ΤΙ ΚΑΛΟΝ ΕΝΑΥΤΩ
ΤΗΚΙ ΓΑΡ ΦΘΟΝΕΡΩΝ
ΟΜΜΑΤΑ ΚΑΙ ΚΡΑΔΙΗΝ

On voit par la partie latine que Sextus Avius Hermeros a fait élever et dédié ce monument *sub ascia* aux dieux Mânes, à Lucretia Valeria son épouse, qui a bien mérité de lui, et à lui-même de son vivant.

L'addition des quatre lignes en grec est une singularité digne de remarque; quelques fautes d'orthographe les déparent : ΕΧΙ de la seconde ligne est pour ΕΧΕΙ; l'*iota* est supprimé à la fin d'ΑΥΤΩΙ; ΤΗΚΙ de la troisième ligne s'écrit ΤΗΚΕΙ, et l'orthographe de ces mots est plus conforme à la prononciation ancienne qu'aux règles de la langue écrite. Ainsi rétablie, on reconnaît dans ces quatre lignes une épigramme contre les envieux renfermée dans un distique :

ὁ φθόνος ὡς κακὸν ἐστι, ἔχει γάρ τι καλὸν ἐν αὐτῷ
τήκει γὰρ φθονερῶν ὄμματα καὶ κραδίην

« L'envie est *comme* un mal, et elle a cela de bon en elle-même qu'elle consume les yeux et le cœur des envieux. »

On retrouve ici une épigramme de l'Anthologie, publiée depuis long-temps, et qui est aussi dans les *Analectes* de Brunck, t. III, p. 242, n°. 429 des ἀδεσπότα. Il y a cependant quelques différences dans le texte du premier vers,

ὁ φθόνος ἐςὶ κάκιςος, ἔχει δὲ τι καλὸν ἐν αυτῳ;

et ces différences, qui donnent une meilleure leçon et un mètre plus régulier exerceront les critiques. L'inscription communiquée par M. Artaud sera aussi une bonne fortune pour les futurs éditeurs de l'Anthologie grecque; elle leur donne une très-ancienne copie, quoique fautive, de cette piquante épigramme, car la forme des lettres permet de rapporter l'inscription au 3e. siècle de l'ère chrétienne. Les E et les Σ sont lunaires; l'oméga est comme dans l'écriture cursive; cela se voit dans des inscriptions plus anciennes, mais les MM d'ὄμματα sont aussi cursifs; Avius Herméros serait-il l'auteur de l'épigramme? c'est ce qu'on aura aussi à examiner. C. F.

215. Delle inscrizioni Veneziane. Inscriptions vénitiennes recueillies et expliquées par Em. Ant. Cigogna, Vénitien. Venise, 1824—25. Orland.

L'ouvrage sera divisé en une vingtaine de cahiers; le prix est fixé à raison de 20 centièmes d'Italie la feuille d'impression, pap. ordinaire, et de 30 cent. pap. vélin. Il paraîtra chaque année 4 cahiers, chacun de 13 feuilles in-4°. Les deux premiers cahiers sont déjà publiés. (*Anthol. giorn.*, juillet 1825, p. 179.)

216. Sur la ressemblance de certains Caractères trouvés en Sibérie, gravés sur des pierres, avec ceux que l'on a découverts en Allemagne; par M. Vostokof. (*Courrier de Sibérie.* Sibirsky Vestnik, 15 sept. 1824, p. 35.)

M. Rommel, ex-professeur d'antiquités à l'université de Kharkof, a inséré en 1723, dans le n°. 204 des Nouvelles scientifiques de Göttingue (*Gottingische gelehrte Anzeigen*), une note relative à un ouvrage de Spassky, correspondant de l'Académie impériale de St.-Pétersbourg, sur les caractères et inscriptions trouvés en

Sibérie, traduit en latin par l'académicien Krug (*de Antiquis quibusdam sculpturis et inscriptionibus in Sibiriâ repertis, scripsit Gregor. Spassky imp. Acad. sc. Petrop. lit. comm. junctus*), orné de sept planches lithographiées). Voici ce que dit M. Rommel des caractères et inscriptions figurés sur ces planches. Sur la première on voit des figures de quadrupèdes et d'hommes, des têtes, etc., trouvées non loin de la ville de Tomsk sur un morceau de roc de nature argileuse verdâtre, haut de 70 pieds; elles ont la plus grande analogie avec celles qu'a découvertes M. de Humboldt sur les rochers d'Amérique (ainsi que le suppose M. Spassky lui-même), et peuvent être considérées comme les monumens de l'enfance des arts chez les peuples nomades ou pêcheurs qui, tous de même origine, se sont établis au nord de l'Asie et de l'Amérique. La seconde planche nous conduit à un rocher de granit situé près de la Smolianka, ruisseau qui se jette dans l'Irtisch. On y aperçoit, d'après les explications de M. Spassky, des lignes angulaires régulières en grande partie, ainsi que des manières de grillages tracés avec de la couleur rouge, auxquels on ne peut appliquer aucune signification verbale (on en trouve de semblables en Amérique dans le voisinage des grands fleuves); un peu plus bas sont gravés des caractères grossiers, analogues en tout à ceux représentés sur les troisième et quatrième planches, et dont nous parlerons plus loin. Les inscriptions des 5e., 6e. et 7e. planches, prises sur des rochers et dans une grotte, sont évidemment orientales, en partie mongoles, tatares et mandjouriennes, en partie dans un idiome sur lequel l'auteur lui-même n'a pu donner aucune notion (1). Nous les recommandons

(1) On a tracé sur ces planches cinq inscriptions prises sur le bord rocailleux du Yénisseï, vis-à-vis Abakansk, et une découverte dans la grotte de Boukhtarminsk. Cette dernière n'existe déjà plus, la stupide ignorance l'a fait disparaître; mais dans le premier endroit, indépendamment des inscriptions déjà mentionnées, on en trouve encore d'autres également tracées comme celles-ci en couleur noire et en caractères parfaitement semblables à ceux des Kalmoucks. Il serait à désirer que toutes ces inscriptions fussent prises dans toute leur dimension et calquées avec la plus grande exactitude, sans excepter celles même qui seraient un peu effacées ou dont on ne découvre plus que quelques traces; c'est ce que l'on pourrait facilement exécuter au moyen d'un papier bien fin, frotté d'huile bouillie, et ce que m'a promis d'ordonner à ma prière M. Lavinsky, gouverneur général de la Sibérie orientale. Cette manière de calquer toutes les inscriptions donnerait les plus grandes facilités pour les déchiffrer, attendu que jusqu'ici elles ont été l'écueil de tous les efforts des savans.

aux orientalistes de l'Europe; et revenons à la 3e. planche. Elle renferme des caractères trouvés en grande partie sur un rocher voisin du Yénisseï, vis-à-vis Abakansk, caractères scythes et gréco-gothiques, qui méritent la plus grande attention, de même que les lettres grossières représentées sur la 4e. planche (déjà communiquées par Pallas dans ses *Neuesten nordischen Beyträgen*, 1re. partie, mais dessinées ici beaucoup plus fidèlement.)

Les caractères calqués par Pallas sur divers rochers de Sibérie ont été trouvés parfaitement semblables par M. Rommel à ceux qu'il a découverts lui-même en Allemagne dans les anciens tombeaux du pays de Hesse (1). En appelant l'attention des savans sur la ressemblance frappante des caractères sibériens avec ceux qu'on a trouvés en Allemagne, en invitant les paléographes de notre temps à prendre en considération les efforts de Olaus-Gerhard Tychsen dans le *Neuesten nord. Beyträgen*, pour déchiffrer les caractères sibériens découverts par Pallas, et en promettant en même temps de donner des dessins plus exacts, plus complets que ceux qu'a publiés Grimm sur la planche IX, et de faire de nouvelles recherches dans l'intérieur de la Hesse, M. Rommel termine par inviter les savans de St.-Pétersbourg et de la Russie méridionale à faire une attention particulière à une énorme pierre surchargée de semblables caractères, trouvée près de Salvensk sur le Donetz, et fort connue de l'inspecteur des écoles du pays. M. Rommel, dans le temps de son séjour à Kharkof, alla visiter cette pierre; mais, faute de notions suffisantes, il ne donna pas à cet examen toute l'importance dont il était susceptible.

Dans la séance de la Société royale de Gottingue, tenue le 3 juin 1819, le conseiller aulique Heeren présenta un article du professeur Rommel à Marbourg, contenant des notes sur quelques antiquités, vraisemblablement germaniques, trouvées dans le pays de Hesse; ce sont des pierres revêtues de caractères inconnus, auxquels M. Rommel, pour les distinguer, donne seulement le nom de *Runes Kattiennes* (2). Sept de ces

(1) Hühnengräber. C'est le nom que l'on donne en Allemagne aux anciens tombeaux que le bas peuple croit avoir servi à des géans. *Huhm* ou *Heune*, selon Adelung, signifie étranger et géant. Ce mot vient sans doute du nom des Huns, ces farouches conquérans, qui firent jadis trembler l'Europe.

(2) Du mot Katter, ancien nom des Hessois.

pierres ont été découvertes dans un ancien tombeau, non loin de Willingshausen sur le Schwalm, près de deux urnes germaniques, et la huitième l'a été dans le même endroit par le capitaine Schwerel. On ne voit de caractères que d'un côté des pierres; ce ne sont point des jeux de la nature, et il est même facile de reconnaître qu'ils y ont été gravés; ils n'ont que fort peu d'analogie avec les caractères runiques ordinaires, et souvent même ils ne leur sont aucunement semblables. Comme ce ne sont que de petites barres (*surculi*) tracées les unes sur les autres et disposées en rangs irréguliers, on ne saurait y découvrir une écriture alphabétique. M. Rommel suppose, au contraire, qu'ils pourraient bien appartenir à la rabdomantie ou art de la divination par le moyen des baguettes d'arbre, autrefois en usage chez les anciens Germains (1). En effet, les caractères tracés sur ces pierres ressemblent tellement à des baguettes jetées çà et là, que la supposition de M. Rommel ne manque pas de vraisemblance. On grava peut-être ces sortes de figures sur la pierre pour les employer comme des tablettes divinatoires perpétuelles (Stereotypische Orakeltafeln). Bien que plusieurs de ces caractères ressemblent à des lettres hébraïques, on ne saurait pourtant les regarder comme de l'écriture, parce qu'elles sont disposées trop irrégulièrement. (*Voy. le Bullet.* de mai, n°. 491.)

217. Osservazzioni intorno a un Vaso greco-siculo del Museo Martiniano, dall'ab. Nicolo Maggiore. (*Giorn. di Scienze, lettere ed arti per la Sicilia*; juillet 1824, p. 67.)

Le beau vase décrit dans cette notice a été trouvé à Agrigente, et a une palme six onces de hauteur; les figures sont peintes en rouge sur un fond noir. La scène principale représente Mercure donnant Bacchus à nourrir à une nymphe. Au-dessus des trois figures sont leurs noms dans cet ordre : ΑΡΙΑΓΝΕ, ΗΕΡΜΕΣ, ΔΙΟΝΥΣΟΣ. Le nom d'Hermès est écrit de droite à gauche, les deux autres de gauche à droite, et les trois lignes qu'ils forment sont un exemple nouveau de l'écriture en boustrophédon. L'absence de Η comme *é* long, la forme des Σ qui approche de celle de Ζ, le Δ formé par un Λ avec un point au milieu des deux lignes inclinées et à leur base, classent ce vase parmi les plus anciens des ouvrages grecs de ce genre. Mercure porte le caducée et

(1) Taciti Germania, lib. IX.

des ailes à son pétase et aux deux jambes. On doit remarquer aussi le nom d'ΑΡΙΑΓΝΕ donné à la nymphe nourrice de Bacchus ; ce nom n'était pas encore connu, et les mythographes les plus anciens varient beaucoup sur le nom de la nourrice du petit dieu. Ce vase offre donc un intérêt réel pour les études archæologiques, polæographiques et mythologiques.

218. Sur la découverte d'un Théatre antique à Acra, par Agost. Gallo. (*Giorn. di Scienze, lett. ed arti per la Sicilia*, 1824; t. XIII.)

Le baron Gab. Judica, en faisant faire des fouilles à Acra, colonie de Syracuse, a découvert un théâtre de 162 palmes dans son plus grand diamètre. Il est construit en très-grosses pierres, et le parterre est pavé en dalles. Il a 24 gradins. Il y a une mare dans le voisinage, qui paraît être les restes d'une naumachie. Un autre théâtre plus petit est adossé au premier, et il paraît qu'une église chrétienne a été construite dans les premiers siècles avec des matériaux tirés des deux monumens grecs.

219. Académie royale des Beaux-Arts. Extrait du rapport de la section d'architecture sur les travaux entrepris par M. Bibent pour lever le Plan et parvenir à une restauration complète de l'ancienne ville de Pompéïa.

Tout ce qui a été publié à Naples sur les bronzes et sur les peintures, l'ouvrage de M. Mazois pour les détails d'architecture, et celui de M. Gell pour les vues, laissaient encore à désirer un plan général de cette ville, dans lequel on pût, d'un seul coup d'œil, voir son enceinte, la disposition de ses monumens, les habitations qui ont été découvertes, et ce qui reste encore à fouiller pour connaître entièrement toute la ville.

C'est ce travail que M. Bibent a entrepris, et l'Académie verra sans doute avec plaisir que c'était encore à un élève de l'École royale des Beaux-Arts qu'il appartenait de compléter tout ce qui peut donner une idée exacte du goût, des connaissances, des usages et des mœurs de cette colonie grecque, expliqués par les monumens.

Pompéïa, située sur les bords de la mer, s'étend jusqu'au pied du Vésuve. Sa longueur était d'environ 1,200 mètres, sur une largeur de 730. Entourée de murailles bien construites, elle avait au moins sept portes principales, dont six sont entièrement dé-

couvertes. Dans son enceinte, indépendamment des palais et des habitations particulières, il y avait un *forum*, ou place publique, environné d'édifices, deux théâtres, un amphithéâtre, des temples, des fontaines, et tous ces monumens ont été mis à découvert. Vingt rues sont entièrement déblayées et offrent des boutiques et des façades d'habitations, présentant des inscriptions, des peintures et des ornemens de toute espèce, sur un développement d'environ 4,600 mètres de long, ce qui donne plus de 400 maisons avec leurs distributions encore peintes et ornées. C'était un travail considérable que de mesurer et dessiner des ruines qui paraissent en désordre, par les débris qui encombrent une grande partie des emplacemens. La plus petite inexactitude pouvait produire de grandes erreurs. Mais M. Bibent a exécuté son travail avec soin et une adresse infinie. Son plan présente avec fidélité tous les édifices publics et particuliers de cette ville intéressante ; il n'a négligé aucun détail. Une entreprise de cette importance mérite les plus grands éloges, non-seulement sous le rapport du rendu de toutes les parties, mais encore sous celui du courage et de la constance qu'il a fallu pour surmonter toutes les difficultés qu'elle offrait. Le travail de M. Bibent a le grand avantage d'avoir été fait sur les lieux mêmes; les nombreux détails de mesures que nous avons vus nous garantissent l'exactitude de ses opérations.

Le plan qu'il présente se compose de 16 feuilles de papier grand aigle, qui réunies forment un parallélogramme de 4 mètres sur 2 $\frac{1}{2}$; mais huit feuilles seulement sont chargées des ruines découvertes jusqu'à présent; les autres feuilles ne servent qu'à montrer l'ensemble de la ville avec ses murs et ses portes. Si l'auteur présente ainsi la totalité de l'enceinte de Pompéïa, c'est en exprimant le désir de voir bientôt mettre à découvert les deux tiers de la ville qui restent encore enfouis, persuadé que le vif intérêt qu'inspire ce qui est déjà fait suffit pour faire hâter la découverte de la ville. En effet, combien d'autres monumens, de places et de maisons intéressantes ne doit-on pas trouver encore! C'est dans cet esprit que M. Bibent a disposé ses planches, de manière à pouvoir chaque année, sans beaucoup de frais, ajouter sur les cuivres les nouvelles découvertes qui se font lentement, il est vrai, mais sans interruption. Il est essentiel d'être sur les lieux pour terminer un semblable travail; souvent des fragmens en place indiquent les dispositions du plan; mais s'ils sont

dérangés par des ouvriers peu intelligens, qui ne cherchent que la facilité de l'enlèvement des décombres, ils dénaturent le plan, au point de ne plus laisser reconnaître ce qui était galerie, cour, salle, etc. L'exécution du plan de M. Bibent a le mérite de remédier à un aussi grave inconvénient, et les dessins cotés attestent déjà la disparition de beaucoup de distributions intéressantes, sous le rapport des usages antiques. Ajoutons encore que ce plan de Pompéïa, outre l'avantage de mettre chaque année les artistes et les savans au fait des découvertes de cette intéressante ville, nous conserve aussi ce qui chaque jour se recouvre de terre, de décombres et plus encore de cendre jetée par le Vésuve dans ses nouvelles éruptions; ce qui ne laisse pas d'être considérable, puisque déjà deux pieds recouvrent le sol antique découvert les années précédentes. Sous ce rapport, nous ne saurions trop louer M. Bibent de s'être, pour ainsi dire, voué à la ville de Pompéïa. Il y sacrifie tout son temps, et met sa gloire à terminer cette entreprise, persuadé que le moyen de bien faire une chose, c'est de s'y livrer entièrement.

L'auteur de cet intéressant ouvrage se propose d'y ajouter une seconde partie qui comprendra les coupes générales de la ville dans différens sens; et en se bornant à donner scrupuleusement l'état actuel avec quelques vues perspectives, il laisse aux érudits la facilité d'interpréter les ruines par diverses restaurations qu'on peut faire de cette ville. Son travail sera complété par différens détails d'ordres d'architecture, considérés sous le rapport des proportions variées que les anciens donnaient aux ordres dorique, ionique et corinthien. M. Bibent lève les plans, dessine et grave lui-même, véritable moyen de mettre la plus grande exactitude. C'est pourquoi ce travail, quelque considérable qu'il puisse être, doit être recherché des amateurs et des artistes. (*Voyez le Bulletin* de mai, n°. 491.)

220. Musée de sculpture antique et moderne, ou description de tout ce que le Louvre, le Musée royal des antiques et le jardin des Tuileries renferment en statues, bustes, bas-reliefs, inscriptions, accompagnée d'une iconographie grecque et romaine, et de plus de 1,200 statues antiques tirées des principaux musées et de diverses collections de l'Europe; par le comte de Clarac, conservateur des antiques du musée royal du Louvre (*Prospectus*), grand in-8°., ½ f. Paris; Texier, grav.

221. ABBAYE DE GLASTONBURY. — On fit dernièrement, dans les ruines de ce célèbre monastère, une découverte très-intéressante. Des ouvriers employés à la recherche des antiquités que l'on supposait devoir s'y trouver, rencontrèrent près de l'angle sud-est de la chapelle de St.-Joseph, à la profondeur de 5 à 6 pieds, une maçonnerie d'un beau travail en forme de zigzag ou de lozange, laquelle fut ensuite reconnue pour être le sommet d'une voûte semi-circulaire ou de structure anglo-normande, évidemment contemporaine de celle de la chapelle. Au bout de quelques-heures, en continuant les déblais, on découvrit un escalier tournant qui conduisait à environ 12 pieds de la surface du sol, à une crypte que couvrait cette voûte. Au milieu de cet emplacement était un petit puits de forme parfaitement circulaire. Une rigole pratiquée dans l'épaisseur de la maçonnerie, et près du bord de ce dernier, empêchait les eaux de le déborder, en les écoulant dans un conduit en briques qui se prolonge dans une direction septentrionale, sous le pavé de la crypte de la chapelle, et se décharge, à ce que l'on suppose, dans la grande tranchée qui entoure la cathédrale. Il paraît que l'on arrivait à cette grotte par une ouverture pratiquée dans le mur septentrional de la chapelle, et par un passage cintré, dans le genre mixte, arabe et gothique, aboutissant au haut de l'escalier mentionné ci-dessus. Nul doute que l'eau de ce puits et l'influence de la chambre secrète n'eussent, dans l'origine, la réputation d'opérer la cure miraculeuse de certaines maladies; car une tradition du pays parle d'une *eau sainte* ainsi que d'une *sainte épine de Joseph d'Arimathie*, dont rien, depuis des siècles jusqu'à l'exploration de la crypte en question n'attestait visiblement l'existence. M. Fry Reeves, esq., de Glastonbury, dernier acquéreur du domaine de l'abbaye, a donné des ordres pour que la chambre souterraine, son escalier, sa voûte, son puits et son pavé fussent nettoyés, réparés et remis autant que possible dans leur état et aspect primitifs. (*Bath Herald*, et *weekly Register*, Paris, 29 mai 1825, p. 169.)

222. ANTIQUITÉS NATIONALES.—Rapport fait à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, en exécution des mesures qu'elle a adoptéees dans sa séance du 4 mars dernier, pour encourager et faire continuer les recherches sur les antiquités de la France; juillet 1825. (*Extrait.*)

Après l'exposé historique des diverses mesures prises par l'administration et par l'Académie pour établir et organiser le travail général sur les antiquités de la France, M. le baron Valkenaer, rapporteur, rappelle que l'Académie décida, dons sa séance du 4 mars dernier, qu'elle continuerait à s'occuper des mémoires sur les antiquités de la France qui lui seraient envoyés, et qu'il serait fait, tant de ceux-ci que de ceux qu'elle avait déjà reçus, des analyses, sous la forme de rapports, qui seraient insérées à la suite de l'histoire de l'Académie, et feraient ainsi partie de son recueil; qu'enfin un extrait de ses rapports serait lu dans ses séances publiques annuelles.

Cette nouvelle résolution, ajoute M. le rapporteur, qui a été rendue aussitôt publique par la voie de l'impression (voyez le *Bull.* d'avril 1825, n°. 385), a été agréable à l'administration de l'intérieur, puisque le ministre a, depuis cette époque, transmis à l'Académie plusieurs mémoires sur nos antiquités nationales, en l'invitant à lui faire connaître le jugement qu'elle en porterait.

La nouvelle résolution de l'Académie nécessite un changement dans la rédaction des rapports présentés par sa commission d'antiquités. Il n'est plus nécessaire ici, comme précédemment, de faire connaître les noms de tous les concurrens, puisqu'il n'y a plus de prix à décerner, et par conséquent plus de concurrens. Il n'est pas nécessaire non plus d'entretenir l'Académie de tous les mémoires envoyés, puis qu'elle ne se propose de faire usage que d'un certain nombre.

Pour parvenir au but que l'Académie s'est proposé dans sa dernière résolution, sa commission a pensé :

1°. Qu'il ne fallait faire aucune mention des mémoires qui ne contiennent rien de neuf ni d'intéressant;

2°. Qu'on pouvait simplement faire connaître l'objet et le genre de mérite des mémoires qui n'avaient qu'un intérêt local;

3°. Mais quant aux mémoires qui, par l'importance de leurs résultats, paraîtront à la commission d'antiquités pouvoir fournir matière aux analyses que l'Académie se propose de publier dans son recueil, il nous a paru qu'il était utile de rendre d'abord compte à l'Académie des découvertes que ces mémoires pouvaient contenir, des recherches dignes d'être distinguées qui s'y trouvent, et de signaler en même temps les erreurs que les auteurs auraient pu commettre, les faux systèmes qu'ils ont pu em-

brasser. Par ce moyen, l'Académie pourra elle-même juger de l'étendue qu'il convient de donner aux rapports qu'elle consent à faire imprimer à ses frais dans son recueil; et la critique qui sera faite de ces sortes d'ouvrages donnera plus de prix aux éloges dont ils seront l'objet, et concourra, avec la distinction qui leur sera accordée, à imprimer une forte et utile direction à l'étude des antiquités nationales.

C'est d'après ces principes que nous allons rendre compte à l'Académie des mémoires sur nos antiquités, reçus depuis la dernière résolution qu'elle a prise à ce sujet.

Nous suivrons l'ordre de leur réception.

Une lettre du préfet des Hautes-Pyrénées à S. Exc. le ministre de l'intérieur, annonce qu'en faisant les fouilles pour le bel établissement thermal qu'on construit en ce moment à Bagnères en Bigorre, on a découvert quatre bassins antiques, dont le fond est revêtu de dalles en marbre, et dont le plus grand a neuf mètres de diamètre. On a trouvé en même temps un assez grand nombre de médailles d'Auguste, de Trajan, de Marc-Aurèle; des tuyaux de plomb, des morceaux de corniches. Les anciens murs de la ville, dont la construction remonte à l'an 1200, ont été bâtis avec les débris de ces bains antiques. Un plan de ces fouilles et des dessins des médailles qu'on y a trouvées accompagnent le rapport qui nous a été envoyé. Les travaux se continuent; si des documens plus complets nous parvienent, ils pourront être l'objet d'un rapport propre à être publié dans notre recueil. C'est alors qu'un des membres de votre commission d'antiquités vous fera connaître, par des recherches spéciales, que ces découvertes doivent d'autant moins surprendre, qu'indépendamment des inscriptions trouvées à Bagnères en Bigorre, publiées par Oïhenart et par d'autres, ce lieu, enlevé à tort aux itinéraires anciens par M. d'Anville, avait dans la Gaule une importance beaucoup plus grande que celle que ce savant géographe lui accorde sur ses cartes et dans ses ouvrages.

M. de St.-Amand vous a fait parvenir une notice sur les établissemens religieux détruits depuis 30 ans dans le département de Lot-et Garonne. Neuf mémoires déjà envoyés précédemment sur les antiquités de ce département, mentionnés honorablement dans nos précédens rapports, ont valu à M. de St.-Amand un des prix qui étaient alloués par le ministre de l'intérieur. La notice dont nous vous entretenons est, de l'aveu de l'auteur, de

moindre importance, et elle est d'un intérêt trop local pour être analysée dans l'histoire de l'Académie. Nous y apprenons que le tombeau de Mascaron n'a pu protéger la cathédrale même d'Agen d'une entière destruction. Ce bel édifice ne présente plus que quelques piliers épars, soutenant des arcades en ogives, qui, au milieu d'une allée d'acacias, offrent déjà l'aspect pittoresque d'une ruine antique.

M. du Mège, dont les nombreux travaux vous sont connus, dont le nom se retrouve dans tous les rapports que vous a faits votre commission d'Antiquités, et qui a obtenu un des trois prix que le ministre mettait annuellement à votre disposition, vous a fait parvenir directement le premier volume de ses mémoires sur l'archæologie du département de Tarn-et-Garonne. Ce volume est relatif aux deux premières questions que présente la série que vous avez jointe à votre premier rapport, c'est-à-dire aux monumens en pierres brutes, communément désignées sous les noms de Pierres levées, de Pierres aux Fées, de Dolmen, etc., etc., et aux éminences ou terres rapportées, connues sous les noms de *Tumuli*, de Mottes, etc., etc., qui sont en très-grand nombre dans ce département.

Si l'intérêt que les monumens inspirent devait se mesurer par leur degré d'antiquité, il n'y a pas de doute que ceux-ci ne fussent les plus intéressans de tous aux yeux des archæologues, puisqu'ils remontent à l'époque où les nations, étant dans l'état sauvage, ne connaissaient point encore l'art d'écrire, ni aucun art quelconque, que ceux qui suffisent aux plus grossiers besoins de l'homme. Aussi, dans plusieurs pays, ces simples pierres ont-elles été pour le vulgaire l'objet de la vénération et quelquefois celui d'un culte particulier. Il n'en est pas ainsi pour le critique et l'antiquaire; ils n'admirent que ce que l'art antique a laissé de beau; ils n'estiment et ne révèrent que ce qui retrace quelque souvenir, que ce qui peut leur procurer quelque instruction. Or, aucune inscription, aucun symbole allégorique, hiéroglyphique, ou autre; aucun document historique de quelque importance ne se trouve dans les monumens décrits par M. du Mège, dans ce premier volume. Les considérations auxquelles ils donnent lieu, et qui ne sont pas peut-être exposées avec assez de précision, sont trop incertaines, ou d'un intérêt trop local, pour pouvoir rien fournir aux rapports ou analyses qui doivent être insérés dans le recueil de vos mémoires.

Nous ne pensons pas qu'il en soit de même relativement à deux mémoires que M. Jouannet vous a adressés directement de Bordeaux. Le premier est relatif aux voies romaines du département de la Gironde; il est au nombre des meilleurs de ce genre que nous ayons eu occasion d'examiner. L'auteur a su, ce qui est rare, se renfermer strictement dans son sujet. Sa rédaction est concise, sa discussion lumineuse, ses résultats exacts. Nous pensons cependant que sur les six itinéraires qu'il a analysés, il y en a deux où il a commis quelques erreurs; mais c'est là une opinion individuelle, et particulière seulement au rapporteur de votre commission, et il n'en fait mention que pour vous engager à conserver dans son entier cette partie du mémoire, dans l'extrait que votre commission vous propose d'en faire, pour être inséré dans votre collection. Il résulte du travail de M. Jouannet, et plus évidemment encore d'un ouvrage, plus étendu dans son plan et dans son objet, d'un des membres de votre commission, que ce singulier désert qu'on nomme les *Landes de Bordeaux*, ne présentait pas, du temps des Romains, le degré de stérilité qui le rend aujourd'hui si remarquable; qu'il était beaucoup plus peuplé; qu'il offrait un plus grand nombre d'habitations et de villages; qu'il était traversé dans tous les sens par un plus grand nombre de routes et de chaussées, dont il ne reste plus que des vestiges, mais où ces vestiges sont plus apparens que partout ailleurs. C'est là un fait physique et historique, qui n'est peut-être pas facile à expliquer, mais qui n'en est pas moins certain et moins bien établi. Le second des mémoires de M. Jouannet est si court, que nous vous proposons de l'insérer dans son entier dans votre recueil; et, par cette raison, d'ordonner que, par une distinction spéciale, il vous en soit donné lecture dans une de vos séances particulières. Son objet ne paraît pas d'abord bien important: il s'agit d'une inscription gravée sur un tombeau en marbre, trouvé au Peyrat de Sainte-Croix-du-Mont. Mais la date de cette inscription est du IV[e]. siècle, et cependant c'est celle d'un tombeau chrétien. Cette inscription nous a paru offrir aussi de l'intérêt sous le rapport philologique.

Enfin, Messieurs, le travail le plus considérable, sans contredit, qui vous soit parvenu récemment, le dernier aussi dont nous ayons à vous entretenir, est celui de M. le comte d'Allonville, conseiller d'état, préfet du Puy-de-Dôme, ci-devant préfet

de la Somme. Ce travail vous a été envoyé par S. Exc. le ministre de l'intérieur, avec invitation de lui faire part du jugement que vous en porterez.

Ce mémoire est un in-f°. de 442 pages, accompagné de 4 plans et d'une carte, levés et dessinés par d'habiles ingénieurs du cadastre.

Après un mûr examen de cet ouvrage, nous pensons que, par son objet, aussi-bien que par la manière dont il est traité, il mérite d'être analysé avec soin, et de trouver place dans votre recueil. Cette analyse, malgré la grosseur de ce volume, n'y occupera pas une très-grande place, car elle ne doit porter que sur une portion de l'ouvrage. Il est ici du devoir de votre commission de vous indiquer ce qu'il convient de prendre et ce qu'il est à propos de laisser. Elle doit exercer la tâche, alternativement douce et pénible, de l'éloge et de la critique, et avec d'autant plus de franchise, que l'ouvrage a un mérite réel, et que l'auteur, administrateur aussi vigilant qu'habile, a eu, dans sa position, plus de mérite encore à l'exécuter. Le faux-titre de cet ouvrage porte : *Camps romains du département de la Somme* et le vrai titre : *Antiquités du Belgium*. Le faux-titre est le vrai, et le vrai est le faux ; car c'est bien uniquement quatre camps romains qui sont le sujet de cet ouvrage. Cependant M. le comte d'Allonville a cru qu'il ne pouvait disserter sur ces quatre camps, sans s'occuper préliminairement des divisions générales des Gaules, de l'étendue et des limites des principaux peuples de la Belgique, de l'emplacement de leur capitale, de l'étendue du canton nommé *Belgium* par César, etc.

Ne connaissant pas bien les élémens de ces questions, plus compliquées que celles auxquelles ces quatre camps peuvent donner lieu, ni les travaux des savans qui les ont traitées avant lui, M. le comte d'Allonville n'a pu y jeter de nouvelles lumières, ni éviter de s'efforcer de prouver ce qui n'avait plus besoin de preuves, ni même, il faut le dire, s'empêcher de commettre quelques erreurs ; mais ces erreurs n'influent en rien sur le fond de son ouvrage, qui est beaucoup plus indépendant de ces préliminaires qu'il ne le croit lui-même.

L'auteur déploie une véritable supériorité lorsqu'il décrit ses quatre camps, qu'il éclaircit ses descriptions par de savantes considérations sur la castramétation des Romains, sur l'emplacement que devaient occuper leurs légions, sur les changemens

que le temps avait introduits dans la tactique; lorqu'enfin il commente habilement, et fait mieux comprendre, au moyen de ces antiques monumens de l'art de la guerre, le texte de Végèce et celui de Jules César.

Ce n'est pas, Messieurs, que ce sujet fût entièrement neuf; déjà l'abbé de Fontenu, membre de cette académie, l'avait traité plus en grand, et ses dissertations relatives à tous les camps de César, ou prétendus camps de César, qu'il a pu rencontrer en France, se trouvent insérées dans vos mémoires, t. X, XIII et XIV. L'abbé de Fontenu avait même déjà donné le plan et la description des deux principaux camps décrits de nouveau par M. le comte d'Allonville, celui de Tirancourt ou de Pecqueville, et celui de l'Étoile. Il avait émis à leur sujet la même opinion que celle de M. d'Allonville a soutenue dans son ouvrage; mais l'académicien n'ayant pas les mêmes moyens, les mêmes secours que l'administrateur, a donné des descriptions moins détaillées, des plans plus imparfaits; et faisant un ouvrage plus général, il a moins développé son opinion; il ne l'a pas appuyée sur des preuves aussi nombreuses, aussi savantes; aussi a-t-il été moins décisif, moins absolu. M. d'Allonville soutient que ces camps ont été construits par César, et par César seul. Les raisons qu'il allègue méritent certainement d'être analysées, comme étant une des meilleures parties de son ouvrage : toutefois elles ne nous ont pas convaincu. Nous pensons, après avoir pesé mûrement les argumens de M. l'abbé de Fontenu et de M. d'Allonville,

1°. Que les camps de Tirancourt et de l'Étoile, au nord de la Somme, entre Amiens et Abbeville, ont bien certainement été construits originairement par les Romains; 2°. qu'il est probable que celui de Piercourt, près d'Abbeville, et celui du Vieux-Catil, près Roy, ont aussi la même origine; 3°. qu'il est possible et même probable, si l'on veut, que c'est Jules César qui a le premier construit et fait occuper par ses légions les camps de Tirancourt et de l'Étoile. Voilà toutes les concessions qu'en bonne logique nous pouvons faire à M. d'Allonville.

Mais nous croyons en même temps, avec l'abbé de Fontenu, que ces deux camps, qui offrent des positions militaires si favorables, ont pu être successivement occupés, et par conséquent réparés ou reconstruits par les légions de quelques-uns des empereurs romains qui tinrent pendant quelque temps leur cour à

Amiens. Tels sont Constantius, Constantin-le-Grand, Constant, Julien l'Apostat, mais principalement Valentinien et Gratien, qui firent un plus long séjour à Amiens qu'aucun de leurs prédécesseurs. Plusieurs de leurs ordonnances, citées dans le code Théodosien, sont datées de *Samarobriga* ou Amiens; et, selon Cassiodore, c'est dans cette ville que Valentinien associa son fils Gratien à l'empire.

Nous osons même conjecturer que ces camps ont été occupés long-temps par différens peuples et différens capitaines, toutes les fois que la Somme s'est trouvée servir de barrière à la France contre ses ennemis : ce qui est arrivé dans le IXe. siècle lors des incursions des Normands, puis pendant les XIV et XVe. siècles, lorsqu'après la prise de Calais, en 1347, la Somme fut encore presque constamment la principale barrière contre les Anglais; ce qui est arrivé encore sous Louis XI, lorsque cette rivière servit de limite entre les possessions du roi de France et celles de son redoutable vassal le duc de Bourgogne. Depuis même, la Somme fut la seule barrière entre la France et la maison d'Autriche, qui, devenue héritière de Bourgogne, n'eut souvent qu'à franchir cette rivière pour venir insulter nos provinces. La vallée de la Somme fut de tout temps une ligne militaire importante, et en dernier lieu elle vient d'être conservée par le ministère de la guerre, comme la quatrième ligne de défense de notre frontière du Nord.

Toutes ces considérations nous font présumer que ces camps ont été souvent occupés, et que les traces de fortifications qu'ils présentent ne sont pas toutes très-anciennes, ne sont pas toutes l'ouvrage des légions de Jules César; mais tout ceci n'est encore, Messieurs, que l'opinion individuelle et particulière du rapporteur de votre commission, et cette opinion ne doit préjudicier en rien aux savans efforts de M. d'Allonville pour assurer au seul César ce qui reste de fortifications et de travaux dans les camps qu'il a décrits.

Ce zèle et cet enthousiasme pour les écrits de César est bien naturel dans un homme qui, tel que M. d'Allonville, les a si bien lus, les a si bien commentés.

Ici M. le rapporteur développe les justes motifs de l'admiration qu'excitèrent les écrits de César à toutes les époques, et il termine ainsi son savant rapport :

Faut-il s'étonner, lorsqu'on se trouve porté par ses recherches

à commenter un auteur admiré de tous les gens de lettres, étudié par tous les hommes de guerre, d'une renommée si haute, d'une lecture si entraînante, que l'on fasse, comme M. le comte d'Allonville, abstraction des dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis qu'il a cessé d'être, et qu'après avoir si bien prouvé que Jules César est le premier qui ait formé sur notre sol de beaux camps retranchés, on oublie un peu que malheureusement il ne fut pas le dernier?

Signé Petit-Radel, le comte de La Borde, Raoul-Rochette, le baron Walckenaer, *rapporteur.*

L'Académie a approuvé les conclusions de ce rapport.

223. Les Monumens de la France classés chronologiquement, et considérés sous le rapport des faits historiques et de l'étude des arts, par le comte Alexandre de Laborde : les dessins faits d'après nature, par MM. Bourgeois, Bance, etc., 22e. liv., fol. de 2 p. de texte, plus 6 pl. : 1° *Temple antique appelé N.-D. de la Vie, à Vienne;* 2°. *Première vue de l'Église N.-D. du Port, à Clermont en Auvergne.;* 3°. *Vue extérieure du château de Blois ;* 4°. *Tombeau de Jacques Amyot, dans la cathédrale d'Auxerre ;* 5°. *Plan général de l'arc de triomphe à Rheims ;* 6°. *Chapiteau et sarcophage antiques.* Prix de la liv., 18 fr. Paris ; Gosselin.

224. Antiquités de l'Alsace, ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, avec un texte descriptif, par MM. de Golbery et Schweighaeuser. — Haut-Rhin, par M. de Golbery ; 3e. livraison ; Paris, 1825, Engelmann ; f°; 4 planches et 8 pages de texte. — L'exécution de cet ouvrage, remarquable par le bon choix des sujets, la perfection des lithographies, l'intérêt historique et littéraire des descriptions, se poursuit avec la plus grande exactitude, et répondra à tout ce que les souscripteurs doivent attendre des savans distingués et des artistes habiles qui ont réuni leurs efforts pour le succès de cette belle entreprise. L'abondance des matières a retardé l'analyse que nous devons donner des diverses livraisons. Nous avons fait connaître la première dans le cahier de février 1825, n°. 174.

225. Antiquités romaines du Bas-Rhin. — La sécheresse a tellement diminué les eaux d'un des bras de l'Ill, au hameau

d'Elh, près Benfeld (Bas-Rhin), sur l'ancien emplacement d'une ville romaine, qu'on peut atteindre le fond avec des pelles et des bêches. Le sable qu'on en retire renferme des médailles romaines et d'autres objets. Plusieurs personnes se sont mises à fouiller; on a trouvé des bagues, des clefs, des agrafes et d'autres ornemens antiques, le tout de composition de cuivre plus ou moins brillant. Dès que M. le préfet a été informé de ces découvertes, il a envoyé des ingénieurs des ponts et chaussées pour diriger les fouilles, et empêcher que tous ces objets d'antiquité ne soient gaspillés et perdus pour les arts. (*Moniteur* du 12 août 1825.)

HISTOIRE.

226. **Notice sur l'église de Saint-Ived de Braisne et sur les tombes royales qu'elle renferme.** In-8°.; Soissons, 1825; D. Barbier.

L'auteur anonyme de cette notice paraît ne l'avoir composée que dans l'honorable dessein d'appeler l'attention de nos princes et du gouvernement sur le mauvais état où se trouve un de nos édifices les plus intéressans et les plus curieux du 12e. siècle. L'église de St.-Ived de Braisne (à 3 l. de Soissons) eut pour fondateur le comte Robert premier, fils de Louis le Gros, tige de la maison de Dreux; elle fut continuée par Robert II, son fils, et consacrée en 1216. Cette église, décorée avec toute la magnificence connue à l'époque de sa construction, fut destinée à renfermer les tombeaux des princes et princesses qui l'élevèrent et de leurs descendans. On y voit dix tombes royales dont la plus ancienne est celle d'Agnès de Baudiment, femme de Robert Ier., morte dans les premières années du treizième siècle; et la plus recente, celle de Robert IV, mort en 1282. Plusieurs de ces tombeaux avaient déjà été dépouillés de leurs ornemens par les armées espagnoles en 1650; d'autres ont été mutilés en 1793, dans nos orages révolutionnaires; l'église enfin tombe en ruines, et bientôt il n'en subsistera plus rien, si de prochaines réparations n'en prolongent la durée. (*Rev. encyc.* juillet 1825, page 249.)

227. Notice *d'un manuscrit latin* de la Chronique d'Eusèbe.

La Bibliothéque de la Société de géographie a été enrichie de ce beau Manuscrit par un de ses membres, qui lui rend cha-

que jour de si bons services, M. Roux, son secrétaire général. Cette notice donnera une idée sommaire de ce précieux volume.

Il est de format in-folio carré, écrit sur peau de vélin très-blanc, et composé de 119 feuillets. Une note écrite sur la première page, dans le dernier siècle, annonce qu'il a fait partie de la bibliothéque de M. Charles de Pradel, évêque de Montpellier, et il passa ensuite dans celle du chevalier Perrin de Sauson, à Marseille. L'abbé Rive, savant bibliographe, qui l'y vit, l'estimait être de la fin du XIIIe. siècle, mais il me semble que l'abondance des abréviations, la forme contournée des lettres capitales, celle des chiffres qui s'écartent des formes romaines et s'approchent des formes gothiques, l'usage fréquent de la diphthongue AE, là où l'orthographe actuelle du latin l'emploie, et l'ensemble du texte (qui est très-net, tout de la même main), ne permettent pas de porter l'époque de ce manuscrit au delà du XIVe. siècle. Mais un demi-siècle de plus ou de moins ne peut accroître ni diminuer son mérite : il est très-bien exécuté, parfaitement conservé et à belles marges ; c'est donc un très-beau volume et un très-beau présent fait à la Société ; venons à son contenu.

Rien n'est plus connu que la *Chronique d'Eusèbe*, évêque de Césarée, né vers l'an 264, et mort vers 340. Savant historien de l'Église chrétienne, il s'occupa beaucoup de la chronologie sacrée, et surtout à prouver son accord avec toutes les chronologies historiques profanes. L'entreprise n'était pas d'un succès facile : Eusèbe parut le sentir, et bornant son ouvrage à ce qu'il y avait de réellement applicable aux besoins des études sacrées et des recherches générales sur l'histoire des temps anciens, il prit l'époque d'Abraham pour jalon intermédiaire dans l'espace que ces temps embrassent, et il ne traita que théoriquement des temps antérieurs. Son ouvrage fut divisé en deux livres : le premier renfermait les recherches théoriques et les extraits des historiens sacrés et profanes, qu'il convenait à son plan de relater ; le second était, à proprement parler, le *Canon chronologique* ou tableau comparé, année par année, des règnes successifs des Princes Chaldéens, Assyriens, Mèdes, Perses, Lydiens, Hébreux, Égyptiens, Athéniens, Argiens, Sicyoniens, Lacédémoniens, Corinthiens, Thessaliens, Macédoniens, Latins et Romains, le nombre des colonnes synchroniques de ce tableau s'accroissant à mesure qu'un état naît à l'histoire et jusqu'à ce

qu'il en disparaisse. Tel était l'ouvrage d'Eusèbe, qui l'écrivit en grec : à la renaissance des lettres, on n'en trouva que la traduction latine du second livre, faite par saint Jérôme, et quelques fragmens grecs réunis par Joseph-Just. Scaliger, qui les inséra, non sans de violens soupçons de les avoir inventés, dans l'édition qu'il donna de la version latine, à Amsterdam, en 1658 : c'est la plus complète de toutes, et Scaliger n'a pas épargné les notes.

Le Manuscrit donné par M. Roux, ne contient que la version latine publiée par Scaliger; mais la comparaison des deux textes, l'imprimé avec le manuscrit, ne laisse pas que d'avoir un intérêt réel. Nous ne présenterons pas ici un examen approfondi et une comparaison minutieuse, telle qu'elle résulterait de la collation soignée des deux copies ; on comprend que, dans un ouvrage composé de noms propres et de nombres, les variantes d'orthographe et d'expression doivent être très-diverses et très-multipliées : nous en dirons assez pour prouver que ce manuscrit peut être quelquefois très-bon à consulter.

Comme l'imprimé, le Manuscrit commence par la préface générale que saint Jérôme avait mise en tête de sa version : *Eusebius Jeronymus Vincentio et Galieno suis salutem. Vetus iste disertorum mos fuit ut*, etc., et finissant par ces mots : *incerta sunt omnia.* Saint-Jérome y rend compte de l'esprit dans lequel il a fait sa traduction, et il déclare positivement qu'après avoir rendu fidèlement le texte d'Eusèbe, il y a ajouté des choses qu'il lui a paru avoir été omises mal-à-propos, surtout en ce qui concerne l'histoire romaine; toutefois il fait remarquer : 1°. que la partie du Canon chronologique qui embrasse les temps depuis Ninus et Abraham, jusqu'à la prise de Troie, est telle qu'Eusèbe l'a écrite ; 2°. que depuis cette dernière époque, jusqu'à la 20e. année de Constantin, il a ajouté et mêlé beaucoup de choses tirées des historiens les plus accrédités; 3o. enfin que tout ce qui suit, jusqu'au consulat de Valens pour la sixième fois, et Valentinien pour la seconde, est de sa composition. « J'ai réservé, ajoute-t-il, pour un travail plus » étendu, ce qui concerne le temps de Gratien et de Théodose, » non pas que je craigne de parler et d'écrire librement sur les » vivans (la crainte de Dieu ne laisse point place à la crainte » des hommes), mais parce que la présence des barbares, dans » notre patrie, jette encore sur toutes ces choses beaucoup d'in- » certitude. »

Une rubrique vient ensuite portant : *Explicit Epistola Ieronimi. Incypit Eusebii interpretata Præfatio.* Cette préface traduite d'Eusèbe commence par ces mots : *Mosen gentis hebrææ*, etc., et finit par ceux-ci : *Cum summâ brevitate ponemus*, dans l'imprimé; mais le manuscrit ajoute à cette préface un passage qui ne lui appartient pas, quoiqu'il soit suivi de : *Explicit Præfatio*, et qui est un synchronisme radical dans la chronique; il est ainsi conçu : « Thare anno XXVIII, Assyriorum rex primus Belus » mortuus est, quem Assyrii deum nominaverunt, atque filio » suo Nino regnum tradiderunt. Thare anno XLIX, Sycioniorum in Græciâ rex primus Egyaleus mortuus est, qui primus » Sycioniorum regnavit annis LII : quo defuncto, regnavit Europs. » Ce passage se trouve ailleurs avec quelques différences (p. 9 de l'édition de Scaliger); et dans un autre manuscrit que j'ai sous les yeux, il est à la suite d'un sommaire des principales époques selon les Septante et selon les Hébreux, avec le nombre 29, au lieu de 28, au commencement de la citation.

C'est dans cette préface qu'Eusèbe expose les bases de sa chronologie, et l'on sait qu'elle est fondée sur le texte des Septante : « On voit par tout ce qui précède, dit-il dans son premier livre, que la version des Septante a été faite sur le texte » hébreu antique et non corrompus, et que nous devions en » conséquence le suivre dans la présente chronographie; c'est » cette chronologie seule qu'adopte l'Église chrétienne répandue » dans tout l'univers, c'est d'elle que nous ont ordonné de nous » servir les apôtres et les disciples du Sauveur. » Telle fut en effet la seule supputation chronologique suivie par tous les écrivains chrétiens, dans la primitive Église; les recherches du père Pezron ont mis ce point de critique hors de tout doute, et les nouvelles déductions tirées de l'étude des monumens encore existans, laissés par les peuples de l'Orient, s'accordent à cet égard avec les écrivains ecclésiastiques. Eusèbe, qui est un de ces écrivains sacrés, compte donc depuis Adam jusqu'au déluge, 2242 ans; du déluge à la naissance d'Abraham, 942 ans; d'Abraham à Moïse, lors de la sortie d'Egypte, 505 ans. On trouve ainsi que le déluge précéda Moïse d'environ 1450 ans, ce qui le remonte à 3000 ans avant Jésus-Christ, et donne de cette dernière époque jusqu'à Adam, près de 5250 ans. Mais l'intervalle du déluge à l'ère chrétienne est la seule partie qui intéresse l'histoire profane; nulle part les monumens existans n'ont atteint à cette limite par leur rigoureuse interprétation.

Eusèbe, dans la portion de son ouvrage que nous conserve le manuscrit qui nous occupe, ne s'est pas proposé de considérer les temps antérieurs au patriarche Abraham, et ce nom est au sommet de ses listes. Il a cherché d'abord à prouver que l'année de la naissance d'Abraham correspondait à la 43e. du règne de Ninus, roi d'Assyrie, à la 22e. d'Europs régnant à Sicyone, et qu'elle concourait exactement avec la première année de la XVIe. dynastie égyptienne de Manéthon: *Quo tempore*, disent la version de saint Jérôme et le manuscrit, JAM *sexta-decima dynastia*, *Thebæi*, *Ægyptiis imperabat*, ayant dit ailleurs que la naissance d'Abraham arriva exactement la première année de cette XVIe. dynastie dont il fixe, comme Manéthon, la durée à 190 ans. Le Canon chronologique s'ouvre donc par ce synchronisme de Ninus 43, Europs 22, rois Thébains de la XVIe. dynastie 1, et Abraham 1. En cela le Manuscrit est conforme aux imprimés. La série des années se suit une à une, et la succession des rois s'offre ainsi régulièrement au lecteur. L'espace que laisse cette disposition est occupé par des narrations sommaires de faits capitaux rapportés à leur date, par l'indication de quelques phénomènes physiques dont l'histoire a consacré la tradition, par la naissance et la mort d'hommes célèbres; et c'est dans ces détails surtout que les manuscrits varient à l'infini, non pas sur l'ordre de ces faits, mais sur leur nombre, ces tableaux ayant été successivement accrus au gré de leurs possesseurs ou des copistes. Il en résulte que saint Jérôme ajouta à la chronique d'Eusèbe, mais que d'autres ont encore beaucoup plus ajouté au travail de saint Jérôme.

Nous allons tirer de notre manuscrit quelques exemples d'additions de ce genre, et nous les prendrons dans les époques les moins anciennes, parce que c'est à leur égard que ces supplémens étaient bien plus faciles.

A l'article d'Aménophis huitième roi égyptien de la XVIIIe. dynastie, l'imprimé porte cette note: « Hic est Amenophis, quem quidam Memnonen putant lapidem loquentem; » le manuscrit nomme le roi *Amenopthes*, et ajoute à la note de l'imprimé ce qui suit: « Cujus statua usquè ad adventum Christi sole oriente » vocem dare dicebatur; ex tunc enim conticuit. Hanc statuam » ipse sibi posuit; » et cette addition est remarquable, quoique le fait qu'elle énonce soit contredit par des inscriptions grecques ou latines, qui se lisent encore sur la statue vocale d'Aménophis,

et qui constatent que long-temps après l'ère chrétienne elle parlait encore : une de ces inscriptions nomme l'impératrice Sabine, femme d'Adrien, comme témoin de ce fait extraordinaire, mais que M. de Rosières, ingénieur des mines de l'expédition d'égypte, vient d'expliquer par la nature même de la pierre.

A la Xe. année du règne d'Auguste, l'imprimé contient un long paragraphe relatif à Hérode, donné pour roi aux Juifs par les Romains ; mais on ne sait comment finit Hircanus, son prédécesseur, qui régna 27 ans : le manuscrit nous l'apprend en ces termes, qui commencent ce même paragraphe ; « Hircanus » contra Parthos pugnans captivus apud istos ductus est. Hircano captivo facto, Herodes Antipatris Ascalonitæ et matris » Cypridis de Arabiâ Arabicæ filius, etc. » Le reste comme dans l'imprimé.

Pour ce même règne d'Auguste, le manuscrit fait remarquer, dans l'imprimé de Scaliger, l'omission de deux années entières, d'où dépend le déplacement d'une foule d'événemens, qui se trouvent ainsi reculés de cet intervalle de temps, ce qui est d'une importance notable pour la chronologie ; et quant aux additions relatives au même règne, nous trouvons dans le manuscrit, à la date de l'an XI, et à la suite d'un fait que Scaliger a placé à l'an XIV, le long paragraphe suivant : « Gesta sunt ab Augusto » bella Mutinense quo per illum ab obsidione Antonii Brutus » liberatus est ; apud Perusiàm Tusciæ civitatem adversùm L. Antonium Antonii fratrem consulem ; Pharsalicum apud Philippos Macedoniæ urbem adversùm Brutum et Cassium interfectores Cæsaris ; Siculum adversùm Sextum Pompeium Pompeii » filium ; Actiacum adversùm Antonium et Cleopatram, qui locus » in Epiro est. » Il ajoute ensuite que le règne des Lagides en Égypte dura 292 ans, ce qui est plus près de la vérité que le nombre 295 que donnent l'imprimé et quelques manuscrits. Il indique aussi la dernière année du règne de Tibère comme l'époque où Tertullien écrivit son Apologétique : *Scribit Tertullianus in Apologetico*, ce qui manque dans l'imprimé.

On pourrait multiplier les remarques de ce genre ; mais ce qui vient d'être dit peut suffire pour prouver ce qu'on a déjà avancé, que ce manuscrit peut être consulté avec fruit. Il finit avec le règne de Valentinien et Valens, et ne contient pas les additions faites au travail d'Eusèbe et de saint Jérôme, par *Prosper Aquitanus*, qui l'a poussé jusqu'à 67 ans en-deçà. Une liste incom-

plète des Consuls romains, à laquelle est mêlée la notice de quelques événemens, et qui manque dans beaucoup de manuscrits, est à la suite de la Chronique, qui est close par un résumé général des époques, sommé par le nombre 5529 ans, qu'Eusèbe et saint Jérôme comptent depuis Adam jusqu'à la 15e. année de Valens, toujours d'après le texte des Septante, qui a pour lui l'autorité de tous les écrivains ecclésiastiques, et le témoignage de tous les monumens profanes.

Nous parlerons, dans un prochain article, de la version arménienne de cette Chronique, publiée à Venise, et qui a restitué à l'histoire le premier livre de l'ouvrage d'Eusèbe, qu'on regretait depuis tant d'années. Nous en avons dit assez pour donner une idée complète de l'intéressant Manuscrit que la Société de géographie doit au zèle, aux lumières et à la générosité de M. Roux. J.-J. Champollion-Figeac.

228. Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours; par J. Klaproth. Livraisons 2e., 3e. et 4e., 3 cah. in-8o., ensemble de 17 feuilles, plus un atlas in-fol. de 11 cartes, et un tableau (1824). Paris; Schubart, rue de Choiseul, no. 4.

229. Chine. (Pétersbourg, 30 juillet 1825.) Le *Courrier asiatique* publie l'extrait suivant d'une lettre des frontières de la Chine :

« Dav-Gouan, Bogdokhan (empereur) actuel de la Chine, est bon envers son peuple. Soun-Tchjoun-Tan est son premier ministre; c'est lui qui, en 1794, reçut à Jekhe l'ambassade de lord Macartney, et qui fut désigné en 1816 pour recevoir lord Amherst. Le général Agouy, petit-fils du ministre, est après lui le premier personnage. Maintenant il n'y a plus à la cour de personnes aussi puissantes que sous le règne de Tzia-Zing. La langue manjoure est presque tombée en oubli; la discipline militaire s'affaiblit.

» La mission russe jouit de la bienveillance du gouvernement chinois, et d'une tranquillité parfaite. Elle est composée de huit individus, y compris l'archimandrite. Le monastère de l'Assomption s'est accru de plusieurs maisons dont la mission a fait l'acquisition, et l'archimandrite se propose d'y élever encore une chapelle pour y placer d'anciennes images. Il se loue beaucoup du zèle dont le commerce de Kiakhta, et particulièrement M. le

directeur Galiakhousky, ont fait preuve pour l'ornement des saints temples de Pékin.

« On se propose d'employer dorénavant la langue chinoise pour la célébration du culte divin, et l'hiéromonaque Daniel s'occupe de traduire dans cette langue les principes de la foi chrétienne; les étudians de la mission font des progrès dans l'étude des langues chinoise et mantchoue. Cinquante fables d'Ésope viennent d'être traduites en chinois.

» Il ne reste plus à Pékin que trois missionnaires portugais, l'évêque Pie et les PP. Ribeira et Haon. Leur congrégation se compose de moines chinois; quoique l'on tolère la religion catholique en Chine, il n'est cependant pas question d'y recevoir de nouveaux missionnaires.» (*Moniteur,* 18 août 1825.)

230. MEMOIRS OF ZEHIR-ED-DIN MUHAMMED BABER. — Mém. de Zehir-ed-Dîn Mouhamed Babor, empereur d'Indostan, roi de Ferghana, Samarkand, Caboul, etc., écrits par lui-même en taghataï-turc, et traduits en partie par feu J. LEYDEN, secrét. de la Soc. asiat., et en partie par William ERSKINE; avec une introduction géographique et historique, et une carte des contrées entre l'Oxus et le Jaxarte; par Ch. WADDINGTON. A publier par souscription en 1 vol. in-4°.; prix, 2 guinées. Londres, sir G. W. Lubbock, Forster et comp. Mansionhouse-Street. On assure que ces mémoires sont authentiques, et que l'empereur tartare y donne des détails intéressans sur les princes, princesses, généraux et chefs de la Tartarie, et sur la géographie, l'histoire naturelle et les productions de ce pays et de l'Inde.

231. MOHAMMEDANISCHE LITURGIE. Liturgie mahométane. — GHINIJETOL-MUTEMELLI SCHERKET MINIJETIL MUSSELLI, c'est-à-dire, Satisfaction durable servant à expliquer le bonheur du fidèle dans le port de la prière. Constantinople, l'an de l'hégire 1239 (1823), in-4°., 278 p. De l'imprimerie de Skutari, sous la direction du Haiji IBRAHIM SSAIB's.

Scheick Ibrahim Ben Mohammed de Haleb (mort en 1549) est l'auteur de l'ouvrage dont nous venons de donner le titre et qui jouit de la plus haute célébrité parmi les Moslimet. C'est le commentaire du MINIJETOL-MUSSELLI du célèbre SCHEICK SEAD-EDDIN ASCHGHARI, mort en 897 (1491), ouvrage qui traite des devoirs de la prière. La division de ce commentaire est très-bien ordonnée et comprend 4 chapitres, dont le premier est

consacré aux conditions de la prière (SCHERAITOSSS-SSALAWAT); ce sont : 1) les devoirs de l'ablution (FERAISOL-WUSU), c'est-à-dire, l'ablution des mains chaque fois avant de faire une prière, ensuite l'ablution de tout le corps (GHUSL), et l'ablution par le sable faute d'eau (TEJEMUM). Quelques paragraphes traitent des fontaines, des bassins, de leur état d'impureté, des restes des mets, etc. La deuxième condition traite de l'impureté, dont plusieurs cas semblent être tirés de la casuistique de Sanchez; la troisième renferme tout ce qui a rapport à la pudeur; la quatrième enseigne comment il faut se tourner vers la Kaaba ; la cinquième traite des cinq temps (le matin, le midi, l'après-midi, le soir et la nuit); la sixième contient des considérations sur l'intention de la prière. IIe. ch. Des devoirs de la prière (FERAISOSS SSALAWAT). 1) sur le TEKBIR, c'est-à-dire le ALLAH EKBER (Dieu est grand) qui se trouve toujours à la tête de la prière; 2) sur la manière de se tenir debout (KIAM); 3) sur la lecture des secrets du Coran; 4) sur la manière de pencher le corps (RUKUN); 5) sur la manière de se jeter à terre (SEDSNDET); 6) sur la manière d'être assis vers la fin de la prière (KAADETOL-ACHIRET); 7) sur la manière de sortir (CHURUDSCH); 8) le TAADILOLERKIAN, des observations en finissant la prière. IIIe. chap. Sur les qualités de la prière (SSIFETOSS-SSALAWAT), où il est traité de la prière des principales Surat, c'est-à-dire de celles du matin, la première (FATIHAT) et la 85e. (BURUDSCH); du midi, la 86e. (EL-TARIK) et la 91e. (SCHEMS); du soir, la 103e. (AL-ASSR) et la 108e. (KEWSSER). IVe. ch. Des cérémonies secondaires des prophètes (SSUNNENOSS-SSALAWAT.) Le premier paragraphe traite des prières non prescrites (NEWAFIL), comme : de la prière TERAWIH, WITR, de la prière à l'occasion des éclipses de soleil (KUSUF), quand on manque d'eau (ISLISKA), quand on est en voyage pendant la nuit (LEBL). Le paragraphe suivant traite des erreurs et des bévues du lecteur (SILETOLKARI); ce paragraphe a des additions qui renferment les qualités requises de l'iman, la prière de la consécration, la prière du vendredi, les prières pour les morts. Un autre paragraphe traite de la Betarte (MESDSCHID dont les Perses ont fait MESKIT, les Espagnols MESQUITA, les Allemands MOSCHEE, et les Français MOSQUÉE), et finalement de plusieurs controverses. (*Leipz. Lit. Zeit.* 1825, mai, p. 905.)

232. DES ÉCOLES ET DES ACADÉMIES DE SYRACUSE depuis l'ère grecque jusqu'au commencement de l'ère chrétienne, par M. le chanoine IGN. AVOLIO, (*Giorn di Scienz., Lett. ed Arti per la Sicilia.* août 1824, p. 177).

La philosophie et les lettres n'eurent guère d'illustration en Sicile avant le règne de Gélon. Ce prince, par suite de maladie, ayant été privé des plaisirs que donnent les exercices du corps, pour fuir l'ennui et l'oisiveté s'entoura de tout ce qu'il y avait d'esprits distingués. On vit alors dans le palais d'un roi s'ouvrir une école qui n'illustra pas moins le disciple roi que les maîtres; ce fut sous le règne de ce prince qu'Épicharme enseigna la philosophie. Trasybule, qui succéda à ce règne, eut tous les vices que peuvent donner la richesse et l'oisiveté; il fut orgueilleux, avare et cruel. Ces vices l'obligèrent à quitter le trône; et Syracuse, ayant joui de la liberté, eut la gloire d'oir eu la première une école d'éloquence d'où sortirent de grands hommes. Les écoles de Syracuse continuèrent à prospérer sous la liberté, au point que cette ville passait pour une autre Athènes.

Alors il s'établit en Sicile un genre d'école dont on ne vit de modèle nulle part; ce fut d'enseigner la manière de préparer les mets. Cet art devait occuper assez de temps le maître et les disciples, le nombre infini des alimens, la différente manière de les apprêter, l'usage des aromates, la connaissance des différentes productions de la terre, les mers qui produisaient les meilleurs poissons, les forêts qui nourrissent les meilleurs sangliers, les vignobles qui portent les vins les plus délicats et les plus généreux, tout cela donnait une vaste carrière aux leçons des professeurs; aussi la Sicile eut-elle les premiers cuisiniers du monde.

Après soixante ans d'un gouvernement libre, Syracuse se vit ravir sa liberté par Denys le Tyran, qui envoya ses vers aux jeux olympiques, et se fit moquer de lui. Il transforma pourtant sa cour en académie de poésie qui ne dura pas au delà de son règne; mais Denys, son fils, vécut beaucoup avec Platon, et, malgré les brouilleries du philosophe et du roi, la philosophie fleurit plus que jamais. Timoléon précipita Denys du trône; avec la liberté qui reparut à Syracuse, les esprits se tournèrent vers des recherches critiques; on épura le savoir.

On éleva dans le *Forum* à Timoléon un tombeau qui fut environné de portiques et qui servit de gymnase où l'on formait des

athlètes, où l'on enseignait la musique et les belles-lettres à la jeunesse; et du fond de la tombe l'âme de ce grand homme semblait présider à ces exercices d'esprit et de corps. Après vingt ans de liberté, Syracuse retomba sous la tyrannie d'Agathocles, passa ensuite sous celle d'Icetus et puis de Pyrrhus, roi d'Épire. Durant cette période de rois, on ne connaît pas avec certitude l'état des écoles et des académies.

Quand parut Gélon second après Pyrrhus, durant un long règne de soixante ans, ce prince s'occupa de bâtir des temples, de fonder une bibliothèque, des écoles, de protéger les sciences; il honora de son amitié Archimède la gloire de la Sicile. Ce fut vraiment une époque de grande prospérité pour les arts, les sciences et les lettres; mais cette prospérité s'éclipsa, lorsque son successeur ayant fait la paix avec Annibal, la Sicile devint une province romaine. On dit que César y fonda une école pour l'étude des langues grecque et latine, et pour des exercices littéraires. L'enseignement des mathématiques fleurit surtout à Syracuse sous l'empire romain, et ce fut l'immortel Archimède qui inspira à ses concitoyens ce goût pour la culture de cette science.

A. MÉTRAL.

233. SULL' ANTICHISSIMA ORIGINE E SUCCESSIONE DEI GOVERNI MUNICIPALI NELLE CITTA ITALIANE. Sur l'antiquité de l'origine et de la succession du gouvernement municipal dans les cités de l'Italie; par ANT. PAGNONCELLI, de Bergame. Tom. I et II. Bergame, 1823; Natali. (*Annali univers. di Stat.*, juin 1825, p. 207.)

On voit dans cet ouvrage que l'administration des communes en Italie remonte au-delà du 10e. siècle, et qu'elle s'est conservée sans interruption; tandis que chez les autres nations on connaît l'époque où les villes obtinrent des priviléges pour se gouverner. Aucun document historique ne prouve qu'on ait concédé de pareils priviléges aux villes d'Italie. A cette même époque, toutes ces villes non-seulement étaient en possession d'être gouvernées par leurs propres magistrats dont elles faisaient l'élection, mais d'exercer les droits de souveraineté, en faisant la guerre, la paix, des traités d'alliance entre elles, jusque vers le milieu du 12e. siècle qu'elles entrèrent dans la fameuse ligue lombarde, et assurèrent par la paix de Constance les prérogatives dont elles jouissaient.

Malgré la féodalité qui s'établit en Italie aussi-bien que dans les autres parties de l'Europe, les villes d'Italie se maintinrent dans leur puissance, parce que la prépondérance des barons et des autres seigneurs se trouvait affaiblie par les souverains qui se confièrent pour la plupart au gouvernement des évêques, ce qui fut une circonstance favorable pour accroître l'indépendance des villes que ne pouvait comprimer le gouvernement faible des chefs ecclésiastiques; aussi la noblesse forma-t-elle des ligues continuelles avec les cités, unissant avec les citoyens ses intérêts et ses armes; elle enrichit ainsi leur population. Une telle union n'a pu subsister sans une administration communale qui s'est maintenue au travers des conquêtes; et nonobstant les vicissitudes de la politique, cette forme de constitution municipale appartient tellement à l'Italie, que, du temps de l'ancienne Rome, les villes conquises conservèrent leur administration. A la vérité, elle a subi des changemens qui, suivant les circonstances, en ont augmenté ou restreint les droits.

C'est parce que les petits états d'Italie se sont divisés sans conserver un centre d'union pour le gouvernement, qu'ils ont aplani la route à tant de tyrans qui l'ont déchirée et démembrée, et qui ont nourri de perpétuelles discordes. L'expérience des siècles fondée sur la raison démontre que plus un gouvernement bien établi accorde aux communes de liberté, de droits et de priviléges pour l'administration de leurs affaires, plus il contribue au bien général et particulier. Qui peut mieux pourvoir aux besoins des citoyens des villes que ceux qui sont présens, qui les voient et les partagent, et qui sont excités par leurs propres intérêts à les soulager! A. MÉTRAL.

234. GESCHICTHES DES OST-GOTISCHEN REICHES IN ITALIEN. Histoire de l'Empire des Ostrogoths en Italie; par J.-C.-F. MANSO. G. 800. Prix, 2 th. 16 gr.; Breslau, 1824; Jos. Max. et comp.

235. Analyse historique et critique de l'origine et des progrès des Droits civils, politiques et religieux des Belges et des Gaulois, etc.; par M. Raepsaet, conseiller d'état, etc., etc. 2 vol. in-8°. Gand, 1824 et 1825.

Cet ouvrage renferme une foule de faits et d'observations ignorées qui se rattachent à l'histoire néerlandaise, à laquelle M. Raepsaet, depuis nombre d'années, ne cesse de consacrer ses veilles. Son style est correct, naturel et simple; on ne trouve pas dans son ouvrage cet encombrement de détails minutieux, cette prolixité dont on a accusé quelques-uns des écrivains néerlandais; mais, à l'exemple de Suétone, l'auteur s'attache à rapporter des faits bien amenés, bien coordonnés, et d'une narration facile, s'efforçant toujours de les étayer de témoignages irrécusables

De K.

236. Notice sur les anciens Trévirois, suivie de recherches sur les Chemins romains, etc.; par J. B. A. Hetzrodt, conseiller de régence et membre de la Société des recherches utiles à Trèves; 2. édit., 1825. Trèves.

En faisant sur cette importante partie de la Gaule d'utiles recherches, M. Hetzrodt s'est souvenu qu'elle avait été récemment française, et non-seulement il a écrit dans la langue de la nation que doivent plus particulièrement intéresser ses travaux, mais il a rappelé sur son titre toutes les fonctions qu'il a remplies, alors que lui-même était Français. Nous devons d'autant plus lui savoir gré de cette double attention, que dès la première édition de ce livre nous avions émis le vœu de le voir traduire, parce qu'il nous a semblé répondre à tout ce qu'on pouvait en attendre. Nous passerons sous silence tout ce qui, dans ce genre d'ouvrage, se répète pour chaque province, c'est-à-dire toutes les parties générales qu'on reproduit dans tous les ouvrages sur la Gaule. Il nous suffira de dire que M. Hetzrodt s'est montré très-sobre de ces lieux communs de l'érudition. En ce qui concerne la langue des Trévirois, l'auteur pense que, bien qu'ils fussent d'origine germaine, elle avait subi des modifications; mais il ne voit dans les témoignages de César, de Strabon, de Tacite, au sujet de la diversité des langues, que des erreurs de la part d'hommes qui ne pouvaient pas juger ce qu'ils n'entendaient pas, et, selon M. Hetzrodt, il n'y avait que diversité de dialectes. Cette opinion a souvent été soutenue, elle n'est ici qu'indiquée; mais je ne crois

pas qu'elle puisse soutenir la discussion. Quant à l'idiome des Trévirois en particulier, il me paraît nécessiter un travail sur une échelle plus vaste, un travail où l'on tiendrait compte de tous les passages d'auteurs et de toutes les inductions philologiques. Un autre point de dissidence entre M. Hetzrodt et moi, c'est qu'il ne croit pas plus que M. Dulaure, que les Gaulois, les Belges au moins, aient eu des villes. Quant à Trèves, en particulier, la raison fournie par M. Hetzrodt est des plus faibles. Eumène, dans son panégyrique, dit, en s'adressant à Constantin : *Hìc video hanc fortunatissimam civitatem, cujus natalis dies tuâ pietate celebratur.* M. Hetzrodt conclut de là que la ville a été fondée par les Romains; autrement l'empereur n'aurait eu aucune raison de célébrer cette fête. C'est là un singulier argument. Si une opinion vraie ou fausse prévalait alors sur l'origine de Trèves, il était fort naturel que là, comme partout ailleurs, les Romains adoptassent une fête locale qu'ils avaient trouvée établie, ou dont la pensée était renforcée déjà par une tradition. Nous citerons comme bien traités, les articles qui concernent les passages du Rhin par César ; il y a aussi de grands éloges à donner aux recherches sur les discussions territoriales et notamment sur les deux Germanies. L'auteur ne regarde pas cette énumération comme ayant indiqué dès l'origine une subdivision formelle, et, en effet, j'ai toujours pensé que l'usage seul l'avait introduite, et j'ai fait voir ailleurs que les pays ainsi occupés par les Germains consacrent dans les auteurs leurs noms gaulois, sans qu'il fût jamais question des nouveaux habitans, autrement que pour dire qu'ils se sont établis sur le sol. Ce ne fut que dans la suite que l'administration et surtout l'administration militaire s'empara de ce qu'avait créé la force des choses, et y conforma ses emplois et ses attributions. On trouve dans le chapitre de l'enseignement public des remarques très-curieuses sur le traitement des professeurs et sur les sciences que l'on étudiait. M. Hetzrodt a examiné, avec le plus grand soin, les itinéraires, et les a comparés aux vestiges de forêts que l'on retrouve encore; malheureusement il ne paraît pas les avoir reconnus lui-même. Cependant, à ce défaut-là près, son travail est excellent; j'aurais voulu aussi qu'au lieu de se servir des mesures indiquées par d'Anville, l'auteur eût recouru aux savantes déterminations de M. Gossellin dans l'édition de Strabon. Quand la science a fait un pas, il faut la suivre et ne point rester en arrière. C'est par la même raison que je regrette

de ne voir ici aucune mention ni des antiquités de Trèves, de M. Quedron, ni des notes de M. Tress sur le poëme de la Moselle, ni enfin d'aucun autre ouvrage récent. Il paraît qu'on n'a pas changé un mot à la première édition, et c'est ce qu'annonce le titre de la seconde édition allemande; car il y en a deux en allemand comme en français. Mais la seconde en allemand a paru en 1821, et depuis on aurait eu lieu de revenir sur cette décision d'immobilité. Il est fâcheux qu'on ne l'ait point fait et qu'on s'en soit tenu à une copie tellement littérale, qu'il semble même que les administrateurs français qui ont secondé M. Hetzrodt soient encore en fonction, et qu'il en attende encore des renseignemens.

DE GOLBÉRY.

237. OBSERVATIONS HISTORIQUES ET STATISTIQUES sur les Contrées voisines du fleuve Amour. (Courrier de Sibérie, *Sibirsky Vestnik*, 15 mai 1824, p. 175.)

Tous les environs du fleuve Amour, depuis sa source jusqu'à son embouchure, avaient été soumis par les Russes avant que les Chinois n'eussent entrepris d'étendre leur domination jusqu'en ces contrées. Le premier Russe qui y fut envoyé en 1643, pour y découvrir des mines d'argent, se nommait Wassili Poyarkof. Bien qu'il n'y trouvât pas les mines que lui avait annoncées un bruit populaire, il rencontra les Toungousses, les Daours et les Doutchères, qui lui payèrent volontairement un tribut et lui indiquèrent le chemin qu'il devait suivre pour arriver au fleuve Amour. Outre ces peuples, il en découvrit d'autres qui n'étaient encore soumis à aucune puissance étrangère : c'étaient les Natkis et les Guilliakes qui occupaient toute la partie inférieure du fleuve jusqu'à la mer. Chacun de ces peuples était à 14 jours de distance l'un de l'autre, et le dernier possédait alors la grande île de Schantar située à l'embouchure même de l'Amour. Les Chinois les connaissent sous le nom de *Ibida-dzi*, c'est-à-dire hommes portant des habits de peaux de poissons. L'apparition de Poyarkof détermina ces peuplades à se soumettre à lui, et elles lui payèrent un tribut de *douze quarantaines* de martres et de seize de peaux de zibelines. Durant son expédition, Poyarkof eut à soutenir plusieurs combats contre les Doutchères, et souffrit de la famine au point que lui et ses gens furent obligés de se nourrir d'écorce d'arbre pilée. Après de nombreuses aventures, il quitta le fleuve Amour avec ses Cosaques en 1645,

et en 1646 il était de retour à Yakoutsk avec tout son butin.

Enfin, en 1647, avec la permission du voïévode d'Yakoutsk (1), Yérofei Khabarof (2), négociant de la Léna, se dirigea vers l'Amour sur les traces de Poyarkof, au commencement de 1648; il parvint en côtoyant le fleuve jusqu'à cinq forteresses abandonnées, ce qui fit voir que le peuple qui les habitait avait émigré en d'autres lieux par crainte d'une nouvelle apparition des Russes. La première de ces forteresses s'appelait *Albazin*, nom que les Russes conservèrent à la colonie qu'ils fondèrent au même endroit. Khabarof, qui n'avait qu'un petit nombre de compagnons, n'osa plus faire aucune tentative, dans la crainte d'une attaque inattendue de la part des Daoures, et retourna à Yakoutsk au mois de mai 1650. La description qu'il y fit des environs charmans du fleuve Amour séduisit l'imagination de beaucoup d'autres marchands, qui s'engagèrent à l'envi à suivre Khabarof. Avec 117 hommes qui se réunirent de la sorte à lui, et 21 Cosaques que le voïévode d'Yakoutsk lui donna, Khabarof reparut sur les bords de l'Amour, et passa l'hiver à Albazin. En 1651, il s'embarqua sur le fleuve et descendit jusqu'à trois forteresses habitées par les indigènes. Il les prit d'assaut, laissa sur la place 641 Daours et fit jusqu'à 360 prisonniers. Encouragé par de tels succès, Khabarof poursuivit sa marche le long de l'Amour, et ayant rencontré les Natkis ou Atchintsis, il passa l'hiver dans leur pays où il construisit une forteresse à laquelle il donna,

(1) Muller, Fischer et autres donnent à ce voïévode le nom de Franzbekof, et M. Berg l'appelle Franzbek. D'après l'Histoire de Sibérie de Fischer; Khabarof partit pour le fleuve Amour en 1647; d'après Müller il ne serait parti qu'en 1649. M. Berg suit la même date que Müller, et il s'en rapporte à la liste des voïévodes de Sibérie, publiée dans le palais archiépiscopal de Tobolsk : il y dit formellement que Franzbek arriva à Yakoutsk en 1649; j'ai conservé l'année 1647, conformément à la relation de Fischer qui se trouvait à Yakoutsk en 1741, six ans après Müller, et à la chronique manuscrite de Tchérépanof, dans laquelle il est écrit en date de 1648 : « Sous le gouvernement du voïévode Dmitri Franzbekof, l'Anadyr fut conduit dans le Yakoutsk par le marchand Alexéïef.

(2) On peut voir les intéressans détails sur les exploits d'Yérafei Khabarof, et les lieux situés aux environs du fleuve Amour dans le 5e. liv. de l'Histoire de Sibérie de Fischer, et dans les Mémoires de l'académie des sciences de Pétersbourg publiés en 1757. Toutes ces particularités ont été de nouveau rendues publiques par M. Berg.

pour cette raison, le nom d'Atchinsk. Mais il fut bientôt attaqué par un millier de Doutchères et d'Atchintsis qu'il eut le bonheur de repousser et de rendre ses tributaires. Au printemps de l'année 1652, Khabarof fut attaqué de nouveau par 2000 hommes des armées chinoises envoyés à la prière des Doutchères et des Atchintsis. Malgré la supériorité numérique des ennemis, Khabarof remporta la victoire et mit les Chinois en fuite. Au mois d'avril 1652, il reprit la route d'Yakoutsk: avant qu'il n'y fût arrivé, on lui expédia Trédiak Tchétchiguin, à la tête de 14 Cosaques, qui, en chemin, força Toëntchi, prince des Doutchères, ainsi que quelques familles toungousses, à prêter serment de fidélité à la Russie. N'ayant point rencontré Khabarof, il retourna sur ses pas, après avoir laissé sur la Toungouska le cosaque Ouvarof, qui y construisit le retranchement de Toungoutsk que les Chinois détruisirent dans la suite.

Afin de mettre un terme aux désordres qui se passaient sur le fleuve Amour, la cour de Russie fit partir pour cette destination le prince Labanof-Rostowsky à la tête de 3000 hommes et d'un détachement commandé par le boyard Zinovief, lequel avait pour instruction de lui faciliter la marche dans le pays. Ce dernier, parvenu à l'embouchure de la Zeï, nomma à la place de Khabarof le cosaque Stépanof, auquel il confia le commandement de toutes les troupes russes qui se trouvaient antérieurement sur les bords de l'Amour; il expédia ensuite comme ambassadeur en Chine Trédiak Tchétchiguin; mais celui-ci fut tué de la manière la plus perfide par les fils du prince Toëntchi qui l'accompagnaient. Ce fut alors que furent construites dans ces contrées trois nouvelles forteresses, dont l'une à la même place que l'ancienne Albazin. Après avoir ainsi disposé les choses, Zinovief revint à Moscou emmenant avec lui quelques prisonniers, Daoures, Doutchers et Guilliakes, auxquels le tsar Alexis Mikhailovitch permit bientôt de retourner dans leurs déserts. Cependant les dissensions qui éclatèrent parmi les Cosaques russes peu après que Khabarof eut été remplacé par Stépanof, retardèrent le cours de nos conquêtes sur l'Amour, et une circonstance qui ne fut pas moins funeste aux Russes, fut l'ordre donné par Bogdo-Khan (empereur de la Chine), de transplanter sur les bords du Schingalow (Sélinga) et du Navuna tous les habitans des rives supérieures du fleuve Amour. Nos troupes eurent pourtant le bonheur de battre les Chinois, qui, au nombre de dix mille, étaient venus les attaquer dans leurs retran-

chemens de Komanky, et les voiévodes Poustchin et Pachkof, successivement envoyés par le gouverneur d'Yakoutsk, rapportèrent dans cette ville un assez bon nombre de peaux de martres et de zibelines, faisant partie du tribut qu'ils avaient imposé. En 1667, le prince Gan-Timour, chef de toutes les tribus Toungousses, se soumit lui, sa famille et plus de 500 hommes, s'engageant à payer annuellement aux Russes trois peaux de martre par tête. Afin toutefois de s'assurer de la fidélité de ces hommes, le voiévode Pachkof fonda deux forteresses, celle de Nertchinsk sur la Nertcha, et celle d'Albazin sur la gauche, à un jour de marche de l'embouchure de l'Argouna, ainsi que plusieurs autres petits retranchemens pour faciliter la levée du tribut sur tous les peuples qui habitent le long du fleuve Amour jusqu'à l'Océan oriental. Les Chinois ne virent pas sans envie les Russes s'établir aux environs d'Albazin, qui, situé à 188 verstes de l'endroit où les eaux réunies de la Schilka et de l'Argoun donnent naissance au fleuve Amour, servait pour ainsi dire de clef à tout le pays arrosé par ce fleuve; aussi ne cessaient-ils d'inquiéter les Russes établis dans ces contrées, de fonder de nouvelles colonies le long du fleuve et de restaurer les anciennes. Afin de détourner les mesures hostiles des Chinois, il fut résolu qu'on leur députerait un ambassadeur. Celui qui fut désigné était un Grec interprète attaché aux affaires étrangères, et nommé Nicolas Spathari. Il partit de Moscou en 1675 et y revint en 1677, sans rapporter seulement une lettre en réponse à celle du tsar. Bientôt après se répandit sur les bords de l'Amour le bruit que les Chinois se préparaient à attaquer Albazin. En 1683, un nombre considérable de leurs troupes se rassembla dans la ville d'Aïgouna ou Sakhalin-oula-Khoton, qui avait été par eux nouvellement fortifiée et désignée comme quartier général de l'armée, qui s'élevait à 6000 hommes. Avant d'entreprendre le siége d'Albazin, les Chinois crurent devoir employer la menace et les promesses; en 1684, on envoya au nom de Bogdo-Khan, au commandant de cette place, une lettre en langue mantchoue et mongole qui finissait ainsi:

En mogol.

Bolzoï aptchi iréguéji bouilé, koïour iltchi khoubileï koüïour koutou tchiteï. Oulan schoussou ouk iller koulgour.

Les deux ambassadeurs et leurs deux guides ont ordre de revenir dès qu'ils seront nantis du consentement. On leur accordera des passe-ports, et puissent-ils remplir heureusement leur mission!

Tchémaler torgonygué douriun.	Rester en paix avec toi et ne former qu'un seul conseil.
Arbak koïour koun koutouchi oulataï.	Donner des passe-ports à douze hommes avec leurs guides.

Cette lettre fut lue à haute voix par le commandant de la place d'Albazin ; mais personne n'ajouta foi aux promesses insidieuses qu'elle contenait. Tous, au contraire, fidèles à leurs sermens, résolurent, en cas de siége, de défendre la forteresse de tout leur pouvoir. Tous ces événemens ainsi que la nouvelle du manque qu'éprouvait Albazin en hommes et en munitions arrivèrent bien à Nertchinsk, Yénisséï et Tobolsk ; mais la distance de ces villes étant trop grande pour que l'on pût espérer un prompt secours. On se contenta d'envoyer dans la place, en 1684, le boyard Tolbouzin qui devait prendre les mesures les plus urgentes pour assurer la possession de cette forteresse. — Les retranchemens et quartiers d'hiver situés sur la Zéa, la Selumba, l'Argouna et le Tongous furent les premiers exposés aux malheurs de la guerre ; mais, au mois de mars 1685, les Chinois étaient déjà près d'Albazin dont ils désolèrent les environs. Le 4 juin, leur avant-garde était devant la place, et le 12 ils commencèrent l'attaque par une vive canonade. Leur flotte était composée de 100 bâtimens montés par plus de 5,000 marins, et leur armée de terre s'élevait bien à 10,000 hommes avec 100 ou 150 canons et 40 grosses pièces de siége. Les Russes n'avaient que 450 hommes, 3 canons et 300 mousquets pour résister à d'aussi grandes forces, en attendant les munitions de guerre expédiées de Yénisséï et un régiment de Cosaques de 600 hommes venant de Tobolsk qui n'étaient point encore parvenus à leur destination. Le feu des Chinois ayant considérablement endommagé les murailles, cent Cosaques ayant déjà été tués, les assiégés dépourvus de poudre et de plomb, résolurent de se rendre à la discrétion des vainqueurs. Tolbouzin et un grand nombre de soldats reçurent la permission de se rendre à Nertchinsk, mais plusieurs prisonniers furent emmenés en Chine. Tolbouzin réexpédié à Albazin avec des troupes fraîches par le voïévode d'Yakoutsk eut la douleur de voir que tous les bâtimens et villages environnans avaient été brûlés par l'ennemi ; ils n'avaient respecté que le blé. Ce général s'occupa aussitôt de faire faire la récolte et de construire des murailles. Au printemps suivant, Albazin se trouva si bien restaurée que depuis cette époque elle porte le nom de ville.

Le 7 juillet 1686, les Chinois reparurent devant les murs d'Al-



bazin avec 150 bateaux armés, 3 mille cavaliers et 40 canons; mais moins heureux cette fois ils furent obligés de se retirer après avoir perdu 2,000 hommes dans les différentes sorties que firent les Russes. Le 4 mai 1687, ils quittèrent brusquement la ville et cessèrent les hostilités. Ils envoyèrent seulement cent hommes qui exigèrent que les Russes envoyassent des parlementaires. Beïton, qui avait succédé à Tolbouzin, tué dans une des sorties, leur expédia un chef de Cosaques auquel on déclara que, d'après une lettre que l'empereur venait de recevoir du tsar de Russie, la paix venait d'être signée entre les deux empires; qu'en conséquence les Chinois devaient sur-le-champ lever le siége d'Albazin. Depuis cette époque, le calme régna dans cette forteresse, et ses habitans purent en toute sûreté y exercer le commerce.

La cour de Moscou, instruite des événemens fâcheux qui venaient de se passer sur le fleuve Amour, fit partir pour s'entendre avec les plénipotentiaires chinois le boyard Feodor Golovin avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Ses instructions portaient de tracer immédiatement une ligne de démarcation entre les deux états, dès son entrevue avec le seigneur chinois; d'insinuer aux chargés d'affaires de l'empereur de la Chine que le pays des Daours, où se trouvaient élevées les forteresses de Nertchinsk, Albazin et autres, n'avait jamais appartenu aux Chinois, et que bien au contraire ses habitans avaient toujours payé tribut aux Russes; enfin de demander une indemnité pour la destruction des retranchemens, ou d'en faire grâce en signe de l'amitié que le tsar portait à Bogdo-Khan.

Golovin partit de Moscou avec toute sa suite le 20 janvier 1686; et le 19 novembre, à son arrivée à Sélenguinsk, il fit connaître le motif de sa mission et le désir où il était que les Chinois désignassent un endroit pour entamer les négociations. Au commencement de 1688, il reçut pour réponse que les ambassadeurs étaient déjà nommés, et que la ville de Sélenguinsk serait le lieu où se passerait l'entrevue. Cependant, à cause des débats survenus entre les Mongols et les Kalmoucks, ce ne fut que le 3 juin qu'ils reçurent l'ordre de quitter Pékin.

Le 20 juillet ils arrivèrent à Nertchinsk et vinrent camper avec leur suite entre la Schilka et la Nertcha; le 10 août, l'ambassadeur Golovin se rendit au même endroit avec tous ceux qui l'accompagnaient, et le 12, les négociations commencèrent entre les députés des deux nations. La tente des plénipotentiaires russes

était ornée de tapis turcs précieux et de riches fauteuils; celle des Chinois était dépouillée de toute espèce d'ornement, et les ambassadeurs eux-mêmes étaient assis sur un banc fort bas couvert de feutre. Ils étaient au nombre de sept. A côté d'eux se trouvaient les jésuites Pereira et Gerbillon qui devaient leur servir d'interprètes. Le premier jour, Golovin proposa de prendre le fleuve Amour pour limite entre les deux états; mais les Chinois se trouvèrent blessés de cette proposition, et ils insistèrent pour qu'Albazin, Nertchinsk, Sélenguinsk et tout le pays jusqu'au Baïkal leur fût cédé, comme ayant d'abord appartenu aux Mongols qui depuis avaient envahi la Chine. Les Russes s'étant montrés inflexibles, les Chinois devinrent plus traitables le second jour dans l'espoir que Nertchinsk deviendrait au moins ville frontière; mais Golovin n'ayant point voulu accéder à cette transaction, les pourparlers cessèrent; on se disposait même aux hostilités de part et d'autre, lorsque le 21 août les jésuites se présentèrent à l'ambassadeur russe avec un traité dont ils avaient traduit les articles en latin. Golovin les ayant encore rejetés, les Chinois craignant de voir les négociations entièrement rompues, ou bien cédant aux conseils des jésuites, proposèrent les conditions dont on peut voir l'énumération dans les Mémoires de l'Académie de St.-Pétersbourg, en date de 1717; une des principales était la ruine de la ville d'Albazin. Aussitôt on expédia des courriers dans les forteresses d'Albazin et d'Argoulk pour y annoncer la conclusion de la paix, et donner ordre d'exécuter le traité de paix dans toute sa teneur. Le 28 août, les ambassadeurs se firent réciproquement des cadeaux, et se séparèrent enfin au commencement de l'automne.

238. Sur l'origine des Bouriates ou Bratski, la conquête des contrées qu'ils habitent maintenant au delà du Baïkal, et leur soumission à la Russie (*Sibirski Vesnick*, Courrier de Sibérie, 15 janvier 1824, p. 17; 31 id., pag. 35; 29 février, p. 45; 15 mars, p. 57; 31 mars, p. 65; 30 avril, p. 73; et 31 mai, p. 82.)

L'origine des Bouriates est sans aucun doute la même que celles des Mongols et des Kalmouks. Leur langage, leur extérieur et jusqu'à leur manière de vivre, tout concourt à nous convaincre de cette vérité. Mais quand et pourquoi se sont-ils séparés de ces peuples pour s'emparer des pays qu'ils

habitent maintenant dans le voisinage du Baïkal? voilà ce qu'il est assez difficile de déterminer au juste. S'il en faut croire l'histoire de la Chine, les Mongols étaient déjà connus plus de 2000 ans avant J.-C. et habitaient là où est la grande muraille qui sépare la Chine des régions septentrionales; mais bien antérieurement à Genghis-Khan, par suite des dissensions qui éclatèrent dans leurs différentes tribus, une partie des Mongols se porta vers l'ouest, et fut appelée par ceux qui restèrent et qui conservèrent leur nom primitif, *Élètes*, c'est-à-dire querelleurs séditieux; et comme ils furent suivis de trois autres tribus, les Barga-Bourètes, les Khoïtes et les Tumides, les Élètes se donnèrent eux-mêmes le surnom de Duiren-Oïrètes, c'est-à-dire peuple composé de quatre races. Après cela les Barga-Bourètes ou Bratsky et les Khoïtes se répandirent au loin vers le nord, et les Élètes ou Kalmouks, c'est-à-dire les félons, les traîtres, allèrent mener leur vie nomade aux environs du Koko-Nòr (lac Bleu) jusqu'au Thibet et à la Bukarie.

Mais les Bouriates eux-mêmes racontent mille fables de leur origine. Ceux qui parcourent les déserts à l'ouest du Baïkal, et ceux qui habitent à l'est de ce lac, ne s'accordent pas du tout à ce sujet. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les premières notions que les Russes aient recueillies sur ces peuples ne remontent pas au delà de l'année 1612. En 1622, Khripounof, voïévode du Yénisseï, ayant appris qu'ils avaient l'intention d'attaquer les Toungous établis le long de la Kanou, leur envoya un Cosaque pour les assurer de la protection du Tsar s'ils se rendaient sur le Yenisseï pour y recevoir les présens qu'il leur destinait. En 1628, le même voïévode fut expédié pour s'informer exactement d'où ils recevaient leur argent. Au printemps de l'année 1629, il descendit avec vingt barques la rivière d'Ilim jusqu'à son embouchure, et de là marcha jusqu'à l'Oka, où il remporta une victoire sur les Bouriates, et d'où il revint avec plusieurs priniers.

Après on lui envoya l'Ethman Perphilief avec trente Cosaques et deux canons, et on lui donna quelques prisonniers pour l'aider à construire à l'embouchure de l'Oka un fort, qui reçut le nom de Bratsky; mais ce fut un léger obstacle aux incursions des Bouriates. En 1635, on reçut à Yenisseïsk la nouvelle que ces barbares avaient tué 52 cosaques, dont ils s'étaient approprié les armes, la poudre et le plomb. Des troupes expédiées de Yénis-

seïsk forcèrent bientôt ce peuple à payer le tribut, et en 1637, les Russes étendirent même leurs conquêtes dans le pays jusqu'à la rivière d'Ouda. En 1640, plusieurs tentatives furent faites pour réduire entièrement ce peuple, mais toutes restèrent sans effet; enfin, en 1648, sous prétexte de les protéger contre les attaques des Mongols, on construisit dans leur pays le fort d'*Oudinsk;* mais ce ne fut réellement qu'en 1652 qu'ils furent soumis par le boyard André Bounakof.

Afin de s'assurer de leurs dispositions pacifiques et les retenir dans l'obéissance, on avait bâti, en 1641, sur la rive orientale de la Léna, à 4 verstes au-dessous de la Koulenga, la forteresse de Verkolensk. Les Bouriates tentèrent plusieurs fois de s'en emparer; mais en 1648, ayant été complétement battus par le boyard Néfédief, ils furent saisis d'une frayeur telle qu'un grand nombre d'entre eux se réfugia chez les Mongols au delà du Baïkal, et que ceux qui restèrent s'engagèrent par serment à se reconnaître tributaires de la Russie.

En 1648, le fort de Bratsky fut transféré de l'Oka sur l'Angara, et des villages furent bâtis dans le voisinage de cette place; mais, en 1654, il fut de nouveau reconstruit à l'embouchure de l'Oka. Dans la même année, on éleva également la forteresse de Balagandsk, et les Bouriates qui habitaient dans ses environs reconnurent la domination des Russes. Dans l'année 1661, le gouverneur d'Yénisseïsk ordonna en outre de construire un retranchement sur l'Angara, vis-à-vis l'embouchure de l'Irkout, et tel fut le berceau de la ville d'Irkoutsk, si célèbre dans la Sibérie. Bientôt après la construction de toutes ces forteresses, la paix se rétablit dans ces contrées, et les Bouriates s'empressèrent de profiter des bienfaits d'un gouvernement paternel.

Malgré le grand laps de temps qui s'est écoulé depuis la séparation des Bouriates et des Kalmouks, on remarque une analogie frappante dans la physionomie de ces deux peuples, si ce n'est que les Bouriates ont le visage tant soit peu plus ovale et le nez moins aplati que les Kalmouks; plusieurs n'ont pas du tout de barbe, d'autres n'en ont que fort peu; ils ont presque tous des cheveux noirs qu'ils rasent, ne laissant sur le sommet de la tête qu'une longue mèche qu'ils tressent en nate et qu'ils ornent d'un ou de deux petits pompons de soie. Leurs yeux sont noirs et petits, leurs oreilles grandes et fort en dehors. Ils sont généralement de moyenne taille, paresseux, timides, stupides et gros-

siers dans leurs manières. Peu enclins à la colère, ils deviennent intraitables lorsqu'on les irrite; quant à la malpropreté, ils ne le cèdent en rien aux Toungousses leurs voisins; mais il est juste de dire à leur avantage qu'ils ne sont ni avares, ni querelleurs, ni portés au vol, au pillage ou autres crimes graves. Ils mangent indifféremment des quadrupèdes, de la volaille ou du poisson, à l'exception des animaux qui sont réputés immondes parmi eux, comme le chien, le renard, l'aigle, le corbeau, etc. Le bon mouton gras est pour eux le plus succulent régal : peu leur importe que ces animaux aient été tués ou qu'ils soient morts naturellement. Un petit nombre seulement achète de la farine, encore n'en font-ils presque jamais du pain; ils la mêlent simplement avec leur bouillon (*schilliune*); ils n'ont pas non plus grand besoin de sel, mais d'ordinaire ils font provision pour l'année de *artza* (lait caillé aigre) espéce d'eau-de-vie qu'ils obtiennent par la distillation du lait de vache et de jument. En fait de végétaux, ils récoltent de l'ognon (*manguir*), qu'ils coupent fort menu, font sécher sur des morceaux de feutre, et dont ils remplissent des sacs de peau, appelés par les Sibériens *poti* et par les Bouriates *outi*. Quand un Bouriate a le bonheur de tuer quelque animal à la chasse, ou de trouver quelque bête morte, il ne connaît plus aucune mesure dans le manger : au contraire, quand il n'a pas de vivres, il est capable de jeûner trois ou quatre jours sans qu'il y paraisse. Leur boisson, indépendamment de l'eau et de la neige, consiste au printemps en suc de bouleau, et en été en lait de jument, de vache, de chameau et de brebis, qu'ils font fermenter dans des vaisseaux de peau et de bois appelés *saba*. Ils boivent en outre de l'eau-de-vie de lait et du thé rouge dont ils font quelquefois usage pendant un mois sans prendre aucune autre nourriture. A défaut de thé, ils font bouillir des feuilles de myrtille rouge (*aletsoun*), des racines de plantes qu'ils appellent *mouiker* et *kamalza*; ou bien du suc desséché de bouleau (*schiltou*). Un grand nombre mâche par plaisir du soufre végétal (*moki*), après l'avoir épuré dans de l'eau bouillante. Voici la manière dont ils font l'eau-de-vie de lait : d'abord ils font fermenter ce liquide pendant 24 heures ou plus dans un vase de bois ou de peau (*saba*), ayant soin de le battre aussi souvent que possible avec une batte terminée par une espèce de demi-boule percée de petits trous, afin d'augmenter la fermentation et de faire prendre le beurre. Cette boisson n'est

pas désagréable au goût, mais l'odeur en est forte. Double et triple, elle devient beaucoup meilleure, et sa force ne le cède point à celle de l'eau-de-vie.

L'habillement ordinaire des Bouriates est une peau de mouton (*dybouil*) avec des manches larges du haut, étroites du bas, ornée de castor, de loutre, de chat de mer ou de toute autre fourrure. Ils portent cette peau pendant l'hiver et la retournent pendant la belle saison. Leurs habits d'été (*tyrlik*) sont taillés sur le même modèle que les pelisses et faits de peau, de draps, de soie ou de poils de chameau : ils attachent leurs pelisses ou juste-au-corps avec une ceinture arrêtée par une boucle ornée de coraux, de cuivre ou de fer. A cette ceinture est suspendu un poignard (*ketoga*) qu'ils travaillent eux-mêmes, et semblable aux couteaux chinois ; plus un sac de cuir avec un briquet (*kyti*) dans lequel se trouvent une pierre (*tsiakour*) et de l'amadou (*oula*). Ils y attachent aussi une blague (*kaptourga*) avec la pipe (*ganra*) et du tabac, et quelquefois un autre petit sac de peau ou de nankin pour porter leur tasse à thé et autres petits objets. Généralement ils ne portent point de chemise : ils ont de larges culottes (*oumdou*) et de grandes bottes de peau (*goutoule*). Leurs bas sont faits de feutre très-fin (*oïmoussoun*). Ils ignorent presque tous l'usage des gants (*belei*). Ils aiment beaucoup les bagues (*bitsylik*) et les boucles d'oreilles (*synki*). Ils attachent à leurs bonnets des glands (*tsatsouk*) de soie ou de jolies plumes d'oiseaux, ou bien encore des crins de cheval teints en rouge. Les bonnets ont la même forme que ceux des Toungousses, de même que la coupe de leurs habits. L'habillement des femmes est presque semblable à celui des hommes, si ce n'est qu'elles y font des plis à une archine ($\frac{1}{2}$ aune) de hauteur. Elles ne coupent point leurs cheveux ; celles qui sont mariées en font deux tresses qui leur pendent sur le sein, et pour en agrandir les nattes elles y attachent des crins de cheval qu'elles assujétissent avec des anneaux d'argent ou même de plomb. Les jeunes filles font autour de leur tête jusqu'à 20 tresses, qu'elles ornent de coraux, de petites pièces d'argent ou de petits morceaux de métal. Les unes et les autres portent des colliers au cou.

Les Bouriates de la rive occidentale du Baïkal habitent dans des tentes fixes (*guir*) à 4, 5, 6 ou 8 angles. Ils en forment le corps avec des poutres légères, en garnissent les parois extérieures de fumier de vache et le plafond de gazon. Au contraire, ceux de

Selinguinsk et de Khorinsk errent dans des tentes de feutre semblables à celles des Kalmouks, et qu'ils changent de place tous les mois ou même plus souvent. Les Bouriates sont nomades; toute leur richesse consiste en chevaux, chameaux et bestiaux qui, hiver comme été, paissent au milieu des stepps, sans qu'on s'inquiète de leur nourriture : ils n'entretiennent ni porcs ni volaille, parce qu'il faudrait s'occuper de les nourrir pendant l'hiver.

Les Bouriates de Khorinsk et de Selinguinsk s'adonnent avec succès à l'agriculture, et leurs champs sont couverts de moissons de différentes espèces. Les grandes sécheresses, fréquentes dans leurs pays, les ont forcés de recourir à un moyen d'irrigation qu'il serait bon d'imiter, et pratiqué depuis long-temps par les Chinois et autres peuples orientaux. Depuis cette époque le blé vient fort bien chez eux, même par les temps les plus secs; et en cas de mauvaises récoltes, ils peuvent en approvisionner les Russes.

En raison du soin qu'ils donnent à leurs champs et à leurs troupeaux, ils s'occupent moins de la chasse que les Toungousses; cependant ils ne la négligent pas entièrement, et se servent fort adroitement de l'arc et du fusil. Ils sont en général excellens cavaliers, par l'habitude qu'ils contractent dès leur enfance de monter à cheval. Ils montent indifféremment les chevaux (*morine*), les chameaux (*tymiguine*) et les bœufs (*scher*). Leurs armes sont l'arc (*nomâne*) et une espèce particulière de fusil appelé *bôu*. A cheval, ils atteignent, au grand galop, une flèche plantée dans la terre, et à pied ils lancent une flèche à plus de cent sagènes (1) en l'air. En temps de guerre, les Bouriates ont des flèches avec des fers arrondis ou terminés par une pointe. Ils en ont aussi d'une espèce appelée *kibir*, qui fendent si fortement l'air que les Russes les ont nommées *siffleuses* (*svistouni*); avec une de ces flèches ils percent un animal d'outre en outre. Nombre de Bouriates ont également des cuirasses (*koïk*), des sabres (*ildou*) et des casques de fer (*dolgui*), de coton ou de soie à l'épreuve des flèches. Leurs mors (*khazar*) et selles (*imelle*) sont ornés de morceaux d'argent, de malachite ou de coraux. Aux deux côtés de la selle pendent des espèces d'étriers (*kiljitte*) de peau rouge ou verte. Ils font eux-mêmes leurs selles, flèches et arcs, la vaisselle de bois, les tables, bancs, etc. Les femmes foulent le feutre, tannent les peaux, cousent les sacs et les habits. Leurs

(1) A peu près 80 mètres.

ouvrages en fer sont connus sous le nom de *travail de Bratski*; ils les garnissent en argent avec un art merveilleux.

De temps immémorial les Bouriates ont la coutume de célébrer le commencement de chaque année, au moment où le gazon reverdit et où le bétail est sur le point de se refaire. Comme c'est à la même époque qu'ils font leur eau-de-vie, ils boivent outre mesure et régalent tous leurs amis. Les jeunes femmes ne connaissent pas cette boisson, mais les vieilles s'enivrent fort souvent. Tout le peuple fume, sans en excepter les enfans de l'un et l'autre sexe. Comme tous les nomades, ils sont très-hospitaliers, et même ils se distinguent par leur compassion pour les malheureux. Un de leurs compatriotes est-il réduit à un état de misère par suite de malheurs; ils lui fournissent aussitôt des chevaux, du bétail et tout ce dont il peut avoir besoin. Il est à remarquer que chez eux ni les parens ni les amis, tant hommes que femmes, ne s'embrassent jamais; que le mot même de baiser est inconnu dans leur langue; seulement dans leurs entretiens ils se serrent tellement fort l'un contre l'autre qu'ils deviennent tout rouges et finissent par *éternuer* (*ountskhou*). Une fois entré dans la tente, l'étranger donne la main au maître ou à la maîtresse de la maison, qui mettent la sienne dans les deux leurs, et ils se disent mutuellement, comme les Kalmouks, *mendou*, *amor*, portez-vous bien, soyez tranquille.

La propreté n'est pas très en vogue chez les Bouriates; ils ne lavent jamais leurs habits: si par hasard ils les salissent, ils les essuient avec de l'herbe. Après s'être lavé la figure et les mains, ils les approchent du feu pour les faire sécher. Selon eux le sexe féminin est impur et ne saurait être purifié par aucune ablution. Jamais un Bouriate ne consentira à se revêtir d'un habillement qu'une femme aura porté. Toutes les fois qu'une femme descend de cheval, on parfume la selle et la bride avec une herbe particulière, afin de pouvoir encore s'en servir.

Les principaux divertissemens de la jeunesse sont le tir (*baï*), la course à cheval (*ourildane*), la lutte (*barildane*) et la course à pied; ils ont encore le jeu des courroies *ckhourkharbakha*). En fait d'instrumens de musique, ils emploient la balalaïka (1) (*khour*), le chalumeau (*bikschour*) et une sorte de violon nommé *kyli*. Lors des noces et autres festins, les jeunes gens des deux sexes

(1) Guitare à trois cordes.

tournent deux à deux, dansent et font mille contorsions au refrain d'une chanson composée de mots tels que ceux-ci : Aye khabery, ayo khabery, khaïngui, etc. Leurs chansons sont en général courtes et ils les chantent seuls ou en chœur d'un ton traînant et souvent lamentable. Elles expriment ce qui leur vient à l'idée ou ce qui leur tombe sous les yeux; cependant ils en chantent de fort curieuses qui leur ont été transmises depuis la plus haute antiquité. Celles que nous transcrivons ici sont d'une époque beaucoup plus rapprochée; elles pourront donner une idée du style de ces chansons et de l'harmonie de la langue elle-même.

1.

Khana ta naschi iryssyne khara tsokhour khaptoussoune :
Khamok zoni toptchilouktchi tzagane khan.
Mani yédzyne iètsé iryssine irène tsokhour tsar sou :
Yéné bougoudou amitani abaraktchi izine khan mani,
Ouré khamok mani khaïvaloktchi.

Traduction.

Le tsar a envoyé ici dans des planches un papier noir bigarré : (1)
Le tsar blanc gouverne tous les peuples.
Un papier bigarré a été envoyé par notre monarque :
Le tsar notre souverain protége tout le peuple et aime chacun de nous en particulier.

2.

Khadyin borine talkhan minguedé you?
Zagal-Oulan morin itsébé you?
Borki in koukeno sobkhan tani gomossola you?
Ala yaga so mi?

Traduction.

Le blé de tes champs aurait-il souffert?
Ton cheval pie serait-il mort?
Sobkhan, la fille de Borki, t'aurait-elle affligé?
Ou te serait-il arrivé quelqu'autre malheur?

Outre les chansons (*daone*), les Bouriates ont encore des contes (*touke*) que dans les longues soirées d'hiver ils se racontent assis autour du feu dans leurs tentes. Ces contes traitent

(1) On avait autrefois l'habitude de mettre les dépêches entre deux planches de bois, pour les préserver de l'humidité et surtout pour en conserver le sceau.

des exploits de leurs anciens héros et souverains, des enchantemens de leurs magiciens (*manguiss*), de la chasse, de l'amour, etc. Ils ne sont point dépourvus de sens, et le récit en est si long, qu'il dure souvent plusieurs soirées de suite.

Le Bouriate peut avoir autant de femmes qu'il le désire, ou que ses moyens le lui permettent; cependant il n'y a pas d'exemple qu'il en possède plus de cinq, souvent même il se contente d'une seule. Celui qui a l'intention de se marier envoie chez le père de celle qu'il a choisie un entremetteur, afin de savoir s'il est en effet dans les dispositions de lui donner sa fille. S'il consent, le père du prétendu se rend avec l'entremetteur et un autre de ses parens chez le père de la future, pour convenir des articles relatifs à la dot. L'accord terminé, on fixe le jour de la noce (taïkarim). L'époque venue, si c'est un riche, le père du futur égorge un cheval et trois bêtes à cornes, et après avoir réuni l'eau-de-vie possédée par toute la famille, il attend l'arrivée de la prétendue, dont les convives rassemblés apportent aussi les moutons et poulins qu'ils ont tués. Avant d'entrer dans la tente de son amant, on envoie deux hommes pour annoncer l'approche de la future. Aussitôt le prétendu envoie à sa rencontre un de ses parens chargé d'un mouton cuit et d'assez d'eau-de-vie pour traiter la future et toute sa suite. Après cela le futur ou son père sortent eux-mêmes pour aller la recevoir, et un des plus vieux de la troupe présente aux arrivans une pipe de tabac qu'ils fument sans descendre de cheval. Cela fait, le père invite tous les convives à entrer dans la tente, à l'exception de la jeune fille qui est conduite par les matrones dans la case qu'elle doit occuper à l'avenir avec son époux. On place dans le même endroit tout ce qu'elle a apporté en dot à son mari. Au commencement du repas de noces, le chaman ou le lama récite une prière, et arrose d'eau-de-vie la cheminée de la tente. Pendant tout ce temps, bien que le futur soit dans la case de la prétendue, il ne la voit pourtant pas. Elle est couverte d'un voile, et les femmes lui défendent d'en approcher. Au départ de tous les convives, c'est-à-dire trois jours après, l'époux entre dans la jouissance de tous ses droits; et au bout d'un mois il renvoie sa jeune femme chez ses parens, où elle peut rester six mois sans que son mari puisse la voir. Ils font peu de cas des preuves ordinaires de la sagesse de leurs prétendues, chacun regardant tous ses parens comme étant du même sang. Les concubines doivent être prises

dans d'autres familles; tandis que les hommes peuvent épouser leurs cousines, leurs belles-sœurs, et les beaux-fils leurs belles-mères. Une femme déplaît-elle à son mari, celui-ci la renvoie à son père sans la dot; mais dans le cas où le père la marie à un autre, il faut restituer la dot.

Lors de l'accouchement le mari prête son secours à son épouse, aussi-bien que la sage-femme, et personne autre n'a le droit d'entrer dans la tente. S'il naît un garçon, le père récompense l'accoucheuse selon ses moyens, et donne un repas à ses amis qui, à cette occasion, viennent tous avec des présens. Les enfans sont nourris à la mamelle, ou bien on leur fait sucer du lait de vache au moyen d'un biberon. On les place sans les emmaillotter dans un berceau plus large à la tête qu'aux pieds, et au bas duquel est pratiqué un trou pour laisser écouler les urines. Dès l'âge le plus tendre on dresse les garçons à monter à cheval. Cette raison, et le peu de longueur des étriers, font que presque jamais les Bouriates n'ont les jambes droites. On habitue également de bonne heure les filles à faire des coussins, à porter de l'eau et du bois dans les tentes. Au reste, chez les Bouriates comme chez les Mongols, les enfans sont absolument libres de suivre en tout leurs inclinations naturelles; ils sont doués d'une mémoire surprenante. Ceux qui se destinent à devenir lamas font des progrès si rapides dans leurs études, qu'ils apprennènt par cœur, sans en comprendre un seul mot, tous les livres de la religion de Lama écrits en langue du Thibet, et qu'ils les récitent à plusieurs reprises sans se tromper d'une syllabe.

Les Bouriates sont rarement malades, cependant on en voit fort peu qui vivent jusqu'à 80 ans. La maladie la plus ordinaire et la plus dangereuse parmi eux est la fièvre chaude (*dhaloune.*) Si elle est violente, ils agissent comme en cas de petite vérole; ils laissent un peu de nourriture aux malades, et eux-mêmes s'enfuient dans les bois. Leurs premiers médecins sont les chamans. Plusieurs lamas qui avaient étudié la médecine dans les couvens du Thibet possédaient des patentes, comme *manigbouis*, docteurs-médecins, et *bonza*, chirurgiens. Il n'en existe plus aujourd'hui chez les Bouriates; cependant les lamas suivent dans leurs cures les règles tracées dans les anciens livres de médecine composés par les Indiens, et réputés comme sacrés, d'abord traduits en thibétain, puis en langue mongole. Dans les cas graves ils appellent à leur aide les chamans.

On n'observe aucune cérémonie à l'égard des morts. Selon le désir du défunt, ou de ses parens, son corps est brûlé, enterré ou transporté dans les forêts. Il n'est accompagné que par ceux qui sont requis pour procéder à son inhumation. Le mort est d'ordinaire revêtu de ses plus beaux habits; on l'enterre avec son briquet, son amadou, sa pipe, ses habillemens d'hiver et d'été, ses flèches, son carquois (*savak*), sa selle garnie; et l'on égorge sur sa tombe son cheval favori. Ces peuples ont une grande frayeur des morts; ils s'imaginent superstitieusement être sans cesse entourés d'une multitude d'esprits malins.

Presque tous les Bouriates qui mènent leur vie nomade au sud et au sud-est du Baïkal, ont embrassé la religion des Lamas; ceux du nord et du nord-est sont restés fidèles au chamanisme qui, au 16e. siècle, était la religion de tous les peuples sibériens. La principale différence qui existe entre ces deux croyances (toutes deux païennes ou idolâtres), consiste en ce que la première attribue tout aux dieux, et la seconde aux esprits malins regardés comme des dieux d'un ordre inférieur. La première demande beaucoup de prières à ses prosélytes; la seconde veut des victimes sanglantes. La religion des Lamas a été si bien expliquée par Pallas et beaucoup d'autres, que nous regardons comme superflu d'en parler. Quant au chamanisme, il se trouve chez les Bouriates presque dans le même état que chez leurs voisins les Toungousses. Ils donnent à cette croyance le nom de *Kyp*, c'est-à-dire croyance primordiale, et au dieu suprême celui de Oktorgoïne Bourkhan et Tinguéri Bourkhan, c'est-à-dire dieu du ciel. Leurs idées sur une vie à venir sont fort obscures. Parmi les dieux bienfaiteurs du second degré ils mettent le soleil, la lune, les étoiles, surtout la planète de Vénus (Solbone), le feu, la terre et l'eau. Ils déifient également plusieurs quadrupèdes et oiseaux, comme l'aigle, le cygne, le castor, etc.; ils admettent aussi un grand nombre de diables ou démons, divinités malfaisantes soumises au Dieu tout-puissant: le principal est *okodil* ou *obodiss*. Ils leur immolent des moutons, dont eux-mêmes mangent la chair et tannent le cuir. Ils adorent le soleil en se tournant du côté du midi. Un aigle ou un cygne vient-il à planer au-dessus de leurs tentes, ils jettent en l'air du thé, du lait ou tout autre liquide. Leurs idoles, qui sont faites de peau de brebis et confectionnées par les Chamans eux-mêmes, sont suspendues dans les cases au côté occidental du foyer et à gauche

de la porte d'entrée : ils leur donnent le nom de *Zol-Zaïamthé*, c'est-à-dire sort, destinée. Ils vont en pèlerinage sur un rocher situé dans le Baïkal, à l'endroit où l'Angara sort de ce lac, et sur un autre placé sur la rivière de Schamanka. Ils y égorgent des moutons et suspendent des queues de cheval, afin d'obtenir un bon voyage. La superstition est si grande chez eux, que les os de moutons et de chèvres leur servent à prédire l'avenir; ils les font griller au feu, et examinent ensuite si tel ou tel mourra ou se portera bien. Quelques-uns ont une idée d'un paradis céleste et d'un enfer souterrain.

Les Chamans Bouriates ne diffèrent des autres qu'en ce que leur habillement est plus simple. Il y en a des deux sexes. Leurs cérémonies sont les mêmes que chez les Toungousses. Leur dignité est héréditaire, et ils sont respectés même après leur mort. En cas de maladie, et lorsqu'il a été bien résolu entre les parens qu'il faut recourir au chamanisme, on se cotise pour se procurer un cheval d'un an, trois brebis et un bouc pour être immolés avec cérémonie à l'endroit où le Chaman doit prononcer l'avenir. Ces sortes de solennités attirent un grand concours de peuple. Les Bouriates y prient effectivement en croisant les mains et en faisant des génuflexions; on les entend crier *dédou Bourkhanyédji Khaïraldji baï mani*, c'est-à-dire, Dieu tout-puissant, aie pitié de nous et récompense-nous. Ils observent avec soin les songes, et s'ils font par hasard quelque rêve effrayant ou extraordinaire, ils s'adressent au Chaman.

Aucun peuple d'origine mongole n'a conservé autant d'originalité dans la langue que les Bargou-Bouriates; la raison en est vraisemblablement qu'ils ne connaissent point l'écriture qui a servi chez les autres tribus mongoles à changer et à épurer le langage. Les Mongols ont en outre admis dans leur idiome un grand nombre de mots indiens et thibétains, lorsqu'ils ont adopté la religion schiguémonienne, et les Kalmouks mêmes en ont emprunté beaucoup de leurs voisins les Tatars. La prononciation des Bargou-Bouriates est dure et grossière; ils ignorent l'usage des lettres z, tch, ts et s, connues maintenant des Mongols; ils les remplacent par la lettre *Kh*; par ex., ils prononcent *Khaïn*, *Kholo*, au lieu de *Saïn*, *Solo*; ou *Khan-Balik*, au lieu de *Zaïn-balgazoune*. Au reste, l'analogie la plus parfaite existe entre l'idiome Bouriate et celui des Mongols et des Kalmouks, ainsi qu'on pourra le voir par le tableau suivant :

En Bouriate.	Mongol.	Kalmouck.	Russe.	Français.
Dédou.	Déguédou.	Dédou.	Vouischii.	Suprême.
Boll.	Bogoll.	Bool.	Rabb.	Esclave.
Ola.	Agola.	Ola.	Garà.	Montagne.
Norr.	Nagorr, norr.	Norr.	Ozéro.	Lac.
Noudel.	Nygoudyll.	Néoudel.	Kotchévie.	Camp nomade.
Nogone.	Nogogone.	No gone.	Zélenne.	Herbage.
Takia.	Takia.	Taka.	Kouritsa.	Poule.
Arson.	Arissonne.	Arasson.	Koja.	Peau.
Zola.	Zola.	Schamm.	Svétcha.	Chandelle.
Malgaï.	Malagaï.	Makhalaï.	Schapha.	Bonnet.
Kitoga(kotoga).	Kitoga.	Khotaga.	Noche.	Couteau.
Bichkour.	Biskakour.	Bichkour.	Svirelle.	Chalumeau.

La différence est plus remarquable en écrivant qu'en parlant, et provient surtout de ce que l'alphabet mongolien ou bouriate, qui est absolument le même, n'a ni assez de lettres ni assez de signes pour représenter la prononciation régulière des mots; au contraire, celui des Kalmouks est complet, et ce peuple écrit exactement comme il parle. — C'est ainsi que les Mongols et les Bouriates écrivent *Kournoun* au lieu de *Koune* (hommes); *Khagourmak* au lieu de *Khormak* (tromperie); *Khamiga* au lieu de *Khana* (ou); *Gourougossoune* au lieu de *Gorogoune* (animal), etc.

On attribue l'invention de l'alphabet mongol à Bogdo-Khotokhtou-Tchoïdja-Bandida, appelé du Thibet en Mongolie par le khan Khoubilaï-Tsétsèn-Khan, petit-fils de Gengiskhan; et sa correction au lama Tchoïdja-Ostyr, qui vivait du temps de Khaïssyn-Kouloug-Khan, mort au commencement du quatorzième siècle, et sous le règne duquel cet alphabet fut introduit parmi les peuples mongols. Selon les écrivains mongols on n'employa jusqu'au temps de Khaïssyn-Kouloug-Khan, à la cour des souverains de ce pays, que les lettres thibétaines alors appelées *Oïgoures* (étrangères). Les Chinois prétendent dans l'histoire que, jusqu'à l'introduction d'un alphabet particulier, les Mongols s'étaient servis des caractères chinois ou *ouvouitsk.*

Les Mongols écrivent de gauche à droite comme nous, mais perpendiculairement du haut en bas, comme on pourra le voir par l'alphabet comparé, Mongol et Kalmouk. Malgré les traits qui changent souvent la forme des lettres, il est impossible de ne pas remarquer qu'elles viennent presque toutes des caractères grecs et syriaques, et par conséquent elles sont peut-être un des monumens les plus anciens qui servent à prou-

ver la liaison des peuples qui les ont adoptées avec les peuples de l'Occident. Outre l'alphabet élète ou kalmouk, celui des Mongols a encore donné naissance aux lettres mantchouriennes qui n'en diffèrent que par quelques légers changemens. — Les Mongols avaient encore un autre alphabet inventé du temps de Kaissyn-Kouloug-Khan par un certain Lama-Pakba, dont les lettres ont été nommées carrées en raison de leur forme; mais on n'a rien pu découvrir d'écrit en ce genre. Au contaire, nombre d'anciens livres mongols sont écrits en lettres de Tchoïdja-Bandida. La littérature mongolienne ne répond pas à la haute antiquité de ce peuple : ce qu'ils ont de mieux est moderne, par exemple : *Mongol-Khadon-Tagadji* (Hist. des khans mongols, par Sylten-Sannin-Taïdji). Leurs hymnes en l'honneur de leurs dieux sont plus anciens, mais ils sont dépourvus de sens, et leurs chansons populaires sont faites sans goût et sans esprit.

Les Bouriates sont connus sous les noms de *Koriniens* ou de *Khorinsks*, de *Selinguiniens* et de *Barbou-Bouriates*. Ils se divisent en quantité de tribus dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. D'après le dernier recensement fait en 1815, on en compte 29,711 dans le district d'Irkoutsk; 27,763 dans celui de Verknéoudinsk, 1256 dans celui de Nijnéoudinsk, en tout 58,730 du sexe masculin. Ceux qui jouissent de la plus haute considération chez les Bouriates sont les *Taïchi* ou *Taidji* (princes), ensuite viennent les *Zaissanguis* ou *Ekhétologois* (gentilshommes), *Schoulinguis* (doyens), *Zassolis* (baillifs) et *Daasmalis* (officiers commandant dix hommes). Ces dignités passent de père en fils aux plus proches parens, mais non cependant sans le consentement du peuple et la confirmation du gouvernement. Les Dessiatniks seuls ne sont élus que pour un an : ce sont eux qui sont chargés de faire rentrer les contributions dans la caisse du prince.

239. Chronique sibérienne de Savva-Yessipof. (Courrier de Sibérie. *Sibirsky vestnik*). 1er. cah.; 15 janv. 1824, p. 117.)

De tous les ouvrages contemporains qui traitent de l'importante conquête de la Sibérie par les Russes, nous citerons comme les plus authentiques et les plus dignes de foi, 1°. la Chronique de Sibérie, publiée en 1821; 2°. l'Histoire de Sibérie et de la conquête de ce pays par Savva-Yessipof, secrétaire du métropolitain de Sibérie. Selon M. Karamsin, historiographe de Russie

(To. IX, remarque 644), la première de ces chroniques, à laquelle il donne le nom *de Strogonof.*, est la plus véridique, et fut écrite vers l'an 1600. « L'auteur, dit Karamsin, possédait les lettres de Jean données par Strogonof. Son style est simple, et tout ce qu'il raconte repose sur des faits exacts. »

Cependant selon la chronique elle-même, qui s'exprime ainsi, p. 66 : « L'on trouvait déjà en Sibérie des bourgs et des villes chrétiennes, des églises et des monastères! », on peut conclure qu'elle est postérieure à l'année 1600; car en 1612 il existait seulement à Tobolsk un couvent qui y fut construit par le moine Jones, et en 1616 on en voyait un autre à Tumen (1). On attribue la régularisation de ces établissemens, ainsi que la fondation de plusieurs autres monastères, à l'archevêque Cyprien, qui résida à Tobolsk depuis 1621 jusqu'à 1624 (2). « Le même prélat, » dit Yessipof, qui parle d'Yermak dès la seconde année de son » épiscopat, fit demander aux Cosaques de cet Hettman comment ils étaient venus en Sibérie, avec quels peuples impurs » ils avaient combattu, et dans quels lieux ils leur avaient livré » bataille. » Toutes ces particularités doivent, à ce qu'il semble, porter à conclure que si la Chronique sibérienne, à laquelle M. Karamsin donne le nom de Strogonof, n'est pas l'ouvrage de l'archevêque Cyprien, du moins les renseignemens qu'il a pu se procurer lui ont servi de base.

L'histoire des contrées sibériennes de Savva-Yessipof est, selon Karamsin, entièrement fondée sur la Chronique de Strogonof, sauf quelques changemens et additions. Mais Yessipof lui-même s'exprime ainsi : « J'ai écrit d'après un auteur qui m'a » précédé; mais j'ai amplifié ce qu'il avait trop abrégé. J'ai consulté des hommes dignes de foi qui avaient vu les choses de » leurs propres yeux. »

Si Yessipof a eu en vue la première Chronique, pourquoi ne l'a-t-il pas suivie, même pour les événemens les plus véridiques, fondés sur la relation faite au Tsar le 16 novembre 7091, 1582 après J. C.? Comme, par exemple, qu'Yermak et ses compagnons furent appelés en Sibérie par les Strogonof; qu'ils demeurèrent pendant plus de deux ans chez eux, et qu'ils se

(1) Voyez la liste des voïvodes conquérans de la Sibérie, imprimée à Tobolsk en 1792, ainsi que la chronique sibérienne de Tchérépanof.

(2) Voy. l'Hist. de Sibérie de Müller, ch. 8, p. 18—19.

mirent en campagne avec les gens de ces boyards. Pourquoi Yessipof n'a-t-il point fixé les dates précises des combats livrés, non plus que des autres événemens?

Malgré le peu de rapport de la Chronique d'Yessipof avec celles qui traitent du même sujet, elle mérite cependant une attention particulière, parce qu'on y trouve des détails historiques dont les autres annales ne font point mention. M. Popof, directeur du gymnase de Perm, a pris le soin de la traduire en langue russe vulgaire. Il est fâcheux que ce savant ait jugé à propos de la tronquer en certains endroits, et souvent de contredire l'original.

240. Irnazar Maxiutof, ambassadeur de Boukharie. (Courrier de Sibérie. *Siéverni vestnik*); 15 mars, 1824, p. 7.

En 1774, on vit arriver à Moscou, par Astracan, le Mulla Irnazar-Maxiutof, ambassadeur de Boukharie. Son voyage avait pour motif de demander satisfaction au nom des marchands boukhares pillés par les Kirguis et partisans de Pougatchef.

Irnazar, en homme spirituel et rusé, comme le sont tous les Boukhares, eut le talent de se concilier la bienveillance du gouvernement. On le combla de caresses, de grâces, et on lui permit d'exercer le commerce le long de la mer Caspienne pendant 5 années sans payer aucun droit de douane..... Mais sa requête relative à la satisfaction qu'exigeaient les Boukhares demeura sans effet.

En construisant la forteresse d'Orenbourg, on avait eu pour but d'attirer le commerce vers nos frontières. Jusqu'alors celui des bestiaux était demeuré entre les mains des Boukhares qui, en échange de grosse toile et de mauvais tapis, recevaient dans les camps kirguis des moutons, des chameaux et des chevaux. Il n'est pas étonnant que les Boukhares aient toujours tenté d'éloigner le commerce des frontières de Russie, et de le diriger sur Manguischliak. Il est également naturel que, lors de la proposition qui lui fut faite d'établir une caravane armée pour traverser le désert des Kirguis, Maxiutof ait répondu que c'était une chimère de vouloir accompagner un convoi dans des lieux aussi arides et aussi sablonneux. Le gouvernement proposa encore de construire un fort dans les Steppes; mais Maxiutof rejeta cette idée, en observant avec assez de raison que cette forteresse serait continuelle-

ment exposée aux incursions des Kirguis, et qu'elle donnerait lieu à de fâcheux soupçons de la part des Boukhares.

A son départ de Russie, Maxiutof reçut, indépendamment de très-riches présens, 4,000 roubles en argent pour bâtir un local propre à y établir un collége. Cet envoyé retourna dans sa patrie, enthousiasmé du bon accueil du gouvernement russe, et fonda une école avec la somme qui lui avait été confiée. En 1779, Irnazar fut de nouveau député à Saint-Pétersbourg, chargé de la même mission, et en outre de demander pour lui la permission de traverser la Russie pour aller à Constantinople; et pour les Boukhares se rendant à la Mecque, celle de passer par les provinces moscovites. Ces derniers points lui furent accordés; mais on refusa toujours de satisfaire les Boukhares pillés par les rebelles. Irnazar mourut à Konje en se rendant de Constantinople à la Mecque. Ce seigneur tatar était grand ami des Russes, et ses nombreux voyages l'avaient mis au nombre des savans de Boukharie.

241. Recherches historiques sur les Peuples qui ont successivement habité la Moldavie et la Valachie. Extrait d'un ouvrage publié sous ce titre, par Th. Bulgarin, rédacteur des Archives du Nord. (*Istorits. Statit. i Geograph. Journ.* Journ. hist., statist. et géograph. de Moscou, août 1824; pag. 99.)

Il est à présumer que fort anciennement les Cimmériens habitaient la Moldavie et la Valachie aussi-bien que le midi de la Russie. 700 ans avant notre ère, les Gètes, peuplade qui faisait partie du peuple scythe, accoururent des bords de la mer Caspienne, et se précipitèrent sur les Cimmériens, qui furent obligés de se disperser dans la Germanie et dans l'Asie mineure; les Gètes s'emparèrent de tous les pays compris entre le Don et le Danube. Depuis ce temps, les contrées situées au nord du Danube furent connues sous le nom de *Dacie :* ce qui porte à croire que les Daces et les Gètes ne formaient qu'une seule nation. Ces deux peuples parlaient la même langue, étaient soumis au même gouvernement, et sans doute ils avaient la même origine. Seulement les Gètes occupaient la partie septentrionale de la Dacie sur les bords du Dniester, au sud duquel se trouvait un espace de pays peu habité, connu sous le nom de *désert des Gètes*, et que l'on nomme maintenant *Boudjak*.

Après les Gètes ou les Daces, de nouvelles peuplades scythes venues de la Tatarie de l'autre côté de la mer Caspienne, envahirent les côtes septentrionales de la mer Noire. Au sud du Danube, les Gètes se confondirent en partie avec les Thraces, dont ils parlaient la langue comme peuples de même origine. C'est à l'époque de cette réunion qu'eut lieu l'invasion de Darius; et peut-être qu'alors plusieurs tribus gètes furent contraintes, par leurs voisins les Scythes, de traverser le Danube; mais nul doute que bientôt après elles s'emparèrent des bords septentrionaux de ce fleuve, où les trouvèrent Philippe et Alexandre. Ils occupaient tous les pays que nous nommons aujourd'hui Moldavie, Valachie, Transylvanie et haute Hongrie. Les Daces n'occupèrent primitivement que la Valachie, mais ayant sans doute triomphé des autres tribus scythes, ils s'emparèrent de toutes les contrées environnantes. Les Daces étaient gouvernés par des rois puissans, qui soutinrent des guerres sanglantes contre les successeurs d'Alexandre; ils ne furent soumis que par l'empereur Trajan, qui réduisit la Dacie en province romaine, et la peupla de colons romains. Mais comme les peuples voisins l'inquiétaient trop fréquemment par leurs excursions, Aurélien l'abandonna, et fit passer tout ce qu'il y avait de Romains dans cette province, sur les rives méridionales du Danube, dans le pays alors connu sous le nom de Mysie supérieure, pour la distinguer de la basse Mysie, que les Thraces occupaient sur les bords de la mer Noire. Cette partie de la Mysie peuplée de Romains-Daces, fut nommée *Nouvelle Dacie*.

La religion des Daces était la même que celle de tous les peuples Tatars et Mongols, qui l'avaient reçue de leur législateur et grand-prêtre Zamolxis. Ils admettaient l'immortalité de l'âme, et avaient déifié leur législateur dont ils pensaient que l'âme passait dans le corps de ses successeurs; croyance qui subsiste encore maintenant chez les Mongols soumis au Dalaï-Lama, de même que chez tous les peuples voisins du Thibet. Cette analogie du culte des Daces avec celui des Mongols paraît prouver que ceux-là n'étaient pas de même origine que les Mongols habitant les vastes régions comprises entre la Chine, l'Inde, l'Oural, et la mer Caspienne. Les nombreuses révolutions qui se sont opérées depuis ont laissé, jusqu'à présent, des traces des invasions destructives de ces peuples dans les différentes parties de l'Europe et de l'Asie, et surtout des changemens qu'elles ont pu apporter

à différentes époques dans la religion et dans les coutumes. Après avoir détruit la puissance de Décebal, roi des Daces, Trajan mit dans Zermizégétuze, capitale de ce prince, une colonie romaine, qui fut appelée *Ulpia Trajana*. Cette ville se trouvait en Transylvanie, et ses ruines sont encore connues sous le nom de *Wargel* en langue hongroise, et sous celui de *Gradichka* en slavon. A l'endroit où est maintenant Temeswar on voyait jadis *Tibiscus*, près de la frontière de Dacie, défendue par de forts retranchemens contre les peuples environnans. Apulum, ville romaine, était construite où est maintenant Julia-Alba. Salina s'appelle aujourd'hui Torda, endroit renommé pour ses salines; *Napoca*—Doboka; *Ulpianum*—Kolosvar; *Rhuconium*—Régon; *Utidava*—Oudvar et *Docirana*—Dorna. — En Walachie, *Castra Trajana* était la Rypkin actuelle; *Castra Nova* — Karakall; et *Zernes*—Tchernets; plus loin, *Ardiscus*—Ardjisch. En Moldavie, *Iassiorum Municipium*—Yassi, ville fondée probablement par les Yasses, peuple dont le nom s'est encore conservé jusqu'aujourd'hui sous celui des Osses; *Prætoria-Augusta* est Roman; *Susidava*—Soutchava; *Netin-Dava*—Sniatin, située sur les hauteurs du *Porata* ou *Pyretus*, maintenant le Pruth; *Pallodа*—Berlad et Petrodava, *Piatra*. Près de cet endroit, sur une montagne très-élevée, on voyait le palais du grand-prêtre des Daces, que les Romains appelaient eux-mêmes Cocajon. La frontière de la Dacie au nord était alors sur le Dniester, à l'embouchure duquel était bâtie la ville d'*Ophima*, aux environs de la moderne Akkermann.

Suivent sur les révolutions qu'ont éprouvées ces contrées jusqu'à la fin du 10e. siècle, des notions presque toutes extraites de l'Histoire de Russie de Karamsin, de Barbié du Bocage, Pinkerton et Guthrie.

Au commencement du 11e. siècle, la Transylvanie, comme faisant partie de la Dacie, tomba au pouvoir des Hongrois sous le roi Étienne. Vers le milieu du 13e., Batikhan, à la tête de ses Tatars, conquit les provinces polonaises, la Hongrie, la Croatie, la Servie, la Bulgarie, la Moldavie et la Walachie; mais bientôt après il se retira sur les bords du Volga, en conservant sous sa domination la Russie, le pays des Polovtses, la Tauride, le Caucase, et tout l'espace entre les bouches du Don et du Danube. Le Boudjak de Bessarabie lui resta également soumis. Le pays des Polovtses s'étendait d'un côté jusqu'à la mer Glaciale, et de

l'autre, jusqu'au pays qui appartient aujourd'hui aux Kirguis. Vers l'année 1340 environ, la Gallicie fut entièrement détachée de la Russie, et tomba au pouvoir des Polonais. A cette époque les Tatars, qui exerçaient leur vie nomade en Moldavie, y attaquèrent le roi Louis, dont les victoires affaiblirent beaucoup leur puissance dans le voisinage. Un grand nombre des habitans de l'ancienne Dacie, qui avaient pris le nom de Voloques, profitèrent de cette occasion pour quitter la Marmarocha, province de Hongrie, sous le commandement d'un nommé Dragocha, fils de Bogdanof, et pour s'établir dans la Moldavie actuelle : Dragocha fut le premier chef moldave.

Peu de temps après, les Turcs accourus des bords de la mer Noire, et devenus possesseurs de tous les pays appartenant à l'empire d'Orient, attaquèrent la Moldavie. Vers l'an 1389, le sultan Bajazet, l'infortuné rival de Tamerlan, fut battu sous les murs de Nïamtz par Étienne, voïvode de Moldavie. Vers la moitié du 15e. siècle, sous Mahomet II, la Moldavie et la Valachie furent réduites en provinces turques. Au commencement du 16e., le sultan Soliman, après de grands succès en Hongrie, consolida de plus en plus sa puissance dans ces contrées qui, depuis cette époque, sont entièrement restées sous la domination des Turcs. En 1775, la partie de la Moldavie, nommée Boukovine, en fut détachée pour être incorporée à l'Autriche, en vertu d'un traité de paix avec la Turquie; et en 1790, la Russie obtint tout le territoire de la Moldavie situé entre le Boug et le Dniester. En 1812, cet empire reçut encore toute la Bessarabie et tout l'espace jusqu'aux bords du Prouth, qui fut reconnu comme frontière entre la Turquie et la Russie.

Le nom de Moldavie, disent Kantémir jadis hospodar de cette province, et les historiens postérieurs, dériverait de *Molda*, chien favori de Dragocha, chef des Voloques, et qui se noya dans cette rivière, un jour que son maître allait à la chasse; mais il est plus vraisemblable que ce nom lui fut donné par les Slaves venus au 6e. siècle de la Bohême, où il existe également une rivière nommée *Moldava*.

Le pays situé sur les bords du Danube, et proprement appelé Valachie, fut avant même la Moldavie, et dans les 12e. et 13e. siècles, occupé par les descendans des Daces sortis de la Transylvanie, sous la conduite de Niger. A cette époque, ces étrangers s'appelaient déjà Voloques, et ce furent eux qui créèrent la principauté de Valachie. Niger fonda Tirovischt et Bukharest.

Après sa mort, le peuple choisit lui-même ses chefs qui reçurent le nom de Voïvodes, terme entièrement slavon. La Valachie tomba souvent au pouvoir des rois de Hongrie, jusqu'à ce que l'influence de ceux-ci eût cédé aux armes victorieuses des Turcs. On prétend que le nom des Voloques, qui ne parait dans l'histoire que lorsque celui des Daces eut disparu, provient des Volsques, peuple d'Italie, qui, chassés de leur pays par les Romains, se seraient confondus avec les anciens Daces dans la Transylvanie et la Hongrie : les vestiges de la langue latine se retrouvent même dans leur dialecte. Au reste, si dans les premiers temps de l'Empire d'Orient le nom des Voloques était inconnu, il faut remonter, pour le découvrir, à l'époque où les Germains, dans leurs incursions, se mêlèrent avec les Romains, qu'ils soumirent dans le 5e. siècle. Ces peuples appelaient tous les habitans de l'Italie en général Velkhes, d'où l'on a fait Voloques. Enfin, indépendamment de la Valachie, dont nous parlons ici, il existe dans la Livadie un canton que les Turcs nomment Oulakia (Valakhia), sans doute parce qu'à l'époque de leurs premières conquêtes en Europe, ils se familiarisèrent principalement avec les sons de la langue italienne, celle qui alors était la plus répandue. La Valachie porte chez les Turcs le nom de Oulakia, et la Moldavie et la Valachie réunies Bogdan-Oulak. Les notions sur la sortie des Voloques de la Transylvanie sont toutes fort obscures. La plus vraisemblable, c'est qu'après l'affaiblissement de la puissance des Tatars et leur expulsion par les Hongrois de la Moldavie et de la Valachie, un grand nombre de Voloques furent obligés de quitter la Transylvanie et la Hongrie par suite des troubles ecclésiastiques qui eurent lieu, lors de la scission entre l'Église romaine et l'Église grecque. A cette occasion, les Valakhes conservèrent le rit grec, tandis que les Hongrois se rangèrent sous les étendards du catholicisme.

242. De Nogaï et des autres Khans mongols du Dascht-kiptchak; par M. Boutkof. (*Siéverni Arkhif.* Archives du Nord, juin 1824, p. 279.)

On nous représente Nogaï comme un chef mongol, qui s'étant concilié l'amour de ses soldats, aurait secoué le joug des khans de la famille de Tchinguis (1) et institué le gouvernement monarchique dans les pays qu'il aurait conquis (2).

(1) C'est le véritable nom tatar de Genghis-Khan.
(2) Annales Byzantines, relat. à la Russie, IV, 297, 298, 312.

Bien convaincu depuis long-temps que Nogaï est le même petit-fils de Tchingis qui porte le nom de Tagaï-Timour (1) dans l'histoire généalogique des Tatars, je m'engage aujourd'hui à prouver cette assertion; et comme plusieurs autres récits relatifs aux souverains de la horde d'Or me paraissent plus que douteux, je vais donner ici un aperçu des règnes du Dascht-Kiptchak depuis le commencement du XIIIe. siècle jusqu'à la moitié du XVIe.

Tchoutchi, fils de Tchinguis, premier khan du Dascht-Kiptchak, soumis par les Mongols, avait pour fils :

1°. Bâtou, Bourgou ou Berkaï, Mengou-Témir, Scheïban et Tagaï-Timour (2).

En 1227, Bâtou fut choisi par Tchinguis pour succéder à Tchoutchi.

De 1227 à 1232, pendant tout le temps que Bâtou se trouva avec ses frères, auprès d'Ougadaï, successeur de Tchinguis, qu'il accompagna dans son expédition contre la Chine, le Kiptchak fut gouverné par Tagaï-Timour, le plus jeune des fils de Tchoutchi (3).

A son retour, Bâtou ne rêva plus que nouveaux triomphes. De 1232 à 1238, trois de ses armées marchèrent presque en même temps dans plusieurs contrées différentes. La première soumit les Bissermins ou Khazars-mahométans, et détruisit de fond en comble leur capitale Balandjar, aujourd'hui Jarénoï-Bougor, à 9 verstes d'Astrakhan, sur la rive montagneuse du Volga. Alti-Saltan, dernier prince né de cet empire, périt dans cet endroit que les Nogaïs nomment pour cette cause Altin-Keschen (tombeau d'Alti). La seconde s'empara du pays des Bolgares de la Kama; la troisième enfin se porta vers le Caucase et la Tauride, et plusieurs tribus mongoles se fixèrent même, pour mener leur vie nomade, dans les plaines depuis les montagnes jusqu'à Pérékop (4).

---

(1) Hist. généalog. des Tatars, VIIe. part., ch. 1.

(2) Hist. chronol. des Tatars, 1re. part., ch. 1; 3e. part., ch. 15; 7e. part., ch. 1. Dans ses remarques chronologiques sur les khans de Crimée, imprimées dans les Voyages du Bengale à Pétersbourg, III, 353 et 354, Langlès y nomme les fils de Djoudji ou Tchontchi-Khan, Batoussaïn, Idjan, Scheïbani et Berkeg.

(3) Carpin, Hist. chron. des Tatars, 7e. partie, ch. 1.

(4) Mém. Popul., III, 1027; Carpin, 18, 88, 90, 118; il appelle Ba-

Comme il n'est pas fait mention de Tagaï-Timour parmi les voïvodes qui accompagnèrent Bâti dans ses excursions et dans son invasion contre la Russie, il faut supposer que ce frère de Bâti fut désigné pour rester à la horde (1).

Bâtou mourut en 1255 ou 1256 ; il eut pour successeur Bourga (Berkaï) autre fils de Tchoutchi, lequel régnait en 1253 à Derbent. Il embrassa le mahométisme avec son jeune frère Tagaï-Timour, et mourut en 1266 (2).

La couronne de Kiptchak échut en partage à Mengou-Témir, troisieme fils de Tchoutchi. A cette occasion il donna à Bayadour, fils de son frère Scheïban, la horde d'Ak, qui errait entre l'Oural et le Syr, et constituait l'apanage des descendans de Scheïban, sous le nom de *horde bleue de Zaïazk*; et Oran, fils de son frère Tagaï-Timour, reçut la Crimée et la ville de Caffa alors entre les mains des Génois, sans doute afin d'en percevoir les revenus qui, en 1243, faisaient partie de ceux de Bâti (3).

Cependant sous le règne même de Bourgui, en 1264, les Mongols étendirent leurs conquêtes jusqu'au Danube. Les annales russes et byzantines donnent au chef de cette expédition les noms de *Nogà*, *Nogot*, *Nogoi*, *Nogoua*. Pachymère et d'autres Grecs lui donnent le titre d'archonte des Mongols, qu'ils accordent également à Khalaou, fils de Tchinguis, et à Gadji-Guiréi, khan de Crimée. Deguignes reconnait Nogaï pour le petit-fils de Tchinguis, Naruchéwitch l'appelle simplement son descendant, et en effet il

---

landjar Bartra ; Rubruquis, ch, 1; Haïton, ch. 21 ; Marc-Paul, liv. 1, ch. 38; Langlès, III, 357; Karamsin, III, voy. les notes. La ville de Balandjar s'appelait aussi *Itil*, à cause de la rivière du même nom. La principale partie était située sur la rive montagneuse du Volga; c'était la résidence du roi des Khazares ; l'autre partie occupait l'autre rive du Volga, et servait comme d'entrepôt aux marchandises selon Ibn-Fotzlan. Balandjar est composé des mots turcs tatars *Balan*, hauteur, tertre, et *Djar*, rivage. Karamsin croit qu'Alti-Saltan est le même que Jelaleddin, souverain de Khiva; mais ce Jelaleddin périt en Perse contre les Kourdes; les Khazans du Volga avaient leurs khans particuliers.

(1) Herbelot, 353; Hist. générale, IVe. part., ch. 1; VIIe. part., ch. 1; Carpin, 18, 88; Karamsin, t. IV.

(2) Rubruquis, ch. 20; Langlès, III, 362.

(3) Rubruquis, ch. 1; Hist. généal. des Tatars, VIIe. part., ch. 1; VIIIe. part., ch. 1 et 2; Langlès, III, 363, qui regarde à tort Mengou-Témir comme un petit fils de Bâti; Hist. de Russie de Karamsin, III, IV, VIII.

est impossible de lui refuser cette origine, puisqu'il contracta alliance avec l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, dont il épousa la fille naturelle Euphrosine, en 1265. Bien qu'à cette époque les empereurs consentissent à l'union de leurs filles naturelles et de leurs sœurs avec les princes mongols, ils ne les accordaient cependant qu'à ceux de la famille de Tchinguis. C'est ainsi qu'une autre fille de Michel devint l'éponse d'Abak, roi de Perse, petit-fils de Tchinguis; Marie fille d'Andronic le Vieux fut donnée en 1395 au khan de la horde d'Or Tokhtaga, neveu de Bâti; la fille d'Andronic le Jeune fut mariée en 1306 à Kazan, descendant de Tchinguis, souverain de la Perse; la sœur de cet empereur épousa en 1308, le frère et le successeur de Kazan ou Mahomet-Khodabenda; enfin Uzbek khan de Kiptchak, avait en 1323 au nombre de ses femmes *Biloune*, fille de l'empereur grec, que nos annalistes appellent: *Baialine*, *tsarine*, *femme d'Azbiak*. Quant aux autres chefs mongols, les empereurs connaissant leur amour pour les femmes grecques, élevaient à leur cour de jeunes et belles filles de basse extraction, qu'ils leur donnaient ensuite en mariage afin de préserver leur empire des incursions des Tatars (1).

Après tout ce qui vient d'être exposé sur Nogaï, il est impossible de ne pas convenir qu'il appartient effectivement à la famille de Tchinguis, et comme de tous les membres de cette famille, contemporains de Nogaï, l'auteur de l'Histoire généalogique des Tatars ne connaît que *Tagai-Timour*, ou plus brièvement *Tagai*, appelé *Touiatamoûr* par le moine Carpin, il est indubitable qu'au nom de *Tagai*, inconnu aux annalistes russes et byzantins, a été substitué celui de Nogaï, au moyen d'une légère altération des lettres primitives. Mais 65 ans après la mort de Nogaï, on voit paraître chez les écrivains orientaux Tsékireg-Nougaï, descendant de Tchinguis, et Kara-Nougaï, bien certainement fils et petit-fils de Nogaï. A l'appui de l'assertion que ce Mongol était réellement le cinquième fils de Tchoutchi, il convient d'ajouter que, jusqu'à l'an 1281, les annalistes ne lui donnent point le nom de tsar, quoique depuis 16 années déjà, il régnât dans les contrées méridionales limitrophes de la Russie, et qu'ils lui accordent ce titre immédiatement après la mort de

(1) Mém. Popul., III, 1004, 1006, 1044, 1066, 1103, 1104; Annales Byzantines, IV, 281; 283, Deguignes, I, 288; Naruchéwitch en Tauride, 76, Kar. IV.

Mangou-Témir. Il paraît évident d'après tout cela qu'à la mort de Scheidan, l'ordre de succession plaça Nogaï sur le trône de la horde d'Or, et qu'à cette époque il reçut la dignité de khan; mais qu'étant resté dans les mêmes lieux où il exerçait sa vie nomade, il partagea sa puissance sur la horde avec son neveu Touda-Mangouem (Télébouga), fils de Tali, qui résidait dans la capitale de la horde, et que Langlès considère à tort comme le petit-fils de Bâti.

Il est facile de concevoir maintenant pourquoi Nogaï et Touda Mangou portèrent tous deux en même temps le titre de tsar de la horde, et quoiqu'ils n'aient pas toujours été en bonne intelligence, comme on le voit dans le récit des événemens qui se passèrent depuis 1281 jusqu'à 1284, cependant les deux khans réunirent leurs forces pour attaquer la Hongrie en 1285 et la Pologne en 1287 (1).

Les désordres qui affligèrent les pays soumis aux Mogols remontent à la mort du khan suprême Koplaï, en 1291 ou 1292. Ce fut alors que commencèrent à s'affaiblir les nœuds qui avaient uni les descendans de Tchinguis. Les guerres civiles éclatèrent presque à la même époque dans Kiptchak : Touda-Mangou accablant ses sujets d'impôts, son cousin Tokhtagen (Tokhtia, Tokhtaï), fils de Mengou-Témir, se permit quelques conseils pour réprimer cette injustice ; irrité de ce que ses représentations avaient été mal accueillies, il prend les armes et gagne en 1291 deux batailles, dans la dernière desquelles perdirent la vie Touda-Mangou et Salagouï (Olgouï, Aïgouï), vraisemblablement son frère. Depuis ce temps Nogaï resta seul pendant trois ans souverain de la horde d'Or; Tokhtagou lui disputa enfin la puissance suprême, et en 1294, il remporta sur lui deux grandes victoires. Nogaï ne put survivre à cet affront, se perça de son épée, et Tokhtagou se fit proclamer roi de Kiptchak. (2)

Tsaka, fils de Nogaï, le même sans doute que Oran, qui avait reçu du khan Mengou-Témir, les villes de Crime et de Caffa, et dont l'épouse était fille de Terter, roi des Bulgares du Danube,

(1) Mém. Popul., III, 1048; Carpin, 83; Langlès, III, 362, 375; Deguigne se contente de dire que Touda-Mongou était le plus célèbre des chefs Mongols; Histoire de Russie de Tatistchef, IV, 56, 73.

(2) Mém. Popul., III, 1079; Hist. généal. des Tatars, IVe. part., ch. 5; VIIe. part., ch. 2; le Baron Haller, dans son ouvrage intitulé *les Exploits couronnés*; Hist. de Sibérie de Müller, 6, 18, 20; Karamsin, IV.

occupait alors le trône de ces peuples; il périt bientôt par les ordres de son beau-frère. M. Langlès, qui donne à ce Tsaka le nom de Tsékireg-Nougaï, ajoute qu'il avait pour fils Kara-*Nougai* et Toglou-Timour; mais l'histoire généalogique des Tatars, contient la généalogie bien circonstanciée d'un autre Avass-Timour, fils de Tagaï-Timour (Nogaï), et nous verrons que sa race conserva non-seulement la possession de la Tauride et des contrées voisines, sous la haute dépendance du khan de la horde d'Or, mais qu'elle fournit même des souverains de Kiptchak, et qu'à la chute de la horde, elle régna dans la Crimée jusqu'à nos jours (1). Tokhtagou mourut en 1313, il laissa le trône de Kiptchak à son fils Usbek, qui à sa mort (1341) le transmit à Tinbek, son fils. Celui-ci, ainsi que son frère Khidirbek périrent bientôt de la main de leur frère Djanibek, lequel fut assassiné en 1257, avec ses 12 fils, par son fils Berdibek. Ce khan régna pendant 2 années, et à sa mort, il légua le sceptre à son fils Askoulp qui, au bout de six mois, fut ainsi que ses deux fils égorgé par Naourouss ou Ourouss (1259) (2).

Ourouss était fils de Badakoul (Badyk), petit-fils de Khodja, arrière-petit-fils d'Avass-Timour, et arrière-arrière-petit-fils de Tagaï-Timour (Nogaï), conséquemment il appartenait aux princes apanagés de la Tauride. Il fut accompagné à la horde d'Or par Takhtamouiche, fils de Tokéli-Khodja-Oglan (Tongo-Zioulan), petit-fils de Saritchaï, arrière-petit-fils du même Avass-Timour. Mais Ourouss lui ayant tendu des embûches, Takhatmouiche se réfugia auprès de Tamerlan, à Samarcande, où il resta environ vingt ans. Il est bon d'observer ici que les écrivains persans et turcs indiquent le Volga comme ligne de démarcation dans la horde d'Or même, qu'ils divisaient en deux parties; ils appelaient la horde orientale l'aile droite, et la horde occidentale l'aile gauche des Tatars. La dernière seule se soumit au pouvoir d'Ourouss dans Kiptchak; la seconde refusa de le reconnaître. Bientôt accourut pour l'attaquer, en 1360, du fond de la

---

(1) Mém. Popul., III, 1006; Annales byzantines, IV, 82; Langlès, III, 375.

(2) Hist. généal. des Tatars, VIIe. part., ch. 2, 3; Langlès, III, 367, 368, 371; il appelle Djanibek, Djanibek-Mahmoud-Khan, et il le regarde aussi comme frère de Berdibek. Tatistchef, Hist. de Russie, IV, 92, 187; Karamsin, t. IV, 271; Karamsin prétend qu'Askoulp était parent de Berdibek.

horde bleue de Zaïaitsk, Khidis (Kadar Kidar) ou Kézar, sans doute Badakoul, fils d'Aboulhazi, petit-fils de Bayadour, arrière-petit-fils de Scheïban. Khidis enleva la couronne et la vie à Ourouss et à son fils Témir, et réussit à s'asseoir sur le trône de Kiptchak; mais l'année suivante il fut lui-même poignardé avec son fils Koutlouï par Témir Khodja (Mourout), un autre de ses fils, lequel cependant ne jouit que pendant six jours des fruits de son crime (1).

M. Langlès prétend que Kézer (Khédis) fut placé sur le trône de la horde d'Or par la veuve d'Uzbek, la sultane Taïd-Ouglou-Beïga, mère de Djanibek, qui en fit son époux; mais qu'un an après, Kara-Nougaï, fils de Tsékireg-Nougaï (Isaka, Oran, fils de Nogaï), à la tête de l'aile gauche des Tatars, chassa Kézer et mourut après avoir régné un an dans Kiptchak, laissant le sceptre à son frère Togloutimour, qui fut roi pendant sept ans. Il ajoute qu'il eut pour successeur Bazardji, également descendant de Tchinguis, devenu l'amant de la sultane Taïd-Ouglou; mais qu'enfin Kézer parvint à se faire une seconde fois proclamer souverain de Kiptchak, et qu'il périt des mains de son fils Bérout. Ces particularités, ignorées de nos annalistes, reportent la mort de Khidir ou Kézer à l'année 1371, à une époque où l'on voit figurer de tout autres personnages sur le trône de Kiptchak. Tout ce qui est dit de la sultane Taïd-Ouglou-Beïga n'est pas moins douteux; car sous ce nom il faut entendre la tsarine Taïdoula, très-connue dans nos chroniques russes, par son respect pour la religion chrétienne; Taïdoula qui fut épouse, non d'Uzbek, mais de son fils Djanibek, et qui, restée veuve en 1357, fut poignardée en même temps qu'Ourouss dans l'année 1360 (2).

La chute de Khidir fut le signal des troubles qui éclatèrent dans la horde. Ce prince ne descendait point de Tagaï-Timour, fils de Tchoutchi, ainsi que le suppose Deguignes. Jamais il ne porta le titre de roi: il s'était revêtu de la dignité de tiémnik,

(1) Hist. généal. des Tatars, VIIe. part., ch. 2 et 3; et généalogie des descendans de Scheïban; Langlès, III, 373, 377, 378, regarde Takhtamouiche comme l'aïeul d'Ourouss; Hist. de Russie de Tatistchef, IV, 190, 193; Karamsin, Hist de Russie, IV, 278; V, 76. Une chronique de Troïtsky dit que Khidir fut tué par son frère Mourout, Voy. Karamsin, tom. IV.

(2) Langlès, III, 373, 377.

ou chef supérieur de la horde, dont quelques-uns composaient le conseil suprême du souverain de Kiptchak. Témir-Khodja (Mouront Bérout) fut défait et perdit la vie. A cette époque, Amurat, frère de Khidir, descendant de Scheïban, établit sa puissance sur l'aile droite des Tatars, et l'aile gauche, qui comprenait tous les pays depuis le Volga jusqu'au Danube, fut gouvernée par Mamaï, qui nomma pour khan de sa horde Avdoula ou Aladji-Oglou. Ainsi donc, comme l'apanage de Tagaï faisait partie de l'aile gauche des Tatars, il convient de compter au nombre des descendans de ce fils de Tchoutchi, tant Avdoula que ses successeurs, auxquels Mamaï accordait la dignité de khan : Barakomzu (Barak-Khodjou) 1364-1369; Mamat-Saltan (Tamaco-Saltan), 1370, et son fils Atulak, neveu de Mamaï, né vraisemblablement d'une sœur de ce prince, et dont il est question de 1377 à 1380 (1).

Pendant que ces troubles désolaient Dascht-Kiptchak, plusieurs hordes se montrèrent sur ses frontières :

La *première* à Azof, où avait d'abord régné Kildibek, fils de Djanibek, petit-fils d'Uzbek, et tué en 1361; puis Barokh ou Barak, petit-fils d'Ourouss, fils de Kavertchik (2).

La *seconde* dans le pays des Narutches, le gouvernement actuel de Simbirsk, près de la ville de Narovtchate; c'est là que Tagai, prince de la horde, établit sa domination (3).

La *troisième* à Kasan, où régnèrent, en 1366, Boulat-Témir, de 1370 à 1377; Assan et Mahomet Saltan, fils de Saltan Bakof; et en 1379, Boulat-Khan. Ce dernier portait encore le nom de Oubn-Oullakh Khan; il tomba sous les coups de Tamerlan, et laissa un fils âgé de sept ans, nommé Altoun-Biga (4).

La *quatrième* à Astrakhan; en 1734, on y fait mention d'un prince Saltchei (1).

La *cinquième* sur l'Oural; c'était un assemblage des anciennes tribus de Dascht-Kiptchak, des Komans ou Polovtsi, dispersées par les Mongols; elles avaient été réunies et étaient commandées par Edigueï (Idiguei, Idigui, Eguidei), fils de Koutlouk-Kaba,

---

(1) Deguignes, III, 385; Langlès, III, 377; Hist. de Russie par Tatistchef, IV, 192, 261 : Karamsin, V, 271 et les notes.

(2) Langlès, III, 394. Hist. de Russie par Tatistchef, IV, 193.

(3) Tatistchef, Hist. de Russie, IV, 194.

(4) Annales russes d'après Nikiforof, IV, 46; Histoire de Russie de Tatistchef, IV, 236; Karamsin, Hist. de Russie. V, 90, 91.

homme illustre, et Bii-Oulou, ou prince suprême des Manguits (Kanguit). Cette horde s'appelait Manguite, mais plus souvent *Nogaï*, ce qui dérive non de Nogaï, khan des Mongols, comme le pensent quelques-uns, vu l'analogie des noms, mais des mots turco-tatars *nagan nouou* (prairie verte), *plaine*, équivalens des mots persans et arméniens *dascht*, *descht*, champ, prairie. A l'époque la plus florissante de son existence, la horde de Nogaï pouvait mettre sur pied jusqu'à 300,000 hommes armés, car dans le XVIe siècle elle comprenait jusqu'à trente-huit camps différens, dont les débris se retrouvent encore de nos jours parmi les Baschkires, les Kirguis, et surtout les Uzbecks de Khiva et de Bukharie, surtout la tribu de Kankli, qui habitait en 1253 le pays occupé par Bâti sur le Volga, jusqu'à celui où résidait le Grand Khan Mengou. Elle appartenait aux plus anciennes du peuple turc, et avant l'invasion des Mongols, les Polovtsis étaient quelquefois désignés sous ce nom. La capitale des Nogaïs était Saraïtchik sur l'Oural; et cette horde menait sa vie nomade depuis la Samara et les bouches du Volga jusqu'à celles de l'Oural, de l'Emba et du Syr. Là se maintiennent jusqu'à présent les descendans de Scheïban, qui, dépossédés de la souveraineté de Kiptchak, et bientôt après de celle de la horde bleue de Zaïaitsk, s'emparèrent, après la mort de Tamerlan, du Touran (Sibérie) et autres contrées environnantes. La horde des Nogaïs subsista jusqu'a la moitié du XVIIe siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition des Kalmoucks, qui, à l'exemple de leurs ancêtres les Mongols, la dispersèrent de nouveau (1).

Revenons à Mamaï; il ne cessa de faire la guerre avec le khan de la horde d'au-delà du Volga, dans laquelle, après le nom d'Amourat, on voit figurer depuis 1364 jusqu'à 1366, celui d'Oziss, qui au reste paraît n'être qu'un surnom de chaque khan, par exemple Bàtou, Saïn, Mengou-Témir, Oksan et Kilk, Usbek, Albouka, etc. Enfin, s'il faut en juger par son invasion en Russie, qui l'obligea à passer de la rive droite sur la rive gauche du Volga, Mamaï, en 1367, étendit sa puissance jusque sur l'aile droite des Tatars (2).

---

(1) Carpin, 176; Hist. généalog. des Tatars, VIIe. part, ch. 3; Miller, Hist. de Sibérie, 33; le moine Bâcon dans Berger., pag. 15, 16; Rubruquis, ch. 20, 23; Langlès, III, 342; Hist. généalog. de Tatistchef, IIe. part., ch. 2.

(2) Langlès, III, 363; Hist. de Russie de Tatistchef, IV, 194, 210.

Cependant, soutenu par Edigée, prince souverain de la horde des Nogais, Tockhtamouiche, qui résidait de l'autre côté de l'Oural, commença à porter des regards attentifs sur les événemens de Kiptchak; au moment où Mamaï, défait le 8 septembre 1380 dans les champs de Koulikof, se préparait à une seconde expédition contre la Russie, il le surprit par une attaque, et l'ayant complètement battu dans les plaines du Caucase, il le força à s'enfuir à Kaffa, où il fut tué. Takhtamouiche réunit alors sous sa domination toutes les tribus de Kiptchak, et prit le titre de khan souverain de toutes les hordes. En 1385, malgré les avis d'Edigée, il s'engagea dans une lutte inégale et cruelle contre Tamerlan, qui venait de porter ses armes victorieuses jusqu'au Volga. (Comme il y séjourna onze mois, les annalistes l'ont placé au nombre des souverains de la horde d'Or). A peine son ennemi fut-il de retour à Samarcande, que Takhtamouiche réussit à rétablir son autorité dans Kiptchak, et leva de nouveau l'étendard de la révolte contre Tamerlan. Mais ses espérances furent trompées. En 1391, Tamerlan subjugua Kiptchak pour la seconde fois, et il s'apprêtait à entrer en Russie lorsqu'il tourna brusquement ses armes contre la Perse, ayant confié à Témirkoutlouk le commandement de la horde d'Or. Takhtamouiche se réfugia en Tauride parmi les Tatars de sa race, et comme il était depuis quinze ans déjà revêtu de la dignité de khan, il porta dans les chroniques le titre de premier tsar de Crimée (1).

---

(1) Hist. généal. des Tatars, VII[e]. part., ch. 3; Langlès, 381, 382; Herbelot, 874; Naruchévitch en Tauride, 88; Tatistchef, Hist. de Russie, IV, 290, 360; Stcherbatof, IV, 1[re]. part., 219, 272.

Contre le récit de nos annalistes, Bayadour-Khan et Langlès, au lieu de faire combattre Mamaï contre Takhtamouiche, lui donnent pour antagoniste Ourouss, qui était mort depuis long-temps, et Bayadour place ce fait cinq ans trop tôt, c'est-à dire en 1375; car l'année 1395 était la 15e. du règne de Takhtamouiche.

Je suppose que la bataille de Takhtamouiche contre Mamaï eut lieu non sur la Kalka, mais sur la Malka. Sur les bords de cette dernière rivière, entre les villages Soldatskaïa et Prokhladnaïa, sur un espace de 4 verstes, est un champ couvert de tertres en forme de tombeaux, et, d'après une tradition, il est appelé par les habitans champ de bataille de Mamaï, malgré les chroniques qui disent: « Ils se rencontrèrent sur la Kalka, dans la forêt de la Kalka (Karamsin, V.) Ceci ne peut pas se rapporter précisément à la Kalka, si célèbre par la bataille de 1224; car dans les déserts du Caucase, dans le voisinage de la Malka, on trouve également les rivières de Kevala et de Kalmiouss.

L'origine de Témirkoutlouk a donné lieu à plusieurs contestations : les uns le font appartenir à la race de Bâti; d'autres le regardent comme petit-fils, et quelques-uns même comme fils d'Ourouss, et lui donnent tantôt le nom de Timour-Mélek, tantôt celui de Koutlouk-Timour-Aglen; d'autres enfin le croient le même que Témir-Aksak ou Tamerlan, et cela en 1397 ou 1398, lorsque Témirkoutlouk agissait à Kiptchak, et que Tamerlan se battait contre Bajazet, au-delà du Caucase, dans la province de Karabaga, en Arménie. Mais la version d'Aboulhazi-Bayadour-Khan est la plus vraisemblable de toutes, et complètement justifiée par les faits. Selon lui, Témir-Koutlouk était petit-fils de Tamerlan, et né de son fils Melek-Oglou (appelé Témir-Bekbolan dans la liste des tsars d'Astrakhan), et d'une sœur d'Édigée, fille du célèbre Koutlouk-Kaba. D'après cette parenté, Témir-Koutlouk se serait, dès son enfance, constamment trouvé auprès d'Édigée; et une fois parvenu au trône, il lui aurait confié le commandement en chef de toutes les troupes. D'une autre part, ceux qui s'en rapportent à Schéreféditz, affirment qu'à cette époque Tamerlan nomma khan de Kiptchak, Ourouss, fils de Kavertchik (Koïritchak-Aglen), et que Témir-Koutlouk ne fut pas nommé avant l'année 1398. Ces deux opinions sont en contradiction avec nos annalistes, qui cependant étaient plus à même que personne d'observer tout ce qui se passait dans la horde. Kavertchik leur est entièrement inconnu; mais ils disent dans un passage « que le prince Simon Dmitrié-» vitch de Souzdal (mort en 1405), suivit successivement pendant » huit années à la horde les quatre tsars Takhtamouiche, Témir-» Askak, Témir-Koutlouk et Schadibek. » Dans un autre écrit, sous la date de 1395 : « Témir-Askak fit la guerre à Takhtamouiche..... » et le même automne, Vitovte, grand prince de Lithuanie, au » lieu de marcher sur Smolensk, attaqua Témir-Koutlouk à la tête » de ses Lithuaniens. » Ces témoignages, qui excluent Kavertchik du nombre des tsars de la horde, ôtent toute vraisemblance aux annales, qui disent qu'en 1395, Vitovte marcha contre Tamerlan, et qu'en 1397 il le força d'abandonner la Tauride à Témir-Koutlouk, tandis que celui-ci la possédait déjà au moment où Tamerlan dépossédait Takhtamouiche. Tamerlan s'en retourna d'Eletz au Caucase le 26 août 1395. Vitovte s'en fut en automne, et immédiatement après il marcha sur Smolensk; or il n'y fit la guerre avec Témir-Koutlouk qu'en 1399, au sujet de Takhtamouiche,

qui, ayant osé résister à Témir-Koutlouk, avait été battu, et s'était enfui à Kief avec ses deux fils. Alors Témir-Koutlouk, accompagné de son oncle Édigée, s'approcha des provinces lithuaniennes, exigeant que Vitovte lui livrât Takhtamouiche son ennemi, qu'il disait lui être entièrement étranger, c'est-à-dire ne pas appartenir à sa race. On se battit sur les bords de la Vorskla; Vitovte et Takhtamouiche furent défaits et mis en fuite: les vainqueurs portèrent la désolation dans la Lithuanie (1).

Témir-Koutlouk mourut en 1399 : il eut pour successeur dans la horde d'Or son fils aîné Schadibek (Karibek, Adibek), gendre d'Édigée, et son plus jeune fils, Timour-Aglen, reçut en apanage Astrakhan. Sous le règne de Tchadibek, et lorsque déjà Tamerlan n'était plus, Takhtamouiche pénétra en Sibérie pour tenter de remonter sur le trône; mais au mois de janvier 1407, il fut tué par Édigée, comme il est rapporté dans la série des tsars de Crimée. Schadibek lui-même perdit la vie au milieu des troubles qui agitèrent la horde cette même année. Ce prince laissa trois fils, Boulat-Saltan, Témourkhan et Khaïat-Eddin. L'aîné obtint la couronne par l'influence d'Édigée qu'il envoya en 1408 contre les Russes, sous prétexte que les fils de Takhtamouiche étaient cachés parmi eux. Mais tandis qu'Édigée, avec presque toutes ses forces, était occupé au siége de Moscou, la horde fut menacée d'une si puissante attaque, que Boulat-Saltan fut obligé de rappeler incontinent son armée (2)?

Il est à supposer que cette alarme fut causée par les enfans de Takhtamouiche, venus de la Crimée, puisqu'en 1410 Edigée me-

---

(1) Hist. généal. de Tatistchef, VII[e]. part., ch. 3; Bergeron, ch. 14, 16; Langlès, III, 381, 383; Naruchévith en Tauride, 89; Hist. de la Tauride, II, 231, 235; Hist. de Russie de Tatistchef, IV, 386; Stcherbatof, Hist. de Russie, IV, 271, 272; Karamsin, Hist. de Russie, V, 143, 147, 189, 160.

(2) Langlès, III, 385, 391; Naruchévitch en Tauride, 89; Schiltberger, de Munich, qui resta plusieurs années auprès d'Édigée, et en général dans tout le pays occupé par la horde d'Or, de 1394-1427, donne à Schadibek Schavoubokhen le nom de Témir-Tamour, frère de Politof (voy. Voyages de Schiltberger dans l'Orient, Munich 1814.) Hist. des Scythes, I, 61; Boulat y est pris pour le même que *Zéléni*-Saltan; Tatistchef, Hist. de Russie, IV, 400, 455; Stcherbatof, V[e]. part., IV, 53, 54; Karamsin, V, 170, 188. Quoi qu'il en soit, le nom de Témir ne figure point dans la série des tsars de la horde, inscrits dans les Annales de Vozkressensky.

naçait les descendans de Tagaï dans la Chersonèse, et que Djelaleddin (Zéleni-Saltan, Zédi-Saltan), fils aîné de Takhtamouiche, se trouvait déjà à Kief auprès de Vitovte en 1411, pour fuir les persécutions d'Édigée, le plus cruel ennemi de la race des Takhtamouiche. En effet, Djelaléddin ne négligea aucun moyen de réparer les malheurs de sa maison, et il y réussit; car après plusieurs invasions qu'il effectua à la tête des Lithuaniens et des Polonais, contre la horde d'Or où régnait avec Boulat-Saltan son oncle Timour-Agleu, le tsar d'Astrakhan parvint en 1412, à s'asseoir sur le trône de Kiptchak; mais, au mois d'août de la même année, il fut tué d'un coup de feu par son frère Kérimberdeï, qui disputa la couronne avec son troisième frère Djabbu-Berdeï, jusqu'à ce que tous ayant péri en 1413 eussent ouvert le chemin du trône à leur quatrième frère Kébek (Fébak). Leur cinquième frère, Berbedek, de même souverain de la Tauride, fut également tué par ses frères (1).

Sur ces entrefaites, Édigée ayant fait venir de la Bulgarie son parent Zébra on Zégra, inconnu à nos annalistes, mais que l'on peut hardiment mettre au nombre des descendans de Timour, et auquel M. Langlès donne le nom de Tcherkeg, le fit monter sur le trône de Kiptchak, après avoir ôté le sceptre et la vie à Kebek. Kadir-Berdi, sixième fils de Takhtamouiche, voulut tenter fortune dans la horde d'Or, mais il périt dans un combat contre Édigée. Cette témérité réussit mieux à Mahmoud, autre fils de Takhtamouiche, qui en avait huit, et que M. Langlès appelle tantôt Seïd-Akhmet Ier., tantôt Oulou-Mahmed.

Ce Mahmoud chassa de la horde Tcherkeg (Zégrou), ainsi qu'Édigée avec deux de ses fils Kaïkobad et Nour-Édin, ou Khaïat-Édin. Ce dernier se réfugia en Russie avec les autres enfans d'Édigée Khazi-Nourouz et Mansour; nos annalistes le connaissent sous le nom de Koïdadat. A la même époque parut également Barokh ou Barak, fils de Kavertchik (Koïritchak-Alen), petit-fils d'Ourouss, qui jusqu'alors avait habité les bords de la mer d'Azof. En 1422, ce prince livra bataille à Koïdadat, et fit irruption dans la horde d'Or, dont il s'empara après en avoir expulsé Mahmoud; mais bientôt après il périt lui-même des

(1) Schiltberger (70, 71) nomme Djelaleddin, Séguéladin et Kerimberdii, Keroumbardin; Langlès, III, 387, 388; Tatistchef, Hist. de Russie, IV, 459, 462.

mains de ce khan. Ce Mahmoud (Seïd-Ahmet Ier.) succomba sous les coups de Tcherkeg, parent d'Édigée, qui fut ensuite tué pour cause de tyrannie. Alors le trône de Kiptchak échut à Mahmed fils de Barak, qui remporta une victoire signalée sur Édigée avec le secours de Schirin-Bey, tsar de Crimée (1).

Il paraît, d'après les annalés de Pologne, que Djélaléddin laissa trois fils, petits-fils de Takhtamouiche : Betzaboul, Kérimberdeï et Yarmferdeï ; que Betzaboul, d'abord proclamé tsar de la horde d'Or par Vitovte, fut tué en 1418 par son frère Kérimberdeï, et que ce dernier fut également vaincu et privé de la vie par son plus jeune frère Kérimberdeï, soutenu par une armée de Vitovte. Mais ces événemens doivent, il me semble, se rapporter à la Tauride et non à la horde d'Or; autrement il serait impossible de les concilier avec la situation où se trouvait alors l'empire de Kiptchak ; d'ailleurs on ne trouve rien à l'appui ni dans nos chroniques ni dans les relations étrangères (2).

Mahmed, fils de Barak, ne resta pas long-temps paisible possesseur de la couronne de Kiptchak. Koïdadat, avec le secours de Khazi-Nourouz et de Mansour, fils d'Édigée, le vainquit et l'obligea de se réfugier dans la Crimée, l'apanage de ses ancêtres; et lui-même étant mort au bout de six mois, le trône de la horde d'Or échut à Mahomet, son neveu encore enfant, et fils de Timourkhan, troisième fils de Schadibek. La ressemblance des noms entre les deux Mahmed a donné lieu aux Tatars de les distinguer, le petit-fils de Tchinguis par le surnom de Oulou (grand), et celui de Timour par celui de Kitchi (petit). Oulou-Mahmed tenta contre Kiptchak une seconde entreprise dans laquelle il réussit en 1426 à refouler Kitchi-Mahmed dans les déserts d'Astrakhan, et ce n'est qu'à dater de cette époque que nous voyons Mahmed figurer dans nos annales, comme tsar de la horde. Mais en 1432, Kitchi-Mahmed, secouru par Édigée et par son oncle Sédiakhmet, parvenu à sa seizième année, rentra triomphant dans Kiptchak dont il chassa Oulou-Mahmed, et partagea le souverain pouvoir avec Sédi-Mahmed. Oulou-Mahmed se retira de nouveau sur la rive droite du Don, mais il ne put calmer la haine de ses

---

(1) Tatistchef, Hist. généal., VIIe. part., ch. 3; Schiltberger, 70, 77; Langlès, III, 388, 395, qui fait mourir Kadirberdi en 1430 ; Tatistchef, Hist. de Russie, IV, 690, 491; Karamsin, t. V.

(2) Hist. des Scythes, l. 12, 61, 62 ; Naruchévitch en Tauride, 91, 92 ; Hist. de la Tauride, 217.

ennemis. En 1438, Kitchi-Mahmed et Khazi-Nourouz, troisième fils d'Édigée, quittent le Volga, passent le Don au milieu de l'hiver, et tombent à l'improviste sur Oulou-Mahmed, qui n'osant risquer le sort d'une bataille, alla chercher une retraite plus sûre. Kitchi-Mahmed ne jouit pas long-temps des fruits de sa victoire. Dans l'automne de 1439, ayant fait mourir Mansoup, peut-être bien le même que Mansour, le plus jeune des fils d'Édigée, celui-ci, à la tête de ses Nogaïs, détrôna Kitchi, laissant la couronne au seul Sedi-Ahmet, tsar d'Astrakhan, qui régna ensuite jusqu'en 1460 (1).

Puisque nous parlons ici pour la dernière fois d'Edigée, qui mourut en 1440 dans un âge très-avancé, nous croyons devoir rapporter les particularités suivantes : les uns le regardent comme descendant de Tchinguis, et le font régner à Kiptchak en 1411 ou 1412, entre Timour-Aglen et Djelaléddin; d'autres prétendent qu'en 1416, ayant fait la paix avec Vitovte, il reçut de lui la souveraineté de la Tauride; et les troisièmes enfin veulent qu'ayant composé une horde des tribus habitantes de la mer Noire, il ait régné dans ces contrées comme prince indépendant, et qu'après avoir ravagé la Lithuanie et pillé Kief, il se soit réconcilié avec Vitovte. Comme chacune de ces versions contredit évidemment ce que j'ai dit plus haut, qu'Édigée Manguit n'était que principal chef de la horde des Nogaïs, je vais citer de nouvelles preuves à l'appui de ce que j'ai avancé si souvent. Toutes les fois que les chefs Nogaïs parlent de leur origine dans les traités du XVIe. siècle, ils ne se mettent jamais au rang des descendans de Tchinguis, et ne donnent point à Édigée le titre de khan de la horde d'Or, de Crimée, ou de quelque portion de l'empire de Kiptchak ; aussi Naruchevitch ne l'a-t-il point mis dans la série des tsars de Tauride. Nos annalistes ne citent également Édigée que comme un prince très-puissant dans la horde, et ils s'accordent en cela avec des témoins oculaires, l'Allemand Schiltberger, et l'Italien Josaphat Barbaro : selon le premier, Edigée avait une certaine suprématie sur les khans de Kiptchak et jouissait du droit de les nommer et

(1) Josaphat Barbaro, qui se trouvait à Tsan ou Azof en 1436 et 1452, dit que Kitchi-Mahmet avait 22 ans en 1438 ; Langlès, III, 391, 398 ; dans Karamsin, V, 239, 247. Oulou-Mahmet s'appelait d'abord simplement Mahmed, et bien que dans un passage Kitchi-Mahmed soit nommé comme frère d'Oulou-Mahmet, ceci n'est point conforme aux événemens.

de les destituer; le second (1438) dit simplement qu'Édigée commandait en chef les troupes de Sédi-Akmet-Khan. Le pillage de Kief, en 1416, ne peut être précisément attribué à Édigée; car la chronique de Sainte-Sophie qui rend compte de cet événement n'y fait aucune mention de lui. Au reste, il est bon d'observer relativement à ce prince, que le grand prince Vassili Dmitriévitch lors des fréquens voyages qu'il fit à la horde d'Or, eut occasion de le connaître particulièrement, qu'il l'accompagna même au-delà de l'Oural, et qu'à dater de cette époque, les Manguits se lièrent avec les princes russes. Voici comme s'exprimait Yomsoup, khan des Nogaïs, dans une lettre qu'il écrivait au tsar Iwan Vassiliévitch : « Depuis notre arrière-grand-père Idigui et votre » aïeul Vassili, c'est-à-dire depuis près de 200 ans (lunaires) » l'amitié subsiste entre nous. » (1)

Oulou-Mahmed, que nous avons laissé fuyant devant Kitchi-Mahmed, s'empara d'abord de la ville de Bélef, près de Nijni-Novgorod. Le hasard voulut qu'il eût la gloire de faire prisonnier en 1445 le grand prince Vassili Vassiliévitch, qui fut obligé de payer une forte rançon. En 1446, il soumit à son pouvoir Kasan, désolé par les Russes en 1399, où régnait alors Altoun-Beg, ou Altounaï Saltan, échappé au glaive de Tamerlan, et connu dans nos annales sous le nom de Libéï (Azii); Oulou-Mahmed fut tué par son fils Mahmoutiak, qui, s'étant également défait de Libéï, consolida sa puissance dans Kasan. Il en forma l'apanage de sa famille, et prit le titre de khan; aussi dans la série des princes de Kasan, il est cité comme le premier tsar de cette contrée; car Oulou-Mahmed conserva jusqu'à sa mort le titre de tsar de la horde. Mamoutiak régna dans Kasan jusqu'en 1461 : il eut pour successeur son fils Ibrahim. La couronne de ce royaume fut souvent portée par les Guireï de Crimée, et presqu'accordée successivement par les souverains de la Russie aux tsars d'Astrakhan Schikaleï, Epaleï et Édigée-Mahmed, sous lequel Kazan fut en 1552 réduite en province russe. (2)

En 1441, la Tauride était gouvernée par Gadji-Guireï, le premier de tous les Guireïs qui aient régné et qui existent encore dans ces contrées. Jusque-là il était resté en Lithuanie auprès de

---

(1) Josaphat Barbaro; Schiltberger, 70, 77; Langlès, III, 386; Hist. de Tauride, II, 236; Karamsin, Hist. de Russie, V, 126, 202, 353, 754.
(2) Langlès, III, 398; Hist. de Russie de Karamsin, V, 265, 303.

Casimir, qui l'avait envoyé en Crimée, comme il est mentionné dans la liste des Tsars de Crimée. Malgré l'opinion de quelques écrivains, ce fut donc à Casimir, et non à Vitovte mort en 1430, que Gadji-Guireï fut redevable de la couronne. Les chroniques le disent tantôt le fils, tantôt le petit-fils, tantôt le cousin de Takhtamouiche. Nul doute qu'il ne descendît de Tchinguis et qu'il ne fût même arrière-petit fils de Takhtamouiche, petit-fils de Djélaliddin, fils de Betsaboul, appelé dans les annales de Crimée Devlet-Berdi-Oulan, auquel les Tatars donnèrent le surnom de Takhtamouiche. Cependant, en reconnaissant Gadji-Guireï pour fils de Betsaboul, on ne pourrait dire avec M. Langlès qu'il serait monté sur le trône à l'âge de 18 ans; car depuis la mort de Betsaboul jusqu'en 1441, il y a un espace de 23 ans. (32)

Les lettres des chefs nogais aux grands princes de Russie renferment des idées précises sur les dynasties qui ont régné à Astrakhan, en Crimée et à Casan. Il y est dit plusieurs fois : « Astrakhan, propriété du tsar Temir-Koutlouï... La Crimée apanage » du tsar Takhtamoniche...... Kasan, propriété (Yourt) du tsar » Barak. » Ces derniers mots ont surtout un grand prix pour moi, car ils confirment ce que j'ai dit plus haut qu'Oulou-Mahmet était réellement fils du petit-fils d'Ourouss, Barak, Khan de la horde, et nommé dans la série des tsars de Casan Etchkel-Assan-Oulan. Encore une preuve qu'Oulou-Mahmet descendait de Tchinguis, c'est que Saïb-Guireï, khan de Crimée, s'appelait son aïeul, et qu'en 1489, Ivak Tsarévitch de Scheïban donnait le nom de frère à Alcham, tsar de Kazan, arrière-petit-fils d'Oulou-Mahmet (2). Les membres de la race de Tchinguis étaient si fiers à cette époque, et haïssaient tellement les descendans de Timour, qu'ils ne voulaient point reconnaître leurs liens de parenté.

Sous le règne de Sédi-Akhmet, khan de la horde d'Or, la guerre se ralluma de nouveau entre les descendans de Timour et

---

(1) Langlès, III, 401, 402; Narouchiritch en Tauride, 89, 92; Karamsin, Hist. de Russie, V, 331, 353, 354; Bayadour-Khan (VIIe. part., ch. 3), appelle le père de Gadji-Guireï Jiassouddin; il le fait descendre de Tagaï-Timour. Dans l'Histoire de la Tauride (II, 257) on a ajouté le mot de Devlet à celui de Gadji, par terme d'épithète, qui veut dire *saint*. Les Annales Byzantines ne parlent de Gadji-Guireï qu'en 1442. (*Mém. Popul.*, des Tatars.)

(2) Karamsin, Hist. de Russie, VIII, 82.

ceux de Tchinguis. Des auteurs ont écrit que Sédi-Akhmet, battu par Gadji-Guireï, s'était retiré en Lithuanie vers l'an 1452 avec ses neuf fils, et qu'ayant été arrêté par ordre de Casimir, il était mort à Kowno. Mais ce fait est invraisemblable puisque nos annales font mention de Sédi-Akhmet comme tsar de la horde non-seulement en 1455, mais encore en 1457 et 1459 (1).

Il eut pour successeur son fils Mahmet ou Mahmout, qui régna depuis 1460 jusqu'en 1470; et en 1471 Mahmoud laissa la couronne à son plus jeune frère Akhmat. Ce prince ayant osé envoyer revendiquer auprès du grand prince Jean Vassiliévitch le tribut que les Russes avaient si long-temps payé à la horde, ses ambassadeurs furent assommés à Moscou. Furieux, il se porta, sur les frontières de la Russie avec une armée de 100,000 hommes; mais pendant qu'il attendait sur l'Ougra que Casimir vînt à son secours, Mengli-Guireï, khan de Crimée, allié des Russes, tomba sur les Lithuaniens; et une partie des troupes russes réunie aux sultans de Crimée, qui résidaient dans la ville de Kassimof en Russie, descendit le Volga jusqu'à Saraï, capitale d'Akhmat, et la détruisit de fond en comble. D'un autre côté, les Nogaïs, également bien disposés pour le monarque russe, portèrent la désolation dans la horde, et, d'après les chroniques, ils tuèrent Akhmat le 6 janvier 1481, entre le Volga et le Don, au moment où il revenait des bords de l'Ougra avec Ivak, tsarévitch de Scheïban. Ce fait dément bien l'assertion qu'Akhmat vaincu par Mengli-Guireï et obligé de fuir à Kief chez les Polonais, ses alliés, aurait, au lieu de protection, trouvé la captivité dans Kowno. Les lettres des princes nogaïs Seit-Akhmet et Youssoup à Jean Vassiliévitch prouvent également que celui qui contribua le plus à la perte d'Akhmat fut son beau-frère et son favori Témir, prince souverain des Nogaïs, successeur d'Édigie, qui avait reçu de grands présens du tsar de Russie. Le premier écrivait en 1536 : « Les Russes ont donné à notre aïeul le prince Témir 40,000 altines d'argent. » L'autre en 1549 : « Notre frère Témir a tué le tsar Akhmat à cause de son alliance avec le *prince Blanc* (le roi de Pologne) (2) ».

(1) Langlès, III, 402; Sestrentzévitch; Stcherbatof, IV, 1re partie, 590, IIe part., 7, 91-95, IIIe part., 149; Karamsin, V, 353, 354.

(2) Naruchev. en Tauride, 105. 106; Hist. de la Tauride, 204, 253; Tatistchef, Hist. de Russie, IV, 555, 574, 578; Stcherbatof, Hist. de Russie; Karamsin, V, VI, VII.

Ainsi s'éclipsa la puissance de la horde d'Or : elle ne fut plus qu'une ombre d'elle-même sous le règne des descendans de Timour, Mourtaza, Sédi-Akhmet (Seïd-Akhmet) et Schih-Akhmet, fils de l'infortuné Akhmat, et dont Astrakhan était la capitale; ils portèrent encore le titre de tsars de la horde, mais leurs successeurs ne furent plus nommés que tsars d'Astrakhan, comme Kassim (Kaslaï), Akkoubek, Abder-Rakhman, Yamgourtcheï, et Dervich-Aleï. Le dernier reçut l'investiture de Jean IV, et, lors de sa trahison, en 1556, Astrakhan fut réuni à l'empire russe (1).

Je dirai, pour terminer, que les Russes hésitèrent de regarder comme légitime la domination de Témirkoutlouk et de ses descendans dans la horde. Les ambassadeurs de Témirkoutlouk, petit-fils de Sédi-Akhmet, ayant paru devant Vassili l'Aveugle, le prince Schémiaka lui dit qu'il n'était point tsar légitime; et l'archevêque Vassili en 1480, au moment où le khan Akhmat, fils de Sidi-Akhmet, était sur les bords de l'Ougra, écrivait au grand prince Jean Vassiliévitch, que ce khan était un imposteur, qu'il n'était ni tsar ni de la famille des tsars.

Maintenant ces recherches nous fournissent deux suppositions, la première que Nogaï et Tagaï n'étaient qu'un seul et même prince, qui, en qualité de petit-fils de Tchinguis-Khan, régnait dans la horde par droit de succession; la deuxième que la chute de cette horde a eu lieu, non sous les descendans de Tchinguis, mais sous la domination de ceux de Timour, et qu'elle fut accélérée par la haine implacable dont ces deux races étaient animées l'une contre l'autre.

243. Histoire abrégée de la Finlande. (*Archives du Nord*, 1824, avril, n. 7.)

Cet article fait partie d'un Dictionnaire historique et géographique manuscrit, servant d'explication à l'ancienne géographie de l'empire russe. Son principal mérite consiste en ce que l'auteur a su réunir succinctement, en un même cadre, tout ce que l'Histoire de Suède de Dalin, la Géographie de Dürberg, les Recherches de Lehrberg, et beaucoup d'autres ouvrages tant russes qu'étrangers, peuvent contenir de faits relatifs aux révolutions de Finlande.

(1) Annales Russes, année 1556; Stcherbatof.

244. Geschichte der Deutschen, etc. Histoire des Allemands, à l'usage de la jeunesse. 2e. édit.; par Jerrer. 2 vol. in-8°.; prix, 4 Thlr. 16 gr. Nuremberg; Campe. (*Ergänz. zur allg. Litt. Zeitung*, 1825; juin, p. 505.)

La seconde édition de cet ouvrage lui sert de recommandation. En effet, il mérite d'être recommandé sous plus d'un rapport, soit pour le choix des matériaux, soit pour les observations instructives ou pour la bonne disposition. L'auteur s'est principalement attaché à donner un but moral à son ouvrage, et pour atteindre ce but il a jugé nécessaire d'y mêler de nombreuses esquisses biographiques, méthode qui n'est pas sans mérite lorsque l'ouvrage est destiné à la bibliothéque de la jeunesse.

245. Armorial du royaume des Pays-Bas; publié par M. de Neufforge, et lithographié par M. Jobard, lithographe du roi, à Bruxelles.

Personne n'était plus en état d'entreprendre ce travail que M. de Neufforge, très-versé dans la science héraldique, et animé de tout le zèle pour faire les recherches qu'exige une telle entreprise, ayant pour but de publier non-seulement les armes des personnes auxquelles le roi des Pays-Bas a accordé des titres ou la reconnaissance de noblesse, mais aussi celles des familles qui avaient droit au port des armoiries timbrées, sous les prédécesseurs du Roi, c'est-à-dire celles des anciennes maisons dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et celles des familles qui avaient reçu des titres des anciens souverains, ou acquis une noblesse héréditaire par les emplois qui la conféraient. Les cahiers qui ont paru sont d'une pureté d'exécution qui ne laisse rien à désirer.

L'ouvrage, qui aura 25 livraisons chacune de six feuilles et de 54 armoiries, se recommande à tous les amateurs du blason.

XXX.

246. Histoire d'Angleterre depuis Jules César jusqu'en 1760, par Olivier Goldsmith, continuée jusqu'à nos jours par Charles Coote; trad. de l'angl. par Mme. Alex. Aragon; les tomes I et II sont en vente. (*Voyez Bullet. de juin* 1825.)

Le deuxième volume renferme une période de deux siècles et demi, et comprend les régnes d'Édouard II, Édouard III, Richard II, Henri IV, Henri V, Henri VI, Édouard IV, Édouard

V, Richard III, Henri VII, Henri VIII, Édouard VI, et Marie, avec le commencement du règne d'Élisabeth. Cette période offre les caractères suivans:

Édouard II fut redevable de ses malheurs, à ses honteux penchans pour un vil favori, honteusement fameux lui-même sous le nom de Gaveston. Sous le règne d'Edouard III fut institué l'ordre de la Jarretière, et le parlement voit augmenter ses droits dont il devait user bientôt pour déposer Richard II, avec lequel parut le réformateur Wicklef. Henri IV d'Angleterre fut tyran sur le trône, mais il sentit déjà l'influence des communes. Sous Henri V, qui devint un moment régent de France, l'Angleterre s'éleva aux dépens de notre patrie alors malheureuse et déchirée par les guerres civiles. Sous Henri VI commencèrent les querelles des maisons d'York et de Lancastre, qui pendant le règne d'Edouard IV continuèrent, en distinguant les deux partis par les deux noms de Rose rouge et de Rose blanche. Le tuteur d'Édouard V devint son meurtrier, et envahit le trône en prenant le nom exécré de Richard III. L'argent de Henri VII fonda son despotisme, qui, au règne de Henri VIII, prit le caractère le plus bizarre et le plus odieux, par un schisme effroyable et par des divorces qui allaient ensanglanter les échafauds. Enfin Edouard VI, sous le protectorat de Sommerset, établit la réforme encore mal entendue, et à laquelle Marie, après avoir immolé l'infortunée Jeanne Gray, fit éprouver une réaction catholique qui s'évanouit à l'avènement d'Élisabeth, implacable ennemie des papistes, et de Marie Stuart qu'elle fit décapiter.

Le style du traducteur continue à se faire remarquer par la même élégance et la même précision que dans le premier volume. A. Mt.

247. Mémoires de Jacques, comte de Waldegrave, chev. de l'ordre de la Jarretière, membre du conseil privé de S. M. sous le règne de George II, et gouverneur du prince de Galles, ensuite George III, depuis 1754 jusqu'en 1758. In-8. de XXIV et 219 p. Prix, 4 f. 50 cent. Paris, 1825; Treuttel et Wurtz.

Ces mémoires ont été imprimés en anglais sur un manuscrit écrit de la main même de lord Waldegrave. L'édition anglaise

est précédée d'une notice de l'éditeur, reproduite dans la traduction, et où l'on a rassemblé toutes les notions qu'on a pu se procurer sur cet homme d'état et sa famille.

Ils contiennent, sous la forme de portraits et d'anecdotes de cour, un tableau piquant de l'état intérieur du gouvernement britannique vers le milieu du dernier siècle, c'est-à-dire à l'époque mal connue sur le continent, où il tendait à prendre cette force et cet aplomb qu'il a acquis sous le règne de Georges III. C'est alors qu'on vit tour à tour Pitt et Fox, véritables chefs des partis opposés, se disputer le pouvoir. Les récits de lord Waldegrave font connaître une foule de circonstances secrètes, de petites menées par lesquelles les changemens de ministère se détruisaient et s'effectuaient dans ces temps de troubles intérieurs qui précédèrent la guerre de sept ans. Moins superficiels qu'on ne le penserait au premier coup d'œil, ces mémoires agréables à lire seront utiles pour découvrir et expliquer la cause cachée de plusieurs faits de cette époque. L'auteur s'exprime avec une rare liberté et une grande bonne foi sur les hommes de son temps qui occupaient la scène politique; mais il ne sort pas des intrigues de cour, et on ne doit point s'attendre à y trouver autre chose, si ce n'est des portraits bien tracés des principaux personnages qui y figuraient ou qui avaient part aux affaires. D.

248. Les Tournois du roi René, d'après le manuscrit et les dessins originaux de la bibliothèque royale, publiés par MM. Champollion-Figeac, pour le texte et les notes explicatives; L. J. J. Dubois, pour les dessins et les planches coloriées; Ch. Motte, lithographe, éditeur de l'ouvrage. Un volume grand in-folio Jésus vélin, contenant environ 100 p. de texte, et 20 planches coloriées, dont plusieurs de format double; distribué en 4 livraisons. (Extrait *du Prospectus.*)

Les Tournois, *Eschole de prouesse*, comme disaient les écrivains du temps, furent une institution française à la fois politique et militaire. Simples combats en troupes, ou *trespignées*, à l'époque de Louis de Germanie et de Charles son frère, on les perfectionna dès le siècle suivant; on régla les diverses sortes de luttes et d'armes, depuis le *combat à la foule* jusqu'à la *Jouste*, ou combat seul à seul. L'expérience améliora encore ces règles, et Geoffroi de Preuilli, mort en 1066, passe généralement pour avoir rédigé les lois qui devaient être observées dans les Tour-

nois. La sagesse des chevaliers modérait aussi l'ardeur de ces jeux quelquefois ensanglantés. Des informations sévères sur l'état et la naissance des prétendans assuraient l'exécution de ces lois, et l'infamie suivait de près leur infraction. Images vivantes de la guerre, les Tournois exerçaient la noblesse française à l'habitude des armes; elle y signalait à l'envi son adresse, sa force et sa bravoure; elle y préludait à des victoires plus utiles au roi et à la patrie.

Les Tournois étaient proclamés long-temps d'avance, dans les termes les plus fastueux et dans les pays les plus éloignés. La pompe des cérémonies, le luxe des tentes et des pavillons qui couvraient la campagne; la magnificence des décorations et des équipages; l'éclat des fanfares et d'une musique toute guerrière; la variété et la richesse des armes, des bannières, des banderolles et des écussons; la réputation des combattans; l'illustration des juges, choisis parmi les plus anciens chevaliers; la présence des dames les plus renommées pour leur beauté, leur esprit et leur naissance, attiraient à ces grands spectacles les princes de divers États et les personnes les plus distinguées de leur cour. Ils y étaient les témoins assidus des exploits inspirés à de braves écuyers par le titre modeste de *Serviteur des dames*, dont chacun s'honorait hautement de mériter et d'obtenir les suffrages, portant dans le combat le *joyau* dont une d'elles avait daigné orner son *heaume* ou son *écu*. Ces combats entretenaient la lignée de nos *preux*, titre qui fut le prix d'une vie illustrée et sans tache, constamment fidèle aux lois de l'honneur et de la galanterie. Noblesse (libéralité), générosité, clémence, modestie, discrétion, devaient être les compagnes de toutes les vertus militaires, et les préceptes de la chevalerie proclamaient qu'un maintien simple et réservé était l'extérieur le plus propre à rehausser l'éclat de la victoire :

Ung Chevalier, n'en doubtez pas,
Doit férir hault et parler bas.

Ces leçons d'humanité et de courtoisie, tant de fois répétées dans les Tournois, ne pouvaient être oubliées à la guerre dans la fureur des combats : elles rendirent souvent la victoire miséricordieuse; l'histoire en a conservé de mémorables exemples, et la poésie leur a souvent consacré ses chants. De là sortirent tant de guerriers, la gloire et l'appui de la France; de là aussi l'origine

des armoiries, les vertus chevaleresques, l'adoucissement des mœurs par le mélange des hommes et des intérêts, et le respect pour les femmes, dont ces jeux olympiques du moyen âge firent dès-lors le caractère dominant chez les Français, hâtant ainsi, dans de pompeux divertissemens, les progrès de la civilisation moderne.

Un roi né Français, et tout à la fois peintre, poëte, musicien, agriculteur, philosophe, théologien, guerrier et courtois, *René d'Anjou, comte de Provence et roi de Naples* (né en 1408, mort en 1480, à Aix en Provence), a tracé de sa main les tableaux variés de ces jeux, et a décrit, dans le plus grand détail, les règles que devaient observer le seigneur qui proposait le Tournoi et celui qui l'acceptait. *L'appelant* est le duc de Bretagne, et le *deffendant* le duc de Bourbon. L'ouvrage est adressé par le royal auteur *à très-hault et puissant prince*, son *très chier, très amé et seul frère germain, Charles d'Anjou, comte du Maine, de Mortaign et de Guyse*; c'est pour lui qu'il fait ce *Traicté de la forme et devis comme ung Tournoy servit à entreprendre à la Court ou ailleurs en quelque marche de France, quant aucuns princes le vouldraient faire faire.*

Le roi René décrit toutes les circonstances relatives aux Tournois; ces descriptions ont toute la naïveté de l'idiome du temps, et l'histoire de la langue française y recueille d'aussi précieux renseignemens que l'histoire des anciennes mœurs.

Vingt-six dessins coloriés, et de format in-folio jésus, représentent dans tous leurs détails ces scènes piquantes; la variété des costumes, des armes, des décorations et des cérémonies fait revivre à nos yeux, et sous tous leurs aspects, les coutumes du vieux temps; ils nous représentent le tableau animé et vrai de la vie sociale, des goûts et des idées dominantes chez nos ancêtres; de grands noms et de grandes illustrations s'y rattachent aux plus brillans souvenirs de la monarchie.

Ce sont ces mêmes tableaux, presque oubliés jusqu'ici, que l'on se propose de reproduire dans leur intégrité, dans leurs formes et dans leurs couleurs, tels enfin que le bon roi René les a dessinés et peints de sa main, pour le duc d'Anjou, son frère; ils seront accompagnés du texte descriptif, rédigé aussi par ce prince; et afin de conserver à cet ouvrage toute son originalité, ce texte sera imprimé en caractères gothiques, gravés et fondus

par MM. Firmin Didot père et fils, et dont la fin de ce prospectus présente un modèle.

Vingt planches coloriées, de même format, et dont cinq sont de grandeur double, seront de véritables *fac simila* des peintures originales; à cet égard, les soins les plus scrupuleux répondront à l'attente de MM. les Souscripteurs, et M. L. J. J. Dubois, chargé de diriger le dessin, la gravure et le coloriage de ces planches, ne négligera rien pour assurer leur parfaite exécution.

Le portrait du roi René, peint de son vivant, ornera le frontispice de ce beau volume.

Il sera publié en quatre livraisons de format in-folio; chacune d'elles contiendra 24 pages de texte, imprimées par MM. Firmin Didot père et fils, avec des caractères gothiques neufs, et 5 planches, dont celles de format double ne compteront que pour une seule.

L'ouvrage sera tiré à un petit nombre d'exemplaires, limité par celui des Souscripteurs, et dans tous les cas il ne dépassera pas deux cents.

La liste des Souscripteurs sera imprimée à la fin de l'ouvrage, dans l'ordre de souscription, et les exemplaires seront délivrés dans ce même ordre.

Le prix de chaque livraison, composée de 24 pages de texte et de 5 planches coloriées, dont une double, au moins, est fixé à 75 fr. L'ouvrage entier, ou les quatre livraisons, 300 fr. La première livraison paraîtra au mois de novembre prochain, et les suivantes de trois mois en trois mois sans interruption, de sorte que l'ouvrage sera terminé dans une année.

On souscrit en se faisant inscrire : Chez MM. Motte, éditeur de l'ouvrage, rue des Marais, n°. 13, faubourg Saint-Germain; Firmin Didot père et fils, imprimeurs du roi, rue Jacob, n°. 24; L. J. J. Dubois, auteur des dessins du *Panthéon égyptien*, rue de Savoie, n°. 4.

Le prospectus est terminé par une page du texte, modèle du beau caractère gothique qui reproduira cet intéressant ouvrage dans sa forme originelle. On peut voir chez MM. Didot, Dubois et Motte des modèles des planches coloriées. On s'assurera ainsi de la fidélité de leur exécution.

249. FRANZ DER ERSTE KÖNIG VON FRANKREICH. François I, roi de France. Tableau des mœurs du 16e. siècle. Par le profess. HERRMANN. In-8°. et 422 p. Pr. 2 rthlr. Leipzig, 1824; Fleischer. (*Allg. Repertor.* de Beck, 1824; 1er. vol. 6e. cah. p. 433.)

En offrant un tableau des mœurs du 16e. siècle, l'auteur avait jugé nécessaire de mettre en tête de son ouvrage des observations générales sur le sort du pays et des empires influencés par les entreprises de François Ier. et de jeter un coup d'œil sur l'état de la civilisation de la première moitié du 16e. siècle. L'auteur a choisi François Ier. non pas pour ses qualités de grand monarque ou pour l'excellence de son cœur (l'histoire a prononcé sur ces deux qualités), mais bien pour son esprit chevaleresque, sa galanterie, ses amours et sa dureté envers les hérétiques. Faire la description de la cour de France dans cette époque, c'est la faire en même temps de la plupart des cours européennes dans le même temps. L'auteur a cité çà et là les sources d'où il a tiré les matériaux de son tableau qui offre autant d'intérêt que de vérité.

250. PRÉCIS HISTORIQUE de tous les événemens remarquables arrivés à Marseille depuis 1789, jusqu'au 25 juin 1815, in-12. 4 fs. Marseille, 1825; Chardon.

251. LE SIÉGE DE BOULOGNE EN 1544; poëme par M. le baron d'ORDRE, avec des notes historiques, un essai topographique sur les environs de Boulogne au 16e. siècle, et un plan du siége, par M. Alex. MARMIN; in-8°. Boulogne, 1825, imprim. de Le Roy-Berger.

Nous n'avons à examiner ici que les notes historiques qui servent de commentaire au poëme; elles sont relatives à la fondation d'une fête commémorative de la conquête de la ville par le roi, le 25 avril de chaque année; à la colonne de Boulogne, commencée en 1803 et consacrée en 1814 à la mémoire de la restauration du trône des Bourbons; au courage que déployèrent ses habitans lors du siége de leur ville; à Eurvin, qui en était alors le maire; aux entrevues de François Ier. avec Henri VIII dans les environs de Boulogne, et à leur combat singulier; à la situation de Beaurepaire où l'armée anglaise débarqua; la mar-

che de cette armée, le luxe de ses uniformes et la simple tunique de lin des Irlandais; les exploits de Jacques de Coucy, gouverneur de Boulogne, et ceux de quelques autres seigneurs du temps; le courage des femmes et des vieillards pour la défense de cette ville; enfin toutes les circonstances de l'assaut livré par les Anglais et le texte de la capitulation. Un plan très-bien gravé est un bon complément de la topographie de cette ville et de ses environs. On trouvera donc dans les notes qui accompagnent ce poëme une foule de renseignemens historiques aussi utiles à l'histoire générale de France qu'à celle de la ville qui est le sujet de ces recherches. C. F.

252. History of the state of New-York. Histoire de l'état de New-York, comprenant les Annales des aborigènes et des colons, par John V. N. Yates et Joseph W. Moulton. In-8°, vol. I, part. I, New-York, 1824.

Tandis que les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie couvraient la presque totalité du monde chrétien, l'Italie devenait un foyer de lumières dont ce contraste faisait ressortir toute la splendeur. Cette contrée, si célèbre dans les annales de l'esprit humain, produisit à la même époque, c'est-à-dire vers la fin du quinzième siècle, un homme extraordinaire dont le nom se rattache à un des plus grands événemens qui soient consignés dans l'histoire. Les deux hémisphères s'ignoraient complètement l'un l'autre; Christophe Colomb parut, et, en 1492, une haute conception de son génie donna l'Amérique à l'Europe. La découverte du nouveau monde réveilla dans l'ancien cet esprit d'investigation inné chez l'homme, et qui le porte invinciblement à remonter des effets aux causes. De là est née la question de savoir comment l'Amérique a été peuplée.

Cette question, qui n'est pas encore et ne sera peut-être jamais résolue, conduit l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons à donner une notice sur les antiquités de New-York, de l'Ohio, du Misissipi et du Mexique, consistant en une série d'anciennes ruines qui annoncent un plus haut degré de civilisation que dans le reste de l'Amérique septentrionale. L'écrivain recherche ensuite quels furent les auteurs de ces monumens, et s'ils furent les ancêtres des indigènes de New-York; il nous montre une ressemblance frappante entre leur cosmogonie et celles des Égyptiens, des Chinois et des Hindoux; et à l'appui de son

opinion sur l'origine asiatique et européenne des Américains, il cite les rapports et l'analogie de leurs fortifications avec celles des Bretons et des Danois. Nous ne suivrons pas l'auteur dans toutes les conjectures qu'il présente sur la population de l'Amérique, et qui peuvent se réduire à deux hypothèses, d'après lesquelles la migration aurait eu lieu du nord-ouest de l'Europe et du nord-est de l'Asie.

Ces suppositions, peut-être admissibles pour les hommes, ne sauraient expliquer d'une manière aussi satisfaisante le passage des animaux en Amérique : on a en conséquence prétendu que les continens primitivement unis furent séparés par des éruptions volcaniques et des tremblemens de terre. D'autres savans ont cru trouver l'origine des Américains dans la comparaison de leurs idiomes avec ceux de l'ancien monde; enfin quelques-uns se sont crus autorisés à regarder ces peuples comme autochthones. Après avoir rapporté les diverses opinions émises jusqu'à ce jour sur cette question, l'auteur conclut par des raisonnemens hypothétiques, se fondant sur les révolutions que le globe a éprouvées à diverses époques.

La seconde division de l'ouvrage embrasse l'examen de la question de savoir si l'Amérique était connue à l'Europe avant Colomb. Le lecteur a déjà entrevu dans ce qui précède la solution probable de cette question subsidiaire; l'auteur ajoute quelques remarques concernant les connaissances maritimes des anciens, et observe que quoiqu'ils n'eussent que des idées vagues sur un continent occidental, et qu'il soit vraisemblable que des Européens ont visité cette partie du globe long-temps avant Colomb, néanmoins ces considérations ne suffisent pas pour priver cet homme célèbre de l'honneur de sa découverte.

Les effets de ce grand événement sur les relations commerciales des états de l'Europe font le sujet de la troisième division, dans laquelle l'auteur appelle l'attention du lecteur sur les voyages de découvertes entrepris par les Européens, et sur les prétentions de plusieurs nations à la propriété de cette partie de l'Amérique septentrionale renfermée dans les limites de la colonie de New-York. L'historien raconte ensuite les expéditions des Espagnols dans ces contrées, où une politique audacieuse et une cruauté inouïe ont signalé leur séjour et ont laissé dans le souvenir des hommes des traces à jamais ineffaçables des horreurs

que leur a fait commettre une cupidité effrénée, et que les vaines donations de la cour de Rome ne sauraient justifier aux yeux de la postérité.

Des voyages entrepris sous les auspices de François Ier., par Verrazzani et Cartier, ne produisirent d'autre résultat que quelques notions sur les mœurs de certaines peuplades de l'Amérique septentrionale. Plusieurs voyageurs anglais s'embarquèrent pour le nouveau monde, sous le règne d'Élisabeth; l'un d'eux, Barthelemi Gosnold, un an avant la mort de cette princesse, y fonda une colonie, défricha les terres, et y éleva la première maison qui ait existé sur le sol de New-York.

Le roi Jacques, à son avénement au trône d'Angleterre, accorda des lettres patentes à de nouvelles compagnies qui furent autorisées à établir des colonies dans le nord et dans le sud de la Virginie.

Quoique, sous Henri IV, des Français eussent fait des voyages dans l'Amérique septentrionale, cependant ce ne fut que sous Louis XIV que notre commerce dans cette partie du globe prit quelque consistance. Champlain, sous le premier, fit voile pour le Canada et fonda Quebec, s'enfonça dans l'intérieur des terres jusqu'au pays habité par les Iroquois, contre lesquels il eut à soutenir plusieurs combats meurtriers, tandis que l'Anglais Hudson remontait les fleuves situés au sud de la province de New-York. L'auteur trace l'histoire des expéditions de cet illustre navigateur, qui chercha vainement au nord de l'Amérique un passage qui le conduisît dans l'Océan pacifique. On trouve ensuite une description fort intéressante des pays parcourus par Hudson, et des détails curieux sur les localités et sur les peuples qu'il visita; et dans tous ces récits, le lecteur n'a qu'à regretter les maux qui accablèrent cet audacieux et infortuné voyageur.

La quatrième partie de l'histoire de New-York contient en substance les traités conclus entre les souverains de l'Europe pour assurer à chacun les possessions qu'il avait acquises. Mais on sait quelle faible barrière ils ont de tout temps opposée à la force dirigée par l'esprit d'usurpation et d'envahissement. On sait, en effet, avec combien de jalousie l'ambitieuse Angleterre voyait la prospérité des colonies françaises; aussi a-t-elle employé pour les anéantir toutes les ressources de son génie et de sa puissance. Mais elle ne songeait pas que plus une colonie est florissante, moins elle est docile à la métropole. Les colons se

sentant dignes de la liberté, et capables de la conquérir, ne reconnurent plus une mère-patrie qui les opprimait et les regardait comme n'existant que pour elle. Les Américains secouèrent un joug qui devenait de jour en jour plus pesant, et la cause de l'indépendance triompha.

L'ouvrage est terminé par un tableau aussi vrai qu'intéressant de l'état actuel de la province de New-York. On est d'abord surpris de la rapidité sans exemple, avec laquelle elle est parvenue à une situation aussi florissante; mais l'étonnement cesse, lorsqu'on pense au régime politique sous lequel vivent ses habitans. A l'ombre d'une sage liberté et de lois fondamentales qui la garantissent, New-York voit de plus en plus prospérer dans son sein, les arts, le commerce et l'industrie; New-York prouve assez que les hommes ne sont heureux que lorsque les institutions publiques sont en harmonie avec les mœurs des temps et des lieux, on obéit alors comme par instinct à des lois dont l'exécution s'identifie avec le libre exercice des facultés physiques et morales de l'homme. New-York, enfin, montre que ce sont les gouvernans qui font les peuples ce qu'ils sont.

E. C. D. A.

MÉLANGES.

253. Société asiatique de Calcutta. (*Asiat. Journ.* Avril 1825).

Séance du 5 janv. 1825. — On présente des manuscrits, des médailles et des peintures de Bhote, ainsi que quelques manuscrits sur des matières religieuses, et consistant en stances dans un langage semblable au bengali, en l'honneur de Vishnou. Ils ont été trouvés dans une boîte à Rangoun, après que les Birmans eurent été chassés de la place par les troupes anglaises. La société reçoit les numéros 9-11 du *Journal asiatique* de Paris, *l'Exposition de la foi musulmane* et les *Oiseaux et les fleurs* de M. Garcin de Tassy; 4 vol. des Mémoires sur l'Égypte; la 26e. livraison des *Monumens de l'Indoustan*, de feu M. Langlès; la grammaire de la *langue arménienne* de M. Cirbied; les ouvrages sur les Mollusques de M. de Férussac, avec une invitation adressée aux membres, de contribuer au *Bulletin universel*; les *Recherches statistiques sur Paris* envoyées par M. Villot, l'*Essai sur l'emploi du temps* par M. Jullien, et 3 numéros de la *Revue encyclopédique* pour 1824, enfin les *Élémens de la langue turque* et les *Voyages en Perse* de M. Jaubert.

254. Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande. (*Séance du 16 avril 1825.*)

Le secrétaire donne communication des dons suivans faits à la société : par John Reeves, esq. une carte chinoise de la province de Quang tung (Canton), et un planisphère céleste accompagné d'un catalogue des constellations. Par Thol. P. Platt, esq., bibliothécaire de la Soc. biblique, britannique et étrangère, et en son nom, des exemplaires de la traduction des écritures saintes, en diverses langues, faite sous les auspices et aux frais de la société. Cette magnifique collection s'élève à plus de cent volumes bien reliés; il y manque quelques traductions orientales qui seront envoyées lorsque la société les aura reçues. Par le Rév. S. Welton, copie d'une inscription arabe trouvée sur une pierre reçue par un gentleman anglais dans un ballot de marchandises venu de Smyrne, avec une traduction faite par le donateur. Par un anonyme, un opuscule sur le commerce colonial. La société vote des remercîmens aux donateurs. Ensuite le secrétaire fait lecture d'une lettre de Thol. Pell Platt, esq. à laquelle sont jointes des copies de certains manuscrits relatifs à la nature, à la constitution et à la condition de l'église chrétienne en Éthiopie, y compris un calendrier de ses saints, acquis à la société biblique, anglaise et étrangère, par le moyen du Rév. W. Javett, résidant à Jérusalem, et transmis par ce dernier à la Société des missions de Londres. M. Platt fait observer dans sa lettre que ces manuscrits ne sont point tout-à-fait inconnus aux savans d'Europe. Le traité de Scaliger, *De Emendatione temporum* (lib. VII), contient un article intitulé *Computus ecclesiæ ethiopicæ*, qui est une transcription imparfaite de l'un des MSS. Il en est de même de Ludolf, qui, dans son *Commentarius Historiæ ethiopicæ*, a, de son propre aveu, mis à contribution l'un de ces documens; mais il a puisé ses matériaux dans une copie inexacte, ou il se les sera procurés par des voies indirectes.

Le secrétaire reprend la lecture de l'essai de M. Ross sur la vie et l'histoire de Firdousi dont la fin est remise à un autre jour.

La Société s'ajourne au 7 mai. (*Asiat. Journ.*, mai 1825, page 679.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES,

ANTIQUITÉS, PHILOLOGIE.

PHILOLOGIE, LINGUISTIQUE, ETHNOGRAPHIE.

255. **Polyglot grammar.** Grammaire polyglotte, ou l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, le grec, le latin, l'anglais, le français, l'italien, l'espagnol et l'allemand, réduits à une règle générale de syntaxe; par Samuel Barnard; 312 p. in-8. New-York 1825; Wilder et Campbell.

256. **Chrestomathia Syriaca**, sive S. Ephræmi Carmina selecta. Cum notis criticis, philologicis, histor. et glossario locupletissimo; par Hahn et Siefffert; in-8., pr. 1 rth. 8 gr. Leipzig; 1825; Vogel.

Le but de cette chrestomathie est d'offrir non-seulement un secours à l'instruction académique, mais aussi à ceux qui sont munis de suffisantes connaissances grammaticales, afin qu'ils puissent lire les écrits syriacs sans le secours d'un maître. (*Allg. Literat. Zeit.*, 1825, juillet, p. 603. et *Leipz. Liter. Zeit.*, août.)

257. **Testamentitokamit, Profetib Esaïasim aglegij**, ou écrits du prophète Isaïe, traduits en groenlandais par M. Wolf, pasteur. In-8°. Copenhague; 1825.

La préface nous instruit que M. Wolf a déjà traduit le premier livre de Moïse (la Genèse), et les pseaumes de David, en langue groenlandaise, traductions qui ont aussi été imprimées aux frais de la société biblique de Copenhague.

En 1744, les quatre Évangiles ont paru en groenlandais, traduits par Paul Égède; et en 1766, ce même traducteur a publié le Nouveau Testament sous le titre *Testamente nutak*, etc. Cette

traduction a été revue et corrigée par M. *Otton Fabricius*, auteur de la meilleure grammaire et du meilleur dictionnaire groenlandais. En cette langue on possède encore quelques autres livres touchant la religion et l'enseignement, comme *Elementa fidei christianæ* par H. Egede, *Hafniæ*, 1742, et plusieurs éditions du catéchisme, du livre de cantiques, du livre de prières, du rituel; *Narrations bibliques* de l'Ancien et du Nouveau Testament, par M. Otton Fabricius, intitulés *Okallukt at opernartut*, etc., Copenhague, 1820; et *Thomas à Kempis de Imitatione Christi*, traduit par M. A. F. Höune. Copenhague, 1824.

C'est ainsi que depuis plus de 80 années les Groënlandais ont eu des livres imprimés; surtout le Nouveau Testament en plusieurs éditions. (*Messager français du Nord*, 1825, n°s. 15 et 16.)

258. Miscellanea hafniensia, theologici et philologici argumenti; To. 2, fascic. 2, in-8°. Hafniæ, 1824.

Nous rendrons compte, dans les prochains cahiers, des mémoires de cette nouvelle publication, qui intéressent particulièrement les lecteurs de la 7e. sect. du Bulletin. Nous indiquerons, en attendant, les titres des 6 mémoires : Vie du pape Lucien Ier., par M. Münter; Biographie de Simon Stylite; Discours grec inédit publié par M. Clausen; Sur quelques médailles puniques, par M. Lindberg; Sur quelques médailles d'Espagne et d'Italie, par M. Münter; Examen critique d'un passage des Offices de Cicéron, par M. Krarup.

259. Spohn de lingua et literis veterum Ægyptiorum, cum permultis tabulis lithographicis, literas Ægyptiorum tum vulgari tum sacerdotali ratione scriptas explicantibus, atque interpretationem Rosettanæ aliarumque inscriptionum et aliquot voluminum papyraceorum in sepulcris repertorum exhibentibus; publié par Seyffarth; 1re. part., in-4°. Pr. 1 rthl., 16 gr. Leipzig, 1825; Weidmann (1). (*Allg. litt. Zeitung.*, juillet 1825; p. 433-449.)

---

(1) Nous trouvons dans l'*Allgemeine Litteratur Zeitung* l'analyse suivante d'un volume publié par M. Seyffarth, et qui contient le premier résumé des recherches de feu Spohn sur les écritures égyptiennes. Nous nous proposons d'en donner plus tard une analyse raisonnée et d'en montrer toute la superfluité, relativement aux doctrines fondées sur

Nous trouvons en tête de cet ouvrage la biographie de Spohn dictée par les sentimens nobles d'un ami et d'un élève reconnaissant. Ce volume contient des explications rédigées par Spohn sur plusieurs documens égyptiens écrits en caractères démotiques. Ces explications offrent en premier lieu le *texte égyptien* écrit en caractères latins, et tel que Spohn crut le lire et devoir le prononcer; 2°. la *traduction* de ces documens, autant que Spohn crut pouvoir la rendre en langue latine. La traduction est interlinéaire; sous chaque mot égyptien se trouve le mot latin qui lui correspond (1). De nombreuses remarques sont jointes au texte; elles comparent des mots coptes qui ont de l'analogie avec des mots trouvés dans le texte. — D'après l'éditeur, les deux volumes suivans contiendront le texte en caractères démotiques lithographiés, un commentaire pour la lecture et la traduction, une grammaire et un dictionnaire des anciennes langues égyptiennes.

L'alphabet démotique de Spohn n'est pas contenu dans ce premier volume; mais, à le juger d'après sa manière de lire, il ne

---

les découvertes de M. Champollion le jeune. Il est très-vraisemblable que nous aurions laissé en paix la mémoire de Spohn, relativement à ses recherches sur l'Égypte, si récemment des journaux, fort inoffensifs, il est vrai, en pareilles matières, n'avaient exalté le livre de Spohn arrangé par M. Seyffarth, comme un triomphe de la Germanie sur la France, et si des savans, toujours bienveillans pour ceux qui prennent la liberté grande de se mettre à côté d'eux, n'avaient attentivement prôné ce livre, à huis clos il est vrai, et en se gardant bien de lui donner une approbation publique signée de leur nom : n'est-on pas allé jusqu'à dire, de la part de M. Seyffarth, que les écritures égyptiennes ne pouvaient s'expliquer que par la langue arménienne! Feu Spohn et M. Seyffarth, très-habiles philologues, ne peuvent avoir voulu dire une pareille chose. En attendant un examen plus approfondi de ces vues nouvelles et tardives, voici un extrait du journal allemand, et l'on remarquera que Spohn n'a traité que d'une des trois écritures égyptiennes, de la démotique seulement, qu'il a crue tout alphabatique malgré les décisions contraires de feu Akerblad et de M. de Sacy; malgré les démonstrations qui ressortent des travaux du savant français qui a fondé les véritables doctrines, les seules que les témoignages de tous les monumens aient complétement justifiées, et que le suffrage public des plus célèbres érudits de l'Europe aient recommandées à l'approbation générale. N. du R.

(1) Reste à savoir comment Spohn a pu *lire* les groupes qui ne se composent que de signes symboliques, et qui ne sont pas des lettres.

peut pas beaucoup différer de celui qu'ont donné MM. Akerblad et Sylvestre de Sacy, il y a 20 ans, qui a été accru de quelques signes par MM. Young et Champollion. Il paraît que plusieurs lettres sont encore susceptibles d'une détermination plus exacte; tel est, par exemple, le signe dans le mot Eirene, que Young et Spohn prononcent comme un *h*. Nous sommes très-portés à croire que ce signe signifie une voyelle dans le mot *Eirene* et dans plusieurs autres. Si nous comparons la manière de lire les noms égyptiens de Young et de Champollion à celle de Spohn, nous trouvons que nous ne devons rien de nouveau à celui-ci. Tout ce qu'il y a de particulier, c'est la terminaison *me* dans divers noms. Des recherches exactes décideront si cette terminaison est bien ou mal lue, si elle appartient à la déclinaison ou à une autre espèce de mots. Il l'a aussi trouvée dans plusieurs rouleaux de papyrus; entre autres dans le *papyrus Casali*. Le signe de cette terminaison est ici différent de celle de l'inscription de Rosette. Cette même terminaison se trouve dans le papyrus de Berlin, no. 41, dans le nom *Arsinoe*, où elle signifie la syllabe *si*, tandis que dans l'inscription de Rosette, lign. 18, on la trouve en tête du nom *Mnevis*: il est impossible que le même signe ait ces deux acceptions opposées.

L'auteur nous donne également lieu de douter de l'exactitude de sa manière de lire et de traduire l'inscription de Rosette. Exposer toutes les raisons pour appuyer ce que nous venons d'avancer nous mènerait au delà des bornes qui nous sont prescrites: nous ne ferons mention que d'une seule. On trouve fréquemment dans l'inscription de Rosette, ainsi que dans les rouleaux de papyrus, un groupe que le texte grec rend par αἰωνοβίος (vivant éternellement). D'après le Précis de M. Champollion, ce groupe se trouve avec une ressemblance frappante et avec le même sens dans l'écriture hiéroglyphique. Il est presque impossible d'assigner à ce groupe une autre signification que celle de *vivant éternellement*, *immortel*. Spohn, au contraire, le lit et le traduit non-seulement autrement, mais il lui donne encore des significations *différentes* selon les divers lieux où il le trouve. Young rend le groupe de la 2e. l. de l'inscription de Rosette par les quatre mots suivans, et nous croyons que la traduction en est exacte: *Ptolemæus sempiternus dilectus Vulcano*, et dont le texte grec est, Πτολεμαιου αἰωνοβίου ἠγαπημενου ὑπο τοῦ φθα; mais Spohn le traduit de la manière suivante, *Ptolemæus apertus* τον φθα *amori*, en assignant au groupe *sempiternus* la signification *aper-*

tus, et en le prononçant *eun*. Il est probable que le commencement du mot suivant μεμω fait partie de ce groupe. Dans la 21e. ligne se trouvent encore les groupes démotiques, *Rex Ptolemæus, sempiternus, deus illustris*, ce que le texte grec (37e. lig.) rend par, τῳ αἰωνοβιῳ βασιλει Πτολεμαιῳ θεῳ ἐπιφανει; mais Spohn le traduit ainsi, *Regis Ptolemæi Phtha deo constituto* τω *splendido*, en rendant le groupe *sempiternus* par *Phtha* (1), et en le prononçant εφε. La 22e. ligne offre les groupes démotiques, *Rex Ptolemæus sempiternus*, que le texte grec (38e. lig.) rend par τοῦ αἰωνοβιου βασιλέως Πτομαιου (au lieu de Πτολεμαιου), et Spohn le traduit par, *Regis Ptolemæi qui* (του) *Phtha* (*est*), en rendant le groupe symbolique *sempiternus* par *qui Phtha est*, et en le prononçant εθφε. Cette différence est d'autant plus frappante que l'identité des groupes que nous venons d'indiquer ne saurait être révoquée en doute par personne, et qu'ils ne peuvent être traduits dans toutes les occasions que de la même manière. S.

260. **Harangues politiques de Démosthène**; recueil contenant les trois olynthiennes, les quatre philippiques, les discours sur la paix et sur la Chersonèse; publié avec une introduction, des commentaires et une carte de la Grèce, par **Tœpffer**. In-8°. Genève, 1825.

M. Tœpffer n'est pas le seul auteur de ce livre; il a eu pour collaborateurs MM. Vaucher et Humbert, tous deux connus, tous deux estimés dans le monde savant. M. Humbert a traité ce qui concerne la 3e. olynthienne et la première philippique. M. Vaucher s'est occupé des deux premières olynthiennes et de la harangue sur la paix : l'introduction est de M. Tœpffer. C'est un morceau qui n'est point susceptible d'analyse, et, qu'à l'exemple de la Bibliothéque universelle de Genève, nous voudrions pouvoir transcrire; mais puisque la disposition de ce recueil ne permet pas ces sortes d'emprunts, nous nous bornerons à dire que cette introduction renferme de fort belles pages sur l'éloquence de la Grèce en général, et en particulier sur Démosthène. Outre cette introduction, on doit à M. Tœpffer les remarques sur trois philippiques. Nous allons jeter un coup d'œil sur quelques par-

(1) L'un des collaborateurs de la description de l'Égypte, feu Raige, peut réclamer la priorité de cette erreur capitale; elle est publiée au tome II des mémoires sur l'*état moderne*, page 208, à la note.

ties de ce volume, et d'abord sur la première philippique, qui paraît devoir être la première dans l'ordre chronologique, se rapportant à la 107e. olympiade, année 1re. M. Humbert l'a enrichie de notes très-claires pour l'intelligence du texte, et soit qu'il se présente une difficulté grammaticale, soit que l'obscurité vienne d'un fait ou d'un usage peu connu, il facilite à son lecteur l'intelligence de Démosthène, et s'inquiète généralement fort peu de faire parade d'érudition. Néanmoins il ne craint pas d'aborder les discussions philologiques auxquelles peut donner lieu l'explication du texte, et je citerai à ce sujet son opinion sur la division de la première philippique en deux harangues. Les partisans de cette opinion s'appuient de l'autorité de Denys d'Halicarnasse; mais M. Humbert pense qu'on a mal entendu sa lettre à Ammœus; que Démosthène employant souvent les mêmes formules, les expressions indiquées par Denys d'Halicarnasse pour le commencement de la 6e. philippique, dont il est question, ont pu se retrouver aussi dans le milieu de la première; que d'ailleurs il y a suite dans cette partie du discours comme dans ce qui précède. M. Humbert sait aussi quitter la simple explication pour d'heureux rapprochemens littéraires. Dans une tragique expression, Démosthène annonce que la guerre découvrira la faiblesse de l'ennemi: Εὑρήσει τὰ σαθρὰ τῶν ἐκείνου πραγμάτων, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, αὐτός ὁ πόλεμος.» Et tout aussitôt M. Humbert rappelle que Tacite, hist. II, chap. 77, a dit: *Aperiet et recludet contecta et tumescentia victricium partium vulnera, bellum ipsum.* C'est ainsi encore qu'il rapproche l'exorde de la 3e. olynthienne et celui du discours de Caton dans Salluste. M. Vaucher est celui qui a donné le plus de soin à la partie grammaticale; M. Tœpffer s'est voué plus particulièrement à ce qui, dans son auteur, concerne l'histoire et les antiquités, et tous trois ensemble ont satisfait à l'attente du public, dont les espérances réclament encore de leur part de nouveaux ouvrages du même genre.

P. DE GOLBÉRY.

261. NOTICE D'UNE TRADUCTION LATINE INÉDITE faite par le cardinal BEMBO du discours de GORGIAS sur l'enlèvement d'Hélène; par l'abbé J. MORELLI. (*Mem. dell'. imp. real. istitut. del reg. Lombardo-Veneto*, 2e. tom., 1814-15, p. 219.)

L'abbé Morelli nous apprend dans cette notice que le cardinal Bembo, étant à Messine pour y prendre des leçons de grec du fa-

meux Constantin Lascaris, s'exerça à traduire en latin quelques auteurs grecs, à l'exemple de Cicéron, dont il aimait à imiter le style. De toutes ces traductions l'auteur de la notice n'a connu que celle de l'éloge d'Hélène. Quoique la latinité de Bembo mérite de l'estime, cette découverte n'est pas d'une haute importance, et comme le dit Morelli lui-même, *non è per vero dire un gran pezzo d'eloquenza l'orazione di Gorgia.* Non sans doute ce n'est pas un grand morceau d'éloquence ; ce n'est que la production froide et pénible d'un rhéteur; on ne conçoit pas l'engouement que Gorgias put inspirer aux Athéniens; et si tous ses ouvrages étaient de ce goût-là, il faut pardonner à Platon de l'avoir raillé avec amertume dans le dialogue qui porte le nom du rhéteur. Platon immolait sans pitié le mauvais goût des rhéteurs de son temps, comme du nôtre Molière faisait justice du bel esprit et des précieuses de l'hôtel de Rambouillet.

Au reste Morelli s'étend peu sur cette traduction, et après nous avoir dit qu'elle fut dédiée par Bembo à Ferdinand d'Acugna, vice-roi de Sicile, il se contente d'en rapporter deux fragmens assez courts, mais suffisans pour faire sentir la manière de l'auteur ; elle m'a paru large, facile et d'une belle latinité. D. M.

262. Lateinische Schul-Grammatik. Grammaire latine à l'usage des écoles; par Krebs. 2e. édit. cor. et aug. In-8o. de 27 ½ f. : Pr. 1 rthlr. Giessen, 1824; Heyer. (*Jen. allg. lit. Zeitung*, 1825, juin, p. 377, 385.)

L'auteur avoue que les ouvrages de Grotefend, Zumpt, Schneider et Struve lui ont rendu d'éminens services. En rendant justice à tous ces grammairiens modernes, nous regrettons que l'auteur n'ait pas réussi à construire un édifice plus digne des matériaux qu'il a employés. Une connaissance profonde de la matière dont on traite, de la clarté et de la précision, telles sont les conditions qui doivent servir de base aux ouvrages didactiques. Il nous est impossible de relever toutes les fautes dont presque toutes les pages sont couvertes. Quelques-unes des plus graves suffiraient pour appuyer notre critique ; mais comme cet ouvrage n'est recommandable sous aucun rapport, nous terminons par conseiller à l'auteur d'étudier le génie de la langue latine avant d'entreprendre un ouvrage de cette nature.

263. GLOSSARIUM EROTICUM LINGUÆ LATINÆ, sive theogoniæ, legum et morum nuptialium apud Romanos explanatio in significato ferè ter mille sermonum, ad intelligendos poetas et ethnologos tam antiquæ quàm integræ et infimæ latinitatis, auctore PIERRUGUES. (Prospectus.) In-8°. ¼ f. Paris; 1825; Dondey-Dupré fils.

264. ANTONII PANORMITÆ HERMAPHRODITUS. Primus in Germaniâ edidit et apophareta adjecit Fr. Car. FORBERGIUS. In-8°. Prix: 1 rxd. 8 gr. Coburgi; 1825; Meusel.

Recueil des épigrammes faites au commencement du 15e. siècle par Anton. Beccadelli de Palerme, surnommé Panormita, secrétaire d'Alphonse V, roi d'Aragon et de Sicile. Ces épigrammes ont paru si libres que, pendant près de 400 ans, on n'ôsait les publier, jusqu'à ce que Mercier de Saint-Léger les fit imprimer pour la première fois à Paris, en 1791. La nouvelle édition est augmentée de notes et variantes tirées d'un ancien manuscrit de la bibliothéque du duc de Cobourg. (*Journ. gén. de litter. étrang.*, avril 1825, p. 113.)

265. DU GÉNIE DE LA LANGUE ITALIENNE, par le cav. Giov. SARDO. (*Giorn. di scienze, letterat. ed arti*, 1823, n°. X.)

C'est une dissertation bien faite dans laquelle l'auteur, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur l'origine du langage, compare la langue italienne, indépendamment du grec et du latin, aux langues modernes des peuples de l'Europe, tant sous le rapport de la brièveté, de la concision, de la force et de la clarté, que sous celui de la flexibilité, de la richesse, de l'harmonie et de la prononciation; et après avoir déterminé le caractère propre à chacune, la rudesse de l'une, la douceur de l'autre, leur pauvreté et leur richesse, les différens tours dont elles sont susceptibles, leurs dérivés, leurs composés, leur grammaire, le nombre des mots que renferment leurs dictionnaires, il en conclut que la langue italienne l'emporte de beaucoup sur les autres langues vivantes de l'Europe. A. M.

266. NEUESTES WORT UND SACHERKLÆRENDES VERTEUTSCHUNGS-WÖRTERBUCH. Nouveau dictionnaire des mots germanisés, c'est-à-dire de tous les mots et de toutes les locutions empruntés des langues étrangères, que les Allemands ont regardés jusqu'à présent comme n'offrant pas d'équivalens dans leur langue, et dont ils font encore usage tant dans leurs

écrits que dans la conversation, par JOHANN GOTTFRIED SOMMER, prof. du conservatoire de musique à Prague. 3e. édit. rev. et corrig. In-8°. de 570 p. Prague; 1825; Calve.

Sous la forme de dictionnaire, l'auteur a voulu recueillir tous les mots latins, français, italiens, anglais, etc., qui se sont introduits dans la langue allemande, ainsi que plusieurs locutions étrangères dont les Allemands font quelquefois usage, faute d'équivalens qui rendent exactement l'idée originale. Il a supprimé dans cette 3e. édition, tous les termes techniques et d'arts qui sont purement allemands, pour faire place à environ 600 mots étrangers nouvellement introduits. En joignant la prononciation à chaque mot, toutes les fois qu'il l'a jugé nécessaire, l'auteur s'est efforcé de rendre, autant que possible, les sons étrangers au moyen des lettres allemandes, et il est facile de prévoir jusqu'à quel point il a réussi à l'égard des mots français. Souvent le choix de ces mots ne paraît pas répondre exactement au but de ce dictionnaire, car ne devant offrir, d'après son titre, que ceux dont les Allemands ne peuvent se passer, malgré la richesse et la forme de leur langue qui semble posséder tous les équivalens, on trouve beaucoup de mots et de locutions qui ne méritaient pas de trouver place ici, tels que *mon ami*, *moncher* et beaucoup d'autres de même force. Du reste cet ouvrage étant parvenu à sa troisième édition, cela prouverait qu'il a été favorablement accueilli en Allemagne. G.

267. SAGA OLAFS KONUNGS TRIGGVASONAR. Histoire du roi Olaf Tryggveson. T. I, in-8°. de 300 p., pr. 8 marcs. Copenhag. 1825.

Le comité de la Société de l'*ancienne littérature du Nord*, qui travaille à la publication des anciens manuscrits islandais, promit de publier, vers le commencement de l'été, la 1re. partie de l'histoire du roi Olaf Tryggveson en islandais. Cet ouvrage vient de paraître. L'édition a été faite d'après cinq anciens manuscrits. M. Egilsen, adjoint de l'école latine d'Islande, a copié le texte d'après le manuscrit le plus authentique. M. Rafn lieutenant, et M. Gudmunson, cand. en théologie, ont choisi les meilleures leçons en confrontant la copie avec quatre autres anciens manuscrits. Ils ont aussi indiqué les différentes variantes. Le prof. Rask a revu les dernières épreuves. L'édition est très-bien exécutée sous le rapport typographique, et le texte fort exact. (*Messager franç. du Nord*, 1825, n°. 19, p. 296.)

268. M. SIÖGREN, attaché à la bibliothèque d'Abo, va entreprendre un voyage, au moins de 3 ans, aux frais de l'empereur de Russie, pour approfondir les rapports des idiomes *Tschudiques* avec la langue finoise et avec celle des Lapons scandinaves. M. Siögren est également versé dans la connaissance des langues finoises, des Tangutes, des Tartares et des Waragres. On a de lui plusieurs ouvrages qui prouvent l'étendue de ses connaissances, entre autres un qui a paru en 1821, sur la langue et la littérature finoise, écrit en allemand sous le titre, *Ueber die finnische Sprache und Litteratur*. Il poussera son voyage et ses recherches jusque chez les Lapons établis sur les côtes occidentales de la mer Blanche, dont la langue est encore très-peu connue. (*Messag. Français du Nord*, 1825, n°. 17, p. 264.)

MYTHOLOGIE.

269. DESCRIPTION DE QUELQUES IDOLES INDIENNES DU MUSÉUM DE LA SOCIÉTÉ ROYALE D'ÉDIMBOURG; par M. W. A. CADELL. (*Transactions of the roy. Society of Edinburgh*, vol. IX.)

Les quatre figures de plein relief dont M. Cadell donne une description très-détaillée, à laquelle il a joint des gravures pour mieux faire connaître leurs divers attributs, sont des idoles apportées de l'Inde en 1800 par M. Francis Simpson et qu'il fut lui-même chargé d'offrir à la Société. L'opinion de M. Cadell est qu'elles représentent les divinités indiennes Cali, Suria et Bouddha.

La première de ces figures, la déesse Cali, est une personnification du temps considéré comme principe de destruction, semblable au χρονος τεκνοφαγος des Grecs, au Typhon de la mythologie égyptienne. Les Égyptiens (ainsi que nous l'apprend Plutarque *de Iside et Osiride*) avaient divinisé les deux grands agens qui se partagent l'empire de la nature; ils adoraient sous l'emblème d'Isis et d'Osiris, le principe de vie ou de fécondité: Typhon était pour eux celui du mal, de mort et de destruction. On retrouve encore la même division chez les Indiens. Vichnou est l'être suprême, dispensateur de la vie, conservateur de l'univers, dont la force créatrice est confiée à Brahma et dont la puissance de destruction ou simplement de métamorphose des choses terrestres, est exercée par Siva. La déesse Cali, représentée

sous les traits d'une vieille femme ayant plusieurs bras, d'un aspect hideux et entourée de tous les attributs de mort, est l'épouse de Siva. On lui sacrifiait autrefois des victimes humaines ainsi qu'il est prescrit dans le rituel des Védas ; on se contente aujourd'hui de lui immoler de jeunes chevreaux. Le culte de Cali commença dans l'Inde avec les Saivas ou secte de Siva ; et il se forma une séparation entre ce culte et les Vaichnavas ou secte de Vichnou. De même que les autres divinités, l'épouse de Siva est désignée par plusieurs épithètes qui varient selon les différences de caractère et d'attributs qu'on lui accorde : elle se nomme Cali, Parvati, Darga, Bhavani. L'âge de Cali ou le kalei ioug, dans la mythologie indienne, est le quatrième âge du monde, celui dans lequel nous vivons maintenant. Cette ère date déjà de 4916 ans.

On possède dans le muséum de l'université d'Édimbourg une figure de Cali sous ses attributs de Darga (c'est-à-dire d'un accès difficile). Les trois divinités indiennes de la secte de Siva, Iswara, nom dans lequel Sir W. Jones trouve de l'analogie avec celui d'Osiris; Isani, qui signifie les pouvoirs de la nature, Carticeya, le fils de la déesse Parvati (parvat signifie montagne), sont représentées, de même que Cali, avec plusieurs mains brandissant des armes. Kæmpfer, dans son Histoire du Japon, dit que les Japonais donnent à leur dieu Quanwon une forme semblable.

Les deux figures qui suivent, offrent les traits de Suria, ou le soleil, divinité dont les fonctions chez les Indiens ont une grande analogie avec celles de l'Apollon des Grecs. L'une est assise, l'autre debout. Chacune d'elles tient dans la main gauche une large fleur à six et huit pétales. Des nélumbos ou lis d'eau ornent les bases sur lesquelles sont portées les deux statues. Ces fleurs indiquent l'action puissante du soleil sur la végétation. On remarque, parmi les ornemens dont se compose leur coiffure, deux cornes semblables à celles du chamois, en forme de croissant. De chaque côté et dans un costume pareil à celui de la figure principale sont de petites figures appelées les Gopis, ou bergères, joignant leurs mains en signe d'adoration. Dans la représentation de Suria debout, on voit à sa droite une petite figure agenouillée qui ne s'élève pas jusqu'à la hauteur de son pied ; elle a, de même que le dieu indien Gunees, une tête d'éléphant. L'auteur de la notice fait observer à ce sujet que des

étymologistes ont trouvé de la ressemblance entre le nom de Gunees et celui de Janus des anciens Romains. Les sectes des Indous qui vénèrent plus particulièrement Suria, se nomment Sauras.

Nous avons dit, précédemment, que les trois grandes divisions de la puissance de l'Être Suprême sont Vichnou, le préservateur, le dispensateur de la vie, appelé aussi Narayan (c. à d., celui qui agite les eaux); Siva, le destructeur, le reproducteur, celui qui opère un changement dans les formes, qu'on nomme également Mahadiva; enfin Brahma, le créateur. Suria est l'image d'une portion du premier de ces trois pouvoirs. Crishna est un autre nom donné par les Indiens à l'idole sous laquelle ils ont personnifié le soleil. Crishna, le dieu berger, est aussi considéré comme une incarnation de Vichnou, et la relation de sa vie est renfermée dans leurs livres. Il existe dans l'Inde un temple fort célèbre où on l'adore sous le nom de Jagan-Nath, c. à d. le seigneur de la nature.

Les étymologistes ont remarqué la grande conformité qui existe entre le sanskrit et les langues persane, grecque, latine, et gothique; M. Cadell en conclut la probabilité d'une origine commune entre les Persans, les Indiens et les nations de l'Europe qui, selon lui, seraient tous issus d'un peuple qui vivait dans la Perse avant les Assyriens et antérieurement aux temps jusqu'où remontent nos connaissances historiques. Parmi les nombreux exemples de cette analogie des langues, M. Cadell cite le mot Indien suria et le grec σειριος qui semblent, ajoute-t-il, avoir une même racine, puisqu'ils signifient également, dans les deux langues, une étoile brillante et le soleil. Suidas et Hésychius rapportent que les mots σειρ et σειριος dans les langues qu'on parlait autrefois sur les rives orientales de la Méditerranée, s'appliquaient aussi bien au soleil qu'à l'étoile Sirius, qui est la plus brillante des étoiles fixes. M. Cadell aurait pu ajouter que le nom de Sirius en chaldéen, en hébreu et en arabe est également *Schéra.*

Dans l'importante collection des objets d'art indiens et chinois que possède la bibliothèque de l'Hôtel des Indes, il existe une sculpture en pierre noire, haute de 3 pieds, représentant Suria tenant des fleurs et entouré de neuf petites figures assez semblable sous plusieurs rapports aux deux figures de Suria dont nous venons de faire mention. Mais sur le devant de cette composition,

à la partie la plus basse, on voit 7 petits chevaux (allusion aux 7 planètes ou aux 7 jours de la semaine) dont un conducteur tient en main les rênes et deux roues sculptées sur les parties latérales; c'est une image du soleil dans son chariot, ce que les Indiens nomment Suria Vahana, ou Suria Ratha, c. à d. le chariot du soleil. Une autre figure est armée d'un arc d'où s'échappe une flèche pour peindre les rayons du soleil. Deux figures, placées sur les côtés et brandissant un bâton, sont les géans emblèmes de sa force. Deux petites figures paraissant périr d'inanition représentent les effets désastreux que produit ici-bas l'absence de la chaleur du soleil. Dans cette composition, l'habillement de Suria diffère de celui de nos deux bas-reliefs qui furent exécutés sans doute dans une partie de l'Inde plus méridionale. Le personnage représenté dans la sculpture de l'Hôtel des Indes porte des demi-bottes tartares dont la forme se rapproche assez de celles adoptées par les Hongrois. Les sculpteurs tartares et chinois étant fréquemment employés dans l'Inde pour fabriquer les idoles, les habillent et les embellissent d'après les modes de leur propre pays.

La quatrième et dernière sculpture représente Bouddha sous l'aspect d'un homme assis avec les jambes croisées, ayant la plante des pieds et la paume de la main gauche tournées en haut. Sur chaque plante des pieds et dans la paume de la main, on remarque un corps rond semblable à une pièce de monnaie : en effet, étant encore enfant, Bouddha fut reconnu à une marque ronde empreinte sur sa main, ce qui indiquait son origine divine. Sa chevelure est bouclée; il est assis sur une fleur épanouie de nélumbo, ou lis d'eau à fleur rouge qui croît dans le Nil, dans les rivières de l'Inde et de la Chine, et que les Indiens appellent la fl ur des eaux. Ils considèrent cette plante comme sacrée et l'emploient souvent en forme de plinthe pour servir de base à leurs statues ainsi que nous l'avons vu dans celles de Suria.

Les trois grandes sectes de l'Inde sont celles de Brahma, Bouddha et Iain. Quelques auteurs pensent que la religion de Bouddha dérive de celle de Brahma, et certains brahmines considèrent Gautama Bouddha (ou Gooutama Boudhou) comme le 9e. avatar ou apparence incarnée de leur dieu Vichnou. D'autres auteurs estiment que ces deux religions sont entièrement distinctes, et que celle de Bouddha a tiré son origine du nord de

l'Inde ou Thibet. L'opinion la plus accréditée est que le Bouddhisme est originaire de l'Indostan.

Gautama Bouddha est un dieu qui revêtit la forme humaine et naquit de Maha Maya, épouse de Sootah Dannah Rajah de Cailas. Cailas est une montagne du Thibet, couverte d'une neige perpétuelle, située près de la source du Gange et que les Indiens supposent être la retraite favorite de Mahadeva, déité principale de la secte de Siva. Bouddha se fit prêtre, et étant parvenu à la perfection de la vertu et de la science, il employa le reste de sa vie à rendre les hommes meilleurs et à les convertir à la religion. Le mot *Bouddha* signifie sage. Il mourut à l'âge de 85 ans, et c'est de l'époque de sa mort, qu'on croit être arrivée 544 ans (1) avant l'ère chrétienne, que les Siamois et les habitans de Ceylan comptent leurs années. Sa religion est répandue sur une grande partie du globe; elle domine dans les royaumes d'Ava, de Siam, de Ceylan, dans d'autres contrées de l'Orient, et c'est une des principales à la Chine et au Japon. Chez les Chinois, Bouddha est appelé Fo, Sasya, Siaka, Xaca; chez les Japonnais, Bud, Siaka et Si Esun, c'est-à-dire le grand saint; à Ava, Gaudma; à Ceylan, Gautama Bouddha; à Siam, Samono Gautama et Samonocodom. Cette religion fut introduite à la Chine et au Japon, l'an 65 de J. C. Fo, prononciation chinoise de Bouddha, n'a aucun rapport avec Fo-hi que les anciens historiens de cet empire regardaient comme l'inventeur des huit koa', celui qui enseigna à sa nation les arts et les sciences, de même que Tot ou Hermès le fit chez les Égyptiens. Clément d'Alexandrie, qui vivait sous le règne de Sévère et d'Antoninus Caracalla, vers l'an 200, rapporte que la religion de Bouddha était alors répandue dans quelques

---

(1) Les avis sont très-partagés touchant l'époque de la naissance et celle de la mort de Bouddha. D'après la chronologie mongole, la naissance de ce célèbre réformateur aurait eu lieu en l'an 961 avant J. C.; d'après les Chinois en 1027 et les Japonais en 1029; d'après les Persans en 1022; enfin les Siamois placent l'époque de sa mort en 744 avant notre ère, ce qui le ferait naître en 659 ou 654, selon qu'il serait mort à l'âge de 85 ou de 80 ans, car les opinions varient également sur la durée de son existence. Mais dans cette incertitude il paraît que la date indiquée par les écrivains chinois mérite le plus de confiance, puisqu'elle coïncide avec celle que donne la chronologie des successeurs de Bouddha. (Voyez le savant mémoire de M. Klaproth inséré dans le *Journal asiatique* de janvier 1824, p. 13 et 14.)

parties de l'Inde. Εισι δε των Ινδων οἱ τοις Βουττα πειθομενοι παραγγελμασιν· όν δι' ὑπερβολην σεμνοτητος εις Θεον τετιμηκασι. Clém. Alex. ςρωματεων, lib. I. sect. XV, pag. 305.

Les quatre sculptures déposées par M. Cadell à la société royale d'Édimbourg sont d'une pierre de talc désignée par les minéralogistes sous le nom de schiste talqueux. Leur hauteur varie depuis 1 pied 6 pouces, jusqu'à 2 pieds 2 pouc. (mesure anglaise.) Elles sont entourées d'inscriptions en langue sanskrite et en caractères nagaris. Celle qu'on lit autour de la tête de Bouddha, est en moins mauvais état que les autres; elle a été traduite ainsi : « Auteur de la création resté en contemplation pendant » mille ans, à cause de l'absence de religion. » A. J. R. N.

270. Sur le Bhoumikhanda, section du Padmapourâna; par M. Burnouf fils. (*Journal asiatique*; janvier, février 1825.)

Après les *Vedas*, il n'est peut-être aucun ouvrage en langue sanskrite qui mérite d'être plus soigneusement étudié que les *Pourânas* ou *Antiquités*. Ils sont au nombre de 18, et se composent de près de 800,000 vers. Chacun de ces 18 *Pourânas* contient la création du monde, sa dissolution, l'histoire chronologique ou plutôt mythologique des quatorze grandes périodes nommées *Manwantara*, l'histoire des familles célèbres qui ont régné dans l'univers, et celle des familles particulières. « Peut-être est-il permis, dit M. Burnouf, de douter du » caractère vraiment historique de ces récits; mais il ne se» rait pas sans intérêt de rechercher sous quelle influence philo» sophique à la fois et religieuse ont été écrits les nombreux » *Pourânas* qui sont parvenus jusqu'à nous. La solution précise » d'une pareille question faite sur tous les *Pourânas*, pourrait » nous aider à marquer quelques époques dans le double déve» loppement de la philosophie et de la religion de l'Inde; mais » aujourd'hui, et au début de pareilles recherches, on conçoit » combien il est difficile de donner aucun résultat positif. » C'est pour y parvenir que M. B. a entrepris l'analyse du Bhoûmikhanda; espérons que sa persévérance jointe à son zèle et à ses talens rapprochera promptement ce but qu'une trop grande défiance de lui-même lui montre encore si éloigné, et que nous jouirons bientôt du résultat de ses travaux à cet égard.

Le *Padmapourâna* ou *Pourâna du lotus* se compose de deux sections, l'une traitant de *la création*, l'autre de *la terre*. Il contient 114 chants ou *lectures*, formant en tout 11,269 vers.

Après avoir donné ces détails, M. B. fait connaître sommairement le sujet de chaque chant, en s'appliquant surtout à faire ressortir les points de doctrine qui rattachent le *Pourâna* au *Bhagavat-guita*. L'extrait d'une analyse ne pouvant offrir aucun intérêt, surtout dans les ouvrages du genre de celui-ci, nous nous bornerons à dire que le principal sujet du poëme semble être la guerre de *Vichnou* contre les *Daïtyas* ou mauvais génies, mais que ces récits ne sont point purement mythologiques; on y trouve, en effet, un morceau philosophique assez étendu, d'un genre très-original. Les élémens qui composent le corps, ainsi que l'âme et ses attributs, la science et la méditation, y sont personnifiés et mis en scène pour exprimer cette pensée, que l'âme déchoit en entrant dans le corps, que cette alliance avec la matière l'avilit et la dégrade, et pour montrer en même temps la nécessité et les moyens de l'affranchir de cet esclavage.

C. Landresse.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

271. Musée Pie-Clémentin, par Ennius Quirinus Visconti, suivi du Musée Chiaramonti, par Ph. Aurèle Visconti et Joseph Guattani, ou explications des statues, bustes, bas-reliefs, mosaïques, etc., existant dans le Vatican; ensemble 8 volumes ornés de 696 planches; Milan, 1819 — 1822; Giegler, ouvrage complet. Prix des 8 volumes format in-8°., 250 fr.; format in-4°. 500 fr. N.-B. De ce dernier il ne reste que 25 exemplaires de disponibles.

Le Musée *Pie-Clémentin*, qui a toujours été considéré dans l'Europe savante comme le premier et le plus précieux ouvrage qui nous ait fait connaître les restes admirables des beaux-arts de la Grèce et les monumens de l'ancienne érudition, est devenu par là un objet si intéressant, que les amateurs attendaient depuis long-temps la production de ce chef-d'œuvre dans l'idiome français.

Pour faire apercevoir d'un seul coup d'œil toute la richesse du *Musée Pie-Clémentin*, le savant Visconti a classé les différens monumens selon leur genre, statues, bustes, bas-reliefs, mosaïques, etc., etc.; chaque genre est divisé par classes, savoir: *Divinités*, *Héros*; *Histoire ancienne*; *Histoire romaine*; *Histoire littéraire*; *Histoire naturelle*; *Arts et coutumes*.

Le *Musée Chiaramonti*, qui contient les monumens grecs et romains, déterrés en grande partie par ordre de Pie VII, choisis et distribués par le célèbre Canova, forme un seul volume et le complément du *Musée Pie-Clémentin*.

L'édition de Milan en langue française n'étant que très-peu connue en France, et plusieurs amateurs ayant desiré en faire l'acquisition sans débourser la valeur en une seule fois, on l'a mise à la portée de toutes les fortunes, et on propose une nouvelle souscription aux conditions suivantes :

1°. Le prix de la souscription de 250 fr. pour le format in-8°. est réduit à 225 fr., et les exemplaires sont livrés francs de port à Paris pour les personnes qui retireront et paieront les huît volumes en une seule fois. Le format in-4°. est à 400 fr. au lieu de 500 fr.

2°. En prenant et payant un volume chaque mois, le prix est, franc de port à Paris, de 240 fr. pour le format in-8°., et 450 fr. pour l'in-4°.

3°. Le dépôt est fixé chez M. Fantin, à Paris.

4°. Le terme de cette nouvelle souscription et aux conditions annoncées, est de trois mois à dater de ce jour.

272. Notes archéologiques recueillies dans un Voyage de Copenhague a Munich; par le prof. Nyerup. (*Antiquar. Annaler.* Copenhag., 1823, vol. IV, cah. 1.)

Ces notes se bornent à un petit nombre d'objets. D'abord l'auteur voulut consulter plusieurs savans d'Allemagne sur les médailles en or connues sous le nom de *bracteates* trouvées dans le Nord et données par le comte Moltke au Musée d'antiquités, à Copenhague. Ces médailles portent un signe que Georgi appelle la croix thibétaine, et que Grotefend avait vu sur les monumens de l'Inde et de l'Égypte. Chez M. Sickler, l'auteur vit quelques-unes des monnaies trouvées dans l'île de Jersey. M. Sickler a inséré une dissertation sur ce sujet dans l'*Isis*. On est allé jusqu'à avancer que ces médailles d'origine inconnue ont été frappées à Jersey par un peuple venu de l'Inde; elles sont représentées dans les *Annals of coinage of Britain*, par Rog. Ruding, Londres 1817. Un autre objet des recherches de M. Nyerup était la *bulle d'indulgence* du pape Nicolas III, regardée comme le plus ancien monument typographique ayant une date. La bibliothéque de Copenhague en a un exemplaire.

Dibdin parle de deux exemplaires appartenant à lord Spencer. M. Nyerup en trouva encore un exemplaire au musée de Brunswick et trois à la bibliothéque de Goettingue. Il est maintenant certain qu'il en a été fait 2 éditions, l'une en 1454 et l'autre en 1455. De plus M. Nyerup chercha des éclaircissemens sur l'inscription en lettres à clou qui se trouve sur une brique de Babylone, appartenant à la bibliothéque de l'université de Copenhague. A ce sujet l'auteur passe en revue les recherches des savans sur l'alphabet persépolitain, en citant les dissertations où elles sont consignées. M. Grotefend apprit à l'auteur que la brique babylonienne qu'on possède à Copenhague ressemble parfaitement aux exemplaires qui se trouvent l'un chez le comte Rzewusky à Vienne, l'autre au musée de Cambridge, le troisième chez le Dr. Hadchill à New-York, le quatrième chez l'ambassadeur anglais à Copenhague, et les autres chez le consul Rich à Bagdad, et qui tous sont identiques. M. Nyerup s'est peu occupé des bibliothéques. A Wolfenbüttel il vit quelques manuscrits irlandais peu anciens. Dans la bibliothéque particulière du roi de Wurtemberg il eut occasion de voir un manuscrit du 10e. siècle, contenant la vie de saint Anschaire par Rimbert. Il est à regretter que Langebek, en insérant la vie de saint Anschaire dans son Recueil *Scriptor. Rer. Danic.*, n'aît pas connu ce manuscrit. Dans la bibliothéque de Gotha, on lui montra quelques lettres du roi de Danemark Christian IV, et le psautier imprimé en 1459. Parmi les monumens que l'auteur a vus dans son voyage, il se borne à citer le château de Loewenburg à Cassel, les ruines du château de Heidelberg, la collection d'anciens tableaux allemands à Stuttgardt, la cathédrale d'Ulm, enfin l'église de Saint-Sébald à Nuremberg. D—G.

273. Antiquités égyptiennes a Saint-Pétersbourg. (*Sanct-Petersburg. Zeitschr.*, 1825, février, p. 162.)

Il vient d'arriver à Saint-Pétersbourg une collection d'antiquités égyptiennes appartenant à M. Castiglione, gentilhomme milanais, qui a passé près de sept ans en Égypte. Elle est composée de plus de 1200 objets différens. On y distingue 3 statues d'un beau style égyptien, dont une de grandeur naturelle; 25 stèles historiques; 3 momies dont une se trouvant dans un double coffre est si bien conservée, que la peinture riche et brillante semble être récemment achevée; 12 grands vases canopes d'al-

bâtre ; 3 manuscrits sur papyrus, dont un a plus de 12 pieds de longueur. Ils sont écrits en caractères démotiques et hiératiques; une belle collection de scarabées ; plusieurs ustensiles en bronze et en pierre ; une grande quantité d'idoles, et des bas-reliefs de différentes grandeurs. La conservation de tous ces objets est très-remarquable.

274. Antiquités russes récemment découvertes. (*St. Petersb. Zeitschr.* 1824 ; nov. et déc.; p. 303.

Le gouverneur-civil de Tobolsk a envoyé au musée impérial de l'université de Moscou deux statues en bronze aussi intéressantes par leur rareté que par leur antiquité. L'une a été trouvée par un paysan dans le district d'Ischime. Il paraît qu'elle représente une idole des anciens habitans de la Sibérie. L'autre a été trouvée sur les rives de l'Irtische.

275. Pissma ob archéolohitscheskich isslyèdowaniach eff. etc. Lettre à M. Malinowski sur les recherches archéologiques dans le gouvernement de Riaisan, avec les dessins des antiquités qu'on y a trouvées en 1822 ; in-8°. 75 p. Pétersbourg, 1823.

276. Pompéii. Antiquités.—On a découvert dernièrement dans cette ville un très-grand édifice que les antiquaires ont appelé le *Panthéon*. Il forme un parallélogramme ; l'entrée est sur un des côtés les plus étroits. Au rez-de-chaussée sont 3 petites chambres: dans celle du milieu on voit des niches où sont les statues de *Tibère* et de *Livie* qu'on a retrouvées dans ces excavations. Ces statues sont d'une belle exécution , mais les bras sont cassés ; on voit encore les traces d'une couleur rouge sur les vêtemens de *Tibère* , dont la statue paraît avoir tenu une lance. Le mur principal de cette chambre est décoré de peintures très-bien conservées. Les tableaux représentent l'histoire de Romulus et Rémus, élevés par la bergère Lupa. Cette bergère contemple les enfans , pendant qu'une louve est couchée auprès d'eux. Dans un corridor qui conduit au Panthéon, on rencontre une petite muraille de séparation pour un vestiaire, où on suspendait les vêtemens ; il y reste encore des tablettes de marbre avec ces chiffres : IIX, IX, X, XI, III, IV, V, VI, III, II, I. Chaque tablette porte un trou avec des restes de clous de fer oxidé. Toutes les murailles de cet édifice sont ornées de peintures , la

plupart de figures isolées sur un fonds rouge foncé, et séparées par des paysages, des fleurs et autres décorations. Dans une de ces petites chambres on remarque des peintures représentant des scènes de chasse, des monstres marins et différens animaux. Vis-à-vis de cet édifice est une cour entourée d'un portique à colonnes dont les bases sont de marbre blanc d'une excellente exécution; les colonnes n'ont pas été encore découvertes. Au milieu du portique sont huit piédestaux qui ont dû supporter une petite rotonde, comme dans le temple de Sérapis à Pozzuoli. Les ouvriers ont retrouvé auprès d'un portique une cassette garnie en bronze, et contenant 347 médailles de cuivre, 37 en argent, et 1 en or, mais le bois de la cassette était complétement réduit en charbon. (*Monthly Magaz.*, mai 1824, p. 308.) M.

277. Vases peints. — De même que Girgenti pour la Sicile, Nola est pour Naples une mine inépuisable de vases antiques qui attirent l'attention des amateurs par l'élégance des formes, la beauté du vernis et la correction du dessin. On y a découvert pendant les deux derniers mois un grand nombre de vases précieux, parmi lesquels on distingue 1°. Diota avec deux anses, haut d'une palme et demie. Orphée est assis sur un rocher, les jambes croisées, la tête ornée d'une couronne, les cheveux longs et bouclés. Il saisit de la main gauche le *peplus* qui couvre le bras gauche et le bas du corps, pour s'en cacher le visage. La lyre de tortue à sept cordes est appuyée contre le rocher; à côté sont trois animaux, deux béliers et une biche qui semblent écouter les sons du chanteur. Devant Orphée paraît Proserpine tenant dans sa droite un long sceptre d'où sort une fleur de lotus, et dans sa gauche la moitié d'une de gréna. Après Proserpine vient Pallas, tenant dans sa droite la lance, et dans sa gauche le casque orné d'une longue queue de cheval. La scène paraît représenter le jugement que Proserpine communique au triste Orphée, relativement à la restitution de son épouse Euridice. Les figures sont en rouge sur un fond noir. 2°. Diota à deux anses. Un génie, un bandeau sur la tête, tenant dans sa droite un fouet, s'envole vers un autel, sur lequel est posée une branche de myrte. En face de lui est un jeune homme prêt à saisir la branche, et s'enfuyant de crainte d'être accusé de vol. Sur le revers est un vieillard à tête chauve, qui, à la vue de cette scène, témoigne son horreur en levant la main droite

3°. Le kythos pseudo-égyptien. Combat de deux coqs; au milieu est un serpent. Ces trois vases appartiennent au duc de Blacas, et sont les fruits de ses dernières fouilles à Nola. 4°. Vase pseudo-égyptien à deux anses. Combat de deux guerriers armés de lances. 5°. Vase à baume. Un Satyre, dont la main gauche est appuyée sur sa tête, laisse tomber de sa main droite le tyrse qu'il avait étendu vers une bacchante. 6°. Diota à deux anses, deux palmes de haut. Le sujet paraît représenter Télémaque avec son ami Pisistrate, arrivant à la cour de Ménélas pour s'informer du sort de son père. Une description détaillée et raisonnée de ces vases se trouve dans le *Morgenblatt*, mai 1825, publié à Stuttgard. (*Journ. gén. de la litt. étrang.* juin 1825, p. 190.)

278. Collection de vues des antiquités de Naples, gravées à l'aqua-tinta, accompagnées de dissertations qui y sont relatives; par MM. J. L. R., publiée par Évérat, imprim. éditeur. 1er. cah.; in-fol. de 8 pag. de texte et de 5 pl. 1°. *Carte topographique* de l'ancienne Campanie et des principaux points historiques qui l'environnent; 2°. *entrée du tombeau de Virgile à Naples*, gravé par Witting; 3°. *intérieur actuel du tombeau de Virgile à Naples*, grav. par Mori; 4°. *état intérieur du tombeau de Virgile* lorsqu'il fut visité par Pétrarque, sous le roi Robert, grav. par Mori; 5°. *sortie du tombeau de Virgile à Naples.*

279. Degli Emblemi o simboli dell' antichissimo Sarcofago Tortonese; dissertazione di Gius. Ant. Bottazzi, canonico nella stessa catedrale. Des emblèmes et des symboles du sarcophage antique de Tortone, par J. A. Botazzi, etc. In-4°. avec 4 pl. Tortone, 1824; Rossi.

Le monument qui est le sujet des savantes recherches du chanoine Bottazzi a déjà occupé d'autres érudits, entre autres Mabillon (*Iter italicum*), Montfaucon (*Diarium italicum*), et tous l'ont considéré comme un tombeau païen. M. Bottazzi se propose, au contraire, de démontrer que ce sarcophage reçut les dépouilles d'un chrétien, et que les sujets mythologiques dont les faces de ce beau monument sont chargées, ne sont que des emblèmes, des symboles et des allégories exprimant des croyances chrétiennes sous les formes du paganisme. On comprend, en effet, que les premiers chrétiens, poursuivis et persécutés, fu-

rent contraints d'employer un langage et des formes qui cachaient leur foi sous des représentations empruntées à un culte plus protégé : c'est ce qu'ils firent en effet avec tout le discernement possible en pareilles matières, et les écrits des Pères déposent en effet de ce moyen inoffensif pratiqué dans les époques primitives du christianisme. Cette idée fondamentale des recherches de M. Bottazzi l'a heureusement servi dans la manière tout-à-fait neuve dont il a considéré le sarcophage de Tortone, et l'on doit convenir que sa perspicacité et ses profondes connaissances dans les antiquités ecclésiastiques l'ont heureusement conduit à une solution satisfaisante de presque toutes les difficultés de son intéressant sujet. A mesure que nous décrirons le monument, nous reproduirons les explications.

Son couvercle a la forme d'un toit de maison, et le tombeau n'était pour les chrétiens attendant une autre vie que la maison du repos. Deux génies détachent les grappes de raisins qui pendent à une vigne qui orne un côté du couvercle; la vigne est un symbole des chrétiens dont l'emploi fut très-fréquent sur tous leurs monumens. La face antérieure du sarcophage présente un portique à trois arceaux; dans celui du milieu est la chute de Phaéton frappé par la foudre; c'est la destruction du paganisme et du judaïsme représentée par un palmier dont le même coup a brisé les branches, et cet événement se passe en présence d'un berger qui est le sauveur du monde demandant à Dieu le triomphe de la véritable religion. Sur la face postérieure, un grand castel vide occupe le milieu; à droite et à gauche, dans un cintre, sont, 1°. un berger suivi de ses chiens et portant un mouton sur ses épaules, c'est le symbole du bon pasteur; 2°. un autre berger qui joue de la flûte sous un palmier dont le fruit annonce la fertilité; c'est encore un symbole, celui du bonheur que donne la vraie foi. Aux angles du couvercle, on voit d'un côté Léda et son cygne, de l'autre un chien qui fait le guet auprès de l'arbre du bien : ce sont encore les turpitudes du paganisme mises en opposition avec la pureté chrétienne et la fidélité à toutes les vertus. Sur un des deux côtés du sarcophage on a représenté le combat de deux coqs en présence de deux génies dont un élève la palme de la victoire; c'est le triomphe du bien sur le mal. Du côté opposé deux autres génies jouent aux dés, et l'un d'eux a perdu la partie par le nombre que les deux dés ont amené; c'est encore l'erreur vaincue par la vérité. Une inscription latine est

gravée sur la face antérieure du monument. Elle est ainsi conçue : PVBLIO ÆLIO SABINO QVI VIX. AN. XXIIII DIES XLV ANTONIA THESIPHO MATER FILIO PIENTISSIMO. Elle n'offre aucune difficulté palæographique, et l'on voit que c'est à Publius Ælius Sabinus, qui a vécu 24 ans et 45 jours, que ce monument a été élevé par sa mère Antonia Thesipho; et à l'interprétation que le savant chanoine donne de cette épitaphe, on pourrait ajouter que les noms Publius Ælius Sabinus autorisent à croire que le jeune homme fut un affranchi d'Hadrien dont il porte le nom de famille avec le surnom de l'impératrice sa femme; et c'est, en effet, vers la fin du second siècle de l'ère chrétienne que M. Bottazzi rapporte, par le style et le travail, l'époque du monument. Si le nom du mari de Thésipho n'avait pas été omis, on pourrait plus facilement vérifier cette conjecture. M. Bottazzi fait remarquer aussi la singularité DIES XLV, qui font un mois et quinze jours, et il ajoute que tel était l'usage des Romains d'indiquer les jours dans les inscriptions funéraires lorsqu'ils ne donnaient pas plus de deux mois; mais on trouve dans Gruter plusieurs inscriptions semblables où l'âge du défunt est indiqué par le nombre des années, et les 45 jours, par exemple, par MENS. I DIES XV. Peut-être l'exemple fourni par le sarcophage de Tortone était-il plus fréquent chez les chrétiens. Deux courtes acclamations grecques sont au-dessous de l'épitaphe latine, et à ses extrémités opposées : ΟΥΔΕΙϹ ΑΘΑΝΑΤΟϹ ΘΑΡϹΕΙ ΕΥΓΕΝΕΙ—*Nemo immortalis—bono animo sis generose* ou *nobilis*, et le mot ΘΑΡϹΕΙ a été souvent remarqué, même sur des momies gréco-égyptiennes nouvellement publiées. A propos de ce sarcophage, M. Bottazzi publie un cornet en ivoire du monastère de Bobbio, monument inédit des premiers siècles du christianisme, et sur lequel est sculpté Orphée attirant auprès de lui par le charme de sa musique les animaux de toute espèce et tous les êtres semi-humains de l'ancienne mythologie; on y remarque en effet pêle-mêle, avec les animaux de toute espèce, un centaure, des satyres, des nains à longues oreilles, des nymphes et des tritons, et des cavaliers accourant de tous les côtés, et M. Bottazzi voit ici un sujet tout chrétien, le triomphe de la religion par la douceur de sa doctrine. Les pères de l'Église ont souvent dit que le législateur des chrétiens était un nouvel Orphée, attirant à lui toutes les nations et les attirant à la foi par le charme de ses paroles et des vérités qu'il enseigne.

On voit par cette courte analyse quels sont l'étendue et l'intérêt des recherches qu'offre l'ouvrage que nous annonçons; c'est un excellent guide pour l'étude des antiquités chrétiennes, et il peut à juste titre être recommandé aux savans et aux archæologues. Nous savons que, depuis sa publication, le roi de Sardaigne a conféré à l'auteur le titre de son *antiquaire ecclésiastique.* C'est une honorable récompense, bien justifiée par les preuves de zèle et de talent dont l'explication du sarcophage de Tortone rendra toujours témoignage en faveur de M. le chanoine Bottazzi. C. F.

280. Antiquités britanniques.—*Lymington, le* 18 *juin* 1825. — Cette partie de la nouvelle forêt voisine du lieu appelé *Shirley Holmes*, à environ 3 milles de cette ville, annonce par les vestiges qu'on y remarque qu'elle a dû être, à une certaine époque reculée, non-seulement habitée par une population nombreuse, mais encore fortifiée de la manière en usage chez les anciens Bretons, pour résister aux incursions de leurs ennemis. Le principal campement entouré d'un double, et, sur certains points, d'un triple retranchement avec fossés, est situé au sommet d'une colline allant en pente douce jusqu'à ses glacis. Une multitude de retranchemens secondaires qui s'embranchent sur le corps de la place, étendent leurs ramifications dans différentes directions et à une grande distance de celle-ci, et varient en dimensions et en force dans des proportions calculées d'après la possibilité et les chances de l'attaque. A environ 300 verges de l'enceinte de la ville, on voit plusieurs tumuli, en général, protégés par de petits retranchemens formant entre eux, comme avec les principales défenses de cette ville, des angles différens. L'un de ces retranchemens mesure 140 verges de circonférence sur 12 ou 15 de hauteur, le tout entouré d'un fossé. Il en existe d'autres de petites dimensions, deux desquels furent ouverts il y a quelques années par M. Warner, auteur de l'histoire de Lymington. On laissa intact un autre retranchement situé à quelques verges de ces derniers, dont les terres s'étaient tellement affaissées, qu'il n'avait plus que 18 à 20 pouces d'élévation au-dessus du niveau du sol. Ce fort fut ouvert la semaine dernière par deux gentlemen. Les fouilles firent découvrir une urne qui se trouvait placée sens dessus dessous dans une excavation naturelle du sol qu'elle débordait d'environ 3 pouces. Ce vase contenait des cen-

drés de bois mêlées avec une partie de sable et de petits morceaux d'os très-calcinés. Les matériaux de l'urne étaient aussi presque entièrement calcinés; il fallut user de beaucoup de précautions pour la faire sortir de terre : elle avait environ 16 po. de profondeur, son diamètre était de 11 pouces à son sommet, 4 pouces au fond, et au centre d'environ 13 pouces. L'urne était entourée d'une certaine quantité de terre noire et de terre qui avait évidemment subi l'action du feu. Au-dessus de l'ouverture de ce vase était un mince couvercle de beau sable blanc dans lequel on trouva des morceaux de charbon de bois. Le tout était protégé par le gravier et la bruyère qui lui servait d'enveloppe. On n'y trouva ni instrumens de guerre, ni monnaies, ni ornemens. L'urne était formée d'une argile très-grossière, non cuite et du travail le plus simple.

D'après toutes ces circonstances, il y a peu de doute que cette urne ne soit l'ouvrage des anciens Bretons. Sa proximité de Buckland Rings ne prouve point qu'elle soit saxonne ou danoise comme certains antiquaires l'ont supposé. (*Gentlem. magaz.*, supplément, part. 1, 1825, p. 636.)

281. Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, par MM. Ch. Nodier, J. Taylor et Alph. de Cailleux: Franche-Comté ; liv. 4, 5 et 6 ; trois cahiers in-f°., contenant ensemble 12 pages de texte, plus 17 pl. — 1°. *Façade* de l'église de l'abbaye de Tournus, par Fragonard. — 2°. *Intérieur* de l'église de l'abbaye de Tournus, par Granet et Vagner. — 3°. *Vue générale* de l'église de l'abbaye de Tournus, par Bonington. — 4°. *Neuville-sur-Ain*, par A. Joly. — 5°. *Détails extérieurs* de la pyramide (abbaye de Tournus). — 6°. *Chapiteaux* de l'église de l'abbaye de Tournus. — 7°. *Portrait* du couvent des Sœurs du Voile-Noir, par Fragonard. — 8°. *Tombeau* de Marguerite de Bourbon (église de Brou), par Bonington. — 9°. *Montagnes* du Bugey, par Villeneuve. — 10°. *Détails* de l'une des tours de l'abbaye de Tournus, par Jorand — 11°. *Croisée* du chœur (abbaye de Tournus), par Fragonard. — 12°. *Martyre* de St.-Valérien, cul-de-lampe, par H. Vernet. — 13°. *Intérieur* d'une grange à Nantua, par Alaux de Romain. — 14°. *Église* du couvent des Sœurs du Voile-Noir, par Fragonard. — 15°. *Façade* de l'église de Brou, par Bonington. — 16°. *Vue générale* de l'intérieur de l'église

de Brou, par Courtin. — 17°. *Détails* (église de Brou), par Théophile. Prix, 12 fr. 50 c. la liv. Paris; Gide fils.

282. Notice sur les nouvelles fouilles entreprises dans l'emplacement de la fontaine l'Étuvée et sur les antiquités qu'on y a découvertes; par M. Jollois, ingénieur en chef du département du Loiret. In-4°. fig. Orléans, 1825.

M. le préfet du Loiret avait ordonné des fouilles auprès de la ville d'Orléans, sur un côté dit de Fleury, dans l'espoir de recueillir les eaux d'une source nommée *l'Étuvée*, qui paraît avoir été connue et même avoir joui de quelque illustration à l'époque du gouvernement des Romains. Ce magistrat espérait que ces eaux pourraient être conduites dans la ville. Les fouilles ont été infructueuses. Il a été reconnu que la source avait été abandonnée, et que le fossé d'où elle surgissait avait même été comblé à une époque déjà ancienne. Dans les terrains mis au jour par la fouille il a été trouvé de nombreux fragmens d'une poterie rouge, très-fine, bien cuite et ornée de feuillages et d'autres dessins en relief. Ces fragmens paraissent n'offrir rien qui les distingue d'une grande quantité de restes de vases et d'autres ustensiles qui se rencontrent assez fréquemment dans diverses parties de la France; les formes en sont élégantes et les ornemens de bon goût.

Il été trouvé aussi une inscription où M. Jollois croit reconnaître un vœu fait à une déesse nommée *Acionna*. Ce nom lui paraît indigène. Voici le texte de cette inscription :

AVG. ACIONNAE
SACRVM
CAPILLVS ILLIO
MARI. F. PORTICVM
CVM SVIS ORNA
MENTIS-V. S. L. M.

Augustæ Acionnæ sacrum. Capillus Illiomari filius porticum cum suis ornamentis votum solvit lubens merito. On remarquera que Capillus était fils du Gaulois Illiomar; l'inscription appartient donc à l'époque où les Gaulois adoptèrent des noms romains, ce qui se passa peu de temps après la conquête des Gaules.

283. Souvenirs pittoresques de la Touraine, par Noel, peintre, etc., 4e. liv. in-fo. de 7 pages de texte, plus 5 pl. 1o. *Escalier Saint-Georges.* — 2o. *Château de Semblançai.* — 3o. *Vue du Dolmen St.-Antoine, dite grotte des Fées.* — 4o. *Vue du monument connu sous le nom de Roche-Corbin.* — 5o. *Vue intérieure de l'escalier de la vallée de St.-Georges.* Paris, imp. de Langlumé.

284. **Antiquités de l'Alsace, ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, avec un texte historique et descriptif; par MM. de Golbéry et Schweighaeuser. *Bas-Rhin,* par M. de Golbéry, 2e. et 3e. livraisons. *Haut-Rhin*, par M. Schweighæuser, 1re. livraison, in-folio. (4 planches et plusieurs feuilles de texte par livraison.) Paris, Mulhouse, 1825.**

L'exactitude apportée dans l'exécution de ce bel ouvrage répond pleinement à l'intérêt qu'il inspire, et par l'importance de la contrée qui en est le sujet, et par la réputation des deux savans distingués et de l'habile artiste qui élèvent ce monument à leur patrie. Les ruines de Dusenbach ouvrent la 2e. livraison relative au Bas-Rhin; ces ruines sont considérables, très-pittoresques, au fond d'un sombre vallon, et auxquelles le doux bruissement d'un ruisseau a fait donner leur nom. C'est encore un Ribeaupierre qui fut le fondateur de la première chapelle de Dusenbach; sa tombe est aujourd'hui cachée sous les décombres, et la piété a sauvé jusqu'ici une statue de la Vierge que ce héros chrétien rapporta de Constantinople, durant la croisade de Baudoin. Cette Vierge est devenue la patrone des musiciens de l'Alsace. Le château de Kaisersberg est donné par la tradition à Frédéric Barberousse; il est un des mieux conservés de cette époque, et les débris d'une voie romaine prouvent que, du temps même des Romains, ce point ne fut pas négligé, et une charte qui a survécu à toutes les destructions apprend que Henri VII, fils de Frédéric II, fit l'acquisition de la vallée du Kaisersberg en 1226. Le chef de la lignée des nouveaux Césars, Rodolphe de Habsbourg, l'occupa en 1261. Charles-Quint en défendit l'entrée aux Juifs; depuis Louis XIV, il n'a plus été considéré comme un poste militaire qui exigeât quelques soins. L'église paroissiale du village du moins nous offre tous les procédés de l'architecture gothique; une inscription latine porte en effet qu'elle a été commencée en 1428. A une lieue de Kaisersberg, sont les restes très-

remarquables de l'église d'Alspach, le portail, les débris de la façade orientale et une série d'arceaux à plein cintre, forme qui annonce les temps de la construction de ce couvent qu'on fait remonter jusqu'aux temps de Léon IX, au siècle qui précéda les croisades. Cette architecture offre, dans ses ornemens, toute la bizarrerie qui semble la caractériser. Au nord-ouest, un ermitage fut fondé par un seigneur dont quelques événemens singuliers firent un ermite; son histoire est des plus touchantes. Un mamelon qui s'élève, comme un tumulus celtique, sur le sommet de la première ligne des Vosges, porte sur sa cime le château de Hoheneck, cité dans des écrits du XIe. siècle; on en rapporte la fondation à un seigneur de la maison d'Egisheim, alors propriétaire de toute la vallée d'Orbey. En 1437, les Ribeaupierre en prirent possession, et il fut démantelé par l'ordre de Louis XIV. A une lieue vers l'est, à l'entrée de la vallée de Munster, est le prieuré des Trois-Épis, dont l'origine est environnée de miracles, et non loin de là le vieux château de Winecke, qui fut offert à l'église de Strasbourg en 1251. Dans la même vallée, le château de Plixbourg se perd dans les nuages; il en est fait mention dans les annales de Colmar, à l'année 1276; en 1433, il appartenait à Gaspar de Schlik, chancelier de l'empereur Sigismond. Wasserbourg est non loin de là, et il n'en reste qu'une épaisse muraille et une tour construite en cailloux roulés; le domaine dont il dépendait existait déjà en 979, et en 1504 l'empereur Maximilien lui consacra le privilége de recueillir les bannis et les condamnés. A Schwartzbourg, d'autres ruines attirent aussi le voyageur et l'artiste, ce sont celles du château qui appartenait à l'évêque de Bâle en 1262. Une tour particulière y renfermait les religieux accusés de quelque crime. C'est aussi dans la plaine de Munster qu'exista l'abbaye de Saint-Grégoire, au hameau de Schweinsbach, dont une partie seulement suffit aujourd'hui aux quatre mille ouvriers des riches fabriques de MM. Hartmann. Les constructions primitives ont disparu presqu'entièrement; on n'y retrouve que des fragmens épars de l'ancienne architecture. La fondation du monastère remonte à l'année 634; Chilpéric l'enrichit de plusieurs terres; il fut la proie des flammes en 1182; en 1339, l'abbé s'assura le privilège de vendre seul du vin durant la quinzaine qui suivait Pâques et Noël, et les cabaretiers étaient tenus de s'approvisionner chez lui. L'illustre dom Calmet a été sous-prieur de l'abbaye et en a fait une histoire. La planche

10, qui représente les ruines de la chapelle de Saint-Grégoire, donne une grande idée du monument, comme restes de l'architecture gothique.

Ici s'arrêtent les travaux et les recherches de M. de Golbéry sur les antiquités du Bas-Rhin, et nous arrivons à la première livraison de celles du Haut-Rhin, par M. Schweighæuser. Les limites des deux contrées, la haute et la basse Alsace, paraissent être celles mêmes que les Romains avaient établies ou plutôt conservées comme séparant plus anciennement la Gaule Belgique de la Gaule Celtique. Une vaste plaine est dominée par la montagne que couronna le château de Hohen-Kœnisberg. Ce grand château est le plus considérable de l'Alsace; de vastes corps de logis sont défendus par des tours imposantes, et une triple enceinte en rend l'aspect des plus sombres. Il paraît remonter audelà du siècle de Charlemagne; des chartes autorisent cette conjecture; il est ensuite mentionné expressément dans une autre de l'an 1250; il passa en 1400 entre les mains des évêques de Strasbourg, en 1479 aux comtes de Thierstein, avec ordre à la ville de Strasbourg de concourir à sa reconstruction, et c'est à cette époque que paraissent appartenir les édifices subsistans, quoique mêlés d'ogives et de pleins ceintres; un petit taillis de pins et de bouleaux s'élève aujourd'hui sur ses voûtes. La planche première donne une idée de ses masses, et la suivante est une vue d'une salle basse, dont l'étendue et la lourde architecture répondent complétement à l'extérieur. Celui de Kintzheim est plus élégant, plus élancé, et remonte aussi à une très-ancienne date, vers 1227; il a été souvent réparé depuis, mais pas assez complétement pour prévenir sa destruction. Il appartient aujourd'hui à M. Mathieu Faviers, qui le conserve comme un monument de l'art. Schélestadt passe pour couvrir les ruines d'un château habité par Charlemagne, et il paraît que ce lieu dut son accroissement à la fondation du monastère de Sainte-Foi, par Hildegarde, mère du premier duc d'Alsace et de Souabe, de la maison de Hohenstauffen; une charte le fait remonter à l'an 1094, c'est celle qui soumet Sainte-Foi à l'abbaye de Conques en Rouergue, et l'une des plus anciennes de France. La même charte dit que l'église est construite sur le modèle du Saint-Sépulcre. M. Schweighæuser tire de ce passage de la charte quelques heureuses inductions sur l'état réel des deux monumens, et les innovations qui caractérisent bientôt après une architecture qui n'était plus ni

romaine, ni saxonne, ni lombarde. La vue de l'église de Sainte-Foi indique en effet une construction très-utile pour décider, par son époque, des questions intéressantes, et le savant auteur du texte descriptif ne néglige pas de les examiner. On trouve donc dans les *Antiquités de l'Alsace* tout ce qui peut recommander un ouvrage de ce genre, une scrupuleuse fidélité dans les traits des monumens, une égale fidélité dans leur reproduction par la lithographie, et dans le texte historique et descriptif redigé par MM. de Golbéry et Schweighæuser la profondeur des recherches qui intéressent et enrichissent l'histoire, et le goût qui les recommande si puissamment aux lecteurs. Le savant et l'artiste profiteront également à l'étude de ce bel ouvrage. C. F.

285. Lettre de M. F. Rever à la Soc. d'agric., etc., du départ. de l'Eure, relativement aux médailles de Ste-Croix sur Aiziers. Evreux, 1825, Ancelle. (Extr. du *Journ. d'agr.*, etc., janv. 1825.)

Trois médailles romaines font le sujet de cette lettre. La première est de Commode; les épaules du buste de ce prince sont couvertes d'une cuirasse, et le revers est une annonce avec la légende TR. P. VI. IMP. III. COS. III. PP. et à l'exergue LIB. AVG. IIII. La seconde médaille est d'Antonin, au revers un temple hexastyle avec la légende AEDE. DIVI. AVG. REST. COS. V. S. C. et M. Rever remarque au sujet de COS. V. qu'Antonin n'eut le titre de consul que quatre fois et mourut l'année qui suivit celle de son dernier consulat. La troisième médaille, qui est de Marc-Aurèle, 3e. consulat et 27e. tribunitiat, a surtout occupé M. Rever par cette singularité que dans le mot AVG. du revers, les trois lettres sont brouillées, imprimées deux fois et de sorte que la seconde empreinte donne une double forme de chaque trait, n'ayant pas porté sur la même place que la première, et ce mot est le seul de la légende qui offre cette singularité, le seul qui ait subi ce mouvement irrégulier, mais uniforme pour les trois lettres. M. Rever y voit une preuve évidente, 1°. que les Romains gravaient les lettres en creux sur les coins des médailles, non pas au touret, mais au moyen de poinçons en relief qui formaient expéditivement ces lettres en creux; 2°. que ces poinçons étaient d'une lettre *isolée* ou de *plusieurs lettres assemblées*, parce qu'elles étaient d'un usage très-fréquent; 3°. que tel est le mot AVG. de sa médaille empreinte d'abord sur son coin d'une manière insuffisante et refrappé ensuite par le graveur, mais

non pas avec assez d'attention pour éviter le croisement des traits dont la médaille offre le singulier exemple. L'observation de M. Rever satisfera les numismatistes. On court aujourd'hui après les singularités, parce qu'on ne peut pas s'attendre à de nouvelles découvertes très-fréquentes : la science des médailles y puise des lumières qui lui manquent encore, et elle se complète ainsi peu à peu. C. F.

286. Médailles romaines. — Un ouvrier employé à de nouvelles constructions, à Dorchester, déterra dernièrement une pièce de monnaie de cuivre du règne de l'empereur Claudius : « CLAVDIVS CÆSAR AVG PMT. » Il ne reste que des traces confuses des autres lettres. On voit au revers la figure de la *Bretagne*, debout, la main droite supportée par un gouvernail, et la gauche étendue au-dessus d'une proue, en mémoire de l'expédition et de la victoire de Claude. Vers le centre de la pièce se trouve S. C., et à l'exergue le mot *libertas*. Ces derniers emblèmes peuvent avoir quelque allusion à la délivrance de tous ceux qui avaient été persécutés sous le règne tyrannique de Caligula. On sait que les Romains, sous celui de Claude, firent plusieurs tentatives pour subjuguer les Bretons, et que l'empereur lui-même parut plus d'une fois en personne sur le territoire britannique. (*Weekly Regist.* Paris, 10 octobre 1824.)

287. Médaille de Gratien.—En fouillant dernièrement dans un jardin, à Cheltenham, on découvrit une petite pièce de monnaie du règne de l'empereur Gratien. On voit d'un côté la tête de l'empereur ; à la légende sont des caractères à peine lisibles ; au revers est une galère romaine surmontée du mot *Virtus*. (*Weekly Register*. Paris, 2 janvier 1824.)

288. Die trierischen Münzen, etc. ; ou les monnaies de Trèves, rangées d'après l'ordre chronologique, par Bohl ; in-8°. 287 p. pr. 1 rthl. 16 gr. Coblentz, 1823. Hölscher.

Le professeur Neller est le seul qui ait procuré des matériaux importans à la numismatique de Trèves ; elle lui doit même une assez considérable collection de monnaies. Ce sont les écrits et les collections de M. Neller, conjointement avec quelques autres, qui ont donné naissance à l'ouvrage que nous annonçons. La première section contient des généralités sur les monnaies de Trèves du temps de la domination des Romains. La seconde section

offre des considérations sur Trèves comme ville qui avait le droit de monnayage sous les Mérovingiens et Carlovingiens. La première pièce qui parut à cette époque fut un trident d'or (triens) dont la face portait l'inscription *Treverus Cive*. La troisième section contient une énumération des monnaies qui ont été battues sous les archevêques et les électeurs jusqu'à la fin du moyen âge. (965—1531). La quatrième section expose les monnaies du temps moderne jusqu'à la conquête du pays par les Français et jusqu'à la mort du dernier électeur Clément Wenceslas (1531 — 1812).

289. Inscription de Palerme.— Le *Giornale di scienze* (n. 22) contient une description de Palerme ancienne et moderne, et la figure de deux pierres portant des inscriptions relatives à cette ville. La première inscription est trilingue : latine, grecque et arabe. Elle rappelle que le roi Roger ajouta à l'église une grande horloge, dans la douzième année de son règne, la cinquième indiction du mois de mars 1152. L'autre inscription est cufique, tracée dans les contours d'une rosace à huit pointes, et en l'honneur du même roi; et à ce sujet l'auteur de la description, l'abbé Salvadore Morso, rappelle et figure de nouveau l'inscription cufique du manteau impérial en soie qui est aujourd'hui à Nuremberg, et que l'inscription démontre avoir été autrefois à Palerme. Les gravures qui accompagnent ce mémoire intéresseront les arabisans.

290. Anciens fonts baptismaux de l'église de Zedelghem, près Bruges. (*Messag. des Sc. et Arts*. 1825, xie. liv., p. 437.)

C'est un monument du Xe. et du XIe. siècle, orné de sculptures représentant des sujets chrétiens. Quatre figures qui sont aux angles sont accompagnées de blasons assez semblables à ceux de l'ancienne maison de Béthune. Les sceaux de cette famille, de l'an 1217, montrent que, pour les bandes, on ne s'astreignait pas à un nombre déterminé.

291. Manoir du roi Godefroi. — Les habitans de Bouillon sont certains maintenant de conserver un monument qui rappelle à l'Europe des souvenirs bien glorieux, l'antique manoir de Godefroi, premier roi de Jérusalem. C'est le 23 juin 1824 que parvint à Bouillon un ordre du roi, concernant les premiers travaux à faire à cet édifice, dont l'existence était déjà connue

dès le 8e. siècle. Aussi la reconnaissance des Bouillonnais sera-t-elle aussi stable que le roc sur lequel a été bâti cet ancien domaine du grand Godefroi. (*Annal. Belg.*, 1re. livr., 1824, pag. 46.)

HISTOIRE.

292. ENCYCLOPÉDIE PORTATIVE, ou Résumé universel des sciences, des lettres et des arts. — HISTOIRE, *Études historiques*, concernant la manière d'écrire l'histoire, les sources et l'esprit de l'histoire; précédées d'une introduction sur les progrès des études historiques, et suivies d'une bibliographie, d'un catalogue et d'une table analytique; par MM. DE BROTONNE et AD. LAUGIER. In-32, sur papier vélin, avec une vignette. Paris, 1825, au bureau de l'Encyclopédie portative, rue du Jardinet, n°. 8.

Ce volume est le 4e. de l'*Encyclopédie portative*, jolie collection qui se distingue par son exécution typographique et le concours des hommes distingués qui secondent l'éditeur, M. C. Bailly, dans son intéressante entreprise.

293. MANAVA DHERMA SASTRA, ou les Institutions de Menou; publiées par Graves Chamney HAUGHTON, prof. de littérat. Hindoue, au Collége des Indes orientales.

Cette édition du code du législateur hindou est maintenant achevée. L'ouvrage se compose de 2 vol. in-4°., dont le premier contient le texte sanscrit avec les notes *variorum*; dans le second se trouve l'excellente traduction faite par sir W. Jones, à laquelle on a ajouté des notes servant d'éclaircissemens. L'exécution typographique de cet ouvrage ancien fait grand honneur à l'imprimerie de MM. Cox et Baylis; c'est peut-être la plus belle impression orientale qui ait été exécutée dans ce pays et sur le continent. (*Asiat. Journal*, août 1825.)

294. MEMORIE SULLA VITA E FILOSOFIA D'EMPEDOCLE GERGENTINO. historiograph. roy. Sur Empédocle et sa philosophie; par Domenico SCINA, 2 vol. in-8°. Palerme.

Empédocle naquit dans la ville d'Agrigente, en Sicile, vers la 74e. ou 75e. Olympiade; il adopta les principes de l'école de

Pythagore. Dans ses voyages en Égypte et en Asie, il étudia la théologie de l'Orient, qui, dépouillée de ses mystères, n'est autre chose que la perfection de la vie et la connaissance de la nature. Empédocle aimait sa patrie : cet amour est l'orgueil et la passion des grandes âmes. Après avoir long-temps travaillé à son instruction, n'ayant épargné ni dépense, ni fatigue, ni voyage, il entreprit de réformer les mœurs et le gouvernement d'Agrigente.

Alors la Sicile était parvenue au plus haut degré de splendeur. On admirait ses richesses, sa magnificence, ses monumens. Les vaisseaux du monde fréquentaient ses ports; les deux cours d'Agrigente et de Syracuse le disputaient en élégance, en politesse, en esprit. Les bras des Carthaginois vaincus élevaient le temple de Jupiter Olympien; on construisait de beaux aquéducs; des tombeaux d'un goût pur ornaient les plaines, tandis que des temples doriques s'élevaient sur les collines. Si la Grèce inventa la tragédie, la Sicile inventa la comédie; et ses écoles de philosophie étaient rivales de celles d'Athènes.

A peine les nations sont-elles arrivées à ce haut degré de splendeur qu'elles dégénèrent; la prospérité les corrompt. La Sicile s'abandonna aux plaisirs, à la mollesse, à la volupté. Agrigente surtout était attaquée par ces vices funestes : elle fut corrompue par sa propre opulence; ses campagnes possédaient de nombreux troupeaux; la vigne et l'olivier croissaient dans ses champs fertiles; sa mer nourrissait des poissons délicats; la douceur de son climat, sa richesse, ses monumens attiraient les étrangers; Carthage y apportait son or, mais ses habitans étaient plongés dans les délices; toutes les âmes étaient efféminées. On ne portait que des habillemens d'une magnificence recherchée; les meubles étaient d'or et d'argent, on n'habitait que des appartemens somptueux; on n'arrêtait les regards que sur des peintures lascives; les tables étaient chargées de mets exquis; les mœurs se dégradèrent au point de rendre des honneurs funèbres aux animaux. On éleva des tombeaux aux cavales qui avaient remporté des prix aux jeux Olympiques. Un moineau avait-il servi d'amusement à quelque enfant ou bien à quelque femme, on lui bâtissait un tombeau. Un simple oiseau recevait ainsi des honneurs dus à la mémoire de l'homme vertueux. Ces mœurs efféminées s'introduisirent dans les camps; un luxe asiatique régnait au milieu de la guerre; il fallait des tentes richement décorées. On ne reposait que sur des lits du duvet le plus

moelleux; on y préparait les festins comme à la cour des rois; chaque soldat était parfumé de roses; il pouvait à peine supporter le poids de ses armes. Le camp était rempli de femmes et d'esclaves; ce fut au point de voir le simple soldat traîner après lui tout le bagage d'un général.

Empédocle réforma les mœurs de ses concitoyens; il n'attaqua pas de front leurs passions, ils en auraient été trop irrités; mais pas à pas, d'une manière lente, détournée et comme par la main, il les conduisit à la vertu. Il tourna la richesse vers la libéralité, et la vanité vers l'hospitalité, mais plutôt par la force de l'exemple, que par des raisonnemens: il regardait le genre humain comme une famille et les hommes comme des frères; il encourageait les citoyens à s'entr'aider les uns les autres; il dotait les filles pauvres et sans parens, assistait à leurs noces avec la même joie que s'il eût assisté aux noces de ses propres filles, si bien qu'il les habillait de pourpre et leur mettait une couronne d'or. Non-seulement il inspira aux particuliers la bienfaisance, mais il l'inspira aux chefs de l'état; le bien se faisait à l'envi les uns des autres. On vit arriver en ce temps dans les murs d'Agrigente deux mille cinq cents fugitifs de Sénonte. Carthage avait pris leur ville, ils fuyaient la mort, la servitude; ils furent bien accueillis par les citoyens et nourris aux dépens du trésor public. Aussi Empédocle, dans le transport de sa joie, salua Agrigente du titre de port vénérable et sacré des étrangers. Après avoir réformé les mœurs d'Agrigente sa patrie, Empédocle en réforma le gouvernement. La Sicile était alors divisée en plusieurs petits états indépendans les uns des autres et par conséquent exposés aux attaques fréquentes de l'ennemi. A la vérité, Gélon avait, par son habileté, sa prudence et ses lumières, établi l'union parmi ces différens états, mais son ouvrage ne fut pas durable, parce qu'il ne l'avait pas fondé sur les lois; la Sicile flottait entre la servitude et la liberté. Dans Agrigente, le pouvoir était entre les mains d'un corps de sénateurs; l'aristocratie écrasait le peuple. Syracuse, au contraire, était troublée par la licence de la démocratie. Pour ramener l'équilibre dans la balance des pouvoirs, Empédocle souleva par son éloquence le peuple d'Agrigente contre l'aristocratie, disant qu'il ne devait y avoir ni oppresseurs ni opprimés dans la société; le peuple prit une part active aux affaires publiques; mais Empédocle donna par les lois un frein autant à la démocratie turbulente de sa nature, qu'à l'aristo-

cratie à la fois insolente et tyrannique. La faveur populaire qu'il acquit fut si grande, qu'on lui offrit la couronne. Il ne descendit point des hauteurs de la philosophie pour l'accepter. C'était pour lui un assez beau titre que celui de restaurateur des mœurs et des lois de sa patrie.

Ce ne fut pas seulement par la sagesse, par l'éloquence, par le titre de législateur, qu'Empédocle exerça de l'ascendant sur les esprits, mais par ses connaissances en médecine. Les préceptes de la diète et des végétaux pour alimens étaient enseignés dans l'école de Pythagore, et la médecine qui change, ainsi que l'a remarqué Montaigne, tous les siècles de système, est revenue aux doctrines de Pythagore que suivait Empédocle. Il arriva qu'Agrigente fut attaquée par la contagion; le mal s'attachait aux plantes, elles périssaient comme les hommes: la mort et la famine promenaient ensemble leurs ravages. Empédocle découvrit que la peste était apportée par un vent du midi, qui passait à travers les gorges d'une montagne, et venait tomber sur la plaine. Il fit boucher ces ouvertures; le passage fut refusé au vent; la contagion cessa: remède extraordinaire, singulier et grand comme le génie qui l'inventa; on le surnomma le vainqueur des vents.

Je n'imagine pas qu'aucun de nos médecins entourés du grand appareil des sciences modernes, et si vains de leur savoir qui ne nous fait pas vivre plus long-temps, eût fait une pareille découverte ni une cure si prodigieuse; car Empédocle ne s'amusa pas à guérir les malades, il détruisit la maladie. Mais de tout temps les hommes de génie ont été persécutés; on accusa le médecin de magie. Comme Plutarque et Clément d'Alexandrie parlent de cette peste, sans dire de quelle manière on ferma le passage au vent qui charriait le venin, des écrivains ont rapporté, probablement d'après un texte corrompu de Laërce, qu'Empédocle s'était servi de la peau d'ânes qu'il avait fait écorcher, pour faire des outres qu'il avait placées sur le sommet des monts afin d'emprisonner les vents. Ainsi l'ignorance ou la mauvaise foi ont couvert de ridicule une des conceptions les plus étonnantes du génie.

Sans faire écorcher des ânes, je présume qu'Empédocle opposa des barrières plus naturelles au passage du vent. Lorsqu'on a beaucoup vécu dans les montagnes, qu'on a bien observé leur masse et leur structure, qu'on étudie l'action et le jeu des

vents, on se convaincra facilement que, soit en élevant une haute muraille, soit en couchant des arbres d'une forêt voisine les uns sur les autres (1), on peut opposer un rempart au vent, et changer par ce moyen la température du pays que domine une montagne. On ignore encore toute la force et toute la puissance de l'homme sur la nature.

Cependant Sélinonte fut attaquée, comme Agrigente, par une contagion; les femmes périssaient dans l'enfantement. Cette fois ce n'est plus l'air ni les vents qui causent le mal, mais des eaux stagnantes produites en été par le cours interrompu du fleuve qui baignait les murs de Sélinonte. Empédocle n'entreprend point de les détourner, l'entreprise eut été difficile; mais par le moyen de canaux il versa dans ce fleuve les eaux de deux autres, et le fleuve, grossi par des eaux étrangères, reprit son cours. Ainsi la contagion cessa lorsqu'il eût fait marcher le fleuve à Sélinonte, comme elle avait cessé à Agrigente, lorsqu'il eut arrêté le cours du vent. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il entreprit et acheva les canaux à ses dépens. Il n'est pas rare de trouver dans le pays des médailles qui retracent la mémoire de cet événement. D'un côté, on y voit le fleuve qui sacrifie à la reconnaissance, et au revers est assis sur un char Apollon s'apprêtant à lancer des traits empoisonnés sur la ville; mais à côté du char un personnage retient les bras du dieu. Les uns ont pensé que le personnage était Empédocle; d'autres que c'était Hygie, déesse de la santé.

On connaît l'influence que l'école de Pythagore attribuait à la musique; elle adoucissait les mœurs des peuples féroces, charmait la douleur, élevait le courage, calmait le transport des passions, dissipait le chagrin et plongeait l'âme dans une douce ivresse. Dans la maison du père de Pausanias, Empédocle par le moyen de la musique, empêcha de commettre un meurtre. Un jeune homme, comme un furieux, le fer nu à la main, allait

(1) Des blocs énormes de rochers détachés et lancés d'une hauteur immense par les mines que l'on faisait pour ouvrir une route au mont du Chat, ravageaient les propriétés qui se trouvaient au pied de ce mont; les habitans se désolaient de voir leurs récoltes et leurs vignes perdues. J'imaginai, pour arrêter ce ravage, de faire coucher des arbres les uns sur les autres sur le passage des pierres qui avait lieu dans une espèce de gorge; les ingénieurs riaient de mon invention qu'ils traitèrent de folie, mais cette folie a tout sauvé.

percer le sein de Pausanias; aussitôt Empédocle se met à chanter sur la lyre des vers d'Homère. La colère du jeune homme s'amortit au bruit de ces accens harmonieux, et la musique et les vers d'Homère arrêtèrent le crime. Empédocle découvrit quatre élémens, l'air, l'eau, la terre et le feu. Il désigna les principes de l'affinité sous le nom d'*amour* et ceux de division sous le nom de *haine*. Il déduisait de ces principes le mouvement des corps; rien de trop, selon lui, rien de superflu dans l'univers : la matière ne croît ni n'augmente; elle est éternelle et se complaît dans son éternité. Tout meurt et naît : le monde viendrait à périr, il en renaîtrait un autre. C'est par le mélange des quatre élémens que la nature forme les corps, ainsi qu'un peintre avec le mélange des couleurs fait des hommes, des arbres, des habitations, des oiseaux et même des dieux. La nature, c'est ce peintre.

Il fait naître le monde, l'homme et les animaux des affinités auxquelles la chimie moderne est revenue. Il croit que l'univers est l'œuvre du hasard, que tout a été créé d'après des combinaisons infinies, lentes et progressives de la matière. Son esprit se livrant à des images fantastiques et singulières, il mêle et confond tout ensemble les différentes parties du corps des hommes et des animaux. Tantôt il vous montre une poitrine sans épaules, une tête sans cervelle, un visage sans yeux; tantôt les pieds sont unis au cou, les jambes à la tête, les doigts au front, les épaules à l'œil; ensuite il imagine des taureaux avec la figure humaine et des hommes avec la tête de taureaux.

Après avoir formé long-temps de ces unions plus ou moins nombreuses; semblable à l'ouvrier qui ne produit une nouvelle machine admirable qu'à la suite de nombre d'erreurs et de combinaisons infinies, et par des efforts constans et sans cesse répétés, la nature a produit des êtres d'une certaine perfection; elle a donné pour lors de la fixité à son ouvrage en liant toutes les parties entre elles dans l'ordre convenable, et le perpétuant dans cet ordre. Le lion alors n'a plus engendré que des lions, le singe que des êtres semblables à lui, l'homme que des hommes, et le fleuve des générations venant de la même source a coulé dans des canaux divers, ce qui forme des races différentes d'animaux.

Empédocle riait des formes données à la terre par les astronomes d'Athènes qui la comparaient à une montagne, dont le fondement est profond, la tête fort élevée. Ses opinions furent différentes de celles de son siècle; son génie devança les temps; il

aperçut le premier la rotation de la terre, l'opacité de la lune, les rapports entre cet astre et le soleil, la propagation de la lumière et la pesanteur de l'air; et portant plus loin encore ses études de la nature, son esprit semblait vouloir la conquérir toute entière; mais, dans l'enfance des sciences, le génie devine ses lois plutôt qu'il ne les prouve.

Il reconnaît qu'il existe un sexe dans les plantes comme dans les animaux; que tout se reproduit par l'œuf, que la semence n'est que l'œuf de la plante. A la vérité, il n'indique pas dans la plante les organes de la génération, mais il les soupçonne par la force de son intelligence. La semence, dit-il, dans le sein de la terre n'est autre chose que le fœtus dans le sein maternel. La plante est un animal attaché au sol par les racines, l'animal une plante qui marche. Les modernes ont profité de ces idées en ajoutant que la plante se nourrit, transpire, dort, souffre, cherche la chaleur, goûte la volupté, et a, comme l'animal, des noces stériles.

Empédocle jeta pour ainsi dire les fondemens de la physiologie; il fit une étude approfondie de l'anatomie, et considéra que l'épine du dos n'était autre chose que la carène du corps humain. Il remarqua les canaux de la respiration, les organes infinis et délicats du sentiment; il analysa avec étendue le sens de l'ouïe; il aperçut que le sang avait du mouvement dans les veines; que l'odorat était affecté par les exhalaisons portées par l'air; qu'à l'aide de cette impression le chien suivait la trace de la bête fauve; qu'il en était de même de l'ouïe frappée par les sons qui, comme une sonnette, frappent l'air. En examinant l'action de la lumière sur l'œil, il compara les rayons de lumiere répandus en dehors de l'œil à la clarté qu'une lanterne répand de nuit autour d'elle, comparaison plus ingénieuse que vraie.

Telles sont les vues qu'Empédocle ouvrit sur la nature et l'homme, quand les sciences étaient encore au berceau. Il s'éleva comme un fanal au milieu des siècles de l'antiquité, et ce fanal a communiqué le feu dont les modernes se sont servis pour pénétrer avec plus d'attention dans les profondeurs de l'homme et de la nature. Je passe sous silence les opinions d'Empédocle sur Dieu qu'il jugeait immatériel et indéfini; sur la division des âmes, dont les unes immortelles passaient d'un corps à l'autre, et les autres matérielles périssaient avec le corps même; sur les rapports de ces âmes avec les sens, et sur les préceptes de sa morale pour la

conduite de la vie privée, et sur la prétention qu'on lui prête de se faire passer pour un dieu.

Empédocle écrivit sa satire en vers et ses poëmes étendirent sa célébrité dans toute la Grèce. On distingua surtout son poëme de la nature et celui *des Purgations*. Ces deux poëmes ont été si mutilés par la main du temps, qu'il n'en reste plus que des fragmens sans ordre ni suite. La secte des Pythagoriciens, irritée de ce qu'il avait divulgué leurs doctrines, déclara que les poëtes étant de leur naturel peu discrets, ils n'en recevraient plus désormais dans leur société. Le chantre Cléomène ne continua pas moins de réciter son poëme des *Purgations* aux jeux Olympiques, et la Grèce lui donnait des louanges qu'elle mêlait aux applaudissemens donnés aux vainqueurs. Quand il paraissait dans les jeux célèbres où il remporta des prix, tous les regards se tournaient vers lui, et les applaudissemens éclataient de nouveau.

On ignore quelle fut la mort d'Empédocle; les uns ont rapporté qu'il termina naturellement sa vie dans le Péloponèse; les autres, que dans une fête à Messine, il était mort à la suite d'une chute; d'autres ont cru qu'il avait péri dans un naufrage; mais on soupçonne avec plus de raison la noblesse d'Agrigente d'être l'auteur de sa mort. Elle conservait un profond ressentiment de ce qu'il l'avait obligée de partager le pouvoir avec le peuple; mais pour écarter ce soupçon, elle répandit le bruit que, se croyant un dieu, il avait voulu mourir en dieu; qu'il s'était élancé dans les flammes de l'Etna, et qu'on avait trouvé dans les torrens de lave une de ses sandales vomie par le volcan. Ce qu'il y a de certain, c'est que le temps, le lieu, la nature de sa mort sont tout-à-fait ignorés.

Ainsi disparut Empédocle de la scène du monde qu'il avait illustré par son savoir, son génie et ses actions. Son âme, comme celle de tous les grands hommes, avait cette mélancolie que donne la réflexion; son air était sévère, son maintien grave. Il avait le visage orné d'une longue barbe, et portait une couronne d'or quand il se montrait en public. Son génie était vaste: il réforma les mœurs de sa patrie, lui donna des lois, la délivra de la peste. Il devina les grandes théories de la nature: l'homme, la terre, les cieux furent l'objet de ses études. Ce génie, malgré des erreurs, a laissé pourtant de grandes traces de lumière sur son passage. Tels sont les principaux faits soigneusement extraits de l'ouvrage de Domenico Scina; j'ai pris la liberté d'y ajouter

quelques réflexions. Nous pouvons assurer que rien de plus complet ne saurait être présenté ni recueilli sur la vie et la philosophie d'Empédocle. Scina a mis à contribution toute l'antiquité : il brille par la richesse de son érudition et par la clarté de ses idées ; seulement son ouvrage ne nous a pas paru soumis à un plan assez régulier, ce qui le fait trop souvent revenir et sur les mêmes faits et sur les mêmes pensées, qu'il sait toujours orner des grâces du style. Le service qu'il a rendu surtout à la science est d'avoir réuni et classé avec ordre les fragmens des poëmes d'Empédocle qu'il a traduits en vers harmonieux.

A. Métral.

295. Pragmatisch-chronologisches Handbuch der europæischen Staaten-Geschichte ; ou Manuel pragmatique et chronologique de l'histoire des états européens. Première part., comprenant l'histoire de Portugal, d'Espagne, de France et d'Angleterre ; par Rauschnik ; in-8o., 374 p. Pr., 1 rthr. 12 gr. Schmalkalden, 1824 ; Varnhagen. (*Allg. Repertor.*, 1825, no. 16, p. 267.)

Nous trouvons en tête de cet ouvrage les principaux événemens des quatre états indiqués par le titre. Ces événemens sont groupés par époques, qui forment un ensemble. La manière dont ils sont exposés est précise et instructive. Vient ensuite la série chronologique des souverains. Les sources et les matériaux ne sont pas indiqués. L'auteur soumet ensuite chaque pays à des considérations spéciales, en offrant un aperçu chronologique de son histoire ancienne et moderne. Les jugemens qu'il porte sur quelques souverains et sur des événemens sont frappans. Nous ne signalerons que son jugement sur Charles-Quint, roi d'Espagne : il peut servir d'exemple utile aux princes dont le desir de dominer ne connaît pas de bornes. Des royaumes ravagés et dépeuplés, la prospérité des peuples détruite, tel est le monument de ce despote qui ne manquait ni de talens ni de qualités.

296. La Guerra per li principi cristiani, guerregiata contro i Saraceni. La guerre faite par les princes chrétiens contre les Sarrasins, ou croisade de l'année 1095 ; écrite en latin par le moine Robert, et traduite en langue vulgaire. 1 vol. in-8o., pp. 396. Florence, 1825 ; Léon Ciardetti.

C'est à l'abbé Ciampi que le monde savant est redevable de la

publication de cet ouvrage, jusqu'alors inédit : c'est la version en vieux style italien, de l'histoire de la première croisade, écrite en latin par le moine *Robert*, contemporain de cette guerre. A ce volume se trouve annexée une lettre de M. Dureau de Lamalle sur les deux Jérusalem du Tasse, traduite du français. (*Nuov. Giorn. de litter.*, mars et avril 1825, p. 152.)

297. Obosryéniyè rossiisskoï Isstoriy. Aperçu sur l'histoire de Russie, par dem. et par rép.; in-8°. 73 p. Pétersbourg, 1824.

298. Isstorya hossoudarsstwa rossiisskaho. Histoire de l'empire russe, à l'usage de la jeunesse; 2 vol. in-12. Pétersb., 1824.

299. Kratkaya Isstoriya, etc. Précis historique sur l'empire russe; in-12, 216 p. Pétersbourg, 1824.

300. Wsséobschtschaya Isstoriya, etc. Histoire universelle des anciens peuples civilisés, depuis la formation des états jusqu'à notre ère. 2 vol. in-8°. Pétersbourg, 1824.

301. Liètopiss Nesstorewa, etc. Chronique de Nestor d'après le plus ancien manuscrit du moine Laurentius, publiée par le prof. Timkowski; in-4°., 105 p.; Pétersbourg, 1824.

302. Le littérateur russe Kornilovitsch est sur le point de publier un ouvrage intitulé : *Anciennes mœurs et coutumes de la Russie.* La premiere partie, consacrée au siècle de Pierre-le-Grand, contiendra les articles suivans : 1°. de la vie privée de Pierre Ier.; 2°. de la vie privée des grands de Russie sous le règne de cet empereur; 3°. sur les divertissemens de la cour de Russie; et 4°. des premiers bals dans cet empire. Dans la deuxième partie, on trouvera le tableau de la vie sociale des Cosaques du Don aux 17e. et 18e. siècles, la vie militaire des Cosaques, leurs mœurs domestiques, usages de noces, etc. L'ouvrage sera orné d'une vignette et d'airs notés de chansons cosaques. (*Fils de la Patrie*, 1824, n°. 43. — *St.-Pétersburg. Zeitschrift*, 1824, nos. 11 et 12.)

303. Monumenta historica Germaniæ inde ab anno Christi 500 usquè ad annum 1500, auspiciis Societatis aperiendis fontibus rerum Germanicarum medii ævi edidit G. H. Pertz; fol., tom. 1er., Francoforti, 1825. (*Annonce.*)

Cet ouvrage est proposé par souscription. Le premier volume contiendra les documens anciens qui ont paru à la Société archæologique allemande devoir particulièrement intéresser les

amateurs de l'histoire; ce sont *Annales Loiseliani*, *Eginhardi*, *Tiliani*, *Poeta saxo*, *Annales Laureshamenses*, *Fuldenses*, *Bertiniani*, *Vedastini*, *Metenses*, *Chronicon Moissiacense*, *Regino*. Parmi les biographes on trouvera : *Eginhardi vita Caroli magni*, *Thegani et anonymi vita Hludowici Pii*, *Ermoldus Nigellus monachus Sangallensis*, etc. Chaque volume sera composé d'environ 120 feuilles. Le prix de souscription pour chaque feuille sur papier vélin est de 2 gr. On souscrit à Hanovre, chez Hahn, lib.

304. Italische Reise. Voyage italien de 1821 à 1823, par le Dr G. H. Pertz, secr. des archives de Hanovre; 514 p. in-8°. Hanovre, 1824.

Le but de ce voyage a été historique. M. Pertz, chargé de la publication des *Monumenta Germaniæ medii ævi*, qui a été provoquée par une Société dont l'ancien ministre, M. de Stein, a été le fondateur, a voulu visiter les bibliothéques et archives d'Italie, pour y chercher des documens inédits. Les archives du Vatican lui ont fourni une récolte abondante; ces archives, dont malheureusement on n'a pas tiré assez de parti pendant les 15 ans qu'elles ont été à la bibliothéque de Paris, remplissent onze salles; on y trouve une série de 2016 volumes d'actes de la cour de Rome, depuis le pape Innocent III; ce sont des lettres, des chartes, des instructions de cette cour, ainsi que des autres puissances. Il faudrait des années pour exploiter cette collection immense; M. Pertz ne put extraire que 33 volumes sur les 2016; ils lui ont fait connaître 24,000 actes. A Palerme, il retrouva dans la bibliothéque du prince de Vitalia le manuscrit des lettres de Pierre des Vignes, que l'on avait cru perdu. L'auteur rend un compte détaillé de tous les documens qu'il est parvenu à recueillir. Quoique le Vatican ne soit pas très-accessible, même depuis que M. Mai est directeur de la bibliothéque, l'auteur eut assez de facilités pour ses recherches; dans d'autres villes de l'Italie, il trouva de la prévenance; mais à Milan, il fut rebuté; c'est ce qu'ont éprouvé aussi d'autres voyageurs savans. Dans le siècle actuel, il est pourtant inconvenant de maintenir encore le système gothique du secret à l'égard des livres et des anciens documens historiques. D-g.

305. Sur la collection des anciennes lois de la Suède ; rapport au ministre de la justice, par Collin et Schlyter. (*Svea*, cah. 6 ; Upsal, 1823.)

Le gouvernement suédois ayant résolu de faire recueillir les anciennes lois du royaume et de s'en procurer un texte aussi authentique que possible, chargea les deux savans de visiter, aux frais de l'état, les bibliothéques de Suède et de Danemark, afin d'y examiner les manuscrits contenant les lois et statuts des rois, corps municipaux, synodes, etc. C'est du résultat de ce voyage que les deux savans rendent compte au ministre; ils indiquent les manuscrits qu'ils ont trouvés dans les diverses bibliothéques publiques et même particulières; mais le temps leur a manqué pour les collationner. Il semble, d'après leur rapport, qu'à moins de réunir et de comparer les 300 manuscrits qu'ils ont vus, il n'est guère possible de donner un bon *corpus juris Sveogothorum*. Il faut pourtant que cette difficulté ait été levée; car depuis le temps où le rapport a été fait, il a été répandu dans le public un prospectus sur le nouveau recueil des lois anciennes de la Suède. D—g.

306. Erindringer af mit liv. Souvenirs de ma vie, par K. L. Rahbek, prof., t. 2, 372 p. in-8°. Copenhague, 1825. Schultz.

Dans le premier volume de ses Souvenirs, M. Rahbek, littérateur et auteur dramatique estimé en Danemark, nous avait promis de s'occuper dans la suite plus de l'histoire de son temps que de celle de sa vie. Nous n'avons pas trouvé remplie cette promesse dans le tome second qui vient de paraître; mais nous avons lu ce volume avec plaisir ; il contient un grand nombre de détails sur les littérateurs de la fin du 18e. siècle, que M. Rahbek a connus dans ses voyages, ainsi que sur la carrière littéraire et dramatique parcourue avec succès par l'auteur. D.

307. Riksdags Historie fraan 1627 till 1823, etc. Histoire des diètes depuis 1627 jusqu'en 1823, avec les portraits de chaque maréchal de diète, aussi bien que leurs biographies; par le baron Fr. de Boye, chambellan; 1re. partie qui finit avec l'an 1668. Stockholm, 1825.

Cette revue des diètes suédoises n'est proprement qu'une compilation abrégée de ce qui se trouvait déjà imprimé auparavant

épars en partie dans les procès verbaux des états, en partie dans des publications isolées, mais qu'on ne rencontre plus dans les librairies; cependant la peine et l'exactitude avec lesquelles ce rassemblement est fait, le rendent aussi utile que méritoire : peut-être pourrait-on désirer que l'auteur eût donné quelques liaisons entre ces différens édits, résolutions et pétitions des différentes diètes. Tous ces documens authentiques jetés ainsi en avant sans liaison laissent une tâche trop grande à l'intelligence du lecteur et le mettent parfois dans l'impossibilité de retrouver un fil si nécessaire pour le but qu'a énoncé l'auteur dans l'avant-propos. Le cas des étrangers qui voudraient étudier dans cet ouvrage l'histoire d'une représentation, qui, malgré ses imperfections, dure depuis des siècles, est encore pire, et avec les talens du baron Boyé, ce n'est pas uniquement pour quelques personnes, mais c'est aussi pour le monde que l'on travaille. (*Messag. franç. du Nord*, n°. 18, 1825, p. 279.)

308. Ankündigung der Geschichte Würtembergs. Tableaux tirés des annales du Wurtemberg, à l'usage de la jeunesse; par M. C. Pfaff, avec 12 dessins lithogr. Stuttgard, 1824. Schulz. (Annonce.) (*Schwäb. Merkur.* Supplém. 21 nov., 1824.)

Cet ouvrage a pour but de faire connaître à la jeunesse du royaume de Wurtemberg, les principaux événemens retracés dans les annales de ce pays, et, par le sentiment d'un noble orgueil, de les attacher plus intimement encore à leur patrie.

Ces événemens sont au nombre de douze. Pour les rendre d'autant plus sensibles, on les a représentés en regard du texte, dans des dessins lithographiés par des artistes du pays.

Les sujets sont : 1°. l'invasion du Wildbach par les Silésiens; 2°. la bataille de Reutlingen; 3°. la bataille de Döffingen; 4°. l'avénement du comte d'Eberhard à la dignité ducale; 5°. l'insurrection des paysans du Remsthale; 6°. l'affaire de Lauffen; 7°. la fuite du prince Christophe; 8°. les moines reprennent possession des couvens du Wurtemberg; 9°. conduite héroïque des femmes de Schondorff à l'occasion du siége de cette ville par les Français, en l'année 1688; 10°. arrestation du juif Süss, conseiller privé des finances du royaume; 11. Napoléon rend visite à l'électeur Frédéric, à Ludwigsburg; 12°. bataille de Brienne.

309. Geschichte der Kirchenreformation zu Münster. Histoire de la réforme de l'église à Munster, et de son anéantissement par les anabaptistes; par H. Jochmus, 253 p. in-12. Munster ; 1825; Coppenrath.

Ayant eu des documens inédits à sa disposition, l'auteur a cru devoir écrire une nouvelle histoire de la réforme et de l'anabaptisme à Munster, quoiqu'il existe plusieurs ouvrages anciens et modernes sur le même sujet. M. Jochmus ne donne pas de détails sur les documens qu'il a consultés : il s'est servi en outre des histoires imprimées. Son ouvrage est orné d'un portrait de Jean de Leyde, chef des anabaptistes de Munster au 16e. siècle.

310. Neues vaterlændisches Archiv, etc. Nouvelles archives patriotiques, ou mémoires pour servir à la connaissance du royaume d'Hanovre, par G. Spiel; continuées par E. Spangenberg. 2 vol. in-8°. avec 7 pl. Lunebourg, 1824. Herold.

Contient : sur un ancien baptistaire en métal, trouvé à Holdenstedt; — sur les tribunaux secrets du comté de Hoya, par de Ledebur; — description du tombeau de Jean d'Autriche, trouvé en Westphalie, par de Hammerstein; — Notices sur les couvens Weende et Wittenburg, par de Spikker; — sur l'histoire ancienne de l'Ost-Frise, par Gittermann; — fragmens d'un poëme du moyen âge, intitulé Susanne au bain; — procès remarquable d'une sorcière, par Rotermund; — Curiosités du dôme à Bardawich, etc.

311. Fredegunde oder Denkwürdigkeiten, etc. Frédegonde ou documens remarquables pour servir à l'histoire secrète de la cour d'Hanovre; ouvrage tiré d'un manuscrit français; in-8°. VIII et 370 p., pr. 1 rthlr. 12 g. Berlin, 1825; Dummler. (*Allg. Lit. Zeit.* 1825, juillet, p. 571.)

Il est connu que les historiens du Brunswick électoral passent totalement sous silence les causes et les circonstances du divorce du prince électeur George Louis de Hanovre (plus tard roi d'Angleterre, sous le nom de George Ier.) avec son épouse la princesse Sophie Dorothée de Zelle. Le manuscrit, Histoire de Frédegonde, Princesse des Chérusques, dont nous annonçons la traduction, jette beaucoup de lumière sur ce point obscur de l'histoire de Brunswick. Il est certain que ce manuscrit provient

d'un personnage qui a vécu à la cour de Hanovre à l'époque de cet événement; il est même probable qu'il est dû à un des adorateurs de la princesse. L'auteur anonyme a donné à son ouvrage la forme d'un roman historique avec des noms fictifs ou changés. Il y cherche à justifier la princesse ou plutôt à excuser ses égaremens. Déjà, en 1732, il parut un chétif extrait de ce manuscrit, sous le titre : HISTOIRE SECRÈTE DE LA DUCHESSE DE HANOVRE, ÉPOUSE DE GEORGE Ier., ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE, etc. ; une 2e. édition augmentée parut dans la même année. Une traduction allemande de ce manuscrit fut publiée à Francfort et Leipsic en 1782. Cependant ces deux derniers écrits diffèrent sur plusieurs points essentiels, ce qui jette naturellement beaucoup de doute sur leur authenticité. L'un et l'autre ouvrage offrent l'histoire de la révolution d'Angleterre sous Charles Ier.

312. GESCHIEDENIS DER NIEDERLANDEN, van de vrœgste tijden tot op heden. Histoire des Pays-Bas depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par G. BRUINING; 1re. et 2e. part. in-8°., pr. 13 fr. Amsterdam, 1825; Greber.

313. VERHANDELING OVER DEN ALOUDEN STAAT, de eerste bevolking en vrœgste geschiedenis van Zuid-Holland. Sur l'ancien état, la population primitive et l'histoire de la Hollande méridionale, et l'origine des principales villes de cette province et de ses environs. Dissertation lue le 20 janvier 1824, à la séance de la Société des Sciences et des Belles-Lettres. Gr. in-8°. pr. 3 fr. 25 c. Dordrecht, 1825; Blusse et Van-Braam.

314. THE REV. D^r^. LINGARD'S HISTORY OF ENGLAND. Histoire d'Angleterre, par le rév. D^r^. LINGARD, contenant les règnes de Jacques Ier. et Charles Ier. Vol. VI, in-4°. et vol. IX et X in-8°. Londres, 1825.

Une traduction française de cette histoire d'Angleterre, écrite par un prêtre catholique, a commencé à paraître à Paris.

315. LORD BURLEIGH. — Le révérend D^r^. Nares, professeur d'histoire moderne à l'université d'Oxford, travaille en ce moment à des mémoires sur la vie et l'administration du très-honoré William Cecil Burleigh, grand trésorier d'Angleterre, sous le règne de la reine Élisabeth ; avec des extraits de sa correspondance officielle et privée, et autres documens inédits. (*New Monthly Magaz.*, avril 1825, p. 177.)

316. MEMORIE E DOCUMENTI. Mémoires et documens pour servir à l'histoire du duché de Lucques; tom. IX, in-4o., p. 270. Lucques, 1825; Bertini.

Ce tome traite de l'*Histoire littéraire du duché de Lucques* en sept livres; par Césare Lucchesini, membre de l'Académie royale de Lucques.

317. ISTORIA DE' SUOI TEMPI, DI GIOVANBATTISTA ADRIANI. Histoire du siècle de Giov. Adriani; par lui-même. 8 vol. in-8°. Prato, 1822-23. Giachetti; Milan, Fusi, Stella et comp.

A l'exception des notices qui concernent la vie et les ouvrages d'Adriani, qui vécut dans le 16e. siècle, et qui sont extraites des écrivains de l'Italie par le comte Mazzucchelli, cet ouvrage n'est qu'une nouvelle édition exécutée avec soin sur les précédentes faites à Florence et à Venise. Adriani fut de son temps grand historien et orateur distingué; c'était un homme d'un excellent caractère et versé dans les belles-lettres; il mourut en 1579 à l'âge de 67 ans; il n'eut pas le temps de mettre la dernière main à son histoire qui fut publiée après sa mort par Marcello, son fils. Malgré cela, elle peut être placée parmi les meilleures du temps, et de Thou avoue de s'en être servi plusieurs fois à cause du bon sens, de la candeur et de la vérité qu'on ne saurait trop admirer dans l'auteur. Le récit des événemens commence depuis 1536 et se termine en 1573. Le style est en général clair, rapide et distingué par une simplicité remplie de dignité et de charme; toutefois on aperçoit de la négligence et l'on éprouve de la fatigue dans les parties que l'auteur n'a pas eu le temps d'achever et de polir. On trouve à la fin de chaque volume une table des matières trop incomplète pour un ouvrage de si longue haleine; on doit pourtant des éloges à l'éditeur non-seulement pour avoir exécuté cette réimpression en beau papier et beaux caractères, mais encore pour la correction et tous les autres avantages qui concourent à répandre les bons ouvrages.

318. JAHRBÜCHER DER STADT St. GALLEN. Annales de la ville de St.-Gall; par le chanoine EHRENZELLER. In-8°., 64 p. St.-Gall, 1824. Zollikofer. (*Jen. Allg. Lit. Zeitung*, 1825, juin, p. 479.)

L'auteur s'étend sur les institutions publiques, sur les élec-

tions, constructions, impôts, sur l'état militaire du canton, etc. La section qui traite de l'instruction publique est très-satisfaisante; elle manifeste cette noble émulation qui caractérise presque tous les cantons suisses. L'art, l'industrie, le commerce y sont dépeints avec des couleurs moins avantageuses. Cet ouvrage se termine par des citations chronologiques tirées de l'histoire de St.-Gall par Hartmann.

319. Précis de l'histoire d'Espagne, depuis l'origine de cette puissance jusqu'à 1814; par M. de Boissi; in-18. Paris, 1824.

M. de Boissi, dans sa marche rapide, n'omet rien de ce que le lecteur doit savoir; les faits sont présentés avec beaucoup de clarté, et le style, pour être simple, n'en est ni moins pur ni moins élégant.

320. Chronique ascendante des ducs de Normandie, par maître Wace, publiée pour la première fois par M. Pluquet, (*Mém. de la Soc. des Antiquaires de Normandie.* T. I, part. 2.)

Maître Wace, clerc de Caen, composa sa chronique dans le XIIe. siècle, et après 1173 et 1174, puisqu'il y parle des troubles que Louis-le-Jeune excita dans la Normandie à cette époque. Elle était jusqu'ici manuscrite; elle ne pouvait donc être oubliée par la Société des Antiquaires qui consacre son zèle et ses lumières à l'illustration de la Normandie. M. Pluquet, membre de cette Société, s'est chargé d'être l'éditeur de ce poëme singulier qui raconte les événemens dans un ordre inverse commençant sa chronique généalogique par Henri II, son contemporain et remontant de là jusqu'à Rou ou Rollon. Ce poëme est peu étendu, il n'a que 314 vers; on y trouve cependant l'indication de quelques détails historiques peu connus ou autrement racontés; et quant au langage, voici le début du poëme qui en fera juger en pleine connaissance de cause :

Mil chent et seisante anz out de tems et d'espace,
Pois que Dex en la Virge descendi par grace,
Quant un clerc de Caen, qui out nom Mestre Wace
S'entremist de l'estoire de Rou et de s'Estrace.

Il paraît donc que Wace commença son poëme en 1160. C'est un exemple de plus de l'état de la langue française à cette

époque. M. Pluquet prépare actuellement une édition du poëme du *Rou*, du même auteur. Elle paraîtra chez Frère, libraire à Rouen, en 2 vol. in-8°. Prix de souscript., 18 fr.

321. Voyage dans les départemens formés de l'ancienne province du Languedoc; par M. Renaud de Vilbach; esquisse de l'histoire du Languedoc; description de l'Hérault, avec six planches géographiques et vingt dessins lithographiés. Paris, Delaunay; 1825, in-8°. prix : 8 francs et 10 fr. par la poste.

L'auteur décrit ce qu'il a vu et rien que ce qu'il a vu, ce n'est donc pas ici un livre fait avec des livres; les faits ont été recueillis sur les lieux, et M. de Vilbach les présente selon la manière dont ils l'ont affecté. C'est donc un ouvrage original, et le voyageur instruit, comme l'homme de goût, aimeront à se retrouver dans l'ancien Languedoc de compagnie avec l'exact observateur qui s'est proposé de leur servir de guide. Il fallait lier l'état ancien du pays avec son existence actuelle; l'*esquisse* de l'histoire du Languedoc, qui se présente à l'ouverture du livre satisfait à ce premier besoin, et présente le tableau animé des anciennes lois et des anciennes mœurs. D'autres ont raconté les mêmes choses, mais M. de Vilbach les groupe de manière à leur donner un intérêt tout nouveau, à nous montrer les progrès successifs de la raison publique; et comparant les anciens états du Languedoc à l'administration actuelle, il rappelle les courageuses volontés des premiers et les tièdes assentimens des agens de la seconde : il voudrait autre chose, au moins ce patriotisme des communes qui fut compatible avec la monarchie du grand roi. Vient ensuite la description du département de l'Hérault; Montpellier est le centre de toutes les excursions, et nous devons faire remarquer ici l'attention qu'a eue l'auteur de joindre au nom français des lieux, le nom en idiome vulgaire; c'est un moyen certain pour l'étranger de se faire entendre des habitans et de prévenir beaucoup de méprises. Chaque lieu a ses souvenirs historiques, ses anecdotes locales, et leur récit charme le voyageur empressé de retrouver des lieux illustrés par de mémorables événemens ou par d'illustres infortunes. Les observations sur l'idiome actuel, sur ce languedocien si doux, si harmonieux, si aimable sur le luth des troubadours, font connaître cet idiome qui est encore cultivé et qui résiste aux invasions des gallicismes. M. de Vilbach rapporte une chanson nouvelle en trois

couplets, composée par M. Charles de Belleval; c'est un modèle de grâce et de sensibilité.

La description des principaux édifices de Montpellier suit les observations sur la langue vulgaire de la province : ses antiquités et ses monumens les plus intéressans sont figurés par de bonnes lithographies : le tombeau de Narcisse, fille d'Young ; la tour des Pins, la fontaine de Jacques Cœur, la porte du Peyrou, la Cathédrale et l'École de médecine. Une Biographie des hommes célèbres ou utiles à leur pays, nés à Montpellier, et un tableau de l'industrie et du commerce de cette ville, en terminent la description. Ses environs sont présentés sur plusieurs cartes topographiques également lithographiées et qui offrent le tracé des principales routes et des lieux les plus remarquables. M. de Vilbach y a recueilli aussi des souvenirs et des monumens. 1°. Le portail de l'église de Maguelone est d'une architecture singulière et annonce les temps antérieurs à la vogue du gothique. 2°. Le *Baume* ou grotte *des Demoiselles* au roc de Thaurac, très-vaste et remplie de cristallisations, où la nature s'est jouée à reproduire des formes humaines : on y voit un groupe colossal posé sur un piédestal ; c'est une femme qui tient deux enfans. Marsolier qui a vu cette rareté en 1780, prétend qu'il ne se fit à ce sujet aucune illusion. Les costumes et les physionomies de la contrée ne sont pas oubliés dans la description morale et pittoresque que M. de Vilbach en a tracée si consciencieusement. Les grisettes et les paysannes offrent des types de ce beau sang que l'étranger admire toujours dans ces riches contrées. La vue du port de Cette intéresse également à plusieurs égards ; l'abbaye de Vallemayne rappelle un autre ordre de souvenirs : les restes de l'amphithéâtre de Béziers se rapportent au peuple roi qui occupa cette ville, et sa cathédrale hissée sur un roc ne fait pas oublier la maison gothique de Montmorency, dont trois générations ont gouverné le Languedoc avec une autorité presque indépendante. La montagne percée de Minerve (nom d'un lieu presque inconnu) attirera aussi le curieux et le naturaliste, et les sombres ruines du château de don Juan, dans le joli village de St.-Guilhelm, les délasseront de leurs fatigues par un aspect grandiose et surtout par l'histoire d'un ermite peu connu, s'ils veulent l'écouter. On voit donc combien sont variés les sujets traités dans le volume que nous annonçons : « Rien ne peut remplacer, dit l'auteur en quittant la plume,

» les observations qu'on a faites soi-même; aussi n'ai-je pas » eu l'idée de chercher à tout dire sur le département de » l'Hérault; puissé-je en avoir dit assez pour inspirer le désir » de le connaître! » Ce vœu s'accomplira, nous n'en doutons pas: M. de Vilbach, après avoir servi honorablement sa patrie dans les camps, consacre aujourd'hui ses talens à l'illustration de son pays; il parle de sa province en homme dévoué à ses intérêts: la franchise de ses vues pour l'amélioration de l'état moral, politique et industriel de ses compatriotes, lui assure leur reconnaissance, et l'ensemble de sa description le suffrage des savans et des gens de goût. Il annonce un travail semblable sur les départemens de l'Aude et du Tarn: s'il en existait de pareils sur chaque contrée de la France, bien des Français seraient moins étrangers dans leur propre patrie. C. F.

MÉLANGES.

322. Notice sur l'église métropolitaine de Vienne (Isère), par M. Mermet, imprimée par ordre de M. le maire. Vienne, mai 1825; Timon, 16 pag. in-fol.

La tradition fait remonter jusqu'à St.-Colde, archevêque de Vienne, vers 718, la fondation de la métropole sous le vocable de St.-Maurice. Charlemagne la combla de bienfaits et lui donna des statuts qui ont été suivis jusqu'en 1385. Le nombre des habitués était de 300, selon ces statuts. Dans l'intervalle s'était élevé et avait fini le royaume de Boson. Le chapitre et l'archevêque étaient devenus souverains du comté de Vienne par les concessions de Rodolphe III, dernier successeur de Boson, et le dauphin comme les comtes de Savoie rendaient personnellement hommage à l'église de Vienne, pour leurs possessions dans sa mouvance. Elle faisait battre monnaie. La ville et le comté furent réunis au Dauphiné en 1450 par suite d'un traité avec Louis XI. La première pierre de la basilique actuelle fut posée en 1052, et les marbres antiques servirent de matériaux pour le chœur. Le pape Calixte II, archevêque de Vienne d'abord, n'oublia pas à Rome son ancienne église, et lui concéda la suprématie sur sept provinces; et les archevêques de Bourges et de Narbonne ayant, malgré la concession, pris le titre de *primats*, ceux de Vienne s'intitulaient les *primats des primats*. On conti-

nuait, en attendant, l'édification de la basilique; mais elle ne fut terminée qu'en 1533. La façade a 90 pieds d'élévation au-dessus du socle de 14 pieds qui la porte; les deux tours ou clochers dominent la façade de 28 pieds. Sa largeur est de 114 pieds, et un grand nombre de figures dans des niches lui servaient d'ornement selon l'usage du temps. La largeur totale de l'église, prise des paremens extérieurs, est de 107 pieds 6 pouces; on remarque dans sa construction deux colonnes antiques en marbre. Cet édifice fut soumis à bien des vicissitudes; elle fut dévastée durant les guerres de religion; mais elle fut protégée par les habitans durant la révolution. Ainsi d'anciennes épitaphes s'y voient encore, et entre autres celle du roi Boson, mort en 887, et d'une foule de seigneurs des environs; on a conservé aussi le cœur et l'épitaphe du dauphin, fils de François Ier., et le beau mausolée du cardinal de Latour d'Auvergne mort en 1747; ce monument est l'ouvrage de Michel Ange Slodh, sculpteur romain. L'église de Vienne, l'une des plus belles de France, offre donc le plus grand intérêt sous le rapport de l'histoire et des arts; elle exige aussi des réparations qui assurent sa conservation, et les ressources actuelles de sa fabrique ne peuvent y suffire; elle appelle le concours du gouvernement. C'est pour l'exciter que cette notice a été rédigée par M. Mermet, qui s'occupe d'une histoire générale de Vienne, ouvrage pour lequel il a fait de grandes recherches, et qui ne peut manquer d'être encouragé et d'être bien reçu dans ce moment où les travaux sur notre histoire nationale obtiennent tant d'attention, on peut même dire depuis qu'on met l'histoire en romans. On peut se faire une idée de l'exactitude des renseignemens qu'a réunis M. Mermet, par ce qu'il dit de la translation du cœur du dauphin à Vienne. Le prince mourut à Tournon le 12 août 1536, et c'est à la même année que Charvet, historien de l'église de Vienne, indique cette translation. Mais M. Mermet a découvert qu'elle n'eut lieu qu'en 1547, et c'est une lettre du roi Henri II, datée de St.-Germain-en-Laye, le 13 juin de cette même année 1547, qui annonce le présent qu'il fait à la ville de Vienne, le corps du jeune prince qui avait été déposé dans la sépulture royale de St.-Denis; car Henri II y fit enterrer en même temps François Ier. et les deux fils de ce roi. La relique arriva à Vienne le 11 juillet suivant, et tout ceci est tiré de pièces authentiques. L'histoire générale de la France présentera beaucoup d'incertitudes, tant

que les annales particulières de chaque ville ou de chaque province n'auront pas été rédigées. On partagera donc notre vœu pour que l'histoire de Vienne, terminée par M. Mermet, soit livrée au public le plus tôt possible. Nous l'engageons à ne pas épargner le texte même des chartes quand elles seront curieuses ou inédites; c'est un moyen certain de prévenir leur destruction ou d'y suppléer au besoin. C. F.

323. BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talens, leurs vertus ou leurs crimes; ouvrage entièrement neuf, rédigé par une société de gens de lettres et savans. Tom. XLI et XLII. (SCA-SOX.) 2 vol. in-8°., ensemble de 72 f. ¾; prix de 2 vol., 14 fr. Paris, 1825; Michaud.

324. LEBENSBESCHREIBUNGEN BERÜHMTER REFORMATOREN. Biographie des célèbres réformateurs; par NIEMEYER. Nouvelle suite, 1er. vol. in-8°., VI, et 274 pag. Prix, 16 gr. Leipzig, 1824; Voss. (*Allg. Repertor.* Leipzig, 1824; 1er. vol., 6e. cah., pag. 428.)

Cette nouvelle suite de biographies a pour but d'offrir un tableau des réformateurs qui se sont le plus distingués dans l'amélioration liturgique. L'auteur a conservé le plan tel qu'il a été conçu dans le principe, c'est-à-dire pas trop détaillé, mais cependant assez étendu pour signaler la manière d'agir, le mérite et le sort de ces hommes, et pour offrir à toutes les classes une lecture instructive. Les matériaux sont tirés des ouvrages historiques sur l'Écosse, de la biographie de Knox et des deux reines d'Ecosse, de Marie et de sa fille décapitée.

325. BIOGRAPHIE DE NAPOLÉON. 4 vol. in-18 ornés de figures, portraits et fac simile; prix, 8 fr. 50 c. Bruxelles, 1825; de Mat.

326. NÉCROLOGIE. — ROGER JEAN SCHIMMELPENNINCK, homme d'état, ancien membre de la Convention nationale, ambassadeur à Paris et à Londres, puis pensionnaire d'état de la république batave, sénateur de l'empire français, enfin membre de la première chambre du royaume des Pays-Bas, est mort à Amsterdam le 15 février 1825. Il était né à Deventer le 31 octobre

1761. A la fin de ses études à Leyde, il avait soutenu une thèse *De imperio populari cautè temperato*. Sa conduite dans une émeute populaire, en 1784, lui valut une médaille d'honneur de la part de la ville de Leyde. (*Allg. Konst en Letter bode*, 1825, n°. 8.)

327. NOTICE HISTORIQUE SUR M. RUFFIN; par M. BIANCHI. (*Extrait du Journal asiatique*, Paris, 1825.)

Il n'est point de voyageur français ou étranger à Constantinople, auquel le nom de M. Ruffin ne rappelle le souvenir d'un des hommes les plus recommandables par les talens, la pureté des mœurs et la pratique des vertus les plus touchantes. Peu de personnes ont fourni une carrière aussi longue et marquée par une suite non interrompue de services aussi importans dans la diplomatie du Levant.

Fils d'un Français, premier drogman du consulat de Salonique, M. Ruffin naquit dans cette ville le 17 août 1742. Envoyé à Paris en 1750, et placé en qualité d'élève interprète à l'école des jeunes de langues, il en sortit en 1758, après avoir remporté sept fois les premiers prix dans le cours de ses brillantes études. Revenu à Constantinople, et nommé par M. de Vergennes drogman en Crimée, il accompagna en cette qualité le baron de Tott dans son exploration de la Nouvelle-Servie. L'année suivante, la Porte ayant déclaré la guerre à la Russie, M. Ruffin fit, en qualité de consul, à la suite du khan de Crimée, deux campagnes aussi fatigantes que périlleuses. Vers la fin de la seconde, il fut pris par les Russes, et retenu pendant une année entière comme prisonnier de guerre et d'état dans la citadelle de St.-Pétersbourg. Rendu, par suite des réclamations de M. le duc de Choiseul, à la liberté, et de retour à Paris en 1770, le roi lui accorda une pension honorifique sur sa cassette, sans préjudice des places qu'il pourrait remplir. Depuis cette époque jusqu'en 1774, M. Ruffin fut chargé, comme premier drogman de l'ambassade de France à Constantinople, des négociations de M. le comte de St.-Priest à la Porte. Les intérêts du roi et ceux du commerce français se ressentirent bientôt des talens et de l'habileté du nouveau négociateur. Le succès de toutes les missions qui lui furent confiées justifia pleinement la considération que les Turcs avaient personnellement pour M. Ruffin, et la confiance qu'il leur inspirait. De 1774 à 1789,

M. Ruffin remplit simultanément à Paris les fonctions de secrétaire-interprète du roi, de principal commis du bureau du consulat au ministère de la marine, de professeur de turc et de persan au collége royal de France, et d'interprète de la bibliothéque du roi. M. Sabatier de Cabre, chef distingué du ministère de la marine, regardait M. Ruffin comme le *premier homme de son art*, et le ministre M. de la Luzerne, en juste appréciateur du mérite, imagina à son insçu un moyen de le récompenser, en obtenant pour lui le cordon de St.-Michel et des lettres de noblesse, dont le ministère paya les frais d'expédition montant à une somme de 7000 francs. La révolution vint arracher M. Ruffin à toutes les jouissances d'une position aussi honorable que pleine d'agrément. Destitué de ses places et inquiété pendant quelques mois, il n'échappa que par miracle à la hache des bourreaux. Replacé à Constantinople en 1794, il n'a plus discontinué, jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1824, de faire partie ou d'être à la tête de la légation française. Il fut successivement, pendant les 29 dernières années, premier drogman, premier secrétaire, quatre fois chargé d'affaires, plénipotentiaire et conseiller d'ambassade. M. Ruffin était en outre officier de l'ordre royal de la légion d'honneur, chevalier de l'ordre de St.-Michel et des ordres du croissant de Turquie, du soleil de Perse et correspondant de l'Institut. La notice très-étendue que vient de publier sur cet utile citoyen M. Bianchi, fait connaître dans le plus grand détail le nombre et l'importance des services qu'il a rendus à sa patrie, ses vertus privées, ses talens comme diplomate, ses connaissances approfondies dans les langues orientales, et met au jour le beau caractère qu'il a déployé durant une captivité de trois années au château des Sept-Tours, lors de la guerre d'Égypte. Cette notice se recommande également par des anecdotes intéressantes et des notes instructives sur la nature de nos rapports politiques et commerciaux avec l'empire ottoman.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES,

ANTIQUITÉS, PHILOLOGIE.

PHILOLOGIE, ETHNOGRAPHIE ou LINGUISTIQUE.

328. Dictionnaire français et malais, contenant des dialogues familiers; par P. Boze. In-16, de 10 f. $\frac{3}{8}$. Paris, 1825; prix, 3 fr. Lecaudey.

329. English and Burmese Vocabulary. Vocabulaire anglais et birman, précédé d'une grammaire abrégée, destinée à faciliter l'usage verbal de la langue birmane; par le rév. G. H. Hough. Calcutta, 1825.

330. The Goolistann of Sheik'h Saadee. Le Gulistan de Cheik Sadi, écrit dans le caractère *musk-tualik*. Calcutta, 1825, imprimerie lithograph.

331. Mémoire sur les Commentaires d'Eustathe et sur les traductions qui en ont été faites; par M. Jean Andrès. (*Mem. della Reg. Academia Ercolanense*. Tom. 1, p. 97. Naples, 1822.)

L'invitation de l'Académie royale de Naples aux jeunes gens qui se livrent à l'étude du grec, de traduire quelque ouvrage non encore traduit, comme, par exemple, ce qui reste à faire sur Eustathe, a engagé M. Andrès à s'occuper de cet auteur, et à rassembler sous un même point de vue les travaux dont il a été l'objet. Quand bien même les encouragemens de l'Académie ne devraient produire que l'excellent mémoire de M. Andrès, ils n'auraient point été sans heureux résultat. Ce travail est rempli de recherches curieuses dont nous allons présenter une courte analyse, en tâchant de ne rien omettre d'essentiel.

M. Andrès, après avoir parlé sommairement d'Eustathe qui fut maître des orateurs, et maître des requêtes de l'église de Constantinople avant que d'être appelé au siége de Thessalonique, arrive tout de suite à l'histoire des manuscrits qui servirent à la 1re. édition de cet auteur. Il résulte de ses recherches que deux seulement furent consultés par Nicolas Majorano, qu'on peut considérer jusqu'à ce jour comme le seul éditeur d'Eustathe. Ces deux manuscrits qui appartenaient au cardinal Ridolfo sont maintenant à la Bibliothéque royale de Paris, quoique le P. Politi ait cru que le plus précieux de ces deux manuscrits fût celui qu'on voit encore aujourd'hui à la *Laurentiana* de Florence; mais M. Andrès prouve très-bien que le manuscrit de Florence existait dans cette bibliothéque long-temps avant la mort et même avant la naissance du cardinal Ridolfo; que dès l'année 1472, Politien en avait déjà tiré de nombreux extraits, et que Démétrius Chalcondyle consulta ce même manuscrit quand il donna la première édition d'Homère en 1488, et qu'enfin tous les livres de Ridolfo sont venus en France par droit d'héritage. Catherine de Médicis s'en empara comme appartenant à sa famille, car Ridolfo était fils d'une sœur de Léon X.

M. Andrès parle aussi d'un manuscrit de Venise cité par Bembo, mais qui ne contient que l'Odyssée; ce manuscrit est précieux, parce qu'il paraît être de la main même d'Eustathe. Il en existe un complet chez les PP. dominicains de Bologne, mentionné par Vettori et par Adrien Junius.

C'était sans doute une grande entreprise que de publier les volumineux commentaires d'Eustathe; et jamais Majorano ne s'y fût décidé s'il n'eût été excité par les encouragemens des hommes les plus puissans de cette époque. Le cardinal Ridolfo, propriétaire des manuscrits sur lesquels l'édition fut faite; le cardinal Marcel Cervino, qui fit fondre à ses frais les caractères grecs; le cardinal Bernard Maffei, tous l'aidèrent de leur protection et surtout de leur fortune. Grâce à tant de zèle, à des soins si généreux, le premier volume d'Eustathe parut à Rome en 1542. Comme ce premier volume se termine par ces mots: τέλος τῶν εἰς τὴν Ε ῥαψῳδίαν Εὐσταθίου παρεκβολῶν, *Fin des Commentaires d'Eustathe sur le cinquième chant*; comme aussi cette phrase ne se trouve pas à la suite des autres livres, et comme enfin c'est à ce cinquième livre que le P. Politi termine sa traduction latine, quelques personnes ont pensé qu'il n'y avait que

les cinq premiers chants de l'Iliade qui eussent été commentés par Eustathe lui-même. Cette opinion n'est pas soutenable, et peut-être M. Andrès se donne-t-il trop de peine pour la réfuter. Les volumes suivans parurent successivement, de sorte que tout le travail fut achevé à Rome en 1550, sous le pontificat de Jules III, à qui l'édition est dédiée. Elle consiste en 3 vol. in-folio, deux pour l'Iliade et un pour l'Odyssée, en y comprenant l'index de Dévaris qui parut en même temps que le dernier volume. Quoique l'impression de ce grand ouvrage porte le nom d'Antoine Bladus, il faut remarquer un fait que les bibliographes ne disent pas, c'est que Benoît Junte en est le véritable imprimeur; lui seul est nommé dans le privilége donné par Jules III en 1550; et dans une lettre de Latino Latini à André Masio, il est dit positivement que le cardinal Marcel Cervino, le même qui fit fondre à ses frais les caractères grecs, donna six cents écus d'or au célèbre imprimeur Benoît Junte pour publier les Commentaires d'Eustathe.

Huit ans après, en 1558, Adrien Junius donna un abrégé d'Eustathe, imprimé à Bâle chez Jero. Froben et Nicol. Episcopius. Les mêmes libraires firent paraître en 1560 une réimpression de l'Eustathe de Rome, et malgré les éloges qu'on a donnés à cette édition, elle est restée dans l'estime générale fort au-dessous de l'édition *princeps*.

Telles sont les éditions du texte pur d'Eustathe, rapportées par M. Andrès; et dans le fait il n'en existe pas d'autres, car on ne saurait mettre de ce nombre les extraits que Müller a donnés dans son édition de l'Iliade. A cette occasion, nous regretterons que le projet de M. Nicolo Poulo ne se soit pas réalisé, et que son édition d'Eustathe conçue sur un très-bon plan se soit bornée au specimen de la première feuille.

Le dernier objet dont s'occupe M. Andrès est le plus curieux; ce sont les traductions d'Eustathe. Mais avant que d'aller plus loin, qu'il me soit permis de dire quelques mots sur l'utilité d'une traduction d'Eustathe, puisque c'est là spécialement le but que s'est proposé l'Académie de Naples. M. Boissonade, dont le jugement égale l'érudition, conteste absolument cette utilité. « On doit » regretter, dit-il dans son article *Eustathe* de la Biograph. univ., » que le P. Politi ait pris la peine de traduire en latin un ouvrage » qui ne peut convenir qu'à des hommes très-versés dans la » langue grecque, et pour qui le secours d'une traduction est

» superflu. C'est peut-être cette inutile addition qui a causé l'in-
» terruption de l'entreprise. » M. Boissonade a raison pour la plupart des dissertations grammaticales et philologiques ; mais ce ne sont pas les seules choses dignes d'être lues dans Eustathe. Cet auteur rapporte une multitude de faits infiniment curieux, relatifs à l'histoire civile ou littéraire, et surtout aux anciennes traditions mythologiques. Que d'opinions, de jugemens, de singularités de tout genre ne trouve-t-on pas dans Eustathe? C'est un trésor d'érudition, et d'autant plus précieux que presque toutes les sources où il a puisé n'existent plus aujourd'hui. Pourquoi repousserait-on les moyens de mettre ces connaissances à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs ? Quant à la conjecture de M. Boissonade sur les causes de l'interruption d'une si grande entreprise, en la supposant fondée, elle ne l'est que jusqu'à un certain point ; car Fabroni nous apprend que si l'ouvrage ne se continua pas, ce fut par suite de contestations survenues entre le P. Politi et Bernard Paperino, son imprimeur ; et il est fort probable que les débats qui s'élevèrent alors ne provenaient que des dépenses énormes nécessitées par une telle entreprise. En effet, comment supposer qu'on puisse terminer un ouvrage de ce genre si l'on n'est pas soutenu par un gouvernement, ou par une association uniquement jalouse de la gloire et du progrès des lettres? Pense-t-on que le texte même d'Eustathe eût jamais paru, sans les riches et puissans protecteurs de Majorano? Sans de pareils secours aurait-on obtenu jamais toutes ces belles éditions de Florence, de Rome, de Venise ? Dans les 15e. et 16e. siècles, il existait parmi les hautes classes de la société, surtout en Italie, un merveilleux zèle pour tout ce qui tenait à l'avancement des connaissances humaines. Mais, au commencement du 18e., quand parut la traduction de Politi, cette ardeur généreuse s'était depuis long-temps ralentie, et d'ailleurs le goût des hommes éclairés avait pris alors d'autres directions.

Quoi qu'il en soit des causes qui suspendirent cette impression, il est juste de dire que si Politi est le seul qui ait publié, du moins en partie, une traduction d'Eustathe, d'autres avant lui n'avaient pas été effrayés d'une si rude tâche. A leur tête il faut placer Marineri de Valence en Espagne. Jamais on n'a vu de travailleur plus infatigable et plus expéditif. Tout ce qu'il a fait est un prodige : les titres seuls de ses ouvrages remplissent plus de 50 pages in-folio dans le catalogue d'Yriarte. Prose, vers,

traductions; grec, latin, espagnol, il était à tout, il ne reculait devant aucune difficulté. En dix jours il avait traduit un chant d'Homère avec les Commentaires d'Eustathe, ce qui suppose qu'en 18 mois il pouvait traduire un ouvrage qui avait exigé 8 ans d'impression. Cependant pour prouver que la célérité pour lui ne nuisait pas à l'exactitude, il offrait une pistole à qui le prendrait en faute, sauf à la recevoir lui-même si l'accusation n'était pas fondée. Son travail n'a pas été publié encore faute d'argent et il nous apprend lui-même qu'il était fort pauvre :

Pauperies me dura premit comes improba vatum,
Mœonides famam detulit, atque famem.

Dans un de ses livres, il prend le titre de τύχεχθρος, *ennemi de la fortune.* Je ne sais si l'on doit beaucoup déplorer que ses ouvrages n'aient pas été publiés. Malgré son défi, je doute un peu de sa ponctualité, et s'il eût été pris au mot, peut-être aurait-il eu bien de la peine à payer toutes les pistoles perdues.

Après Marineri, M. Andrès parle d'une traduction faite par Octave ou Octavien Ferrari. Mais l'auteur du mémoire élève quelque doute sur cette traduction, dont l'existence n'est appuyée que sur des autorités peu recommandables. Il paraîtrait aussi, par une lettre de Giacomo Raillard, que Joseph Valetta de Naples s'était occupé d'une traduction d'Eustathe, ou peut-être, ce qui est plus probable, n'en avait il eu que le projet. Il n'en est pas de même de Marti, Espagnol comme Marineri, et comme lui du royaume de Valence, sur le travail duquel M. Andrès donne de précieux détails, et dont il déplore amèrement la perte. Cette traduction commencée à Rome, continuée en Espagne où Marti fut obligé de se rendre ayant été nommé doyen d'Alicante, interrompue sur le bruit que le même ouvrage s'exécutait d'un autre côté, reprise à Rome où l'auteur fit un second voyage, n'a jamais été publiée, car Marti, forcé de retourner encore en Espagne, se vit dans l'impossibilité de donner suite à ses travaux; il n'avait traduit que l'Iliade. Durant son second séjour à Rome, il eut une correspondance assez active avec Montfaucon qui lui fit entrevoir les moyens d'imprimer à Paris la partie déjà traduite; mais le départ précipité de Marti renversa tous ces projets, et fit évanouir toutes ces espérances. A sa mort, ses

manuscrits passèrent entre les mains de son ami Greg. Majans. M. Andrès a fait quelques démarches auprès des héritiers de ce dernier pour en avoir connaissance, mais ces démarches ont été infructueuses.

Avant que de parler de la traduction du P. Politi, la seule qui ait vu le jour, M. Andrès nous apprend que, dans la correspondance de Marti, on découvre encore quelques traces d'un travail qui n'a pas été continué, quoique les premières feuilles aient dû en être imprimées; de sorte qu'il n'a réellement paru jusqu'à présent d'autre traduction des Commentaires d'Eustathe que les cinq premiers livres sur l'Iliade imprimés à Florence, en 3 vol. in-folio, 1730—35. On trouve dans la préface du premier volume de cette traduction un fait assez curieux, et sur lequel on est étonné de voir qu'il reste encore des doutes, c'est que Louis XIV avait chargé plusieurs savans de traduire Eustathe en latin, et avait appliqué des sommes considérables à l'exécution de ce projet. Non-seulement le P. Politi le dit dans la préface du premier volume, mais dans la dédicace du 3e. volume à Louis XV, il rappelle ce fait en s'adressant au roi lui-même. Il est bien extraordinaire qu'on ne trouve des indications sur ce point-là que dans les ouvrages d'un savant étranger; ce fait intéresse assez l'histoire littéraire de notre pays pour mériter d'être éclairci.

M. Andrès, après avoir rapporté les causes qui ont interrompu le travail du P. Politi, finit en formant des vœux pour que les humbles encouragemens de l'Académie de Naples produisent des résultats plus satisfaisans que les riches promesses de Louis XIV. Dugas-Montbel.

332. M. Tullii Ciceronis in Philosophiam ejusque partes merita; par Kühner. In-8$_{o}$. xiv et 288 p. Hambourg, 1825; Perthes. (*Heidelberg. Jahrb. der Literat.*, 1825, n°. 58, p. 923.)

Chaque page de cet écrit est un garant de la solidité avec laquelle l'auteur a étudié les œuvres philosophiques de Cicéron. L'ouvrage est divisé en cinq chapitres. I. *De litterarum studio apud Romanos universo. De philosophiæ statu ap. Rom. univ. De singulis philosophiæ disciplinis quæ Romæ floruerunt. Animadvers. quædam de philosophiæ studio apud Rom.—Cau- cur philosophia haud multum profecerit ap. Rom.* II. *De Cicer. vitâ, indole atque ingenio. De Cic. scriptis philosophicis.*

De Cic. philosophiâ univers. De Cic. philosophicâ oratione. De Cic. in philosophicis libris fontibus. Utrùm Cicerò philosophus judicandus sit, nec ne, inquiritur. III. *De dialecticâ.* (C'est la principale partie du livre, et dans laquelle il n'est presque pas question de Cicéron). IV. *De Physicâ* (sur la divinité, sur l'univers, la providence, la religion, la divination et le destin, sur la nature de l'âme et sur l'immortalité). V. *De Cic. philosophiâ morali.* — Quant à la diction, on reconnaît facilement que l'auteur s'est attaché à se servir des expressions et des constructions propres à Cicéron; cependant il s'en faut bien que sa latinité soit pure et dégagée de fautes.

333. Virgilii Maronis index copiosissimus nec non certissimus novo ordine dispositus, vocabula omnia complectens quæ in Eclogis, Georgicis, Æneide occurrunt, cœterisque poematis ipsi vulgò tributis: edente E. P. Allais. In-12 de 32 f. $\frac{11}{12}$. Prix, 10 fr. Paris, 1825; Delalain.

334. In D. Junii Juvenalis satiras Commentarii vetusti, par Cramer. In 8°., 656 p. Hambourg, 1823; Besser.

Un commentaire manuscrit du 11e. siècle, de la bibliothéque de St.-Gall, et dont l'auteur a su se procurer une copie, a donné lieu à cette publication.

335. Karmanny Sslovar Rossussko-Niemetzkiy i Niemetzko-Rossysskiy. Dictionnaire russe-allemand et allemand-russe; par A. Oldekop. 5 vol. in-12. Pétersbourg, 1825.

D'après le plan conçu dans le principe, ce dictionnaire devait paraître en 4 volumes; mais la richesse de la langue, jointe à la négligence des prédécesseurs de l'auteur, relativement à la lettre *P.*, ont nécessité un cinquième volume. L'ouvrage complet se vend 30 roubles.

336. Aperçu sur la littérature islandaise, depuis le commencement du 19e. siècle. (*Dansk Litteratur Tidende*; ann. 1824, nos. 9 et 10.)

Parmi les 48,000 habitans de l'Islande, la plupart sont pauvres et subsistent de la pêche et du bétail. Il n'y a en Islande qu'une école latine; cependant il n'y a pas d'habitans qui ne sachent lire, et la plupart savent aussi écrire. Les Islandais lisent avec beaucoup d'intérêt ce qui se publie dans leur idiome.

L'histoire de leur littérature pendant le 18e. siècle a été retracée dans l'ouvrage de Stephensen sur l'Islande. Ici il sera question des productions de cette littérature depuis 1800. Trois Sociétés littéraires ont contribué à ses progrès: d'abord la Société islandaise pour répandre les lumières (*Lands Uppfrædingar felag*), la Société littéraire d'Islande (*Bokmenta felag*), enfin l'ancienne Société de littérature islandaise (*Lærdoms liste felag*), qui a publié 14 volumes de mémoires, et qui est maintenant réunie à la précédente. Il existe une Société religieuse qui publie de petits traités. Voici les travaux de ces Sociétés:

1°. Aux frais du *Lands Uppfrædingar felag* ont été publiés *Snorra Sturlusonar Heimskringla*, ou les Sagas des rois de Norvège, par Snorro Sturleson, tome I, 365 p. in-8., 1804. Stephensen, qui en est l'éditeur, a mis à la tête de cet ouvrage important pour l'histoire du Nord une vie de l'historien Snorro. Il est à regretter que cette édition, la seule qui soit in-8., n'ait pas été achevée.—*Galletti's Kennslubokri Sagnafrædinni udlægd*, Manuel de l'Histoire universelle, par Galletti, traduit de l'allem. In-12, 1804.—*Eptirmæli 18 Alldar*, Souvenirs du 18e. siècle, par Stephensen, 1806, en deux éditions in-8. et in-16. L'auteur y traite de l'histoire et de la constitution de l'Islande. Ce travail a été dans la suite refondu par lui dans son ouvrage, l'Islande au 18e. siècle sous le rapport historique et politique, Copenhague, 1808.—*Minnisverdi Tidindi*, Gazette historique, depuis 1799 jusqu'en 1804, 3 vol. d'abord par Stephensen, puis par Finn Magnusen. Les autres ouvrages sont une édition des psaumes, divers livres de piété, d'instruction élémentaire, etc.

2°. La Société littéraire d'Islande, fondée en 1815 et 16 par le prof. Rask, consiste en deux sections, dont l'une siége à Reikevig en Islande, et l'autre à Copenhague. Ses statuts ont été publiés en islandais et danois, 1818. Tous les ouvrages qu'elle publie s'impriment à Copenhague. On distingue dans le nombre: *Sturlunga Saga edur Islendinga Saga hin micla*. Saga des Sturlungues, édition in-4°., donnée par Thorsteinson, 1817-20. Cette Saga du moyen âge contient beaucoup de faits relatifs à l'histoire du Nord. Un deuxième vol., publié par la même Société, et rédigé par Espolin, a paru sous le titre de *Islands arbaekur à Soguformi*, Annales d'Islande, en forme de Sagas, in-4°., 2 part. 1821-23. *Almen Jardarfreedi og Landas-Kipan*; Géographie générale, etc., t. I, 216 p., in-8., contenant la géographie

mathématique et physique, par Sveinbjœrnson; Copenhague, 1821; t. II, 404 p., avec 3 cartes, contenant une description détaillée du Danemark, de l'Islande, et une notice moins étendue sur la Norvège et la Suède, par Oddsen, 1822. Le troisième volume est sous presse. De plus, la Société a fait recueillir les poésies islandaises modernes. Le premier volume, sous le titre de *Liodmaeli*, donné par Finn Magnusen, renferme un choix de contes, chansons, épigrammes et pseaumes, attribués au pasteur Olafsen, mort en 1688. Depuis 1817 la Société publie chaque printemps une sorte de chronique de l'année passée, sous le titre de *Islenz Sagnablœd*, in-4°. On y rend compte aussi de l'état de la Société et de ses finances. Le premier cahier reprend l'histoire depuis 1804, époque où a cessé la Gazette islandaise dont il a été parlé plus haut. La septième année de la Chronique a paru en 1823.

3°. La Société religieuse ou évangélique a publié depuis 1816 jusqu'en 1823 32 pièces en prose et en vers.

4°. Parmi les particuliers qui ont le plus travaillé pour l'instruction des Islandais, il faut signaler le conseiller de conférences Stephensen, auteur de plusieurs instructions pour les fonctionnaires publics et pour le peuple. Depuis 1818 il rédige une feuille mensuelle in-8., sous le titre de *Klaustrpostn*, poste du cloître (d'après l'anc. couvent de Vidoe où habite l'auteur). Cette feuille contient les nouvelles du pays et de l'étranger, les ordonnances, etc. Un fonctionnaire, Haldar Jacobsen, a écrit l'histoire de Rollon, premier duc de Normandie, sous le titre de *Gaungu-Hrolfs-Saga*. Heirargordum, 1804, in-12, 2 feuilles et demie. Il a paru aussi 4 cahiers des mémoires de l'ancienne Société islandaise, *Acta Yfirrettarins è Islandi*, depuis 1749 jusqu'en 1799; publiés par le secrétaire B. Stephensen, 1802-4.— *Ordabok sem inniheldr flest fagiæt framandi*, etc. Vocabulaire des mots rares et inusités qui se trouvent dans les livres danois, par Oddsen, 188 p. in-8., 1819. —*Fostbrædra Saga*. Saga des frères d'armes Thorgeir et Thormod, 226 p. in-8, 1822. En outre, il a paru des traités d'agriculture, de piété, et plusieurs notices nécrologiques, telles que les Islandais ont l'habitude d'en publier après la mort de la plupart des personnes marquantes.

Dans cette revue on n'a point compris les ouvrages islandais, surtout les réimpressions d'anciens ouvrages qui ont paru en Danemark et en Suède par les soins de plusieurs savans. D—G.

337. SUR LES DIALECTES DE LA LANGUE HONGROISE. (*Jahrbüch. der Literatur*, t. 30, p. 43. Supplément.)

Quoique les 5,000,000 de Magyars ou Hongrois qui habitent depuis les frontières de la Moldavie et Valachie jusqu'à celles de l'Autriche, et depuis les frontières de la Pologne jusqu'à celles de la Styrie, parlent tous la même langue, et s'entendent entre eux, il y a pourtant plusieurs dialectes qui diffèrent par l'emploi des voyelles et des verbes, et par l'accent. On en distingue 5, savoir : les dialectes du Danube, de la Theiss, de Palotz, de Transylvanie et des Szekler. Chacun de ces dialectes offre encore plusieurs nuances. Le dialecte de la Transylvanie est très-pur ; c'est que le hongrois a été depuis 1540 jusqu'en 1790 la langue de la cour des princes transylvains. Le dialecte des Szekler en Transylvanie est chantant et traînant; il s'y trouve beaucoup de mots inconnus aux autres Magyars. Nicolas de Zankowich, auteur d'un ouvrage étymologique imprimé à Pesth, prétend que les Szekler descendent des Huns venus avec Attila en Europe. Ils ont eu depuis un temps immémorial la coutume de tailler des lettres dans le bois. Il paraît qu'ils conservaient autrefois des actes publics entiers, écrits de cette manière. Il existe un ouvrage *sur les dialectes hongrois*, par Adam Horvat de Palocz, dans le recueil des Mémoires couronnés par la députation de Marczibany en 1815, 16 et 17.

D. G.

338. SUR UN RECUEIL DE POÉSIES FRANÇAISES, manuscrit du moyen âge. (*Jahrbüch. der Literatur*. Vienne, 1825, t. 30, p. 39. Supplément.)

Le recueil dont il s'agit se trouve à la Bibliothéque du Roi à Paris. C'est un volume in-folio avec de belles miniatures, contenant les chants composés et exécutés par la confrérie des *maîtres du Puy*, en l'honneur de la Vierge, dans la cathédrale d'Amiens. Ce volume fut donné par la ville d'Amiens à Isabeau de Bavière, qui avait été mariée dans cette église ; aussi le recueil débute-t-il par une dédicace à la reine :

Très-excellente, illustre et magnifique,
Fleur de noblesse exquise et redolente,
Dame d'honneur, princesse pacifique,
Salut à ta majesté précellente, etc.

Plus loin on explique à cette *princesse pacifique* ce que contient le recueil.

Cy sont pourtraitz les tableaux par pratique,
Mis à l'église en Amiens résidente,
Appropriant loi naturelle, antique,
Par les maistres du Puy recommandable,
Lesquels en font festivité laudable;
Et commença leur confraternité
L'an mil trois cent quatre-vingt tout noté,
Treize ans avec, etc. D.

MYTHOLOGIE.

339. Explication de la principale scène peinte des Papyrus funéraires égyptiens.

(*Note préliminaire.*) Le plus grand nombre des papyrus égyptiens recueillis jusqu'ici nous montre des portions ou des fragmens plus ou moins considérables du *rituel funéraire*. Ecrits en signes hiéroglyphiques ou en signes hiératiques, ils sont également caractérisés par une suite de scènes peintes au-dessus des colonnes ou pages d'écritures, et dans lesquelles on remarque sans aucun effort d'attention un personnage de forme humaine qui comparaît successivement en présence d'un assez grand nombre de divinités; quelquefois une grande scène spécialement relative aux travaux agricoles est mêlée aux pages mêmes du manuscrit, et l'on trouve vers la fin une autre grande scène, celle du jugement prononcé sur le défunt par une divinité principale qui fait peser en sa présence les bonnes et les mauvaises actions du mort suppliant. C'est de cette même scène composée d'un certain nombre de personnages, d'emblèmes et d'inscriptions que M. Champollion le jeune a donné l'explication détaillée d'après un des papyrus du Vatican, dans la *Notice* de ces même papyrus qu'il vient de publier à Rome. Comme cette scène se retrouve sur un grand nombre de manuscrits égyptiens existant dans les cabinets de l'Europe, et sans autre différence, le plus souvent, que le nom du mort, nous donnons ici le texte de cette explication remis en français sur la version italienne de M. Angelo Maï, qui a bien voulu donner ses soins à la publication de la Notice de M. Champollion le jeune, et y ajouter de doctes commentaires.

Le rituel funéraire de la bibliothèque du Vatican est celui de l'Égyptien *Nesimandou*, fils d'une Égyptienne nommée *Nuabendi*. Après les divers pèlerinages de l'âme du défunt dans les régions nombreuses qu'elle devait visiter, elle arrive enfin dans l'*Amenthi* (l'enfer), où elle va subir son jugement. C'est le sujet de cette grande scène (1).

Elle est d'autant plus intéressante, qu'elle offre à nos regards la partie la plus curieuse de la croyance religieuse des Egyptiens. L'hiérogrammate, dans la composition de ce sujet singulier, a su donner un corps aux idées les plus métaphysiques, et nous y trouvons la preuve évidente que le dogme de l'immortalité de l'âme et celui des récompenses et des peines dans une autre vie furent les fondemens principaux de la religion des anciens Egyptiens. Il est naturel en effet de retrouver ces grands principes de la morale chez un peuple dont l'antiquité toute entière a célébré la sagesse. L'écriture sainte elle-même ne dédaigne pas de la rappeler (2), quoiqu'elle condamne en même temps ces formes matérielles sous lesquelles l'Egypte trouva bon de voiler ces doctrines (3), formes qui conduisirent à une véritable idolâtrie et à un polythéisme absurde, et par cette même voie qui montrait aux peuples des apparences absolument sensibles, mais isolées des préservatifs nécessaires.

Cette scène se trouve d'ordinaire à la fin de la seconde section du rituel funéraire, et sert de conclusion à tous les rituels abrégés comme l'est celui du Vatican ; elle présente la *Psychostasie*, c'est-à-dire le jugement que, selon les doctrines égyptiennes, devait subir l'âme des morts en quittant le corps mortel, dans la région inférieure de l'*Amenthi* (4), où l'on examinait sévèrement et où l'on pesait ses actions durant la vie sur la terre.

L'édifice où cette scène est censée se passer, est le prétoire

---

(1) La planche sera donnée avec le prochain cahier du Bulletin.

(2) Act. Apost., VII, 22.

(3) Isaïe, XIX, 1. Ezéch., etc.

(4) *Amenthi*, en langue copte ou égyptienne, signifie *enfer*; il se trouve encore avec cette acception dans la liturgie chrétienne des Coptes. Plutarque (*de Isid. et Osiride*, p. 431) en parle dans le même sens : τὸν ὑποχθόιον τόπον, εἰς ὃν οἴονται τᾶς ψυχὰς ἀπέρχεσθαι μετα τὴν τελευτὴν Ἀμένθην καλοῦσι, σέμαίνοντος του ὀνόματος τὸν λαμβάνοντα καὶ διδόντα.

de l'Amenthi, le palais du juge suprême des âmes. Sur l'architrave ou plutôt la terrasse du palais, se montrent divers emblèmes qui servent à caractériser ce redoutable séjour. On y distingue un groupe commençant par une grande feuille et se terminant par l'urœus ou serpent royal, et ce groupe est répété huit fois en diverses positions et en manière d'ornement; il exprime ses idées: *Roi directeur de la région inférieure* (1). Le centre de la corniche est occupé par une figure qui étend ses bras sur le symbole du soleil et celui de la lune, c'est-à-dire sur les yeux des taureaux sacrés Mnéris et Apis(2). C'est la providence divine qui embrasse l'univers tout entier.

Aux deux angles du palais s'élève la balance infernale; au-dessus est assis un cynocéphale, espèce de singe consacré à Thoth le Mercure des Egyptiens. Le cynocéphale est là comme ministre de cette grande divinité, nommée *Api* et quelquefois *Hap* dans les textes hiéroglyphiques. Ces deux groupes expriment assez clairement le sujet de la peinture principale qui occupe l'intérieur du palais.

On voit à gauche une chapelle semblable à ce petit temple monolithe qui se plaçait dans chaque sanctuaire et qui renfermait l'emblème vivant de chaque dieu égyptien. Dans cette chapelle on voit le dieu lui-même assis sur son trône, à l'un des angles inférieurs duquel on remarque, en forme d'ornement, un groupe d'hiéroglyphes exprimant un des titres de ce dieu, c'est-à-dire, *le bienfaiteur de la région supérieure et de la région inférieure* (3).

Cette grande divinité est caractérisée par une coiffure particulière, formée de la partie supérieure du *Pschent* (tiare royale), ceinte d'un large diadème et unie au disque du soleil avec deux cornes de bouc, emblèmes de la lumière et de la faculté génératrice. Le dieu tient dans ses mains un fouet et un sceptre recourbé en forme de crochet (4), soit pour exprimer le pouvoir d'exciter le

---

(1) Sorosiris, roi des morts, Plut. *de Isid.*, page 504.

(2) Le même Plutarque (*de Isid. et Osiride*, p. 466) parle d'une fête égyptienne en l'honneur des yeux d'Horus.

(3) Osiris est nommé *le Bienfaiteur* par Plutarque (*de Isid. et Osirid.*, p. 402 et 411); de là le surnom d'*Évergète* porté par deux Ptolémées.

(4) Horace (ode I, 35), énumérant les symboles et instrumens du pouvoir de la fortune, nomme aussi le *crochet*, *nec severus uncus abest.*

mouvement des choses et de le ralentir, soit par allusion au nom de la région infernale à laquelle ce dieu préside, c'est-à-dire l'Amenthi qui attire à elle les âmes de tous les vivans, et qu'on croyait les relancer successivement dans les mondes supérieurs. Les trois séries perpendiculaires d'hiéroglyphes écrits à côté du dieu contiennent son nom et ses principaux titres : *Osiris dieu très-bienfaisant, seigneur de la vie, dieu grand, modérateur éternel, président de la région inférieure, roi divin.*

Nous retrouvons donc là le souverain de l'enfer égyptien, *Osiris*, divinité qu'Hérodote, Diodore de Sicile et Plutarque (1) regardent unanimement comme le type primitif du Dionysos ou Bacchus des Grecs et des Romains. L'opinion de ces classiques est pleinement confirmée par le groupe emblématique placé en face du dieu et dans la chapelle même. Un grand nombre de papyrus, d'un dessin plus soigné que celui de notre manuscrit, montrent clairement dans ce groupe un vase d'où sort un tyrse, auquel est liée par des bandelettes une peau de panthère (2). Ainsi ces principaux emblèmes de Bacchus sont constamment figurés auprès d'Osiris, et on en conclut l'origine égyptienne de la divinité grecque, le culte égyptien étant sans aucun doute antérieur au culte grec.

Devant la sainte habitation du dieu de l'Amenthi est un autel chargé d'offrandes telles que des pains, des viandes diverses, des grenades et des fleurs de lotus. Au pied de l'autel sont deux vases entourés de tiges de lotus encore enfermées dans leur bouton ; ces vases contiennent l'eau du Nil, nécessaire dans toutes les cérémonies sacrées, emblème sensible d'Osiris considéré dans la doctrine secrète des Egyptiens comme le principe de l'univers, et dont le fleuve d'Egypte n'était qu'une émanation directe (3); et les Grecs adoptant la divinité égyptienne en restreignirent singulièrement les attributions. De même Phtha, le ministre immédiat du dieu supérieur et organisateur du monde physique, devient en occident le forgeron *Héphaïstos*, Vulcain. Osiris, le principe humide du monde, ne fut ainsi pour les Grecs, du moins dans la croyance populaire, que l'in-

(1) Hérod., II, 144.— Diod., I, 13.— Plut., *de Isid. et Osirid.*, 404, 429 et 438; et Tibulle, Élégies, I, 7.

(2) Voy. le papyrus de Fontana, publié par M. de Hammer.

(3) Homer., Odyss, IV, 581.

venteur de la vigne et le dieu du vin, et le pin fut ajouté au thyrse.

Le voisinage du séjour du suprême juge de l'Amenthi est annoncé par un piédestal sur lequel se repose un animal monstrueux, mais dont les formes sont si déterminées, qu'on ne peut y méconnaître un hippopotame, amphibie redoutable, dont les cavernes du Nil renfermaient un grand nombre. Ici c'est l'hippopotame femelle, qui, dans les tableaux astronomiques de Thèbes et d'Esnéh, occupe dans le ciel même la place que les Grecs ont donnée à la grande ourse. Cette constellation était nommée le *Chien de Typhon* par les Egyptiens, et sa présence dans l'*Amenthi* (l'enfer) ne laisse pas douter que cet animal ne soit le type du chien Cerbère, qui, selon les mythes grecs, gardait l'entrée du palais d'*Adès*. La légende hiéroglyphique placée au-dessus de l'hippopotame femelle la nomme *Oms* et la qualifie de *rectrice de la région inférieure*. Enfin près du Cerbère égyptien sont assis le dieu *Sciai* et sa femme *Rannet*, serviteurs d'Osiris dans les régions infernales. Tout auprès est un des sceptres d'Osiris surmonté d'une petite figure humaine, qui semble diriger son doigt vers son visage. Ce sujet exprime l'*adoration* due au dieu suprême de l'Amenthi, mais les Grecs prirent ce personnage pour leur *Sigalion*, et les Romains le nommèrent *Harpocrate*, faisant ainsi une divinité de ce qui n'était qu'un caractère symbolique.

A l'autre extrémité de cette scène (à droite), on remarque un groupe de trois personnages, c'est-à-dire une femme qui, la tête ceinte d'un diadème et surmontée d'une plume, présente une personne vêtue à la manière ordinaire des Egyptiens à une déesse caractérisée par le sceptre à tête de coucoupha (1), qui est celui des dieux bienfaisans, et par l'emblème de la vie céleste (la croix tronquée) qu'elle tient dans sa main droite. La légende écrite au-dessus de l'Egyptien annonce qu'il représente l'âme de l'*Osirius Nesimandou défunt*, *fils de Nuabendi défunte*, et cette âme est conduite par les génies femelles de la région inférieure, devant la déesse rectrice de cette région, c'est-à-dire devant *Saté* fille du dieu *Phré* (le Soleil). Le nom et le titre de cette déesse forment la première des trois petites lignes hié-

(1) Espèce d'oiseau dont parle Horapollon, liv. I, no. 55; il le fait le symbole de la reconnaissance.

roglyphiques écrites à droite et à gauche de la plume, symbole ordinaire qui décore sa tête. Les deux autres lignes d'hiéroglyphes contiennent une prière adressée à la déesse en faveur du défunt, afin qu'elle lui accorde un séjour éternel dans la demeure des dieux.

Saté, fille du soleil, fut la compagne habituelle d'Osiris dans l'*Amenthi*; elle représente le personnage analogue à la *Perséphoné* des Grecs et à la *Proserpine* des Latins, et ses fonctions sont de recevoir les âmes des morts à l'entrée de l'*Amenthi*, et elle semble les rassurer et exciter leur confiance, pendant qu'on examine leur conduite sur la terre. Elle est en outre la présidente des quarante-deux juges ou plutôt quarante-deux jurés votans qui ont le droit d'assister au jugement des âmes, aux assises infernales.

L'antiquité grecque (1) parle de ces juges auxquels les Egyptiens soumettaient les personnes de toutes les classes de la nation avant de permettre que leur dépouille mortelle fût déposée dans le tombeau des ancêtres. Certains juges inexorables examinaient en présence du peuple la conduite tenue par le mort avec ses concitoyens, et ils refusaient à son corps une place dans la catacombe, s'il n'avait pas religieusement rempli ses devoirs envers les dieux et envers les hommes. Cette coutume éminemment morale produisait d'autant plus d'effet sur les mœurs publiques, qu'elle s'appliquait aux rois mêmes. Les sculptures des temples et des palais qu'on voit encore dans les ruines de Thèbes constatent suffisamment que les noms de quelques Pharaons furent proscrits par ces mêmes juges suprêmes.

Ainsi les Egyptiens imitaient sur la terre, à l'égard du corps, ce qu'ils croyaient, selon leurs doctrines religieuses, être pratiqué à l'égard des âmes dans l'enfer, l'Amenthi, où elles passaient après leur séparation du corps. La dernière scène des papyrus représente donc cette épreuve finale, la plus complète de toutes, puisqu'elle exige de l'âme un compte général des motifs de ses

---

(1) Le texte ordinaire de Diodore de Sicile, I, 92, où il parle du jugement des morts, porte, *δικαστας πλείω τῶν τεσσαράκοντα*, *judices plures XL*; mais un beau manuscrit cité par Wesseling dit : *δυσὶ πλείω*..... *Duos supra quadraginta*, et en effet le papyrus du Vatican, et d'autres encore, prouvent que le nombre de ces juges étaient de 42 ; la leçon du manuscrit grec doit donc entrer dans le texte de Diodore de Sicile, comme le prouvent les papyrus égyptiens.

actions, et en tout la plus redoutable, puisque les juges sont les dieux mêmes des êtres supérieurs, ceux à qui tout est connu jusques aux plus secrètes pensées.

Dans cette scène finale, l'âme du défunt *Nesimandou*, figurée pour lever toute incertitude et comme dans sa présentation à Saté, sous les formes corporelles mêmes dont il fut revêtu durant son séjour sur la terre, se voit de nouveau représentée à genoux, les bras élevés, en attitude suppliante, devant les images des quarante-deux juges de l'Amenthi, qui sont ordinairement rangés sur deux files, chacune de vingt-un, ce qui a rendu nécessaire la répétition de la figure de l'âme, sur le sort de laquelle ces juges doivent prononcer la sentence. Les têtes de ces quarante-deux juges sont assez variées; les unes ont la forme humaine, d'autres la tête de divers animaux, tels que crocodile, aspic, bélier, épervier, ibis, chakal, hippopotame, lion et cynocéphale. Cette diversité de têtes provenait de la nécessité de caractériser un à un ces divers juges figurés hiératiquement, ayant d'ailleurs des fonctions diverses; leur quarante-deux noms propres se lisent dans les rituels funèbres complets, auprès de la scène du jugement, avec l'indication précise de la région céleste à laquelle chacun d'eux présidait. Diodore de Sicile (*loco citato*) parle de ces quarante-deux génies en décrivant des bas-reliefs du tombeau d'Osymandias, sur lesquels était figuré le jugement de l'âme de ce conquérant; et dans d'autres manuscrits, ces juges sont figurés assis devant *Saté* leur présidente.

Cette déesse, fille du Soleil, dont la figure est si fréquente sur les monumens, parce qu'elle était regardée comme la protectrice de l'Egypte et la directrice du pouvoir royal, a été prise par les Grecs pour leur *Héra*, la Junon des Latins. Mais chez les Egyptiens, Saté était l'emblème de la vérité; de là elle fut dite la première née du dieu de la lumière, et on lui attribua la suprême présidence des régions infernales, où les apparences mondaines s'évanouissent, où tous les projets humains disparaissent pour faire place aux éternelles réalités. Elle devait donc diriger et régler les opérations des juges de l'Amenthi, et son image, celle de la vérité, devait se trouver appendue au cou et sur la poitrine des juges composant le tribunal qui, sur la terre, décidait des plus importans intérêts des familles (Diod. de Sicile, I, 48 et 75). *Vérité* et *justice* sont deux idées essentiellement connexes dans l'ordre moral; un seul et même mot exprimait l'une et l'autre

dans l'ancienne langue des Egyptiens, et le plus beau et le plus ordinaire des titres que prirent les Pharaons sur leurs obélisques fut sans aucun doute celui d'*ami de Saté*, ami de la vérité, c'est-à-dire, de la justice.

En présence de ces quarante-deux juges ou ministres de Saté, d'autres divinités faisaient elles-mêmes l'examen de la conduite que l'âme avait tenue sur la terre. Ses actions étaient rigoureusement mises dans la balance de l'*Amenthi*, et cet instrument, qui décidera du sort de l'âme, est placé au-dessous des juges mêmes. Le fût ou colonne qui le supporte est surmonté d'un cynocéphale assis, image symbolique de l'un des ministres du dieu Thoth, appelé alternativement *Api* (nombre, quantité), et *Hap* (jugement, sentence), noms, comme on le voit, relatifs aux fonctions du génie qui préside à la pesée des actions de l'âme sur la balance infernale dont la garde lui était commise. On a déjà vu ce même cynocéphale Api au-dessus de sa balance, dans les ornemens et les décorations du palais d'Osiris.

Deux autres personnages sont debout auprès des bassins de la balance, et pèsent les bonnes et les mauvaises actions du défunt *Nesimandou*. La figure à droite, qui examine attentivement le fil ou plomb au moyen duquel les Egyptiens avaient coutume d'estimer le poids relatif des deux bassins de l'instrument, est le dieu Orus, le fils chéri d'Osiris et d'Isis, bien reconnaissable à sa tête d'épervier, de même que par son nom écrit au-dessus de lui. Le personnage de gauche, à tête de chakal, ou de loup d'Egypte, est le dieu Anubis, fils d'Osiris et de Nauphtis. Les fonctions spéciales de ces deux frères étaient de peser les actions des morts en présence des juges de l'Amenthi. Les mauvaises sont symboliquement figurées par un vase d'argile posé dans le bassin de droite, et les bonnes dans le bassin de gauche, par une petite figure de Saté, c'est-à-dire par le symbole même de la justice et de la vérité. L'inscription hiéroglyphique tracée au-dessous d'Anubis annonce qu'il soumet à l'épreuve de la balance les actions du défunt *Nesimandou*.

En avant de l'instrument redoutable on voit une autre divinité, dont la haute stature annonce la dignité; car, dans les tableaux symboliques des Egyptiens, la hauteur des figures est presque toujours en raison du rang du personnage figuré, toutes les fois du moins que l'espace ne s'oppose pas à la pratique de cette règle. L'hiérogrammate a représenté ici le dieu Thoth (la

science et la sagesse divines personnifiées), l'inventeur des lettres et le premier législateur des Egyptiens. Quand Osiris revêtit des formes humaines pour introduire la vie civile dans le monde, Thoth, le Mercure des Egyptiens, fut son fidèle compagnon et comme l'âme de ses conseils. Les mêmes traditions religieuses ajoutaient qu'il n'abandonna jamais Osiris, même lorsque ce dieu établit sa demeure dans l'Amenthi pour juger les âmes. Le Mercure égyptien est caractérisé par sa tête d'Ibis, oiseau qui, dans l'écriture sacrée égyptienne, est le symbole du cœur et de l'intelligence. Il tient dans sa main un calame, et il écrit sur une tablette le résultat de la pesée des œuvres du défunt *Nesimandou* dans la balance de l'Amenthi. Thoth est censé porter ce résultat à la connaissance du juge suprême des âmes, Osiris dont la bouche doit prononcer la sentence définitive. Considéré selon ses fonctions dans l'enfer égyptien, Thoth correspond exactement au *Mercure Psychopompe* des Grecs (1). La légende écrite au-dessus de l'image du dieu, en contient le titre ordinaire de *seigneur du Scheman* ou des *huit régions*, et elle annonce qu'il écrit le poids des actions de *Nesimandou* défunt.

Tel est le sens de la scène figurée dans la dernière partie de notre papyrus; elle rend ainsi sensible aux yeux toute la doctrine psychologique des Egyptiens, c'est-à-dire l'âme de Nesimandou qui entre dans l'Amenthi, et qui se trouve en présence de la vérité (Saté); les ministres, les quarante-deux juges, sont chargés d'examiner les motifs de ses actions; ces mêmes actions sont pesées par certains dieux; la sagesse divine (Thoth) écrit le résultat de cette pesée; la bonté de Dieu, figurée par l'être bienfaisant par excellence, Osiris, récompense l'âme fidèle à ses devoirs en l'appelant dans un monde meilleur, ou bien la punit de ses fautes en la rejetant sur la terre pour y subir de nouvelles épreuves et y endurer de nouvelles peines sous une nouvelle forme corporelle, jusqu'à ce qu'elle se présente pure de toute faute au tribunal de l'Amenthi.

Enfin on trouve dans cette scène allégorique toute la représentation de l'enfer des Grecs et des Romains. Orphée et les au-

---

(1) On peut consulter à ce sujet un mémoire de M. Mongez sur la *psychostasie* des Grecs, où il compare des monumens grecs à la scène des papyrus égyptiens décrite dans cette notice. (*Nouv. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, tome VI.

tres très-anciens instituteurs du culte des Grecs, furent les disciples des prêtres égyptiens (Diod. de Sicile, 1, 92, 96), il n'est donc pas surprenant que le séjour d'*Adès* ne soit en grande partie autre chose que la copie de l'amenthi égyptien. Osiris est devenu en occident *Adès*; ou Pluton; Satè, *Proserpine*; Oms, le *Cerbère*, Thoth, le *Mercure Psychopompe*; enfin Horus, Api et Anubi, semblent être les types originaux de Minos, Eaque et Rhadamante. Nous n'insisterons pas davantage sur de tels rapprochemens, parce qu'il suffit de les avoir indiqués pour faire comprendre quels précieux renseignemens sur les origines de la religion des Grecs et des Romains peut fournir l'étude approfondie des monumens de tout genre qui nous restent de l'antique Egypte. J.-F. Champollion le jeune.

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

340. Note de M. Joseph Passalacqua de Trieste sur sa Galerie d'antiquités égyptiennes.

Ma collection est le fruit de plusieurs années de mes propres recherches et fouilles entreprises en Égypte, parmi les ruines des anciennes villes entre Alexandrie et l'île de Philé en Nubie, et principalement à Memphis et Thèbes, d'où elle vient d'arriver directement à Paris. Elle est unique en Europe pour l'étude des mœurs et usages de nos anciens maîtres, par la suite considérable d'objets dans toutes les branches d'antiquités égyptiennes, objets dont quelques-uns ne se trouvent que là, et surtout par l'ensemble d'une chambre sépulcrale intacte, découverte dans mes fouilles à Thèbes.

Divisant la collection en objets de culte, objets d'usage de la vie civile, objets funéraires, et en mélanges, voici ce qu'elle renferme.

1°. *Objets de culte.*

Divinités : Statuettes en bronze, pierre, terre émaillée et bois; Amulettes en or, argent, bronze, pierres fines, terre émaillée, bois, cire, et suite considérable de très-petites divinités en pierres fines et terre émaillée.

Scarabés, grands et petits, environ 200, dont plusieurs petits en pierres fines; un grand, unique, à 11 lignes d'hiérogly-

phes en jaspe, avec bandelettes en or, et un superbe collier en or, cornaline et lapis; un autre, unique, à tête et mains humaines, avec un beau collier en verre émaillé, etc.

Animaux embaumés, remarquables pour la quantité variée et la conservation, enveloppés et développés, et dans leurs cercueils de bois : vautour, ibis, hiboux, éperviers, faucons, beaucoup d'oiseaux de petites espèces, une caille; béliers, singe, chiens, chats, rats, souris; poissons de plusieurs espèces; serpens, crapauds, scarabés, mouches, etc. Parmi ces animaux il y en a plusieurs qu'on ne savait pas avoir été révérés par les anciens, et qui n'ont été trouvés que par moi.

Petit temple portatif en bois du dieu Phré, en relief et peint, avec les deux battans de la porte, mobiles, l'unique que nous possédons dans ce genre, et qui nous donne en petit une idée positive de l'architecture des temples égyptiens.

Vases de libation en métal, et canopes en albâtre.

Pierres de sacrifice, etc.

2o. *Objets d'usage de la vie civile.*

Instrumens et outils aratoires. — 2 grandes pioches de formes différentes, corde pour mesurer le terrain, grosses massues, filet pour la pêche, avec ses plombs, etc.; peignes pour peigner le chanvre, quenouilles et fuseaux pour filer, etc.

Fruits. — Blé, raisin, dattes, grenades, noix de palmier de la Thébaïde, noix muscades, figues de sycomore, orange, noix du Palma-Christi, plusieurs fruits inconnus; branches d'olivier avec les feuilles; *idem* de sycomore, etc.

Toiles. — Une chemise en toile de lin; réunion d'environ 30 échantillons, avec franges, etc.

Chaussures. — Sandales et souliers en bois, toile, papyrus grec, jonc, peau, tous appareillés et de formes différentes.

Armes. — Arc, flèches, lance, gros bâton couvert d'hiéroglyphes, couteaux en bois et pierre, et surtout la plus belle arme égyptienne qu'on ait trouvée: c'est un grand poignard avec ornemens et 18 clous en or, manche en ivoire et lame en métal, très-tranchante des deux côtés, et convexe aux surfaces.

Colliers. — Suite très-considérable au nombre de 22, composés de petites idoles, amulettes et perles, en or, argent, pierres fines, en verre émaillé et terre cuite émaillée. On remarque le plus beau collier qu'on ait trouvé à Thèbes; il a trois

rangs de petites divinités en or, turquoise, lapis, cornaline, etc.

Bijoux. — Bagues, boucles d'oreilles, bracelets en or, fer, bronze, cornaline, ivoire, terre cuite émaillée, etc.

Miroirs en métal, dont deux uniques et les plus beaux qu'on ait trouvés, ornés de la tête de la Vénus égyptienne, avec plusieurs autres objets de la toilette des dames.

Vases. —Suite très-considérable au nombre de cent, de différentes formes, en serpentine, lave, albâtre, terre cuite, etc.; plusieurs remplis de baume dont l'analyse sera très-intéressante.

Paniers de feuilles de palmier de la Thébaïde de différentes grandeurs et formes.

Instrumens de musique, dont un inconnu, et n'étant représenté ni en peinture ni en relief sur aucun monument égyptien. Il est à cordes avec un archet muni d'une bande de peau; on y remarque encore le reste assez long d'une corde en boyaux.

Pharmacie portative, unique. Ses détails sont très-curieux, et l'analyse des substances qui se trouvent dans ses six vases, de même que l'examen des racines odoriférantes qui s'y trouvèrent sera d'un grand intérêt.

Instrumens de chirurgie en métal, et autres en silex, importans pour la diversité des formes.

Objets de peinture. — Plusieurs palettes à couleurs, couleurs séparées et en coquilles; boîtes pour le gypse; palette unique, à *sept* couleurs, avec autant de pinceaux, et des inscriptions contenant plusieurs noms de roi et légendes hiéroglyphiques.

Objets divers. — Seau de Thèbes en bronze, une mesure de liquides en métal, des poids, dés, chevets, lampe, coupes en pierre, etc.

Médailles grecques et romaines, environ 500.

3°. *Objets funéraires.*

Stèles. — Assortiment unique des plus grandes en pierre calcaire qu'on ait découvertes, dont plusieurs de 5 à 6 pieds de haut; elles sont au nombre de 44, tant en pierre qu'en bois.

Pyramides. — Une en basalte, une en pierre calcaire de petite dimension.

Papyrus. — Manuscrits funéraires au nombre de 30, roulés ou déroulés, sur toile et feuilles, en écritures hiéroglyphiques, hiératique, démotique et en grec, de différentes dimensions, dont un de 15 pieds et dem. de long et 14 pouces et dem. de

haut, unique pour avoir la double inscription hiéroglyphique et hiératique.

Baumes, des momies humaines et animales.

Enveloppes de momies, dont une complète en verroterie, unique, historiée et avec légende hiéroglyphique.

Représentations de momies, en basalte, pierre calcaire, bois, etc.

Momies humaines égyptiennes et grecques, d'hommes, femmes et d'enfans, enveloppées et développées, de personnes de divers rangs. Une momie grecque portant son nom d'*Haton*, écrit en hiéroglyphes et en grec; têtes de momies, dont une unique pour avoir les yeux factices; bras de femme d'une belle conservation, et remarquable par ses formes délicates; cheveux tressés de plusieurs manières.

4°. *Objets divers.*

Manuscrits historiques, dont un petit et un autre de 5 pieds et dem. de long, contenant une chronologie des Pharaons de la 18e. dynastie, avec une récapitulation des rentes de l'Égypte, selon M. Champollion-Figeac; beaucoup de fragmens de manuscrits grecs historiques, avec une lettre entière, etc.

Colonnes en pierre calcaire, de petite dimension, du plus ancien style, à fleur de lotus, avec légendes hiéroglyphiques.

Statuettes en basalte, grès, calcaire, terre émaillée, bois, etc.; femme assise avec un enfant et une fille debout.

Pierres fines gravées, et plusieurs autres objets en pierre, bois, etc.

5°. *Tombeau d'un grand-prêtre.*

Objets trouvés dans une chambre sépulcrale intacte et unique, découverts dans mes fouilles à Thèbes le 4 décembre 1823, et disposés en ma galerie comme ils l'ont été dans le tombeau pendant une série considérable de siècles, savoir :

3 grands cercueils en bois emboîtés l'un dans l'autre, de formes particulières, et ornés de peintures qui représentent une architecture égyptienne inconnue jusqu'à présent; de longues légendes hiéroglyphiques les couvrent de tous côtés, au dehors et intérieurement, avec une suite considérable d'attributs de grand-prêtre, surmontés de leurs noms en hiéroglyphes, ce qui est une particularité de ces cercueils. — Une tête de taureau

immolé pour l'âme du défunt. — Une jambe antérieure de cet animal, ou, pour mieux dire, les os de la jambe, avec trois plats remplis de pâte noire, posés sur des lits de petites branches de sycomore avec leurs feuilles; quatre grands vases en terre, avec un dépôt du liquide qu'on y avait versé; deux bâtons en bois, tels qu'on les voit entre les mains des prêtres égyptiens dans les processions funèbres sculptées dans les tombeaux à Thèbes; un chevet en bois; deux statuettes en bois de 2 à 2 pieds et dem. de haut, peintes et dans une attitude particulière; elles représentent deux femmes parentes du mort, debout, avec la poitrine découverte et le front couvert de terre, marque de deuil indiqué par Diodore, portant des vases d'une main et des offrandes dans des boîtes qu'elles tiennent sur leurs têtes; deux barques de formes différentes, d'environ 3 pieds de long, en bois et enduites de peintures représentant le convoi funèbre du défunt sur le Nil : ce sont des modèles uniques des anciennes barques égyptiennes, dont on n'avait vu jusqu'à présent que des types arbitraires, figurés pour les divinités en peinture ou en bas-relief dans les temples, ou sur d'autres monumens en Égypte. Les deux barques en question ont tous leurs agrès : on y voit les matelots et les patrons tenant les rames et le gouvernail en main; le sacrificateur qui immole le taureau; des prêtres en différentes attitudes; des femmes pleurant sur la momie couchée sur un lit au-dessous d'un dais; d'autres personnes occupées à différentes fonctions, et toutes couvertes d'hiéroglyphes par-devant; enfin une statuette en bois qui fut trouvée sur le cœur de la momie dans le troisième cercueil.

Ces objets sont accompagnés de 16 dessins coloriés, faits par moi-même sur les lieux, et représentant la position de la Nécropolis de Thèbes, où j'ai découvert le tombeau, sa coupe, la perspective de la chambre sépulcrale, etc.

Cette collection unique, qui a été déjà honorée et visitée avec intérêt par S. A. R. la duchesse de Berry, S. M. le roi de Prusse, par S. E. le duc de Doudeauville, etc., par plusieurs des premiers savans et artistes de Paris et par des étrangers de marque, sera exposée au public dans le courant de ce mois, rue des Filles-Saint-Thomas, n°. 12.

Paris, le 6 novembre 1825. Joseph Passalacqua.

341. Sur une Inscription punique récemment déterrée dans les ruines de Carthage; par le Dr. Fréd. Munter. (*Kong. Danske Videnskab. Selskabs philosoph. og histor. Afhandl.* 1824, t. II, p. 315.)

Cette inscription envoyée à M. Münter par le consul général de Danemark à Tunis est la 6e. qu'on ait découverte depuis peu dans les ruines de Carthage; les 5 premières ont été trouvées par le major hollandais Humbert et publiées en Hollande. La 6e., dont M. Münter donne le *fac simile*, n'a que 10 pouces de long; les lettres de l'inscription sont bien nettes, régulières, et ressemblent beaucoup aux caractères des légendes sur les monnaies qu'ont publiées Pellerin et Perez Bayer. M. Münter la traduit ainsi qu'il suit: *Sepulchrum Bathbæ filiæ Chamlothi, filii Abdeschmun, filii Eschmun-Jitten, filii Barjahreb.* Comme la pierre a été trouvée sur l'emplacement du village de Malga, aux environs des ruines du temple d'Astarté, il se pourrait que Bathba, dont elle désigne le tombeau, eût été prêtresse de ce temple; cependant l'inscription ne contient point le mot de prêtresse; elle n'est remarquable, au reste, que pour les noms propres carthaginois qu'elle mentionne. D-G.

341. Essai sur l'Architecture religieuse du moyen Age, principalement en Normandie; par M. de Caumont; in-8°. avec 12 pl. lithog.; Caen, 1825, Chalopin; et Paris, Treuttel et Würtz.

Cet ouvrage peut être considéré comme un bon manuel pour l'amateur qui cherche des indications utiles sur l'histoire et l'état de l'architecture au moyen âge. C'est à la vue des monumens mêmes que M. de Caumont l'a rédigé, et le soin qu'il a d'indiquer à la suite de chaque proposition l'exemple qui la justifie, ne peut manquer d'inspirer au lecteur la plus juste confiance. Il considère deux époques de l'art également remarquables, et dont certains principes fondamentaux sont tellement opposés, que, de l'existence d'un ou de plusieurs de ces principes, on peut conclure avec assez de certitude l'âge même d'un monument. On distingue, en effet, parmi les constructions chrétiennes antérieures au 16e. siècle, deux manières très-distinctes de construire un arc, à plein cintre, ou en ogive. On est assez généralement d'accord que ce dernier fut en usage dès la fin du 11e. siècle, ou le commencement du 12e.; les constructions où se trouvent des arcs à plein cintre, et antérieures au 16e. siècle, le sont donc aussi au 12e.

Diverses dénominations étaient employées pour caractériser cet ancien genre d'architecture; M. de Caumont propose celle d'architecture *romane;* et comme en effet, cette architecture du moyen âge n'est qu'une imitation dégradée de celle des Romains, on peut adopter le mot *romane*, comme on l'a fait pour une langue qui est aussi un reste de la langue romane. Dans ce genre, qui est le plus ancien, M. de Caumont distingue deux époques: 1°. *roman primordial*, depuis l'expulsion des Romains jusqu'au 10e. siècle; 2°. *secondaire*, pour tout le 11e. siècle. Les observations sur lesquelles l'auteur fonde cette distinction méritent bien en effet une sérieuse attention; mais le nombre des monumens de ces deux époques est en général si petit en France, que cette distinction trouvera rarement à être appliquée pleinement: on peut donc s'en tenir à la dénomination générale d'*architecture romane*, proposée d'abord par M. de Gerville, à qui M. de Caumont en fait honneur.

Dès la fin du 11e. siècle, et pour la première moitié du siècle suivant, M. de Caumont reconnaît un style de transition, et ce n'est qu'à la fin de ce 12e. siècle qu'il indique le *gothique* proprement dit, comme d'un usage général. Le grand nombre de monumens de ce genre existant encore en Normandie, et le soin qu'a eu l'auteur de rechercher l'époque de leur construction lui a permis aussi de suivre la marche, les variations, les perfectionnemens ou la décadence de ce genre; il l'a donc divisé en *primordial*, *secondaire* et *tertiaire*, de la fin du 12e. siècle au milieu du 13e., de ce point à la fin du 14e., enfin 15e. et 16e. siècles pour le dernier. N us ne pouvons pas exposer en détail les minutieuses et attentives observations sur lesquelles M. de Caumont fonde cette classification; mais il cite toujours ses autorités, c'est-à-dire les monumens, et cette nature de preuves entraîne toujours la confiance. On trouvera donc dans ce livre un bon guide pour l'étude de l'architecture du moyen âge dans les monumens chrétiens; l'auteur y a ajouté quelques particularités sur les tombeaux, la peinture sur verre et les orgues; ces additions ne peuvent pas nuire à son ouvrage, et les planches, très-bien exécutées, qui l'accompagnent, reproduisent les preuves des principales assertions de l'auteur. Son livre est donc un vrai présent fait aux amateurs et aux archæologues, dans ce moment où tant d'hommes éclairés se livrent à l'étude et à l'illustration de nos antiquités nationales. C. F.

343. Fouilles à Famars. — Les travaux que l'on continue d'exécuter à Famars n'ont pas été sans succès la semaine dernière : outre 160 médailles romaines (petit bronze) que l'on a trouvées dans un même endroit, on a encore recueilli une balance romaine très-bien conservée, des lames de coutelas, des fibules et différens ustensiles en bronze à l'usage journalier des anciens. Les constructions que l'on découvre ne sont pas non plus sans intérêt. Dans une épaisse muraille on a trouvé un four sépulcral rempli de cendres et d'ossemens, parmi lesquels quelques petites médailles ont été ramassées. A l'ouverture de ce four, une odeur fétide s'en est exhalée. Samedi dernier, les ouvriers ont déterré une pierre bleue d'une forme cubique, sur une des faces de laquelle on lisait une inscription dont le commencement manque. Cette inscription, la première trouvée à *Famars*, est en majuscules romaines très-bien gravées ; voici ce qu'on en a retrouvé :

. . . .
. . . .
FAMILIA.(sic).
AI AUSA.
CAMILLI
VICTORIS F.

EX VOTO.

Les anciens ornaient leurs temples d'offrandes accompagnées d'inscriptions qui finissaient par ces mots : *Ex voto*, expression latine que l'usage a fait passer dans notre langue. Elle signifiait que le donateur s'acquittait d'une promesse faite à quelque divinité dans un extrême danger, ou pour rendre public un bienfait reçu de la bonté des Dieux. Ici, c'est un guerrier nommé *Camille*, qui, revenu vainqueur d'un combat, en rend grâce au dieu de la guerre, qui avait un temple à *Famars*. (*Journ. de Valenciennes*, 5 octobre. —*Journ. des Débats*, 8 octobre 1825.)

344. Description de la Statue fruste en bronze doré, trouvée à Lillebonne ; suivie de l'analyse du métal et de 3 planches ; par M. F. Rever ; 2[e]. édit. ; Evreux, 1824 ; Ancelle.

Le *Bulletin* a déjà rendu compte des circonstances de la découverte de la belle statue en bronze doré tirée des ruines de

l'ancienne Julio-Bona, Lille-Bonne, et de sa description publiée par M. Rever. La nouvelle édition de son mémoire se distingue de la première par un examen plus approfondi du passage où Pline dit: *Namque æs* CRUCIATUR *in primis*, *accensumque restinguitur sale*, *aceto*, *alumine*; « L'airain qu'on veut dorer doit » être d'abord tenu long-temps au feu; puis, quand il y est devenu » ardent et rouge, il faut l'éteindre, ou tremper, dans un bain » de sel, vinaigre et alun. » Tel est le nouveau sens que M. Rever donne à ce passage sur la trempe du cuivre, d'après l'interprétation de *cruciari* par *être tenu long-temps au feu*. Il pense d'ailleurs qu'on trempait ainsi le cuivre, afin de le bien décaper, et l'on sait aussi que le cuivre obtient par là beaucoup de malléabilité, très-favorable à la découpure et à la réunion des parties par rivures. Aussi le comte de Caylus avait-il déjà reconnu que, par la *trempe en paquet*, le cuivre était devenu plus ductile et plus souple. Il savait donc que les anciens faisaient subir cette opération aux diverses parties des statues qu'ils devaient dorer. Du reste, l'analyse chimique de divers fragmens de la statue a donné aussi des résultats différens; le plomb se montre plus abondant là où sont des soudures, que sur les parties qui s'en éloignent, et le terme commun de l'alliage de bronze paraît être de 95 de cuivre et 5 d'étain. On sait que cette statue remarquable est encore entre les mains des propriétaires et déposée à Paris. Il est à désirer qu'elle orne un jour notre riche Musée du Louvre; le gouvernement a fait des offres qu'on dit très-convenables; c'est aux propriétaires à y répondre en tenant à honneur de ne pas priver la France de la possession d'un monument dont on n'oubliera pas que la découverte est le fruit de leur zèle éclairé. C. F.

345. RECHERCHES SUR L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE CAMBRAI; par A. LE GLAY; in-4°. avec 12 pl. Paris, 1825; Firm. Didot.

Cet ouvrage remarquable par le nombre des diplômes anciens qu'il renferme, comme pièces justificatives, en entier ou par extrait, est encore le fruit du travail sur les antiquités nationales, ordonné par le gouvernement en 1818, sous la direction de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres; car les monumens religieux existans ou détruits avaient été aussi recommandés aux recherches des antiquaires français. M. Le Glay a répondu à cet appel avec un zèle digne de tout éloge, et quoi-

que la métropole de Cambrai n'existe plus, il en a donné une histoire très-intéressante pour les annales des anciens temps. Après des recherches sur l'époque de l'introduction du christianisme dans le Cambrésis, par S. Vaast, premier évêque de Cambrai vers l'an 500, il passe à l'origine et aux vicissitudes de cette église, aux dommages causés à la cathédrale par des événemens divers, et à sa reconstruction sous le pontificat de Nicolas de Chierres au 12e. siècle, et l'édifice ne fut achevé qu'en 1472. L'église de Cambrai avait été richement dotée par Dagobert, Charlemagne et leurs successeurs : elle trouva aussi d'autres bienfaiteurs dans tous les ordres de l'état, et M. Le Glay en donne la liste avec celle des principales fondations. Sa magnificence répondait à son origine, mais on n'en a le souvenir que par des relations manuscrites du 17e. siècle, l'église ayant été vendue en 1796 et démolie, et le clocher, remarquable par son architecture et l'élévation de sa flèche, s'étant écroulé en 1809. On sait cependant qu'elle avait 185 pieds de longueur, 30 de largeur, et qu'elle avait la forme d'une croix. Un grand nombre de chapelles en faisaient partie, et la plus ancienne avait été fondée en 1240. La sonnerie de l'église passait pour une des plus belles de l'Europe, et son horloge était ornée d'un mécanisme qui mettait en mouvement, à chaque heure, une foule de personnages représentant la Passion. Son trésor et son reliquaire étaient fort riches ; on y voyait des manuscrits richement reliés, et un morceau de la vraie croix. Les sépultures anciennes étaient assez nombreuses dans cette église, et des travaux ayant été faits en 1822 sur le sol de l'ancienne métropole, on y a retrouvé les tombeaux de plusieurs de ses évêques et archevêques, avec leurs épitaphes, entre autres celle de Nicolas de Fontaines, mort en 1272, gravée sur une tablette de plomb en 17 lignes de caractères gothiques. M. Le Glay l'a fait graver ainsi que plusieurs autres, et c'est un soin dont on doit lui savoir un gré particulier. Le tombeau de l'illustre Fénélon n'est pas oublié, et l'on voit comment les habitans de Cambrai se sont empressés d'honorer sa mémoire en recueillant pieusement ses restes vénérés. Des fonctionnaires de l'Église obtinrent aussi l'honneur de la sépulture dans la métropole, et M. Le Glay en donne une liste qui rappelle leurs noms, leurs titres et leurs services. Elle est suivie de la chronologie des archevêques, évêques et autres dignitaires de cette métropole, et ce qui n'est pas d'un moindre

intérêt, c'est sa Biographie littéraire, ou liste par ordre alphabétique de ceux de ces dignitaires qui se sont distingués dans les sciences sacrées ou profanes. Les renseignemens sur leurs ouvrages, la plupart manuscrits et déposés dans la bibliothéque de Cambrai, intéresseront les bibliographes et les biographes Enfin les notes, éclaircissemens et pièces justificatives terminent convenablement le volume : on peut donc dire que le savant auteur de l'*histoire de l'Église de Cambrai* n'a rien négligé pour la rendre intéressante et bonne à consulter par les écrivains qui aiment, pour les faits historiques, à s'entourer d'autorités dignes de confiance. Pour le moyen âge, l'histoire civile est tellement mêlée à l'histoire ecclésiastique, que des ouvrages du genre de celui-ci, entrepris sur les principales églises métropolitaines de France, seraient certainement d'une utilité générale ; il est temps de les entreprendre avant que le temps et un dédain toujours plus surprenant aient achevé de détruire les chartes, les diplômes et les monumens de notre histoire nationale. C. F.

346. Tombeau découvert a Valogne. — Un habitant de Valogne dirigeait des travaux au bout de son jardin pour y établir un puits, quand les ouvriers aperçurent une longue pierre qui leur parut façonnée : c'était un sarcophage que l'on ne put retirer de la terre en son entier qu'avec beaucoup de peine, tant il avait souffert par l'effet de l'humidité. Quand il fut ouvert, une grande partie du squelette qu'il contenait tomba en dissolution. Une pièce en argent de la grandeur d'un sou de notre monnaie, placée dans la bouche du mort, selon la coutume du paganisme, fit présumer que ces débris humains étaient ceux d'un guerrier romain, compagnon de César, lors de la conquête des Gaules; car, d'un côté de la médaille, on lisait cæs. imp., et de l'autre vix. gal.. Aux pieds du squelette se trouvait une boîte d'argent, longue d'un pied et large de huit pouces; elle contenait 150 médailles dont 40 en bronze pareilles à nos pièces de deux sous; 95 en argent, comme nos pièces de deux francs, et 15 en or, du module des pièces de cinq francs, et représentant les effigies de César, de Pompée, Mithridate, Cléopâtre, Pharnace, Nicomède, Perpenna, Sertorius, Crassus, Spartacus, Sylla, Annibal, Asdrubal, Scipion l'Africain et Philippe de Macédoine. Il y a une cinquantaine d'années, on avait déjà trouvé, près de Valogne, dans la paroisse d'Aleaume, des monumens romains.

Ces découvertes tendent à appuyer l'opinion que Valogne a succédé à l'ancienne *Crociatonum*, capitale des peuples *Unelli*, près de laquelle César avait un camp, et dont il parle dans ses *Commentaires*. (*Moniteur*, 14 octobre 1825.)

347. Mémoire sur les ruines de Lillebonne. (Seine-Infér.) avec une Appendice contenant la description de quelques cachets inédits des anciens oculistes; par M. F. Rever. In-8°., avec pl. Evreux, 1821 et 1824; Ancelle.

Toutes les incertitudes sur la véritable situation de la *Julibona* de Ptolémée, capitale des *Calletes*, ont cessé par les nouvelles découvertes faites dans le bourg actuel de Lillebonne; Belley, d'Anville et Caylus avaient déjà soutenu cette opinion, aujourd'hui pleinement justifiée. Le dernier de ces trois académiciens avait déjà publié dans son *Recueil d'antiquités* les principales constructions alors connues. M. Rever examine d'abord ce travail du comte de Caylus, et il en rectifie les erreurs inévitables, puisque Caylus avait écrit d'après des notes peu fidèles, et n'avait pas examiné les lieux par lui-même. M. Rever arrive ensuite aux nouvelles fouilles, et donne des détails et des mesures d'un grand intérêt sur la partie souterraine ou récemment exhumée de l'ancien théâtre; il y remarque des singularités et des anomalies de construction, qui intéresseront les architectes et ceux qui aiment à comparer les préceptes de Vitruve avec les monumens mêmes édifiés depuis lui. Un château est dans le voisinage du théâtre; il passait pour être aussi l'ouvrage des Romains; mais l'examen qu'en fit M. Rever confirma bientôt les soupçons qu'il avait conçus contre cette haute antiquité, malgré l'autorité des chroniques de Normandie. Mais des restes de fenêtres en ogive, et l'aspect de plusieurs membres d'architecture décélèrent bientôt le goût gothique, et tous les doutes furent levés par l'ancien écu de la maison d'Harcourt, sculpté sur la clef de la voûte d'une tour. Un petit coffret en fer, orné de damasquinures et d'arabesques, trouvé dans les fouilles faites au théâtre, est aussi de l'époque gothique, et a été trouvé à peu de profondeur. Mais les objets réellement antiques, retirés de ces fouilles, sont nombreux et variés, et en ivoire, os, fer, bronze, terre cuite, verre, marbres et pierres de diverses qualités; il y a aussi quelques médailles et quelques inscriptions. M. Rever publie la copie de trois qui paraissent funéraires, et ne sont pas

d'un grand intérêt pour l'histoire. Les poteries sont de diverses sortes, ne présentant aucune singularité; la panse d'un vase de verre porte, en relief, le nom du verrier FRONT SEX et l'on connaît fort peu de vases de verre portant une inscription ainsi en relief. Parmi les médailles, il y en a une de Claudius Albinus, avec le revers : FORT REDUC COS. II. S.C. grand bronze. Elle paraît fondue et non frappée. De belles anses en bronze annoncent des vases intéressans, de la même matière. Deux coupes de même matière, et très-minces, sont remarquables par leur forme; elles sont doubles, soudées l'une et l'autre par le fond, ou attachées à un pédicule commun. Un petit buste en fonte et rempli de plomb a servi de peson à une *romaine*. Les objets en marbre sont des fragmens de corniches, de moulures, de colonnes, de bas-reliefs et de figures. Mais tous ces fragmens annoncent des ouvrages peu remarquables par leur exécution et le temps de la décadence de l'art. On a reconnu aussi les restes d'une voie romaine, qui devait être celle de *Lotum* et de *Breviodurum*. Enfin parmi les antiques d'un usage vulgaire se trouve un chandelier en bronze dont la bobèche est un exagone de rayon oblique. On doit surtout apprécier deux figurines en bronze, de 138 et 128 millim. de hauteur, trouvées dans le voisinage même de la statue de bronze doré dont M. Rever a aussi publié la description. L'une a tout l'aspect d'un Jupiter, mais il porte la dépouille d'un lion; l'autre ressemble beaucoup à un Apollon; toutes deux portent une tunique à manches fines et plissées, relevée par une ceinture; la figure du jeune homme a de plus un léger manteau en écharpe; le Jupiter porte aussi des bracelets. M. Rever présume que ces deux figures, de dimensions à peu près égales, de même matière et d'un travail remarquable, très-analogue, peuvent être des comédiens dans le costume exigé par certains rôles, par exemple, la première un Hercule de quelque scène d'Euripide ou de Sénèque, et la figure plus jeune celle d'un danseur. Ces deux morceaux paraissent très-distingués comme ouvrages de l'art. On voit donc que M. Rever a mis un soin tout particulier dans les descriptions qu'il donne des antiquités de Lillebonne, et il les a considérées en même temps sous le rapport des matières et des procédés manuels des arts. On trouvera dans son livre de très-bonnes remarques sous ce rapport qui mérite aussi l'attention des savans. L'appendice de ce livre est relatif aux cachets de quelques

oculistes de l'antiquité; M. Rever n'en publie pas de nouveaux, mais il donne des dessins très exacts des plus curieux, et après le mémoire spécial de feu Tochon sur ce sujet, le résumé de M. Rever sera encore consulté avec fruit. Tout se réunit donc pour assurer à son ouvrage le suffrage des savans et la reconnaissance des archœologues. C. F.

348. Sur la position de l'ancienne ville de Tanaïs. Extrait d'une lettre adressée à M. de Blaramberg par M. Stempkofsky; Saratof, le 1re. février 1824. (Courrier de l'Europe. *Vestnik Yevropoui*, n°. 4, 1824, pag. 251.)

Les Grecs de Milet, ayant une fois pénétré jusqu'au Pont-Euxin fondèrent un grand nombre de villes commerçantes sur le Bosphore cimmérien. Après avoir consolidé leur puissance dans ces contrées, ils s'emparèrent de l'embouchure du Tanaïs, aujourd'hui le Don, où ils bâtirent une ville qu'ils appelèrent Tanaïs, du nom même du fleuve. L'époque de sa fondation est inconnue; seulement il est de fait que dans la suite elle devint un des plus riches entrepôts du commerce des Grecs avec les nations barbares qui habitaient dans le voisinage. Les Grecs qui s'y rendaient par le Bosphore et les Palus Méotides y apportaient du vin, des étoffes et quantité d'autres marchandises, pour lesquelles les Scythes nomades leur donnaient en échange des esclaves, des fourrures, du poisson salé, etc. Selon Strabon, cette ville aurait en quelque sorte joui d'un gouvernement indépendant du royaume du Bosphore. Dans le XIe. livre de sa géographie, cet écrivain dit positivement que les habitans des Méotides dépendaient ordinairement en partie *des souverains de la ville de Tanaïs*, et en partie de ceux du Bosphore. Il s'exprime ainsi dans un autre passage : Plusieurs rois du Bosphore, entre autres Pharnace, Assandre et Polémon, régnaient sur toute la contrée jusqu'à Tanaïs et Polémon qui monta sur le trône 14 ans avant J.-C., ravagea ἐξεπόρθησεν la ville de Tanaïs, dont les habitans l'avaient irrité par leur humeur inquiète et séditieuse (1). Mais il est vraisemblable que Polémon ne la détruisit pas entièrement, comme on semble généralement l'inférer d'après Strabon; car, dans un autre endroit, le même auteur parle de Tanaïs comme de la place de commerce la plus considérable à cette époque

(1) Strabon, L. VII et XI.

après Panticapée (1). Cependant Pline en fait mention comme d'une ville qui n'existait déjà plus de son temps (2). Ici se bornent les notions qui ont été transmises sur cette ville par les écrivains anciens. Dans les derniers temps, les Vénitiens possédaient sur le Don un entrepôt appelé *Tana*, et qu'ils avaient établi à l'endroit même où était l'ancienne ville grecque; de là ils exerçaient le commerce le plus étendu avec l'Inde et la Perse par la mer Caspienne et Astrakhan. On peut voir nombre de détails fort intéressans sur cette colonie dans le voyage du Vénitien Josaphat Barbaro (3), qui la visita plusieurs fois vers le milieu du XVe. siècle.

Dans un voyage extrêmement rapide que je fis au mois d'octobre 1823, le long des rives du Don, j'eus envie d'examiner en passant l'embouchure de ce fleuve et de rechercher la véritable position de l'ancienne ville de Tanaïs, que l'on n'a pas encore su déterminer jusqu'à présent. On a généralement supposé que cette colonie grecque se trouvait sur la rive gauche ou asiatique, non loin de l'Azof moderne, et cela probablement d'après Pline et Strabon (4) qui parlent de Tanaïs dans leur description de l'Asie.

Ptolémée qui parle aussi de Tanaïs dans sa description de l'Europe et de l'Asie (5), la suppose près de l'*embouchure asiatique*, non du côté de l'Asie, mais entre les deux bras du fleuve μεταξυ τῶν ςοματων, conséquemment sur l'île formée par ces bras à l'endroit où le Don se jette dans la mer d'Azof. Cependant on ne peut croire que difficilement que les Grecs se soient établis dans des endroits marécageux et sujets à de fréquentes inondations, tandis que dans le voisinage ils pouvaient choisir quelque lieu élevé, bien plus propre à se défendre contre les nations barbares, et d'où il leur était facile de planer à une grande distance sur tous les environs. Il est connu que toutes les villes anciennement fondées par les Grecs sur les bords septentrionaux de la mer Noire étaient bâties sur des hauteurs. Ceci nous est attesté par les ruines qui existent encore de ces colonies.

Le voyageur anglais Clarke a vainement cherché des traces de villes grecques sur toute la rive gauche du Don, ce qui lui a

(1) Raoul-Rochette, Ant. grecq. du Bosphore Cimm., § VII, pag. 92.
(2) Pline, Hist. nat., L. VI, ch. 7.
(3) Viaggi fatti da Vinetia alla Tana in Persia. Vinetia, 1545, Aldus.
(4) Plin. et Strab., *ibid.*
(5) Ptol., Géogr., L. III, ch. 5, et L. V, ch. 9.

fait conclure que l'ancienne Tanaïs se trouvait vraisemblablement sur les bords européens de ce fleuve (1) ; et je crois en effet que les restes de cette ville subsistent encore aujourd'hui sur la rive dont nous parlons, à dix verstes de la mer, près du village cosaque de Nedvigofky. Là, sur le bord du Don fort élevé et fort escarpé en cet endroit, j'ai trouvé les vestiges de l'Acropolis ou citadelle très-semblable à celle d'Olvie, quoique plus petite ; cette fortification est entourée d'un fossé profond, et en plusieurs endroits, sur le rempart, de monceaux de pierres, qui indiquent l'endroit où se trouvaient les tours. Partout sont jetés çà et là des débris de ces vases antiques appelés amphores (2), et que l'on trouve ordinairement dans tous les lieux où les Grecs ont eu des colonies. Derrière le rempart tous les environs sont couverts à une grande distance de cavités, de tas de terre et de cendres (vestiges d'anciennes habitations), ainsi que d'une multitude de tertres comme autour d'Olvie et de Panticapée. De la hauteur où l'on aperçoit cette forteresse, le regard embrasse un espace immense tant du côté des steppes que du côté du fleuve et de la mer ; au pied même de la montagne coule le Donetz, un des affluens navigables du Don, un peu encombré de sable dans ce moment, mais qui servait il n'y a pas long-temps encore à transporter les barques des Cosaques. Il est impossible, d'après de tels indices, de ne pas reconnaître dans ces ruines celles d'une ancienne ville grecque, et cette ville ne peut être autre que Tanaïs.

A Rostof, ville du gouvernement d'Yékatérinoslaf qui est situé dans le voisinage, il m'a été certifié qu'on avait récemment trouvé *des monnaies grecques en or*, tant au milieu des ruines que je viens de décrire qu'un peu plus haut sur la même rive du fleuve (malheureusement je n'ai pu examiner ce dernier endroit). D'après ce qui m'a été rapporté, ces monnaies représentaient des figures avec l'inscription, Βασιλεως Ευπατορος, le même Eupator, roi du Bosphore, contemporain des Antonins ; elles ont été vendues par des paysans au marché de Rostof.

---

(1) Clarke, Voyages en Russie, en Tartarie ; trad. franç., ch. 11, ch. 14 p. 95, 97.

(2) On peut voir la forme de ces vases dans le 2e. voyage de Pallas, et dans le nouvel ouvrage de M. de Blaramberg. *Notice sur quelques objets d'antiquité découverts en Tauride dans un Tumulus* ; Paris, 1822.

A ma prière, on vient de m'envoyer de Rostof deux autres pièces de monnaie, trouvées également, m'a-t-on assuré, près des mêmes ruines à Nedvigofky. La première faite d'électrum, alliage d'or et d'argent, représente d'un côté la face et le nom du *roi Savromate* III (Βασιλεως Σαυροματου), successeur d'Eupator, et de l'autre l'effigie de l'empereur Commode, avec le fer d'une pique devant lui et les lettres HOY, qui signifient 478 ans de l'ère du Pont, ou 182 avant J.-C. Cette époque doit sans doute mériter l'attention des numismates, car il me semble que jusqu'à présent l'année 478 n'avait pas été reconnue sur les médailles que nous possédions de Savromate III ; mais elle n'est que d'un faible secours pour l'histoire, puisque nous avons de ce prince des monnaies frappées antérieurement et postérieurement. La seconde médaille en cuivre représente la figure et le nom du même Savromate, et sur le revers une femme assise, ou plutôt, selon l'opinion du savant archæologue Kôhler, la déesse Astarté (1), devant elle en petit, la tête de l'empereur Septime Sévère, ronnée de lauriers, et la lettre B.

Si les deux médailles dont je viens de donner la description ont effectivement été trouvées dans les ruines, près de Nedvigofky, il est clairement prouvé que Tanaïs ne fut pas entièrement détruite par le roi Polémon, fils de Zinon, ou du moins qu'elle fut restaurée et habitée par les Grecs du Bosphore jusqu'aux Antonins, époque, où comme vous le supposez vous-même (2), les barbares firent disparaître un grand nombre de villes sur les côtes septentrionales du Pont-Euxin, comme Olvie, Istros et beaucoup d'autres (3). Cette conclusion peut être de la plus grande importance pour l'histoire, et, en la rapportant à d'autres découvertes, elle servira sans doute à éclaircir des faits environnés jusqu'ici d'épaisses ténèbres.

---

(1) Remarques sur les antiquités grecques du Bosph. Cimm. § XCI.

(2) Blaramberg, Choix de médailles antiques d'Olbiopolis, pag. 30.

(3) Julii Capit. Maximinus et Balbinus, ch. 16. Tillemont, Hist. des Emp., c. III, p. 267.

349. DENKMÆLER ALTER SPRACHE UND KUNST. Monumens du langage et de l'art des anciens, publiés par le Dr. DOROW. T. I, cah. I—III, in-8°. avec des pl. lithogr. Bonn et Berlin, 1823—24. Weber, Oehmigke.

M. Dorow a été pendant quelque temps directeur de l'administration archæologique dans les provinces du Rhin, et a publié un grand ouvrage sur les anciens monumens de l'Allemagne, avec beaucoup de planches. Le recueil dont nous nous occupons en ce moment a pour but de faire connaître aussi les documens relatifs à l'ancien idiome germanique. M. Dorow publie dans le 1er. cahier un rôle de cens en vieux allemand, provenant du couvent de Freckenhorst, dans le pays de Munster, en Westphalie. Ce rôle écrit sur parchemin paraît être du 11e. siècle, mais on a lieu de croire que c'est la copie d'un rôle plus ancien. C'est un document aussi curieux que les écrits tudesques d'Otfried, de Notker, etc.; aussi la publication de cette pièce a fait une grande sensation parmi les savans d'Allemagne. M. Dorow en donne, dans le 2e. cahier, une copie plus exacte revue sur l'original, ainsi qu'un fac simile de l'écriture. Il fait accompagner le texte d'un glossaire par M. Massmann, d'observations grammaticales par M. Grimm, auteur d'une grammaire tudesque; enfin d'un commentaire géographique par M. de Ledebur. Pour ne rien négliger, l'éditeur ajoute même des renseignemens sur l'abbaie de Freckenhorst où le rôle tudesque a été long-temps conservé; il le compare à d'autres rôles semblables qu'on a trouvés dans des monastères d'Allemagne, et à d'autres documens écrits dans un langage analogue, tels que la formule du serment des juifs d'Erfurt, la légende sur le Panthéon de Rome et les formules de conjuration trouvées dans la bibliothéque impériale de Vienne et datant du 9e. siècle. Il y a dans toutes ces recherches beaucoup d'érudition, et il en résulte que l'Allemagne possède maintenant des documens presque suffisans pour prouver que son langage a été cultivé de bonne heure, et porté dans ces écrits à quelque degré de perfection, à une époque où d'autres langues d'Europe n'existaient pas, ou n'étaient encore que dans l'enfance.

D—G.

HISTOIRE.

350. **Tableau des principaux faits de l'histoire ancienne et moderne**, ou Thèses historiques pour préparer les jeunes gens à l'examen de bachelier ès-lettres, et à l'usage des maisons d'éducation; par J. B. Fabu, bachelier. In-12 de 315 p. Prix 4 fr. Paris; 1824; Danthereau.

Le but de l'auteur est suffisamment indiqué par le titre de cet ouvrage; comme dans tous les ouvrages de ce genre les notions sur l'histoire des premières nations sont peu propres à donner une idée juste de ce qu'elles furent.

351. Répertoire historique ou Considérations philosophiques, politiques et critiques sur l'histoire ancienne et moderne; par M. Ed. Dubuc. T. I. Toulouse, 1824.

Le répertoire de M. Dubuc se compose d'articles détachés qui se publient par cahiers comme un ouvrage périodique. Dans le premier volume nous remarquons les articles suivans: histoire générale pendant la fin du 18e. siècle; idées générales sur l'histoire d'Espagne; coup d'œil général sur l'histoire universelle pendant le 1er. siècle de l'ère chrétienne; aperçus sur l'histoire des États-Unis, etc. Il n'y a point de citations au bas des pages, et l'auteur ne dit point dans quelles sources il a puisé, et ce qu'il doit à ses propres recherches.

352. Rouskaia istoria, Serguième Glinkoion. Histoire de Russie par Serge Glinka, 3e. édit. revue et augmentée. T. IX. Moscou, 1823.

Cet ouvrage aura douze volumes; le 9e. finit à l'année 1789. Tout en rendant hommage aux nobles sentimens de M. Glinka, on reproche à son histoire une division vicieuse, peu commode, et en second lieu l'absence de cette critique éclairée qui constitue le principal mérite de tout ouvrage historique. (Extrait du fils de la patrie. *Sinn Otietchestva*, n°. 2, pag. 132, 1824.)

353. Chronologizeskage istorie, etc. Histoire chronologique des îles Aléontes et du commerce russe; avec une notice sur le commerce des fourrures; par W. N. Berg. Pétersb.; 1823; Gretsch.

354. Annales du moyen age, comprenant l'histoire des temps qui se sont écoulés depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à la mort de Charlemagne, 8 vol. in-8°., prix 52 fr. Paris, Lagier. (*Prospectus.*)

L'auteur a divisé son histoire en 30 livres. Il débute par une

exposition du plan de l'ouvrage qui en est l'introduction, puis il présente l'état de l'empire romain à l'avénement d'Auguste. Il traite ensuite rapidement l'histoire des premiers empereurs, étendant toutefois le récit selon l'importance des événemens, ou lorsqu'ils rentrent dans son plan général : la chute de l'empire romain, les invasions des barbares et la fondation des nouveaux États. Les 6 derniers livres seront consacrés à l'histoire du règne de Charlemagne qui est traitée avec étendue et terminée par un tableau général du gouvernement et de la législation de ce grand prince.

Nous donnerons sous peu l'analyse des 2 premiers volumes de cette importante production.

355. Du règne des princes de Savoie. Lettre au directeur du Bulletin. Turin, 6 octob. 1825.

Monsieur, je vous prie d'insérer au *Bulletin* la table statistique que j'ai l'honneur de vous adresser ; elle est extraite d'un petit ouvrage que je vais publier sous le titre de *Notizia sopra la storia dei principi di Savoia.*

Les résultats qu'elle contient diffèrent sur quelques points de ceux que l'on trouve dans la plupart de nos historiens ; mais ils sont fondés sur des documens authentiques et sur des témoignages irrécusables d'auteurs contemporains. Ce sont des vérifications dues en grande partie aux savantes et laborieuses recherches de Muratori, Vernazza et Durandi. Une statistique générale et comparée des souverains des principales dynasties de l'Europe est un ouvrage à faire. On devrait y trouver non-seulement les notices qu'on a réunies dans la table ci-jointe, mais aussi, 1°. le genre de mort de chaque prince, 2°. le nombre de ses enfans, 3°. les campagnes qu'il a faites et les batailles qu'il a données en personne ; 4°. le nombre des années de paix et de guerre, d'abondance et de disette dans chaque règne ; 5°. les dates des grands malheurs, les conjurations, les révolutions, les guerres civiles ; 6°. les époques de progrès ou de décadence des sciences, des lettres et de l'industrie, etc. Tout porte à croire qu'on y découvrirait beaucoup de rapports nouveaux et intéressans, et que les résultats qu'on en obtiendrait seraient très-utiles aux méditations du philosophe, ainsi que de l'homme d'état. J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé J. L. Cibrario, docteur en droit, chef de section au ministère de l'intérieur.

Tableau historique des princes de Savoie, dressé par M. J. Louis CIBRARIO, *docteur en droit.*

SOUVERAINS.	DURÉE De leurs règnes.	DURÉE De leur vie.	ÉPOQUE de leur mort.	ALLIANCES.
Humbert.	31*	52*	Après 1042	
Amé +.	*		?	
Odon.	17*	40*	Avant 1060	Suse.
Pierre +.	4*	26*	Après 1064	Poitiers.
Amé II.	28	53	Vers le 1092	Genève.
Humbert II.	10*	33*	1103	Bourgogne.
Amé III, *m*.	45*	50*	1148	Albon.
Humbert III, *m*.	40	52	1188	Toulouse, Zähring, Vienne, Flandre.
Thomas, *m*.	44	55*	1232	Genève, Faussigny.
Amé IV.	21	56	1253	Vienne, Baux.
Boniface, *m*.				
Pierre II.	5	65	1268	Faussigny.
Philippe.	7	78	1285	Bourgogne.
Amé V.	38	74	1323	Baugé, Brab, Vienne.
Édouard +.	6	45	1329	Bourgogne.
Aimon.	14	52	1343	Montferrat.
Amé VI, *m*.	40	49	1383	Bourbon.
Amé VII.	8	31	1391	Berry.
Amé VIII, *m*.	48	68	1451	Bourgogne.
Louis.	26	63	1465	Cypre.
Amé IX.	7	37	1472	Valois.
Philibert *m*. +.	10	17	1482	Sforza.
Charles, *m*.	7	21	1489	Montferrat.
Charles II, *m*.	7	8	1496	
Philippe II.	1	59	1497	Bourbon, Bretagne.
Philibert II +.	7	24	1504	Savoie, Autriche.
Charles III.	49	67	1553	Portugal.
Emmanuel Philibert.	27	52	1580	Valois.
Charles Emmanuel.	50	68	1630	Autriche-Espagne.
Victor Amé.	7	50	1637	Bourbon.
François Hyacinthe *m*. +	1	6	1638	
Charles Emmanuel II, *m*.	37	39	1675	Bourbon, Nemours.
Victor Amé II, *m*.	55	68	1733	Orléans.
Charles Emmanuel III.	43	72	1773	Bavière, Hesse-Rheinsfeld, Lorraine.
Victor Amé III.	23	70	1796	Bourbon-Espagne.
Charles Emmanuel IV +.	6	68	1819	Bourbon.
Victor Emmanuel +.	19	64	1824	Lorraine.

Nota. On a désigné par la lettre *m* les princes qui commencèrent à régner en bas âge. Le signe + indique ceux qui sont morts sans laisser de postérité masculine. L'astérisque signifie que le nombre d'années marqué n'est que le résultat d'un calcul approximatif; mais généralement il doit être augmenté plutôt que diminué. En déterminant l'époque de la mort d'Amé II, on a suivi l'opinion de Vernazza. (Voyez sa dissertation *Della moneta secusina.*)

356. Résumé de l'histoire de la régénération de la Grèce jusqu'en 1825; précédé d'une introduction, etc., par P. J. S. Dufey (de l'Yonne.) 3 vol. in-18 avec une carte. Prix, 9 fr. Paris; 1825; Méquignon-Marvis.

Ce *Résumé* diffère par son étendue des autres abrégés qui depuis quelque temps paraissent en foule sous ce nom. Tandis que ceux-ci résument en 6 à 8 feuilles l'histoire d'un grand peuple pendant près de deux mille ans, M. Dufey retrace, dans 3 volumes assez forts, des événemens de 20 ans d'un pays peu considérable. L'auteur a donc pu entrer dans bien plus de détails, et donner à son abrégé les développemens nécessaires. Mais, selon son aveu, ces détails sont pris en grande partie dans l'ouvrage de M. Poucqueville, auquel M. Dufey a emprunté jusqu'à une partie du titre. L'auteur assure s'être servi aussi d'autres matériaux qui pourtant ne sont pas cités. Au reste l'histoire de la régénération est continuée jusqu'au commencement de l'année 1825. Après une introduction sur l'histoire de la Grèce, dans le moyen âge, l'auteur aborde son sujet, en exposant d'abord les efforts faits au dernier siècle sous les auspices de la Russie. Le premier volume se termine par la cession de Parga; dans les autres volumes on trouve les événemens postérieurs. Chaque volume est terminé par des pièces justificatives en grec et en français, qui paraissent toutes avoir déja été publiées. Il était inutile, ce nous semble, d'insérer au nombre de ces pièces le passe-port délivré à Paris aux deux Grecs Stefanopoli, oncle et neveu, qui furent les émissaires de Bonaparte, consul. Cette mission fut bien moins importante que la relation emphatique de leur voyage, rédigée par Sérieys, ne le fait entendre; et dans tous les cas, leur passe-port, conçu selon la formule ordinaire, n'est point une pièce historique. Parmi les premiers efforts faits pour la délivrance des Grecs, ceux de Rhigas auraient dû mériter l'atten-

tion de l'historien. M. Nicolopoulo a publié à Paris une biographie de ce Grec malheureux. En revanche M. Dufey a exposé dans le plus grand jour ce que lord Byron a fait pour les Hellènes. Le style de l'auteur est animé, et sa narration a du mouvement et quelquefois de la verve. D—G.

357. Résumé de l'histoire de la Perse, depuis l'origine de l'empire des Perses jusqu'à ce jour; par J. D. Raffenel. In-18, 9 f. 1/6 Paris; 1825; Lecointe et Durey.

Chez un peuple avide de tout savoir sans se donner beaucoup de peine, il est naturel que l'on ait réduit en dictionnaires toutes les connaissances humaines, et tous les ouvrages en abrégé; le temps est même venu où les abrégés paraissent trop longs, où un ouvrage composé de plus d'un volume effraie l'impatient lecteur. Pour le satisfaire sous le rapport historique, on a imaginé de faire des résumés des histoires connues, renfermés chacun dans les bornes d'un in-18. Mais on n'ignore pas que les vrais savans désapprouvent cette manie d'abréger, qui tous les jours fait de nouveaux progrès; ils pensent que les épitomes, en supposant même qu'ils soient faits avec beaucoup de soin, ne peuvent donner que des connaissances superficielles, favorisent la paresse et contribuent le plus à former ces jeunes docteurs, qui croyant tout savoir veulent juger de tout et déraisonnent si souvent. L'Orient est d'accord avec l'Europe sur ce point: le Montesquieu des Arabes, Ibn Khaledoun a consacré un chapitre de ses excellens *Prolégomènes historiques*, à prouver que *les abrégés que l'on a faits pour apprendre les sciences sont nuisibles à leur étude* (manuscrit de la bibliothèque du roi, f°. 218, recto et verso.) Il faut avouer cependant que si l'auteur d'un précis historique présentait un tableau vif et animé, mais impartial et vrai de l'histoire d'un peuple, sans qu'aucune réflexion inutile ou injuste vînt troubler son récit ou tromper l'attention du lecteur, son ouvrage serait utile et au savant dont il réveillerait les souvenirs, et à l'homme du monde qui aurait par-là une idée exacte de la nation qu'il voudrait connaître. Examinons si le *Résumé de l'histoire de Perse* entre dans cette catégorie.

L'auteur, après avoir jeté un coup d'œil sur la contrée célèbre dont il va parcourir l'histoire, passe en revue les principaux événemens qui y ont eu lieu, les souverains qui y ont régné, les conquérans qui l'ont soumise, etc.

L'histoire de la Perse se partage naturellement en deux parties qui peuvent se subdiviser en époques. La 1re. commence au milieu des ténèbres historiques, la 2e. à la conquête de la Perse par les Arabes. On ne saurait blâmer l'auteur d'avoir suivi les historiens grecs et latins pour la première partie, puisque le *Schah Nameh*, le seul monument national de l'ancienne histoire des Perses, n'a pas encore été suffisamment expliqué par les orientalistes ; seulement il aurait dû ajouter, entre deux parenthèses, les vrais noms des souverains perses défigurés par les Grecs, travail qu'il aurait pu facilement exécuter en consultant la *Notice sur la Perse par M. Rousseau*, le *Tableau historique de l'Orient de M. d'Ohsson*, l'*Histoire de la Perse de Malcolm*, etc. Quant à la 2e. partie de cette histoire, il est à regretter que l'auteur ne lui ait pas donné un peu plus d'étendue; le commencement surtout avait besoin de quelques développemens de plus. L'ancien empire des Perses croulant sous les coups des Arabes, et réduit en une province du khalifat, le malheureux souverain de cette vaste contrée obligé de se cacher chez un meunier ou des mains, avides de son or, l'assassinent sans le connaître. Quel beau sujet pour une tragédie ! Il est surprenant qu'aucun de nos poëtes ne s'en soit encore emparé.

Le reproche le plus sérieux que l'on doit faire à l'auteur, c'est d'avoir parsemé sa narration de réflexions qui auraient pu être lues avec plaisir à la fin du siècle dernier ; mais qui, heureusement, ne sont plus de mise dans le nôtre. J'en citerai un seul exemple (p. 172) : « Le Paria dans l'Inde, les Guèbres en Perse et les *Hébreux* partout, sont de tristes exemples des faiblesses humaines ; victimes de l'intolérance de tous les cultes, ils sont là pour expier les *erreurs* de quelques *chefs de secte*, pour apprendre au philosophe que TOUT est IMPOSTURE OU PRÉJUGÉ sur la terre. » G. T.

358. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES ÉTABLISSEMENS EUROPÉENS DANS LES INDES ORIENTALES, depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance jusqu'à nos jours ; par A. J. MÉRAULT. In-18 de 8 feuilles $\frac{8}{9}$. Paris ; 1825 ; Lecointe et Durey.

Après une très-courte description topographique de l'Inde, où il est question de l'Imaus et du Taurus, sans que les monts Himalaya soient nommés, l'auteur entre en matière, en exposant, comme Raynal, l'histoire des expéditions des Portugais, des

Hollandais, puis des Anglais et des Français. Il accorde beaucoup de place à la rivalité entre la France et l'Angleterre, et il en prévient dans la préface. Quoique l'histoire soit continuée jusqu'en 1824, l'auteur ne cite pourtant aucun événement depuis la paix de 1814, et n'emploie les dernières pages qu'à des réflexions sur les effets de cette paix relativement au commerce de la France. Il semble pourtant que le détrônement des rois de Candy, les guerres des Anglais contre les Pindaris, dont le nom ne figure point dans le résumé; l'occupation de la résidence du Peichwa, enfin les arrangemens entre les Anglais et les Pays-Bas, par rapport aux possessions dans l'Inde, méritaient bien une place dans un aperçu. L'auteur croit que les Anglais ont à redouter dans l'Inde les Cipayes, les *Scheiks* (il a voulu dire les *Seiks* ou *Sykes*), et les Mahrattes. Il est probable que les Anglais sont bien tranquilles sur le compte de leurs Cipayes, et quant aux Mahrattes et aux Seiks, ils ne paraissent plus les craindre beaucoup. Le danger qu'ils entrevoient dans le lointain viendra plutôt de la population mixte, qui se multiplie peu à peu; mais ils auront le temps d'y songer. D-G.

359. Résumé de l'histoire du Brésil, suivi du résumé de l'histoire de la Guiane; par Ferdinand Denis. In-18 de 9 feuilles $\frac{1}{2}$. Prix 2 fr. 50 cent., 2e. édition. Paris; 1825; Lecointe et Durey.

L'auteur a eu l'avantage de visiter le pays dont il retrace sommairement l'histoire. Il ne dit point de quels historiens il s'est servi pour ce résumé. Comme il cite deux ou trois fois l'ouvrage de Southey, qui produit beaucoup de documens, il est probable que cet ouvrage ne lui a point été inutile. M. Denis fait connaître les tribus sauvages qui existaient au Brésil, ou que l'on rencontra lors de la découverte. Il excuse presque les sacrifice humains des Tupis, en disant que ces sauvages, au lieu de tourmenter le prisonnier, *n'en voulaient qu'à son existence.* L'auteur s'occupe ensuite de la conquête du Brésil, des colonies et rivalités européennes, et enfin de l'histoire de la révolution qui, dans ce siècle, a détaché le Brésil de la couronne de Portugal. A la suite du récit de cette révolution, vient un chapitre de considérations politiques et commerciales, puis un autre sur les nations sauvages qui existent encore au Brésil; enfin un *coup d'œil sur les derniers événemens* qui aurait dû être fondu

dans la première relation. L'histoire de la Guiane, qui, comme de raison, est bien plus courte que celle du Brésil, commence par la découverte; après quoi l'auteur s'occupe séparément de la Guiane française, espagnole, hollandaise et portugaise, en entremêlant leur histoire de détails géographiques et statistiques. D-G.

360. Résumé de l'histoire d'Écosse, par Armand Carrel; avec une introduction, par Aug. Thierry. In-18. 9 feuilles, p. 2 fr. 50 cent. Paris, 1825; Lecointe et Durey.

Ce résumé est divisé en deux parties. La première commence par les temps les plus reculés, et continue jusqu'à l'établissement de la réformation en Écosse. Dans cet espace de temps, l'auteur examine, en six chapitres, d'abord la lutte de la population indigène contre les Bretons, les Romains et les Saxons; l'ascendant que prennent les Scots, les émigrations normandes en Écosse, et l'origine de la lutte entre les rois écossais et anglo-normands; les guerres sanglantes entre les deux royaumes, les divisions intestines, ou la lutte entre la cour et l'aristocratie féodale; enfin, l'origine des querelles religieuses. Dans la deuxième partie, l'auteur expose avec quelque détail l'établissement de la réforme, les règnes de Marie Stuart et de Jacques VI, la réunion des couronnes d'Angleterre et d'Écosse, et les efforts faits par la nation, ou une partie de la nation, pour reconquérir son indépendance. L'auteur fait dériver Calédonie du mot breton *Calyddon*, pays des forêts, et Albion ou Albanie de *Alben*, région des montagnes. Ces étymologies sont peu sûres; aussi en a-t-on proposé en Écosse d'autres qui probablement ne sont pas plus certaines. D-G.

361. Résumé de l'histoire de Picardie (Somme, Oise, Aisne et partie du Pas-de-Calais); par P. Lami. 326 p. in-18. Paris; 1825; Lecointe et Durey.

On a du même auteur un résumé de l'histoire du Danemarck, dont nous avons rendu compte. M. Lami divise l'histoire de Picardie en dix époques, dont les quatre premières s'étendent jusqu'à l'établissement des communes au 12e. siècle. L'auteur entre dans plus de détails sur l'histoire moderne, qu'il continue jusqu'au rétablissement des communautés religieuses dans les dernières années. Au récit des principaux événemens il a joint des traits intéressans de mœurs; plusieurs fois l'auteur cite

en notes les sources originales et même les textes où il a puisé. Les événemens sont habilement liés dans ce résumé, et l'exposition en est intéressante.

362. ARCHIEF VOOR VADERLANDSCHE, EN INZONDERHEID VRIESCHE GESCHIEDENISS, Oudheid' en Taalkunde. Archives pour l'histoire, l'archæologie et l'ethnographie nationales, surtout de la Frise; par VISSER et AMERSFOORDT. Cah. 1, 132 pages in-8. Leuwarden; 1824; Suringar.

L'ancienne histoire de la Frise est encore peu connue. Ce pays possède des chroniques inédites. Un homme laborieux, Herbell, avait commencé à recueillir les documens relatifs à la Frise. Son travail sera continué avec les secours du gouvernement des Pays-Bas. Les *Archives* que viennent d'entreprendre MM. Visser et Amersfoordt sont destinées à recevoir toute sorte de pièces et de documens propres à éclaircir l'histoire civile, morale et religieuse des Frisons. Dans le premier cahier ils insèrent une courte chronique de Frise, écrite en hollandais, finissant à l'année 1497, par Pierre Thaborita; elle est suivie d'un vieux poëme sur les troubles de la Frise en 1496. Le reste du cahier est rempli de notes savantes des éditeurs. D.

363. VITA DI PIERLUIGI FARNESE. Vie de Pierre-Louis Farnèse, premier duc de Parme, Plaisance et Guastalla. 193 p. in-8. Milan; 1821; Giusti.

Nous apprenons par la préface de l'éditeur, M. Pompeo Litta, que cette biographie est une œuvre posthume du moine récollet Affò, habile écrivain. M. Litta demande presque pardon au lecteur de ce que le biographe cite à tout moment de vieilles chroniques, et donne des extraits de lettres pour la plupart inédites. Il faudrait, au contraire, louer l'historien du soin qu'il a pris de citer toujours exactement ses sources, et de s'appuyer sur des documens originaux. Quant au héros de ce morceau historique, M. Litta en parle dans les termes suivans: « Pierre-Louis Farnèse était fils naturel (1) du pape Paul III. L'amour aveugle du père alla au point qu'il fit délibérer en plein consistoire sur le projet de séparer l'état de Parme et Plaisance de l'Église.

(1) Selon la *Biographie universelle*, Paul III, avant d'être dans les ordres, avait été marié et était veuf.

afin de lui en faire présent. Méchant comme homme, pire comme prince, Farnèse rendit encore plus scandaleuse la faiblesse du souverain pontife son père. Il se forma une conjuration entre les familles Pallavicino, Landi, Anguissola et Confalonieri; Farnèse fut assassiné dans son palais, et son corps jeté par les fenêtres. En lisant dans le manuscrit d'Affò le détail minutieux de ce lugubre événement, je me flattai, pour l'honneur de l'humanité, d'y rencontrer au moins le nom d'un seul qui ait tenté de sauver la vie du malheureux prince; mais loin de là, j'ai trouvé deux coupables de plus, don Ferrante Gonzaga, déjà fameux par ses debauches, et Charles-Quint même, qui, flatté de l'acquisition de Parme et Plaisance, consentit aux projets de Gonzaga, parce que Farnèse allait être dépouillé de ses possessions, et qui voulut seulement que cela se fît tout doucement. Une autre pensée m'est venue à la lecture des querelles que Farnèse eut avec les feudataires par rapport à leurs priviléges. Je m'imaginai le voir travailler à l'amélioration de l'état social des hommes; mais quand je m'aperçus qu'il ne travaillait que pour concentrer en sa personne toute autorité quelconque, je revins de mon erreur, et je le détestai prince comme je le détestai simple particulier. L'assassinat de Farnèse fit naître une guerre sanglante en Italie, etc. »

L'éditeur a ajouté au récit du moine les portraits de Farnèse et d'Affò. Plusieurs cartons que nous trouvons dans notre exemplaire nous font craindre qu'on n'ait mutilé l'ouvrage du moine.

D-G.

364. Grev Johan Friedrich Struensee og hans Ministerium. Le ministre comte Jean-Frédéric Struensee et son ministère, avec les événemens qui l'ont précédé et suivi; par Jens Kragh Hoest, 3 vol. in-8. Copenhague; 1824; Schubothe.

Il n'y a point, dans cet ouvrage, d'anecdotes sur les intrigues de cour qui eurent une si grande influence sur le sort de Struensee. Ce n'est pas dans le Danemarck même que ces anecdotes pourraient être publiées; on en trouve d'ailleurs en assez grand nombre dans les mémoires publiés hors de ce royaume. Le but de M. J. Kragh Hœst a été principalement de développer l'histoire du système d'administration introduit par Struensee, et d'en considérer les effets. L'auteur fait d'abord connaître la situation des affaires publiques en Danemarck, lorsque le médecin allemand Struensee, comblé des faveurs de la cour,

s'empara du timon de l'administration, et parvint à être premier ministre. L'époque de son élévation était celle de la réforme des abus préparée par les écrits des hommes éclairés. La vieille routine gouvernait encore tout en Danemarck, où aucune liberté de la presse ne pouvait donner une heureuse impulsion aux esprits. Struensee avait lu assidûment les ouvrages des philosophes français. A peine eut-il le pouvoir en main, qu'il porta un coup violent à l'aristocratie. Les nobles qui avaient eu le plus d'influence à la cour furent renvoyés, la censure fut abolie; une foule de brochures fit connaître aussitôt avec plus ou moins de justesse les abus qui avaient régné dans l'administration. Les hommes à routine furent destitués; des réformes furent introduites dans toutes les branches de l'administration; mais Struensee n'avait pas la fermeté d'âme nécessaire pour persister dans ses projets; les obstacles l'effrayaient et le déconcertaient, et, ce que l'on ne pardonne pas à un ministre d'origine étrangère, il montrait du dédain pour la nation qu'il gouvernait, et pour son idiome. Ses ennemis se coalisèrent, une trame fut ourdie contre lui. On sait la catastrophe qui le précipita du pinacle des grandeurs, et le conduisit à l'échafaud. M. J. Kragh Hœst détaille un peu minutieusement les ordonnances et réglemens émanés du ministère de Struensee, et son troisième volume se compose tout entier de documens officiels, dont quelques-uns sont inédits. D-G.

365. Mémoire sur l'histoire de l'élection du comte Maurice de Saxe, en qualité de duc de Courlande; par J.-F. d'Orgies, dit Rutenberg. (*Jahresverhandl. der Kurlænd. Gesellschaft*. Tome II, p. 373.)

En 1726, le duc de Courlande Ferdinand, de la famille des Kettler, étant âgé et célibataire, les états s'occupèrent de la succession, et jetèrent les yeux sur le fils naturel du roi de Pologne Auguste II, le comte Maurice, célèbre dans la suite sous le nom de maréchal de Saxe. Désigné par la diète, et approuvé par le roi de Pologne; Maurice se rendit en Courlande; mais aussitôt la Russie fit entrer 1,800 hommes dans le duché. Le comte de Saxe, avec l'argent de sa maîtresse, la fameuse actrice Lecouvreur, enrôla des troupes, et se défendit dans sa maison à Mittau contre 800 Russes : il est vrai que la duchesse douairière de Courlande envoya sa garde au secours du comte. Quoique M. d'Orgies, dans son mémoire, glisse légèrement sur les mou-

vemens du cabinet russe, il est évident que les intrigues de cour changèrent tout. Le roi de Pologne, sans doute effrayé par les menaces de ce cabinet, cassa l'élection éventuelle du comte de Saxe, et fit accuser la diète du crime de haute trahison. Une nouvelle diète vendue à la Pologne et probablement à la Russie proscrivit le comte de Saxe, et fit une autre constitution, d'après laquelle les duchés de Courlande et Samogitie seraient incorporés au royaume de Pologne-Lithuanie, en cas d'extinction de la famille ducale. Cependant une partie de la noblesse et de la bourgeoisie resta fidèle à son premier choix, au comte de Saxe, sans être intimidée par les mouvemens des puissances voisines. Pendant que Rutenberg négociait pour lui à la cour de Pologne, mais sans succès, une commission polonaise, soutenue par la force armée, fut envoyée à Mittau pour mettre en vigueur la nouvelle constitution imposée au duché. Le comte Maurice s'étant réfugié, sur ces entrefaites, dans une île du lac Uzmaiten, qui depuis porte son nom, s'y retrancha avec sa suite, comme Charles XII à Bender; mais ayant appris qu'on allait le trahir et le faire prisonnier, il se déguisa et s'enfuit au petit port de Windau, où il s'embarqua, n'emportant de son prétendu duché que le vain diplôme électoral, qu'il chercha inutilement ensuite à faire valoir à Pétersbourg. Après l'exil du duc Ernest Jean, la cour de Russie ne se souciait point d'avoir pour duc de Courlande un homme aussi vaillant que Maurice de Saxe. Ne pouvant être duc de Courlande, le comte prit du service en France, et y illustra son nom par les journées de Fontenoi, Raucoux et Laufeld. D—G.

366. Histoire des expéditions maritimes des Normands, et de leur établissement en France au xe. siècle; ouvrage qui a été couronné en 1822 par l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres; par G.-B. Depping. Paris; 1825; Ponthieu. (*Prospectus.*)

L'histoire des Scandinaves qui, sous le nom de Normands, vinrent aux 9e. et 10e. siècles ravager la France, y déployer une audace inouïe, pénétrer avec de petites troupes par tous les fleuves jusqu'au centre du royaume, offre jusqu'à présent beaucoup d'obscurité, parce que les historiens s'étaient peu occupés à comparer les chroniques et annales de France avec les ouvrages historiques des Islandais, des Danois et des

Suédois. C'est ce qui engagea en 1820 l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres à proposer pour sujet de prix l'histoire des émigrations des peuples du Nord, et de leur établissement dans la Gaule, en demandant que les causes des émigrations fussent développées principalement d'après des monumens historiques du Nord. Le prix fut décerné à l'ouvrage de M. Depping, qui avait profité des sources originales que présente la littérature islandaise, et de tous les travaux entrepris par les savans modernes de Danemarck, de Suède et de Norwège pour éclaircir l'histoire des Normands.

L'auteur expose d'abord le système de piraterie qui s'était introduit dans le nord de l'Europe. Après ce tableau vient l'histoire de leurs diverses invasions en France, leur expédition romanesque en Italie, le siége mémorable de Paris, la vie de Rollon, d'après les *sagas* islandaises, son traité avec Charles le Simple, roi de France; la cession de la Normandie et le partage de cette province entre les pirates du Nord. Un aperçu sur la première civilisation des pirates du Nord établis en France, et sur les traces de leur origine scandinave qu'ils ont pu laisser dans la Normandie, termine l'ouvrage.

Les pièces justificatives et les éclaircissemens se composent en partie d'extraits de *sagas* islandaises avec la traduction littérale, ainsi que d'amples extraits de la chronique manuscrite de Normandie, par Benoît de Saint-Maur, auteur du 12e. siècle, qui, pour la première fois, a été consulté pour l'histoire de cette province au temps de l'occupation. En tête de son ouvrage, M. Depping a mis un discours préliminaire sur les monumens historiques relatifs aux Normands, tant ceux de la littérature du Nord, que ceux que l'on possède en France.

L'ouvrage paraîtra dans le courant de janv. 1826, en 2 vol. in-8.

MÉLANGES.

387. Société asiatique de Calcutta. — *Séance du 9 mars* 1825. — M. Swinton présente à la Société un fer de hache d'un travail curieux, trouvé dans la terre, à Bethar. — On dépose sur le bureau divers objets provenant du Népaul, dont l'envoi fait par M. Hodgson a été annoncé dans une précédente séance, et qui consistent dans les objets suivans: 4 grands ouvrages imprimés provenant des archives de Swogaumbhou-Nath, et obte-

nus par le canal du principal lama en exercice; un autre grand ouvrage manuscrit, orné d'un frontispice colorié, et provenant de la même source; des collections manuscrites de traités populaires, reliés en masses ou par volumes séparés par des attaches de bois d'un travail grossier; objets reçus de paysans et moines du Bothéea, que leur religion et leur commerce attirent chaque année dans le Népaul. Ces manuscrits sont un peu dégradés et maculés, mais en général lisibles; d'autres recueils qui sont imprimés, provenant de la même source; une belle collection manuscrite de trois volumes reliés en drap de couleur parsemé de figures d'un travail curieux, obtenue d'un gelung ou moine; un traité, à gros caractères imprimés, en bon état, obtenu du lama de Swogoumbhou-Nath; le *Mouny potée*, ou traité sur le cylindre de prières, ouvrage faisant partie de six grands cylindres fixés verticalement sur le côté septentrional du temple de Kasa-Chit, situé dans la vallée de Népaul, imprimé en encre rouge, et parfaitement conservé; une grande collection de Juntras ou *Taveezees*, le tout imprimé et en bon état, provenant du lama de Swogoumbhou-Nath; quelques petits tableaux remarquables de Muha Kalu, de diverses formes, avec et sans *sukty*; emblèmes et prières adressées à l'ange de la mort, en cas de maladies, provenant du lama de Swogoumbhou; de petits tableaux représentant le grand lama, avec un *sukty* : ces tableaux sont très-décolorés; mais on distingue les traits des objets; 4 presses à imprimer, en bois; 10 grands *thangus* ou tableaux, représentant les chefs lamas comme boudhs; les *Pounj boudhs*, ou 5 boudhs célestes de Bothe et de Népaul; quelques divinités subalternes, particulièrement Muha Kalu, ainsi que d'autres personnages et attributs pleins d'expression et d'intérêt, relativement au boudhisme du Bothe; quelques *thangus* très-détériorés et maculés, mais tous (à ce que l'on espère) lisibles; une collection de *Juntras* ou charmes, composés d'après la manière du Bothe, et destinés à être portés autour du cou ou de la ceinture; une demi-douzaine de modèles en argile, grossièrement travaillés, du *Chit*, ou premier (et particulier) ordre des temples boudhistes; un tambour sacré; des ustensiles religieux de Botheea; un *Lota Dhupdany* et *Tondydar;* une figure en bois, d'un travail grossier, d'une dame de Bothe qui jouissait d'une grande réputation; un petit *thangu* servant, suivant toutes les apparences, à des observations astrologiques. — Le secrétaire fait lecture d'un inté-

ressant mémoire de M. Hodgson, sur la littérature du Thibet. D'après la liste qui précède, on voit que la collection des ouvrages de Bothéea est assez avancée; et comme, à ce qu'il paraît, le Dr. Carey se propose de publier une grammaire de la langue bothéeane, on parviendra probablement à traduire ces ouvrages. On aura sans doute lieu d'être surpris que toute espèce de littérature soit si commune dans une région telle que celle du Bhote, et qu'elle soit répandue au point de pénétrer jusque dans les plus basses classes de la nation. C'est évidemment aux avantages de la presse qu'il faut attribuer cette étonnante propagation des lumières, et l'usage général de la presse chez un tel peuple n'est pas moins extraordinaire. L'impression s'opère au moyen de blocs de bois sur lesquels sont gravés les caractères, et souvent les empreintes sont d'une magnifique exécution. Cet art vient sans doute de la Chine. La belle écriture bothéeane offre, dit-on, dans ses divers modes, des caractères et des traits hardis et gracieux. Quoique la langue naturelle du pays de Bothe puisse être considérée comme étant radicalement distincte du sanskrit, l'idiome et les caractères scientifiques ont, à ce qu'il paraît, une grande affinité avec ceux de l'Inde : car M. Hodgson ayant présenté à un lama un alphabet sanscrit, celui-ci reconnut aussitôt cet alphabet comme presque identique avec celui de sa propre langue; et d'après un examen comparatif des deux alphabets, l'analogie entre l'un et l'autre parut très-sensible. — Il est enfin donné communication d'un mémoire de C. P. Brown, écuy. de Rajamundry, contenant l'indication d'un mode facile pour se rappeler le nom des pieds en usage dans la prosodie sanskrite. (*Asiat. Journ.*, oct. 1825, p. 433.)

388. Société royale de Littérature a Londres. — Dans les séances de cette Société, depuis le 19 mai 1824 jusqu'au 20 avril 1825, il a été fait lecture de onze mémoires, savoir:

Le 19 *mai.* — D'un 4e. mémoire de M. *Sharon Turner* « *sur l'origine des affinités et des discordances des langues.* » Si l'adoption, par une infinité de nations qui n'ont point entre elles de rapports immédiats, des mêmes sons élémentaires pour exprimer la même idée, ne peut pas être considérée comme purement accidentelle, à plus forte raison ne peut-on point admettre cette cause à l'égard des termes composés d'élémens plus simples. L'auteur explique ce principe par des exemples tirés de diverses

langues, et qui portent sur les mots employés pour exprimer les rapports de celui de *père ;* et il en conclut que de semblables mots doivent être provenus de quelque origine commune à chacune des différentes tribus dont se compose le genre humain.

Les langues du monde présentent trois phénomènes inséparables ; savoir : 1°. diverses identités et ressemblances ; 2°. ces identités et ces ressemblances sont non point celles d'un seul élément uniforme, mais bien de plusieurs élémens distincts ; 3°. une grande diversité, malgré ces identités partielles. La seule explication satisfaisante qui ait été donnée de ces phénomènes se trouve dans la Genèse, qui nous apprend que le langage des familles primitives leur devint miraculeusement inintelligible, les unes à l'égard des autres, et qu'elles-mêmes furent dispersées et restèrent isolées sur la surface de la terre. Les ressemblances actuelles du langage s'expliquent par son *identité* première. Dans la confusion des langues, nous découvrons l'origine de la *variété* dans celles qui ressemblent à des élémens ; et la diversité des habitudes et des conditions, résultat de l'état de dispersion et d'isolement, offre une cause suffisante de la multiplicité et de la disparité des mots.

Les 2 et 16 juin, et 27 nov. — Mémoire du révérend G. S. Faber touchant la théologie et l'origine des Mexicains. — L'auteur commence par rendre justice à la véracité des écrivains espagnols, à qui, dit-il, nous sommes redevables des seuls monumens qui existent de cette théologie aujourd'hui éteinte. Après avoir exposé à cet égard diverses preuves puisées dans les traditions mexicaines, telles que les rapportent ces écrivains, il se justifie de croire à leur bonne foi, en faisant remarquer qu'eux-mêmes considéraient ces traditions non point comme ayant été transmises depuis les premiers âges, mais bien comme les vestiges d'une prétendue introduction du christianisme antérieurement à la découverte de l'Amérique.

M. Faber infère de la similitude qui existe dans l'histoire et dans les attributs des dieux du Mexique, comparés à ceux de l'ancien monde, et de la ressemblance mutuelle de leurs rites, que les théologies païennes de l'Orient et de l'Occident sont issues de la même source. Il tire la même induction de l'existence de diverses constructions pyramidales appelées *Téocallis* (maisons de Dieu), érigées par les tribus qui peuplaient le Mexique, à l'imitation de celles qu'élevèrent les descendans de Noé, dans la plaine de Sennaar, pour représenter à la fois le mont Paradis

et celui sur lequel l'arche s'arrêta après le déluge. Les édifices tiennent tous immédiatement à des lacs sacrés que M. Faber considère comme des symboles du déluge, dont les prototypes existaient dans l'ancien monde. Le mémoire finit par l'exposition de divers argumens additionnels, tirés des traditions mexicaines, tous tendant à corroborer l'opinion que les ancêtres de cette nation étaient des émigrés d'Asie, formant probablement « *un peuple japhétique* », gouverné par une caste indo-scythique ou cuthique de prêtres et de nobles. »

Le 1er. *décembre* 1824. — *Mémoire sur l'introduction de la littérature grecque en Angleterre après le moyen âge ;* par *P. F. Tytler*, esq. Pétrarque et Boccace, vers le milieu du 14e. siècle, mais surtout Chrysoloras, vers la fin de ce siècle, firent revivre la littérature grecque en Italie. Plusieurs savans, parmi lesquels on compte Linacre, Grocyn, Latimer, Lilye, Tunstal, Pace, Colet et sir Thomas Moore se partagent l'honneur de l'avoir fait renaître en Angleterre. Le présent mémoire est principalement consacré à une exposition de la vie, des études et du caractère personnel du premier de ces savans, lequel eut pour maître le fameux Politien, et qui compta au nombre de ses disciples Érasme et sir Thomas More.

M. Tytler a puisé dans Buchanan et dans Érasme des preuves du goût et du savoir de Linacre, et ajouté une liste de ses ouvrages. Linacre mourut en 1524.

Le 15 *du même mois.* — Mémoire intitulé « *Observations sur l'épître d'Horace à Torquatus* », par *Granville Penn*, esq. L'auteur explique ou rectifie quatre différens passages de cette pièce de vers.

Le 5 *janv.* 1825. — Autre mémoire du même écrivain sur l'ode d'Horace, « *Persicos odi, puer, apparatus*, » etc., à laquelle M. Penn donne le nom de « *Carmen brundusinum.* » Il s'efforce de justifier le choix de ce nouveau titre, et démontre par des raisons puisées dans l'ode même, qu'elle fut composée à l'occasion des fêtes qui eurent lieu à Brundusium, l'an de Rome 714, lors de la ratification du traité de paix conclu entre Octave et Antoine; et que le « *persici apparatus*, » et le « *simplex myrtus*, » que le poëte fait contraster, offrent la description des fêtes données respectivement par les triumvirs; fêtes qui se distinguaient, celle d'Octave, par une simplicité martiale, suivant l'usage des Romains, et celle d'Antoine par un luxe oriental.

Le 19 du même mois. — Mémoire sur un manuscrit appartenant au doyen et au chapitre de la cathédrale d'York, et ayant pour titre : « *Recueil de notices historiques et politiques du règne de la reine Élisabeth et du roi Jacques*, par le révérend H. J. Todd. » Ce manuscrit est sans nom d'auteur; mais il paraît par toute sa teneur, être de sir John Harrington. Le mémoire de M. Todd consiste principalement en citations : 1°. Analyse du volume, par une main plus récente. 2°. Lettre extraite de l'ouvrage même, et écrite par le roi Jacques I à sir James Harrington, en retour de l'hommage de la traduction de l'Arioste, faite par ce dernier. 3°. Apologie de la réputation de chasteté dont jouissait la reine Élisabeth. 4°. Portrait moral de lady Arabelle Stuart. 5°. Apologie de la conduite tenue par la reine Élisabeth envers la reine d'Écosse. 6°. Notice sur l'emprisonnement du père de l'auteur. 7°. Notice sur l'attachement empressé que tous les partis portaient à la reine Élisabeth lors de son avénement au trône.

2 février. — « *Dissertation succincte sur les antiquités de Persépolis ;* » par *M. Price*, esq. L'auteur rend compte de la tentative qu'il fit, en l'année 1811, pour déchiffrer les caractères tracés sur les murs de cette ancienne cité, et ce dans l'attente que le langage de ces inscriptions se trouverait être le même que celui aujourd'hui en usage parmi les Guèbres. Il démontre par une table de mots et de phrases l'affinité de la langue des Guèbres avec le persan moderne, et y joint des extraits, avec la traduction en regard, de l'un des différens manuscrits obtenus sur les lieux.

Le 16 du même mois. — « *Notice sur une médaille de Metapontum*, » par *James Millingen*, esq. Cette pièce porte à son revers l'effigie d'un vieillard, ayant une barbe longue et épaisse, et des cornes de taureau, avec cette inscription αθλαν Αχελοιο. L'auteur suppose que cette médaille aura été frappée à quelque époque reculée pour servir de prix à l'occasion des jeux publics célébrés en l'honneur de l'Acheloüs. Le principal objet de ce mémoire consiste dans des recherches sur l'origine de la vénération particulière que portaient les Métapontins à cette rivière, et à démontrer que celles des médailles de Naples et autres villes d'Italie et de Sicile qui ont pour type commun une effigie semblable, représentent, non pas, comme le présument certains savans, Bacchus Hebon, mais bien l'Acheloüs.

Le 2 mars. — *Notice sur quelques médailles de Cierium, en*

Thessalie, par *W. M. Leake*. Cierium était le même que l'Arne de Thessalie. D'après les médailles, au nombre de huit, trouvées par l'auteur à ou auprès de Mataranga, village situé dans le voisinage des vestiges de Cierium, il paraît que les habitans de cette ville avaient la plus grande vénération pour le dieu Neptune. Une ancienne inscription découverte sur les lieux le dépeint comme y ayant été adoré sous le nom de Cuarius, d'après celui de la rivière qui coule près du site d'Arne. M. Leake a recueilli et comparé les diverses notices laissées par les anciens historiens, géographes et antiquaires touchant cette ville.

Le 16 *mars*. — *Mémoire sur un manuscrit contenant plusieurs traités grecs appartenant au patriarche de Jérusalem*, communiqué par M. *Todd*. — A cette notice est jointe une copie d'un précis exact, fait par le docteur Burney, de l'un des volumes des manuscrits grecs achetés dans l'Orient, par le professeur Carlyle et le docteur Hunter; quatre desquels manuscrits, y compris celui décrit ici, ont été depuis rendus au patriarche de Jérusalem. Le volume en question a 268 pages, et contient des ouvrages, en partie entiers, et en partie mutilés des auteurs suivans, savoir: Deux anonymes, Aphtonius, Démosthènes, Héraclides, Hérodote, Libanius, Simplicius. Quelques-uns de ces ouvrages sont inédits.

Le 20 *avril*. — *Sur l'origine des affinités et de la diversité des langues*, par M. *Sharon Turner*. — Dans ce mémoire, l'auteur s'est proposé de prouver qu'il existe partout, parmi les différentes langues du monde, des ressemblances partielles qui attestent suffisamment une unité d'origine, tandis qu'en même temps on remarque une dissimilitude générale qui indique, non un départ graduel, mais un démembrement violent, un déchirement d'une souche commune et originelle.

Ces propositions se trouvent établies et expliquées dans le présent mémoire, d'abord dans les élémens du mot *inquio*, en second lieu, dans le pronom J (je) considéré dans ses différens nombres, personnes et dérivés, lesquels sont les mêmes dans une infinité de langages différens, et enfin, dans la dérivation du mot *nature*, lequel vient de *nascor*, de *na*, qui, dans nombre de langues, signifie *mère*, et ἰσχω avoir; et de φύσις, de *fu*, qui, dans plusieurs langues, est le mot pour *père*. (*Gentlem. Magaz.*, juillet 1825, p. 62.)

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES,

ANTIQUITÉS, PHILOLOGIE.

PHILOLOGIE, ETHNOGRAPHIE ou LINGUISTIQUE.

389. Traité d'analyse grammaticale latine, ou les douze premiers chapitres de l'*Epitome Historiæ sacræ* de Lhomond, analysés d'après les règles de sa grammaire; suivi d'un Tableau complet de la formation des temps ; par ***, bachelier ès-lettres. In-12 de 3 f. ½. Paris, 1825 ; Thiériot et Belin.

390. Leçons latines d'analyse grammaticale, à l'usage des maîtres et des élèves ; par J. B. Freu et J. F. Lecomte. In-12 de 14 f. ½. Paris, 1825 ; Dauthereau.

391. Nouvelle analyse grammaticale française, divisée en 72 leçons d'une difficulté progressive, à l'usage des maîtres et des élèves ; par J. B. Freu et J. F. Lecomte. In-12 de 12 f. Paris, 1825 ; Dauthereau.

Quoique nous ne soyons pas dans l'usage d'annoncer les ouvrages élémentaires, destinés à l'instruction pour les basses classes, nous signalerons les trois ouvrages précédens, qui se font remarquer par leur utilité et le soin qu'y ont apporté leurs auteurs.

392. M. F. Quintilianus et Calpurnius Flaccus, de quorum operibus judicia testimoniaque omnia, item annales quintilianeos, editiones recensuit, et tres indices absolutissimos emendavit, auxit N. E. Lemaire. Vol. VII et dernier. In-8. de 41 feuilles ⅞. Paris ; N. E. Lemaire.

393. SATIRES DE JUVÉNAL, traduites par J. DUSAULX, membre de l'Institut. 2ᵉ. édit. augmentée de notes, et précédée des notices historiques sur la vie de Juvénal et sur celle de Dusaulx; par N. L. ACHAINTRE. 2 vol. in-8°. Paris, 1825; Dalibon.

394. ANECDOTA HEMSTERHUSIANA, publiés par Jacq. GEEL. T. I, in-8°.; prix, 3 fl. 40 c. Leyde, 1825; Luchtmans.

M. Geel, second bibliothécaire de l'université de Leyde, a trouvé dans la bibliothèque les notes manuscrites de Hemsterhuis sur les auteurs grecs. Le premier volume qu'il fait paraître contient les notes sur Lucien, Pollux, Harpocration, Julien et Apollonius de Rhodes. Ce volume avait été précédé par un *Appendix animadvers. Hemsterhusii in Lucianum.*

395. GRAMMATICA DELLA LINGUA GRECA LITTERALE. Grammaire de la langue grecque littéraire, expliquée dans le grec vulgaire; par NEOF BAMBA. I. -8°., pag. 268; prix, 4 lir. autr. Venise, 1825; Gl̈chi.

396. DE ISIDORI PELUSIOTÆ VITA, scriptis et doctrinâ commentatio historico-theologica; par NIEMEYER. 224 p. in-8°. Halle, 1825. (*Gött. gel. Anzeigen*, 1825; sept., p. 1465.)

L'auteur a divisé son ouvrage en 3 sections, dont la 1ʳᵉ. est consacrée à la biographie d'Isidore de Peluse; elle renferme des notices précieuses que l'on cherche en vain dans Tillemont, Ceillier, Dupin, Schröckh, Rosenmüller et même dans Hermann, auteur des nouvelles *Commentationes de Isidoro Pelus. ejusque Epist.* Dans la 2ᵉ. section, l'auteur expose les résultats de ses recherches relativement aux écrits perdus d'Isidore. Il examine avec soin tout ce que les anciens auteurs ont rapporté relativement à ces écrits perdus, et s'attache particulièrement à soumettre à une critique rigoureuse les lettres qui nous sont parvenues. La 3e. section enfin développe le caractère de la théologie d'Isidore. L'auteur fait, dans un appendice, l'énumération de plusieurs *Eclogæ patrum* inédits qui se trouvent dans onze bibliothèques différentes (Paris, Rome, Venise, Florence, Moscou, Vienne, Munich, Augsbourg), et qui contiennent des extraits des lettres d'Isidore.

397. De authentia et integritate Anabaseos Xenophonteæ disseruit C. Krüger. In-8°. de 64 p. Halle, 1824; Hemmerde. (*Gott. gel. Anzeig.*, 1825, août, p. 1388.)

Cette dissertation est, pour ainsi dire, le précurseur d'une édition de la *Retraite des dix mille* que l'auteur a annoncée dans son ouvrage postérieur *de vitâ Xenophontis*. Les 1res. sect. sont consacrées à des recherches très-étendues au sujet de l'incertitude relativement à l'auteur de la *Retraite*. L'auteur commence par examiner les raisons qu'on oppose à l'authenticité de cet ouvrage, et en démontre ensuite leur nullité. Il ne laisse plus de doute que Xénophon ne soit le véritable auteur de ce livre.

La 2e. partie de cet écrit s'occupe de la critique du texte. Plusieurs éditeurs, et particulièrement Weiske, ont déclaré que beaucoup de passages de l'*Anabasis* étaient défectueux. L'auteur les assujettit a un examen plus exact, et trouve que ce grand nombre se réduit à quelques irrégularités faciles à corriger.

398. Rerum Corinthiacarum Specimen; par Wagner. In-8., VI et 82 pag. Darmstadt, 1824; Stahl. (*Heidelb. Jahrbüch. der Literat.*, 1825, août, p. 813.)

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cet opuscule une monographie complète de l'ancienne Corinthe depuis sa naissance jusqu'à sa destruction : on y trouve quelques parties de cette masse d'événemens. Le 1er. chapitre contient les passages des différens auteurs qui ont parlé de la puissance, de la considération et de la richesse de cette ville; le 2e. chapitre traite de la géographie de Corinthe et de ses environs; le 3e. chapitre contient des observations sur les différentes dénominations qu'elle a reçue; le 4e., *Historiarum incunabula*, où il est traité de Sisyphe, Polybe, des fils de Sisyphe, de Bellérophon et de Proetus, de Médée, de Corinthe du temps de la guerre de Troie et du temps du retour des Héraclides.

399. Acta S. Apostoli Thomæ; par Thilo. In-8°., cxxvi et 198 pages; prix, 21 gr. Leipzig, 1823; Vogel. (*Jen. allg. Liter. Zeitung*, 1825, juin, p. 401.)

L'ouvrage est divisé en 3 parties. La 1re. est une notice sur ces actes apocryphes; la 2e. en contient le texte; la 3e. des notes utiles pour l'histoire ecclésiastique.

400. Examen de deux hypothèses de l'historien Levesque sur l'affinité de la langue slave avec les langues grecque et latine; par M. Vaultier.

M. Levesque avait assuré dans une dissertation ; « qu'il existe » une analogie frappante entre certains mots de la langue *slave*, » et ceux qui y correspondent dans le latin;

» Que ces mots communs aux deux langues sont de l'ordre des » termes les plus simples, qui ne peuvent avoir passé de l'une » dans l'autre par voie de communication et d'emprunt, et que » cette ressemblance se borne à ces mêmes mots pris dans leur » état matériel, sans s'étendre au système grammatical des deux » langues, ni même aux mots qui expriment des idées d'un ordre » plus élevé. »

Il a cru pouvoir en conclure ;

« 1°. Que la langue *slave* a fourni les premiers et les plus an- » ciens élémens de la langue latine (qui ne serait en conséquence » que du slave perfectionné) ; 2°. que les aborigènes du *Latium* » ont été de race slave ; 3°. qu'ils s'y sont établis dans un état à » demi-sauvage, et à une époque où la constitution du langage » était grossière et se bornait presque à l'expression des premiers » besoins. »

Plus tard, M. Levesque, éclairé sans doute par de nouvelles recherches sur son objet, et probablement aussi par les progrès ultérieurs de la science philologique, essaya de modifier son hypothèse; et remarquant que les traits de ressemblance qu'il avait reconnus d'abord dans les langues *slave* et *latine* se retrouvent aussi dans le *grec* et dans l'*allemand*, il en conclut cette fois, non que les *Grecs*, les *Latins* et les Allemands fussent les descendans des Slaves, mais seulement (avec Heyne),

« Que ces quatre peuples avaient en apparence une origine » commune et devaient n'avoir formé dans le principe qu'une » seule et même nation. »

M. Vaultier, qui admet tous les faits d'observation établis dans les deux dissertations de M. Levesque, rejette absolument les conclusions de la première, contre lesquelles quelques-uns de ces mêmes faits lui fournissent des argumens péremptoires, et que d'ailleurs M. Levesque a lui-même abandonnées plus tard. Sur la seconde, M. Vaultier observe d'abord qu'elle rentre dans les idées les plus généralement et les plus justement accréditées

sur cette matière, et il en adopte le résultat général, sauf les modifications ci-après :

1°. Que l'analogie reconnue primitivement entre les langues *slave* et *latine*, étendue ensuite aux langues *grecque* et *allemande*, ne se borne pas à ces quatre langues, mais se remarque également dans le *sanscrit* et dans les langues dérivées ou analogues; de sorte que la famille des langues alliées à l'ancien *slave* se trouve incomparablement plus nombreuse que ne l'a supposé le dernier travail de M. Levesque, et qu'outre l'Europe presque entière, ses branches ont couvert aussi la plus grande partie de l'Asie occidentale et méridionale, et se sont propagées jusque dans les archipels les plus reculés de la mer du Sud. Ce sont, dit M. Vaultier, des faits notoires et devenus presque populaires; et il n'a manqué à M. Ch. Levesque que de vivre quelques années de plus pour en acquérir la connaissance, et les associer à ceux qu'il avait recueillis;

2°. Qu'en admettant le fait d'origine asiatique des nations *slave*, *latine*, *grecque* et *allemande*, il faut en séparer l'hypothèse secondaire d'après laquelle leur établissement en *Europe* serait le résultat d'une grande *migration* unique et simultanée. M. Vaultier croit trouver dans la comparaison des langues de ces peuples avec le *sanscrit*, des observations propres à établir très-positivement que leur séparation a été *successive*, qu'elle s'est faite *au point de départ* et *à de longs intervalles*, et que la séparation de la race *slave* s'est effectuée long-temps avant celle des trois autres, etc., etc.

Le travail de M. Vaultier se lie à celui qu'il avait précédemment présenté à l'Académie *sur l'origine et la filiation des langues grecque*, *latine* et *française*, et il en forme comme le complément. (*Mém. de l'Acad. des sc. de Caen*, 1825, p. 17.)

401. Anleitung zur Methode der Redekunst. Instruction sur la méthode de la rhétorique, pour faciliter les études d'humanités; par J. J. Pollack, prof. à Lemberg. 126 p. in-8°. Vienne, 1825; Heubner.

Le titre et la préface font connaître que l'auteur a eu en vue plutôt la méthode d'étudier la rhétorique que de composer une rhétorique même; aussi indique-t-il bien plus qu'il ne développe. Dans les observations préliminaires, M. Pollak traite de l'invention, de l'imitation, de la forme, des figures, du nombre. Il

divise ensuite les sujets sur lesquels s'exerce la rhétorique en 3 *stades*; dans la 1re., il comprend la narration, l'épigramme, le récit poétique, la ballade et l'idylle; dans la 2e., la *chrie* (χρεια), le dialogue, la forme épistolaire, la poésie lyrique et dramatique, enfin la satire; dans la 3e., il traite de la harangue, du drame et de l'épopée. Ce petit traité est principalement destiné aux écoles autrichiennes, où l'on paraît tenir beaucoup encore aux vieux préceptes des rhéteurs. Dans des pays où l'enseignement est plus avancé et plus éclairé, on cherche à instruire surtout par de bons modèles. D-G.

402. Manuscrits orientaux de Bruce. — La collection de manuscrits orientaux de ce célèbre voyageur s'élève à près de cent ouvrages distincts, dont 24 éthiopiens, un cophte, un persan et les autres arabes; voici le catalogue des principaux :

Manuscrits éthiopiens : 5 gros vol. contenant l'*Ancien Testament* (excepté les psaumes, qui ont été publiés par le savant Ludolf en 1701); le *Nouveau Testament* en 2 vol.; la *Chronique d'Axum*, dont le *Ras Michel*, gouverneur de Tigré, fit présent à Bruce : cet ouvrage contient l'histoire traditionnelle de l'Abyssinie, et nombre de détails curieux sur la cité et l'église d'Axum, etc.; l'*Histoire de l'Abyssinie*, en 5 gros vol., ouvrage également rare et important.

Manuscrits arabes : Histoire complète de la conquête, de la topographie, de la littérature et des principaux personnages marquans d'Andalous, ou *Espagne du temps des Arabes*; par le *sheik Ahmed al Moukeri*, natif d'Andalousie, en 3 vol. — Un exemplaire du *Dictionnaire biographique* de *Ebn Khalican*, en 2 vol. — L'ouvrage historique, géographique et philosophique, intitulé *Prairies d'or*, en 2 vol., par *Al Masaoudi*. — L'*Étoile du Jardin*, manuscrit qui traite de la géographie de l'Égypte et du Nil. — *Topographie, antiquités et histoire naturelle de l'Égypte*, par Soyouti. — *Histoire topographique de l'Égypte*, en 3 vol., par Macrizi, et autres ouvrages précieux et rares sur l'histoire, la géographie et les productions naturelles de l'Égypte, de la Syrie, de l'Arabie, etc., indépendamment de quelques traités de médecine, du *Roman d'Antar*, de recueils de poésie, etc.

Manuscrits cophtes : un manuscrit trouvé parmi les ruines de Thèbes, dans l'ancienne habitation de quelques moines égyp-

tiens. Cet ouvrage, format petit in-folio, et écrit sur papyrus, contient 26 feuillets; les caractères sont en capitales onciales; il peut appartenir à l'époque du second ou du 3e. siècle. Le docteur Woid a donné, dans son introduction du Nouveau Testament sahidique, la description de ce précieux manuscrit.

La collection entière des manuscrits de Bruce, qui aujourd'hui appartient à sa belle-fille, se trouve déposée à l'hôpital de Chelsea, sous la garde du colonel Spicer. Mille guinées ont été offertes et refusées pour 2 ou 3 des manuscrits égyptiens. (*Asiat. Journ.*, sept. 1825, p.)

403 History of the Boondelas. Histoire des Boundelas, par le Cap. W. R. Pogson (annonce); Calcutta, 1825.

Cet ouvrage est en partie traduit d'après un ancien manuscrit rare, en vers, et dans le dialecte de Boundelkund, et fait, à ce qu'il paraît, sous la direction du rajah Chuttur-Saul. (*Asiat. Journ.*, octobre 1825.)

404. Notice d'un manuscrit turc en caractères ouïgours; par M. Amédée Jaubert. (*Journ. asiat.*, janv. 1825.)

Cet ouvrage, presque entièrement écrit en vers turcs et en caractères ouïgours, a été envoyé de Vienne à Paris par M. de Hammer, il y a environ deux ans. C'est un in-folio composé de 93 feuillets en papier de coton. Deux préfaces, l'une en prose et l'autre en vers, contiennent la récapitulation des titres sous lesquels l'ouvrage est connu dans le Turkestan. Ces titres, bien écrits en caractères ouïgours, sont, pour la plupart, en langue arabe et persane, circonstance assez heureuse, puisqu'elle a rendu possible la transcription turque et la traduction française de ce curieux document.

Voici les différens titres de ce livre : les Chinois le nomment *Adeb-ul-mulouk* (livre de l'éducation des rois); les sages du pays de Matchin, *Anis-ul-memleket* (l'ami du royaume); les Turcs orientaux, *Sunoudi-Umera* (l'appui des princes); les Persans *Chah Namèh Turki* (le livre royal turc); et quelques-uns, *Pend Namèhi Mulouk* (le livre des conseils aux rois); enfin, les habitans du Touran le connaissent sous le nom de *Kecoudat kou bilik* (la science du gouvernement).

Cet ouvrage n'a point été composé dans le pays de Kachgar; mais un roi des contrées orientales en fit présent au kan de Re-

dakhean; ensuite le roi du Boukhara-khon, l'ayant divisé par ordre de matières, ordonna qu'il porterait le nom de son visir: voilà pourquoi le nom du ministre Joussouf-Khan Nèdjib s'y trouve écrit.

Ce livre est divisé en quatre principaux articles:

Le premier est relatif aux moyens de donner cours à la justice.

Le second concerne la force de l'empire.

Le troisième, l'intelligence.

Le quatrième, la modération.

Ces vertus sont représentées par quatre personnages allégoriques.

Il est évident que l'ouvrage n'est point un livre de divination (sal), comme les premiers mots écrits sur la marge semblent l'indiquer, mais bien un traité de morale dans le genre de celui de Férid-Eddin Attar, si savamment traduit et commenté par M. de Sacy.

M. Jaubert donne dans cette notice une analyse assez étendue des 12 premiers chapitres, une liste des mots ouïgours extraits du manuscrit et qui sont pour la plupart expliqués en persan, des éclaircissemens sur la date de l'ouvrage (1066 de J.-C.), et sa transcription, et termine par une conclusion d'où il résulte:

1°. Que, dès le 11e. siècle de notre ère, la langue ou plutôt l'une des langues qu'on parlait et qu'on écrivait en Boukharie, était un turc mêlé de mots arabes et persans, et d'autres qui sont inconnus;

2°. Que cette langue s'écrivait en caractères ouïgours;

3°. Qu'au 15e. siècle et peu après la prise de Constantinople par Mahomet II, des manuscrits turcs ouïgours furent apportés dans cette capitale, où l'on trouvait apparemment des personnes en état de les déchiffrer;

4°. Que le manuscrit communiqué par M. de Hammer à l'auteur de cette notice a été transcrit dans la même ville et seulement 3 ans après celui que possède la Bibliothèque du Roi (1);

5°. Enfin que l'époque à laquelle le kaoudat-khou paraît avoir été composé, étant l'une de celles sur lesquelles on possède le

---

(1) Voyez sur ce manuscrit les Élémens de la grammaire turque de M. Jaubert, p. 119.

moins de documens historiques originaux, ce manuscrit est une rareté littéraire digne de piquer la curiosité et d'exercer la patience des savans. X. B.

405. CHINESE MISCELLANY. Mélanges chinois consistant en extraits originaux tirés d'auteurs chinois, et représentés en caractères indigènes, avec la traduction en regard et des remarques philologiques, par ROBERT MORRISON. In-4°. pp. 52, planches 12. (*Orient. Herald*, sept. 1825, p. 588.)

C'est principalement aux rapports exagérés qui ont circulé touchant la prétendue difficulté de l'étude de la langue chinoise, rapports auxquels il a été généralement ajouté une foi implicite, qu'il faut attribuer l'ignorance qui existe en Europe sur les véritables élémens et l'usage de cet idiôme. Au lieu des 80 mille caractères nécessaires, à ce qu'on prétend, à la connaissance du chinois, le docteur Morrison assure que la 40e. partie de ce nombre suffit pleinement pour établir une base d'instruction comme un point de départ d'où l'étudiant se dirige vers l'objet particulier qu'il peut avoir en vue. Le code pénal de la Chine ne contient que 2 mille caractères; et un Européen peut, au moyen de ce nombre de signes, transmettre ses idées sur presque tous les sujets possibles, à un habitant chinois de Canton ou de Pékin.

Afin de faciliter au lecteur l'acquisition de la connaissance des caractères chinois, le Dr. Morrison lui met sous les yeux une collection des anciens symboles d'après lesquels ont été formées les racines modernes. Représentant d'une manière matérielle et grossière les nombres, les astres, les choses terrestres, l'homme, les animaux, les plantes et les productions humaines, et montant, avec un petit nombre de signes divers non compris dans ces classes, à près de quatre cents, ces symboles sont bien propres à élucider les principes fondamentaux de la langue. L'étudiant, s'il ne perd pas de vue que le langage écrit de la Chine est une langue qui représente plutôt des idées que des sons, pourra dès l'abord être en état de reconnaître dans les caractères modifiés, actuellement en usage, un grand nombre de ces symboles primitifs; dans d'autres de ces caractères la connexion, plus éloignée, moins sensible, exige une investigation soutenue. Nous croyons, avec le docteur Morrison, que ces symboles, capables d'aider matériellement la mémoire, n'ont jamais été

imprimés en Europe, bien que M. Remusat ait soumis il y a quelques années à l'Académie des inscriptions, pour être insérée dans les mémoires de cette société, une table qui en contient environ 200. Dans le fait, ces symboles constituent ce qu'on peut appeler l'étymologie de la langue, et on y trouvera l'origine des racines qui se rencontrent dans les livres chinois.

L'auteur donne ensuite le tableau des racines, lesquelles sont au nombre de 214; il en indique la prononciation ainsi que la signification; elles sont arrangées suivant les degrés respectifs de leur complication, déduites du nombre de lignes requis pour la formation de chacune d'elles. Cette exposition est suivie d'extraits en caractères primitifs tirés d'auteurs chinois. Ces extraits, qui sont en grand nombre et auxquels on a joint plus de 200 caractères supplémentaires, sont introduits dans la vue d'offrir des modèles succincts des différens styles en prose et en poésie. Ainsi l'étudiant a sous les yeux, sur la planche qui contient les racines, et sur les quatre planches d'extraits, au delà des quatre cents caractères différens qui lui serviront d'introduction à la connaissance de la langue écrite. L'auteur a aussi indiqué dans une table dressée en caractères romains les quatre cent onze syllabes dont se compose, au moyen de la diversité des intonations et des accens, la langue des mandarins ou langue orale.

A ces élémens des langues écrites et orales de la Chine, le docteur Morrison a joint un aperçu succinct mais clair et précis de la littérature chinoise, un sommaire des anciens livres chinois appelés *Woukng* et *Sze-shou* (composés par Confucius, et contenant d'intéressans morceaux de philosophie, principalement sur les puissances de la nature,) et des notices sur les relations de l'Europe avec la Chine, ainsi que sur les ouvrages relatifs à cet objet, le tout arrangé par ordre chronologique. Le docteur ne donne que les titres de ces derniers, titres dont le développement fournirait à lui seul la matière de plusieurs volumes.

Dans ces diverses notices sur la littérature chinoise, le savant auteur s'est proposé pour objet de fixer l'attention du monde savant sur les caractères de la langue chinoise, et de fournir un traité simple et élémentaire qui induise à en acquérir la connaissance.

406. Veraangenaamde hebreeusche spraakkunst. Grammaire hébraïque à l'usage de la jeunesse israélite des Pays Bas, et des amateurs de la langue sacrée; par D. A. Lissaur. Gr. in-8. Pr., 4 fl. Amsterdam, 1825, Proops Jacobszoon.

407. Diccionario dela lengua castellana por la Academia espanola; impreso con el mayor esmero. 7e. édit. in 4°. de 64 feuil. 172; idem 2 vol. in-8°. ensemble de 150 feuil. 378; Paris, 1824; Rosa.

408. Priëuwcke fen friesche Rymmelerye. Essai de poésies frisonnes, par R. Posthumus, pasteur à Waakins; 102 p. in-8.; Grinz, 1824; Oomkens. (*Letterkund. Magazijn*, 1825, cah. 10.)

Quoique parlée principalement par les paysans de la Frise, la langue frisonne n'est pas restée sans poëtes. Gisbert Japiks, maître d'école à Bolswaard, mort en 1666, a laissé des poésies très-estimées; on en a 3 trois éditions, et il y a quelques années on a inauguré solennellement, dans l'église de Bolswaard, le buste de Japiks. On cite deux contemporains de ce poëte, Gabbema et Hilarides, qui ont cultivé aussi avec succès l'idiome national. Au 18e. siècle, Jan Althuizen, pasteur à Bornewert, fit paraître un recueil de poésies frisonnes (Leuvarden, 1755), mais qui fut loin de faire oublier les vers de Japiks dont récemment le recteur Erkema a donné la 3e édition imprimée chez Proost à Leuvarden. Dans ce siècle, M. Tydeman a fait paraître un glossaire ou *idioticon de la langue frisonne*, 2 cahiers, Leuvarden et Franecker, 1802-1806, et M. Hœufft a donné des observations grammaticales sur quelques proverbes anciens frisons; 2e. édit., Breda 1815. Parmi les poésies en cette langue que publie maintenant le pasteur Posthumus, on distingue une traduction de la chanson allemande de Bürger, adressée au Rhin, et 6 pièces de vers qui chantent des héros frisons, tels que Edo Jongema qui s'opposa, en 1504, à l'introduction de la féodalité en Frise, et Gemma van Burmania, qui refusa de s'agenouiller devant Philippe II, à Bruxelles, pour lui rendre hommage, en disant: Nous autres Frisons, nous ne nous agenouillons que devant Dieu. D-G.

409. Contes populaires, traditions, proverbes et dictons de l'arrondissement de Bayeux, recueillis et publiés par M. Pluquet; in-8o. Caen, 1825; Chalopin.

Les recueils du genre de celui que nous annonçons donnent le véritable état des opinions populaires dont un historien dédaigne trop de s'occuper; il y a cependant bien aussi quelques traditions que la connaissance des localités sait démêler dans l'entourage de fables qui les enveloppe. Aujourd'hui d'ailleurs que le roman ne vit plus qu'aux dépens de l'histoire, et qu'il s'astreint à placer ses inventions dans des lieux et dans des temps dont il prétend conserver la physionomie, c'est dans les traditions recueillies par ceux qui voudront bien imiter M. Pluquet, que les romanciers doivent chercher les traits du naïf dont ils veulent orner leurs compositions; il y a du bon pour eux, je veux dire pour les romanciers, dans le recueil relatif à l'arrondissement de Bayeux, des fées toutes-puissantes, des princesses amoureuses et malheureuses, des seigneurs pourfendeurs de loups, de serpens et de montagnes; un chanoine qui se donne au diable pour délivrer son église d'une redevance humiliante envers Rome; des fontaines merveilleuses, des follets et feux-follets, loups-garoux, vampires et fétiches, des pèlerinages, des foires nocturnes et des pouvoirs surnaturels accordés à divers animaux, le tout certifié par l'autorité des siècles, la constance de la tradition et des témoins oculaires dont on conserve quelquefois le nom. Il y a donc dans l'arrondissement de Bayeux ce qu'il y a partout ailleurs, de la crédulité ignorante, et il en sera ainsi tant qu'on ne débitera aux classes inférieures que des almanachs à prophéties, l'histoire véritable de Robert-le-Diable, et les secrets infaillibles du grand et du petit Albert. M. Pluquet a ajouté à son recueil de traditions, 1o. ceux des proverbes locaux, et il n'a publié que ceux que n'ont pas donnés nos collecteurs de proverbes; 2o. une liste de mots rustiques conservés dans le Bessin, et dont il rapporte parfois l'étymologie en saxon, en grec, en latin, etc.; 3o. la nomenclature des noms de lieux les plus remarquables de la contrée et qui appartiennent également aux anciens idiomes de ses possesseurs. Ce travail de M. Pluquet piquera la curiosité et intéressera aussi l'historien, l'archæologue qui auront à s'occuper de l'état ancien et moderne de l'arrondissement de Bayeux. C. F.

MYTHOLOGIE.

410. **Aperçu sur les Seiks et sur l'histoire de leur religion**; par le professeur Finn Magnusen. (*Nyt Aftenblad.* Copenhague, 1824, numéros 32 et 33.)

M. Finn Magnusen a l'intention de publier un ouvrage considérable sur les rapports qui existent entre la religion et la mythologie du nord de l'Europe et celle de l'Asie. Son aperçu sur les Seiks est un fragment de ce travail; l'auteur retrace l'histoire de cette secte indienne, d'après Wilkins, Forster, Malcolm, Leyden, etc.; il termine par ces réflexions: l'histoire de la religion des Seiks est remarquable; ses élémens se trouvent dans l'ancienne religion indienne; mais elle a été mêlée de doctrines musulmanes; son fondateur prêchait la paix et la concorde, mais ses successeurs ont proclamé en son nom la guerre. La même foi qui devait inspirer à ses sectateurs la douceur des agneaux, leur donna la rage des loups. C'est ainsi qu'une religion indo-bouddiste a pu se changer en une religion gotho-odinienne. Le courage avec lequel les Acasiens défendent Amritsar et la digue sacrée est celui qui animait nos *berserker* il y a des milliers d'années, dans la défense d'Upsal et de sa source sacrée; chacun de ses lieux était un symbole du séjour céleste où l'on se flattait d'arriver pourvu que l'on ne redoutât pas la mort terrestre. Dans une note, l'auteur indique le système qui servira de base à son grand ouvrage: c'est qu'il pense que l'ancienne religion des Scandinaves s'accordait, quant à ses dogmes principaux, avec le bouddho-brahmanisme, avec l'ancienne religion perse, et thraco-gothique. D.

411. **Notes sur la Mythologie, ou les Interprétations historiques tirées de la fable des Grecs pendant les siècles héroïques**; par M. J. Leriche, in-12, avec une carte, pr. 2 fr. 50 c. Paris, 1825. Thomine.

Les notes que nous donne M. Leriche offrent sans doute, sous le titre le plus modeste, une érudition bien supérieure à ce que l'on trouve dans la plupart des ouvrages de ce genre; mais parce que cette érudition est loin d'être exempte de tout esprit de système, peut-être les esprits curieux de connaissances positives ne donneront-ils pas à l'ouvrage que nous annonçons une

approbation entière. M. Leriche, d'après Vico, dont ses notes sont extraites, prétend que la mythologie de la Grèce n'est que l'histoire allégorique de sa civilisation. Sans doute il y a long-temps qu'on a vu des emblèmes dans les récits des poëtes grecs; mais de nouvelles explications, et surtout l'extension que M. Leriche donne à son opinion, la rendent peu probable, parce qu'elles supposeraient à un peuple représenté comme barbare des idées extrêmement avancées, et qu'ensuite, contre l'ordre probable des choses, elles renversent les dieux qu'une multitude ignorante put reconnaître facilement dans des individus environnés de tout l'éclat de la puissance, pour mettre à leur place des généralités qui ne peuvent exister que dans la tête des philosophes. (*Revue Encycl.*, septembre 1825; p. 820.)

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

412. Catalogo de' Papiri egiziani della Biblioteca Vaticana. Catalogue des papyrus égyptiens de la bibliothèque du Vatican, et notice plus étendue d'un de ces papyrus, avec un discours préliminaire, et accompagné d'observations. Grand in-4°., avec 3 grandes planches. Rome, 1825; imprim. du Vatican.

Nous rendrons compte, dans un prochain cahier du *Bulletin*, de ce curieux catalogue raisonné des papyrus égyptiens, rédigé par M. Champollion jeune, traduit en italien, et publié avec un discours préliminaire et des notes, par M. Angelo Mai, préfet de la Vaticane.

413. Antiquités découvertes en Russie. — Le capit. Berg trouva en 1814, dans les ruines du vieux Cherson, une pierre sépulcrale de marbre avec une inscription latine. Elle constate qu'on y avait enterré le trompette de la XIe. légion, *Aurelius Salvianus*, mort à l'âge de 37 ans, et après 14 ans de service. Au-dessous de l'image du trompette se trouve l'inscription suivante:

D. M.
AVR. SALVIANVS
TUB. L (e) G. XIC
QVI. MILITAUIT
ANNOS XIIII. VI.
XIT ANNOS XXXVI.

C'est-à-dire : *Diis manibus Aurelius Salvianus Tubicen Legionis XI Claudiæ* (ou *Claudianæ*) *qui militavit annos XIIII, vixit annos XXXVI.*

On trouve rarement des trompettes sur les inscriptions. Muratori (1) ne fait mention d'aucun ; il ne parle que d'un joueur de flûte (*Tibicen* — DCCLXXIX. 9.) Spon (2), dans ses inscriptions, fait mention d'un trompette (*Tubicen*, natione Thrax), et Bartholin prétend que chaque section de cavalerie (composée de 30 hommes et appelée *Turma*) avait un trompette (3).

414. Numismata aliquot Sicula, nunc primùm à Marchione Henr. Forcella edita. In-4., fig. Naples, 1824 ; imprim. de Trani. (*Bibliot. ital.*, juin 1825, p. 416.)

On voit dans la première planche 2 monnaies d'argent des Éricins, dont la ville était célèbre par le culte qu'on y rendait à Vénus ; l'une et l'autre contiennent les insignes de ce culte. On remarque ensuite 2 autres médailles ou monnaies d'or de Géla ; elles diffèrent de toutes les autres médailles connues, la première, en ce qu'elle porte, d'un côté, une tête de femme avec le mot SOSIPOLI, en lettres grecques, et de l'autre, non plus le buste du minotaure, mais un soldat à cheval, tenant un dard de la main gauche ; et la seconde, en ce qu'elle contient, au revers, le nom de la ville même. Vient ensuite une médaille d'argent de Hiéron II, roi de Syracuse, portant le nom de ce prince. *Paruta* avait publié une médaille de ce prince, d'un module assez petit. Ces médailles, comprises dans la première planche, sont d'un beau dessin.

La deuxième présente d'abord une monnaie d'argent de *Sé-*

---

(1) Dans Muratori nous trouvons entre autres : *Miles gregalis legionis XI Claudiae* (861,3) ; — *Praepositus leg. XI Claudiae fretensis* (1100,6) ; — *Tribunus leg. XI Cl. succuriae* (851,1) ; — *Leg. XI Claudiae piae fidelis* (826,3) ; — *Leg. XI Claudiae martiae piae felicis* (777,7). Mais on y trouve souvent aussi : *Legio Claudiana* et *Leg. IV scythica claudia* (1110,5).

(2) *Jacobi Sponii, Miscellanea eruditae antiquitatis, etc.* (*Lugduni*, 1685, fol.)

(3) *Cuique turmae aut manipulo sui fuere tubicines ut ostendit Casp. Bartholinus de tibiis veter.*, l. III, c. 7. — Vegèce parle également de trompettes (l. II, c. 7) : *Tubicines, cornicines et buccinatores, qui tubâ vel aere curvo, vel buccinâ committere praelium solent.*

geste, appelée aussi *Égeste* ou *Sageste*, dans laquelle on voit un chasseur que l'auteur, avec raison, croit être *Aceste*, fondateur de cette ville; 2°. 2 médailles d'or de *Hiéronyme*, de même roi de Syracuse; 2 autres médailles d'argent des Thermitins, ou habitans des Thermes d'Himera. On voit, dans la première, le génie de cette cité, le chef couvert d'une couronne murale, surmontée de 3 oiseaux que l'auteur juge devoir être des oies. — Dans la deuxième, le même génie; mais celle-ci diffère de l'autre en ce qu'elle est d'un module plus petit.

La troisième planche contient une médaille d'argent de Hiéron I, laquelle, suivant l'auteur, offre un admirable modèle de la perfection à laquelle étaient alors parvenus les arts dans la Sicile. A l'envers on voit Hiéron, le diadème sur le chef, avec un hoyau en arrière; et, au revers, un quadrige guidé par la Victoire. Au-dessus du char brille une étoile; entre les jambes des coursiers on lit la lettre K et le nom de Hiéron en grandes lettres. L'auteur démontre en quoi cette médaille diffère de celle qu'a publiée Gabriel Castello, et quelle est la signification évidente de cette lettre K, laquelle se rapporterait, selon lui, à l'illustration de Hiéron, ainsi que celle de l'étoile, qu'il considère comme le signe de Castor, dompteur des chevaux.

La même planche comprend une autre médaille d'argent, qui est celle de Bacchus. Au revers de celle-ci on voit pendre d'un palmier des dattes, fruit que peut-être l'auteur n'a pas exactement décrit par *fructuum racemis*. Au-dessous sont des lettres phéniciennes qu'il qualifie de *Phoenicii Alphabeti elementa*. Cette médaille diffère aussi de toutes celles qu'a publiées *Castello*, en ce qu'on voit sous le buste d'un cheval couronné par la Victoire deux vases entre lesquels, au témoignage de l'auteur, se trouvent interposées d'autres lettres phéniciennes que l'on n'aperçoit qu'avec beaucoup de peine sur la planche. Une autre médaille d'argent, qui est des Cataniens, offre, d'un côté, une tête de vieillard, avec une petite corne recourbée au-dessus de l'oreille, et, de l'autre, le bœuf cornu. Cette table contient une autre médaille ou monnaie des Ségestains, remarquable par la représentation à son revers, d'un chien qui déchire un lièvre; le tout est surmonté d'un grain, ou plutôt d'un épi d'orge. La dernière pièce est une médaille d'argent des Ennensiens, laquelle présente, d'un côté, Cérès le front couronné d'épis, et, de l'autre, une très-belle tête de vache,

au-dessous de laquelle est un épi ou bouquet d'épis, et, plus bas, un flambeau allumé. L'auteur pense que les épis indiquent la fertilité des champs d'Enna, et le flambeau l'image allégorique des feux qui s'allument dans le foyer de l'Etna. Cérès est représentée allant à la recherche de sa fille que Pluton lui avait enlevée dans les campagnes d'Enna.

Cet ouvrage est écrit avec clarté et avec une grande précision de style numismatique; on y reconnaît un auteur versé dans la belle latinité. A la fin se trouvent des notes pleines d'érudition. Les planches, gravées au burin, méritent aussi des éloges. L'artiste a su y conserver, au plus haut degré de vérité, le caractère particulier qui est propre aux monumens de l'antiquité.

415. Dissertation sur les batimens de cabotage des Romains, d'après les monumens de Narbonne, par D. M. J. Henry (*Ann. franç. des arts, scienc. et lettres*, 6e. ann., t. XII; et *Annal. maritim.*, 9e. année, no. 5, 1824.)

Sur plusieurs pierres sépulcrales conservées à Narbonne depuis le temps des Romains, sont sculptés des bateaux; l'auteur s'étonne que les savans y aient vu des allégories historiques, au lieu d'y voir tout simplement la marque de la profession de celui à la mémoire de qui les pierres ont été érigées. C'étaient évidemment des bateliers ou des pilotes, ou des hommes qui se livraient au commerce maritime; aussi ne voit-on sur ces pierres que des bateaux de cabotage et non des bâtimens de guerre.

Le premier bateau que décrit M. Henry, d'après un bas relief de Narbonne, est une représentation exacte d'une embarcation. On y voit, comme dans les vaisseaux modernes, dit l'auteur, une guibre très-saillante, arrondie dans sa partie supérieure où elle forme la poitrine de l'oie, et terminée par la tête de cet oiseau. Un grillage ou espèce de caillebotis se fait remarquer au-dessous de la poulaine, se portant obliquement de bas en haut par-dessus l'*anserculus*, c'est sans doute la guérite du *proreta* ou matelot en vigie à la proue. Cette galerie grillée occupe la place du mât de beaupré des vaisseaux modernes. L'ancre de ce navire est suspendue par le talon, à la même place où on les traverse encore aujourd'hui. Cette ancre est sans jouaille. Il ne paraît pas que cette pièce de bois destinée, en s'appuyant de plat sur le fond de la mer, à forcer le bec de l'ancre de s'enfoncer dans la vase, fût connue des anciens. A l'égard de la

voilure, l'auteur fait observer le filet tendu sur toute la surface de la voile pour la renforcer; on observe ce filet sur les navires des monumens et des médailles; l'auteur en conclut que les voiles des anciens étaient moins fortes que les nôtres.

M. Henry décrit ensuite une barque d'un autre genre qui lui paraît plus ancien. L'*anserculus* s'y trouve au-dessus de l'étambot; la tête de l'étrave remonte fort, comme encore aujourd'hui dans tous les bâtimens à voiles latines de la Méditerranée; sa proue n'a pas de guibre, mais on y remarque un prolongement terminé en pointe qui a probablement été l'origine de ce qu'en Provence on appelle *bartalot* dans les tartanes et autres navires latins, etc. Cette barque a une seconde voile que les Latins appelaient *dolon*. Si la première est un *gaulus*, la seconde pourrait être un *corbita* tel qu'on le voit souvent sur les médailles. Sur une autre pierre, le plat bord de la barque, au lieu d'être courbé, s'étend sur une ligne horizontale; c'est probablement un *phaselus*. L'auteur n'a pas vu le bas-relief retiré en 1799 des fondemens de la tour moresque de Narbonne; mais, d'après le dessin exact qu'il s'est procuré, il pense que la forme en est celle d'une *cymba*; elle a une grande voile carrée et une voile triangulaire. Un bateau de pêche était figuré sur une pierre qui était encastrée dans le rempart, elle a disparu: sur un dessin qui en est resté, il ressemble beaucoup aux bateaux dont se servent encore les pêcheurs des diverses côtes de la Méditerranée. A la fin de la dissertation, M. Henry décrit diverses autres embarcations légères qui se trouvent représentées dans les ruines d'Herculanum ou mentionnées dans les ouvrages des auteurs anciens. D—G.

416. Fouilles de Tusculum. — On a entrepris, à Rome, dans l'antique Tusculum, dont l'emplacement fait partie de la villa dite *la Rufinella*, qui appartient à S. M. le roi de Sardaigne, et pour son compte, des fouilles dirigées par le Cte. Louis de Biondi, administrat. général. Déjà on a découvert des rues, une grande partie des murs de la ville où se trouve un aquéduc, des bains, et une fontaine publique, une colonne milliaire marquée du nombre XV, la porte de la ville où sont des colonnes cannelées, des fragmens de sculpture, de peinture, de mosaïque, des inscriptions, etc. On a aussi dégagé le théâtre et la piscine. Le savant directeur se propose de publier une exacte description et l'explication de ces importans objets. (*Journ. de Savoie*, 25 novembre 1825, p. 988.)

417. MONNAIES ANGLO-NORMANDES. (*London liter. Gazette*, 16 avril 1825, p. 250.)

Un voyageur anglais numismate a fait en France des r... ches dont les résultats sont consignés dans une lettre datée de Toulouse, le 16 mars 1825. En voici un extrait.

L'auteur annonce d'abord avoir acquis plusieurs monnaies uniques dans leur genre; du moins, ajoute-t-il, on n'en trouve aucune mention soit dans Snelling, soit dans Ducarel; Tobiésen Duby, Haultin, Ducange, Clayrac, les Ordonnances des rois de France imprimées et l'inexact Venuti n'en parlent nullement. Au nombre de ces monnaies se trouvent des sols et des demi-sols d'Édouard I, monnaies sur lesquelles le seul titre que prend ce prince après le nom d'*Edwardus*, est celui de « *fils de Henri, roi d'Angleterre.* » Ses liards, après son avénement au trône, portent la légende « *Edwardus rex;* un liard de cuivre d'Édouard III, comme duc d'Aquitaine; un demi-sol de cuivre ou peut-être d'un aloi très-bas, du Prince Noir, absolument différent de ceux qui ont été émis sous son type connu, et ne portant point son effigie; deux véritables *gros* (pièces de 4 sols) Jusqu'ici les demi-gros en ont usurpé la place dans les tables numismatiques: ils sont de bon argent et pèsent 70 $\frac{1}{2}$ grains, poids romain; deux véritables *demi-gros*, jusqu'ici appelés *gros*, frappés à La Rochelle et à Limoges. Les effigies représentent le prince, l'une comme une vieille chèvre, l'autre comme un idiot. En comparant ces monnaies avec deux autres provenant de la même fabrication, l'une et l'autre dans le meilleur état de conservation, l'auteur regarde les premières comme une satire faite contre le Prince Noir après la reprise des deux places fortes dont il s'agit: encore de nos jours, une tradition populaire dépeint ce prince comme un sorcier. L'auteur a trouvé la suite de ces monnaies de cuivre ou de billon aux types de Richard de Bordeaux et des Henris; celles du premier sont dans un mauvais état, mais ce qui reste de leur empreinte suffit pour faire autorité; celles des Henris sont de cinq différens types sur neuf; ce sont de petites monnaies de *cuivre* bien conservées. L'une de ces dernières (qui n'offre qu'une légère trace d'argent, s'il en est entré dans sa composition), est recouverte d'une belle patine vert bleuâtre, ou vernis naturel semblable à celui des monnaies de cuivre impériales de l'ancienne Rome.

L'auteur possède deux différentes espèces de monnaie de Richard Cœur de Lion; l'une, de très-bon argent, lui paraît avoir été frappée avant la rançon de ce prince; rançon qui appauvrit ses possessions d'outre-mer, et détermina son frère à s'emparer de l'argenterie des églises; l'autre, d'argent de bas aloi, émise lorsque des besoins urgens l'obligèrent à en baisser le titre. La dernière monnaie dont parle l'auteur se trouve indiquée dans les planches de de Boze, et d'après lui, par Ducarel, pages 17 et 18 de ses *Séries* de 200 monnaies anglo-françaises. Un florin d'or du duc d'Aquitaine porte sur ses deux faces le type ordinaire, savoir un St. Jean-Baptiste et un grand lys; mais la légende est « *Dux Aquitanie.* » Celle que de Boze et Tobiés en Duby ont indiquée n'a pas les lettres « *Aq* », devant « *itanie.* » Celle que possède notre voyageur est presque aussi parfaitement conservée que si elle sortait du balancier. Les antiquaires de France, à qui cette monnaie est totalement inconnue, présument qu'elle aura été frappée sous la domination anglaise, ce qui, ajoute l'auteur, est facile à démontrer. Ce type, imité par presque tous les princes de l'Europe, parut pour la première fois à Florence, en 1254, un siècle après qu'Éléonore apporta l'Aquitaine en dot à Henri II, son époux. Cette monnaie fut supprimée en France, vers l'année 1369, sous Charles V, 85 ans avant la capitulation de Bordeaux et la conquête de la Guyenne par Charles VII; *époque depuis laquelle*, suivant Le Blanc, *elle n'a jamais été frappée en France.* D'après un scrupuleux examen des caractères comparés à ceux d'autres monnaies anglo-françaises, le voyageur rapporte cette pièce de monnaie au règne d'Edouard III. Il est parvenu à obtenir un *fac simile* parfait de 35 de ces monnaies; l'opération se continue pour un semblable nombre. Il se procurera une petite carte de l'Aquitaine d'Éléonore, prise à l'époque de son mariage avec Henri II; du *duché de Guyenne*, suivant le traité conclu le 7 mai 1259 entre Henri III et St. Louis; et enfin de la principauté d'Aquitaine érigée le 12 juillet 1362, par Édouard III en faveur du Prince Noir.

M. Ruding publia, il y a quelques années, sur les monnaies anglaises un ouvrage qui jouit d'une haute réputation dans la Grande-Bretagne; mais ne traitant que des monnaies anglo-saxonnes et anglo-danoises, cet ouvrage est incomplet, si l'on n'y joint les monnaies anglo françaises. Dans la vue de remplir cette lacune, notre voyageur, au lieu de se borner à donner

une description de sa propre collection, quoique très-nombreuse, comprendra dans son travail toutes les monnaies anglo-françaises qui existent, non-seulement dans le muséum britannique, mais encore dans les cabinets auxquels il pourra avoir accès. Ce recueil complet, il se propose de le publier dans un format avec des caractères et un papier exactement semblables à ceux de l'Histoire monétaire de Ruding.

Après avoir achevé sa tournée numismatique, notre voyageur se propose de retourner en Angleterre par Tournai, et de s'arrêter dans cette ville pour tâcher de se procurer des monnaies inédites du temps de Henri VIII. Il n'est pas probable, ajoute t-il, que ce prince, pendant les quatre années qu'il fut maître de cette place forte, se soit borné à ne frapper que des *gros*.

Les ouvrages, tant imprimés que manuscrits qu'il a consultés dans le cours de ses investigations scientifiques et historiques, sont dépourvus de notions et de faits touchant l'époque de la domination anglaise dans ce pays, au point de lui faire soupçonner que les Français ont suivi à cet égard l'exemple que donnèrent les Romains lorsqu'ils conquirent l'Europe, non-seulement en détruisant les documens relatifs à cette domination, mais encore en supprimant ou interdisant la publicité de ceux que, sans doute, les moines rédigèrent par la suite; et ce silence absolu sur des événemens aussi importans se ferait surtout remarquer dans les chronologies des comtes d'Armagnac, de Bigorre, de Lomagne et de vingt autres qu'il a compulsés sans pouvoir y rencontrer aucune trace de l'époque.

418. Notice sur une collection d'anciennes Monnaies trouvées en 1822 dans la terre en Sélande; par le professeur Ramus. (*Skandinav. litterat. Selskabs Skrifter.* Copenhague, 1824, p. 151.)

En 1822, un paysan de Bonderup en Sélande, non loin de l'ancienne abbaye d'Eskildsoe, après avoir enlevé une pierre qui le gênait dans son labour, trouva en dessous un trésor consistant en 3 livres pesant de vieilles monnaies d'argent. Le gouvernement acquit 1,300 de ces monnaies contre la valeur du poids de l'argent, et elles font maintenant partie du cabinet royal. Les unes sont anglaises, les autres allemandes et danoises; toutes sont des deniers du moyen âge. Les pièces an-

glaises sont au nombre de 90; celles des rois Ethelred, Harald et Édouard le Confesseur sont déjà connues par l'ouvrage de Ruding sur les monnaies anglaises, seulement il y a quelques petites différences. Parmi les autres il y en a une quantité dont les légendes sont illisibles. Les monnaies allemandes sont au nombre de 350; il y en a des 3 Otton, de Henri II, III et IV, et de Conrad II; des 2 Bernard, ducs de Saxe; des 4 ducs Henri de Bavière, du comte Albert de Namur et de la ville de Magdebourg; 50 pièces appartiennent aux anciens états ecclésiastiques, Cologne, Trêves, Spire, Würzbourg, Halberstadt et Utrecht. Enfin, les monnaies danoises, au nombre d'environ 850, sont des rois Canut le Grand, Hardeknud, Magnus le Bon, et Svend Estridsen. Comme il n'y en a point des rois postérieurs, M. Ramus croit pouvoir en conclure qu'elles ont été déposées dans la terre sous le règne de Svend Estridsen, vers l'an 1076. Les pièces danoises sont bien conservées, beaucoup mieux que les pièces étrangères. Il est à remarquer que parmi le grand nombre de monnaies des rois Magnus et Svend Estridsen, il n'y en a point avec des légendes runiques, qui pourtant paraissent avoir été assez communes. Mais comme cette écriture était inconnue à l'étranger, M. Ramus pense qu'on a dû préférer les monnaies avec des légendes en caractères usités partout, et qu'ainsi le propriétaire du trésor a bien pu ne choisir que des monnaies de la dernière espèce. Quelques-unes des monnaies danoises réunissent deux empreintes qu'on n'avait trouvées jusqu'alors que sur des monnaies différentes. Presque un tiers de tout le trésor se compose de monnaies du roi Svend Estridsen, en sorte que le cabinet royal possède maintenant une belle suite de monnaies de ce prince. M. Ramus en décrit les plus intéressantes.

D-G.

419. Fouilles de Famars (département du Nord). — Les travaux tirant à leur fin (du moins dans le lieu que l'on exploite maintenant), on a redoublé d'activité, et le nombre des ouvriers a été considérablement augmenté. Ces efforts n'ont pas été sans résultats: beaucoup de petits objets en bronze et en ivoire ont été découverts ces jours derniers. On remarque entre autres une clef en bronze d'une jolie forme, garnie de trois petits anneaux en verre; une agrafe ciselée de la forme d'un croissant, un compas à clavette; des styles et épin-

gles en ivoire, un peigne de la même matière, sur lequel on distingue quelques ornemens ; un vase en terre, un soc de charrue et une serpette en fer, des cornes de cerf naturelles et d'autres travaillées ; des défenses de sanglier, quelques médailles en grand et petit bronze, et une en argent ; un fragment de pilastre cannelé en marbre noir ; enfin, plusieurs morceaux de *serpentin* et de *griotte* d'Italie, marbres précieux dont les anciens se servaient dans les incrustations des lambris. (*Journ. des Débats*, 24 nov. 1825.)

420. On vient de découvrir près du village de Saint-Marc non loin de Montmédy, du côté de Virton, une centaine de petits tombeaux tant en pierre qu'en argile cuite, ou, pour mieux dire, des urnes sépulcrales. Ils renfermaient des cendres, des ossemens brûlés, des patères, des vases, des monnaies, des armures, etc. Un particulier du Vieux-Virton a trouvé, au-dessus de cette commune une moitié du moule d'une médaille de l'empereur Antonin, côté de la tête, et aussi une pièce d'argent coulée dans ce moule, qui offre au revers un militaire, le casque en tête, tenant de la main droite une couronne, avec la légende : *Spes publica*. (*Moniteur*, 26 septembre 1825.)

421. En parcourant les arrondissemens de Condom et de Lombez, pendant un voyage qu'il vient de faire dans le département du Gers, un ami des arts s'est assuré que l'on pourrait tenter avec fruit des fouilles au point qui a déjà fourni des objets précieux sous le rapport des antiquités.

Près d'Eauze, et sur le terrain de l'emplacement de l'ancienne Eleuzis, capitale de la Novempopulanie, et siége épiscopal du 2e. au 5e. siècle, on a trouvé beaucoup de monnaies romaines très-estimées. Tout porte à croire qu'à l'aide d'une fouille bien dirigée, l'on pourrait en retirer une quantité de très-rares, et découvrir d'autres vestiges non moins intéressans. B. B.

422. Travaux projetés par la commission des Antiquités du département des Vosges pour l'année 1825.

Fouilles à entreprendre à Champs, par le doct. Mougeot, sur l'emplacement connu de la maison royale de Charlemagne. Décrire les ruines de l'ancien château de St.-Jean ; notice de M. Mougeot, dessins et vues de M. Hogard.

Description et vue du fameux chêne, dit des *partisans*, canton de Coussey, par M. Dutac.

Vue de l'ancien château de Lichecourt, près Darney, appartenant à M. d'Hennezel : notice de M. Mangin, dessins de M. Dutac.

Vue de l'antique château de Savigny et du chœur de l'ancienne église de Xugney, monumens des Templiers ; par M. Hogard.

Fouilles à tenter par le même M. Hogard, dans un bois de la commune de Vaubexy, appartenant au baron de Flégny et renfermant des ruines romaines.

Fouilles à entreprendre par M. Delpierre, président du tribunal civil de Mirecourt, sur l'emplacement de l'ancien château de Montfort et dans ses environs, au point où l'on prétend, d'après les anciens titres, qu'il existait autrefois une ville nommée *Sugène*.

Autres fouilles confiées à M. Lepaige pour reconnaître l'emplacement de l'ancien *Néomagus* que l'on prétend être *Nigeon*, et non *Neufchâteau*.

Plan de l'église souterraine d'Esley, par le même.

Recherches entreprises par M. Gérardin, maire de l'Etanche, pour retrouver les restes du temple principal de l'ancienne ville de *Gran*, sur l'emplacement duquel il a des données certaines.

Description des deux églises de la ville de St.-Dié, par MM. Gravier et Laurent.

Antiquités et histoire de la ville d'Épinal : notice de M. Parisot, dessins de M. Hogard.

Antiquités de la ville de Rambervilliers et du château de Romont, par M. Billot.

Exploration des ruines romaines, gauloises et du moyen âge, dans les vastes forêts de Darney et lieux circonvoisins, par M. Irroy, maître de forges, à la Hutte.

Recherche, description et conservation des différens monumens que le hasard ou les travaux de l'agriculture peuvent faire découvrir d'un jour à l'autre; accroissement du médaillier formé à la bibliothéque d'Epinal, et déjà riche de plus de 1,500 pièces en or, argent et bronze, toutes trouvées dans le département.

Lorsque la commission aura recueilli un nombre suffisant de matériaux, elle se propose de publier sur les antiquités des Vosges un ouvrage orné de lithographies, qui sera accueilli avec reconnaissance par les amis des arts et de l'archæologie. B. B.

423. **Mémoire historique sur l'hôtel-dieu de Bayeux**; par Fréd. Pluquet, membre de la Soc. des antiq. de Normandie. In-8°. de 24 p. Caen, 1825; Chalopin.

L'auteur veut prouver que Guillaume le Conquérant est le véritable fondateur de l'Hôtel-Dieu de Bayeux, et que les évêques de cette ville auxquels l'opinion commune attribue la fondation de cet établissement lui ont, au contraire, enlevé une partie des biens dont l'avait doté ce prince. Les assertions de M. Pluquet sont appuyées sur des chartres et d'autres documens authentiques qui paraissent devoir terminer la discussion, et interdire toute réplique. Ce mémoire rempli de faits est écrit avec une précision remarquable, qui convient très-bien aux recherches locales de ce genre.

424. **Voyage bibliographique, archæologique et pittoresque en France**, par le rév. Th. Frognall Dibdin. Traduit de l'anglais, avec des notes, par Théod. Licquet. Tomes I et II, in-8°. Paris, 1825; Crapelet.

Presque toute l'Europe sait que le rév. Th. Frognall Dibdin, fameux bibliographe anglais, fit il y a quelques années un voyage sur le continent pour voir et acheter des livres rares. La relation de son voyage, que le savant bibliog. a publiée ensuite, a fait quelque bruit à cause de l'érudition et des naïvetés qui y sont répandues. M. Dibdin, qui paraît n'être jamais sorti auparavant de son île, ne fait grâce au lecteur de rien, il raconte tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a entendu et tout ce qu'il a pensé, et il s'exprime souvent avec une candeur plaisante qu'on ne trouve que chez les gens qui passent tout leur temps avec les livres. La préface de la traduction nous avertit qu'on a mieux fait que de le traduire en français, on l'a aussi rectifié; car M. Dibdin, malgré son érudition, est souvent en faute; à l'égard de la Normandie sur tout, il a commis une foule d'erreurs. On en cite un exemple plaisant dans la préface; en parlant de l'abbaye de St.-Étienne à Caen, le voyageur anglais dit: « Selon Huet, la pierre employée dans la construction de ce monument a été apportée en partie de Vaucelle et en partie de l'Allemagne (*from Germany*).» M. Dibdin ne s'est pas douté qu'un village près de Caen porte le nom d'Allemagne, quoiqu'il lui eût suffi de lire attentivement Huet, qui le dit lui-même. M. Licquet nous prévient que l'ouvrage de M. Dibdin contient des *inexactitudes dans les faits*,

dans les dates et dans les noms propres; heureusement le traducteur a redressé toutes celles qui étaient à sa connaissance. L'auteur anglais débarque à Dieppe, où tout est nouveau pour lui; il décrit les mœurs de cette ville ainsi que les monumens. Il fait de là une excursion au château d'Arques qu'il décrit d'une manière intéressante, mais en y mêlant une foule de détails oiseux; de là il se rend à Rouen qu'il appelle la plus singulière de toutes les villes, en indiquant en note, selon son usage, les plans et les vues qui ont été publiés sur cette ville à diverses époques. Il décrit ce qu'il appelle l'architecture ecclésiastique, c'est-à-dire les églises, surtout la cathédrale et l'église de Saint-Ouen; mais le traducteur a été obligé d'ajouter beaucoup de notes pour relever les inexactitudes de l'original; c'est ainsi qu'il fait observer que saint Romain, appelé par Dibdin le premier archevêque de Rouen, en était le dix-neuvième. L'auteur anglais montre pour les monumens anciens ce vif intérêt qui fait qu'en Angleterre les monumens de ce genre sont bien mieux entretenus qu'en France. Si la description animée qu'il en fait pouvait contribuer à répandre un peu dans les provinces françaises cet intérêt pour les monumens du moyen âge, on pardonnerait aisément au voyageur anglais son babil et ses naïvetés. Dans la lettre VIII, consacrée à l'imprimerie de Rouen, M. Dibdin rappelle les premières impressions faites dans cette ville, et donne même en encre rouge l'estampille de Morin, imprimeur du 15e. siècle. Il fait également connaître les livres rares qu'il a trouvés à Rouen, surtout à la bibliothéque de la ville, et donne quelques vignettes en bois qu'il y a relevées, mais qui sont assez insignifiantes. L'auteur passe à l'ancienne abbaye de Jumièges, fort délâbrée aujourd'hui; puis il visite Lillebonne, Tancarville et le château de Montmorency. Il se rend par le Havre à Caen, dont il décrit les églises, ainsi que les vieilles maisons et la bibliothéque publique. La cathédrale de Bayeux est également décrite en détail, et la fameuse tapisserie n'est point oubliée. M. Dibdin passe ensuite à Coutances, à Vire, où il s'occupe beaucoup d'Olivier Basselin; il examine l'église de Gibray, et parle d'une statue ou d'une tête de Guillaume le Conquérant à Falaise, en invoquant le témoignage du savant abbé de La Rue, qui pourtant dans une note lui donne un démenti par l'organe du traducteur. De là M. Dibdin se rend à Paris. C'est la fin du deuxième volume et de la traduction de M. Licquet. Les

deux autres volumes, dont nous parlerons incessamment, ont été traduits par M. Crapelet, qui a mis beaucoup de soin à l'impression de cette traduction, supérieure à l'original sous le rapport des notes rectificatives des traducteurs. D—G.

HISTOIRE.

425. TABLEAUX HISTORIQUES DES PEUPLES MODERNES EUROPÉENS, composés de médaillons renfermant le portrait de chaque prince, avec les emblèmes caractéristiques des principaux événemens de leur règne; accompagnés d'un texte explicatif, mis en rapport avec les tableaux; par Mme. L. de SAINT-OUEN. In-8°, de 17 feuilles $\frac{7}{8}$, plus 5 planches in-fol. Paris, 1825; Eymery.

426. ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES TEMPS MODERNES, depuis la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, jusqu'à la fin de la guerre d'Amérique en 1783; par M. RAGON, professeur d'histoire au Collége royal de Bourbon. 2 vol. in-8°., 33 fr. Paris, 1825; Colas.

427. HISTOIRE DES CROISADES; par M. MICHAUD, de l'Académie française; 4e. édition, revue, corrigée et augmentée. T. I et II, in-8°. Paris, 1825.

Il ne tiendrait qu'à nous de suivre M. Michaud dans le cours de son récit, et de faire ressortir le grand intérêt qui s'attache aux événemens qu'il raconte. Ce serait l'occasion de célébrer la gloire des Godefroi, des Boémond, des Tancrède, des Baudouin, des Saladin, des Richard et de ceux qui prirent part à ces actions mémorables. Mais l'ouvrage en lui-même est depuis long-temps connu et apprécié; chacun a pu se faire à soi-même son propre jugement; il ne s'agit d'ailleurs ici que d'annoncer la nouvelle édition. Contentons-nous donc d'insister sur les améliorations qui la distinguent.

Nous avons peu de chose à dire sur le premier volume. Le livre premier offre le tableau de la vénération que les chrétiens de tous les pays eurent dans tous les temps pour le berceau de leur religion. On y voit avec quel zèle les fidèles se rendaient à Jérusalem et aux lieux sanctifiés par Jésus-Christ. Ce furent les zélés pèlerins qui, témoins des vexations auxquelles les chrétiens d'Orient étaient en proie, jurèrent une haine mortelle aux Mu-

sulmans, et firent lever preque toute l'Europe en armes pour la délivrance de la Terre sainte.

Le second livre est consacré au récit de la marche des croisés à travers l'Allemagne, l'empire grec et l'Asie mineure jusqu'aux provinces de la Syrie.

On trouve dans le troisième l'histoire du siége d'Antioche et des événemens qui en furent la suite; enfin on lit dans le quatrième le récit de la prise de Jérusalem et de l'occupation de la Palestine par les guerriers de l'Occident.

Ces quatre livres ont été revus avec le plus grand soin, et plusieurs erreurs de détails ont été corrigées; quelques morceaux seulement ont eu besoin d'être retouchés. On peut citer entre autres le récit de la bataille d'Antioche et des événemens qui suivirent, jusqu'au moment où les croisés se mirent en marche pour Jérusalem.

Pour le second volume, plus de la moitié a été refaite ou ajoutée. Le cinquième livre, qui ouvre le volume et qui contient l'histoire du royaume fondé par les croisés, est un travail presque nouveau. Une foule d'incertitudes de détail ont été réparées, plusieurs lacunes ont été remplies; quelques faits présentés sous un faux jour ont maintenant la physionomie de l'histoire.

Il y avait moins à faire pour le sixième livre contenant le récit de la prédication de la seconde croisade par S. Bernard, et des événemens qui eurent lieu dans cette expédition. Cependant l'ensemble a été sensiblement amélioré, et on ne peut rien lire de plus intéressant que la prédication de S. Bernard et le mouvement de la multitude des croisés vers les lieux de leur pèlerinage.

Le septième livre traite en grande partie des guerres des chrétiens contre Saladin; à ce nom de Saladin, on se représente le vainqueur de l'Orient et le plus formidable ennemi de la chrétienté. M. Michaud avait à lutter contre des écrivains distingués qui ont travaillé le même sujet. Dans cette nouvelle édition, il s'est remis à l'étude de tous les monumens contemporains. Une foule de ces monumens, particulièrement les chroniques arabes, étaient inédits; d'autres, quoique déjà publiés, avaient été négligés. Au moyen de ces secours, M. Michaud est parvenu à rajeunir pour ainsi dire son sujet, et l'on doit dire que personne ne s'en était acquitté comme lui. On peut citer comme modèle le tableau de la Palestine, au moment où Saladin en entreprit la conquête; le

récit de la bataille de Tibériade, où toutes les forces chrétiennes furent anéanties, et la prédication de la troisième croisade, dans laquelle presque toute l'Europe s'arma pour venger l'outrage fait à la religion du Christ.

On en peut dire autant du huitième livre qui contient l'histoire du siége de Saint-Jean-d'Acre, où l'on vit l'Europe aux prises avec l'Asie, l'Afrique, ainsi que le récit des guerres de Richard Cœur-de-Lion et de Saladin. Cette dernière partie avait été négligée dans l'ancienne édition. Dans celle-ci un grand nombre de lacunes ont été remplies, plusieurs faits ont été remis à leur véritable place; en un mot, ce livre est maintenant tel à peu près qu'il doit être.

Tels sont les avantages de cette nouvelle édition. L'ancienne avait été accueillie avec beaucoup de faveur. Les améliorations faites dans la nouvelle ne feront que donner à l'ouvrage plus d'autorité, et la France pourra se vanter d'avoir enfin une bonne histoire des Croisades.

Un avantage qui ajoute un grand prix au travail de M. Michaud, c'est l'usage qu'il a fait des auteurs arabes. On ne pouvait bien juger les Croisades qu'en ayant sous les yeux le récit des écrivains des divers partis; et, il faut le dire, le récit des Arabes était fort peu connu jusqu'ici. M. Michaud a été aidé sous ce rapport par M. Reinaud, élève du célèbre orientaliste M. Silvestre de Sacy, et attaché au cabinet des manuscrits orientaux de la Bibliothéque du Roi (1): c'est ainsi qu'il a pu donner à chaque partie de son sujet l'étendue convenable.

Nous dirons encore quelques mots sur les pièces justificatives et les dissertations qui accompagnent chaque volume de cette histoire des Croisades. M. Michaud a cru devoir traiter à part certains points qui touchent à son sujet, mais qui, insérés dans le texte, en auraient peut être ralenti l'intérêt. Cette nouvelle édition contient quelques-uns de ces éclaircissemens qui n'avaient pas encore paru, et qui nous ont semblé fort curieux : tel est, 1o. celui qui est consacré aux *assises de Jérusalem* et au tableau de la législation des états fondés par les croisés en Asie; 2°. le mémoire sur les ordres de chevalerie, qui figurèrent avec tant d'éclat dans les guerres des Croisades; 3°. le tableau de l'état des

(1) Le travail de M. Reinaud doit paraître à la suite de l'Histoire des Croisades.

Juifs au moyen âge, dans une époque où ces infortunés sectaires étaient souvent victimes du zèle mal éclairé des soldats de la croix. Cé dernier morceau est de M. Capefigue, connu par un ouvrage fort important sur l'état civil et politique des Juifs, lequel a été couronné par l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres.

Nous ferons connaître les autres volumes de l'ouvrage de M. Michaud à mesure qu'ils paraîtront. C.

428. Kurze Geschichte des Tempelherrn Ordens. Précis de l'histoire des Templiers, suivie d'un aperçu historique de l'ordre teutonique, et de la littérature des deux ordres; par Gurlitt. In-4°. 47 p. Pr. 8 gr. Hambourg, 1823.

On ne fournit dans cette brochure aucun éclaircissement nouveau. L'auteur est partisan des Templiers; il accuse Philippe, roi de France, de despotisme et de mauvaise foi, et termine par un parallèle entre les Templiers et les Jésuites.

429. Précis de l'histoire secrète du parlement d'Angleterre, traduit de l'anglais de Playfair : suivi, 1°. de la chambre des pairs en France; 2°. de l'esprit d'opposition; 3°. à quoi sert l'esprit; 4°. une visite à lord Byron; par M. Ph. de Passac, 16 f. in-8°. Paris, 1825; Dufart.

430. Histoire d'Angleterre, depuis Jules-César jusqu'en 1760, par Olivier Goldsmith, continuée jusqu'à nos jours par Charles Coote; trad. de l'anglais par Mad. Aragon : vol. 3e. et 4e. Paris, 1825; Peytieux.

Le 3e. volume comprend la suite du règne d'Élisabeth, ceux de Jacques Ier., de Charles Ier., qui périt sur l'échafaud; la république d'Angleterre et Cromwell; les règnes de Charles II, de Jacques II, de Guillaume III et de la reine Anne, période d'environ deux cents années, qui commence en 1572 et finit en 1714. Cette période est, sans contredit, la plus intéressante de l'histoire d'Angleterre; le talent de Goldsmith se fait surtout remarquer dans les portraits qu'il donne de Charles Ier., de Cromwell, de Charles II, de Guillaume III, et de la reine Anne, dernière branche de la famille des Stuarts.

Le 4e. volume n'est pas inférieur aux précédens, sous le rapport de l'intérêt des matières et du mérite de la traduction. Il contient les règnes de George Ier. et II, et une partie de celui de

George III, depuis l'avénement de ce prince au trône jusqu'à l'émancipation de l'Amérique septentrionale. Sous le premier de ces trois règnes, on voit commencer l'influence du trop célèbre Walpole, dont le ministère finit par tout rendre vénal; le parlement devient septennal, et la quadruple alliance est proclamée; sous George II se réveillent les prétentions des Stuarts qui trouvent leur tombeau à la bataille de Culloden; et sous George III s'étendent les conquêtes de l'Inde par les Anglais, qui, en retour, perdent leurs colonies dans l'Amérique du Nord, grâce à la tyrannie des gouverneurs et à l'excès des taxes de tout genre.

ALB. M.

431. STAMMTAFEL DES HAUSES SACHSEN, etc. Table généalogique de la maison de Saxe; par LANGE, lithog. par Herz. 7 feuilles in-fol. Pr., 10 rthlr.

Ces feuilles généalogiques, historiques et héraldiques sont disposées de la manière suivante:

1.) Table généalogique générale de la maison de Saxe, n°. I, depuis Wittekind jusqu'à Frédéric le Débonnaire inclusivement, 772—1464. — 2.) Tab. généal. de la branche Ernestine, (II, A), depuis Ernest I jusqu'à l'extinction des lignes Altenbourg, Eisenach, Jéna, Cobourg, Rœmhild et Eisenberg. — 3.) Tab. gén. de la branche Albertine (II, B), depuis Albert le Preux jusqu'à l'extinction des lignes Weissenfels, Mersebourg et Zeiz, 1464—1746.—4.) Tab. gén. de la maison Saxe-Weimar, depuis Jean-Ernest II jusqu'à Charles-Auguste, 1662—1823 (III, A), et le tabl. gén. de la maison de Saxe-Eisenach, depuis Jean-George I jusqu'à Guillaume-Henri, 1656—1741. —5.) Tabl. gén. de la branche Albertine (III, B), depuis Jean-George II jusqu'à Frédéric-Auguste III, surnommé le Juste, 1656—1823. — 6.) Tabl. gén. de la branche de Saxe-Gotha, depuis Frédéric I jusqu'à Frédéric IV, 1674—1823; (IV, A), et la tabl. gén. de la maison de Saxe-Meiningen, depuis Bernard III jusqu'à Bernard-Erich-Freund, 1681—1823.—7.) Tabl. gén. de la maison de Saxe-Hildbourghausen, depuis Ernest IV jusqu'à Frédéric, 1680—1823 (V, A), et la tabl. gén. de la maison de Saxe-Cobourg-Saalfeld, depuis Jean-Ernest jusqu'à Ernest-Antoine, 1680—1823. Les deux dernières tables gagnent d'autant plus en intérêt en ce moment, vu le différend qui s'est élevé relativement à la succession du duché de Saxe.

432. MEMOIRS OF ELISABETH STUART, queen of Bohemia, etc. Mémoires d'Élisabeth Stuart, reine de Bohême, fille du roi Jacques Ier., avec des notices historiques sur les personnages les plus distingués et l'état de la société en Hollande et en Allemagne, pendant le 17e. siècle; par miss BENGER. 2 vol. in-8°. avec portrait. Pr. 1 l. 4 sh. Londres, 1825.

433. GESCHICHTE UNSERER ZEIT, SEIT DEM TODE FRIEDRICHS DES ZWEYTEN. Histoire de notre temps, depuis la mort de Frédéric II, par Charles-Adolphe MENZEL. 2 vol. in-8°. de 724 et 844 pages. Pr., 4 thal. 16 gros; Berlin, 1824—25. Duncker et Humblot.

Il existe dans la littérature allemande une histoire universelle rédigée par Becker, qui a eu 5 éditions; elle est en 10 volumes; c'est pour faire suite à cet ouvrage estimé que M. Menzel a entrepris une histoire moderne depuis la mort de Frédéric II jusqu'au traité de paix conclu en 1815. Quoique cette histoire n'ait que deux volumes, cependant elle contient la matière de 4 volumes, tant les deux parties sont volumineuses. M. Menzel avait déjà prouvé son talent par une histoire d'Allemagne en 5 volumes in-4o. La suite de l'histoire universelle de Becker est adaptée à cet ouvrage. Dans un style facile, l'auteur expose sans aucune confusion le grand nombre d'événemens qui se sont passés dans l'espace de temps indiqué par le titre. L'auteur cite rarement les sources, persuadé sans doute que cela n'est pas indispensable dans un abrégé destiné plutôt pour les gens du monde que pour les savans : on voit pourtant que la plupart des ouvrages historiques lui ont été connus : c'est ainsi qu'au sujet de la mort du duc d'Enghien, il a comparé même des brochures que les acteurs ou témoins de cette catastrophe ont récemment publiées à ce sujet. On remarque aussi que M. Menzel s'est appliqué à conserver une grande impartialité dans le récit des faits; c'est ce qui se voit surtout dans sa manière de présenter le règne et la chute de Napoléon, la Sainte-Alliance, etc. A l'égard des événemens de la révolution, M. Menzel paraît pourtant s'être fié un peu trop aux écrits d'un seul parti, et n'avoir pas comparé les voix diverses qui se sont fait entendre dans le public. Quelquefois l'auteur glisse un peu rapidement sur les événemens : c'est ainsi qu'il se contente d'indiquer l'assassinat de Paul Ier., en ajoutant en note qu'on trouve les détails de cette catastrophe dans les *Annales*

européennes de Posselt. Dans le récit du meurtre commis sur la personne des ambassadeurs français à Rastadt, il suit M. de Jomini, et fait remarquer en note qu'un auteur allemand, le baron de Gagern, s'accorde avec l'auteur français. M. Menzel avertit dans la préface qu'il a moins cherché à faire entrer dans son cadre tous les événemens isolés, qu'à les faire voir dans leur ensemble et dans leur influence sur l'histoire du monde. D—G.

434. Historia narodu polskiego. Histoire de la nation polonaise, par Adam Naruszewicz, tome I, publiée par la Société roy. des amis des sciences de Varsovie. Varsovie, 1824; Glucksberg.

Naruszewicz a publié d'abord le second volume de son ouvrage, en commençant au règne de Mieczyslaw I. Il réservait pour le premier tome les premiers temps de la Pologne, dont il s'occupa vers la fin de sa vie; la mort ne lui permit point d'achever. Il laissa deux copies de ce prémier tome; il confia l'un à Nielubowicz, archiviste de la couronne, qui a passé ensuite entre les mains du prince Adam Czartorinski; l'autre manuscrit fut donné par l'auteur au comte Sierakowski. Ceux qui possédaient les deux manuscrits les ayant remis à la Société des amis des sciences, elle a nommé une commission pour collationer les deux textes; c'est après ce travail que le premier volume de l'histoire de Pologne par Naruszewicz vient d'être imprimé. On y a joint cinq cartes géographiques, dont deux ont déjà paru dans le second volume, du vivant de l'auteur; les 3 autres qu'il avait fait graver ont été trouvées par un heureux hasard. En tête de ce premier volume se trouve le mémoire que l'auteur présenta à Stanislas-Auguste sur le travail que ce prince lui avait ordonné de faire, pour mettre en ordre les annales de Pologne et en former une histoire suivie (1).

(1) Les tomes II—VII de l'Histoire de Pologne, par Naruszewicz, parurent sous les yeux de l'auteur en 1780—86. Le dernier finit à 1386, année où Wladislas, le chef des Jagellons, commença à régner. En 1803, T. Mostowski a publié à Varsovie une seconde édition de cette histoire, dans sa collection des écrivains polonais. Voyez sur Naruszewicz, son histoire, et sur les historiens de la Pologne, les détails publiés par G. Gley dans son *Voyage en Allemagne et en Pologne*. Paris, 1816. Gide, t. 1, p. 175.

435. Zbior dyplomatow monarszych i tractatow, etc. Recueil des diplômes et traités de la monarchie qui se trouvent dans le collége des affaires étrangères de l'empire russe. 3 vol. Pétersbourg, 1813, 1819 et 1822.

Voici le plan et la division de ce recueil si important pour l'histoire. La 1re. partie comprend les documens qui ont rapport à la diplomatie extérieure de l'empire russe depuis l'an 1265 (après la terrible irruption des Tartares) jusqu'à l'an 1613. La 2e. partie, le supplément de la 1re., renferme en 10 paragraphes les pièces que l'on avait découvertes et qui appartiennent à l'époque mentionnée. On y en trouve qui nous font connaître des faits jusqu'à présent inconnus, par exemple : *Traité passé en 1229 entre la ville de Riga et Mieczislas Dawidowicz, prince de Smolensk. — Accord fait avec le czar de Sibérie, Kuezum. — Document relatif à l'établissement de la chaire patriarcale en Russie. — Enquêtes au sujet du meurtre commis sur Démétrius Czarewicz.* — La 3e. partie se rapporte au règne du czar Michel Phéodorowicz et de son fils Alexis, depuis l'an 1613 jusqu'à la fin de 1655. On y trouve gravés les sceaux et signatures du prince Démétrius Michaëlowicz Porarski, des patriarches de Jérusalem et d'Alexandrie, des métropolitains russes. La préface de la première partie est signée par le chancelier Romanowski, et celle des deux dernières parties par A. Malinowski.

La 4e. partie commencera à l'année où la couronne de Pologne fut offerte à Alexis Michaloïwicz, et finira avec l'année 1696. Cette partie se terminera par une table alphabétique des choses et des personnes. On a réservé pour les tomes suivans les traités de l'empire russe avec les princes et peuples de l'Europe et de l'Asie.

Voici, dit la *Bibliothéque polonaise*, 1825, n°. 7, en quoi ce code diplomatique intéresse la Pologne : dans la 1re. partie, sur 203 diplômes, il y en a 3 qui nous regardent; dans la 2e., il y en a 62 en langue latine et 118 en langue russe; en tout 180 qui appartiennent à notre histoire; dans la 3e. partie, 63 pièces dans les deux langues nous concernent.

438. COLLECTANEA Z DZIEIOPISOW TURECKICH, RZECZY DO HISTORYI POLSKIEY SLUZONCYCH. Extrait des Annales turques qui ont rapport à l'histoire de Pologne, avec des notes et observations critiques par J. J. S. SENKOWSKI, prof. des langues orient. 2 vol. in-8°.; prix, 14 flor. ou 8 fr. 60 c. Pétersbourg et Varsovie, Zawadzki. (*Biblioteka polska*, 1825, mai, n°. 10.)

L'auteur de cet ouvrage, dit la Bibliothéque polonaise, est connu par les voyages qu'il a faits dans les pays orientaux, par les observations qu'il y a recueillies et insérées dans les journaux de Wilna et de Varsovie. L'année dernière il publia un *Supplément à l'Histoire générale des Huns, des Turcs et des Mogols*. Se trouvant à Constantinople il a transcrit, des Annales turques, les faits et événemens qui lui ont paru intéresser la Pologne. Cet ouvrage important éclaircit des points de notre histoire que nos auteurs ont négligés ou traités avec partialité. Nous y trouvons aussi des faits curieux sur les Turcs, sur leur caractère, sur leurs mœurs, sur leurs habitudes domestiques et sur l'état de leur civilisation.

Dans sa préface l'auteur dit : la langue turque a des formes régulières et elle possède des livres dans tous les genres d'instruction; pour l'histoire, les Turcs ont un grand nombre d'annales et de chroniques. Depuis que la capitale de l'empire fut transférée à Constantinople, la cour ottomane, selon l'usage des anciens califes, entretient des copistes appelés waka-newis, qui d'office sont chargés de recueillir et d'écrire jour par jour les événemens importans qui arrivent dans l'empire. Afin d'assurer leur indépendance et l'impartialité de leurs annales, elles ne sont publiées qu'après la mort naturelle ou civile du souverain dont ils ont écrit les fastes; alors ils n'ont plus ni à redouter ses vengeances ni à briguer ses bienfaits.

Parmi les chroniques dont Senkowski parle dans son ouvrage, il y en a huit qui sont particulièrement remarquables.

La première, qui a rapport à la guerre de Varna, est tirée des annales de Chodza Saad Ed-dina (1). Voici comment l'annaliste turc décrit la bataille de Varna et la mort du roi Wladislas : « Avant le point du jour, les bouras que l'on entendait re-

(1) Voy. l'article *Saad Eddin Mohammed*, t. 39 de la Biographie universelle, p. 399.

» tentir au loin, appelaient les deux armées au combat. Les » troupes légères s'engagèrent; après quelques coups de feu, on » tomba l'un sur l'autre à coups de sabre. Le sang coulait par » ruisseaux; les plus braves chevaliers tombèrent; l'ennemi, » plein de confiance dans le nombre de ses soldats, s'avançait, » et le vaillant Beylerbey de l'Anatolie, Karadza, étant tombé » sous le fer d'un infidèle (1), nos sipachs ou troupes légères » s'enfuirent en désordre. Il ne resta près du sultan que sa garde » et quelques beys. La déroute fut tellement générale que, selon » quelques-uns de nos annalistes, les fuyards, qui se répandaient » de tous côtés, coururent pendant toute une journée sans s'ar- » rêter..... » Ici l'annaliste insère une longue prière que le sultan doit avoir faite sur le champ de bataille, en levant les mains vers le ciel qui l'exauça aussitôt.

« Le roi, emporté par le feu de la victoire, s'avance le sabre » en main jusque près du sultan. S'étant trop éloigné des siens, » et s'étant approché de l'étendard sacré, les soldats, selon l'or- » dre qu'on leur donna, le laissèrent passer et l'environnèrent. » Un janissaire, appelé Kodzà Châzec, blessa le cheval du roi » qui tomba par terre; ayant coupé la tête au prince, il l'ap- » porta au pacha en criant victoire. Les soldats qui suivaient ce » prince infidèle, furent entourés et tués comme des bêtes fau- » ves. L'effroi ayant saisi les infidèles, le sultan, pendant deux » jours et deux nuits, ne fit que poursuivre les fuyards. On » était las de tuer et de faire des prisonniers : on s'empara de » 200 chariots remplis d'argent et de richesses............. » La tête de ce roi infidèle fut envoyée, avec les nouvelles de la » victoire, à Pruse l'ancienne capitale de l'empire, afin qu'elle » fût exposée publiquement. »

La seconde chronique a pour titre : *Irruption des Turcs dans la Russie jusqu'aux frontières de la Petite-Pologne.*

La troisième est intitulée : *Guerre en Moldavie, et troubles dans la Walachie, d'après les Annales de Naima Effendi.* On y trouve des circonstances détaillées sur la victoire que Michel, woïéwode de la Walachie, remporta en 1595 sur les Turcs.

La quatrième chronique est intitulée : *Guerre des Ottomans au sujet des Cosaques, et Journal de la guerre de Choczim, d'après les Annales de Naima Effendi.* G—r.

(1) Les auteurs chrétiens assurent que le roi Wladislas se tua de sa main.

437. **Opheldering en, aangaande de Rechtspleging van Olden-Barneveld.** Éclaircissemens concernant le procès de Barneveld; par J. Da Costa, 2e. cah., 142 p. in-8. Rotterdam, 1825; Pippijn.

M. Da Costa, qui s'est rendu fameux en Hollande par ses diatribes contre l'esprit du siècle, entreprend, dans son nouvel écrit contre l'opinion générale, de prouver que le procès criminel intenté au célèbre Barneveld était très-légal, et que ce défenseur intrépide des droits nationaux a été justement condamné à mort. D'après les *Vaderlandsche Letter OEfeningen*, 1825, no. 10, une partie des paradoxes de Da Costa se trouvent réfutés d'avance dans une brochure de C. N. Guérin, *Défense de Barneveld*. Amsterdam, 1773. D.

438. **Eloge de Mathias Bjoernklou**, sénateur suédois, par le prof. Franç.-Mich. Franzen. (*Svensk Academ. Handlingar*, t. IX; Stockholm, 1822.)

Bjœrnklou, né en 1607 et mort en 1671, était un habile négociateur qui rendit de grands services à sa patrie dans les affaires embrouillées du temps. Le maréchal de Grammont se plaint seulement de ses *longs mémoires latins qui ne finissaient pas*. On a récemment frappé en Suède une médaille avec le portrait de Bjœrnklou et la légende *Agit ventos et turbida tranat*. D—c.

439. **Nordiske Kempe historier.** Histoire des héros ou champions du Nord; trad. en danois d'après les manuscrits islandais; par C. C. Rafn, lieutenant. 2e. vol. et 3 vol., cah. I, Copenhague, 1822—23; Popp.

Nous avons déjà eu occasion de parler de l'entreprise littéraire de M. Rafn, qui s'est proposé de traduire de l'islandais avec des notes les principales *sagas* ou traditions romanesques sur les héros du Nord. Dans les deux premiers cahiers de son recueil, il a donné la Saga de Hrolf Krage et la *Volsunga-Saga*; dans le 3e., il donne la Saga de Regnar Lodbrok. Ce héros n'est pas un être imaginaire; un de ses descendans se signala au 9e. siècle parmi les Normands qui envahirent la France. Saxo, historien du Danemark, a parlé aussi en grand détail de ce personnage. M. Rafn a traduit avec soin le fameux chant de mort de Regnar Lodbrok, qu'on a traduit aussi quelquefois en français, mais en prenant de grandes libertés à l'égard de l'original.

Le 2e. volume du recueil renferme la *Vilkinasaga* ou les aventures de Théodoric de Berne et de ses champions, roman qui est pour le Nord ce que les romans des Paladins de la Table ronde sont pour le Midi; les aventures en sont en partie d'origine allemande; on croit que par le commerce entre la Scandinavie et les villes anséatiques, le Nord a connu les contes des troubadours de la Souabe. En continuant de publier les sagas les plus intéressantes, M. Rafn finira par former une nouvelle Bibliothéque des romans, qui aura une couleur locale et distincte de celle de la bibliothéque française, avec laquelle il sera curieux de la comparer. D—G.

440. Sur les sources où Saxo a puisé les matériaux des 9 premiers livres de son Histoire du Danemark; par le prof. Pierre-Érasme Müller. (*Kong. danske Videnskab. Selskabs philos. og histor. Afhandl.*; 1824, t. II, p. 411.)

Nous avons déjà fait mention de ce mémoire d'après le rapport des travaux de l'Académie de Copenhague. M. Müller a pensé qu'un nouvel examen de l'histoire du Danemark, après Torfæus, Gram, Suhm et Dahlman, pourrait être utile, surtout en comparant le récit de Saxo avec les *sagas islandaises*, qui actuellement sont bien plus connues qu'elles ne l'étaient du temps de Suhm. L'auteur considère d'abord l'ensemble de l'histoire de Saxo, et examine ensuite en particulier chacun des 9 livres de cette histoire, en recherchant en quoi les récits de Saxo s'accordent avec d'autres historiens, en quoi ils diffèrent, et quel est le degré d'authenticité qu'ils méritent. D—G.

441. Examen des sources où Snorro a puisé les renseignemens donnés dans son ouvrage historique islandais; par P. E. Müller. (*Ibid.*, p. 175.)

Nous avons pareillement fait mention de ce travail, qui a paru d'abord à la tête du dernier volume de la nouvelle édition de Snorro, faite à Copenhague. Ainsi que pour l'histoire du Danemark, l'auteur, examinant séparément chaque partie de l'ouvrage de l'historien de Norvège, recherche les matériaux dont il s'est servi, et les compare avec les récits d'autres historiens. Snorro étant Islandais a profité des *sagas* ou traditions islandaises qui circulaient de son temps, ainsi que des poésies historiques dont plusieurs avaient été composées par des contemporains. M. Müller persiste dans l'opinion qu'il avait énoncée déjà

dans sa *Bibliothèque des sagas*, c'est que Snorro n'a point rédigé l'ouvrage connu sous le nom de *Heimskringla*; il s'est contenté de réunir diverses *sagas*, et de les coordonner en retranchant ou en ajoutant, et en intercalant des tirades de poëtes qui venaient à l'appui des historiens. D—G.

442. LOUIS XII ET FRANÇOIS Ier., ou Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de leur règne, suivis d'appendices comprenant une discussion entre le comte Daru et l'auteur, sur la réunion de la Bretagne à la France; par P.-L. ROEDERER. 2 vol in-8o. de 442 et 428 p. Pr., 14 fr. Paris, 1825; Bossange frères.

M. Rœderer a reproduit, dans le premier de ces volumes, son Histoire de Louis XII, très-bien accueillie lorsqu'elle fut publiée en 1820. Sans doute elle n'aura pas moins de succès, aujourd'hui qu'elle reparaît corrigée et augmentée de nouveaux développemens. Sa conclusion générale est que, dans toute sa conduite, Louis XII fut un bon et grand roi, méconnu ou même calomnié par divers historiens; que nul de nos rois n'a mieux que lui mérité le titre de *père du peuple*; que de l'ensemble de ses actes il résulta pour la France une constitution vraiment libre et représentative; que cette révolution fut un retour aux conditions, aux garanties communes, les plus nécessaires dans un gouvernement raisonnable, à la liberté, à la propriété, à l'égalité des droits.

Dans le second volume, qui forme un ouvrage tout nouveau, l'auteur fait une censure méthodique, détaillée et très-piquante de ce qui a été écrit par nos historiens sur toutes les parties du règne de François Ier. Il résulte de ses recherches et de ses discussions, que, dans toutes les carrières où l'on peut apprécier la conduite de ce prince, la politique et la morale condamnent trop souvent ses actions et sa personne. (*Revue encycl.*, juillet 1825, p. 221.) Nous reviendrons sur cet ouvrage qui nous a été adressé tardivement.

MÉLANGES.

443. TOMBEAUX INDIENS DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. (Extrait des Voyages de STEVENSON; Londres, 1825.)

.... « Je suis pleinement convaincu que les Indiens de cette contrée étaient dans l'usage d'enterrer leurs morts dans la maison où ils avaient résidé de leur vivant; le fait est, du moins,

que j'ai exhumé plusieurs corps qui paraissaient avoir été ensevelis avec tout ce qui leur appartenait en propre à l'époque de leur décès. C'est ainsi que j'ai trouvé des femmes avec leurs pots, poêles et jarres de terre cuite. Quelques-uns de ces derniers objets sont d'une structure curieuse. Il en est qui sont composés de deux sphères creuses, chacune du diamètre d'environ trois pouces, et communiquant avec l'autre par un petit tube placé au milieu de leur hauteur, et par une anse creuse et arquée, percée d'un trou à la partie supérieure de l'un de ses côtés. Si on verse de l'eau dans cette ouverture jusqu'à ce que la jarre soit à peu près à moitié remplie, et qu'ensuite on incline celle-ci alternativement de la droite à la gauche et de la gauche à la droite, une sorte de sifflement se fait entendre. On voit parfois sur une jarre une figure de tête humaine percée à son sommet d'un trou par lequel on verse de l'eau, qui, en s'écoulant, produit le même résonnement. Je vis dans le couvent des Carmélites de Quito un de ces ustensiles sur lequel étaient représentés deux Indiens portant sur leurs épaules un cadavre humain étendu dans un baquet ressemblant au plateau d'un boucher. Lorsqu'on inclinait la jarre en avant et en arrière, il en sortait un cri plaintif semblable à celui que poussent les Indiens dans les cérémonies des funérailles. Ces jarres sont, ainsi que les autres ustensiles, de bonne argile bien cuite, ce qui, joint à ce qui vient d'être dit, semblerait prouver que les Indiens connaissaient l'art de la poterie. J'ai de même trouvé dans ces *huacas* de longues pièces de drap de coton semblable à celui que les Indiens appellent aujourd'hui *tocuyo;* nombre de calebasses, une grande quantité de blé indien, de maïs, de quina, de fèves et de feuilles de bananier; des plumes d'autruche des plaines de Buénos-Ayres, et différentes sortes de vêtemens; quelques pelles faites de bois de palmier ressemblant au *chonta* de Guayaquil, et dont aucune espèce ne croît près de *Supe*; des lances et des massues du même bois; des jarres remplies de *chica*, liqueur qui, à l'ouverture de la jarre, se trouva d'une saveur très-douce, mais qui, peu après avoir été exposée au grand air, devint aigre. J'ai aussi découvert de petits vêtemens en coton semblables à ceux que portent présentement les femmes de *Cajatambo* et de *Huarochiri*, et qui consistent dans un jupon blanc (*anaco*) et une pièce de flanelle de couleur, deux des coins de laquelle s'attachent sur l'épaule gauche au moyen d'une épine de cactus, le

milieu de la pièce passant sous le bras droit et ceint autour des reins avec une bandelette de couleur, et restant ouvert du côté gauche depuis le haut jusqu'en bas. Cette partie du vêtement était appelée *chaupe anaco*. Un autre morceau de flanelle, de couleur différente, d'environ deux pieds en carré, passé par dessus les épaules, s'attachait sur la poitrine au moyen de deux grandes épingles d'argent ou d'or appelées *Topas*: cette autre partie de l'habillement était distinguée sous le nom de *Yiglia*. La chevelure se divise en deux tresses latérales qui se réunissent par-derrière et sont attachées à leur extrémité par une bandelette de couleur.

Ce qui engage les habitans à fouiller les *huacas*, c'est l'espoir d'y trouver des trésors enfouis. J'y ai découvert des anneaux et de petites coupes d'or battu et réduit en feuilles très-minces; les objets sont de la dimension de la moitié de la coque d'un œuf de poule; on suppose qu'ils se portaient à l'oreille, car il s'y trouve adapté une petite monture de la forme des boutons que les femmes indiennes portent à présent. On trouve aussi très-fréquemment des bandes d'argent d'environ deux pouces de large sur six de longueur, aussi minces que du papier. Toute pièce d'or enterrée avec ces Indiens se trouve généralement dans leur bouche.

Grâce à la qualité nitreuse du sable et à sa sécheresse, qui est presque parfaite, les corps se trouvent entiers et nullement défigurés, bien que nombre d'entre eux soient ensevelis depuis trois siècles au moins; les vêtemens sont dans le même état de conservation; mais les uns comme les autres se décomposent promptement dès qu'ils sont exposés à l'action du soleil et de l'air extérieur. J'exhumai un homme dont la chevelure partant de ses sourcils lui couvrait tout le front; en sorte que cette partie de son corps n'était point apparente. On avait enterré avec lui une grande quantité d'herbes sèches, quelques petits pots et plusieurs objets d'habillement. Les Indiens qui le virent m'assurèrent qu'il avait été un *Brujo*, ou sorcier; mais je crois plutôt qu'il était médecin. Quoi qu'il en soit, il se peut que dans l'opinion de ces gens-là ces deux sciences aient entre elles une certaine analogie. » (*Lond. lit. Gaz.*, 12 nov. 1825.)

444. Missels et livres de prières manuscrits remarquables de la bibliothéque royale de Copenhague; par le prof. Molbech, secrétaire de la bibliothéque. (*Nyt Aftenblad*, 1825, nos. 4 et 6.)

L'abbé Rive avait annoncé par un prospectus pompeux, qu'il publierait un recueil de miniatures des manuscrits du 14e. au 16e. siècle, et ce bibliographe fit paraître sans texte 26 planches enluminées qui furent vendues 25 louis aux souscripteurs, et 40 aux non-souscripteurs. Ce recueil, dont il n'a été mis en circulation que 80 exemplaires, n'en est pas meilleur ; Dibdin déclare que les planches sont sans goût et sans fidélité, et Ébert, autre bibliographe, prétend que ce sont des barbouillages. Seroux d'Agincourt a aussi donné la représentation de quelques miniatures dans son Histoire de l'art par les monumens: mais sans couleur et sans dorure; cet objet n'était pour l'auteur que secondaire. Les plus belles représentations des miniatures du moyen âge ont été fournies par Dibdin dans son *Decameron bibliographique*, et dans son *Bibliographical Tour*. Les artistes qu'il a employés ont fait tout ce qu'ils ont pu sans le secours de l'enluminure, et dans le texte l'auteur s'étend avec sa verbosité ordinaire sur cet objet. Montfaucon et Mabillon ; Zorn, *Historia bibliorum pictorum*, Leipsic, 1743 ; Schwarz, *de ornamentis librorum vet.*, 1756; Breitkopf dans son Histoire de l'origine des cartes à jouer ; Strutt, Peignot, *Horne* et autres bibliographes ont parlé des peintures en miniature ; mais il manque encore un traité systématique sur cet art. Camus a fourni des matériaux intéressans par la description de 2 manuscrits de la Bibliothéque du roi. (*Notices et extr. des manuscrits de la Bibl. du roi*, t. VI, pag. 106—124.) — En Allemagne, on a également décrit plusieurs manuscrits à miniatures, par ex. : le bréviaire ayant appartenu à Marie de Médicis, celui de Saint-Marc de Venise (voy. *Kunstblatt*, 1823, no. 14) ; l'évangéliaire de Goslar, le livre de prières de Blanche de Milan. La bibliothéque royale de Copenhague possède des manuscrits très-beaux ornés de miniatures. M. Molbech en décrit plusieurs ; l'un est un bréviaire écrit en France et a des prières françaises à la fin des évangiles, et de belles miniatures ; il a appartenu à *Nicolas Garreau*, *sieur du Pin*, et à *Jos. Smith*, consul anglais à Venise. Un autre bréviaire, également originaire de France, est terminé par des prières en français dont la dernière est en vers. Dans le fonds de Thott, il y a un Psautier in-folio contenant 16

grandes miniatures et 167 initiales de 2 à 8 $\frac{1}{4}$ pouces de long, supérieurement exécutées; plusieurs de ces initiales représentent des groupes fantastiques et grotesques; le B surtout est très-orné et d'une grandeur énorme, comme dans d'autres manuscrits; les couleurs se sont bien conservées, à l'exception du vert. M. Molbech juge par quelques noms de saints contenus dans le calendrier, et par quelques analogies que présente ce manuscrit avec un de ceux qu'a décrits Dibdin, que ce Psautier est d'origine anglaise.

Un 4e. manuscrit, en parchemin in-fol., provenant aussi du fonds de Thott, a deux belles miniatures, et a été fait en France, ainsi que l'atteste la note suivante qui se trouve au premier feuillet : *Ce messel est de la comflarrie* (sic) *de saint Pierre et saint Pol. En leglise du Sepulcre a Paris. Achate pour la dicte comfiarrie le VIIIe. jour du mois de mars lan mil iiic IIIIxx VIII. par Guille. Coignart et Regnaut Pion maistres de la dite comfiarrie et lequel cousta quarente francs d'or paiez par lesdits susdiz le dit iour à Robin Iaquin demeurant en rue neuve Nre. dame à Paris.* Cette note fait connaître un libraire ou copiste de Paris, de l'an 1388, et le prix d'un beau manuscrit à cette époque. M. Molbech promet de continuer sa notice. D—G.

445. JOURNAL DU SECRÉTAIRE D'ÉTAT CHRAPOWISKIJ. (*Alelschectvennuïa Sapisiskis*, août, sept., nov. 1822; janv. 1822. *St.-Pétersb. Zeitschrift*, 1823, mars, avril, mai, juin, juillet, août, sept. 1823.)

Le courtisan russe Krapowiskij est le Dangeau de son pays; il a tenu une note exacte de ce qui s'est passé jour pour jour à la cour de l'impératrice Catherine II pendant les dix années qu'il a été son secrétaire. Chaque mot de la souveraine a été enregistré; il n'y a pas de gazette de cour qui relate avec autant de conscience. Chrapowiskij rapporte ce qu'elle a dit à la toilette et au cercle; il n'y a que le boudoir qui paraisse avoir été fermé au secrétaire, car il n'en parle point. Le style de Chrapowiskij est excessivement laconique; il dit *tel jour peu gaie*, ce qui veut dire que ce jour-là Sa Majesté n'a pas été de bonne humeur. Au reste, il dit, *on a mal dormi*, pour indiquer que telle année, tel jour, l'autocrate de toutes les Russies n'a pas passé une bonne nuit. Il a un tel respect pour les paroles sorties de la bouche de

Catherine, qu'il les rapporte souvent en français, de peur de les altérer par une traduction en russe, et il transcrit ses augustes paroles avec tant de scrupule, que lorsqu'elle a grondé ou plaisanté son secrétaire, celui-ci a sur-le-champ consigné cela dans son journal. Elle a dit un jour que le secrétaire, malgré son embonpoint, trottait bien. Chrapowiskij s'est empressé d'apprendre à la postérité cette expression. Quelquefois le secrétaire a tourné un petit compliment et a hasardé une petite plaisanterie, qui a été le soir tout de suite inscrite au journal. Au reste, quelque insignifiant que soit ce journal du Dangeau russe, il fait connaître la cour; on la voit jouer aux proverbes et faire la guerre à la Suède, lire des romans et chercher à remuer l'Europe; Catherine fait des codes et des conquêtes; dans son intérieur elle tremble sur le sort de la guerre, en même temps qu'elle fait des comédies où le roi de Suède est tourné en ridicule. Le journal de Chrapowiskij est d'autant plus curieux, que la Russie a peu fourni d'ouvrages de ce genre à la littérature historique. D—c.

446. Dialogo fra la torre Asinelli e la torre della Magione. Dialogue entre la tour *Asinelli* et la tour *della Magione*, à l'occasion de la démolition de celle-ci, avec notes historiques. Modène, 1825. (*Nuov. Giorn. de' letter.*, juill. et août 1825, p. 86.)

Il existait à Bologne, près de l'église de Ste.-Marie du Temple dite della Magione, qui fut, jusqu'en l'année 1307, la résidence des chevaliers templiers, une tour carrée de la hauteur de 65 pi. 6 po., sur 11 pieds et demi en carré, mesure de Bologne. Cette tour avait été transportée, en 1455, par l'architecte Ar. Alberti Fioravanti, de la Grande-Rue, dont elle gênait le passage, jusque près ladite église, à laquelle depuis lors elle avait servi de clocher. La distance parcourue était d'environ 35 pieds. Cette tour, ainsi déplacée, était devenue, à ce titre, un objet de curiosité pour les étrangers, qui remarquaient à peine une autre tour appelée *Asinelli*, renommée par son élévation, qui est de 256 pieds, 7 po., mesurée comme l'autre, au-dessus du niveau du sol.

Par des motifs quelconques, le propriétaire de la tour Magione en a ordonné la démolition. Un citoyen de Bologne a pris occasion de cette circonstance pour publier l'opuscule que nous annonçons, et dans lequel il personnifie et met aux prises les

deux tours et cherche à faire ressortir de leur colloque l'inconvenance de la démolition.

447. Académie royale des sciences de Bruxelles.

Les Belges étaient issus en partie des Germains, en partie des Gaulois. Les Francs, peuples formés de la réunion de plusieurs nations germaniques du Nord, sont venus repeupler la Belgique dans les IVe. et Ve. siècles. Les Belges ont long-temps conservé les mœurs, les arts et les institutions de leurs ancêtres.

L'Académie demande, pour le concours de 1826,

« Quels sont dans les temps postérieurs les principaux traits » de ressemblance, d'identité ou d'analogie que l'on retrouve » soit dans l'histoire, soit dans les usages, les cérémonies, les » amusemens et les fêtes, soit dans les lois, les capitulaires, les » conciles et les principales coutumes des provinces méridionales, avec ces anciennes pratiques ou habitudes? »

Dans la vue de fixer les doutes et les opinions divergentes des écrivains sur une époque très-importante de l'histoire de Flandre, celle où les Gantois révoltés contre leurs princes furent successivement gouvernés par Jacques van Artevelde, et plus tard, par Philippe, son fils, l'Académie demande « un mémoire » historique et critique sur la famille de ces deux capitaines, » sur l'origine et les causes de leur élévation et sur l'influence » que leur administration et le pouvoir civil et militaire qui leur » fut confié ou qu'ils usurpèrent ont exercé en Flandre. » (*Messag. des sc. et arts*, 4e. à 7e. liv., 1825, p. 142.)

448. La même Académie propose, pour 1827, la question suivante :

« Quels droits et prérogatives les rois de France de la pre- » mière race ont-ils exercés sur la nomination des évêques de » leur royaume, et notamment dans les trois provinces de la » Gaule belgique, connues pendant la domination romaine sous les » noms de 1re. et 2e. Belgique, et de 2e. Germanique, dont les mé- » tropoles étaient Trèves, Reims et Cologne? Quels sont les droits » et prérogatives que les rois de France et les empereurs d'Alle- » magne ont exercés sur la nomination des évêques dans les trois » mêmes provinces, sous la 2e. dynastie des rois de France? A » quel titre ces souverains exerçaient-ils ces droits? Était-ce de » leur chef, comme souverains et protecteurs de l'Église, ou

» était-ce par suite d'une convention? Comment et par qui les » évêques et les métropolitains de ces trois provinces recevaient-» ils la confirmation canonique et la consécration pendant les » deux époques sus-mentionnées? » (*Messag. des sc. et arts*, 4e. » à 7e. liv., 1825, p. 244.)

449. HISTORISCHE ABHANDLUNGEN DER KOENIG. BAYERISCHEN ACADEMIE DER WISSENSSCHAFTEN. Mémoires historiques de l'Académie royale des sciences de Bavière, 4e. et 5e. vol. in-4. Munich, 1823.

Les traités contenus dans ces deux volumes sont relatifs aux antiquités et à l'histoire de Bavière. Le 4e. volume renferme: 1°. Un mémoire sur quelques médailles inconnues et rares du duc Albert V, et la description de toutes les monnaies et médailles d'Albert V, depuis 1550 jusqu'en 1579. 2°. Sur la découverte de très-vieux bâtimens, près de Taharding, en Bavière. Un paysan tirant du sable et des pierres à chaux trouva une maçonnerie avec des murs couverts de peintures, et un carreau en mosaïque. L'auteur considérant ces antiquités comme romaines, a saisi l'occasion pour énoncer son opinion sur l'état de l'art de la mosaïque sous les empereurs. 3°. Considérations sur la ville de Ratisbonne en 1180. 4°. Histoire du commerce de Bavière. Le 5e. vol. contient: 1°. Essai explicatif concernant la voie romaine depuis Passau jusqu'à Windisch en Suisse. 2°. Généalogie rectifiée des ancêtres d'Otton le Grand, premier duc de Bavière.

450. KIRCHENHISTORISCHES ARCHIV. Archives de l'histoire de l'Église; par STAEUDLIN, TSCHIRNER et VATER. 1824, cah. I et II. in-8. Halle, 1825; Renger.

Voici les articles contenus dans le 2e. cah.: I. Caractéristiques de quelques personnes en France, lesquelles se sont signalées dans l'histoire de la réformation et du protestantisme, telles que Louis de Berquen, Jacques Lefèvre d'Etaples, Guillaume Farel, Pierre Viret, etc. II. Histoire des fausses doctrines et des différentes sectes que l'on trouve dans le rit russe. Cette histoire est divisée en deux périodes. La première date depuis l'introduction de la religion chrétienne jusqu'à l'amélioration des livres liturgiques, c'est-à-dire depuis le 10e. jusqu'au 17e. siècle; la seconde depuis le 17e. siècle jusqu'à nos jours. III. Matériaux

pour l'histoire du dogme des démons, tirés des actes apocryphes de saint Thomas. IV. Aperçu des livres sur l'histoire de l'Église de 1823.— 3e. cah. I. Continuation de la caractéristique commencée dans le 2e. cah. II. Histoire de la réformation d'Ostfrise. III. Sur le séjour de Socin à Wittenberg. Ce traité a été occasioné par celui d'Ilgen : *Vita Laelii Socini*. Lips. 1824. IV. Griefs des états germaniques contre le Saint-Siége, lesquels ont été discutés au congrès de Nuremberg. V. Nouvelles sur les Baptistes d'Amérique. VI. Sur l'origine de la mission que les Baptistes d'Amérique ont envoyée dans l'empire des Birmans. Ce traité est tiré d'un ouvrage anglais : « *Account of the American Baptist mission to the Burman empire*. » VII. Quelques mots sur l'activité des missions, et sur les rapports des missionnaires aux Indes orientales. Ce mémoire est fondé sur les lettres de l'abbé Dubois relatives à l'état du christianisme dans l'Inde. VIII. Sur quelques particularités de l'histoire de l'Église. IX. Sur quelques livres de l'histoire de l'Église peu connus. L.

451. Académie des sciences de Berlin. — Séance publique du 3 juillet 1825. — Pour la classe philologique ont été proclamés correspondans : M. Meier à Halle, M. Schoman à Greifswalde, Fr. Thiersch à Munich, et M. Abel Remusat à Paris. M. Guillaume de Humboldt a lu dans cette séance un mémoire sur le bagavad-gita, mémoire dans lequel l'auteur a développé la doctrine philosophique de Krisna, contenu dans ce vieux poëme indien.

452. Société littéraire de Newcastle. — La dernière séance mensuelle de cette Société fut très-nombreuse. M. Dobson y lut un mémoire sur l'architecture historique. L'assemblée vota des remercîmens à l'auteur en lui exprimant l'espoir qu'il donnerait suite à son travail. M. Dobson présenta également toutes les parties déjà publiées de ses copies de sculpture d'ornement en architecture, dessinées en Grèce, en Asie mineure et en Italie, dans les années 1818, 1819, 1820 et 1821, d'après les originaux en bronze, en marbre et en terre cuite, par Lewis Vulliamy, et gravées par Henri Moses; promettant de produire la suite de l'ouvrage au fur et à mesure de sa sortie de la presse. Trois candidats furent élus membres de la Société, et vingt-neuf autres proposés pour être nommés à la prochaine réunion mensuelle. La Société a fondé une classe de dessin qui est dirigée gratuite-

ment par quelques-uns de ses membres. Elle a également institué une classe pour l'étude de la sphère. (*New Monthly Magaz.*, avril 1825, p. 159.)

453. ACADÉMIE ROYALE de Turin, classe des scienc. moral., histor., etc.—Dans la séance du 3 juin, on a entendu les lectures suivantes : Notices de 18 manuscrits persans de la bibliothèque royale de Turin, par M. de Hammer ; des origines primitives des mesures linéaires, et particulièrement de la coudée et du pied, par le comte Balbe ; de la langue légale des Égyptiens au temps des Lagides, par l'abbé Peyron ; seconde dissertation sur le manuscrit d'Arona *de Imitatione Christi*, par le comte Napion ; introduction à l'explication dés cippes funéraires du Musée égyptien de Turin, par l'abbé Constant Gazzera. (*Journ. de Savoie*, juin 1825, p. 455.)

454. ACADÉMIE ROY. DES SCIENCES DE GOETTINGUE. Prix proposés pour 1826, classede Philosophie : Historia reip. Massiliensium, à primordiis indè ad Neronis tempora describantur, quantùm fieri potest, reip. forma, leges, fœdera, agri proventus et cultura, navigationes, studia liberalia, scholæ tùm coloniæ à Massiliensibus deductæ. (*Journ. gén. de la littér. étrang.*, août 1825, p. 253.)

455. ÉDIFICES DE ROME MODERNE, dessinés et publiés par P. LETAROUILLY, archit. Livr. 1, in-fol. Pr., 6 fr. Paris, 1825, chez l'auteur, rue de Richelieu, n°. 49.

L'ouvrage sera composé de 14 livraisons.

456. Nous avons donné, sous le n°. 346, cah. de novembre, un article du *Moniteur* sur un tombeau découvert à Valogne. Un savant de Normandie nous apprend que le *Moniteur* a été complétement induit en erreur, et que rien de semblable n'a été découvert à Valogne.

457. M. Agoub, membre du conseil de la Société asiatique, et l'un des collaborateurs de notre recueil, a été nommé professeur de langue arabe à l'école royale des *jeunes de langues* (collége Louis-le-Grand).

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES HISTORIQUES.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES ET DES AUTEURS,

POUR L'ANNÉE 1825.

Nota. Les chiffres romains indiquent le volume, et les chiffres arabes les numéros des articles.

A

B

C

D

E

F

G.

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X et Y

Z

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

7